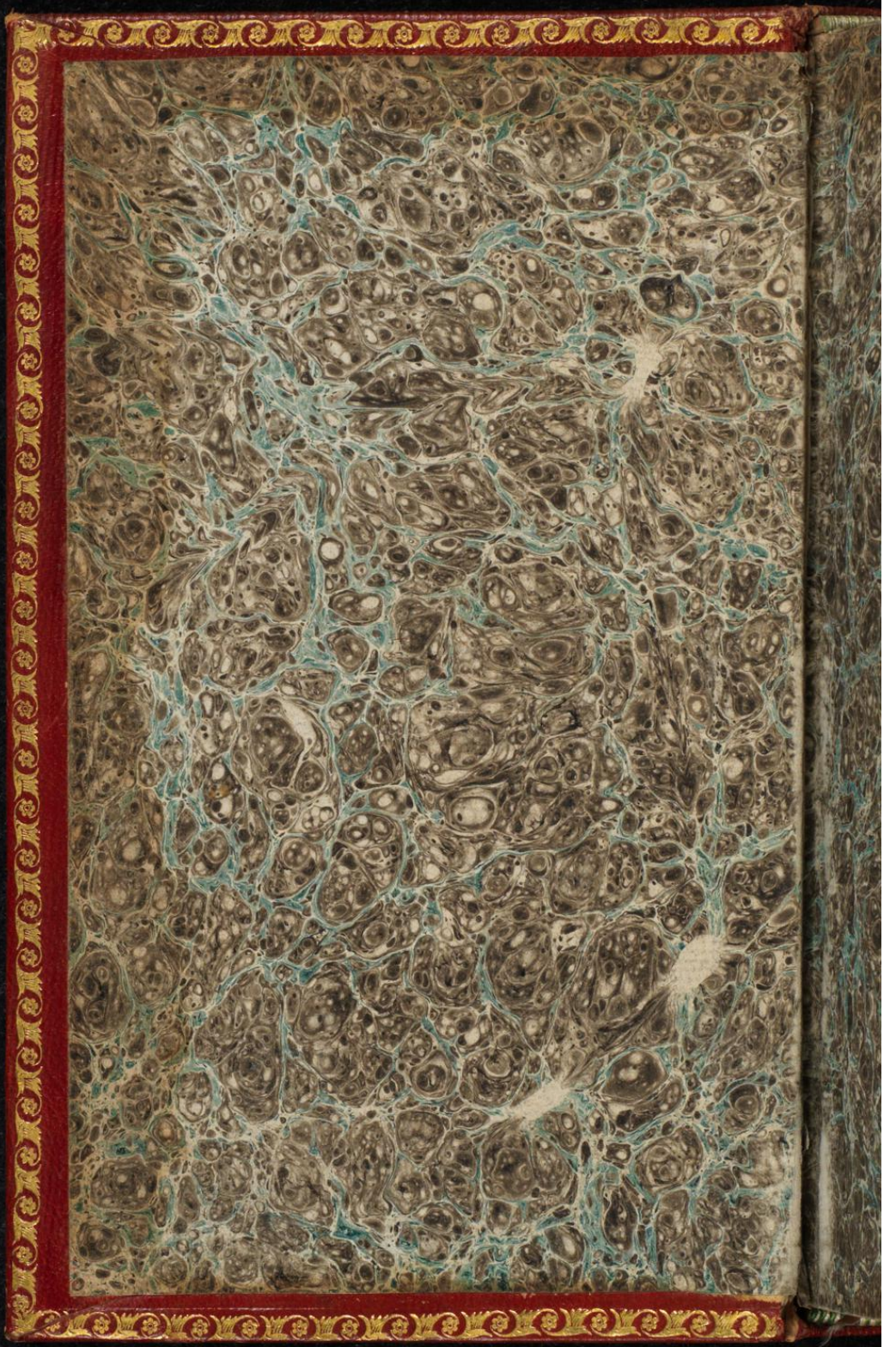
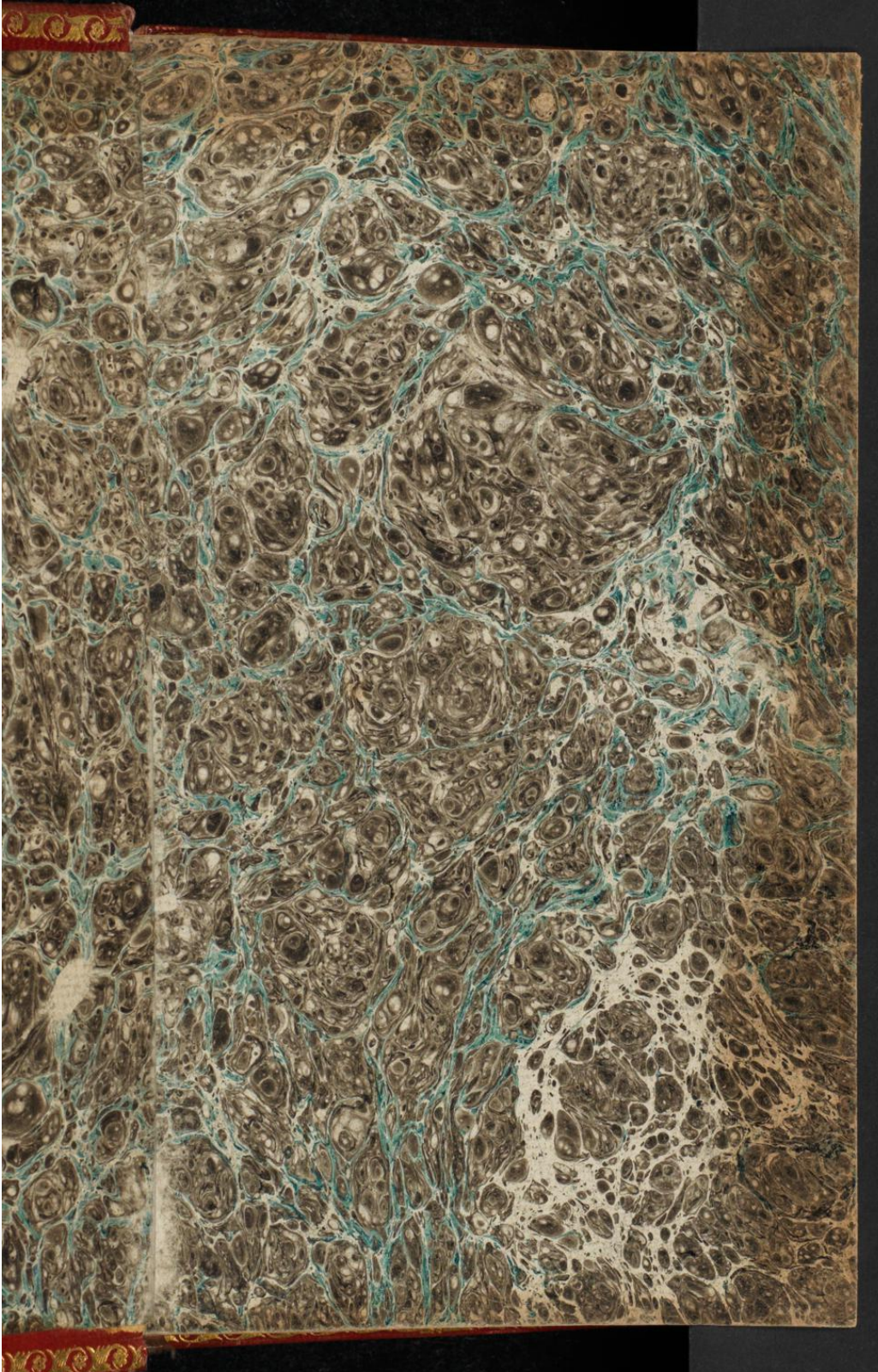
za
8581
Rara

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf


Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf


Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1785 – 1826
42 Tafeln

An. 23.1819 (1)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara
Za
8581

Universitätsbibliothek Düsseldorf

N°. 1. (Vin

JOUR

D

Ce Journal paroît, c
le 15, avec deux Gr
six, et 36 fr. pour un

En 1802, a été co
Meubles et de Voiture
Dames, 18 N^os. par an

La Gaze métalliq
d'abord n'avoit paru
place aujourd'hui les
sans être vu, l'on es
dehors.

On aura une idée
dans un pouce se trou
carré coûte 8 francs
taût, chez M. Augusti
Madame veuve Mauris
n.° 7.

En 1809, on fit des
reliure, quoiqu'on eût
et l'on revint au carton
d'autres objets, obten
fait usage, et personne
moiré avec le métal qu

On fait aussi des tab
a de doublées d'une fe
pratique pour la racine
que le fer-blanc.

Jusqu'ici les sacs à o

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 1. (Vingt-troisième Année.) 5 Janvier 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

La *Gaze métallique* de la fabrique de M. Roward, qui d'abord n'avoit paru convenir qu'aux croisées d'offices, remplace aujourd'hui les persiennes dans beaucoup de pièces où, sans être vu, l'on est bien aise de voir ce qui se passe au dehors.

On aura une idée de la finesse de ce tissu, en pensant que dans un pouce se trouvent quatre-vingt-quinze trous. Un pied carré coûte 8 francs 50 centimes. La fabrique est à Schelestadt, chez M. Augustin Roward; et le dépôt, à Paris, chez Madame veuve Maurisset, quincaillière, rue de la Barillerie, n.° 7.

En 1809, on fit des couvertures de livres en fer-blanc. Cette reliure, quoiqu'on eût fort bien imité différens jaspes, déplut, et l'on revint au carton. Mais le moiré métallique ayant, pour d'autres objets, obtenu une grande vogue, les relieurs en ont fait usage, et personne ne paroît reconnoître l'identité de ce moiré avec le métal que l'on avoit rejetté.

On fait aussi des tabatières en moiré métallique, et il y en a de doublées d'une feuille d'or; au reste, la même chose se pratique pour la racine de buis, matière aussi peu précieuse que le fer-blanc.

Jusqu'ici les sacs à ouvrage de nos dames avoient eu beau-

coup plus de hauteur que de largeur ; c'est le contraire pour les nouveaux sacs ; ils ont la forme d'un bouclier antique.

Examinez la boutique d'un papetier, vous y verrez de la tabletterie, des cristaux, de la porcelaine, du bronze, et beaucoup de boëtes dont le dessus et les côtés sont ornés de gravures encadrées ; la joaillerie même n'est pas tout-à-fait étrangère aux papetiers ; car ce qui fait le prix d'un agenda ou carnet, est moins la couverture de maroquin que sa garniture en vermeil.

Que l'on établisse une ligne de démarcation, quantité d'objets perdront presque toute leur valeur ; nous n'en voulons pour preuve que les cristaux. Une touffe de fleurs en bronze sur un flacon ne vaut-elle pas mieux qu'un simple bouchon ? Le vermeil fait de même valoir la nacre ; et il faudroit être dépourvu de goût pour ne pas trouver élégante la broderie en cloux d'acier sur des valises d'ébène.

De tous les bijoux, les peignes sont ceux qui, pour le travail, ont éprouvé le moins de changemens ; il suffit d'observer qu'au lieu de perles, ce sont des pierres de couleur.

Quelquefois, ce qui est barbare, des diamans s'enchâssent dans de l'or. Heureusement que les peignes et les bandeaux composés de cette manière sont très-rares.

L'or de presque toutes les chaînes et de toutes les torsades, est mat ; il en est de même des boules creuses et travaillées à jour, qui, comme dans un chapelet, se trouvent distribuées de distance en distance.

Avec ces mêmes boules, quelques joailliers composent des croix d'une grandeur énorme. On voit aussi des plaques rondes en cristal et des cœurs dont la largeur étonne ; leur entourage est de l'or mat, travaillé à jour et parsemé de petites pierres. Ces pierres sont des rubis, des émeraudes et surtout des turquoises.

On ne fait presque plus de tabatières d'or, mais on double en or l'écaille et le buis. Sur presque toutes les tabatières quarrées se trouve un paysage flamand, la vue d'un port, ou une charge de cavalerie : un simple filet encadre ces miniatures.

L'Androsphinx est un nouveau jeu, qui se compose de douze pièces de bois, représentant des figures géométriques ; dans le *Casse-Tête chinois*, qui eut tant de vogue l'année dernière, il n'y en avoit que sept : aussi peut-on avec les pièces du nouveau jeu *couvrir* des tableaux d'une plus grande dimension. Ces tableaux, qui ont dix pouces sur sept et demi, sont gravés et coloriés ; il y en a neuf ; la plupart représentent des paysages.

L'intention de MM. Sarrazin, dessinateur, et Partout, graveur, rue et île Saint-Louis, n.os 18 et 20, est de publier un nouveau sujet tous les mois.

Prix : 10 francs, à Paris, chez les éditeurs.

Nous avons annoncé, il y a trois semaines, un *Portrait de Madame de Staël*, qui n'étoit gravé qu'à l'*aqua tinta* ; il vient d'en paroître un, gravé au burin par M. Laugier ; il se vend chez M. Bénard, marchand d'estampes, boulevart Italien, au coin de la rue Grétry.

LES SOIRÉES D'HIVER, *ou* ENTRETIENS D'UN PÈRE AVEC SES ENFANS, *sur le génie, les mœurs et l'industrie des divers peuples de la terre*, par G. B. Depping, membre de plusieurs sociétés littéraires. Deuxième édition, entièrement refondue. (1)

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

La chasse et la pêche sont les principales occupations des peuples sauvages et à demi-sauvages auxquels le premier des quatre volumes est consacré. En tête de ce premier volume se trouve une gravure qui représente la *Chasse aux ours*, telle qu'elle se fait en Sibérie. Le sujet de la gravure du second volume est la *Chasse aux oiseaux de mer*. La plupart de ces oiseaux choisissent pour se nicher le creux des rochers. « Quand la base du rocher est escarpée, dit M. Depping, un des chasseurs se fait pousser par ses camarades au bout de longues perches qui le hissent jusqu'à ce qu'il puisse mettre pied. De là le chasseur s'enfonce dans les creux qui servent de retraite aux oiseaux, s'empare de ces volatiles ou de leurs œufs, qu'il met dans un sac attaché à sa ceintnre. L'entreprise est bien plus

(1) Quatre volumes in-18. Prix : 8 fr., et, port franc, 10 fr. ; à Paris, chez Antoine Bavoux, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 4.

dangereuse lorsque les rochers offrent tant d'escarpement, qu'on ne peut les gravir. Alors les chasseurs gagnent le sommet du rocher par le côté accessible ; l'un d'entre eux fait descendre une grosse corde de chanvre ou de soie de porc qui a plusieurs nœuds, jusqu'au pied du rocher; un autre s'y attache, et parcourt la cavité des rocs. Sur le signal donné à ses camarades, ceux-ci le remontent, et partagent ce qu'il a acquis avec tant de péril. On mange les œufs, on fait sécher la chair pour l'hiver, et on conserve les plumes pour les vendre. »

La gravure qui se trouve dans le troisième volume, représente ces paysans Calabrois qui, à l'approche de Noël, parcourent les divers quartiers de Rome et de Naples, et s'arrêtent devant l'image de la Sainte-Vierge, en jouant sur leurs cornemuses et hautbois des airs religieux qu'ils accompagnent de leur chant. « Ils vont ordinairement deux ou trois ensemble, dit M. Depping, la tête découverte et revêtus de peaux de mouton. Ils jouent d'abord l'air du cantique, puis l'un en chante les paroles avec l'accompagnement des cornemuses ou des hautbois. Le son de ces instrumens n'est pas beau ; mais sa simplicité rustique et l'expression naturelle que ces bergers mettent dans leurs airs, produisent quelquefois un effet touchant. Ils arrivent à Rome au commencement de l'Avent, et les propriétaires des maisons, devant lesquelles il y a une madone ou image de la Sainte-Vierge, s'arrangent avec eux pour qu'ils viennent jouer un certain nombre de fois : les voisins et les passans leur donnent en outre une petite gratification. »

Dans ce troisième volume, M. Depping parle beaucoup des habitans de l'Italie. « Souvent, dit-il, les fêtes religieuses y dégénèrent en spectacles, ou deviennent puériles à force d'être outrées. Par exemple, je n'ai pu assister, à Rome, sans un sentiment pénible, à une des fêtes les plus touchantes, celle des Trépassés, qui se célèbre le lendemain de la Toussaint. Les confréries fondées pour inhumer les pauvres, font ce jour-là des processions avec la croix et les emblèmes de la mort. On ouvre les cimetières, le peuple s'y porte en foule, mais moins pour prier, que pour admirer l'horrible spectacle qu'on expose à sa vue. Des autels avec des colonnes, des chandeliers, des lustres s'y élèvent en divers endroits, et tout est fait en os de morts, jusqu'à des espèces de guirlandes et d'autres ornemens, tels que cœurs, étoiles, triangles, etc. Le bénitier lui-même n'est point un bénitier ordinaire, mais un crâne..... »

A Paris, nous voyons des gens assez crédules pour acheter

dans les rues, moyennant une bagatelle, le prétendu secret des numéros gagnans. « En Italie, dit M. Depping, on s'imagine que Dieu même favorisera l'avidité des hommes qui voudroient obtenir par un coup de fortune, ce qui n'est réservé qu'au travail et aux talens. J'ai vu à Rome les gens du peuple ramper à genoux au haut de l'escalier d'Ara Cœli pour obtenir les faveurs de la fortune, assiéger les portes d'une prison où étoit détenu un criminel condamné à mort, et importuner ce malheureux de questions sur son âge, l'année de sa naissance, etc., espérant que les nombres par lesquels il alloit répondre leur porteroient bonheur à la loterie. »

Dans ce même volume, M. Depping parle de la Suisse. « C'est, dit-il, un spectacle frappant, de voir dans les maisons des paysans, les filles bien habillées, occupées à broder avec goût des mousselines et d'autres étoffes fines, faire des dentelles, tisser des crêpes ou des gazes ; les dehors de la maison annoncent une habitation de paysans et l'intérieur ressemble à un atelier dans une grande ville..... »

L'explication du mot *mérinos* ne peut être indifférente aux dames ; nous la trouvons dans le quatrième volume. « Beaucoup de propriétaires, dit M. Depping, ont, en Espagne, dix, vingt, quarante à soixante mille bêtes à laine et même davantage. Comme le climat des hauteurs, dans les provinces d'Estramadure et de Castille, a été reconnu pour leur être très-favorable, la plupart des propriétaires y envoyent tous leurs troupeaux. On appelle en espagnol ces troupes errantes *mérinos*. »

Notre premier article contenait quelques détails sur les *bals manufacturiers* et sur les *concours de fileuses* en Angleterre ; il nous reste à parler des fourures que les Anglais tirent du Canada. « Arrivé chez les sauvages, dit M. Depping, il faut s'en faire des amis, et attendre qu'ils aient rassemblé une quantité suffisante de fourrures, ou même les engager à se livrer à la chasse. Le retour est aussi dangereux que le premier voyage, parce qu'il n'y a pas de routes frayées, et que les fleuves sont impraticables en bien des endroits. Rentré enfin dans la capitale du Canada, on embarque les fourures pour l'Angleterre ou pour d'autres pays, même pour la Russie et la Chine ; il faut en attendre la vente, et ce n'est qu'après le paiement, c'est-à-dire, au bout de quatre ou cinq ans, que le négociant est remboursé avec plus ou moins d'usure des avances qu'il a faites. »

Tous les ans, au carnaval, nous voyons à Paris, des

hommes et des femmes montés sur des échasses de trois à quatre pieds de haut. Dans les landes de la côte de Gascogne, qui sont sablonneuses, des échasses bien plus hautes sont un besoin pour les bergers. M. Depping parle de la façon d'extraire dans cet ingrat pays le suc des pins et d'obtenir par la cuisson, la résine et le goudron ; il dit aussi comment dans les marais du Bas-Poitou, qui manquent de bois, on convertit en mottes la fiente des bestiaux mêlée avec de la paille. « On travaille, dit-il, toute la nuit, on chante, on rit, on se régale comme si on se livroit à l'occupation la plus agréable. On appelle ces veillées les *noces noires*, et les jeunes gens les attendent avec impatience.

Les paysans de la Basse-Bretagne font aussi très-gaîment leur provision de vareck, malgré l'odeur infecte de cet engrais et les risques auxquels ils s'exposent pour le recueillir. « Les orages si effrayans dans les pays maritimes, sont, dit M. Depping, des bienfaits de la providence pour ces pauvres Bretons. Les hommes et les femmes sortent alors de leurs cabanes, bravant les averses et les vents, et se rendent avec des perches et des rateaux sur les rochers qui s'avancent dans la mer. Si l'orage a lieu la nuit, ils n'en vont pas moins au milieu de l'obscurité s'exposer aux plus grands dangers pour recueillir le vareck. Grelottant de froid et se cramponnant aux rochers glissans, ils se penchent sur les eaux et les gouffres et attirent avec leurs longues perches les herbes que les flots ont poussées sur la plage. Quand ils les ont saisies, ils les lient avec des cordes autour de barriques vides, et attendent la marée, pour qu'elle conduise leur pauvre récolte jusqu'à la côte. Mais ils n'obtiennent pas cette faveur sans beaucoup de peine. Pendant que la mer monte, il faut guider avec les perches les tonneaux chargés de vareck. Un faux pas, un coup de vent, trop d'efforts, peuvent faire tomber ces pauvres gens et les blesser ou même les faire périr, et pourtant ce n'est que pour du misérable fumier qu'ils courent de si grands risques. »

Tous les ans dans le territoire d'Arles, a lieu une réunion qui fait le sujet de la quatrième gravure. La *Ferrade*, opération périlleuse est un spectacle qui attire de très-loin. Il s'agit d'imprimer avec un fer chaud une marque sur des taureaux sauvages, afin que chaque propriétaire puisse, au besoin, reconnoître ceux qui lui appartiennent : on force un à un ces taureaux à se détacher du troupeau. « L'animal, dit M. Depping, quitte avec peine ses compagnons et fait tous ses efforts pour retourner auprès d'eux, mais partout il trouve des cavaliers,

armés de fourches, qui le repoussent, et le forcent à entrer dans l'arène où il doit être *ferré*, c'est-à-dire marqué. Des hommes courageux l'y attendoient de pied ferme. Il s'élance sur l'un d'eux; celui-ci le prend d'abord par les deux cornes, ensuite il en lâche une. L'animal, voulant profiter de ce moment de liberté, se retourne, et son adversaire lui saisit la queue, fait quelques pas avec lui, et prend le moment où le taureau dans sa course, a les jambes en l'air, pour le pousser si rudement, que la terre retentit de sa chute; il s'élance sur lui, tandis que quelques autres athlètes viennent l'aider à saisir les cornes et les jambes de l'animal; dès que le taureau est tombé, on entend crier: *le fer! le fer!* un des bouviers l'apporte, et on marque l'animal. Quelquefois le fer est présenté à des dames assises parmi les spectateurs, et il se trouve des provençales assez courageuses pour s'approcher du taureau et lui imprimer la marque. »

Un spectacle qui forme contraste avec celui-ci, est le *concours des pinsons* dans la Picardie et dans la Flandre. On sait que les pinsons cherchent à se surpasser, lorqu'il s'en trouve deux ou plusieurs dans le même lieu. Les oiseleurs picards et flamands on fait tourner cette rivalité en amusement. « Au jour fixé pour le concours, dit M. Depping, chaque amateur apporte son pinson dans une cage. Des espèces d'arbitres font tirer au sort la place que chaque cage doit occuper sur une rangée de chaises que l'on a mises en plein air. Les amateurs attachent beaucoup d'importance à la place qu'occupent leurs pinsons dans cette rangée; en effet, le voisinage d'un pinson qui chante foiblement ne donne que peu d'émulation à celui qui est à côté, et, par la même raison, le pinson placé à l'une des extrémités, doit chanter moins que celui qui se trouve entre deux camarades qui l'animent. Un oiseleur note sur une règle combien de fois chaque pinson a chanté. Un autre oiseleur vérifie ces notes. C'est particulièrement à Armentières que ces concours de chants d'oiseaux ont lieu. Un pinson qui, dans cette ville, remporta le prix en 1812, avoit chanté plus de sept cents fois.

MODES.

On entaille, depuis quelques jours, le bord des chapeaux à passe couleur de rose ou blancs, pour y faire passer une garniture de plumes d'autruche, couleur fauve, qui va en serpentant. Les autres bordures de passes de chapeaux sont, ou

une grosse torsade d'étoffe, ou un bourrelet, qui se trouve à jour, parce qu'on a dentelé le bord avant de le recoquiller.

Dans les toques à trois pointes, il n'y avoit d'abord que la pointe du milieu qui fût saillante ; celles des côtés sont devenues les plus longues, elles couvrent les oreilles et avancent sur les joues. On fait des toques à pointes en satin rose, en satin blanc et en velours noir. Comme nous l'avons dit, un turban surmonte quelquefois ces toques; il faut ajouter que la draperie de ce turban forme diadème. Lorsqu'un chapeau est posé sur une toque, c'est toujours fort en arrière et tant soit peu de côté.

Les turbans les plus remarquables sont ceux qui ont deux glands qui pendent du côté gauche. La mousseline des Indes avec ses chefs d'or, sert à faire quelques turbans; on en fait aussi de blancs avec du satin et du duvet de cygne, sur lesquels sont parsemés des épis d'or.

Quelques bonnets du matin sont fort chers, parce qu'on les garnit en très-belle dentelle. On a vu de ces riches garnitures sous des chapeaux à passe dans les magasins où se faisoient les grosses emplettes pour le premier jour de l'An. Il y avoit aussi des robes à trois volans de dentelle. La dernière mode est de donner aux volans un léger mouvement qui les fait serpenter.

Les éventails qui ont trouvé le plus de débit à l'époque des étrennes, sont ceux à surprise : *au Chaperon Rouge*, *à la Pie voleuse*, *au Mât de Cocagne*. Chaque éventail à surprise peut présenter quatre sujets, deux de chaque côté. C'est au milieu de l'éventail que se trouve le petit tableau ; le reste est découpé en façon de dentelle, ou brodé à paillettes.

Une manière nouvelle de faire les redingotes de mérinos, consiste à y mettre deux rangées de boutons, qui ferment la redingote depuis le col qu'au bas. En descendant vers la ceinture, ces rangées de boutons se rapprochent, et, à partir de la ceinture, elles s'écartent, de manière à laisser dans le bas comme dans le haut un intervalle de quatre doigts. Une grande pélerine, presque carrée par le haut, est adaptée à ces redingotes. Les manches, presque justes au bras, et sans épaulettes, ont, en travers, une patte et trois boutons.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1785.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.°* 1, *au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15

1, Chapeau de duvet, garni en Crêpe. 2, Chapeau de Satin. 3, Chapeaux de Velours plein. 4, Chapeau de pluche. 5, Bonnet du matin en Mousseline.

JOUR

D

Ce Journal paroît, c
le 15, *avec deux G*
six, et 36 fr. pour u

En 1802, *a été c*
Meubles *et de* Voitu
Dames, 18 N°. *par a*

Hécube, qu'on d
retardée par une ind
Le succès de la
voir être de longue
sont trouvés en cont
Paris voudra voir M
Manlius et Croque
nues ; eh bien ! ils
C'est ce que l'avenir
beaucoup mieux joué
Croquemitaine. On
deville.
Le Capitaine Jacq
jour des Rois, est un
tems, qui reviennent
qui comblent de biens
Le Cirque vient
mimo-drame en deux a
que les acteurs parlent
aux personnes qui ai
pistolet, les coups de

N°. 2. (Vingt-troisième Année.) 10 Janvier 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Hécube, qu'on devoit représenter le 8 aux Français, est retardée par une indisposition de Mlle Duchesnois.

Le succès de la *Fille d'Honneur* se soutient et semble devoir être de longue durée, en dépit de deux critiques qui se sont trouvés en contradiction avec tous leurs confrères. Tout Paris voudra voir Mlle Mars dans ce rôle.

Manlius et Croquemitaine devoient, disoit-on, aller aux nues ; eh bien ! ils n'ont pas été à la fin. Se relèveront-ils ? C'est ce que l'avenir nous apprendra. L'arlequin Laporte a beaucoup mieux joué Manlius, que Philippe n'a représenté Croquemitaine. On n'avoit jamais vu pareille foule au Vaudeville.

Le Capitaine Jacques, que le théâtre St-Martin a offert le jour des Rois, est un de ces personnages absens depuis longtems, qui reviennent *incognito*, qu'on ne reconnoît point, et qui comblent de biens tout ce qui les entoure.

Le Cirque vient de représenter *la Mort de Kléber* ; ce *mimo-drame* en deux actes a paru un peu long, surtout lorsque les acteurs parlent. Les combats n'ont rien laissé à desirer aux personnes qui aiment les coups de sabre, les coups de pistolet, les coups de fusil et la fumée.

*

Le chef de l'un des établissemens les plus fréquentés de la capitale, pendant les chaleurs de l'été, le propriétaire du café, sinon le plus élégant, du moins le plus cher aux élégantes, vient de mourir; en un mot, Tortoni n'est plus. On se souviendra longtems de son nom, illustré dans les fastes de la mode et de la gastronomie; puis on finira par l'oublier comme tant d'autres. Mais si les hommes passent, les choses restent; les glaces à la romaine dureront autant que celles des Alpes; et le punch fumera peut-être encore lorsque le Vésuve aura cessé de brûler.

La provision de bonbons reçus en cadeaux est épuisée, et vous entendez dire que les petits pois de MM. les confiseurs étoient indigestes, les radis un peu âcres, les pommes de terre pesantes et les asperges mal cuites.

C'est surtout pour la composition des lustres que l'avantage de réunir le bronze au cristal est incontestable. Que l'on compare les anciens lustres à ceux qui se font aujourd'hui. Tout étoit cristal et souvent cristal de roche. Moins dispendieux, nos nouveaux lustres paroissent plus riches et sont d'un meilleur goût.

Il faut que les amis du tems présent soient bien oublieux; car presque tous les coffrets, valises, corbeilles et carnets, que l'on vient d'offrir pour étrennes, portent, en cloux d'acier, le mot *Souvenir*.

Les carnets ou agenda, qui sont les souvenirs proprement dits, ont ordinairement pour couverture deux plaques de nacre, un dos d'écaille et des coins de vermeil ou d'acier; mais ce qui est plus nouveau et plus recherché, est un tissu velouté, nuancé, à carreaux, avec garniture, soit en argent, soit en cuivre doré.

On vient de présenter à la Société d'Encouragement des feuilles d'étain laminé et moiré, d'une dimension si grande, qu'elles peuvent tenir lieu de papier de tenture.

Les caisses de quelques voitures dont le train est vermillon, sont peintes en marron clair.

Plaqué jaune ou plaqué blanc dépendent de la peinture de la caisse. Le jaune va mieux avec les couleurs foncées, et le blanc produit un meilleur effet avec les couleurs claires.

Les poignées que l'on faisoit simples, sont aujourd'hui travaillées.

La mode des phaëtons, petites voitures à quatre roues, commence à reprendre.

Peut-être avons-nous vu la plus jolie des étrennes en miniature ; c'étoit une corbeille en losange, couverte de satin, et garnie de point d'Angleterre. Quatre diamans lui servoient de pieds ; il y avoit un anneau d'or à chaque angle, une boucle à virole d'or au sommet, et des dessins d'Isabey sur les flancs.

On peut ausssi regarder comme très-distingnée une harpe d'enfant ornée de perles, peinte et vernie en or et azur, à chevilles d'acier, pédales garnies et colonne surmontée d'un amour.

Immédiatement après, nous devons citer les sacs du matin en forme de coquille et en velours simulé, avec glands, chaîne, fermeture en métaux mélés : acier, argent et or.

Ridicules, aumonières, gibecières, sacs de toute espèce, votre règne a été long et brillant, il dure même encore ; mais il se pourroit que son terme fût près d'arriver. Déjà quelques élégantes ont de petites poches de maroquin, doublées de soie, qu'elles placent, les unes à la ceinture de leur robe, les autres sous le bras, entre le coude et l'aisselle.

Madame *** est à la fois savante et tendre. Elle a un mari qu'elle adore, mais qui a la manie, le malheur, l'habitude de s'endormir toujours aussitôt après déjeûner et après dîner. Pour

le tenir éveillé et pour jouir de sa conversation, sa femme lui fait prendre du café extrêmement fort, et elle en renouvelle les tasses 4 ou 5 fois par jour. Elle lui donne en outre de la crême au café, des glaces au café, et toutes sortes de friandises ainsi stimulantes. — Mais, lui disoit son mari, si avec tout ce régime tu m'irritois le sang jusqu'à me donner la fièvre et me causer la mort, ne craindrois-tu pas qu'on ne t'accusât d'homicide? — Mon amour et mes intentions, répondit-elle, me sauveroient, et l'on me jugeroit comme autrefois cette jeune Grecque, qui, accusée d'empoisonnement, pour avoir voulu s'attacher par un filtre dont il mourut, un homme qu'elle adoroit, fut renvoyée absoute par l'Aréopage, comme étant plus infortunée que coupable. — Le bel arrêt et la belle consolation!

LES ESPRITS FORTS.

J'entre chez Madame Dutilleul, l'une des femmes les plus jolies et les plus folles de Paris. Elle étoit au milieu d'un petit cercle d'amis intimes, qui, au lieu de m'accueillir comme à l'ordinaire, avec des démonstrations de joie, gardent le silence et cherchent à lire dans mes yeux si je ne suis pas le porteur d'une fâcheuse nouvelle. — Quelle triste contenance! leur dis-je; êtes-vous malades ou *démissionnaires?* — Non. — Avez-vous perdu vos protecteurs ou votre argent? — Non. — (Tout bas à Jules.) Ta belle est-elle partie? — Non. — (Tout haut à Dorval.) Votre femme revient-elle? — Non. — Expliquez-vous donc. — Nous n'avons encore éprouvé aucun malheur; mais nous sommes tous frappés d'idées sinistres. — Quelle en est la cause? — Pendant toute la soirée nous avions parlé de choses sensées ou intéressantes, telles que la forme des pelisses, la quotité du budjet et la couleur des manchons, lorsque tout-à-coup Madame Dutilleul nous a fait observer que l'année avoit commencé par un vendredi. — Cela me donne à penser? — Que peut-être.... — Que très-certainement..... — Elle amènera des catastrophes.... — Non pas, mais qu'elle finira de même.

****

MON ALEXIS.

Élégie.

Comme un beau lys mollement balancé
Sur le bord du ruisseau qui nous rend son image,

Des folâtres zéphyrs tout-à-coup délaissé,
Bientôt loin de sa tige emporté par l'orage,
Avec les flots s'enfuit éparpillé;
Mon Alexis, après avoir brillé
De tous les dons du ciel, ornemens du bel âge,
Fut ravi tout-à-coup à mes plus doux plaisirs;
Bergers, sur son tombeau, témoin de mes soupirs,
Quand vous viendrez déposer vos offrandes,
Vous y verrez le lys, la rose et le cyprès,
Enlacer à l'envi ces mots dans mes guirlandes:
Pauvre Alexis! O combien je t'aimois!

Par M. Duronceray.

Anecdotes inédites pour faire suite aux Mémoires de Madame d'Epinai; *précédées de l'Examen de ces Mémoires* (1).

La brochure que nous annonçons doit intéresser beaucoup de personnes; car en moins de dix mois deux éditions des *Mémoires de Madame d'Epinai* ont été épuisées, et la troisième s'écoule rapidement.

Madame d'Epinai écrivoit de 1746 à 1759. « Deux personnes, dit l'auteur de l'Examen, se sont rencontrées qui avoient connu les *débris* de sa société »; il ne nomme que Madame la vicomtesse d'Allard.

« Qu'une femme heureuse par une passion tendre, dit Madame d'Allard, cherche à en fixer le souvenir, cela est naturel; qu'une belle femme, au moment où elle cesse d'avoir des succès, se rappelle ceux qu'elle a obtenus, rien de moins étonnant; qu'enfin une femme calomniée tente une justification presque toujours inutile, on comprend ses espérances: mais rien de tout cela dans Madame d'Epinai; rien de flatteur pour sa sensibilité ou pour son amour-propre dans ses aveux.... Je ne vois donc, dans ses Mémoires, qu'une justification et un éloge de Grimm, et une tentative pour rejetter tous les torts de la rupture sur Rousseau. Quand on réfléchit que ces Mémoires sont restés près de trente ans dans les mains de Grimm; ..... quand on y trouve des détails relatifs à la famille de Madame d'Epinai, faux et défigurés, on est certain que si cette dame a

(1) In-8° de 115 pages. Prix: 2 francs, à Paris, chez Baudouin frères, libraires, rue de Vaugirard, n°. 36, près la Chambre des Pairs.

fourni les premiers matériaux, ce n'est pas elle qui leur a donné la forme sous laquelle ils ont été publiés. Une femme n'y auroit mis ni autant de cynisme, ni autant de maladresse.... Grimm vouloit se louer et se justifier sous le nom d'un autre, et surtout inculper Rousseau. »

Mettre, comme le fait l'auteur de l'*Examen*, toutes les pièces du procès sous les yeux de nos lecteurs, est une mesure que nous interdisent les proportions de notre Feuille, contentons-nous du résumé.

Si Madame d'Epinai étoit l'auteur des Mémoires qui portent son nom, 1° elle n'auroit point oublié dans le détail des partages de famille, M.lle de Lucé, fondée pour 12 à 1500 mille francs ; 2° elle n'auroit point donné à son beau-frère le nom de son cousin ; 3° elle auroit décrit avec exactitude des localités qu'elle connoissoit parfaitement ; 4° si elle pensoit que l'aveu de ses galanteries ne nuisoit en rien à l'honneur de ses enfans, il lui étoit impossible de se dissimuler qu'elle jetoit un louche sur la probité de leur père.

L'auteur anonyme de l'*Examen* venge d'abord Jean-Jacques, puis Duclos, du témoignage calomnieux de Madame d'Epinai : mais rien dans cet ouvrage n'est aussi propre à intéresser nos lectrices que ce qu'il renferme sur Madame d'Houdetot.

« L'esprit chez Madame d'Houdetot, étoit dans un dégré éminent et très-orné. Elle écrivoit mieux que sa belle-sœur, mais comme elle avoit un sens exquis, qui lui faisoit préférer le bonheur à la célébrité, elle fit avec d'autant plus de facilité le sacrifice de son talent, qu'elle vouloit conserver l'union qui règnoit entre elle et Madame d'Epinai, dont elle auroit excité l'envie en se conduisant autrement. »

Madame d'Houdetot a fait de très-jolis vers. Elle étoit au château de Fourqueux, dont le parc est arrosé par un ruisseau, et d'où l'on entend le bruit de la machine de Marly. Ce sujet lui inspira les vers suivans :

Ces efforts redoublés et ces gémissemens,
Cet appareil de fer et ces grands mouvemens
Offrent partout aux sens la nature offensée.
Elle semble gémir d'avoir été forcée ;
Et, cédant à regret aux entraves de l'art,
Au caprice des Rois se plaint d'avoir eu part.
Ah ! que j'aime bien mieux la modeste fontaine
Qui, dans ces prés fleuris, s'enfuit du pied d'un chêne,
Et qui, formant le cours d'un paisible ruisseau,
Arrose des gazons aussi frais que son eau.

Lorsque Madame d'Houdetot composa sur la vieillesse

les vers que l'on va lire, elle pouvoit en parler par expérience.

Oh ! le bon tems que la vieillesse !
Ce qui fut plaisir est tristesse,
Ce qui fut rond devient pointu.
L'esprit même est cogne-fétu.
On entend mal, on n'y voit guère ;
On a cent moyens de déplaire.
Ce qui charma nous semble laid ;
On voit le monde comme il est.
Qui vous cherchoit vous abandonne :
Le bon sens, la froide vertu
Chez vous n'attirent plus personne.
On se plaint d'avoir trop vécu.
Mais, dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde,
Je croirai n'avoir rien perdu.

Madame De la Briche, belle-sœur de Madame d'Houdetot, désiroit avoir un chat. Madame d'Houdetot lui en choisit un qu'elle lui offrit avec les vers suivans :

Jeune Églé, vous aimez les chats :
On les accuse d'être ingrats,
Très-volages et peu sincères.
. . . . . .
Mais, des gens avec qui l'on vit,
On prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Jeune Églé, s'il peut vous plaire,
Ce chat, auprès de vous, gardera son esprit
Et changera de caractère.

« Ce sera, dit Madame la vicomtesse d'Allard, une consolation pour les femmes laides, d'apprendre que Madame d'Houdetot, qui l'étoit beaucoup, a dû à son esprit, et surtout à son charmant caractère, d'être passionnément et constamment aimée. Elle avoit non-seulement la vue basse et les yeux ronds; comme le dit Rousseau, mais elle étoit excessivement louche, ce qui empêchoit que son âme sepeignît dans sa physionomie. Son front étoit très-bas, son nez gros, et la petite vérole avoit laissé une teinte jaune à sa peau. Mais elle avoit de la grâce; sa gorge étoit belle, ses bras jolis, ses pieds mignons. Son cœur étoit droit, son esprit juste; elle avoit de plus l'imagination vive, le cœur tendre et une bonté parfaite. »

MODES.

Pendant long-temps le bord de la passe des chapeaux de couleur n'a eu aucune espèce de garniture ; sont venus ensuite les rebords de duvet, puis les torsades, les bords à dents et les bords recoquillés. Aujourd'hui il n'est pas rare de voir deux garnitures qui se touchent ; l'une est en ruban ou étoffe, l'autre en duvet ou en plumes d'autruche de couleur naturelle, montées en cordon. Pour former une rangée de dents sur le bord d'une passe, les modistes prennent un ruban large, qu'elles cousent à plat du côté du bord et qu'elles coupent de l'autre, de distance en distance, pour en replier ensuite les deux pointes.

On a rajeuni les bouquets de plumes de cygne qui se posoient sur le côté, en les teignant en rose : quelques chapeaux couleur de rose en sont parés. On recommence à porter des chapeaux de pluche grise ; ils ont un rebord de plumes pareilles pour garniture, ou, sur le côté gauche de la passe, un paquet de clochettes grises, faites en velours. On voit aussi quelques chapeaux, vert d'eau, ou américain, les uns en velours simulé, les autres en satin.

Lorsqu'on commença à poser des garnitures couleur fauve sur du rose, cet assortiment parut bizarre ; nous nous y sommes accoutumés. Ce qui étonne maintenant, ce sont des plumets citron sur des chapeaux de velours manteau de M.me de La Vallière.

On n'étoit point dans l'usage de mettre des marabouts sur des cornettes de tulle. Nous avons vu plusieurs cornettes qui n'avoient pas d'autre garniture. On ne mettoit point non plus de blonde sur le bord des longs bouts qui provenoient d'un nœud d'étoffe ; il y en a aujourd'hui non seulement sur le velours, mais sur la pluche.

Quelques toques de velours noir plein ont, tout autour, des crevés de tulle noir. Nous avons parlé des turbans de satin blanc, ornés de marabouts et d'épis d'or mat ; on se sert de cette même garniture pour des chapeaux blancs à bord plat.

En parlant des éventails, nous avons omis une chose essentielle, c'est l'agencement d'un kaléidoscope dans la partie inférieure de l'éventail.

On a trouvé que la redingote 1784 *juponnoit* assez par derrière ; mais quelques tailleurs auroient voulu une carrure plus large.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1786.

(1786.)

Chapeau de satin bordé de duvet. Redingote de Lévantine. Nœuds de satin.

N°. 3. (Ving

JOURN

D

Ce Journal paroît, c
le 15, *avec deux G*
six, et 36 fr. pour u

En 1802, *a été c*
Meubles *et de* Voitu
Dames, 18 N^os. *par a*

LA CHAUSS

C'en est fait je d
vais dans la rue B
maître le plus déter
lassé de ce métier
habitans du Marais.
Rue de Provence
voient deux fois la se
lièrement mes pièces
Rue Barbette j'aur
poule au billard, et
Mes voisines de l
quels revenus : je cr
raux dans quelque d
de banque étrangères.
qui est certain, c'est
cellente et une toilett
cela, et leur coquette
cienne fatuité.

N°. 3. (Vingt-troisième Année.) 15 Janvier 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

LIBRE ROYAL 3e.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

LA CHAUSSÉE D'ANTIN ET LE MARAIS.

C'en est fait je déménage ; je quitte la rue de Provence et je vais dans la rue Barbette. J'ai été pendant 20 ans le petit-maître le plus déterminé de la Chaussée d'Antin, je me suis lassé de ce métier et je veux devenir l'un des plus modestes habitans du Marais.

Rue de Provence j'avois des voisines charmantes, qui recevoient deux fois la semaine et chez lesquelles je perdois régulièrement mes pièces d'or à l'écarté.

Rue Barbette j'aurai de sages parens avec qui je ferai la *poule* au billard, et que je gagnerai par-dessous la jambe.

Mes voisines de la Chaussée d'Antin vivent de je ne sais quels revenus : je crois que leurs maris sont receveurs-généraux dans quelque département, ou attachés à des maisons de banque étrangères. Je ne me mêle pas de ces affaires. Ce qui est certain, c'est qu'elles ont équipage, valets, table excellente et une toilette fort coûteuse. Elles ne pensent qu'à cela, et leur coquetterie ne peut être comparée qu'à mon ancienne fatuité.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Mes cousines du Marais ont une terre bien connue en Bourgogne, qui leur rapporte, net, de 10 à 12 mille livres de rentes, et c'est avec cela qu'elles vivent sinon gaîment, du moins honorablement. Chez elles on a comme en province, force plats et mince cuisine. Qu'importe? Je ne suis pas gourmand, et pour ma santé j'ai plus besoin de régime que de galas.

Mon logement de la rue de Provence est fort exigu, je dois le dire. Il est en revanche distribué admirablement. Rien ne manque à cette bonbonnière et les meubles sont d'une élégance, d'une richesse qui feroit croire que c'est l'appartement d'une duchesse on d'une danseuse.

Toutefois il ne faudroit pas que l'élève de Terpsychore y fît de trop grandes pirouettes. La scène est étroite, et c'est vraiment la maison de Socrate : il n'y a place que pour un petit nombre d'amis.

Au Marais, j'ai en vue un rez-de-chaussée tout entier. La moindre chambre a 24 pieds carrés. Il y en a sept ou huit en enfilade, et quand le vent de bise se met à siffler, les portes font une musique qui sent tout-à-fait le temps de la chevalerie. En s'enfonçant dans sa bergère, au coin du feu et fermant les yeux, on peut s'imaginer que l'on est au sein des forêts antiques et qu'on entend le gémissement de nymphes inquiettes et des faunes amoureux.

Les rideaux de mes croisées actuelles, qui paroissent si amples et qui se jouent avec les draperies en replis onduleux, couvriront à peine là bas la moitié des carreaux et ne feront que le tiers de la largeur des doubles fenêtres. Ma commode et mon secrétaire n'auront l'air que de meubles d'enfans, mes petits tabourets et mes X se perdront dans l'espace. Ces inconvéniens sont rachetés par un jardin superbe qui donne bien un peu d'humidité en hiver, mais qui en été offre des ombrages délicieux.

J'irai y lire mes auteurs favoris, mes vieux auteurs que j'avois trop abandonnés et que je retrouverai avec tant de plaisir. Adieu brochures nouvelles et niaises ; adieu politique ennuyeuse ; adieu plates parodies de Machiavel ; adieu affligeantes gazettes qui ne nous parlez que d'hommes noyés, de femmes exposées au carcan et de misérables suicides ; adieu feuilletons remplis de censures injustes et amères sur d'innocentes actrices ou de faméliques auteurs. Adieu, j'ai rompu tous mes abonnemens et toutes mes relations avec un monde frivole,

ingrat, égoïste; je veux jouir du reste de mes jours et réparer, s'il se peut, les erreurs d'une folle jeunesse.

J'ai commandé la charrette et les porteurs. Je déguerpis au prochain terme: et pour me rendre en ces cantons reculés j'ai envie de prendre dès-à-présent mon passeport. Je compose mon visage, je fais allonger mes habits. J'ai demandé des culottes de soie et bref, de toutes les façons, je me mets au niveau des naturels du pays.

J'écris cette note pour mes créanciers. Il y a bien des personnes qui en partant, oublient les leurs; mais moi, je veux payer mes dettes, et rien qu'à ce seul trait on reconnoît que je n'étois pas né pour la Chaussée d'Antin et que je devois aller, tôt ou tard, finir ma vie au Marais.

CHARLES P**.

Le *baron de Grimm*, dans le cinquième tome de sa *Correspondance*, a dit du célèbre écossais *David Hume*, qui visita la France en 1763 : « Paris et la cour se sont disputé l'honneur de se surpasser..... Ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que toutes les jolies femmes se le sont arraché et que le gros philosophe écossais se plaisoit dans leur société. »

L'article *David Hume* fait partie de la dernière livraison (tomes 21 et 22. Lettres L, J et K) de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ANCIENNE ET MODERNE, *par une société de gens de lettres et de savans*, qui vient de paroître chez L. G. Michaud, libraire, rue des Bons-Enfans, n. 34 (1).

Hume, en retournant à Londres, en 1766, emmena avec lui J. J. Rousseau avec lequel il s'étoit lié; et il se montra très-actif et très-empressé à lui rendre tous les services qui étoient en son pouvoir : il lui avoit même obtenu une pension du Roi d'Angleterre; mais tout-à-coup et au moment où on s'y attendoit le moins, une dissension éclata entre ces deux hommes célèbres. « Jamais, dit M. Weiss, auteur de

---

(1) Prix : papier ordinaire, 14 francs; grand raisin, 24 francs, papier vélin, 48 francs; et, port franc, 5 francs de plus par livraison.

l'article *Hume* dans la *Biographie universelle*, deux caractères ne furent plus opposés que ceux de Hume et de Rousseau. Tous les sentimens du premier étoient calmes et modérés ; ceux du second, fougueux et concentrés : Hume étoit sociable et gai ; Rousseau misanthrope et chagrin. »

La dernière livraison de la *Biographie universelle* parle d'un autre écossais célèbre, *George Keith*, plus connu sous le nom de *Milord Maréchal*, avec lequel Jean-Jacques Rousseau eut aussi des liaisons. « Oubliant les injures dont Rousseau l'avoit accablé dans ses dernières lettres, Milord Maréchal qui le regardoit, dit son biographe, comme un malade que le malheur rendoit injuste, lui pardonna sincèrement, et lui légua par son testament la montre qu'il avoit toujours portée..... Milord Maréchal réunissoit à un esprit naturel et très-cultivé, des qualités bien plus précieuses, une bienfaisance éclairée, une grande tolérance, une douce et sage philosophie. Ayant perdu la mémoire sur la fin de sa vie, il s'en félicitoit, parce qu'il auroit à relire les bons livres dont il ne se souvenoit plus.

« Lorsqu'on voit en même-tems un Anglais et un Français, on peut dire que l'un cherche la joie et que l'autre l'éprouve ». Ce mot est de *Miss Chudleig*, dont l'article, par M. Dezos de la Roquette, occupe dix colonnes dans la *Biographie universelle*. Charmé de ses manières franches, de ses réparties promptes et de son air décidé, le Grand Frédéric, dans un voyage qu'elle fit à Berlin, étant devenue Mme Hervey, la dispensa de toute étiquette ; et, ce qui est plus étonnant, l'électrice de Saxe, princesse pieuse et pleine de sens, l'accabla de présens.

A son retour à Londres, elle continua de faire les délices des cercles brillans qu'elle fréquentoit. « Mais, dit M. Dezos de la Roquette, son union avec le capitaine Hervey faisoit son tourment continuel. Pour en détruire les traces, elle se rendit à Lainston, où le mariage avoit été célébré, et tandis que le chapelain causoit avec les compagnons de voyage qu'elle avoit amenés, elle arracha adroitement des registres de la paroisse, qu'elle avoit demandé à parcourir, l'acte qui faisoit son supplice. Mais peu de tems après, le capitaine Hervey étant devenu comte de Bristol par la mort de son père, sa femme se repentit de ce qu'elle avoit fait, en apprenant surtout que son mari étoit atteint d'une maladie dangereuse, et qu'elle pouvoit devenir bientôt une riche douairière. Elle chercha donc à

rétablir sur les registres de Lainston la preuve de son mariage, qu'elle y avait elle-même détruite. Elle y réussit en séduisant l'ecclésiastique qui en étoit dépositaire : mais ce stratagême méprisable tourna contre elle-même, et elle se trouva enveloppée dans ses propres filets : car ce fut après qu'elle eut ainsi rétabli la preuve de son premier mariage, que le comte de Bristol recouvra la santé, et que le duc de Kingston, pair d'Angleterre, et l'un des seigneurs les plus riches de ce pays, sollicita la faveur de devenir son époux. En vain voulut-elle obtenir le divorce ; le comte de Bristol, quoiqu'il ne conservât pour elle aucun attachement, s'y opposa longtems.

« Mistriss Hervey épousa enfin le duc de Kingston. Le Roi et la Reine d'Angleterre la comblèrent de faveurs. Mais ce nouveau mariage ne fut pas plus heureux que le premier ; une santé foible, une constitution délicate, donnoient au duc une douceur de mœurs et de caractère incompatible avec l'esprit turbulent, inquiet et dissipé de la duchesse. »

Après la mort de son second mari, elle fut attaquée par les héritiers comme coupable de bigamie, et l'opinion publique, qu'elle avoit toujours méprisée, devint son tourment. Le procès attira dans la salle de Westminster une foule immense. Suivant M. d'Archenholz, présent aux séances, la duchesse, vêtue de noir, et ayant à ses côtés deux femmes de chambre, un médecin, un apothicaire, un secrétaire et six avocats, avoit adopté une singulière méthode de résister à l'émotion que lui avoit causée son interrogatoire ; c'étoit de se faire tirer quelques palettes de sang en sortant de devant ses juges. Sa contenance noble et ferme, jusqu'à la fin de la procédure, lui gagna tous les cœurs, quoique les lois lui fussent contraires. La peine portée par la loi contre une bigamie prouvée, est l'application d'un fer rouge sur la main droite, mais les avocats de la duchesse firent valoir un ancien privilège de la pairie, et elle en fut quitte pour une remontrance.

« Ce qu'il y eut de bizarre dans ce jugement, dit son biographe, c'est que tandis qu'on cassoit le second mariage de la duchesse de Kingston, le testament du duc fut confirmé comme étant indépendant de ce mariage ; et elle conserva ainsi les biens immenses qu'il lui avoit donnés. »

L'affaire ainsi terminée, la duchesse de Kingston vint à Calais, où elle prit un hôtel magnifique ; puis, trouvant ce séjour trop peu convenable, elle fit construire un vaisseau d'un nouveau genre, pour se rendre à Pétersbourg auprès de Ca-

therine II: elle alla ensuite en Pologne, où le prince Radziwil lui donna des fêtes magnifiques, et notamment une chasse à l'ours aux flambeaux.

De retour en France, sa grande fortune, son esprit, sa réputation, ses folies mêmes, lui assurèrent une brillante existence; elle y vécut longtems entourée d'artistes et d'hommes d'esprit de toutes les classes. Elle venoit d'acheter le magnifique château de Ste-Assise, à deux lieues de Fontainebleau, où elle avoit réuni tout ce qui peut ajouter aux agrémens de la vie, lorsqu'elle fut attaquée de la maladie dont elle mourut au bout de quelques jours, le 28 août 1788, âgée de soixante-huit ans révolus.

Angelica Kaufmann, dont les tableaux sont répandus dans toute l'Europe, et que les arts perdirent en 1807, logeoit à Rome près de M. Séroux d'Agincourt, auteur de l'*Histoire de l'Art par les Monumens*, et en recevoit les soins les plus touchans. Ce dernier étoit intimement lié avec M. Artaud, qui a fourni plusieurs articles aux deux volumes que nous annonçons: l'article *Angelica Kaufmann* lui appartient. « Un jour, dit-il, un étranger ayant demandé à Angélique un portrait dont la composition n'étoit pas très-modeste, elle s'y refusa: mais elle représenta une Nymphe qui, surprise dans le moment où elle s'habille, se couvre à la hâte d'un voile blanc: ce tableau eut un grand succès, et la décence ne fut pas offensée. En 1795, Angélique perdit son époux, et elle éprouva des malheurs de fortune; elle avoit coutume de dire alors, que deux consolations lui restoient: la première, qu'elle avoit à remercier le ciel de lui avoir conservé les deux mains; la deuxième, qu'elle avoit vécu autrefois sobrement, même dans le dénûment, et qu'elle sauroit s'en souvenir. »

Un premier mariage avoit été annullé le 10 février 1768. Angélique étoit en Angleterre lorsqu'elle le contracta. Plus de six cents gravures avoient été exécutées d'après ses tableaux; elle-même venoit de graver trente planches. « Au milieu de ces triomphes, dit M. Artaud, les succès d'Angélique lui préparoient un chagrin amer. Il venoit de paroître à Londres un homme d'un bel extérieur et de nobles manières; il se donnoit pour un seigneur suédois, et portoit le titre de *comte Frédéric de Horn*. Cet homme conçut l'horrible dessein de la tromper. Angélique, se livrant à l'impulsion d'une vanité irréfléchie, ne pensant plus à son père, ni à cette célèbre Rome

qu'elle desiroit tant de revoir, et croyant à la sincérité des protestations de ce nouvel amant, se laissa abuser au point de lui donner la main. Bientôt on découvrit que ce prétendu comte n'étoit qu'un intrigant, qui avoit été au service d'un seigneur du même nom. Les peines accablèrent Angélique : ses amis vinrent à son secours.... Rendue à ses travaux, elle fut inscrite avec une sorte de solennité sur le registre des membres de la société royale de peinture de Londres. La fortune aussi commençoit à lui sourire : elle put amasser des rentes. Elle se vit chanter à-la-fois par Klopstock et par Gessner, à qui elle envoya en échange de leurs vers des tableaux d'un effet agréable. Le faux comte de Horn étant mort, Angélique épousa à Londres, le 14 juillet 1781, Antoine Zucchi, peintre vénitien. Des convenances réciproques les appeloient l'un vers l'autre..... Cinq jours après la célébration de ce mariage de raison, les deux époux partirent pour Ostende. Mais Angélique n'attendoit des jours sans nuages qu'à Rome. »

M. François Janet, libraire, rue de la Harpe, n°. 50 bis, vient de publier LES JEUNES MARTYRES DE LA FOI CHRÉTIENNE, *par M. de C***;* volume in-18 de 211 pages, imprimé sur papier vélin (1).

Les gravures qui ornent ce volume, sont 12 figures en pied : *Ste. Thècle* (23 septembre), *Ste. Cécile* (22 octobre), *Ste. Agathe* (5 février), *Ste. Agnès* (21 janvier), *Ste. Justine* (26 septembre), *Ste. Euphémie* (19 septembre), *Ste. Catherine* (25 novembre), *Ste. Valentine* (25 juillet), *Ste. Julie* (22 mai), *Ste. Ursule* (21 octobre), *Ste. Flore* (24 novembre), et *Ste. Marguerite* (20 juillet).

Outre les vies de ces douze martyres, on trouve dans le même volume, vingt-quatre autre vies de martyres ou vierges célèbres.

(1) Prix : 4 francs 50 centimes, broché; 6 francs 50 centimes, relié en veau; et 8 francs, relié en maroquin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES.

C'est presque toujours du blanc ou du rose que les modistes employent pour faire des chapeaux à passe. Les bordures de duvet de cygne sont devenues extraordinairement nombreuses. Quelquefois un ruban étroit serpente sur le rouleau de duvet qui borde un chapeau. Les glands et les gances d'or sont toujours à la mode.

On fait beaucoup de toques parées; sur quelques-unes de celles qui ont trois pointes, le bord de chapeau, au lieu de rester plat, se recoquille, et on taillade ce bord avant de le recoquiller. Quelques chapeaux de la forme de celui qui est gravé sur la planche 1788, ont en dessous une bride de velours très-étroite. Aujourd'hui, les chapeaux de castor se portent plutôt de la couleur naturelle que noirs; ce sont toujours des chapeaux à passe. Au commencement de l'automne, on avoit fait aux cornettes de tulle, garnies de blonde, une pointe qui descendoit sur le front; cette mode renaît.

Même en hiver, le pantalon des petites filles avoit toujours été blanc; on le fait en mérinos, comme la robe ou la redingote, et on le garnit de fourrure.

Quelques polonaises gros bleu, à collet droit et à tresses et brandebourgs (voyez la gravure 1715), ont un bord de fourrure.

M. La Bruyer, tailleur renommé pour les gilets, employe depuis peu une étoffe rayée, faite à Rheims, dont une des raies est unie, et l'autre beaucoup plus large, vermiculée.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1787 et 1788.

Le 39eme Numéro de la suite de COSTUMES DE MARCHANDES ET D'OUVRIÈRES DE PARIS, vient de paroître au bureau du *Journal des Dames*.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15;*

(1787.)

Chapeau de Castor garni d'une ganse d'or.
Robe de l'évantine.

1819.

Chapeau de Satin
Pelisse de Satin

(1788.)

Chapeau de Satin, orné de plumes d'Autruche.
Pelisse de Satin garnie de duvet de Cygne.

N°. 4. (Vingt-

JOURN

DE

Ce Journal paroît, ave
le 15, *avec deux Grav*
six, et 36 fr. pour un a

En 1802, *a été com*
Meubles *et de* Voitures
Dames, 18 N^os^. *par an.*

Un ci-devant jeune
regardant dans une gl
plaisir son toupet et
vers :

« Tout cela n'est
On éblouit ainsi

M. Laurençot, table
Palais Royal, près le
de boëtes, un émail de
par Klingstell. Ce peint
mourut à Paris, en 17
batières.

LE PALAIS ROY

Au *Pont-aux-Choux*
l'on chercheroit le marc
Langes et de Mme de Sé
théâtres de marionnettes
esprit aux mêmes lieux
r son corps. Mais quel

N°. 4. (Vingt-troisième Année.) 20 Janvier 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Un ci-devant jeune homme, prêt à partir pour le bal, se regardant dans une glace à la Psyché, et contemplant avec plaisir son toupet et ses molets, se mit à réciter ces deux vers :

« Tout cela n'est pas moi, je le sais ; mais enfin
On éblouit ainsi le pauvre genre humain. »

M. Laurençot, tablettier, à l'enseigne du *Roi David*, au Palais Royal, près le café Montansier, a, parmi ses dessus de boëtes, un émail de Petitot et plusieurs sujets sur ivoire par Klingstell. Ce peintre, attaché au duc d'Orléans régent, mourut à Paris, en 1734. On l'appeloit le *Raphaël des tabatières.*

LE PALAIS ROYAL ET LE PONT-AUX-CHOUX.

Au *Pont-aux-Choux* il n'y a plus de pont; vainement aussi l'on chercheroit le marché où les cuisinières de M. de Coulanges et de Mme de Sévigné achetoient leurs légumes : des théâtres de marionnettes en ont pris la place. On nourrit son esprit aux mêmes lieux où l'on venoit chercher de quoi nourrir son corps. Mais quelle différence il y a, grand dieu, de

cette nourriture à celle que l'on trouve au *Palais Royal;* et quelle distance de Polichinelle aux acteurs du Théâtre Français !

Au *Pont-aux-Choux* sont les guinguettes, au *Palais Royal*, les cafés. Dans les guinguettes est la joie bruyante, et à travers les volets on entend le soir les disputes amicales des obscurs sectateurs de Bacchus. Dans les cafés règnent à-la-fois le désordre et la cérémonie. Des dames qui font les délicates, secondent cependant à merveille les amateurs de punch au rhum ; et combien de querelles s'engagèrent dans ces fêtes, qui ne finirent pas si gaîment qu'au cabaret !

Les habitués du *Pont-aux-Choux* ont les épaules quarrées et la mine fleurie : ceux du *Palais-Royal* ont la poitrine étroite et le teint blême. Les beautés qu'on voit aux guinguettes sont accortes et rarement perfides ; les élégantes qui fréquentent les cafés sont minaudières et rarement fidèles.

Voilà de singuliers contrastes, dira-t-on. Après avoir semblé pencher vers le *Palais-Royal*, voulez-vous, Monsieur l'écrivain, nous donner à penser maintenant que vous préférez le *Pont-aux-Choux?* L'aventure seroit singulière.

Eh! mais, franchement je ne sais pas trop encore arrêter mes idées. Au *Pont-aux-Choux*, les jeux permis en plein vent ne peuvent jamais ruiner leur homme, tandis que les banques du *Palais-Royal* ont plus d'une fois en un moment fait disparoître toutes les espérances d'une famille.

En sortant du cercle qui alimente le *Biribi*, le perdant fait un rigodon et se console ; en descendant des salons de la roulette, plus d'un malheureux se fit d'un seul coup sauter la mâchoire et la cervelle.

Les boutiques du *Pont-aux-Choux* ne peuvent à la vérité rivaliser avec les magasins du *Palais-Royal*. Là, on voit, pendus à des ficelles, quelques sacs à ouvrage de toile, ou quelques montres d'argent. Ici, tout ce que le luxe offre de plus séduisant est étalé avec profusion. Là, sont les *mirza* de verotterie; ici, les parures en diamans. Le *Pont-aux-Choux* est le pays des fabriques de cuillers d'étain ; le *Palais-Royal* est comme une mine d'or et de vermeil. Mais vit-on mieux au milieu du faste et des richesses, qu'au sein de la modestie et de la médiocrité?

* *

SECOND VOYAGE EN PERSE, EN ARMÉNIE ET DANS L'A-

SIE MINEURE, FAIT DE 1810 A 1816 (1), *avec le journal d'un voyage au golfe Persique par le Brésil et Bombay;* par Jacques Morier, secrétaire de la dernière ambassade, et ministre plénipotentiaire près la cour de Perse. Orné de gravures. Traduit de l'anglais par M***. (2)

M. Morier avoit conduit en Angleterre l'ambassadeur persan Mirza-Aboùl Assan, en 1809. Au bout de neuf mois, cet ambassadeur s'en retourna. Une ambassade anglaise fut jointe à l'ambassade persane, et M. Morier partit avec la qualité de secrétaire d'ambassade.

Le Chichester, bâtiment de transport, marchoit de conserve avec le Lion, vaisseau de 64 canons. L'ambassade persane se composoit de neuf personnes, et l'ambassade anglaise, dont M. Morier faisoit partie, de onze, sans y comprendre un colonel d'artillerie et dix soldats de la même arme.

Ils quittèrent Spithead le 18 juillet 1810, et atteignirent Madère au bout de sept jours. « Ici, dit M. Morier, l'ambassadeur persan refusa de descendre à terre. Ni la curiosité des habitans, ni les politesses extrêmes du gouverneur ne purent l'y déterminer. Nous soupçonnâmes qu'il étoit jaloux des honneurs extraordinaires rendus à l'ambassadeur anglais. »

Le 1er août, ils remirent à la voile, et le 28 du même mois, ils passèrent la ligne. Leur relâche à Rio-Janeiro fut de quinze jours. « Rio-Janeiro, dit M. Morier, est vaste et bien bâtie pour une ville de colonie; elle possède de belles églises et de grands monastères. Plusieurs offriroient au prince-régent un séjour plus commode et plus agréable que le palais qu'il occupe. »

Le 25 septembre, les ambassadeurs prirent congé du prince-régent. « Le prince, dit M. Morier, s'entretint long-tems avec les ambassadeurs; il se plut beaucoup à la vivacité du persan, que ses manières libres et dégagées n'avoient pas abandonné. »

Le 12 janvier 1811, nos voyageurs s'arrêtèrent à Bombay. « Avant qu'on mît pied à terre, dit M. Morier, un nombre considérable de marchands persans se rendirent à bord, pour

---

(1) Nous avons rendu compte du premier voyage (3 vol. in-8°, Paris, Nepveu), dans les Nos des 10, 15 et 20 février 1814 du *Journal des Dames*.

(2) Deux volumes in-8°, l'un de 464, l'autre de 462 pages; prix, 14 fr. A Paris, chez Gide fils, rue St-Marc, n° 20.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

complimenter l'ambassadeur de leur nation sur son arrivée ; et, selon la coutume de leur pays, ils apportèrent des présens composés de toutes sortes de fruits.... A son entrée dans le fort, l'ambassadeur trouva l'avenue garnie d'une haie de soldats qui le saluèrent au moment où il passoit ; et lorsqu'il descendit de voiture, il fut reçu à la manière indienne, avec les acclamations d'usage : *daulet-ziâd*, que le bonheur vous accompagne. A ses côtés étoient deux pages vêtus d'habits rouges galonnés d'or, armés de chasse-mouches en plumes ; et devant lui marchoient plusieurs valets armés de longues cannes d'argent massif.

« Le gouvernement nous invita à une nâtch, et nous reçut dans un salon élégamment éclairé avec une grande profussion de lampes. Lorsque nous fûmes assis, on fit entrer les danseuses suivies d'une bande de musiciens hindous. Après quelques préparatifs assez longs et des demandes réitérées (car les dames de cette espèce sont les mêmes sur tout le globe), une des femmes s'avança pour danser, elle s'assit sur le plancher devant toute la compagnie, et attacha autour de ses chevilles des chaînettes d'argent qui paroient ses pieds nus ; puis, se relevant, elle arrangea ses vêtemens grotesques ; ils se composoient d'un jupon de mousseline légère, extraordinairement ample et plissé, qui se terminoit au mollet ; un schall couvroit une partie de sa tête, et tomboit négligemment sur ses épaules et jusqu'à son jupon. Sa chevelure se partageoit par le milieu et étoit imprégnée d'huile de coco ; ce qui la rendoit luisante et la faisoit paroître plus noire. A ses oreilles étoit suspendu un gros faisceau de perles semblable à une grappe de raisin, et un anneau étoit passé dans ses narines. Son teint brun foncé et sa figure me parurent hideux, quoique l'assemblée, au milieu de laquelle se trouvoient plusieurs Anglais qui résidoient depuis quelque tems dans l'Inde, la trouvât fort jolie. Deux musiciens jouoient, l'un d'une espèce de violon, l'autre des castagnettes ; un troisième frappoit avec les doigts et la paume des mains sur deux petits tambours ; et un vieillard accompagnoit de sa voix aigre et cassée les sons criards de la musique. La danse se composoit de mouvemens du pied droit ; qui faisoit rendre aux chaînettes des chevilles un tintement qui alloit à l'unisson de la musique. La danseuse, tantôt s'avançoit, tantôt reculoit, élevoit les mains ou les entortilloit, tandis que dans d'autres momens, elle se couvroit entièrement la tête de son schall. Nul saut, nulle pirouette, nul entrechat, tout étoit languissant et apathique. »

Le 30 janvier 1811, les ambassadeurs remirent à la voile

pour le golfe Persique. A la compagnie qui étoit partie d'Angleterre se joignirent le lieutenant Georges Willock et 30 soldats de la cavalerie indienne, un aide-chirurgien, 24 porteurs de palanquins et un détachement de sergens anglais, tirés du 45me. régiment pour discipliner l'infanterie persane.

Deux ans s'étoient écoulés depuis que l'ambassadeur persan avoit quitté son pays, lorsqu'il arriva à Bouchehr; c'étoit le 5 mars. Il se rendit à petites journées à Chirâz, et ce trajet dura jusqu'au 7 avril.

Lady Ouseley, femme de l'ambassadeur anglais, fit une visite à la mère du Roi de Perse. « Cette dame, dit M. Morier, habite presque toujours Chirâz, et sa grande influence sur l'esprit de son fils lui permet de se mêler de l'administration des affaires et d'amasser de grandes richesses par le commerce et le monopole de beaucoup d'objets. L'ambassadrice se fit transporter jusqu'à la porte du harem, dans un palanquin porté par ses gens; là ils furent remplacés par des femmes qui la conduisirent jusqu'à la porte de l'appartement où se trouvoit la Reine. Les femmes de même que les hommes s'asseoient toujours sur des tapis; mais dans cette occasion la Reine, par politesse, fit présenter des fauteuils. L'appartement où l'ambassadrice fut reçue, est supporté par deux colonnes, et un vaste rideau en cache l'intérieur. Il s'ouvre sur une cour carrée, entourée de murailles, garnie de plate-bandes de fleurs; des canaux et des bassins pleins d'eau l'arrosent, et elle est plantée d'arbres auxquels l'art a donné une forme arrondie. L'habit de la Reine étoit tellement garni de diamans, que leur poids lui laissoit à peine la force de se remuer. Son pantalon étoit surtout remarquable par la quantité prodigieuse de perles, et il ressembloit plutôt à une pièce de mosaïque qu'à un vêtement. Fait de coton piqué et recouvert d'une étoffe d'or, il étoit trop épais pour laisser appercevoir la forme de la jambe, et celle-ci y étoit enfoncée comme dans un fût de colonne. On servit dans des vases d'or des confitures, des fruits et des sorbets; mais le principal objet de luxe, le galéoun, ne parut point, par égard pour l'ambassadrice, que l'on savoit ne pouvoir supporter l'odeur de la pipe. Le lendemain de la visite, la Reine envoya à lady Ouseley des *kalaats* ou habits d'honneur. La pièce la plus curieuse étoit un pantalon de brocard si épais, qu'il auroit pu se tenir debout au milieu de l'appartement. »

LINGÈRE.

Aujourd'hui, *lingère* et *ouvrière en linge* sont synonimes;

il n'en étoit pas de même autrefois. Les maîtresses lingères ne pouvant pas réunir chez elles toutes les ouvrières que leur commerce les mettoit à même d'employer, en faisoient travailler au dehors; mais celles-ci, nommées ouvrières en linge, ne pouvoient rien vendre à leur profit, sans risquer d'être saisies.

MARCHANDE DE MODES.

Modiste, que nous employons comme synonime de *marchande de modes*, ne se trouve point dans le Dictionnaire de l'Académie Française. On n'a commencé à se servir de ce mot que vers la fin du 18me. siècle.

L'état de marchande de modes est un démembrement de celui de mercière. « Depuis plusieurs années, dit M. de Garsault (*Art du Tailleur.* Année 1769.) quelques femmes de marchands merciers se sont donné le titre de marchandes de modes; non-seulement, comme mercières, elles vendent les rubans, gazes, rezeaux et autres enjolivemens qui servent à décorer les habits des femmes, mais elles deviennent les ouvrières de leurs marchandises, les attachent et les ajustent. »

La seconde édition DES AMOURS, A ELÉONORE; *par M. de Labouisse* (1), vient de sortir des presses de M. Didot l'aîné. Nous annonçâmes la première, il y a onze mois. L'auteur a fait des additions; mais Eléonore est toujours la Muse qui l'inspire.

Comme il est naturel de penser que beaucoup d'épouses ressemblent à Mme de Labouisse, l'annonce réitérée de cet ouvrage, loin d'être épigrammatique dans le Journal des Dames, est au contraire un hommage rendu à nos lectrices.

Les vers suivans furent adressés à M. de Labouisse, en 1804, par M. de Parny:

Salut au poëte amoureux
Qui chante une autre Eléonore!
Ce nom favorable et sonore
Embellit quelques vers heureux,

(1) Un volume in-12 de 244 pages, orné de six gravures; prix, 5 fr. A Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Qu'au Parnasse on répète encore.
Que dis-je ? heureux ! est-ce un bonheur
De faire pleurer l'élégie ?
Et le sourire du lecteur
Peut-il dédommager l'auteur
Qui perd un amante chérie ?
Votre succès sera plus doux :
L'Amour est sans ailes pour vous.
Dans vos vers, point de longue absence,
Point d'hymen forcé, d'inconstance,
D'exil, ni d'adieux éternels :
Combien ces adieux sont cruels !
Votre muse heureuse et féconde
Chante des amours sans regrets,
Et d'*Eléonore seconde*
J'en félicite les attraits.

Le portrait de Mme de Labouisse est une des gravures qui ornent ce volume. Elle a été peinte à mi-corps, debout, vue de face, coëffée en cheveux, en robe à manches courtes, drapée à la Psyché.

Brennus ou *la Vigne plantée en Gaule*, chanson de M. P. J. de Béranger, mise en musique avec accompagnement de piano ou harpe par B. Wilhem. Prix : 1 fr. 50 cent. ; à Paris, chez Jouve, marchand de musique et facteur d'instrumens, Palais-Royal, n°. 96, galerie de pierre du côté du Perron.

MODES.

Les deux tiers des chapeaux à passe ont un rebord de duvet ; et au lieu de fleurs, ce sont presque toujours des marabouts, ou de longues plumes d'autruche, qui garnissent le devant de la forme. Le chapeau à passe le plus élégant peut se porter avec une cornette. On voit plus de chapeaux citron qu'à l'ordinaire ; mais le rose et le blanc sont toujours les couleurs les plus répandues.

Outre les chapeaux habillés et les toques ornées, on fait, dans les premiers magasins, des turbans en gaze très-claire, tissée or ou argent, ou en mousseline. Les chefs de la mousseline, des perles, ou du jais blanc et un esprit, voilà les ornemens de ces coëffures.

Mme Charbonnier vient d'ouvrir un grand magasin de modes, boulevart des Capucines, n° 1, au premier étage. On entre par la rue Louis-le-Grand, n° 27 bis.

Pour garnir des robes de bal en tulle, quelques couturières coupent en biais par des rouleaux de satin, l'énorme bouillon de gaze qui se trouve près du bord, et mettent au-dessus de ce bouillon une guirlande de roses alternativement couleur de rose et blanches, ou blanches et bleues. On sait que la garniture des manches est, en petit, la même que celle du bas de la robe; mais il est bon d'ajouter que la ceinture, qui se noue par derrière, forme une cocarde à très-longs bouts, et qu'elle est en satin comme le corsage. On met cette robe avec une coëffure en cheveux, ornée d'un bandeau de perles et d'une couronne de roses de deux couleurs.

Sur beaucoup de robes de bal, la garniture est non-seulement de la même couleur, mais de la même étoffe que la robe. Sur des robes de crêpe rose, par exemple, vous voyez trois doubles rangées de feuilles découpées, faites en crêpe rose. Le corsage de ces robes est rose, mais en satin: il y a tout autour de petites pattes, rondes. La coëffure se compose d'une couronne de roses et de nattes, qui forment un nœud. Quelquefois on posoit, l'année dernière, les couronnes obliquement; elles sont toujours horizontales cette année.

M. Liébert cadet, chimiste, rue Aubry-le-Boucher, n°. 25, près celle aux Fers, vend 20 francs le pot un nouveau cosmétique, qui porte son nom. Ce pot en contient deux onces.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1789.

Les nos. 475 et 476 de la suite de gravures de MEUBLES viennent de paroître au bureau du *Journal des Dames*. Les objets que contiennent ces planches, sont : un lit à colonnes et deux draperies de croisée.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

(1789.)

Chapeau de Velours simulé. Pelisse de Velours simulé, garnie de Chinchilla. Manchon de Chinchilla.

N°. 5. (Vingt-tro

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravur
six, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comme
Meubles *et de* Voitures :
Dames, 18 N^os^. *par an. L*

Le Théâtre-Français e
doit à sa *Fille d'Honne*
s'accroître si Talma repar
demain même de la chute
à l'étude : c'est Mlle Duc

Les Epoux indiscrets
très-petit succès à l'Opéra

On va donner à Favar
envieux bienfaisant.

Le Vaudeville a voulu
médaine : son *Fou de Pér*
voit encore un niais qui
planté par son rival.

Les Variétés n'ont eu q
panorama, *Douvres et Cal*
au public. Le sujet de ce
tion. — On prépare à ce t
intitulée : *l'Abbaye de*
Gras.

L'Ambigu a montré à
auroit pu être plus piquan
bizarre, que personne n'a

Enfin, le théâtre de la P
qui, toujours plein de *fe*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 5. (Vingt-troisième Année.) 25 Janvier 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Le Théâtre-Français est dans un état de prospérité, qu'il doit à sa *Fille d'Honneur*, Mlle Mars, et qui ne peut que s'accroître si Talma reparoît, ainsi qu'on l'espère. — Le lendemain même de la chute d'*Hécube*, *Jeanne-d'Arc* a été mise à l'étude : c'est Mlle Duchesnois qui jouera ce rôle.

Les Epoux indiscrets sont une petite pièce qui n'a eu qu'un très-petit succès à l'Opéra-Comique.

On va donner à Favart *M. Daigrieux*, qui, dit-on, est un *envieux bienfaisant*.

Le Vaudeville a voulu réparer l'échec de *Manlius et Croquemitaine* : son *Fou de Péronne* est une folie assez gaie et où l'on voit encore un niais qui, au moment de se marier, est supplanté par son rival.

Les Variétés n'ont eu qu'à se féliciter d'avoir ajouté à leur *panorama*, *Douvres et Calais*, qui font faire un voyage agréable au public. Le sujet de ce vaudeville est une double mystification. — On prépare à ce théâtre, pour le Carnaval, une farce intitulée : *l'Abbaye de Grasville*, ou *le Spectre du Mardi-Gras*.

L'Ambigu a montré à ses habitués une *Botte secrète*, qui auroit pu être plus piquante; et la Gaîté a présenté *la Demande bizarre*, que personne n'a *redemandée*.

Enfin, le théâtre de la Porte St-Martin a reproduit *Werther*, qui, toujours plein de *feu*, *brûle* pour sa Charlotte, qu'il

trouve *refroidie ;* aussi veut-il s'arracher la vie en avalant une poudre qu'il croit être de la mort aux rats. Les grimaces et les lazzis de Potier ont soutenu ce nouveau *Werther*, qui ne vaut pas l'ancien.

LA FUREUR DU JEU.

J'appelle à mon secours la bienfaisante philosophie, et je lui dis d'une voix suppliante : Viens à moi, viens verser ton baume sur mes blessures, viens me consoler des ennuis que le monde me cause.....

On est philosophe, si l'on veut, au milieu des cercles de la capitale, bien plus que dans la solitude. La retraite laisse trop d'empire à l'imagination. Au fond des bois on se figure que les soirées de la ville offrent mille charmes et mille douceurs ; mais quand on voit de près ces prétendus enchantemens, on en reconnoît la fausseté, on apprend bientôt comment ils sont tous suivis d'amertume !

Je ne sais quelle fureur de jouer s'est emparée de tous les cœurs. Juges, banquiers, vieillards, enfans, tous se livrent à ce délire, qui annonce dans les idées un vide vraiment capable d'effrayer.

Aussitôt que les portes sont ouvertes et que quelqu'un est arrivé, on rapproche les tables, les cartes, les jettons : ce n'est pas assez qu'il y en ait dans une pièce exprès et à Plutus consacrée, on envahit la chambre à coucher, le temple des Grâces, et l'on pénètre jusqu'à la salle de bal, que veut envain défendre Terpsichore.

On paye fort cher un artiste, successeur de Julien, rival de Weber. Il prélude aux walses brillantes, mais les sons merveilleux du violon et les *batteries* de l'alto qui l'accompagne, le flageolet perçant qui se fait entendre dans les *tutti* et les points-d'orgue, rien, rien ne peut déranger les amateurs de l'écarté ; ils sont insensibles aux miracles de l'harmonie, et ils ne connoissent (comme Basile) que *l'accord parfait de l'or.*

L'or, en effet, se groupe autour des flambeaux, et les femmes, que l'on abandonne, ne sachant que devenir, dansent des rondes entr'elles ou s'enfoncent dans la politique. J'ai vu des jeunes gens sans barbe risquer sur un roi de carreau tout le produit de leur jour de l'An. J'ai vu des écoliers de septième se glisser dans la foule préoccupée, et, fidèles imitateurs

de leurs pères, parier les pièces
avoient eues pour leurs *semaines*.
Le billard, le tric-trac, les
écarté ; on veut des sensations vi
l'antique patience est traitée d'ine
l'amour du grain, que l'amour
cette conséquence, assez propre
les chefs de nos maisons de bour
bien, s'ils recevoient chez eux le
ostentation, changeroient aiséme
ce point, et donneroient à leur
agréable.
Cette confusion qui naît du j
qui attache en un coin tout un g
du maître. Il n'a plus de com
n'a besoin que d'un signe à ses
parties et les animent par le pu
Mais si *Monsieur*, débarrassé d
peut aller, sans scrupule, s'
revanche sa femme est au dé
Toutes les amies qu'elle a rass
et quand la politique et les ro
victimes en sont réduites à se
attaques et par de petites coqu
O jeu ! quand cesseras-tu d
de Paris ! et quand la raison
vers les plaisirs plus naturels
entretiens amoureux..... ou d
sophie !

SECOND VOYAGE EN PERS
SIE MINEURE, FAIT DE
d'un voyage au golfe Per
par Jacques Morier, secr
et ministre plénipotentiair
gravures. Traduit de l'ang

(1) Deux volumes in-8°, l'un
14 fr. A Paris, chez Gide fils,

de leurs pères, parier les pièces de dix et de vingt sous qu'ils avoient eues pour leurs *semaines*.

Le billard, le tric-trac, les échecs, tout cède au rapide écarté; on veut des sensations vives et de promptes décisions; l'antique patience est traitée d'inertie. Ce n'est pas tant, je crois, l'amour du grain, que l'amour du jeu, qui domine. J'en tire cette conséquence, assez propre à donner de l'espoir: c'est que les chefs de nos maisons de bonne compagnie, s'ils le vouloient bien, s'ils recevoient chez eux les gens plus par amitié que par ostentation, changeroient aisément les choses et les mœurs sur ce point, et donneroient à leurs réunions une tournure plus agréable.

Cette confusion qui naît du jeu, cette application farouche qui attache en un coin tout un groupe muet, satisfont la paresse du maître. Il n'a plus de complimens à faire à personne, il n'a besoin que d'un signe à ses gens pour qu'ils alimentent les parties et les animent par le punch abondamment servi partout. Mais si *Monsieur*, débarrassé des soins de la représentation, peut aller, sans scrupule, s'endormir dans un fauteuil, en revanche sa femme est au désespoir de cette mode barbare. Toutes les amies qu'elle a rassemblées lui restent sur les bras, et quand la politique et les rondes sont épuisées, ces pauvres victimes en sont réduites à se piquer mutuellement par de folles attaques et par de petites coquetteries.

O jeu! quand cesseras-tu de régner en tyran dans les salons de Paris! et quand la raison ou le caprice nous reporteront-ils vers les plaisirs plus naturels des figures de la contredanse, des entretiens amoureux..... ou des rêves de l'indulgente philosophie!

***

SECOND VOYAGE EN PERSE, EN ARMÉNIE ET DANS L'ASIE MINEURE, FAIT DE 1810 A 1816 (1), *avec le journal d'un voyage au golfe Persique par le Brésil et Bombay*; par Jacques Morier, secrétaire de la dernière ambassade, et ministre plénipotentiaire près la cour de Perse. Orné de gravures. Traduit de l'anglais par M***. (1)

---

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 464, l'autre de 462 pages; prix, 14 fr. A Paris, chez Gide fils, rue St-Marc, n° 20.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

L'ambassadeur anglais fut, à Chirâz, régalé d'un concert exécuté par quatre musiciens. On trouve au commencement du premier volume une gravure qui les représente ; cette gravure est enluminée ; l'un joue du *kamouncha*, instrument à trois cordes, le second chante, en agitant devant sa bouche un morceau de papier, pour varier les ondulations de sa voix ; le troisième joue du tambourin, et le quatrième frappe en cadence deux petites timbales placées à terre devant lui : « c'étoient, dit M. Morier, les meilleurs artistes de Chirâz ; et, quoique leur musique fût trop bruyante pour nous paroître agréable, elle enleva les suffrages de tous les Persans. »

La femme de l'ambassadeur étant accouchée à Chirâz, la mère du prince lui envoya son premier eunuque avec une nombreuse escorte de gens du harem, pour la complimenter et offrir un habit d'honneur à la jeune enfant ; « il se composoit, dit M. Morier, d'un lit de duvet couvert d'une toile d'or, un schall de cachemire doublé, un petit bonnet, une paire de caleçons en brocard épais comme un morceau d'étain, un *barouny* ou robe longue, et une paire de bas en étoffe de schall. »

Les *loutyes* ou bouffons vinrent aussi, ayant à leur tête un chef de bande. « Ils assistent, dit M. Morier, aux festins publics comme aux cérémonies funèbres ; et dans leurs manières et leurs paroles, ils foulent aux pieds toute délicatesse. Les princes, les gouverneurs, etc., le Roi lui-même, entretiennent une troupe de ces bouffons, et ils font partie essentielle du personnel de la cour..... Sous les bras de ceux que nous vîmes, étoient des timbales en cuivre, qu'ils frappoient avec les doigts et la paume des mains ; les uns faisoient cliqueter leurs doigts, et en tiroient un son semblable à celui des castagnettes ; d'autres jouoient du tambourin ; et lorsque tout cela fut en train, et accompagné de leurs voix rauques et sourdes, chantant en chœur, la scène fut unique. »

Outre les équipages qui suivoient la légation à son arrivée à Chirâz, il fallut, lors du départ qui eut lieu le 10 juillet, une *takht-reoudn* ou litière pour l'enfant de l'ambassadeur et sa nourrice. « Elle se composoit, dit M. Morier, d'une cage en treillis couverte d'une toile et portée par deux mulets, l'un devant l'autre derrière ; deux hommes à cheval la conduisoient,

l'un marchoit en avant, l'autre à côté. » Une gravure fort bien exécutée et coloriée, représente cette litière et ses conducteurs.

La grande ville d'Ispahan, qui, d'après la description de Chardin, avoit vingt-quatre milles de circonférence à l'époque où ce voyageur la visita, n'occupe guère aujourd'hui que le quart de cet espace, suivant M. Morier. « Ici, dit-il, point de rues longues et larges, nulle beauté dans l'architecture. Rarement, du côté de la rue, apperçoit-on autre chose qu'un mauvais mur..... Cette suite non interrompue de murs, dont la monotonie n'est point égayée par des fenêtres, donne à ces rues mélancoliques un air mystérieux qu'augmente encore la vue des femmes, qui, par de légères ouvertures pratiquées dans le mur, jettent de tems à autre un coup-d'œil furtif sur les passans..... Les maisons ne sont élevées que d'un étage; elles sont construites en terre ou en brique..... Les Bazars sont très-vastes; et l'on peut faire deux milles à couvert. Pour un étranger, ce sont les endroits de la ville les plus agréables : le concours est toujours immense..... C'est ici qu'on voit en réalité quelques-unes de ces scènes dont il est si souvent question dans les *Mille et une Nuits*. Le jeune marchand chrétien; la dame de qualité sur sa mule, suivie de son eunuque et de sa domestique; le médecin juif; le *delal*, ou crieur, qui montre les marchandises; le barbier *Almasser*, adossé contre un mur avec son échoppe, et tous les portraits peints dans ces contes célèbres, s'y trouvent au naturel..... Le vendredi étant chez les Musulmans le jour de repos, les Bazars se trouvent encombrés ces jours-là. »

Un grand festin que devoit donner le gouverneur d'Ispahan, avoit été fixé à la fin d'août. « Le jour assigné, un messager, dit M. Morier, vint, comme cela se fait en Perse, nous chercher vers les cinq heures de l'après-midi pour nous y conduire..... Arrivés au lieu du festin, on nous fit passer par des corridors étroits et obscurs, dans une petite cour carrée, environnée par l'appartement des femmes, mais d'où elles avoient été contraintes de sortir, dans cette occasion; puis nous entrâmes dans une salle basse; nous y trouvâmes notre hôte qui nous attendoit, ainsi qu'une douzaine de ses amis. On servit une grande quantité de fruits que suivirent les confitures et les glaces (les Persans les prennent avant le repas); et lorsque tout eut disparu, on annonça le dîner. Le gouverneur s'étant levé, pria l'ambassa-

deur et les autres convives de vouloir bien passer dans l'autre appartement, où nous trouvâmes qu'on avoit cherché à nous régaler à l'européenne. Chaque convive reçut un couteau, une fourchette, une serviette et une assiette ; quant aux mets, ils étoient empilés les uns sur les autres : ainsi une volaille à l'étuvée étoit placée sous une pièce d'agneau rôti ; une omelette sous la volaille, des œufs sous l'omelette, le riz sous les œufs, et ainsi pour tout le reste. »

Les cours du palais étoient illuminées par une multitude de petites lampes attachées aux murs, et des chandelles de suif étoient suspendues à des fils d'archal. Après quelques instans passés à contempler cette illumination, le gouverneur donna ordre qu'on tirât un feu d'artifice.

Le produit le plus considérable des manufactures d'Ispahan est le *zéri*, ou brocard, M. Morier visita une maison où trois métiers étoient en activité. « Les brocards qui sortent des fabriques de cette ville, ont une belle apparence, dit-il, mais sont loin d'égaler les *kincabs* de l'Inde, ou les étoffes d'or de France. Les riches particuliers se servent du zeri pour leur robe de dessus, dans les jours de fête, et c'est de cette étoffe que sont faites les *kalaats*, ou habits d'honneur, que le Roi et les Princes ses fils donnent aux grands pour récompense. »

Nos voyageurs passèrent quatre jours dans la ville de Kachân. On y fabrique beaucoup d'ustensiles de cuivre. « Le principal article, dit M. Morier, est un *nécessaire* très-commode pour la cuisine ; il se compose de vingt ou trente pièces qui, s'emboîtant les unes dans les autres, peuvent être renfermées dans une seule. »

Lorsque l'ambassade fut reçue à Teherân en audience publique, le monarque étoit paré de tous ses diamans, assis sur son trône, la couronne sur sa tête, et les bras chargés de brassards ou *bazabends*. Les pierres précieuses de ses habits étoient brodées sur l'étoffe ; sur les épaules on en voyoit d'énormes et d'une valeur considérable. Sur le devant de sa couronne étoit placé le *djika*, ornement de tête très-élevé et regardé par les Persans comme l'emblême de la royauté. Les bazabends, ornemens placés au-dessus du coude, étoient composés de pierres précieuses d'un grand prix ; le Roi seul et ses fils ont le privilège d'en porter.

L'ambassadrice fit de son côté une visite de cérémonie à la Reine, première épouse du Roi de Perse..... Elle fut

introduite dans un vaste appartement ouvert. A l'un des angles étoit assise la Reine, vêtue avec toute la splendeur persane : « De grosses houppes dorées, dit M. Morier, brilloient sur sa coëffure, dont la dimension étoit très-grande : les autres parties de son vêtement, comme celui de Zobéïde, favorite du Kalife des Mille et une Nuits, étoient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvoit à peine se remuer. En dehors étoient rangées un grand nombre de femmes, toutes brillantes de diamans. L'ambassadrice présenta le portrait de la Reine d'Angleterre, entouré de brillans de la plus belle eau..... Pendant qu'elle étoit occupée à prendre des rafraîchissemens, on vint chercher les deux femmes de chambre pour en faire autant ; mais dès qu'elles se trouvèrent au milieu des domestiques, les femmes persannes se jettèrent sur elles comme autant de harpies pour examiner leurs vêtemens : toutes avouèrent que les habits des européennes étoient de beaucoup préférables aux leurs ; quant à ceux des hommes, elles ne furent pas du même avis. »

ALMANACH DE LA COUR, DE LA VILLE ET DES DÉPARTEMENS, contenant le changement de Ministres, les naissances et alliances des Princes et Princesses de l'Europe, les Autorités civiles et militaires, etc. etc. Un vol. in-24 de 288 pages, orné des portraits en pied de Catinat, de Luxembourg, du maréchal de Saxe et du maréchal de Villars, gravés au burin.

Prix : broché, 2 fr. 50 cent. ; cartonné, doré sur tranche, avec étui, 3 fr. ; en maroquin, étui de maroquin, 9 fr. ; en papier glacé, doré, étui, 5 fr.

Quelques exemplaires ont été tirés sur papier vélin, figures avant la lettre. Prix : broché, 5 fr. ; relié en maroquin, 9 fr.

A Paris, chez Louis Janet, rue St.-Jacques, n°. 59 ; et chez Janet et Cotelle, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 17.

MODES.

Le velours simulé et les bordures de plumes d'autruche ou de duvet de cygne composent encore la majeure partie des chapeaux à passe. Soit que la nuance fauve soit devenue rare chez les plumassiers, ou que le brun foncé obtienne la préférence, ce sont maintenant des plumes d'autruche de cette couleur qui servent à border les chapeaux rose ou blancs. On met des bordures de duvet de cygne sur ceux de velours simulé citron, bleu de ciel, lilas : ces derniers sont peu nombreux. La mode des rubans unis est revenue ; on les employe de moyenne largeur.

Pendant long-tems les costumes de bal d'un goût nouveau, ont été fort rares ; ils abondent maintenant. Commençons par le plus remarquable : le corsage est drapé *à la Sévigné*, et dans le bas du par-dessus, ce sont des guirlandes de crêpe en partie recouvertes par des rubans de satin, et rattachées, au point de réunion, par une fleur. Nous avons vu ce costume en bleu. Un autre costume de bal de la même couleur et à corsage pareil, avoit pour garniture deux rangées de marguerites bleues, qui se touchoient et dont les feuilles étoient en perles blanches.

A quelques par-dessus de tulle s'adaptent des bandes de satin rose, découpées à dents des deux côtés et bordées en chenille rose ; elles servent d'encadrement à deux rangées de feuillage rose, brodé en chenille.

Costume paré : turban de cachemire et perles ; robe de satin à manches et garniture de blonde ; par-dessus de velours plein, bordé d'une frange, surmontée de deux torsades.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1790.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

(1790.)

Chapeau de Velours doublé de satin. Redingote de Mérinos.

JOURNAL
E
DES M

Ce Journal paroît, avec une Gr
le 15, avec deux Gravures, (9
six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. d*

En 1802, *a été commencée*
Meubles *et de* Voitures : *il en*
Dames, 18 N^os^. *par an. L'abonn*

LA FA

C'est le nom d'un de ces
Innocens. Une dame du cercle
sont médecins. Le *doyen de*
voisin de la dame) recueill
L'un ordonne la *lecture d'*
verre d'eau sucrée ; celui-ci
une tisanne, et ainsi des au

Le doyen revient auprès d
à haute voix, les diverses co
les donneurs de conseils sani
nent des gages, et sont ob
disant, par exemple : j'ai or
Molière pour chasser l'hume
un verre d'eau sucrée, pou
voix, etc.

La malade est obligée de
son choix, parmi celles qu'
fois il est possible de l'exéc
médecins avoit ordonné *le si*
ne devina point : elle devoi
mais on se doute bien que t
pour ne pas s'y opposer.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 6. (Vingt-troisième Année.) 31 Janvier 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

LA FACULTÉ.

C'est le nom d'un de ces petits *jeux* vulgairement appelés *Innocens*. Une dame du cercle est malade et tous les messieurs sont médecins. Le *doyen de la faculté* (le cavalier le plus voisin de la dame) recueille les consultations à voix basse. L'un ordonne la *lecture d'une page de Molière*, l'autre *un verre d'eau sucrée;* celui-ci *un baiser sur la main;* celui-là *une tisanne*, et ainsi des autres.

Le doyen revient auprès de la dame, et lui fait connoître, à haute voix, les diverses consultations. Elle tâche de deviner les donneurs de conseils sanitaires; ceux qu'elle devine donnent des gages, et sont obligés de motiver leur avis, en disant, par exemple : j'ai ordonné la lecture d'une page de Molière pour chasser l'humeur mélancolique; j'ai conseillé un verre d'eau sucrée, pour conserver la fraîcheur de la voix, etc.

La malade est obligée de suivre une des ordonnances, à son choix, parmi celles qu'elle n'a pas devinées, si toutefois il est possible de l'exécuter à l'instant. Un jour, un des médecins avoit ordonné *le silence;* il fut le seul que la malade ne devina point : elle devoit donc suivre son ordonnance; mais on se doute bien que toute la *faculté* étoit trop galante pour ne pas s'y opposer.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Quand c'est le tour d'un monsieur d'être malade, les dames sont les docteurs, et le jeu se fait de la manière que nous venons d'indiquer.

AMEUBLEMENT.

Dans les moindres œuvres des arts industriels l'œil exercé du connoisseur distinguera le tems où ils ont été exécutés. Les émaux et les buffets du 16me. siècle décèlent l'influence de *Primatice* et de *Léonard de Vinci*. L'orfèvrerie du règne de Louis XIV est empreinte du goût de *Le Brun ;* le guéridon et la commode de *Boule* ont les contours, les profils et les cartels de *Mansard;* et l'on trouve la mignardise de *Boucher* dans les canapés et les baldaquins du règne de Louis XV.

Vers le milieu du 18me. siècle, le voyage de *Choiseul-Gouffier* en Grèce et surtout les fouilles faites dans les villes d'*Herculanum* et de *Pompéia* donnèrent le goût de l'imitation de l'antique. On recueillit les moindres fragmens des ustensiles des Grecs, de leurs meubles, de leurs peintures, de leurs ornemens. Des lignes simples, des contours purs, des formes correctes remplacèrent le mixtiligne, le contourné et l'irrégulier.

La publication du *Voyage d'Anacharsis* vint, en 1788, fortifier ce changement de goût, et de riches amateurs firent la dépense d'un mobilier grec.

En 1801 et années suivantes, MM. *Percier* et *Fontaine*, architectes du Gouvernement, publièrent en 72 planches gravées au trait, un *recueil de décorations intérieures*. C'est là que les ébénistes, les tapissiers et les fabricans de bronzes puisent encore maintenant.

Mais qui oseroit se flatter que ce goût pur fût durable? Un abus qui procède de l'esprit même de la mode, est de rendre vil ce qui devient trop commun. Or, le stuc tient aujourd'hui lieu de marbre, le papier joue la peinture, le carton imite les travaux du ciseau, la tôle remplace les métaux, et le vernis contrefait tous les porphyres.

La construction et la décoration devroient être dans un rapport intime; et cependant nos tapissiers entassent les draperies sans respect pour les décorations primitives; et que signifient ces sièges dont les banquettes et les dossiers sont des tableaux d'histoire?

LE PRESSENTIMENT.

Élégie.

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrette intelligence
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance;
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir,
C'est un subit effroi dans une âme paisible;
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.
Pressentiment dont j'éprouvai l'empire,
Oh! qui peut résister à tes vagues douleurs?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs;
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.
Oui, je t'ai vu couvert d'un voile noir
Aux plus beaux jours de mon jeune âge;
Tu formas le premier nuage
Qui d'un lointain bonheur enveloppa l'espoir.
Tout m'agitoit encor d'une innocente ivresse,
Tout brilloit à mes yeux des plus vives couleurs;
Et je voyois la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de mes doux accens,
Qui pouvoit attrister mes sens?
Comme les fauvettes légères,
Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassembloit notre essaim joyeux.
Un jour dans ces lieux pleins de charmes
Je cessai tout-à-coup de trouver le bonheur;
J'ignorois qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes.....
En revenant, je rallentis mes pas;
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon qu'il regrettoit d'atteindre;
Mes compagnes dansoient; moi, je ne dansai pas.
Un mois après j'errai dans ce lieu solitaire;
Hélas! ce n'étoit plus pour y chercher des fleurs;

La mort m'avoit appris le secret de mes pleurs ;
Et j'étois seule au tombeau de ma mère.

Mme. Marceline Desbordes.

Un volume in-12 d'*élégies et* de *romances*, *par Madame Marceline Desbordes*, vient de paroître chez François Louis, libraire, rue Hautefeuille, nº. 10.

Ce volume est orné de quatre gravures; il coûte 4 francs: les élégies occupent 70 pages; et les romances, 52; il y a de plus une nouvelle en prose, Marie, dont le sujet est pastoral.

Une Année a Londres; *par l'auteur* de Quinze Jours et de Six Mois a Londres (1).

Les deux premières fois, l'auteur étoit allé de Paris à Londres par Calais et Douvres, et en étoit revenu par Douvres et Calais; il voulut, cette troisième fois, varier sa route, et, en partant de Dieppe, voir Brighton. « Mais, dit-il, cette triste uniformité que je désirois fuir, m'attendoit pendant la traversée; le vent, qui étoit assez favorable lors de notre départ, tomba tout-à-coup, et il survint ce que les marins appellent un calme plat. Pas un petit nuage ne varioit l'aspect monotone du ciel, et la mer sembloit un vaste lac dont pas un souffle ne ridoit la surface, je crois que j'aurois préféré une tempête, pourvu qu'elle n'eût pas été trop violente. »

Enfin, après une traversée de vingt heures, notre voyageur débarqua. Son dessein n'étoit pas de faire un long séjour à Brighton. En 1776, cette ville ne contenoit que deux mille habitans; on en compte trente mille aujourd'hui. Depuis 1787, c'est la résidence du Prince Régent. Tous les gens du bon ton s'y rendent, pour prendre les eaux minérales et les bains de mer depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de février.

Le premier mouvement de notre voyageur fut d'aller au palais du prince régent, dont il avoit entendu vanter la magnificence. Il demanda à un garçon de l'auberge à qui il pourroit s'adresser pour y entrer.

« — Pour y entrer? Monsieur; on n'y entre point. — Le prince l'habite dans ce moment? — Non, Monsieur, il est à Londres; mais on n'y entre pas plus quand il est absent que lorsqu'il s'y trouve. — Je pourrai du moins voir les jardins?

(1) Un volume in-8º. de 292 pages. Prix : 4 francs 50 centimes; à Paris, chez Gide fils, rue St-Marc-Feydeau, nº. 20.

— Pas davantage, Monsieur. Mais vous pouvez voir la façade qui est fort belle, et qui est composée de cinq corps de logis très-réguliers. »

Notre voyageur eut occasion de voir à Londres un Français qui semble avoir oublié sa propre langue au point de ne plus y trouver les termes nécessaires pour exprimer ses idées. « Madame, dit ce singulier personnage à mistress G***, en la saluant, j'espère que je ne *m'intrude* pas dans votre honorable compagnie. Il arrivoit du spectacle; les acteurs, selon lui, avoient fait toutes les *exertions* possibles pour plaire à l'auditoire; miss Stephens avoit chanté parfaitement, et elle avoit été *encorée* deux fois successivement dans le même air. On fit observer à ce beau parleur que c'étoit abuser de la complaisance d'un acteur, que de lui faire répéter un air trois fois. « Il est vrai, Monsieur; mais dans l'*exubérance* de l'enthousiasme, on oublie la fatigue qu'on occasionne, pour ne songer qu'au plaisir qu'on éprouve. C'est être un peu égoïste; mais cela est peut-être excusable en Angleterre, où l'on a si peu d'occasions *d'exhilaration*. Pardon, Madame, ajouta-t-il, *j'encroche* sur votre patience. »

Il est rare que les cris des marchands de Londres se fassent entendre dans les rues avant huit heures du matin. Un jour, dès avant six heures, notre voyageur en entendit un dont l'harmonie étoit nouvelle et qui fut répété à chaque instant, toujours sur le même ton, jusqu'au moment où son hôtesse lui apporta son déjeûner, c'est-à-dire jusqu'à neuf heures. Il demanda ce que signifioit ce cri, qui continuoit encore.

« Monsieur, lui dit-on, ce sont des *hot cross-buns*. — Il est bien singulier que je n'aye pas encore remarqué ce cri, dans lequel se trouve plus d'harmonie que dans bien des airs anglais. — Cela n'est pas étonnant, Monsieur; le Vendredi-Saint est le seul jour de l'année où l'on crie des *hot cross-buns*. — Et quelle est la marchandise qui porte ce nom? — Des pains chauds pour déjeuner. Monsieur en désire-t-il? » Notre voyageur s'en fit apporter quelques-uns. Ces petits pains étoient pétris avec du beurre, d'une pâte matte et molasse, et presque seulement à moitié cuits. Il s'informa ensuite d'où venoit l'usage de manger des *hot cross-buns* le Vendredi-Saint. On lui dit que ce jour étant fêté en Angleterre, on s'y donnoit le seul plaisir permis les jours de fête, celui de la promenade; qu'un boulanger des environs de Londres avoit imaginé ce nouveau genre de friandise, et qu'une foule de petits marchands alloient s'approvisionner chez lui, pour revendre leurs petits pains à Londres.

Notre voyageur apprit qu'il y avoit une autre espèce de friandise, qui ne se mangeoit que dans un certain temps de l'année, et que c'étoient les *minced pies*, pâtés hachés, dont la croûte est moins compacte que celle des autres pâtisseries anglaises, et dont le dedans se compose de raisins secs, d'écorces de citron confites, de viandes hachées, de moelle de bœuf, d'épices de toute espèce, de sucre, et d'autres ingrédiens, dont la réunion lui parut plus bizarre que désagréable au goût.

Peu de jours se passent à Londres sans qu'il y ait quelque dîner de corps; notre voyageur fit part à un juif portugais depuis long-tems établi à Londres, du désir qu'il auroit de se trouver à une de ces réunions. « Rien n'est plus facile, lui dit le juif. Comment faites-vous pour aller au spectacle? — Je prends un billet à la porte. — Comment faites-vous pour voir l'abbaye de Westminster? — Je paye un schilling à chaque porte qu'on m'y ouvre. — Comment faites-vous pour voir Saint-Paul, la tour de Londres, les bijoux de la couronne? — De même, je paye. — Vous voyez donc bien qu'à Londres il ne s'agit que de payer. Il faut pourtant avoir soin de vous faire inscrire la veille, par décence, afin de ne pas avoir l'air d'arriver à une table d'hôte; mais je me charge de vous faire inscrire pour un dîner qui aura lieu après-demain.

« Après avoir payé quinze schillings chacun pour droit d'entrée, dit notre voyageur, on nous introduisit dans une grande salle autour des murs de laquelle règnoit une table étroite où étoient déjà assis environ deux cents convives, quoiqu'elle ne fût encore couverte que d'une nappe. Il restoit cinq à six places vacantes dans le haut de la salle, mais on nous dit qu'elles étoient réservées pour les chanteurs. Douze ou quinze personnes qui, comme nous, étoient arrivées un peu tard, se promenoient au milieu de la salle. Enfin on nous invita à passer dans une chambre voisine beaucoup plus petite que la première, et où l'on avoit arrangé de la même manière une table où pouvoient s'asseoir une quarantaine de personnes. Un garçon apporta une soupe et une pile d'assiettes. Celui qui en étoit le plus voisin s'en empara aussitôt; la distribution en fut faite autour de lui, avant qu'une seconde soupière fût placée à un autre bout de la table, et celle-ci disparut de même avant l'arrivée de la troisième. Cette soupe étoit ce qu'on appelle *mock-turlle*, c'est-à-dire des morceaux de tête de veau et de queue de bœuf nageant dans l'eau qui a servi à les cuire, et qui n'a d'autre goût que celui du poivre qu'on n'y épargne pas. Bientôt après la table fut couverte d'une profusion de viandes rôties et bouil-

lies, que chacun se mit à dépecer à la fois, et de légumes cuits à l'eau, unique assaisonnement qu'on leur donne ici. J'avois à peine fini mon assiette de *mock-turlle*, qu'elle étoit déjà chargée d'une aile de volaille bouillie, d'un énorme morceau de bœuf rôti et d'une tranche de jambon chaud; une pomme de terre, deux carottes et des feuilles d'épinards bouillies, mais non hachées, complettoient la pyramide : personne ne songeoit à boire, car la plupart des Anglais n'ont soif que lorsqu'ils n'ont plus faim. Au bout d'un quart-d'heure, on desservit, et l'on mit sur la table des tourtes de pommes auprès desquelles nos tartes de village sont un chef-d'œuvre de pâtisserie, quelques salades qu'on mangea sans assaisonnement, et du fromage auquel bien des gens ajoutoient du sel et de la moutarde. Enfin, on plaça devant chaque convive un verre et une bouteille de vin de Porto rouge, ou de Cherry blanc, comme il le préféroit. A peine cela étoit-il fait, que cinq à six personnes se levèrent de table, emportant d'une main leur verre, et de l'autre leur bouteille; tout le monde les imita, et je fis comme les autres, je les suivis, et nous nous trouvâmes de nouveau dans la grande salle du festin, debout entre les tables et heurtés par une foule de garçons qui desservoient. Quand les nappes furent retirées, on apporta des oranges et des noisettes que mes compagnons d'en bas pilloient souvent avant qu'elles arrivassent à leur destination. Enfin, après avoir été pressés, poussés, coudoyés pendant une demi-heure, nous parvînmes à obtenir quelques bancs, sur lesquels nous nous assîmes sur deux rangs au milieu de la salle, chacun ayant sa bouteille entre les jambes et son verre à la main. Après chaque santé, un des chanteurs invités au festin régaloit la compagnie d'un air, et après une pause de quelques minutes, on recommençoit sur nouveaux frais. »

MODES.

Il est rare maintenant de voir des torsades sur le bord de la passe des chapeaux. Les rebords de duvet se maintiennent; ils sont même plus riches, car il y en a en marabout. Quelques rebords en barbes de plumes d'autruche, sont teints en gris; on porte aussi du marabout teint en rose.

Il y a trois mois que les étoffes couleur de rose sont en faveur dans les magasins de mode; et tous les jours les modistes reçoivent pour les chapeaux de cette couleur de nouvelles commandes; elles doublent aussi en rose quelques chapeaux blancs et quelques chapeaux gris; elles font, de plus, quelques capotes

en satin rose. La passe de ces capotes est longue et presque droite, et le fond très-plat.

C'est aussi un bien petit fond que celui que l'on voit à tous les bonnets de lingère ; en revanche la passe est fort large, et il n'est pas rare qu'elle admette trois rangées de garniture ; quelquefois même il y en a quatre. Ce sont des bandes festonnées. La mode des bouillons et des coques en mousseline claire, se passe.

Avec ces bonnets, le dessus de la tête est plat ; il l'est aussi, dans le négligé, avec les coëffures en cheveux ; mais dans le costume paré, l'usage voulant qu'il y ait à la fois bandeau de perles ou de diamans et couronne de fleurs, le coëffeur est obligé d'exhauser, pour les rendre apparentes, les nattes qui terminent la coëffure.

On voit depuis quelques jours dans les promenades, une certaine quantité de robes grises en soie : leur garniture consiste en trois petits volans festonnés. Ces robes seroient peu remarquées, si la taille n'étoit beaucoup plus basse qu'à l'ordinaire, et surtout excessivement serrée.

Les manchons sont aussi communs que s'il faisoit froid ; et on les porte très-gros. Si l'on excepte quelques capuchons de cygne, cette mode est passée. On porte peu de wilzchouras ; mais le bas des robes, le haut des manches, le parement et la pélerine sont plus souvent en poil qu'en velours.

C'étoit dans les derniers jours de décembre que nous avons vu la première redingote noisette portée par un Français. Cinq ou six autres ont paru depuis ; elles ont une pélerine qui ne forme pas de plis, et sont plus courtes que les redingotes ordinaires.

Une mode plus jolie et que nous avons également imitée des Anglais, est celle du costume des petits garçons. L'habit-veste a des poches droites, sur la hauteur desquelles on met treize ou quatorze boutons, en métal jaune, légèrement bombés et unis, qui se touchent. Sur la poitrine, la rangée du milieu est droite, et les boutons se touchent ; du haut de chaque épaule partent deux autres rangées, qui, par leur direction, imitent un revers qui seroit beaucoup plus large du haut que du bas. Les manches sont en travers, et ont chacune six boutons ; tout le haut du pantalon en est bordée. Observez que l'étoffe, presque toujours gros bleu, fait ressortir ces boutons.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1791.

(1791.)

Coeffure ornée de bouillons de Gaze et de Roses. Robe de Tulle, garnie de Satin et Chenille. Canezou de Satin.

N°. 7. (Vingt-troisièm

JOURNAL

DES

Ce Journal paroît, avec une
le 15, avec deux Gravures,
six, et 36 fr. pour un an. 30

En 1802, a été commence
Meubles et de Voitures : il
Dames, 18 N^os. par an. L'ab

On a joué onze nouveau
tenu le plus de succès sont
Calais, ce qui a retardé pe
tion de *M. Touche à Tout*
Le Belvedere, *l'Homm*
l'Ambigo, la Gaîté et le
rier, qu'on vient de repré
nouvelle Nina Vernon, q
jeune homme épris de la
son. Cette petite comédie,
une foible imitation d'une
On répète au Vaudevill
figure la *Fille d'Honneur*
— Poisier, de son côté,
d'Honneur.

Monsieur le Rédact

Votre avis sera pour
j'ai des cheveux magnifiq
m'a conservé intacts, par
ma naissance, et qu'elle
Mais enfin j'ai quinze
voilà à Paris chez une ta
Vous comprenez que je v

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 7. (Vingt-troisième Année.) 5 Février 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE 5C. SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On a joué onze nouveautés en janvier ; celles qui ont obtenu le plus de succès sont *le Fou de Pétonne* et *Douvres et Calais*, ce qui a retardé pendant quelques jours la représentation de *M. Touche à Tout* et des *Deux Maris*.

Le Belvedere, *l'Homme Brun*, et Potier, ont soutenu l'Ambigu, la Gaîté et le théâtre St-Martin. *La Tante à marier*, qu'on vient de représenter à ce dernier théâtre, est une nouvelle Nina Vernon, qui se croit l'objet de l'amour d'un jeune homme épris de la nièce, qu'il épouse comme de raison. Cette petite comédie, dont les détails sont assez gais, est une foible imitation d'une foule d'ouvrages connus.

On répète au Vaudeville *l'Hôpital Dramatique*, dans lequel figure la *Fille d'Honneur*, qui, pourtant, se porte très-bien. — Potier, de son côté, se dispose à paroître en *Garçon d'Honneur*.

*

Monsieur le Rédacteur,

Votre avis sera pour moi décisif ; j'arrive de Poitiers, et j'ai des cheveux magnifiques, longs, blonds, que ma mère m'a conservé intacts, par une promesse qu'elle s'étoit faite dès ma naissance, et qu'elle a tenue fort religieusement.

Mais enfin j'ai quinze ans ; je ne suis plus un enfant : me voilà à Paris chez une tante qui est jeune, jolie et coquette. Vous comprenez que je veux m'émanciper, et que je ne puis

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

rester avec ma chevelure gauloise et mes petites façons du Poitou.

J'ai fait venir M. Tourtebatte, de la rue du Mont-Blanc, l'homme qu'on m'a donné comme le meilleur *barbier* de Paris. Je n'ai pas encore de barbe, c'est justement là ce qui me fâche; mais je me fais toujours, par prévoyance, savonner le menton, et j'exige qu'on me coupe avec un rasoir bien affilé, les brins de poil, innocens, qui flottent sur ma figure sans y faire beaucoup d'ombre.

M. Tourtebatte a la main légère, j'en suis fort content; je l'ai fait causer un peu sur la mode actuelle pour la coupe des cheveux: car encore faut-il, avant de sacrifier les trésors de ma perruque, que je sache à quel dieu les vouer, et comment arranger ma tête pour le tems où je ne les aurai plus....

Mon parti est pris, je veux m'en défaire, il faut les couper; mais j'éprouve le sentiment de regret qui précède toujours les opérations de cette nature. Il semble qu'on soit moins sûr des choses à mesure qu'on approche du moment de l'exécution; on ne recule pas matériellement, mais on balance dans son esprit, et il faut un élan, une espèce de saut et de mouvement convulsif pour franchir ce dernier pas de l'irrésolution naturelle.

J'ai parlé des coëffeurs de femmes, comme pour prendre un détour et me donner le tems de la réflexion. *Frédéric*, *Hyppolite*, *Plaisir* et quelques autres ont été nommés comme très-habiles dans l'art de tondre ou de papilloter, de tresser ou *tirebouchonner* les mèches cendrées ou dorées de nos élégantes.

Après cela, je suis arrivé à mon affaire, et j'ai demandé quelle étoit la façon la plus généralement adoptée pour les jeunes gens de bon ton, les merveilleux des cercles parisiens, les coryphées de la toilette.

M. Tourtebatte ne m'a point caché qu'il étoit un peu embarrassé pour me répondre. « Une sorte d'anarchie, m'a-t-il » dit, règne dans cette partie. Il n'y a point de système bien » déterminé en ce moment. Aucun génie ne s'est montré, en » ces derniers tems, pour entraîner tous les autres; chacun » suit à-peu-près son goût et son caprice. Il en résulte une » bigarrure qui déplaît à l'œil exercé, et une confusion qui » désespère l'artiste. Cependant, s'il faut s'arrêter absolument » à quelque sentiment, à quelque idée, je déclare, en mon » âme et conscience, que la mode *russe* me paroît être plus » en faveur près de nos jeunes petits-maîtres, et la mode *es-*

» *pagnole* près de ceux qui approchent de la trentaine ou » quarantaine.... »

Il m'a expliqué ensuite que l'*espagnole* consistoit à avoir les cheveux lisses et plats, un peu huileux, au moyen d'essences fines, chères et recherchées; tandis que la *russe* se distinguoit par deux grosses boucles sur les tempes et un ensemble un peu ébouriffé.

Laquelle de ces deux modes adopterai-je? Voilà le point embarrassant. M. Tourtebatte penche, je le vois, pour la russe; et en effet, l'espagnole n'est pas de mon âge, si je prends à la rigueur les supputations que l'on a faites.

Mais tout ce qui est de mode n'est-il pas jeune? Est-ce à un jeune homme comme moi à redouter les applications? Ma mine fleurie ne démentiroit-elle pas ma coëffure, si celle-ci tendoit à me vieillir, et ce contraste même entre le ton brillant des joues et l'arrangement des cheveux, n'auroit-il pas, à le bien prendre, quelque chose de piquant et d'original?

D'autre part, ces boucles négligées et cet air de désordre siéroient à ma figure, et ajouteroient à la vivacité de ma physionomie....

Hélas! jugez de ma peine, Monsieur le Rédacteur, et de grâce, aidez-moi à en sortir. J'attends de vous un conseil salutaire, et je suis d'avance, avec une pleine et entière confiance et gratitude, votre très-humble serviteur,

Emile DESALLURES.

Avis en réponse à la lettre qui précède.

1°. Pendant six mois de l'année, à partir de janvier, coëffez-vous à la russe.

2°. Pendant les six autres mois, coëffez-vous à l'espagnole.

3°. Gardez les cheveux que l'on va vous couper; faites-les bouillir et dès à présent apprêter, afin d'y trouver de quoi avoir de faux toupets d'ici à peu d'années, si vous menez la conduite que nous annonce votre consultation, et si vous tenez toujours aussi peu de compte des leçons et des vœux de madame votre mère.

ENTHOUSIASME THÉATRAL.

On a vu maint amateur recevoir des horions et des coups d'épée pour soutenir une mauvaise pièce ou une actrice sans talent. Nous connoissons un jeune homme, apprentif poëte, qui ne porte guère moins loin l'enthousiasme théâtral. Ne pouvant, à défaut de moyens pécuniaires, voir à la scène,

aussi souvent qu'il le désireroit, un célèbre artiste de nos jours, il s'est logé dans la maison qu'habite celui-ci; il le guette au passage quand il entre et quand il sort, et se procure ainsi le plaisir de l'admirer *gratis* plusieurs fois dans la journée. Avant-hier, son exaltation étoit portée au dernier dégré; « voyez, disoit-il au portier, comme il drape sa redingote avec grâce, comme il s'élance majestueusement dans son carrosse! Je crois, Dieu me pardonne, que ses chevaux ont acquis plus de noblesse dans leur allure depuis un certain tems.... N'est-ce pas, bonhomme? — Oui, Monsieur: sa voiture même roule bien mieux, car c'est moi qui la graisse tous les matins. »

DE LA GALANTERIE FRANÇAISE.

Je suis née dans le beau royaume de Grenade, si renommé jadis pour son luxe et sa galanterie. En venant habiter la France, où je me suis mariée, je croyois retrouver les antiques mœurs de ma patrie, c'est-à-dire, la magnificence jointe à l'urbanité, la délicatesse unie à la vaillance. Une partie de mes espérances seulement a été réalisée. J'ai vu les arts dans toute leur splendeur, la bravoure brillant du plus vif éclat, mais je n'ai rencontré que rarement cette aménité, cette fleur de bon ton, cette politesse chevaleresque qui ont valu une si grande renommée au pays des Abencerrages. Vos dames ont, la plupart, de la grâce et de la physionomie, je le sais; les jeunes gens ne manquent ni d'esprit, ni de tournure, mais quel ton peu galant! Au milieu d'un cercle de jolies femmes, certains d'entr'eux se croyent encore au jeu ou au manège. D'un côté, l'on parle d'un duel dont on a été témoin; de l'autre, d'un pari que l'on a perdu: quand on m'a complimentée sur la vivacité de mes yeux, sur le noir d'ébène de mes cheveux, et sur l'élégance de ma taille, il semble qu'on a fait un rare effort d'imagination, et que tout sujet de conversation est épuisé. Plus de vers, plus de fleurs, plus de devises, comme au tems de Mme de Sévigné, en un mot, plus de doux servage! Dans les fêtes publiques, on voit en première ligne *les autorités*, et toujours les autorités! Quand reviendra l'époque où les femmes inspiroient les grandes actions et en distribuoient le prix? Quand la beauté l'emportera-t-elle sur la froide raison, et la galanterie sur la politique?

En attendant votre réponse, M. le Rédacteur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble servante,

Léonora de S., née Blancaflores.

Une Année a Londres ; *par l'auteur* de Quinze Jours et de Six Mois a Londres (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Les huîtres se mangent à Londres au souper. Un seul jour est excepté, c'est celui où les huîtres arrivent pour la première fois de la saison. Il n'est presque personne qui ne s'en régale ce jour-là à déjeûner ; « les uns, dit notre voyageur, parce qu'ils sont sûrs qu'elles sont fraîches ; les autres, parce qu'un préjugé populaire universellement répandu leur fait croire que cela leur portera bonheur pour toute l'année. Les enfans ramassent les écailles pour en faire des grottes, et tel d'entre eux qui faisoit la veille l'aumône à un pauvre, la demande aujourd'hui sans rougir. Je croyois être à Paris le jour de la Fête-Dieu, et entendre ces enfans recommander aux passans *leur petite chapelle.* »

Notre voyageur venoit de manger des huîtres qu'il avoit trouvées fort bonnes. « J'avois, dit-il, à peine fini de déjeuner que .... quel embarras ! notre langue est si scrupuleuse ! nos oreilles sont si délicates ! Combien n'existe-t-il pas de détails dans lesquels on ne peut entrer sans s'exposer au reproche de bassesse et de trivialité ? Essayons pourtant, et si quelque lecteur fait la grimace ou fronce le sourcil en me lisant, je ne leur souhaite d'autre mal que d'éprouver pour la chose autant de difficulté que j'en trouve pour l'expression. Nous étions quatre à déjeuner. Je me levai de table le premier, et m'étant approché de M. C...., je lui dis quelques mots à l'oreille, ayant soin que lui seul pût les entendre. Il me comprit parfaitement et me menant vers une fenêtre, il me montra du doigt un petit cabinet situé dans la cour. J'y descendis sur-le-champ ; mais la porte en étoit barricadée entièrement, ce qui me fit penser qu'il y avoit garnison dans la place. Je me déterminai à en faire le blocus, et à en attendre l'évacuation pour l'occuper à mon tour. Je passai un quart-d'heure à monter la garde en me promenant en long et en large dans la petite cour, comme une sentinelle en faction, fredonnant en même temps quelques airs, afin de déterminer l'ennemi à une sortie plus prompte en lui faisant connoître l'approche d'un corps étranger sur les glacis de la citadelle. Le voyant toujours renfermé dans ses remparts, je me décidai à la retraite, et je remon-

(1) Un volume in-8°. de 292 pages. Prix : 4 francs 50 centimes ; à Paris, chez Gide fils, rue St-Marc-Feydeau, n°. 20.

tai chez M. C.... Je lui rendis compte de ma course inutile. Rien n'est moins étonnant, me dit-il ; votre présence changeoit le château fort en cachot. Vous seriez resté une heure à vous promener dans la cour, que vous n'en auriez pas été plus avancé. Jamais Anglais n'approche ni ne sort d'un pareil lieu, tant qu'il peut croire que quelqu'un pourra l'appercevoir. Telles sont ses idées de décence, et c'est sans doute pour ce motif que vous ne trouvez nulle part dans Londres ces cabinets commodes qu'on trouve établis dans toutes les promenades à Paris. »

Londres, comme Paris, offre ses musiciens ambulans, et même en plus grand nombre que la capitale de la France. « On y entend, dit notre voyageur, depuis l'humble cornemuse des montagnards d'Ecosse, jusqu'à la noble harpe des fils d'Ewin. Depuis quelques années on y rencontre aussi des chanteurs et des chanteuses que l'esprit de spéculation y fait venir du continent. Ce ne sont pas ceux qui réussissent le moins. Leurs chansons en une langue inconnue au peuple, le mouchoir dont les femmes sont coëffées, costume nouveau pour l'Angleterre où le chapeau est universellement adopté, attirent toujours la foule, et font pleuvoir les offrandes. »

Chaque fois que notre voyageur recevoit son linge de la blanchisseuse, il remarquoit que non-seulement le linge qu'on lui rendoit étoit toujours enveloppé d'un grand schall de couleur, mais que le linge sale formoit un paquet recouvert et attaché avec le même soin. « Cette ouvrière, dit-il, veut bien être blanchisseuse, mais elle ne veut pas que les passans puissent dire : ce n'est qu'une blanchisseuse..... Le coëffeur qui vient me couper les cheveux, arrive en habit bourgeois, l'ôte en entrant, et s'affuble d'une veste et d'un tablier qu'il a eu soin d'apporter dans sa poche..... La servante n'ouvrira pas la porte sans se couvrir la tête d'un chapeau. Elle n'ira pas faire une commission à deux pas, sans se débarrasser du tablier qui indique sa condition. »

A Londres l'état de couturière est réuni à celui de marchande de modes ; et rien n'annonce un magasin de modes que le nom du marchand gravé sur une plaque de cuivre. « C'est, dit notre voyageur, le seul état à Londres qui compte assez sur les attraits qu'il possède pour se dispenser de chercher à séduire les yeux par les apprêts du charlatanisme. »

Notre voyageur étoit allé plusieurs fois chez Mme. F...,

marchande de modes française, et y avoit toujours trouvé six demoiselles : cinq Anglaises pour les travaux de couture et une Française pour les modes. « Je fus, dit-il, fort surpris de la trouver tête-à-tête avec sa jeune compatriote. Elle remarqua mon étonnement et me dit en souriant, vous vous attendiez à me trouver en plus nombreuse compagnie ? — J'en conviens, lui dis-je : qu'est donc devenue cette jolie nichée dont je ne vois plus qu'un aimable échantillon ? — Elle a pris la volée ; elle s'est effarouchée d'une plaisanterie. Hier matin nous allions déjeûner, et en versant de l'eau bouillante pour échauder la théière, je dis en riant : est-il possible qu'avec une demi-douzaine de petits chiffons comme vous, Mesdemoiselles, il faille que ce soit moi qui ait tout l'embarras du déjeûner ? On ne me répondit rien, mais je remarquai que mes cinq Anglaises se regardèrent les unes les autres. Toutes entendoient le français, mais le mot *chiffons* les offusquoit. Dès qu'elles furent en liberté, le dictionnaire fut consulté, on chercha le mot *chiffon*, et l'on y trouva *rag*, *rubbish*, *guenilles*, *haillons*. Aussitôt l'amour-propre s'offense, les têtes s'exaltent, une insurrection générale se déclare, elles viennent en masse m'annoncer qu'elles ne sont pas faites pour être traitées de *rag* ni de *rubbish*, et quelques explications que Rosalie et moi ayons pu leur donner, elles me quittèrent toutes cinq dans la journée, et il ne me resta que le minois chiffonné que vous voyez. »

MODES.

Quoique la forme des turbans turcs soit très-variée, aucun de ceux que portent nos Dames, ne leur ressemble. C'est de l'Inde que viennent les modèles des turbans qu'exécutent, cet hiver, les coëffeurs et les marchandes de modes. Comme dans l'Inde, les uns et les autres employent de la mousseline et de la gaze préférablement aux étoffes lourdes. (Le turban qui se trouve sur la gravure 1792, a été dessiné dans la classe de coëffure de M. Hyppolite jeune, coëffeur de S. A. R. Mme. la duchesse de Berri ; il avoit aussi fait exprès pour le Journal des Dames, la coëffure en cheveux, fleurs et gaze que l'on a vue sur la planche 1791 ; et de l'atelier de son épouse, boulevart des Capucines, n°. 1, venoit la robe de bal, gravée sur cette même planche).

Lorsque, du côté gauche, il y a un plumet, il est presque toujours monté en oiseau de paradis.

On n'avoit point encore vu, depuis l'ouverture des bals, de coëffures en cheveux aussi riches que celles du bal donné samedi dernier, par M. le Préfet du département de la Seine: 800 personnes y étoient réunies. Quelques coëffures se composoient de trois ou quatre rangs étagés de chatons en diamans: le plus bas de ces chatons étoit placé à un demi-pouce des sourcils; et à quelque distance du dernier chaton, étoit fixé un peigne en diamans. A défaut de peigne, c'étoit une couronne de fleurs tant soit peu inclinée du côté gauche. Il y avoit beaucoup de roses en diamans et d'épis montés en diadème. Les coëffeurs avoient aussi parsemé d'épis en diamans une grosse natte de cheveux, pour lui donner la forme d'une guirlande. Pour exécuter pareille coëffure, il faut une douzaine d'épis: lorsque le nombre en est moindre, on mêle les épis avec des fleurs. D'autres coëffures en cheveux étoient ornées d'un papillon en diamans, posé au milieu d'une guirlande de fleurs naturelles. Lorsqu'on substitue des perles aux diamans, elles se placent comme les chatons dont nous venons de parler. Il y avoit dans cette même assemblée des coëffures en gaze et fleurs.

Les chapeaux blancs, à bord égal tout autour, ont ce bord plus large qu'à l'ordinaire; et sur le front, comme sur la nuque, ce bord descend plus bas, ou, ce qui est la même chose, ils paroissent plus écrasés; ce ne sont pas moins des chapeaux parés, sur lesquels flottent des marabouts de la première qualité, et qui ont de fort beaux glands de perles. Un bonnet tout rond, garni de blonde, tient quelquefois à ces chapeaux: dans ce cas, le chapeau est posé de côté.

Le nombre des capotes devient plus considérable; on en voit en velours épinglé gris, blanc, rose; leur passe est extrêmement longue, et le fond très-petit et tout plat: le bord n'est point garni; mais deux rangées de gueules de loup et trois rouleaux de satin, ornent le fond de la passe.

La maison Ybert, rue de la Vrillière, n°. 2, en face de la Banque de France, a dans ce moment des coatings mêlés, gris-noir, lilas-blanc, bleu-blanc, etc. Cette étoffe est celle dont les Anglaises font des manteaux.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1792.

(1792.)

Turban de Cachemire et perles, par-dessus de Velours plein.
Robe de Satin à Manches et garniture de blonde.

JOURNAL

DES

Ce Journal paroît, avec une G
le 15, avec deux Gravures, (
six, et 36 fr. pour un an. 50 c.

En 1802, a été commencée
Meubles et de Voitures : il en
bonnés, 18 N^os. par an. L'abon

Tarare, qui après une in
reparoître à l'Opéra, revu ;
mené, nous a semblé moin
qu'il figurera dans la parod
reparu le Vaudeville et qu'
Gallet).

On donnera bientôt à l'O
livre. De mauvais plaisans d
que cette isle est habitée par

Les deux Secrets, de la
Secret de l'Opéra-Comique
on voit un jeune officier j
cependant épouser sa mai
des éloges à donner à l'auteu
cette comédie est écrite. C'es

Il arrive souvent que les
première représentation et s
en juge autrement à l'égard
à jouer aux Variétés. Applau
elles le lendemain, mais au
n'en sont relevés. En voici

AIR :

Les jours qu'à dîner l'
Les jours de bal, de

N°. 8. (Vingt-troisième Année.) 10 Février 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Tarare, qui après une interruption de 18 ans, vient de reparoître à l'Opéra, revu, corrigé et considérablement diminué, nous a semblé moins ennuyeux qu'autrefois. On dit qu'il figurera dans la parodie de la *Fille d'Honneur*, que prépare le Vaudeville et qu'il sera soutenu par un *balai*, (*ballet*).

On donnera bientôt à l'Opéra-Comique, *l'Isle de Babilary*. De mauvais plaisans disent que le titre annonce assez que cette isle est habitée par des femmes.

Les deux Secrets, de la Gaîté, rappellent un peu le *Secret* de l'Opéra-Comique et plusieurs autres ouvrages où l'on voit un jeune officier jouer, se battre, faire des dettes et cependant épouser sa maîtresse. A cela près il n'y a que des éloges à donner à l'auteur pour la manière piquante dont cette comédie est écrite. C'est du *Marivaux* tout pur.

Il arrive souvent que les pièces nouvelles tombent à la première représentation et se relèvent à la seconde. Il en a été tout autrement à l'égard *des Deux Maris*, qu'on vient de jouer aux Variétés. Applaudis le premier jour, ils ont été sifflés le lendemain, mais au moyen de quelques corrections, ils se sont relevés. En voici deux couplets :

AIR :

Les jours qu'à dîner l'on m'engage,
Les jours de bal, de mariage,

A toute heure je dis gaîment :
Présent, présent.
Les jours où l'écot me regarde,
Le jour de l'an, les jours de garde,
Au premier appel qu'on entend
Je suis absent.

Dans ces bals qu'on donne à l'armée,
Dans nos salons, à l'Athénée,
Le plaisir dit bien rarement :
Présent, présent.
Mais nos pantomimes, nos drames,
Nos opéras, nos mélodrames,
Ah ! quels spectacles amusans .....
Pour les absens.

*

CIRQUE OLYMPIQUE.

On me dit que ma femme engraisse. Ce n'est pourtant pas, je vous jure, que je la nourrisse d'ortolans ; mais je la fais coucher de bonne heure, et je ne suis pas de ces maris qui laissent courir leurs femmes aux bals parés et masqués, aux théâtres et aux fêtes de toute sorte.

Il faut pourtant dire que dernièrement nous sommes allés au Cirque de MM. Franconi ; c'est une débauche de carnaval. Nous avons pris une voiture à la porte Montmartre, et l'on nous a conduits au faubourg du Temple, pour voir la *Mort de Kléber*.

Mais commençons par M. Ducrow. Il alloit monter à cheval quand nous sommes arrivés. Il est de bon ton d'aller au Cirque un peu tard ; on attend qu'une partie des écuyers sauteurs aient fini leurs gambades, et puis on fait son entrée en laissant tomber rudement les banquettes afin que le bruit attire les regards de la foule.

Mais cette manœuvre est plutôt celle des petites-maîtresses et de leurs adorateurs, que la nôtre. On se calme quand on est marié, et l'on s'assied sur son tabouret sans tapage et sans viser à un triomphe.

L'Anglais paroît enfin. Il est bon de vous dire que cet étranger est d'origine française : son père étoit Picard, Normand, Breton ou Gascon, je ne me rappelle plus lequel ; mais n'importe, il avoit une bonne tête, et il a fait de son fils un sujet merveilleux.

M. l'écuyer Ducrow a un étonnant aplomb ; il se possède d'une façon surprenante. Il salue le public avec grâce, et ensuite, à lui tout seul, sous divers costumes, il joue des scènes et des pièces tout entières. Il danse tour-à-tour l'*Ecossaise*, la *Pyrrhique*, ou bien il voltige comme *Zéphyre* ou comme un nouveau *Mercure ;* mais ce Mercure-là ne vous vole pas votre argent, il le gagne bien en vérité. Il mêle l'élégance à la force ; il prend, sur son cheval, les attitudes de toutes nos statues antiques, et il ne doit pas être moins utile à voir aux sculpteurs et aux peintres, qu'il n'est agréable aux belles. Ces dames ne le quittent pas un moment des yeux, elles admirent sa taille fine et souple, et font sincèrement des vœux pour que dans ses exercices il ne se rompe pas le cou devant elles.

Après cet écuyer, heureux favori du beau sexe, on voit arriver un groupe d'ouvriers, charpentiers, pionniers ; c'est l'annonce des combats et la préparation des grandes machines. Le théâtre et le cirque changent de face. Les musiciens sont mis au centre, et le rideau enfin se levant laisse voir l'Egypte avec son sol de sable et son ciel de feu.

Je ne suivrai point dans ses développemens la pièce que l'on a faite sur la mort de Kléber. L'auteur avoit à la main les notices publiées dans le tems sur cet événement ; on y retrouve toutes les circonstances décrites dans le bulletin. Il n'y a là nul effort d'imagination ; mais cela prouve le jugement du poëte : la fable ici n'auroit pu qu'ôter de l'intérêt à l'histoire....

A quels événemens cela nous reporte ! quel tems, quelles courses lointaines, quelle chose étonnante que ces Français sur les bords du Nil, et ces Parisiennes (car il y en avoit) transportées près des Pyramides. On pense aussi aux tems plus anciens, aux croisades de nos pieux monarques, à la reine Marguerite, à Joinville, à tant de gloire, à tant de désastres....

Le cœur est ému à la pièce nouvelle. On croit assister à de véritables assauts ; la marche des troupes, l'infanterie, la cavalerie, tout est représenté au naturel ; toute la salle prend part à l'action, les enfans crient, le peuple bat des mains et excite les guerriers, la fusillade s'engage, le canon vient après, les boulets sifflent, les femmes se cachent la tête dans leur witchoura ou dans leur tablier, c'est un tapage à devenir sourd, et ceux qui aiment le remue-ménage, ne doivent pas manquer d'aller au Cirque Olympique quand on donne la *Mort de Kléber*.

Pour moi, je dois en convenir, je m'y suis amusé comme un bienheureux, j'y ai ri comme un bossu, ma femme y pleuroit comme une Madeleine, et moi-même, quand ce pauvre général tombe par le poignard de l'assassin, j'étois fort touché et fort attendri.

On dit, on assure que l'on doit donner aussi à ce théâtre la *Mort de Desaix*. La pièce ne sera sans doute pas moins courue que ne l'est celle-ci, et je compte bien y conduire ma femme !

* *

LETTRES SUR LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE, PAR J. M. TANCOIGNE, ATTACHÉ A LA DERNIÈRE AMBASSADE DE FRANCE EN PERSE, ET DEPUIS INTERPRÈTE ET CHANCELIER DU CONSULAT A LA CANÉE (ISLE DE CANDIE). *Ornées de gravures coloriées d'après des peintures persanes* (1).

Les quatre premières lettres contiennent des détails sur la marche de l'ambassade française, depuis Constantinople jusqu'à Thébrân, capitale actuelle de la Perse, avec la description des pays qu'elle a traversés. Trois autres lettres traitent des diverses dynasties qui ont régné sur la Perse. Les plus intéressantes pour nos lecteurs sont celles qui contiennent des notions sur l'industrie, les mœurs et les usages des Persans; nous allons les parcourir : elles sont toutes adressées à une dame.

L'auteur partit de Constantinople le 8 septembre 1807. « Nous sommes armés, dit-il, comme si nous partions pour une expédition militaire. Ces précautions ne doivent pas vous étonner dans un pays où les routes sont souvent interceptées par les brigands, et où les bergers eux-mêmes gardent leurs troupeaux avec les pistolets et le poignard à la ceinture et le fusil sur l'épaule. »

Le pacha d'Erzerum donna un festin splendide à l'ambassade. « Le premier service, dit M. Tancoigne, étoit composé de pâtisseries au miel et de sucreries ; le second, de viandes et de volailles farcies, et le troisième, de *pilaw* de différentes espèces. Le pilaw n'est autre chose que du riz qu'on a fait crever dans l'eau, mais sans lui laisser perdre sa consistance. On l'assaisonne ensuite avec un peu de beurre, on le colore avec du safran, et on le sert en forme de pyramide sur de

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 302, l'autre de 293 pages. Prix : 12 francs, à Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas.

grands plateaux de cuivre étamé. Rien ne manquoit, hors le vin, à l'excellente chère que nous fîmes chez le pacha. »

Lorsque nos voyageurs sortirent du territoire ottoman, ils avoient fait 163 lieues. Leurs premiers pas sur la terre de Perse furent marqués par un douloureux événement. « Nous croyions, dit M. Tancoigne, être délivrés des horreurs de la peste, lorsqu'un aide-de-camp du général (1) a succombé tout d'un coup aux atteintes de cette affreuse maladie. »

Tauris, capitale de l'ancienne Médie, est la résidence du troisième fils du Roi de Perse. La légation prit en grande cérémonie la route du palais du prince, sur des chevaux qu'il avoit lui-même envoyés. « Tous les ministres, rangés en haie, dit M. Tancoigne, étoient debout et dans le plus grand silence devant Abbas-Mirza, seul assis sur ses talons à la fenêtre d'une salle basse. Il étoit vêtu d'une robe de satin cramoisi, des bracelets étincelans ornoient ses deux bras, la poignée de son sabre couché sur ses genoux, brilloit de l'éclat des pierres précieuses, et sa tête étoit couverte de la coëffure ordinaire de peau d'agneau noir, entourée d'un beau schall de couleur amaranthe. » L'ambassadeur prit place auprès de ce prince sur un fauteuil doré. On fabrique à Tauris des étoffes d'or et de soie, des toiles de coton, des schalls et des indiennes.

Sultanié étoit anciennement une des plus grandes villes de l'Asie. M. Tancoigne dit qu'on n'y trouve plus qu'une quarantaine de maisons. « Cependant, ajoute-t-il, ce lieu n'a pas entièrement perdu l'honneur d'être une résidence royale. On voit sur une éminence voisine, un petit palais où le roi régnant vient tous les ans passer une partie de la belle saison, avec quelques-unes de ses femmes. La cour part de Théhrân, dans les premiers jours de juin, époque où la chaleur commence à devenir insupportable dans cette capitale, et vient camper dans la plaine de Sultanié, auprès d'un ruisseau dont les rives sont ombragées par quelques jeunes arbres, les seuls qu'on voye dans toute la contrée. Feth-Ali-Chah ne retourne à la ville qu'au mois de septembre. »

Arrivée à Kasbin, l'ambassade n'avoit plus que 36 lieues à parcourir pour se trouver au terme de son voyage. Le commerce de cette ville est très-florissant; « et rien, dit M. Tancoigne, n'est plus magnifique que les nouveaux Bazars. »

Nos voyageurs comptoient ne rester qu'un jour dans cette ville, mais le roi de Perse qui a foi dans l'astrologie, fit

(1) Le général Gardane, l'ambassadeur.

dire à l'ambassadeur que le 4 décembre seroit un jour heureux pour l'ambassade, et qu'il l'avoit fixé pour son entrée dans la capitale.

Le trajet de Kashin à Théhrân dura cinq jours. « Depuis une heure, dit M. Tancoigne, nous découvrions la ville si désirée ; nous n'étions plus qu'à une petite lieue de Théhrân, quand on nous fit arrêter auprès d'une mosquée isolée au milieu de la campagne. Le *Nasaktchi-Bachi-Ferradj-Oula-Khân* reçut l'ambassadeur sous une belle tente élevée par ordre du Roi, et le complimenta au nom de sa hautesse. On se remit en marche après avoir fait honneur au festin, et l'ambassade entra dans la capitale à quatre heures après midi, escortée par 1500 cavaliers et autant de fantassins. Presque toute la population étoit sortie des murs, pour jouir d'un spectacle nouveau pour elle ; partout sur notre passage nous recevions les marques les plus flatteuses d'estime et de considération. »

Ce que M. Tancoigne dit des rues de Théhrân est parfaitement conforme à ce que nous avons dernièrement rapporté d'après M. Morier. Tout le luxe des maisons est réservé pour l'intérieur. « La porte principale, faite en voûte, conduit d'abord dans une cour spacieuse, dont le pourtour est pavé en briques, posées sur le champ. Les deux espaces qui se rapprochent le plus du centre forment un parterre planté de rosiers, de jasmins et de platanes. Un bassin oblong avec quelques petits jets d'eau sépare la cour en deux parties égales.

« Le corps de logis principal est au fond de cette cour; il consiste ordinairement en trois chambres au rez-de-chaussée, et deux cabinets au premier étage. L'appartement du milieu, qui est le plus vaste, s'appelle *divân-khâné*, et n'a point de fenêtre ; il n'est fermé que par une grande tente qu'on élève et qu'on abaisse à volonté, à l'aide de cordes et de poulies. Cette pièce est, chez les grands, la salle d'audience et le salon de compagnie. Les deux chambres latérales sont plus petites, mais quelquefois richement ornées. Les fenêtres sont en menuiserie très-délicatement travaillée, et les vitres, qui n'ont jamais plus de quatre pouces en quarré, sont de diverses couleurs, comme celles de nos anciennes églises. Dans les maisons où il ne règne pas une grande aisance, on y supplée par du papier blanc ou de la toile légèrement cirée, qu'on colle sur un châssis. Les trois autres côtés de la cour ne présentent qu'une simple muraille, dans laquelle on pratique de petits logemens pour les domestiques.

« Le *harèm*, ou appartement des femmes, est dans une

seconde ou troisième cour, exactement semblable à la première. Les maisons n'ont presque partout qu'un rez-de-chaussée. Ce n'est guère que chez le roi et chez quelques grands seigneurs qu'on voit un premier étage. Les meubles consistent en tapis et en trois feutres dont les deux plus étroits règnent dans toute la longueur de la pièce, et dont le plus large se place à côté des fenêtres. Chez les grands seigneurs, les lambris sont décorés de fleurs et d'oiseaux peints à fresque. S'il y a des cheminées, elles ne figurent que comme ornement ; leur forme est celle d'un baldaquin. En général, on ne se chauffe qu'avec du charbon allumé dans un réchaud de cuivre, de fer ou de terre..... Tous les édifices sont terminés en terrasses couvertes de terre battue. Dans plusieurs lieux, on arrondit leur sommet en petites coupoles. »

On ne voit dans toute la ville de Thérân qu'une seule place qui mérite ce nom : « C'est, dit M. Tancoigne, le *méidân*, qui se trouve en face de la principale entrée du palais du roi, sa forme est celle d'un parallélograme, aussi long et aussi large que le Carrousel de Paris. Les remparts et les fossés du palais royal en occupent un côté tout entier ; les trois autres sont environnés d'un cordon de murailles de terre, de peu de hauteur, avec un filet blanc. On y a pratiqué divers logemens pour les gens de la maison du Roi. Quelques petits arbres et des gazons sont les ornemens de cette place royale, où l'autorité suprême a fait élever un grand mât qui sert au supplice des criminels.... Un petit ruisseau traverse la place dans toute sa longueur ; les barbiers publics sont établis sur ses bords ; c'est là qu'ils rasent la tête des passans, qu'ils font des saignées et des opérations, car ce sont les seuls chirurgiens du pays. »

De deux à cinq heures, on rencontre peu de monde dans la ville ; les Persans dorment pendant la grande chaleur du jour.

Pendant des mois entiers, ils portent nuit et jour la même chemise. Des habits de drap d'or et de soie sont doublés de la toile la plus grossière ; et, par une inexplicable contradiction, ils attachent une grande importance à la propreté de leurs maisons. Leurs cours sont toujours exactement balayées, les tapis et les feutres qui leur servent de sièges, soigneusement battus ; et jamais ils n'entrent dans un appartement, sans laisser leur chaussure à la porte.

MODES.

Quelques modistes posent des cordons de renoncules gros

rouge sur des chapeaux blancs ; d'autres, des bouquets à la jardinière sur des chapeaux couleur de rose. En général, ce sont cependant encore les garnitures d'hiver qui dominent, et la plus distinguée est toujours le duvet de marabout.

On voit sur beaucoup de chapeaux de satin et de velours simulé, un large rebord de crêpe français, et au haut de la passe, de gros bouillons ou des coques de ce même crêpe. La garniture est souvent de la couleur du chapeau. Quelquefois, dans une rangée de coques, il y a alternativement une coque de satin et une de crêpe ; l'une, par ce moyen, se trouve luisante et l'autre grenue.

Un fichu plié et fixé sur le sommet de la tête, s'appelle marmotte, lorsqu'une seule pointe paroît et qu'elle tombe par derrière. Imaginez une autre petite pointe par devant et une garniture de blonde au fichu, vous aurez l'idée du nouvel ornement de quelques chapeaux à passe, couleur de rose et blancs.

La forme des chapeaux parés (voyez la gravure 1788) ne change pas : seulement, le bord a tantôt quelques lignes de plus, tantôt quelques lignes de moins.

On voit en tulle blanc, des toques parées, brodées en perles. Un oiseau de paradis coûtoit, il y a neuf ou dix ans, six cents francs, et il étoit rare qu'on en trouvât plusieurs dans le même magasin ; aujourd'hui, pour cinq ou six pièces d'or, il est aisé de s'en procurer.

Un gros bouillon, coupé de distance en distance par de très-petits rouleaux, voilà la garniture de beaucoup de robes de bal.

Nous avons parlé des petits volans qui serpentent en arabesques au bas de quelques robes de mérinos ; on donne le même mouvement aux rubans de satin, lorsqu'ils tiennent lieu de volans.

Il y a déjà plusieurs années que les dominos ont cessé d'être des sacs de taffetas de vil prix ; on les fait en satin, la taille se fronce, ils ont une pélerine, et sont garnis de ruches de crêpe et de rouleaux de satin. Au capuce, qu'aucune garniture ne pouvoit embellir, quelques élégantes ont substitué une toque d'une forme particulière, posée sur un bonnet de tulle, dont les pointes se nouent sous le menton ; nous en avons vu une de satin noir, ornée, à droite, d'une rose mousseuse couleur de rose ; cette toque avoit été faite dans le magasin de modes de Mme Didier, rue Vivienne, n°. 6, au premier.

On voit quelques pantalons noirs en drap ; et beaucoup d'hommes portent des gilets noirs en soie.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1793 et 1794.

1, Chapeau de pluche. 2, Cornette et Toque de Velours plein. 3, Chapeau de Velours. 4, Toque et Chapeau de Velours plein garnis en Acier. 5, Toque de Satin.

Robe de Tulle, garn
par des rouleaux d

(1794.)

Robe de Tulle, garnie d'un bouillon de gaze, entrecoupé par des rouleaux de Satin. Corsage de Satin.

N°. 9. (Vingt-n

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, *avec deux Grav*
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, *a été comp*
Meubles *et de* Voitures
Dames, 18 N^os^. *par an.*

Un vieillard, nommé
on le croyoit en Russie
qu'il n'y a point paru.
rencontré, sont priées
pour quelques jours. S
neveu, M. le Carnaval
présence pour faire q
arranger quelques partie

Les femmes ont essa
ture; pourquoi ont-elle
romans que dans tout au
de la vie, et principaler
souviennent mieux que n
M. R...., aujourd'hui
les fastes de la galanteri
société avec sa femme,
On lui demanda, par
connue et quel jour il
hésitoit à répondre. — C
rencontrai au Cours, av
présenta à ma mère.....
étiez en carrosse? — N
milieu, j'avois une robe
et vous un habit de drog
D'autres détails prou

N°. 9. (Vingt-troisième Année.) 15 Février 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Un vieillard, nommé l'Hiver, s'est perdu depuis deux mois ; on le croyoit en Russie ; mais les nouvelles de ce pays assurent qu'il n'y a point paru. Les personnes qui pourroient l'avoir rencontré, sont priées de l'amener à Paris, ne fût-ce que pour quelques jours. Ses amis, MM. les fourreurs, et son neveu, M. le Carnaval, ayant un besoin indispensable de sa présence pour faire quelques opérations de commerce, et arranger quelques parties fines.

Les femmes ont essayé presque tous les genres de littérature ; pourquoi ont-elles obtenu plus de succès dans celui des romans que dans tout autre ? C'est qu'un roman est l'histoire de la vie, et principalement l'histoire du cœur, et qu'elles se souviennent mieux que nous.

M. R...., aujourd'hui âgé de 68 ans et jadis célèbre dans les fastes de la galanterie, se trouvoit dernièrement dans une société avec sa femme, dont il a été éperduement amoureux. On lui demanda, par l'effet du hasard, comment il l'avoit connue et quel jour il l'avoit vue pour la première fois ? Il hésitoit à répondre. — C'étoit le 17 de mai 1772 que je vous rencontrai au Cours, avec le commandeur de T***, qui vous présenta à ma mère..... — En effet, il me semble que vous étiez en carrosse ? — Non, nous marchions dans l'allée du milieu, j'avois une robe de taffetas couleur de tabac d'Espagne et vous un habit de droguet bleu de ciel.....

D'autres détails prouvèrent encore que Mme R...., quoi-

qu'aussi âgée que son mari, avoit bien mieux conservé que lui la mémoire du cœur.

Depuis que les acteurs et les actrices se sont rapprochés des autres citoyens par les droits dont ils jouissent, ils ont cessé d'exercer sur eux une influence jadis bien puissante, celle des modes. Figaro et Tarare ont reparu sans donner leur nom à un seul ajustement.

La troupe de l'Opéra-Buffa est encore errante et indécise. Tantôt on l'a vue s'alliant à des acteurs français, tantôt s'éloignant d'eux avec une sorte de dédain. Aujourd'hui, fière et protégée, et surtout bien payée, elle veut à toute force rentrer à Louvois, qui fut son berceau, dans ces tems heureux où les Nozzari et les Strina-Sacchi tournoient toutes les têtes parisiennes, même celles des belles personnes qui ne savoient pas l'italien et des petits-maîtres qui n'aimoient pas la musique. On alloit voir *la Strina* par ton, et l'on n'étoit pas réputé de bonne compagnie si l'on ne frédonnoit en dansant, en marchant, en mangeant, des airs *bouffes* et des cavatines.

Cela reviendra, il n'en faut pas désespérer.

En attendant, des frondeurs crient contre ces doubles et triples foyers qu'on met autour de la Bibliothèque du Roi; mais les dilettanti sont de vrais *croyans* qui ne craignent pas la perte des livres, vieux bouquins pour eux sans prix; ils ne lisent point, ils ne pensent point, toute leur âme est dans leurs oreilles....

On construit en ce moment, au Jardin du Roi, des pavillons fort élégans pour loger les quadrupèdes.

Un de ces jeunes marchands de *calendriers pour le portefeuille*, qui semblent vous offrir leur marchandise *gratis*, comme des cartes d'annonce, voyant que ce moyen ne réussissoit plus, se mit à crier: *Trois cents soixante-cinq jours pour un sou!* Aussitôt il fut entouré d'une foule de curieux et d'acheteurs.

L'HÉROÏNE DE HUIT ANS.

Fable.

Dans ce spectacle célèbre,
Que, pour nous effrayer, inventa Robertson,
Où, brillant dans la nuit, mainte image funèbre,
Même aux plus grands héros, donneroit le frisson,

Sophie et Jenny, sœurs, encor dans leur enfance,
A montrer leur courage excitoient leur raison.

Soudain, la sombre nuit règne avec le silence,
Et soudain aussi la terreur
Vient régner dans leur jeune cœur.
Un monstre affreux paroît et sur elles s'élance....
Jenny gémit, frissonne, et bientôt de ses cris
Tous les voisins sont étourdis :
Elle se croit déjà la proie
D'un spectre qui s'allonge, et, funèbre géant,
Semble, pour l'emporter, s'élancer du néant.

Sophie alors tranquille, et comme dans la joie,
Encourageoit sa sœur : « Eh ! quoi donc, pour cela,
» Pleurer, crier, être frappée,
» Comme si l'on venoit dépouiller ta poupée !
» J'ai honte de te voir, ma sœur, comme cela !
» Ces objets que tu vois paroître
» Sont des fantômes vains, et moins encor. Crois-moi,
» Tu rirois de bon cœur, si tu pouvois connoître
» La cause de ce grand effroi. »

Son discours éloquent étonnoit tout le monde,
Et sa mère surtout rendoit graces aux cieux
De ce courage merveilleux.....
Mais, tandis que chacun l'admiroit à la ronde,
Notre héroïne avoit les deux mains sur les yeux.

M.me DENISE G**.

La plupart des changemens qu'un homme fait à son état pour le rendre meilleur, aggrandissent l'espace qu'il tient dans le monde et le rendent plus accessible aux coups du sort.

Nous sommes d'une habileté infinie à nous créer des maux, et loin de chercher un remède à nos douleurs, nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède.

Que l'on prévoye les maux, du moins en général, j'y consens; mais lorsqu'ils sont arrivés, il faudroit aussi prévoir que l'on s'en consolera.

Peut-être, en mesurant le bonheur, trouveroit-on qu'il y

a un assez grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. Celui qui a moins de plaisirs, les sent plus vivement; et tel dédaigne ce qui pour un autre seroit une source de délices.

Les accidens fâcheux nous rejettent vers nous-mêmes; mais pour rentrer en soi avec plaisir, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte.

BOUTS RIMÉS A REMPLIR POUR LE 15 MARS.

mutin
orange
butin
étrange
Vénus
oreille
rébus
oseille

Nous désirons que les sujets des bouts rimés se rapporchent du double titre de ce Journal, et surtout qu'ils soient étrangers à la politique.

LETTRES SUR LA PERSE ET LA TURQUIE D'ASIE, PAR J. M. TANCOIGNE, ATTACHÉ A LA DERNIÈRE AMBASSADE DE FRANCE EN PERSE, ET DEPUIS INTERPRÈTE ET CHANCELIER DU CONSULAT A LA CANÉE (ISLE DE CANDIE). *Ornées de gravures coloriées d'après des peintures persanes* (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

A l'exemple des Turcs, les Persans puisent tous au même plat et ne font usage ni de fourchettes ni de couteaux; « mais, dit M. Tancoigne, ils raffinent encore sur eux en fait de malpropreté. Ils prennent tout avec leurs doigts, même le pilaw, pétrissent de leur main droite un morceau de chaque plat, qu'ils arrondissent en forme de boule de la

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 302, l'autre de 295 pages. Prix: 12 francs, à Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas.

grosseur d'une noix, et le jettent avec beaucoup de dextérité dans leur bouche. »

Mais partout où l'on donna des repas à nos voyageurs, il y eut des tables dressées à la française. L'ambassadeur envoyoit d'avance son argenterie, et ils étoient servis à l'européenne, tandis que les Persans, accroupis sur des tapis, s'abandonnoient de leur côté, et suivant leur goût, à tous les plaisirs de la bonne chère.

Chez les Persans l'année commence à l'équinoxe du printems, et le premier jour de l'an correspond à notre 21 mars. « La veille, dit M. Tancoigne, le roi envoie à ses ministres, à ses courtisans et aux ambassadeurs qui se trouvent à sa cour, quantité de sucreries et de fruits, et des khalaats ou habits d'honneur avec lesquels on doit se présenter le lendemain à son sélam. Nous nous rendîmes à son palais..... Les seigneurs étoient rangés debout et en silence, à des distances plus ou moins rapprochées du trône, suivant leurs dignités. Le roi, couvert d'une thiare étincelante de diamans, et revêtu de tous les attributs de la souveraineté, étoit assis sur une estrade de marbre blanc enrichie d'or, et adossé à un coussin brodé en perles. »

Six jours après, l'ambassadeur et toute la légation furent encore invités par le roi à la fête où les gouverneurs des provinces viennent offrir leurs tributs volontaires. Il s'en présenta cinq : le premier fit hommage de 50 chevaux de sa province, d'autant de mulets et de chameaux, de schalls de cachemire et de plusieurs sacs de turquoises. L'offrande du second consistoit en schalls de cachemire, en lances, fusils, pistolets, et en un grand nombre de chameaux et de mulets chargés de tapis et de feutres fins. Le troisième gouverneur fit offrir par son visir des schalls de cachemire, des étoffes d'or, d'argent et de soie, des cuillers de bois délicatement travaillées, des armes, des chameaux et des mulets. Entr'autres objets présentés par le quatrième gouverneur, se trouvoient du sucre, des sirops, du café et du tabac à fumer. Le tribut du cinquième surpassoit en magnificence tous les premiers. Outre de superbes chevaux et de riches étoffes, il y avoit cinquante mulets, portant une somme équivalente à 1,000,000 francs. Tous les ans, à la même époque, ces offrandes se renouvellent. « Des jeux de toute espèce, dit M. Tancoigne, succédèrent à la présentation des tributs. On vit d'abord des hommes courir sur des échasses de plus de vingt pieds de hauteur; d'autres, faire des tours de

force et d'équilibre, voltiger sur la corde lâche, ou porter sur leur tête une pile de pots de terre, surmontée d'un vase de fleurs ; puis des danseurs, et des combats de béliers. Ces exercices furent suivis de la danse de corde, exécutée par deux jeunes enfans. J'en suis fâché pour nos acrobates ; mais ils sont encore loin de la force de ceux-ci. »

Les éléphans du roi vinrent ensuite. Ces animaux étoient richement caparaçonnés, et montés par des Indiens. Leur corps étoit peint de diverses couleurs ; leur trompe, leur queue et leurs défenses dorées. Un groupe de sauteurs escalada le plus gros de ces éléphans. Des lutteurs parurent ensuite, et leurs jeux se prolongèrent jusqu'à l'entrée de la nuit. Le roi se retira pendant une demi-heure pour faire sa prière du soir. Lorsqu'il reparut, on tira le feu d'artifice. M. Tancoigne dit en avoir vu peu d'aussi considérables en France. La matinée du lendemain fut consacrée à la course des chevaux.

Dans cet ouvrage se trouvent deux gravures qui représentent des femmes dans un harem ; mais, ces belles récluses, M. Tancoigne ne les a pas vues ; ses gravures sont des copies de peintures persanes. Le harem ou quartier des femmes que notre voyageur visita, étoit celui d'un château royal alors inhabité. Il vit de petites cellules quarrées, au fond desquelles s'élevoient de simples estrades de bois, garnies de matelas ; mais la chambre à coucher du roi fut pour lui un objet d'admiration. « Les murs, dit-il, sont incrustés de glaces ; le plafond et quelques parties se font remarquer par des fresques très-délicatement peintes, enfin deux portes en marqueterie ne dépareroient pas nos plus beaux palais. L'ivoire, la nacre, l'ébène et d'autres bois précieux y sont mêlangés avec tant d'art que je n'aurois pas cru les Persans capables de produire un pareil chef-d'œuvre. » Dans la cour est un vaste bassin où le roi prend plaisir à voir ses femmes se baigner. Les jardins sont peu étendus, mais bien soignés.

Ce sont en Perse, comme chez le grand seigneur, des eunuques blancs et des eunuques noirs qui gardent le harem. « Mais, dit M. Tancoigne, je n'ai pas vu qu'on eût ici pour eux le même respect qu'à Constantinople.... Quand les femmes du roi vont à la campagne, les eunuques parcourent la plaine dans tous les sens, en tirant des coups de carabines chargées à balles, pour faire éloigner les hommes. Malheur à qui n'auroit pas le tems de se retirer. Les paysans eux-mêmes sont obligés de fuir de leurs villages. Si l'on

est pris à l'improviste, on n'a d'autre ressource que de tourner le dos en se collant contre un mur, ou de se coucher ventre à terre, pendant tout le tems que met à défiler ce dangereux cortège, et l'on est bien heureux, si les eunuques se contentent de cette marque d'humilité. »

La musique a beaucoup de charmes pour les Persans; M. Tancoigne la trouva plus douce que celle des Turcs; quant à leur musique guerrière, « je crois impossible, dit-il, d'en trouver de plus barbare. Figurez-vous les sons réunis de plusieurs trompettes de huit ou dix pieds de longueur, dans lesquelles on souffleroit à perte d'haleine, joignez-y des tambours et des timballes, et vous n'aurez qu'une foible idée de l'effroyable tintamare que nous entendons journellement dans le palais du roi; toute la ville en retentit. Ces concerts militaires, exécutés au sommet d'une tour élevée, sont une des prérogatives du roi et des princes de la famille royale, et se renouvellent tous les matins au lever du soleil, et tous les soirs à son coucher. »

Les bains sont aussi fréquentés en Perse qu'en Turquie; la religion les recommande; mais les musulmans seuls y sont admis. En leur qualité d'étrangers, nos voyageurs purent cependant y entrer. Ce sont des salles toutes revêtues de dalles ou de carreaux de marbre, qui ne reçoivent le jour que par de petites lucarnes pratiquées dans la voûte. Le même local est commun aux deux sexes, mais à des heures différentes. Une gravure coloriée, qui se trouve dans l'ouvrage de M. Tancoigne, représente une dame persane sortant du bain. Ses cheveux sont épars, elle est nue, et cependant elle porte un collier de perles, qui descend jusqu'à la ceinture, des brasselets et des anneaux d'or au bas des jambes.

ÉPITAPHE

Pour un ami comme il y en a tant.

Une ami véritable est un trésor bien rare,
Il faut donc le garder, le choyer en avare;
Toi qui crus, insensé! posséder ce trésor,
Viens donc, je veux ici te parler sans mystère;
L'idole de ton cœur, cette froide poussière,
Cachoit, en respirant, un cœur plus froid encor.

Par M. Duronceray.

MODES.

Les fleurs deviennent beaucoup moins rares sur les chapeaux, et ce ne sont plus des fleurs faites avec du velours. Si l'on ex

cepte quelques jacinthes, ce ne sont pas non plus des fleurs de printems, mais des roses, pour l'ordinaire : on en fait un cordon, qui se place tout-à-fait à l'extrémité de la passe. Les roses sont aussi employées plus souvent que les autres fleurs pour former la couronne des coëffures de bal.

On borde quelques chapeaux à passe avec trois ou quatre rangées de tulle, plissé à plis ronds. Quelquefois, au milieu de ces rangées, on met une blonde ; quelquefois aussi il n'y a qu'une rangée de plis ronds : une blonde les recouvre. En place de tulle ou de blonde, c'est quelquefois un chapelet de coques faites avec du crêpe ou de la gaze.

Il y a encore beaucoup de rebords de fourrure, et un bien plus grand nombre de chapeaux qui ne sont pas du tout bordés. A la promenade, on voit quelques chapeaux recouverts d'un voile qui cache le haut du visage.

Malgré la douceur de la température, on porte toujours beaucoup de fourrures. Après l'hermine vient le chinchilla, et l'on paroît préférer le petit-gris à la martre. Les peaux de petit-gris proviennent d'un écureuil beaucoup plus grand que celui de nos climats, puisque son corps est long d'un pied. Il habite le nord de l'ancien et du nouveau continent. Nos fourreurs tirent les peaux de petit-gris d'Archangel, de Lubeck et de Hambourg ; ils en distinguent quatre espèces : petit-gris blanc, petit-gris commun, petit-gris bleu et petit-gris noir.

Les cornettes de tulle, garnies de blonde, que l'on met sous les chapeaux blancs ou couleur de rose, à bord plat, ont presque toutes une pointe qui descend sur le front.

Pour le bal masqué, on met des toques espagnoles sur ces cornettes : le dessus de la toque est plat, elle est posée de côté ; une longue pointe et un gland tombent sur l'épaule.

Quantité de robes de bal ont, soit en coquilles, soit en feuillages, ou en bouillons des garnitures de la couleur du fond.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1795.

Le 20 de ce mois, paroîtront les gravures de *Meubles* 477 et 478.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

(1795.)

Robe de Crêpe, garnie de Crêpe. Corsage de Satin.

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, *a été comm*
Meubles *et de* Voitures
Dames, 18 Nos. *par an. I*

Crispin Diogène n'a
qui sans doute, répar
Le Théâtre St.-Mar
diant la *Fille d'Honne*
pas les qualités requise
Fille. Potier, dans
briller son talent, au
longtemps et que par c
Le Vaudeville a fait
a personnifié le *comité*
préside, etc. Les scèn
Monsieur *avant la révo*
la ponction. Voici un c

AIR : *Du*
Fill
Inno
Quand le Parnas
Par la finesse et
On l'auroit vue à
Fil

Le Spectre de Gras
qu'il se soit relevé le
place à une autre farc
jouera le jeune Legra
Potier.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 10. (Vingt-troisième Année.) 20 Février 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Crispin Diogène n'a eu qu'un jour d'existence à Favart ; qui sans doute, réparera cet échec avec sa *Pacotille*.

Le Théâtre St.-Martin a devancé le Vaudeville en parodiant la *Fille d'Honneur*, mais le *Garçon* qu'il a offert n'a pas les qualités requises pour vivre aussi longtemps que la *Fille*. Potier, dans ce rôle, a peu d'occasions de faire briller son talent, aussi croit-on qu'il ne le jouera pas longtemps et que par conséquent le public *oubliera le Garçon*.

Le Vaudeville a fait une revue au lieu d'une parodie. Il a personnifié le *comité* du Théâtre Français, *l'esprit* qui y préside, etc. Les scènes les plus plaisantes sont celles du Monsieur *avant la révolution* et de *Tarare*, à qui l'on fait la ponction. Voici un des couplets sur Mlle. Mars.

AIR : *Du Premier Pas.*

Fille d'honneur
Innocente et jolie
Quand le Parnasse étoit dans sa splendeur,
Par la finesse et la grâce embellie,
On l'auroit vue à la cour de Thalie
Fille d'Honneur. (*bis.*)

Le Spectre de Grasville a été sifflé aux Variétés, et quoiqu'il se soit relevé le lendemain, il va bientôt céder la place à une autre farce de carnaval, *le Petit Pinson*, que jouera le jeune Legrand, qui marche sur les traces de Potier.

*

Tout porte à croire que la prochaine exposition des produits de l'Industrie française, sera extrêmement brillante. Il y a eu quatre expositions de ce genre : celles de l'an VI, de l'an IX, de l'an X et de 1806. Les départemens ne concoururent point à la première.

La priorité d'exécution *en grand* de cette belle idée appartient à la France ; mais on en trouve quelques traces chez d'autres peuples : la Société d'Encouragement de Gênes en faisoit usage, et les Anglais ont souvent eu le projet de l'exécuter, s'il faut en croire *le Spectateur*.

L'exposition des ouvrages de peinture et de sculpture, qui aura lieu à la même époque (25 août) augmentera l'éclat de cette espèce de fête des Arts. Les ateliers de nos artistes offrent déjà un grand nombre d'objets dignes de notre admiration ; et l'on dit que le génie pittoresque éprouve une fermentation qui égale notre impatience pour en connoître les résultats.

Monsieur le Rédacteur,

J'étois venu à Paris pour m'amuser ; je suis de Mende, dans la Lozère, et j'imaginois que le carnaval, en une capitale, seroit bien plus piquant que dans un chef-lieu de département. Mais je me suis lourdement trompé, et je vous déclare que très-incessamment je vais reprendre les malles-postes pour retourner au bon pays que j'ai si follement quitté. Hélas ! je crains bien de ne pas y arriver avant le mardi gras.

Vous avez ouï parler de la *bête du Gévaudan*, et la peur qu'elle a fait à tout le monde, aura aussi, je pense, porté l'effroi dans votre âme. Vous n'oseriez habiter des montagnes où l'on rencontre de pareils animaux, où l'on court de semblables dangers.

Mais cette bête est depuis longtemps morte, et nous n'avons plus à craindre que de petits loups qui emportent nos moutons et quelques renards qui croquent nos poules. Nous leur faisons la chasse jour et nuit, et cet exercice est un passe-temps fort agréable et fort noble.

Notre ville de Mende est d'ailleurs charmante, et elle renferme des beautés qui feroient sécher de dépit vos petites-maîtresses les plus vantées. Nous avons six mille habitans

tout au plus ; mais ils sont lians , grâcieux , francs et libres ; généreux , pleins d'industrie et de courage. Notre bibliothèque publique est peuplée à certains jours par tous les beaux esprits de la ville , on se parle du moins là, on se connoît, et l'on n'erre pas à la manière des ombres , comme dans vos grandes galeries et vos immenses dépôts littéraires de Paris , où le silence et l'indifférence règnent comme dans l'empire des muets et des sourds.

Vos bals les plus brillans sont ceux où les femmes qui se respectent ne sont pas *admises ;* on ne parle que de ces scandales de vos réunions convenues , où l'opulence blâsée, va chercher la beauté qui se dégrade.

Nos cercles et nos danses sont des modèles de bienséance et de bonne compagnie ; jamais le soupçon du mal ne s'y glisse ; les regards des hommes n'y font point rougir les jeunes filles timides ; et les maris , même jaloux , y peuvent, en toute sûreté , conduire leurs moitiés chéries.

Je ne suis pas marié encore , mais je compte très-prochainement l'être , ce qui me fait tenir beaucoup aux mœurs et attacher un grand prix aux égards que l'on a pour le sexe. Dans la disposition où je suis , vous ne me feriez pas demeurer et vivre pour tout, en ménage, dans votre Chaussée d'Antin. Tout ce qu'on en dit me fait frissonner. Passe encore pour le Marais , et si la rigueur du sort me forçoit à rester en vos climats , assurément ce seroit dans ces rues paisibles et dans les salons décens de la Place Royale que j'irois conduire ma compagne et me soustraire aux périls des autres quartiers.

Mais c'est à Mende que pour moi la Parque filera des jours d'or et de soie. Là , les mamans veillent sur les jeunes femmes , ce n'est pas comme à Paris où les mères sont souvent plus coquettes que leurs filles.

Il est certain qu'il y a de ces vieilles femmes qui sont encore bien aimables et bien attrayantes. J'ai toujours eu un foible pour les douairières. Mais cependant ce n'est pas avec une d'elles que je veux associer le reste de ma vie. Il est un jeune objet, tendre et poli qui m'attend , qui m'appelle, que j'ai délaissé cruellement .... et vers lequel toutes mes pensées se tournent depuis que je suis éloigné. L'absence qui tue les folles passions ranime les sentimens forts. Je brûle , je meurs d'amour , et je renonce sans regret à vos *domino* de l'Opéra qui n'ont , en vérité , ni gaîté ni bon ton. J'ai été durant mon séjour , Monsieur le Rédacteur , l'un

des plus fidèles disciples de la mode ; je faisois le gentil et le mirliflore. Je me suis battu deux fois pour des bagatelles, j'ai cassé l'épaule à un brave officier et enlevé l'œil à un élégant, j'en ai été tout gonflé d'orgueil pendant quelques semaines et je me croyois presqu'un héros ! Aujourd'hui je gémis de mes égaremens, je pleure sur ces affaires, et tout honteux du peu de philosophie que j'ai montré à Paris, je prends la poste, vous dis-je, et vais aller rejoindre à Mende une famille qui me donnera l'exemple de la sagesse, de la modération et de toutes les vertus qui rendent les hommes dignes d'intérêt, d'estime et d'affection.

Adieu, Monsieur le Rédacteur, imprimez ma lettre si vous croyez qu'elle puisse avoir quelqu'utilité, et qu'elle apprenne aux bons provinciaux à ne pas quitter les lieux qui les virent naître.

J'entends d'ici, vos petits censeurs et les petites Dames du boulevard des Italiens s'écrier : *Ah ! quelle épître, quelle fade mercuriale, c'est un article de carême !* Mais moi, je soutiens que ces leçons et ces conseils sont très-convenables en carnaval .... car c'est au moment du typhus, qu'il faut brûler le vinaigre.....

Je suis, Monsieur, votre etc.

ALEXANDRE.

DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE, PAR M. LE COMTE CHAPTAL, *ancien Ministre de l'Intérieur, membre de l'Académie Royale des Sciences de l'Institut, grand officier de la Légion d'Honneur, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, etc. etc. etc.* (1)

M. le comte Chaptal divise son ouvrage en quatre parties. Dans la première, il traite du commerce de la France en 1789, avec les nations de l'Europe, les Echelles du Levant, l'Amérique septentrionale et les Indes orientales. Dans la seconde, il parle des progrès de l'agriculture et de la richesse territoriale. On voit dans la troisième les progrès de l'industrie manufacturière. La quatrième est un examen des principes qui doivent diriger le gouvernement dans l'administration de l'industrie.

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 248, l'autre 462 pages, imprimés par Crapelet. Prix : 12 francs, à Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n° 55.

C'est aux progrès de l'industrie manufacturière qu'il convient de s'attacher dans ce Journal.

« Les réglemens de fabrication, dit M. le comte Chaptal, avoient retenu notre industrie captive pendant plus d'un siècle ; elle étoit restée stationnaire, tandis que celle de nos voisins, dégagée de toute entrave, marchoit à grands pas vers la perfection. Du moment que la liberté a été rendue à notre industrie, elle n'a eu qu'à imiter pour se placer au niveau de celle qui l'avoit devancée.

» La filature du coton par mécanique n'étoit presque pas pratiquée en France il ya trente ans ; celle de la laine, du lin et du chanvre, par les mêmes moyens, y étoit encore inconnue : la plupart des cotons employés dans nos fabriques étoient filés au rouet ou à la main dans les campagnes, surtout dans les montagnes où la main-d'œuvre est à plus bas prix ; une grande partie des fils étoit importée de Suisse, d'Angleterre et des Echelles du Levant. Depuis cette époque, des établissemens immenses se sont formés de toutes parts ; les mécaniques importées d'Angleterre ont été perfectionnées par nos artistes ; et à l'exception d'une petite quantité de fil très-fin qui s'introduit en fraude pour alimenter nos belles fabriques de mousseline de Tarare et de St-Quentin, nos établissemens fournissent à tous nos besoins. »

La révolution qui s'est opérée dans la filature du coton, devoit nécessairement en produire une semblable dans celle de la laine et du lin. « Les Anglais, dit M. Chaptal, nous avoient encore devancés ; leur avantage étoit même tel que, malgré les lois prohibitives et les vexations de tout genre qu'on exerçoit dans l'intérieur de la France pour y saisir leurs étoffes, elle en étoit inondée ; il falloit donc, ou renoncer à la fabrication, ou imiter leurs procédés ; j'appelai M. Douglass, je lui formai un établissement, et, en peu de tems, nos fabricans ont pu se pourvoir non-seulement de mécaniques propres à la filature, mais de toutes les machines nécessaires aux nombreuses opérations de la draperie. »

La filature du lin et du chanvre par mécanique éprouvoit plus de difficulté que celle de la laine et du coton. Cependant quelques établissemens ont déjà été formés, avec succès, pour cet objet.

M. le comte Chaptal assure que toutes les opérations qui concourent à la préparation de la soie et à la fabrication des tissus, ont reçu des perfectionnemens ; on a de plus enrichi les ateliers de soierie d'un grand nombre de tissus, notamment des étoffes en

pluche imitant la fourrure, des schalls de bourre de soie, brochés; des étoffes à grands sujets dont les lés se réunissent sans contrarier le dessin, et des velours imitant la peinture ; enfin le métier à bas a été sensiblement perfectionné.

« Des personnes peu éclairées, dit M. Chaptal, craignent toujours que l'emploi des machines n'enlève le travail à une grande partie des ouvriers qui sont employés dans les fabriques : on a dû éprouver les mêmes craintes lorsqu'on a découvert la charrue et l'imprimerie ; mais en remontant à l'origine des arts pour en suivre les progrès jusqu'à nous, on voit que la main de l'homme s'est constamment armée de machines qu'on a perfectionnées peu-à-peu ; et que la prospérité de l'industrie a été toujours proportionnée à ces améliorations. D'ailleurs, il n'est pas au pouvoir d'une nation, qui veut avoir une industrie manufacturière, de ne pas adopter les machines dont on se sert ailleurs : elle ne pourroit ni faire aussi bien, ni vendre au même prix ; c'est donc aujourd'hui un devoir que de les employer, et l'avantage reste à celui qui a les meilleures. »

Le seul commerce de l'horlogerie à Paris, est un objet de vingt millions par an. Fondeur, ciseleur, doreur, émailleur, vernisseur, etc. concourent à l'ornement des pendules. « Notre industrie, dit M. le comte Chaptal, est, en ce genre, supérieure à celle de nos voisins, tant par l'élégance des formes, le fini du travail, la beauté des dorures, que par le bas prix. »

Les lunettes, tant pour les objets célestes que pour les objets terrestres, nous étoient fournies par l'étranger : aujourd'hui on les fabrique dans nos ateliers.

Depuis long-temps la France ne connoît pas de rivale pour la bijouterie et l'orfèvrerie. « Les machines les plus ingénieuses, dit M. Chaptal, perfectionnent et simplifient chaque jour le travail, en diminuant les frais de fabrication ; la mode qui exerce un empire absolu sur ces produits, surtout sur la bijouterie, ne décourage point nos artistes ; ils se plient à ses caprices et provoquent ses fantaisies. »

Nous tirions des pays étrangers, il y a trente ans, presque tous les objets de quincaillerie et de mercerie : notre industrie s'est tellement perfectionnée depuis cette époque, que nous les fabriquons tous dans plusieurs parties de la France, et que, pour la plupart, nous n'avons plus rien à desirer ni sous le rapport de la qualité, ni sous le rapport des prix ; il en est même plusieurs que nous pouvons déjà offrir à meilleur marché que nos concurrens. « Je me rappelle, dit M. Chaptal, qu'après la conclusion du traité de paix qui fut signé à Amiens,

entre l'Angleterre et la France, le célèbre Fox et lord Cornwallis se rendirent à Paris : j'avois ordonné une exposition des produits de l'industrie française dans les cours du Louvre, et je proposai à nos deux illustres étrangers de les y conduire ; ils furent émerveillés de la richesse et de la beauté des objets que présentoit cette réunion ; mais M. Fox me fit l'observation qu'on ne paroissoit travailler que pour le luxe, et qu'il ne trouvoit point ce qu'on voit partout en Angleterre, c'est-à-dire des produits destinés à l'usage du peuple, et revêtus néanmoins de toutes les qualités désirables. Je le conduisis dans la boutique d'un coutelier de Thiers, à qui je demandai les divers objets dont je viens de parler. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins du fabricant qu'il allât les chercher dans le fond du magasin, où il les avoit relégués. M. Fox fut étonné du bas prix et de la qualité de tout ce qu'on lui présentoit. De là je le fis entrer chez un horloger de Besançon, où il trouva des montres, avec boîte en argent, au prix de 13 francs ; il en acheta six, et m'avoua franchement qu'il venoit de prendre de l'industrie française une idée toute différente de celle qu'il avoit eu jusqu'alors. »

Les manufactures d'épingles et d'aiguilles se perfectionnent chaque jour. La fabrication des limes nous étoit complettement étrangère. Les limes fines venoient d'Angleterre et les grosses limes, d'Allemagne, ainsi que presque toutes les râpes. « La France, dit M. Chaptal, possède aujourd'hui huit à dix établissemens dans lesquels on fabrique les limes et les râpes employées à tous les usages. »

Les fabriques de tôle se sont tellement multipliées qu'elles fournissent au-delà de nos besoins. Nous ne connoissions point, il y a vingt ans, l'art de vernir les tôles ; il forme aujourd'hui une branche d'industrie très-étendue. « On revêt la tôle des couleurs les plus solides, dit M. le comte Chaptal, on l'orne des dessins les plus agréables, on lui donne les formes les plus élégantes, et on en a tellement varié les usages, qu'on en fait des ornemens, des vases, des bijoux, etc. On est parvenu à imiter le marbre, le porphyre, le granit, etc., au point que l'œil ne peut pas en apercevoir la différence. »

La fabrication de la belle tôle a conduit au perfectionnement du fer-blanc, et les progrès ont été si rapides, qu'il y a maintenant un grand nombre d'établissemens pour cet objet, surtout dans nos provinces du nord.

Depuis la découverte du moiré métallique, qui s'obtient par des acides, on fait prendre au fer-blanc une belle couleur de nacre ; on peut ensuite colorer cette surface nacrée avec des vernis que l'on ponce avec soin.

La bijouterie d'acier n'a pas fait moins de progrès. Suivant M. Chaptal, nous en sommes en grande partie redevables à M. Schay, qui, par un procédé ingénieux, a trouvé le moyen d'amener l'acier à un dégré de malléabilité qui en facilite le travail, et de le rétablir dans ses qualités primitives, lorsqu'il a reçu la forme et le poli convenable.

MODES.

Il y a maintenant beaucoup moins de chapeaux à dessus plat qu'à forme ronde. Les garnitures de cette dernière forme sont tantôt des crevés, tantôt des bouillons séparés par une bande garnie de blonde. Aux fonds de chapeaux qui ne sont pas bombés s'adapte assez souvent un demi-fichu garni, dont la pointe tombe par-derrière ou par-devant. Le rose et le blanc sont les couleurs dominantes. Il entre presque toujours une rose et du jasmin dans les bouquets à la Jardinière.

Les chapeaux parés, à bord plat, en satin blanc, posés sur une cornette de tulle, sont aussi à la mode qu'ils l'étoient il y a deux mois; mais au lieu de marabouts, ce sont souvent des plumes d'autruche, plattes et lisses, qui les surmontent.

On laisse entre les deux garnitures d'une pélerine, soit qu'elles soient en étoffe ou en poil, un espace plus grand qu'à l'ordinaire. Par goût, beaucoup de jeunes personnes ont, depuis peu, pris la peine de garnir leur robe de bal; de là vient l'étonnante variété de ces garnitures. En général, il est vrai de dire qu'aux cordons de fleurs ont succédé des guirlandes, des pyramides qui font le tour de la robe, des fleurs en grappe; des grillages en rouleaux de ruban, sur un fond de gaze; et des torsades moitié fleurs et moitié gaze.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1796.

Aujourd'hui paroissent les N.os 477 et 478 de la suite de Gravures de *Meubles*.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

(1796)

Robe de Crêpe à Corsage drapé à la Sévigné. Garniture en guirlandes de Gaze recouvertes de Rubans de Satin.

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, *avec deux Grav*
six, et 36 fr. pour un a

En 1802, *a été comm*
Meubles *et de* Voitures
Dames, 18 N^os^. *par an.*

Le *Mystificateur*, du
tifie le mieux du mond
lui, à son insu, par so
ce *mystificateur* a beauc
franchement applaudi.

Fifi Pinson, qui fai
nuit à *Beaune*, est un
lustré Potier. Tout en
rite des encouragemens,
Panorama, qu'on ne de

Les *Troqueurs*, de V
que. On y voit deux
et qui font presqu'un
mœurs, et s'il y avoi
projet, ils ne se le co

Que j'aime Frascati
On s'y croit au prin
Ici, ce sont des
Et là, des

Le goût de la dans
celui de la politique; o

N°. 11. (Vingt-troisième Année.) 25 Février 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Le *Mystificateur*, du Vaudeville, est un bon oncle qui mystifie le mieux du monde une nombreuse société réunie chez lui, à son insu, par son neveu et par sa nièce. En s'amusant, ce *mystificateur* a beaucoup amusé, aussi l'a-t-on vivement et franchement applaudi.

Fifi Pinson, qui fait ses *farces* aux Variétés, pendant *une nuit à Beaune*, est un descendant du fameux *Pinson*, qu'a illustré Potier. Tout en rendant justice au maître, l'écolier mérite des encouragemens, ce qui a fait dire aux beaux esprits du Panorama, qu'on ne devoit pas faire *fi* de *Fifi*.

Les *Troqueurs*, de Vadé, ont été rajeunis à l'Opéra-Comique. On y voit deux amis qui veulent *troquer* leurs femmes et qui font presqu'un traité. Cela n'est guères dans nos mœurs, et s'il y avoit des maris qui eussent un semblable projet, ils ne se le communiqueroient certainement point.

*

Que j'aime Frascati! Quelle belle nature!
On s'y croit au printems, au milieu des hivers;
Ici, ce sont des tapis de verdure
Et là, des tapis verts.

Le goût de la danse paroît devoir égaler, cette année, celui de la politique; on danse au faubourg St-Germain, on

danse à la chaussée d'Antin, et lon donne de forts jolis bals dans la rue du Perche, au Marais.

Je ne parlerai point des bals diplomatiques, ministériels, etc. Ceux-là, quoique les plus somptueux, ne sont pas toujours les plus gais. Je ne dirai même rien des bals si brillans de M. Coulon, des bals si chers de M. Boursault, mais j'appellerai l'attention sur ceux de M. I***, l'un de nos premiers artistes. Aidé par son gendre, M. C***, dont les talens sont connus de tout Paris, on pense bien que la partie du décor n'y laisse rien à desirer; mais ce qui vaut mieux que l'éclat des lustres, la richesse des bronzes et la profusion des buffets, ce sont des manières élégantes et une politesse affectueuse. M. I*** et sa famille possèdent ces qualités à un très-haut dégré, aussi ses réunions attirent une foule de jolies femmes, d'artistes célèbres et d'amateurs distingués.

— Savez-vous ce que font les *Lapins* pendant l'hiver?

— Je pense qu'ils broutent, qu'ils courent, qu'ils mènent à-peu-près la même vie que pendant l'été.

— Vous n'y êtes pas; ils jouent la comédie.

— Ah! j'entends, vous parlez de la société des *Lapins*, illustrée par le malin Colnet.

— Précisément; fondue avec les *Bergers de Syracuse*, elle a le même esprit, les mêmes goûts, les mêmes plaisirs; mais ne pouvant dans cette saison prendre ses ébats à la campagne, elle s'est installée Vieille rue du Temple....

— C'est mon quartier.

— Réclamez-vous de moi et allez voir le lapin S*** dans le rôle de M. Sans-Gêne, je réponds qu'il vous amusera presqu'autant que Philippe....

— Chut! Les acteurs et les auteurs pourroient lui faire un procès.

— Ne craignez rien; il n'y a point d'affiche à la porte. Une seule pièce forme tout le théâtre; un paravent sert de décoration; quatre chandelles composent le luminaire et la garderobe est d'emprunt. Ajoutez qu'il n'y a point de musique; que les acteurs chantent sans accompagnement et s'habillent sans feu. Fiers de leur innocence et de leur simplicité, qu'ont à redouter les lapins?

****

DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE, PAR M. LE COMTE CHAPTAL, *ancien Ministre de l'Intérieur, membre de l'Académie Royale des Sciences de l'Institut, grand officier de la*

Légion d'Honneur, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, etc. etc. etc. (1)

SECOND ARTICLE.

Autrefois les entrepreneurs de manufactures n'avoient pas grande foi aux chimistes, parce que souvent il arrivoit qu'au lieu d'être dirigés vers le but par le chimiste qu'ils avoient appelé, ils en dévioient à cause des applications d'une fausse doctrine. « Mais du moment, dit M. Chaptal, que la chimie est devenue une science positive, surtout lorsqu'on a vu des chimistes à la tête des plus grandes entreprises, et faire prospérer dans leurs mains tous les genres d'industrie, le mur de séparation est tombé, la porte des ateliers leur a été ouverte, on a invoqué leurs lumières; la science et la pratique se sont éclairées réciproquement, et l'on a marché à grands pas vers la perfection. »

M. le comte Chaptal prétend que la suppression des jurandes et maîtrises a encore puissamment contribué à accélérer les progrès des arts. « Aussitôt, dit-il, que la liberté a été rendue à l'exercice de toutes les professions, les nombreux concurrens ont senti qu'ils ne pouvoient se distinguer que par un travail plus parfait et plus économique; l'émulation a été excitée de toutes parts par l'intérêt et l'amour-propre; on a abandonné le chemin tracé par la routine pour parvenir à faire mieux ou au moins à fabriquer à plus bas prix, et partout ces efforts ont été couronnés de succès. »

Entr'autres acquisitions de notre industrie, M. Chaptal cite le blanchissage à la vapeur, moins dispendieux et plus prompt que celui des lessives et des rosées; l'extraction du vinaigre de bois, lorsque le bois passe à l'état de charbon; l'accélération du tannage, la fabrication des savons de toilette, que nous tirions de l'Angleterre; l'invention d'un procédé pour fixer la belle couleur du bleu de Prusse sur la soie, et l'art de porter sur le coton toutes les couleurs et toutes les nuances de la teinture de la laine.

Tout le monde sait combien la fabrication des porcelaines a été perfectionnée. « M. Brongniart, dit M. le comte Chaptal, a introduit dans la manufacture de Sèvres deux couleurs qui sont fournies par le chrome et le platine; il a inventé des pyromètres ingénieux pour déterminer et régulariser les dégrés

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 248, l'autre 462 pages, imprimés par Crapelet. Prix : 12 francs, à Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n° 55.

de chaleur, et cet art a été soumis à des principes invariables comme les autres. »

La fabrication du cristal étoit, chez nous, bien inférieure à celle des Anglais, il y a trente ans. « Nous n'avons plus rien à désirer, dit M. Chaptal, ni sous le rapport de la couleur et de la pureté, ni sous celui des formes et de la taille. »

La suspension de nos relations avec l'Angleterre venoit de nous priver des objets que nous étions accoutumés à importer de cette île, et l'article des crayons étoit une des plus sensibles de nos privations. « Notre sol, dit M. Chaptal, ne fournissoit point la matière propre à les composer; il falloit donc créer l'art en employant de nouvelles matières, et obtenir cette variété d'effets, de formes et de couleurs qu'avoit offert jusque-là cette industrie étrangère : le Gouvernement chargea Conté de résoudre ce problème difficile, et en quelques jours il obtint un assortiment de crayons qui ne le cédoient en rien à ce qu'on avoit tiré de plus parfait d'Angleterre. »

Cet homme recommandable faisoit partie de la réunion de savans et d'artistes qui, en 1799, devoient faire connoître à l'Egypte les arts de l'Europe. On avoit embarqué tous les outils et instrumens nécessaires pour réaliser ce projet. La bataille d'Aboukir engloutit dans la mer tous ces objets. « Conté, dit M. Chaptal, ne se décourage point; il fabrique ses limes, ses ciseaux, ses marteaux, ses enclumes; il se forme un assortiment complet de tous les outils qui lui sont nécessaires; et au milieu des déserts et sans aucun secours étranger, il reproduit en Egypte l'industrie de toute l'Europe. On éprouve le besoin de moudre le blé, il construit des moulins à vent; on manque de lunettes, il compose le flint-glass et fabrique d'excellentes lunettes; l'armée se trouve sans vêtemens, il file la laine, tisse l'étoffe et apprête le drap : il donne à tout une perfection dont les manufactures européennes eussent été jalouses. Ceux qui savent combien il est difficile d'établir un seul art dans toutes ses parties concevront à peine que Conté ait créé les plus importans dans un pays dépourvu de toutes ressources. C'est le plus grand exemple qu'on puisse citer de ce que peut un homme de génie avec le secours de la mécanique et de la chimie. »

M. Chaptal n'a point oublié la gélatine que l'on extrait des os de bœuf et de veau. « MM. Darcet père et Proust s'étoient occupés, dit-il, avec beaucoup de succès, de cette partie de l'économie domestique. Plus récemment, M. Cadet de

Vaux avoit prouvé que par la simple ébullition, il étoit possible de tirer une grande quantité de bonne matière alimentaire d'os concassés. M. Darcet le fils a repris ce travail ; au lieu de se borner à l'ébullition, qui ne donnoit qu'une foible partie de la gélatine que les os contenoient, il les a fait dissoudre par l'acide muriatique, et il en obtient la totalité du principe nutritif. »

Sous le nom de passementerie, M. le comte Chaptal comprend les galons, les franges, les fleurs artificielles, les modes, les boutons de fil et de laine, les dentelles d'or et d'argent. « Cette industrie, dit-il, est plus parfaite en France que dans aucun autre pays ; elle donne lieu à une exportation assez considérable ; celle des modes et des fleurs artificielles fut, en 1811, de 2,072,700 fr., et en 1812, de 1,416,000 fr. »

Les cymbales et les tam-tam, que nous tirions exclusivement de l'Inde et de Constantinople, se fabriquent maintenant en France. L'analyse de la matière et la découverte de la trempe de ces instrumens sont dus à M. Darcet. « Les cymbales, dit M. Chaptal, qui coûtoient 500 fr., ne reviennent aujourd'hui qu'à 16 ou 17 fr. ; on fabrique les tam-tam dans les ateliers de l'école royale des arts et métiers de Châlons. »

Parlons d'un objet plus important, la fabrication des tissus. Non seulement cette industrie fournit à l'immense consommation de la France, mais nous exportons une partie de nos produits avec avantage. « La draperie fine et légère, dit M. Chaptal, pour laquelle nous étions tributaires de l'étranger, se fabrique aujourd'hui dans nos ateliers ; on y varie les tissus de mille manières, et l'industrie remonte, par des nuances presque insensibles, depuis la serge grossière jusqu'au cachemire le plus fin. »

Monsieur le Rédacteur,

J'avois un ami qui étoit logé d'une façon commode, mais modeste. Sa cour étoit simplement pavée, et la maison étoit gardée par une seule et vieille portière. Cependant l'air du logis étoit franc et loyal ; on arrivoit d'un saut à la salle à manger ; les maîtres étoient toujours visibles, et leur jeune enfant étoit aussi naïf et poli, que beau et spirituel.

Une affaire m'a éloigné de Paris pendant un mois à peine. Je suis retourné ensuite pour voir mon ancien camarade, mais il avoit changé de domicile. On me donne sa nouvelle adresse, et j'y cours. D'abord je suis arrêté par un suisse qui me me-

nace presque de sa hallebarde, comme l'*Artenticof* d'*Adolphe et Clara*. Je pénètre dans l'hôtel : mille grandeurs frappent ma vue ; la cour est gazonnée, et sur ce gazon sont jetés çà et là des ifs et des lauriers. On diroit un général célébrant lui-même ses conquêtes.

Il y a eu conquête en effet. Une bonne veine est venue à la bourse, on a su vendre à propos, et d'un seul coup la fortune s'est trouvée décuplée. Une foule d'entreprises sont aujourd'hui en train : tout est bon pour un spéculateur. Mais ses amis n'ont pas à se louer de ces *reviremens*, et, pour ma part, je suis fort ennuyé de toutes les cérémonies qu'à présent je vois faire chez lui.

On annonce chez Monsieur, on annonce chez Madame, on annonce chez le petit bambin. Celui-ci, qui alloit à l'école d'enseignement mutuel du quartier, a maintenant son précepteur qu'il tourmente et qu'il dédaigne ; Madame, qui se levoit si matin, et qu'on rencontroit souvent en cabriolet à huit heures, dort la grasse matinée désormais ; Madame reste dans sa chambre, Madame est deux heures à sa toilette, il lui faut du bleu, du blanc et de toutes les couleurs.....

» Ah ! Friponne, je t'aimois mieux
» Quand tu n'étois pas si parée..... (1)

Ce qui m'afflige surtout, c'est l'étiquette que l'on observe actuellement pour la table. Toujours la nappe étoit mise autrefois ; le vin, offert de bon cœur, étoit toujours pur et *clairet*.

A présent, on ne dîne que par carte ; les invitations se font attendre. On ne sert que des flacons cachetés..... et frelatés ! les mets ont je ne sais quelle saveur âcre, et la gaîté est à jamais exilée de ces repas de commande.

J'avois le cœur gros, Monsieur le Rédacteur, et j'ai senti le besoin de vous conter mes doléances. Si cette feuille légère tombe entre les mains de mon ami, qu'il y trouve l'expression de mon humeur et de mes regrets. Son escalier de bois me convenoit mieux que sa rampe dorée, et je lui dirai ce qu'un bon provincial disoit dans le tems à un de ses anciens con-

(1) Les *Vous* et les *Tu* de Voltaire.

disciples devenu grand seigneur : *Va, crois-moi, je préférerois l'écolier à l'excellence.*

Je ne désespère pas encore. La *baisse* peut rétablir l'ordre que la *hausse* a dérangé. Mon ami (qui m'est vraiment cher) peut se ruiner, nos petits soupers peuvent revenir, c'est dans cette attente que j'existe et que je suis, Monsieur le Rédacteur, votre serviteur très-dévoué,

PROSPER.

ÉNIGME.

Lecteur, fort aisément on sait par où me prendre ;
Et je crois qu'il n'est pas besoin de te l'apprendre.

Créé par le besoin, le luxe m'embellit :
D'acier, d'or et d'argent je brille auprès des belles.
Si tu veux m'ouvrir tu verras qu'on me fit
De tout point propre à servir auprès d'elles.
Très-léger comme sont les objets
Qu'avec grand soin dans mon sein je recelle.
Souvent j'enferme aussi bien des secrets,
Avec le dé, le fil, et mainte bagatelle.
Je puis être un doux SOUVENIR d'un amant,
Ou bien un don D'AMITIÉ très-fidelle.
J'accompagne une jouvencelle,
Et mon sort est vraiment
Charmant.

B.

MODES.

Ce sont encore des chapeaux blancs ou couleur de rose que les marchandes de modes font le plus souvent. On voit quelquefois sur le côté gauche de la passe, un paquet de jacinthes; sans cela, les modes, pour les chapeaux à passe, seroient au point où elles étoient il y a quinze jours. On emploie encore des étoffes d'hiver. Une bande d'étoffe, plissée à plis ronds, entoure la forme de quelques chapeaux; et ces cannelures la recouvrent en grande partie. Plus communément, le bas de la forme reste nud et le dessus est orné. Nous avons parlé des pointes de fichu; une rosace est plus nouvelle. Le bord se garnit de blonde ou de tulle plus souvent que d'étoffe. Quelques modistes mettent sur un chapeau à passe, des plumes d'un côté, et de l'autre, deux ou trois rangées de gros plis qui vont rejoindre les plumes.

Ordinairement une coëffure en cheveux se compose de mèches lisses ou de nattes, et l'un exclut l'autre; il n'en est pas de même aujourd'hui; et cette coëffure déjà compliquée admet des perles et un paquet de fleurs. On a pu remarquer que les coëffures en cheveux étoient plus élevées qu'à l'ordinaire; il faut ajouter que certaines sont presque aussi larges du haut que du bas.

On est revenu aux coquilles pour les robes de bal: ces coquilles sont de tulle, un rouleau de satin les borde, et chacune d'elles contient une fleur. Mais ce qui, en dernier lieu, s'est vu le plus souvent, c'étoit une rangée de quenouilles composées de roses; au lieu d'être droites, ces quenouilles étoient posées en biais, et laissoient entre chacune d'elles un intervalle de quatre doigts. Plus bas se trouvoient des languettes de couleur, appliquées sur un rouleau de gaze, et formant équerre avec les quenouilles.

Quelques jeunes gens ont trois rangées de boutons à leur gilet. Ces boutons sont de métal jaune, ronds et très-bombés. Sur la planche 1731, l'on a vu un gilet de dessous à schall; il étoit bleu, supposez-le à larges rayures nuées, il sera pareil à ceux que quelques tailleurs font maintenant.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1797.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

(1797.)

Chapeau de Satin, orné de bordures de plumes d'Autruche.
Robe de Mérinos, garnie de Chinchilla.

N°. 12. (Vingt-tr

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an.

En 1802, *a été comm*
Meubles *et de* Voitures :
Dames, 18 N^os^. *par an. L*

Malgré le mauvais te
breux ; ceux du jeudi et
fiables à l'Opéra : nou
théâtre ; mais nous dési
cile sur la toilette de se

Quoique MM. Franc
assez de ressources pour
Cirque, ils y firent paroît
et le public parut leur en
M. Comte, profitant
de la rue de Grenelle St-
qui ont, l'une 32 pouces
des rondes et chantent d
Leurs portraits en pi
vendent chez M. Martine
Mme Bébé, fiancée au na
âgée de 73 ans ; Mlle sa s
Leur coëffe plate et
Parisiennes les plus élég
Tivoli et du jardin Mar
Costumes Parisiens.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 12. (Vingt-troisième Année.) 28 Février 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Malgré le mauvais tems, les bals du carnaval ont été nombreux ; ceux du jeudi et du lundi gras ont dû être très-profitables à l'Opéra : nous en félicitons l'administration de ce théâtre ; mais nous désirerions qu'elle fût un peu plus difficile sur la toilette de ses habitués.

Quoique MM. Franconi aient dans leur propre industrie assez de ressources pour attirer constamment la foule à leur Cirque, ils y firent paroître l'année dernière une Lilliputienne, et le public parut leur en savoir gré.

M. Comte, profitant de l'exemple, a attaché à son théâtre de la rue de Grenelle St-Honoré, deux paysannes des Vosges, qui ont, l'une 32 pouces de hauteur, l'autre 39. Elles dansent des rondes et chantent des chansons de leur pays.

Leurs portraits en pied, gravés sur la même planche, se vendent chez M. Martinet, libraire, rue du Coq St-Honoré. Mme Bébé, fiancée au nain du Roi de Pologne, en 1761, est âgée de 73 ans ; Mlle sa sœur, de 75.

Leur coëffe plate et quarrée est exactement celle que nos Parisiennes les plus élégantes portoient en 1798, aux fêtes de Tivoli et du jardin Marbeuf. Voyez le N° 103 de la suite de Costumes Parisiens.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

LA NOCE D'UNE AMIE.

Je viens d'assister à la noce d'une de mes amies ; c'est la sixième de l'année. Tu crois peut-être que cela m'amuse, ma chère sœur ; eh bien! détrompe-toi. J'ai bâillé pendant toute la cérémonie ; au dîner, je n'ai pas ouvert la bouche, et en sortant du bal, j'avois la larme à l'œil. Ce n'est pas que la mariée ne fût aimable et prévenante, que le marié n'eût pour moi beaucoup de soins et d'attentions ; mais j'avois l'esprit inquiet et le cœur serré, en comparant mon sort à celui de mon amie. Elle n'a que dix-sept ans, j'entre dans ma vingt-deuxième année, et cependant je ne suis pas encore pourvue. A qui en est la faute? Je l'ignore : à mon étoile peut-être, car je ne suis ni sotte, ni laide, ni précieuse, ni folle ; mes parens, tu le sais, n'ont rien négligé pour mon éducation, ma dot sera raisonnable, et cependant je suis condamnée à voir défiler devant moi toutes mes camarades de pension, petites et grandes, riches et pauvres ; il semble que dans la loterie du mariage, il n'y a pas un numéro pour moi. Encore si chacune de mes amies me laissoit ignorer son bonheur, je prendrois mon mal en patience ; mais je suis sans cesse étourdie, humiliée d'insipides confidences : l'une m'apprend qu'elle attend un futur d'Avignon ; l'autre, qu'il lui en est arrivé un de Strasbourg : à les entendre, elles n'ont que l'embarras du choix, et les quatre-vingt-six départemens ne sont peuplés que de riches et aimables cavaliers qui se disputent leur main. Il faut bien qu'il y ait dans ces assertions quelque chose de vrai, puisque toutes, un peu plutôt, un peu plus tard, finissent par se marier. Et moi, que fais-je pendant ce tems-là ? Pour les obliger, je mets les adresses sur les billets *de part*, je prépare les bouquets, je donne mon avis sur les coëffures et les ajustemens ; quelques-unes de ces bonnes amies poussent la folie et l'indiscrétion jusqu'à me demander quels noms elles doivent donner à leurs enfans. Tu avoueras, ma chère sœur, qu'il faut avoir un bon caractère et une haute philosophie, pour soutenir toutes ces épreuves ; j'en aurois probablement manqué depuis deux ou trois ans que je conduis mes camarades à l'église, si je ne les avois vues de tems en tems dans leur ménage ; ce que l'on m'a appris, ce que j'ai deviné ou soupçonné, m'a convaincue que tout n'est pas rose dans le mariage. Mlle T.... a un époux joueur, celui d'Aglaé est que-

relleur, celui d'Hortense, jaloux ; il n'y a que Mlle E.... qui a trouvé un mari digne d'elle ; mais doit-on l'en féliciter ? il est d'une santé très-délicate ; peut-être aura-t-elle bientôt à le pleurer, et à semer des cyprès là où elle croyoit récolter des myrtes ! Cette idée m'afflige et me console ; et tout en applaudissant au destin de celle qui, comme toi, est heureuse épouse et mère bien aimée, je sens que le célibat peut servir quelquefois à prolonger de douces illusions et à prévenir des peines trop réelles ! Sois-en toujours exempte, c'est le vœu de ta sœur.

Euphrasie.

****

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Gibecière*.

INSCRIPTION

Pour une statue de l'Amour.

L'Amour se rit de vos projets
Et sait punir les cœurs rebelles :
Quand on le fuit, il a des ailes ;
Quand on le brave, il a des traits.

W.

DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE, PAR M. LE COMTE CHAPTAL, *ancien Ministre de l'Intérieur, membre de l'Académie Royale des Sciences de l'Institut, grand officier de la Légion d'Honneur, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, etc. etc. etc.* (1)

TROISIÉME ET DERNIER ARTICLE.

La suspension des relations commerciales entre les peuples leur a fait prendre de nouvelles habitudes ; il faut donc que la France étudie de nouveau leurs goûts, donne un nouvel essor à son industrie, et lutte avec persévérance contre les difficultés.

« Dans l'état où se trouve l'Espagne, dit M. Chaptal, notre commerce doit être considérablement réduit ; et cette réduction portera principalement sur les colonnades, les toiles

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 248, l'autre 462 pages, imprimés par Crapelet. Prix : 12 francs, à Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n° 55.

peintes, la draperie légère, la chapellerie, la bonneterie, la mégisserie et autres objets qu'elle envoyoit à ses colonies; mais il nous reste l'espoir de fournir des moutons de l'Aveyron, du Tarn et des Pyrénées, des mulets du Limosin, de l'Auvergne et du Poitou, des porcs du Périgord, des grains, des légumes, des fruits secs et des produits chimiques.

Depuis le traité de 1703, entre l'Angleterre et le Portugal, ce dernier royaume étoit presque une colonie anglaise. Lors de l'établissement du prince régent au Brésil, on put croire que ses ports alloient être ouverts à toutes les nations indistinctement; « vaine illusion, dit M. Chaptal! Le commerce anglais a obtenu, par l'ordonnance du 18 juin 1814, un avantage de neuf pour cent sur les marchandises qui seront importées par les vaisseaux de sa nation dans les états du royaume-uni du Portugal, du Brésil et des Algarves. »

Les sels que le Piémont tiroit de chez nous en 1789, lui arrivent aujourd'hui de la Sardaigne; la réunion du territoire de Gênes lui donne l'huile d'olive que la France lui fournissoit en grande partie; la perte de St-Domingue et de l'Isle-de-France ne nous permet plus de l'approvisionner en denrées coloniales; « mais, dit M. Chaptal, le commerce entre les deux nations peut encore être très-considérable, parce que la contiguïté des deux pays et la nature de leurs productions établissent des rapports naturels d'intérêt que les événemens ne peuvent entièrement changer. » Nous importerons des soies, du riz, des légumes, des bestiaux, des fruits; et nous donnerons en échange des vins, des eaux-de-vie, de la mercerie, de la quincaillerie, de la bijouterie, de l'horlogerie, des dorures, des étoffes, des cuirs apprêtés.

La France a constamment retiré du Milannais et de la Toscane du blé, des huiles, du chanvre, des fromages, de la soie, du suif, des fers, de la bonneterie, des ouvrages en paille, des peaux, et a fourni en échange, des vins, des fruits, des draps, des toiles, des soieries, de la quincaillerie. « Si les communications avec l'Italie sont favorisées par les gouvernemens respectifs, dit M. Chaptal, nous devons y trouver plus de ressources qu'autrefois. Pendant dix ou douze ans qu'a duré la réunion, l'on a pu apprécier nos produits, en prendre le goût, en contracter presque l'habitude. »

Les territoires de Naples et de la Sicile, très-fertiles en productions de toute espèce, ont présenté dans tous les tems de grandes ressources pour nos subsistances et beaucoup de matières premières pour nos manufactures. Il est vrai qu'autrefois

nous soldions en grande partie par des denrées coloniales; mais, outre notre draperie fine, notre quincaillerie, notre mercerie, notre orfèvrerie, notre bijouterie, nos bronzes dorés et nos soieries, nous avons des toiles peintes qui s'y sont ouvert un débouché avantageux; et, quand bien même la somme de nos exportations seroit loin de balancer celle des importations, « lorsqu'on réfléchit, dit M. Chaptal, que dans les tems où le besoin commande, nous puisons dans les greniers de la Sicile, lorsqu'on pense que ses soies, ses laines et ses huiles alimentent nos fabriques où elles acquièrent une valeur triple; que le coton de Castellamare et des environs est très-recherché et très-estimé par nos fabricans, on doit conclure qu'il ne s'agit plus de calculer numériquement les importations et les exportations, et que l'avantage reste à la nation qui échange ses produits fabriqués contre les matières premières de son industrie. »

Nous porterons dans les états Romains moins de denrées coloniales qu'en 1789; « mais, dit M. Chaptal, nous en exporterons moins d'alun à cause des nombreuses fabriques de ce sel qui se sont formées en France, et du perfectionnement qu'on a apporté à son raffinage. »

M. Chaptal présume que notre commerce avec la Suisse se maintiendra à-peu-près dans l'état où il étoit en 1789.

Le cardinal de Richelieu essaya un des premiers d'établir des relations commerciales avec la Russie; et le Régent profita du séjour de Pierre-le-Grand à Paris pour lier les deux nations par le commerce; mais la mort de ce grand monarque ne permit pas de réaliser les projets qu'il avoit arrêtés. Sous le regne d'Elisabeth, qui d'abord se montra favorable, la France fut sacrifiée à l'Angleterre. « Non-seulement, dit M. Chaptal, les Anglais ont des maisons de commerce dans tous les ports de la Russie, et occupent tout un quartier de Pétersbourg, mais ils ont établi des comptoirs et formé des établissemens dans l'intérieur des terres : leurs agens y sont naturalisés; ils parlent la langue du pays; ils achètent et vendent sans intermédiaires; ils font des avances aux propriétaires sur les denrées à livrer; ils payent les frais de culture et de récolte, si on le desire; et ils ont, par conséquent, sur les commerçans des autres nations, l'avantage de faire les achats de la première main, et de vendre directement au consommateur.

« Mais la nature, dit M. Chaptal, a imprimé une telle différence entre les productions de la Russie et celles de la

France, les besoins réciproques en sont si bien sentis par les deux nations, qu'il paroît impossible qu'il ne s'établisse pas entre elles des relations commerciales très-étendues : nos vins, nos eaux-de-vie, nos soieries, nos fruits secs, nos verdets, nos crêmes de tartre doivent naturellement y être échangés contre les suifs, les bois de marine, les chanvres, les goudrons qui appartiennent plus spécialement à la Russie. »

M. le comte Chaptal dit que les relations de l'Autriche avec la France ont été constamment franches et amicales ; mais notre industrie sur le fer s'est tellement perfectionnée que nous ne sommes plus dans la nécessité de nous pourvoir au-delà du Rhin ; en second lieu l'Autriche a cédé au Roi de Prusse et à celui des Pays-Bas plusieurs provinces d'où nous tirions des bestiaux, du fil, des dentelles, des charbons, des tabacs et du houblon ; ainsi notre commerce avec l'Autriche doit diminuer ; « mais, dit M. Chaptal, le luxe qui fait partout des progrès rapides, la population qui s'accroît dans tous les états de l'Europe, augmentent sensiblement la consommation, et préparent de nouveaux moyens à la prospérité de l'industrie ; de sorte que la France pourra encore entretenir des relations très-étendues avec cette belle partie de l'Allemagne. »

Notre industrie nous a affranchis de l'importation de quantité de produits des manufactures anglaises ; et pour beaucoup d'objets nous pouvons concourir avec l'Angleterre sur tous les marchés de l'Europe. Que reste-t-il donc aux deux nations, se demande M. Chaptal, pour établir des liaisons de commerce. — « Les produits du sol et quelques objets d'industrie propres à chacune d'elles. L'Angleterre possède des mines de charbon dont les produits sont nécessaires à nos usines : ses houillières nombreuses lui fournissent, presque partout, le combustible à bas prix, et leur richesse permet d'en exporter une quantité presque indéfinie ; la France doit en autoriser l'importation, moyennant un droit, pour approvisionner ses nombreuses fabriques : elle en retirera le double avantage de diminuer le prix de presque tous les articles de fonte, de forge et de chaudière, et d'attirer dans nos ports un plus grand commerce. Les riches mines d'étain de Cornouailles peuvent continuer à nous approvisionner d'un métal qui, jusqu'ici, a paru étranger à notre sol, quoiqu'on en ait trouvé des indices près de Limoges et de Nantes. »

M. le comte Chaptal pense que, moyennant un droit, on

pourroit aussi extraire de l'Angleterre du plomb, du cuivre et des chevaux de luxe. « La France, dit-il, peut, à son tour, offrir à l'Angleterre, en produits de son sol, des vins, des eaux-de-vie, des huiles d'olives et de graines, des légumes et des fruits, des graines de trèfle et de luzerne, du beurre de Bretagne et de Normandie, une partie de ses laines, et solder, par ces seules importations. »

Parlons maintenant du numéraire. Celui que l'Espagne importoit de ses colonies, se répartissoit sur toute l'Europe, en raison du commerce que chaque nation faisoit avec ce royaume ; il remplaçoit les pertes qui se font journellement par l'usé, les dorures, les bijoux et l'enfouissement, et l'argent qui passoit dans l'Inde et le Levant, pour y solder les achats.

« La diminution forcée, dit M. Chaptal, que notre commerce vient d'éprouver par l'insurrection des colonies espagnoles, doit cesser avec la cause. »

M. Chaptal regarde le système d'isolement qui régit une grande partie de l'Europe, comme également contraire aux progrès des arts et à la marche de la civilisation ; « il rompt, dit-il, les liens qui, unissant les nations entr'elles, en faisoient une grande famille dont chaque membre concouroit au bien général. « Dans cette position extraordinaire où se placent les nations de l'Europe, dit M. Chaptal, celle-là est encore heureuse qui habite une terre fertile sous une température très-variée, et dont la population est à-la-fois nombreuse, active, courageuse, éclairée. Son existence est assurée par l'étonnante variété des productions de son sol ; l'industrie nécessaire à ses besoins trouve dans son sein presque tout ce qui peut alimenter ses travaux ; une population de trente millions d'individus suffit à une très-grande consommation de produits agricoles et industriels ; l'échange des denrées du midi contre celles du nord, établit une circulation avantageuse ; et, de toutes les nations, c'est encore celle qui, réduite à ses propres ressources, éprouveroit le moins de privations. »

*A M. R.***, en lui envoyant une coupe pour sa fête.*

Lorsque l'amour vous tenoit en servage,
Vous effleuriez la coupe des desirs ;
Depuis qu'hymen sous ses loix vous engage,
Vous savourez la coupe des plaisirs ;
L'amitié qui n'est point volage,
Vous offre, par mes mains, celle des souvenirs.

****

MODES.

A la représentation au bénéfice de Lesage, il y avoit, en coëffures et en robes, beaucoup de blanc et de rose. Les chapeaux à passe, comme les chapeaux habillés, étoient ornés de plumes. Les marabouts dominoient. Quelques plumes plates étoient moitié couleur de rose et moitié blanches; d'autres n'avoient que les bords et la pointe teints en rose. Outre les chapeaux à bord égal tout autour, en satin blanc, il y avoit, si nous avons bien vu, des chapeaux blancs de paille-coton; le bord en étoit beaucoup plus large par devant et sur les côtés que par derrière.

Plusieurs turbans de marchande de modes en linon-gaze étoient lamés en argent; d'autres, en mousseline des Indes, étoient ornés de chefs d'or: sur les uns et les autres, on voyoit, au côté gauche, un oiseau de paradis. Il y avoit plusieurs toques de velours noir; quelques-unes avoient le bord découpé à dents; une gance d'or bordoit ces dents; la toque étoit ornée de têtes de plumes ou de marabouts.

Beaucoup de coëffures en cheveux étoient garnies de fleurs; quelques-unes avoient pour ornement une couronne de marabouts. Enfin, il y avoit des bonnets de marchande de modes, dont la garniture en blonde (voyez la gravure 1763) retomboit en pointe sur le front.

Les robes étoient, pour la plupart, faites à la Vierge, et bordées de fourrure. Il y en avoit quelques-unes à manches courtes. Les manches et le tour de gorge de plusieurs robes de satin rose, étoient bordés de cygne. Quelques robes de velours ponceau avoient le bord inférieur, le collet et le haut des manches, garni d'un bouillon de velours, mêlé de satin assorti.

Beaucoup de dames, au moment de quitter leur loge, ont mis des pelisses sans manches et à capuchon. Ces pelisses étoient de lévantine ou de satin; quelques-unes, de l'étoffe grise, en laine, qui se trouve chez M. Ybert.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1798.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

Chapeau de Velours simu
à cœur, garnie de petit gri

(1798.)

Chapeau de Velours simulé, garni de duvet de Cygne. Robe de Mérinos, à cœur, garnie de petit gris. Gibecière de Velours, garnie en acier.

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravur
six, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comme
Meubles et de Voitures : *i*
Dames, 18 N^os^. par an. L'

On a joué dix nouveau
reprise de *Tarare*, des
Il n'y a eu de chute co
gne.

La Pacotille a réussi à
encore si le rôle principa
A cette comédie doit suc
prise *en Diligence*.

Le Bûcheron de Sale
fois aux Variétés, vient d
on y a ajouté un ballet
ce vaudeville une pièce à
dans le petit rôle du S
On annonce pour sam
auteurs desirent qu'il y f

NOUVELL

Depuis quelque tems,
on nous promet des relatio
déserts du Groënland ; mai
Circassiennes portent touj

N°. 13. (Vingt-troisième Année.) 5 Mars 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On a joué dix nouveautés en février, indépendamment de la reprise de *Tarare*, des *Troqueurs* et de *l'Hôtelier de Milan*. Il n'y a eu de chute complette que celle de *Crispin Diogène*.

La Pacotille a réussi à Favart et auroit obtenu plus de succès encore si le rôle principal eut été joué avec plus de chaleur. A cette comédie doit succéder celle qui a pour titre *la Méprise en Diligence*.

Le Bûcheron de Salerne, représenté une cinquantaine de fois aux Variétés, vient de reparoître au théâtre St.-Martin ; on y a ajouté un ballet et d'autres accessoires qui font de ce vaudeville une pièce à spectacle. Potier fait beaucoup rire dans le petit rôle du Sénéchal.

On annonce pour samedi *le Tambour* aux Variétés. Les auteurs desirent qu'il y fasse quelque bruit.

*

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Depuis quelque tems, les voyageurs semblent se reposer ; on nous promet des relations du royaume de Tombuctoo et des déserts du Groënland ; mais en attendant, nous ignorons si les Circassiennes portent toujours de grands bonnets en pain de

sucre, et si les Chinoises continuent de se servir de petits sabots à bec recourbé. Cependant ces notions seroient d'un grand prix pour nous autres amis de la frivolité et du changement. Heureusement on nous annonce l'arrivée prochaine d'un ambassadeur Persan, qui ne peut manquer d'introduire à Paris quelques modes orientales. Voici ce qu'un de nos amis, arrivé récemment de Vienne, nous a appris sur le compte de ce personnage éminent et de la belle Georgienne qui l'accompagne. Le premier n'a rien qui le distingue au physique des hommes de sa nation ; son teint est basané, sa démarche grave ; mais, malgré les formes diplomatiques qu'il est obligé d'observer, la plupart du tems, vis-à-vis des étrangers qui sont admis en sa présence, il paroît d'un naturel doux, poli et même un peu curieux. Il a visité à Vienne tout ce qui lui a été désigné comme méritant quelque attention de sa part. La beauté qu'il a amenée avec lui, et qu'on nomme improprement son esclave, auroit bien désiré visiter les promenades et les théâtres, ne fût-ce qu'incognito ; mais l'étiquette persanne ne l'a point permis ; peut-être se relâchera-t-elle de sa sévérité à Paris. Ce qui le feroit présumer, c'est que la toilette de cette belle a été augmentée pendant son séjour à Vienne d'une superbe aigrette en diamans, qui a été vendue à l'ambassadeur par un Arménien. On ne peut raisonnablement supposer qu'un pareil bijou soit fait pour être renfermé éternellement parmi les pipes, les amulettes et les sachets de Son Excellence.

A propos de joyaux, on en a vu, il est vrai, une assez petite quantité dans les deux ou trois occasions d'apparat où l'ambassadeur a paru en public, mais on ne peut en conclure qu'il n'en possède pas d'autres. Au contraire, nous sommes fondés à penser que les Parisiens auront occasion d'admirer sa magnificence. Un plus vaste théâtre et une saison plus favorable contribueront sans doute au développement du luxe oriental, que son rang et sa fortune lui permettent d'étaler.

Une circonstance toute particulière nous permet de donner quelques détails sur la beauté invisible dont tout le monde s'occupe dans la capitale de l'Autriche. Pendant son séjour dans cette ville, et malgré la rigueur de la saison, elle a continué de prendre des bains, ce qui est, comme on sait, chez les Musulmanes, un usage immémorial, et un précepte de religion. A la suite d'une de ces salutaires ablutions, la belle favorite voulut (tranchons le mot) se faire faire les ongles, et fut blessée par une esclave maladroite. Il falloit nécessairement appeler un chirurgien, mais où le prendre ? Notre ami, élève

d'Esculape, jadis attaché à l'ambassade française en Perse, et parlant bien le persan, fut nommé et obtint la préférence. Son ministère, naturellement et nécessairement discret, ne lui a pas permis d'abuser de la faveur qu'il a obtenue; mais nous pouvons révéler à nos lecteurs, sans blesser les convenances, que la favorite de Son Excellence est d'une belle taille, d'un embonpoint convenable et qu'elle a la peau fort blanche. Quant à sa figure, peut-être apprendrons-nous quelque chose de plus d'ici à deux mois, soit à l'Opéra, soit aux Jeux Chevaleresques, soit à la Folie-Beaujon.

****.

LE VERRE D'EAU SUCRÉE.

Pindare, dans une ode en tous lieux admirée,
Vante aux mortels le prix de l'eau :
Cet éloge, sans doute, eût été bien plus beau,
Si Pindare eût connu le verre d'eau sucrée.

Notre siècle lui doit tous ces vers enchanteurs,
Qui, sortant des boudoirs, vont chez les confiseurs,
Et mêlent leur douceur à celle des dragées.
Nous lui devons encor ces jolis orateurs,
Dont les phrases, toujours par l'amour arrangées,
Vont de nos almanachs enchanter les lecteurs.

Qui n'aime à voir dans une académie,
Un jeune auteur, aux regards doucereux,
Lisant ses vers dont il est amoureux,
De tems en tems exciter son génie
Par le secours de ce breuvage heureux;
Et nous prouver, par l'ardeur qui l'entraîne,
Que l'eau sucrée est pour lui l'Hppocrène?

Son vers harmonieux devient encor plus doux;
Le sucre qu'il savoure est tout dans son langage;
Et le censeur le plus sauvage,
Et le rival le plus jaloux,
Tous deviennent pour lui doux comme son breuvage.

Vous avez vu plus d'un prédicateur,
En fatigant sa poitrine altérée,
Fatiguer par ses cris l'oreille déchirée
Du plus patient auditeur :
C'est qu'on n'a pas encor, dans la chaire sacrée,
Employé le secours du verre d'eau sucrée.

J. P. BRÈS.

RECHERCHES SUR LES BIBLIOTHÈQUES ANCIENNES ET MODERNES, JUSQU'A LA FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, ET SUR LES CAUSES QUI ONT FAVORISÉ L'ACCROISSEMENT SUCCESSIF DU NOMBRE DES LIVRES; *par Louis-Charles-François Petit-Radel, membre de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), et de la Légion-d'Honneur; Bibliothécaire-administrateur perpétuel de la Bibliothèque Mazarine* (1).

Nous devons à la colonie de Marseille et aux conquêtes des Romains, l'introduction en France des littératures grecque et latine.

Sidoine Apollinaire, qui naquit à Lyon vers l'an 430, parle de la bibliothèque de Loup, professeur à Agen et à Périgueux, de celles de Rurice, évêque de Limoges, et du préfet Tonance, sur les bords de la Garonne. Cette dernière bibliothèque se divisoit en trois classes : l'une destinée à l'usage des femmes, une autre aux littérateurs de profession, et la troisième au vulgaire des lecteurs.

La bibliothèque de Micy, lieu connu depuis sous le nom de Saint-Mesmin, près Orléans, contenoit au commencement du 6me siècle, des livres d'histoire, qu'un solitaire de cette abbaye divisa en livres et chapitres. La conservation des monumens de la littérature étoit devenue le sujet d'un article de la règle de Tarnat, monastère fondé près de Vienne et du Rhône.

Au 5me siècle, Saint-Vandrille envoyoit exprès à Rome son neveu, pour y recevoir du pape Vitalien, les manuscrits qu'il destinoit à la bibliothèque de l'abbaye de Fontenelle, près de Rouen.

Au 8me siècle, la destruction des bibliothèques plongea, pour ainsi dire, notre contrée dans l'ignorance; mais après la défaite des Sarrasins, les cénobites français sollicitèrent des possesseurs de bibliothèques dans l'Italie, l'Angleterre et l'Irlande, des envois de livres pour les copier. La bibliothèque de Tours fut rétablie l'une des premières. Au reste, le nord de la France avoit moins souffert.

(1) Un volume in-8° de 448 pages, dans lequel se trouvent deux plans de la Bibliothèque Mazarine, et les bustes du cardinal Mazarin, de Colbert, de Gabriel Naudé et de l'abbé Hooke, dernier bibliothécaire préposé par la maison de Sorbonne à la direction de la Bibliothèque Mazarine. Prix : 7 francs, à Paris, chez Rey et Gravier, libraires, quai des Augustins, n° 55.

Vers la fin du 8me. siècle, non-seulement la barbarie n'étoit plus la même ; mais les femmes cultivoient la littérature.

L'estime pour les livres étoit portée, en 784, au point que Fulrade, abbé de St-Denis, les nommoit dans son testament immédiatement après l'or qu'il léguoit à son abbaye.

En 814, Saint-Angelbert, abbé de Pontivi, avoit réuni 200 volumes. C'est la bibliothèque la plus nombreuse qui puisse être citée en France dans le moyen âge.

Vers la fin de 850, les lettres de Loup, abbé de Ferrières en Gâtinais, prouvent que ce sont les bibliothèques de Rome, d'Angleterre et d'Irlande qui régénérèrent les nôtres. Mais combien d'entraves! Les Normands infestoient alors la France. On exigeoit que le courrier à qui l'on confioit un manuscrit, fût à cheval, pour échapper plus facilement aux rencontres périlleuses.

On voit par la Chronique de Fréculphe, évêque de Lisieux, que les ouvrages d'un grand nombre d'anciens auteurs existoient en France au 9me. siècle.

Pendant le 10me. et le 11me. siècle, on copioit sans relâche dans les monastères. Le vénérable Guignes fit de cette occupation un point capital des statuts qu'il donna à l'ordre des Chartreux vers l'an 1110. Jean de Salisburi, évêque de Chartres en 1176, s'occupa de l'accroissement de la bibliothèque de cette ville.

« Après avoir fait connoître par dégré, dit M. Petit-Radel, les services que les religieux français ont rendus à la littérature, sous les rapports de l'introducion et de la conservation des manuscrits, il seroit naturel d'exposer aussi les services du même genre dont on pourroit être redevable aux séculiers; nous laissons ce travail à celui qui taxeroit de partialité l'exposé des faits rapportés jusqu'ici. Les élémens n'en peuvent être abondans, car les collections séculières se trouvent rarement citées dans le moyen âge. Elles étoient d'ailleurs toujours divisées après la mort de ceux qui les avoient rassemblées, et par là même s'anéantissant, elles n'avoient pas comme celles des cloîtres ce caractère spécial de source d'instruction permanente, qui seul peut mériter l'intérêt public et surtout celui de la postérité. »

Peu de personnes sachant écrire, les manuscrits étoient fort rares; et lorsqu'un particulier en possédoit plusieurs, lui-même les avoit copiés. Un seul manuscrit fut, au 10me. siècle, échangé par une comtesse d'Anjou contre deux cents brebis, trois muids de grain et nombre de peaux de martre.

Godefroy de Beaulieu, confesseur de St Louis, et qui l'avoit accompagné dans le Levant, rapporte que le Roi ayant entendu dire qu'un Soudan faisoit rechercher, copier et réunir les livres de tout genre de sciences, pour l'usage journalier des lettrés de son pays, voulut imiter cet exemple à son retour en France, et qu'il fit de même rechercher et copier à ses frais les bons livres de toutes les abbayes, pour en réunir les exemplaires dans la bibliothèque de la Sainte-Chapelle du palais. Il y venoit lire et il en accordoit volontiers l'entrée aux gens studieux. La Reine Marguerite, sa femme, Philippe leur fils aîné, et Thibaut, Roi de Navarre, leur gendre, prenoient aussi part aux intentions du Roi, lorsqu'ils sollicitoient vivement Vincent de Beauvais pour la rédaction des extraits de tout genre qu'il nous a laissés.

Au 14me. siècle, le Miroir Historial de Vincent de Beauvais fut traduit en Français, par ordre et pour l'usage de Jeanne de Bourgogne, première femme de Philippe de Valois; et par ce moyen, les connoissances historiques que ce livre contenoit, purent s'étendre aux personnes de condition inférieure qui ne savoient pas le latin.

Charles V suivant l'exemple de St Louis, après avoir établi sa bibliothèque au Louvre, pensa non-seulement à l'orner, mais fit ensorte que l'on pût continuer d'y étudier après la fin du jour. « Elle étoit divisée en trois étages. Les croisées en étoient ornées de vitres peintes; les lambris étoient de bois d'Irlande, et le plafond de bois de cyprès. Une lampe d'argent suspendue et trente petits chandeliers y étoient disposés pour éclairer les lecteurs. »

Au 15me. siècle, trois grandes causes changèrent tout-à-coup l'état des connoissances humaines, savoir: la prise de Constantinople en 1453; l'invention et l'usage bien constaté de l'imprimerie en 1457, et l'établissement des postes en France et ailleurs. « La littérature, dit M. Petit-Radel, a dû retirer le plus grand avantage du commerce épistolaire qui s'établit aussitôt entre les savans. »

Les savans grecs qui fuyoient une patrie obscurcie par les ténèbres du mahométisme, trouvèrent l'hospitalité en Italie.

Louis XI vers l'an 1462, donna à Nicolas Jenson l'ordre d'aller à Mayence, étudier les procédés de l'imprimerie naissante. « L'ère de l'imprimerie une fois ouverte, dit M. Petit-Radel, quelle nouvelle impulsion donnée à l'accroissement de nos bibliothèques! Loin de diminuer, comme tant d'autres, cette idée s'augmente à l'examen des détails. »

Paris débuta entre les années 1470 et 1472 par la publication de l'historien Florus.

Voici, par ordre de dates, les noms des autres principaux lieux de la France où des imprimeries furent établies : Strasbourg, en 1471 ; Lyon, en 1476; Angers, en 1477 ; Chablis, en 1478; Poitiers, en 1479; Caen, en 1480 ; Vienne, en 1481; Metz, en 1482; Chartres, en 1482; Langres, en 1482 ; Rouen, en 1483 ; Troyes, en 1483 ; Rennes, en 1484; Abbeville, en 1486; Besançon, en 1487 ; Toulouse, en 1488; Haguenau, en 1489; Orléans, en 1490 ; Angoulême, en 1491; Dijon, en 1491 ; Dôle, en 1492 ; Nantes, en 1493; Limoges, en 1495 ; Provins, en 1496 ; Tours, en 1496 ; Trégnier, en 1499; Gien, en 1499; Perpignan, en 1500 ; Avignon, en 1500.

Henri II avoit ordonnné le dépôt d'un exemplaire de chaque ouvrage publié en France avec privilège ; mais les dispositions de cet édit avoient été si mal exécutées, qu'à l'époque de l'an 1661, à laquelle Jacques Dupuy légua ses livres à la bibliothèque du Roi, elle ne contenoit encore que 1435 volumes imprimés.

Cette même bibliothèque renferme environ 350,000 volumes imprimés, autant de recueils en feuilles, et environ 50,000 manuscrits.

La bibliothèque Mazarine contient 90,000 volumes imprimés, et 3437 manuscrits ; — la bibliothèque de Ste.-Geneviève, environ 110,000 volumes imprimés, et 2,000 manuscrits ; — la bibliothèque de S. A. R. Monsieur, à l'Arsenal, environ 150,000 volumes imprimés, et environ 5,000 manuscrits.

Après avoir parlé de la destruction par le feu, de 23 grandes bibliothèques, au nombre desquelles étoit celle des Cordeliers de Chartres, en 1568, et celle de St.-Germain-des-Prés en 1794, M. Petit-Radel dit : « Mais nous convient-il bien de déplorer ces pertes, lorsque, par l'effet de la plus inconcevable contradiction, après avoir acquis des manuscrits de tout le monde littéraire, nous avons bâti si près de leur dépôt le théâtre le plus exposé à de tels accidens? »

MM. Maille et Aclocque aîné, vinaigriers-distillateurs du Roi et de LL. MM. les Empereurs d'Autriche et de Russie, ont l'honneur de prévenir le public, que le dépôt qu'ils avoient établi rue Vivienne, n'existe plus. On trouvera toujours à leur magasin, rue St.-André-des-Arts, n°. 16, les rouges de

vinaigre imitant les couleurs naturelles ; toutes sortes de vinaigres de propreté et parfumés à l'usage de la toilette et des bains ; les sels volatils, les vinaigres aromatiques pour la table ; les moutardes odoriférantes de toutes sortes de goûts ; pots-pourris, achars-indiens, fruits et légumes confits au vinaigre, etc. etc. etc.

MODES.

Il n'y a encore dans les magasins de modes que quelques indices d'un changement de saison. Parmi les chapeaux blancs et couleur de rose, en satin et autres étoffes d'hiver, se trouvent quelques chapeaux couleur lilas, en gros de Naples moiré, et quelques cornettes dont le fond est moitié tulle, moitié étoffe lilas. Une ruche de tulle, fort épaisse, borde quelques-uns de ces chapeaux ; le plus grand nombre a de grosses coques d'étoffe ou de ruban sur le bord de la passe. On voit quelques chapeaux gros bleu, quelques autres verts. Les jacinthes sont beaucoup plus communes que le lilas.

Dans les promenades, le nombre des robes garnies de fourrure ne diminue pas. Au lieu de volans d'étoffe, quelques couturières mettent des rouleaux de ruban, qu'elles font serpenter comme les volans. Les robes à pélerine sont très-nombreuses. Violet foncé, gris de fer ou blanc, voilà les couleurs ordinaires des robes de mérinos. Une mode qui a de la peine à se généraliser, est celle des tailles longues ; il est vrai que le passage a été brusque et que les nouvelles tailles diffèrent bien peu de ces corsages busqués, que l'on regardoit, sur le théâtre, comme des modèles de caricatures. Quelques corsages ont, par-devant, six boutons.

Sur la route du bois de Boulogne, on voit beaucoup de chevaux de main, qui ont des tresses de cuir à droite et à gauche de la croupe, sur le poitrail et sur le devant de la tête. En cuir noir, ces tresses s'appellent tresses à la Hongroise ; et en cuir jaune, tresses à l'Anglaise.

Quelques caisses de calèches et de berlines sont peintes en vermillon ou en vert, sans filets. Il y a même des trains où les filets ont été supprimés. Ceci est contre l'usage, qui vouloit que, sur les roues, il y eût non-seulement des filets, mais qu'ils fussent ombrés.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1799.

ars naturelles; toutes
rfumés à l'usage de la
les vinaigres aromatiques
érantes de toutes sortes
ns, fruits et légumes

ODES.

magasins de modes que
saison. Parmi les chapeaux
et autres étoffes d'hiver,
ur lilas, en gros de Naples
fond est moitié tulle, moi
rt épaisse, bordé quelques
nombre a de grosses cor
ord de la passe. On voit
es autres verts. Les jacinth
le lilas.
nombre des robes garnies
de volans d'étoffe, quelqu
de ruban, qu'elles font ser
à pélerine sont très-nomb
blanc, voilà les couleurs
mode qui a de la peine à
longues; il est vrai que
velles tailles different bien
n regardoit, sur le théâtre,
Quelques corsages ont, pa

ulogne, on voit beaucoup
resses de cuir à droite et
et sur le devant de la tête.
tresses à la Hongroise;

es et de berlines sont
filets. Il y a même des
Ceci est contre l'usage,
ût non-seulement des

jointe la Gravure 1799

(1799.)

Chapeau de satin, orné de Marabouts. Robe de Mérinos à garniture pareille. Guêtres de drap.

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravure
six, et 36 fr. pour un an. 5

En 1802, a été comme
Meubles et de Voitures : i
Dames, 18 N°s. par an. L'

UNE SCÈN

Monsieur le Réda

Il s'est passé ici, pen
dont l'intention étoit tro
trop éclatant, pour que je
la raconter.

Nous étions au dernie
Il faisoit un tems affreux,
plus ardens de la joie et
tour d'un bon feu ou d
J'avois été invité dans un
petite ville; après un re
au beaucoup plus de vin
de cidre, on avoit comme
dinaire la politique avoit
et devoit être remplacée
Pendant que les papas et
à la bouillotte ou à l'écart
leur cœur contre les aga
domestiques se prémunisso

N°. 14. (Vingt-troisième Année.) 10 Mars 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

UNE SCÈNE DE CARNAVAL.

*** (Eure-et-Loir), le 5 mars 1819.

Monsieur le Rédacteur,

Il s'est passé ici, pendant le Carnaval, une petite scène dont l'intention étoit trop louable et dont le succès a été trop éclatant, pour que je ne me fasse pas un plaisir de vous la raconter.

Nous étions au dernier des jours gras: comme chez vous, il faisoit un tems affreux, et comme chez vous, les amis les plus ardens de la joie et des mascarades étoient groupés autour d'un bon feu ou d'une bonne table. Pour ma part, j'avois été invité dans une des meilleures maisons de notre petite ville; après un repas excellent dans lequel on avoit bu beaucoup plus de vin de Bordeaux et de Champagne que de cidre, on avoit commencé les parties de jeu. Par extraordinaire la politique avoit été totalement bannie de la société, et devoit être remplacée ce jour-là par un bal d'amateurs. Pendant que les papas et les mamans défendoient leur argent à la bouillotte ou à l'écarté, que les demoiselles défendoient leur cœur contre les agaceries des jeunes gens et que les domestiques se prémunissoient contre les rigueurs du Carême

par l'intempérance du Carnaval, nous vîmes entrer tout-à-coup, sans être annoncé, un quadrille espagnol, dans le costume le plus élégant. Les hommes et les femmes étoient couverts de manteaux de casimir d'une couleur foncée ; mais à un signal convenu, ils s'en débarrassèrent lestement. Alors, nous pûmes jouir d'un spectacle aussi agréable qu'imprévu. Chacun des acteurs, muni d'un instrument différent, exécuta la charmante barcarolle du Carnaval de Venise avec une précision parfaite. Après la musique, la danse eut son tour ; toute la société étoit dans l'extase et ne savoit ce qu'elle devoit le plus admirer, du talent des musiciens ou de la grâce des danseurs. Lorsque la fatigue les obligea à prendre quelques instans de repos, nous eûmes le loisir d'examiner plus attentivement leur parure. Elle étoit des plus riches et des plus brillantes. Les cavaliers portoient des bas de soie à coins d'argent, des culottes de satin blanc retenues par des jarretières également d'argent et de petites vestes de velours bleu de ciel brodé à paillettes ; les dames, revêtues des mêmes couleurs, étoient habillées comme Mlle. Riviere dans *le Fandango*. Les uns et les autres avoient de longues écharpes blanches qui servoient à suspendre leurs instrumens. En vain l'on se demandoit de toutes parts quelle pouvoit être cette troupe légère et brillante. Personne ne la connoissoit ; mais tout le monde s'accordoit à dire qu'elle ne se composoit point d'habitans de la ville. Elle jouit quelque tems de notre surprise, mais après avoir encore joué quelques airs comme : *Où peut-on être mieux*, etc. *Venez, venez à mon secours*, etc., elle voulut bien nous apprendre qu'elle venoit des environs, et qu'elle avoit bravé les rigueurs de la saison pour nous intéresser au sort d'une pauvre famille, victime d'un incendie. Aussitôt toutes les bourses s'ouvrirent et la jolie quêteuse qui nous avoit charmé et attendri tour-à-tour, n'eut qu'à se louer de notre générosité. Nous aurions bien voulu soulever le masque qui cachoit sa figure et celle de ses compagnons ; mais notre curiosité fut réprimée par ces mots : *Faites le bien sans savoir à qui il s'adresse*. Nous respectâmes ses volontés, mais nous obtînmes la permission d'accompagner le charmant quadrille dans plusieurs autres maisons de la ville où la récolte fut également productive. Les voiles de la nuit cachèrent totalement les traces de cette apparition mystérieuse, et ce ne fut que quelques jours après, lorsque quelques mauvais esprits croyoient avoir été dupes d'une mystification, que nous apprîmes le mot de l'énigme.

Les chanteurs vénitiens étoient les fils et les gendres de Mme. de ***, établis depuis peu au château de ***, à notre insu. Leurs aimables compagnes avoient eu part au travestissement et à la bonne œuvre.

****.

L'ambassadeur Mirza-Aboul-Hassan a quitté Vienne le 20 février, pour se rendre à la cour de Londres; il y a fait un long séjour en 1809. C'est de lui que parle M. Morier dans le *Second Voyage en Perse*, que nous avons annoncé les 20 et 25 janvier.

ADIEU A MES BEAUX JOURS.

Stances.

Jours fortunés de mon printems,
Combien, hélas! je vous regrette!
Les ris, sur les ailes du tems,
Pour jamais ont fui ma retraite.

Doux âge des illusions,
Vous avez passé comme une ombre!
De mes riantes passions
Chaque instant affoiblit le nombre.

Livrée à sa froide langueur,
Mon âme s'afflige et soupire:
Je le sens trop, des maux du cœur
Le triste dégoût est le pire.

J'emporte, hélas! dans l'avenir
Des sens flétris par l'inconstance;
Mais je conserve un souvenir:
C'est encore une jouissance.

Rarement de ces premiers traits
Chez nous le sentiment s'émousse.
Le bel âge offre tant d'attraits!
L'amour est une erreur si douce!

Que n'ai-je écouté la raison....
Mais, loin du sentier qu'elle fraye,
Quand on boit l'amoureux poison,
A vingt ans, son nom seul effraye.

J'ai cueilli, lors de mes beaux jours,
Toutes mes fleurs à peine écloses,
Sans songer qu'on devroit toujours
Garder pour l'été quelques roses.

Dieu des vers, viens me consoler
De la perte de mon délire!
Viens!... mes chagrins vont s'envoler
Aux accords touchans de la lyre.

Sans trop accuser le destin,
Usons le reste de la vie,
Et méprisons jusqu'à la fin
L'intrigue, l'orgueil et l'envie.

Auguste MOUFLE.

Vers la fin du mois d'octobre de l'année dernière, nous annonçâmes la 22me. livraison des MONUMENS FRANÇAIS INÉDITS; *publiés par M. Villemin.* La 23me., qui vient de paroître, n'est pas moins curieuse que les précédentes.

Outre cinq croisées gothiques, un pavé de fayence, sept uniformes d'arbalestriers et trois costumes de dames de la cour, au 15me. siècle, on y voit une table à manger du 14me. siècle et quatre dressoirs ou buffets de ce même siècle, tous ornés de vaisselles et fort différens les uns des autres.

Ces meubles ont été copiés dans un manuscrit de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, qui se trouve maintenant dans la bibliothèque royale, à Paris.

Suivant l'étiquette des cours de France et de Bourgogne, le dressoir de la Reine devoit avoir cinq dégrés, celui des Princesses et des Duchesses quatre, celui de leurs enfans trois; le buffet des comtesses et des grandes dames, avoit trois dégrés; le dressoir de la femme d'un chevalier banneret, deux, et celui des autres dames n'en pouvoit avoir qu'un.

LE PAPILLON.

Blessé par l'enfant de Cythère,
L'autre matin, les yeux en pleurs,
Au sein d'un élégant parterre,
J'errois pensif et solitaire,

Cherchant à tromper mes douleurs.
Du milieu d'un épais feuillage
Sort un papillon argenté.
Ah! lui dis-je, insecte volage,
Amant dont la frivolité
Plaît à la rose purpurine,
Conserve bien ta liberté :
La mienne a fui de mon cœur agité,
Quand j'ai vu l'aimable Corine.

ALBERT-MONTÉMONT.

VOYAGE A TRIPOLI, *ou* RELATION D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE, CONTENANT DES RENSEIGNEMENS ET DES ANECDOTES AUTHENTIQUES SUR LE PACHA RÈGNANT, SUR SA FAMILLE, ET SUR DIFFÉRENS PERSONNAGES DE DISTINCTION DE LA COUR DE TRIPOLI, AINSI QUE DES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS PRIVÉES DES MORES, DES ARABES ET DES TURCS. *Traduit de l'anglais, sur la seconde édition, par J. Mac Carthy, chef de bataillon d'infanterie en non-activité, chevalier de la Légion d'honneur* (1).

L'auteur de cet ouvrage est la belle-sœur de feu M. Tully, consul de S. M. Britannique à la cour de Tripoli. « Tout ce que je me propose, dit-elle, est de raconter les faits tels qu'ils se passent, sans le moindre ornement. » Sa famille étoit intimement liée avec celle du pacha.

Avant d'entrer dans la rade de Tripoli, à quelques milles de la terre, une belle verdure donne au pays un aspect pittoresque. Ce qui produit cette verdure, ce sont des dattiers et des palmiers. Mais on sait combien le tronc dépouillé de ce dernier arbre est désagréable, vu de près.

La ville, avant d'entrer dans la rade, s'offre sous la figure d'un demi-cercle. L'extrême blancheur d'édifices plats et couverts de chaux frappe d'abord les regards. Les bains forment dans les différentes parties de la ville, des groupes de dix ou douze grands dômes. Il y a ordinairement auprès de chaque mosquée une petite plantation de figuiers de l'Inde, et de dattiers qui, ayant l'air à une certaine distance d'être autant de jardins,

(1) Deux volumes in-8° l'un de 392, l'autre de 394 pages, dans lesquels se trouvent 7 gravures au lavis et une carte. Prix : 15 francs à Paris, chez P. Mongie aîné, libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

donnent à toute la ville un aspect nouveau et agréable pour un européen. Le palais où réside le pacha, est à l'extrémité occidentale de la ville ; il est très-ancien, et entouré d'une haute et forte muraille ; mais il a perdu dans l'intérieur toute espèce de régularité, à cause des additions sans nombre que l'on y a faites pour pouvoir loger toutes les différentes branches de la famille royale.

« Nous débarquâmes l'après-midi, dit l'auteur de ce voyage, heure à laquelle aucun more de distinction ne se trouve hors de chez lui, à cause de l'excessive chaleur. Toutefois un certain nombre des principaux officiers du pacha, quelques-uns envoyés par lui, quelques autres venus de leur propre mouvement, se présentèrent pour féliciter M. Tully sur son retour à Tripoli. Comme c'étoit la première fois que nous voyions réunies un si grand nombre de personnes, toutes richement vêtues dans le costume oriental, ce spectacle nous en parut d'autant plus frappant. Leurs longues robes flottantes de satin, de velours et de fourrures précieuses, se déployoient au milieu de la foule d'êtres misérables qui n'avoient pour tout vêtement qu'un grossier morceau de toile de coton brune, d'un tissu plus léger, mais ressemblant au reste à une couverture sale, et qui (par un contraste malheureux) servoit à relever l'éclat de ceux qui passoient au milieu d'eux pour se rendre auprès de nous. De tous ces brillans personnages, je n'en dépeindrai que deux qui passèrent presque toute la journée avec nous. Ce sont Mustapha Scriven, le premier ministre, et un ambassadeur, Hamet Coggia.

« Le premier ministre étoit vêtu d'un court jellic, ou veste de satin cramoisi, brodé en or par-devant, fait comme un gilet qui seroit cousu par-devant et par-derrière, et que l'on mettroit en passant la tête dans une ouverture faite au cou. Il avoit par-dessus ceci un cafetan court de velours pourpre, ouvert par-devant, et ayant des manches pendantes jusqu'au poignet, tailladées de manière à relever et à montrer une étoffe d'une couleur différente, brodée en argent ; il y avoit de petits boutons de fil d'or cousus près l'un de l'autre le long de la taillade ; chaque bouton se terminoit en haut par un grain de corail ; des boutons du même genre garnissoient aussi chaque côté du devant, qui étoit de soie, d'or et d'argent, et de la largeur de quatre pouces. Une ceinture épaisse, faite d'or et de soie, joignoit ces deux vêtemens à la taille. Un second cafetan très-ample, et assez long pour toucher à terre, fait de damas jaune pâle, avec des manchettes de satin

vert, dont le bord étoit richement brodé en or et argent, découpé et relevé, recouvroit ces différens vêtemens. Il portoit par-dessus le tout une bernuse de laine blanche transparente ; c'est une espèce de manteau extrêmement large, orné d'un certain nombre de glands blancs. Ce dernier vêtement lui passoit par-dessus l'épaule droite, et étoit ramené par-dessous le bras gauche ; il pendoit avec grâce par-dessus les autres parties de l'habillement, et traînoit à terre. Ce ministre étoit coëffé d'un très-large turban, fait de la mousseline la plus belle, autour duquel passoit négligemment un schall, qui retomboit sur le cou. Un pantalon blanc de mousseline, des demi-bottes jaunes, et par-dessus des sandales de la même couleur, complettoient son costume. Les personnes d'un moindre rang portent des pantalons de coton blanc, ou de gros drap bleu ou brun. Ici, la grandeur du turban augmente en raison de l'importance de celui qui le porte. Deux ou trois des individus de la suite des personnages qui étoient venus à notre rencontre, n'avoient que des turbans d'une dimension fort ordinaire, comparativement à ceux de leurs chefs : les autres portoient des bonnets de drap rouge, autour desquels passoit deux ou trois fois un schall de couleur, tricoté, dont un des bouts étoit ramené sur le cou, tandis que l'autre pendoit sur l'épaule gauche.

» Le costume de Hamet Coggia, qui avoit été nommé ambassadeur à Maroc la veille de notre arrivée, étoit fort différent de celui des autres. Au lieu du grand nombre de vêtemens dont je viens de parler, il étoit entièrement enveloppé d'une bernuse du plus bel écarlate, ornée tout autour d'un galon d'environ six pouces de largeur. Ces bernuses coûtent des sommes considérables ; le pacha les donne en présent à ses ambassadeurs au moment de leur départ. »

VERS SUR LE TOMBEAU

Du jeune Victor L.

Ma fille, où portes-tu ces fleurs ?
Hélas ! c'est où tu vas, ma mère,
Chaque jour verser tant de pleurs :
C'est sur la tombe de mon frère.

B.

MODES.

Une étoffe nouvelle, que l'on nomme *Parisienne*, ressemble au velours simulé ; on en fait des capotes ; nous en avons vu en rose et en lilas. Les modistes employent aussi du gros de Naples moiré et du crêpe. Il y a autant de bords de chapeaux garnis en étoffe bouillonnée qu'en tulle ou en blonde. Les bouillons, coupés, à intervalles à-peu-près égaux, par un petit rouleau ou une gance, forment des coques ; cependant il est aisé de voir qu'on n'a point cherché à rendre ces coques régulières.

Dernièrement, dans une promenade, il y avoit plusieurs chapeaux qui étoient à-la-fois d'hiver et de printems : du duvet de cygne en garnissoient le bord, et le haut de la passe étoit orné d'une guirlande de narcisses et de petites grappes de lilas.

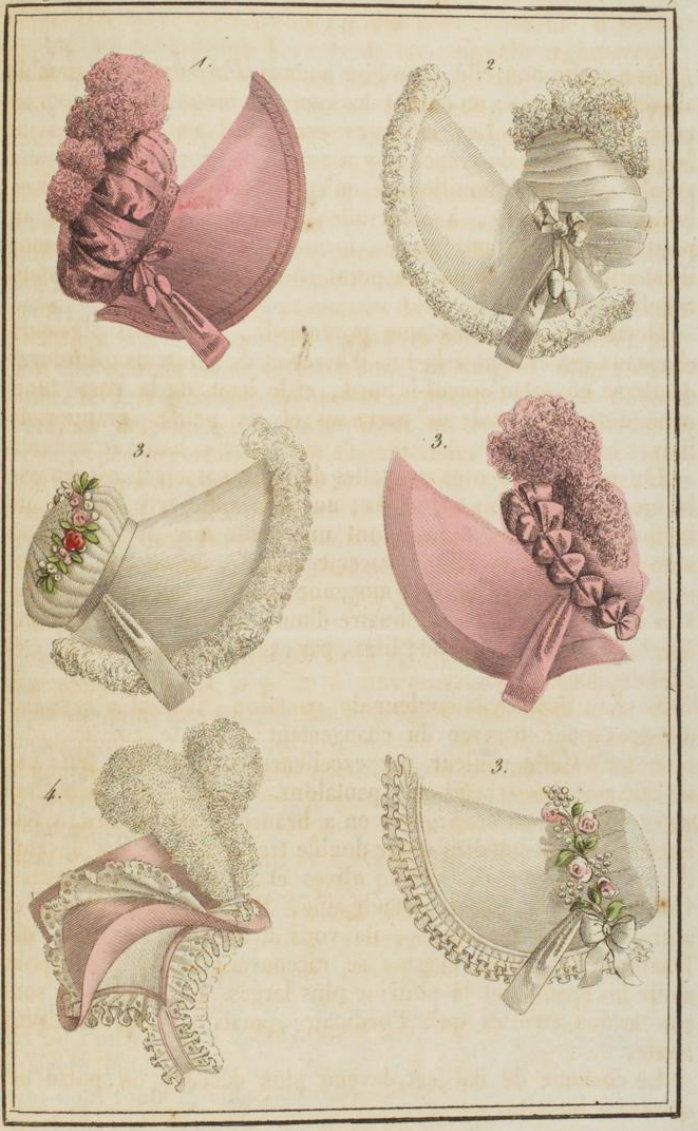
On voit des capotes nouvelles dont la passe est *côtelée* par le moyen de rubans appliqués ; une guirlande fait le tour de la forme. D'autres capotes ont une passe nue, et des côtes autour de la forme. Pour tracer ces côtes, on attache en haut et en bas, des rubans de moyenne largeur, avec un bouton. Ces rubans sont pour l'ordinaire d'une couleur qui, sans trancher, se détache du fond ; lilas, par exemple, ou bleu de ciel sur du jaune serin.

Si l'on excepte la couleur du pantalon, il faut y regarder de près pour trouver du changement dans le costume des hommes. Cette couleur par excellence est *Eau du Nil*. On ne met point de tresses aux pantalons. Les collets de redingotes se font en drap ; il y en a beaucoup de noires ; quelques-unes sont bordées d'une double tresse en soie. Par-devant, il y a, de chaque côté, cinq olives et, en tout, cinq pattes. Consultez MM. Léger, Staub aîné, Pied, Martin-Baron et autres tailleurs renommés, ils vous diront qu'à l'exemple des Dames, nos jeunes élégans se raccourcissent les bras, pour avoir les épaules et la poitrine plus larges. Les tailles ne sont pas moins étroites qu'à l'ordinaire, mais on les fait plus hautes.

Le costume de bal est devenu plus décent ; on porte des culotes à boucles.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1800.
On peut se procurer au Bureau la Collection complette.

1, Chapeau de Velours
français. 3, Chapeaux
Satin.



1, Chapeau de Velours simulé et satin. 2, Chapeau de Crêpe français. 3, Chapeaux de satin. 4, Chapeau et Cornette de satin.

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravure
six, et 36 fr. pour un an. 3

En 1802, a été commen
Meubles et de Voitures : il
Dames, 18 N^os. par an. L'a

Le charbon de

On sait qu'il n'y a gu
commodités : cependant M
nant, à cause de l'odeur
fumée lui faisoient mal au
loin de ces lieux, et che
anté.

Mme *** étoit malingre
dans sa mise : elle ne sorto
tention de mettre sa fille e
ne parloit dans la maison
sins en étoient édifiés et
femmes, en général, n'a
qui frappent les yeux des
dans le paiement des mémo

Quoi qu'il en soit, la
disoit-elle, en un quartier
bre, quand tout-à-coup
Paris où l'on voye de ces
plus légère modification da
ement dont toute la ville
les vingt ans, et même ou
nées, sans qu'il y eût la m
la fortune.

N°. 15. (Vingt-troisième Année.) 15 Mars 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Le charbon de terre, ou la métamorphose.

On sait qu'il n'y a guères d'appartement qui n'ait ses incommodités : cependant Mme *** quittoit le sien, qui est charmant, à cause de l'odeur d'une forge voisine ; la houille et la fumée lui faisoient mal au cœur ; elle vouloit absolument fuir loin de ces lieux, et chercher un air plus convenable à sa santé.

Mme *** étoit malingre, courbée, voûtée, toujours négligée dans sa mise : elle ne sortoit presque jamais, et elle avoit l'intention de mettre sa fille en pension à 10 lieues de Paris. On ne parloit dans la maison que réforme et économie. Les voisins en étoient édifiés et les voisines un peu piquées ; car les femmes, en général, n'aiment point ces exemples de raison qui frappent les yeux des maris, et les rendent plus difficiles dans le paiement des mémoires.

Quoi qu'il en soit, la dame au charbon alloit se retirer, disoit-elle, en un quartier éloigné, isolé, mais élevé et salubre, quand tout-à-coup les choses ont changé. Il n'y a que Paris où l'on voye de ces métamorphoses subites. Ailleurs la plus légère modification dans les affaires de la vie est un événement dont toute la ville est informée ; cela n'arrive que tous les vingt ans, et même on cite des carrières qui ont été fournies, sans qu'il y eût la moindre déviation dans la conduite et la fortune.

Mais, à Paris, on passe successivement par toutes les conditions, sans qu'à peine quelqu'un y prenne garde Un jeune homme, en débarquant, se loge au *quatrième étage;* il va dans les bals brillans, et là il fait une conquête superbe; il épouse, et prend le *premier*: sa femme le ruine par le jeu et la parure, et bientôt ils sont contraints de monter au *troisième*, dont encore ils payent fort mal le loyer; Madame, lasse de ce train, rentre dans sa famille, et le pauvre époux, resté seul, se trouvant un peu plus à son aise, descend au *second*, où il meurt. Personne dans la maison n'a remarqué ces variations, et les locataires qui sont venus habiter tout-à-tour les appartemens que l'autre quittoit, ne se sont apperçus de rien; seulement, quand ils ont entendu le violon, ils se sont doutés qu'il y avoit là une noce, mais comme ils se levoient tous fort tard, ils n'ont point su qu'on avoit tendu la porte du drap fatal de la mort.

Pour en revenir à Mme ***, il est certain que depuis peu elle est minaudière et coquette; je tiens cela de sa blanchisseuse de linge fin, qui est aussi la mienne: et d'ailleurs, ne la vois-je pas tous les jours passer sous mes croisées. Chapeaux frais, robes élégantes, rien n'est épargné; le teint n'est plus terne et jaune, la taille est en vérité svelte et élancée. La petite enfant, qui a sept ou huit ans, n'ira point en pension; elle est gentille et spirituelle, on la pare aussi comme une nymphe, et l'on a pour elle, tout exprès, une *bonne* dont la tournure et les attraits ne feroient pas déshonneur à une marquise.

Je me demandois d'où pouvoit provenir cette résurrection, car, sans être indiscret, on aime à se rendre compte de ce qu'on voit et de ce qu'on entend: voilà donc ce que mon coëffeur m'a appris là-dessus. Il fait tous les matins la barbe à un maréchal-de-camp fort aimable et fort riche. Ce général va se marier, et *sa future* (dit le coëffeur) *demeure dans votre maison.* Or il n'y a ici de belle sans mari que Mme ***; toutes les autres sont pourvues, et elles se montrent d'une sagesse qui éloigne les mauvais soupçons. En cet état de choses, monsieur l'officier vient évidemment tirer de peine et de deuil la tendre veuve qui craignoit tant l'odeur du *charbon de terre*, mais qui n'y songe plus à présent, qui ne pense plus à la retraite, qui restaure à grands frais un logement déja délicieux, et qui fait elle-même une toilette égale à celle des plus beaux jours de son printems.... *O Amour! ce sont là de tes coups!*

***

Les bouts rimés proposés le 15 février, ont été remplis de vingt-trois manières; voici celles qui nous ont paru les meilleures.

L'AMOUR PUNI.

Aux jardins de Paphos, l'Amour, enfant. . . . . *mutin*,
Malgré sa mère, un jour, avoit pris une. . . . . *orange*;
Déjà, tel qu'un guerrier chargé d'un gros. . . . . *butin*,
Il s'en alloit chantant.... mais, aventure. . . . . *étrange*!
La colère soudain s'empare de. . . . . *Vénus*,
Le fripon est bientôt saisi par une. . . . . *oreille*;
« C'est la pomme d'amour, c'est mon bien »: vain *rébus*!
L'orange, sous ses doigts, est changée en. . . . *oseille*.

M. Duronceray.

Pourquoi, chère Elisa, prendre cet air. . *mutin*,
Lorsque modestement je vous offre une. . *orange*?
Si quelque jour Plutus m'admet à son. . . *butin*,
Je saurai mériter un accueil moins. . . . , *étrange*.
J'invoquerai la mode, et Comus, et. . . . *Vénus*,
Pour contenter vos goûts, vos yeux et votre *oreille*.
Le journal vous rendra mes chansons, mes *rébus*;
J'adoucirai pour vous et l'absinthe et l'. . *oseille*,

Une abonnée de Bruxelles.

SUR L'AMOUR.

Est-il moins redoutable aux champs, ce Dieu. . *mutin*?
Comme l'abeille effleure et le thym et l'. . . . *orange*,
De nos cœurs en tous lieux Amour fait son. . . *butin*.
Le fixer à la ville est une erreur. . . . . *étrange*.
Nul ne peut échapper au pouvoir de. . . . . *Vénus*.
Lise l'apprit.... Comment? Est-ce en prêtant l' *oreille*,
Dans un brillant salon, à de fades. . . . . *rébus*?
Non; suivant la chanson, c'est en cueillant l' *oseille*.

Entre Eglé, volontaire, et son mari. . . . *mutin*,
L'autre soir grand débat survint pour une *orange*.
De cette pomme d'or Eglé fait son. . . . . *butin*;
Gercourt en veut moitié, par un caprice. . *étrange*.
En beauté, mon cher cœur, vous égalez. . *Vénus*,
Dit l'époux, je vous cède .. Ensuite dans l' *oreille*
Il lui glisse ces mots: Madame, sans. . . *rébus*,
Aujourd'hui votre humeur est sure comme *oseille*.

F. A. P.....,

Sous-chef au bureau des Postes, à Paris.

Près des belles, jadis, j'étois un peu. . . *mutin* ;
Je les trouvois douces comme l' . . *orange*.
D'un seul de leurs regards je formois mon *butin*.
Mon cœur les aime encor, cela n'est pas. . *étrange*.
Il faut enfin quitter les autels de. . . . . *Vénus*.
Son fils me dit, en me tirant l'. . . . *oreille*,
Laisse ces doux propos et tous ces vains. . *rébus*,
Occupe-toi plutôt de ta soupe à l'. . . . *oseille*.

L'Ermite de Guignes.

Glycère, malgré toi, malgré ton air. . . . . *mutin*,
Je veux orner ton sein de cette belle. . . . *orange*,
Et la mode aussitôt en fera son. . . . . *butin* ;
La mode !... On en verra bientôt de plus. . *étrange*.
Un jour on se rira de l'antique. . . . . *Vénus*,
Aux avis du bon goût on fermera l'. . . . *oreille* ;
Un jour... on nous vendra les bonbons sans *rébus*,
Les ragoûts panachés, les glaces à l'. . . . *oseille*.

César Famin, *de Marseille.*

PORTRAIT.

Aglaé a d'un chat l'air doux et l'œil. . . . *mutin*.
Fuis-là ! c'est un citron sous la peau d'une *orange*.
Elle paroît promettre et pillage et. . . . . *butin* ;
Mais t'en flatter, ami, seroit erreur. . . . *étrange*.
Tu trouveras Diane où tu cherchois. . . . *Vénus*.
A tes tendres discours semblant prêter l'. . *oreille*,
Tu crois qu'elle t'écoute, elle fait un. . . *rébus* ;
Tu parles roses, myrthes ; elle répond. . *oseille*.

Mimi Gayant, *de Douai.*

A MA CRUELLE,

Qui refusoit de recevoir une orange.

Eh ! pourquoi donc, minois *mutin*,
Dédaigner ainsi mon. . . . *orange* ?
De la beauté c'est le. . . . *butin* ;
Votre refus me semble. . . *étrange*.
En pareil cas, jadis. . . . . *Vénus*
Ne se fit pas tirer l'. . . . . *oreille*.
Mes discours ne sont point *rébus* ;
Cessez d'être aigre comme. . *oseille*.

W.

VOYAGE A TRIPOLI, *ou* RELATION D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE, CONTENANT DES RENSEIGNEMENS ET DES ANECDOTES AUTHENTIQUES SUR LE PACHA RÈGNANT, SUR SA FAMILLE, ET SUR DIFFÉRENS PERSONNAGES DE DISTINCTION DE LA COUR DE TRIPOLI, AINSI QUE DES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS PRIVÉES DES MORES, DES ARABES ET DES TURCS. *Traduit de l'anglais, sur la seconde édition, par J. Mac Carthy, chef de bataillon d'infanterie en non-activité, chevalier de la Légion d'honneur* (1).

SECOND ARTICLE.

Les rues de Tripoli, moins étroites que celles d'Alger et de Tunis, ne sont cependant pas larges. Les dames de distinction les traversent dans une espèce de palanquin, pour se rendre aux mosquées ou à leur maison de campagne. Ce palanquin se place sur le dos d'un chameau. On brûle devant elles des parfums dans des vases d'argent travaillés à jour. Des gardes ont soin d'annoncer leur arrivée; « ce qui, dit l'auteur du voyage à Tripoli, est indispensable, puisque les loix prononcent la peine de mort contre quiconque pourroit se trouver dans la rue en ce moment, ou contre tout homme qui se permettroit de les regarder par une fenêtre. »

Les femmes de la moyenne classe sortent généralement à pied, et se font accompagner d'une esclave ou d'une autre domestique. « Elles sont alors, dit l'auteur du voyage, si exactement enveloppées, qu'il est impossible de distinguer autre chose en elles que leur taille, et non leur corpulence. Elles se couvrent d'un vêtement appelé baracan, large d'environ une aune et demie, et long de cinq à six. Ce baracan les cache entièrement, et elles le tiennent si près de la figure, qu'à peine y voyent-elles assez pour guider leur marche. »

On transporte ordinairement les marchandises à dos de

(1) Deux volumes in-8° l'un de 392, l'autre de 394 pages, dans lesquels se trouvent 7 gravures au lavis et une carte. Prix : 15 francs, à Paris, chez P. Mongie aîné, libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

chameaux et de mulets ; ce qui occasionne beaucoup de poussière dans des rues où il n'y a que quelques parties de pavé.

« Les boutiques, dit l'auteur du voyage, ne sont pas ce qu'il y a de mieux. Les plus belles ne sont guère que des échoppes ; mais elles renferment souvent des marchandises d'un grand prix ; ce sont des perles, de l'or, des gemmes et des drogues recherchées. La ville possède deux bazars ou marchés couverts. L'un a quatre ailes et forme la croix. Ces ailes contiennent des boutiques bâties de chaque côté, où l'on trouve toute sorte de marchandises, et elles ont un chemin au milieu qui permet aux acheteurs de s'y promener. Quelques parties de ce marché sont presque obscures ; ce qui, joint à l'active odeur du musc, fait qu'il n'est pas très-agréable d'y passer. L'autre bazar est beaucoup plus petit et n'a pas de boutiques ; il n'est destiné qu'à la vente d'esclaves noirs des deux sexes. ..... Ce que l'on nomme le café-bazar, est rempli de salles où l'on sert ce breuvage et de cuisines où on le prépare. Aucun More de la classe distinguée n'y entre ; les personnes considérables se font apporter le café par leurs esclaves, à la porte, où il y a des lits de repos en marbre, couverts de berceaux verts : ces lits de repos sont garnis de tapis et de nattes de la plus grande richesse. C'est là qu'à certaines heures du jour on trouve tous les principaux Mores assis, les jambes croisées, occupés à boire du café, qui est aussi fort que l'essence elle-même. Le café que l'on sert aux dames dans le château, contient souvent une certaine quantité de canelle, de cloux de girofle et de noix muscade. Les esclaves noirs se tiennent constamment auprès de leur maître. L'un porte sa pipe, un autre sa tasse, et un troisième son mouchoir, tandis qu'il parle, parce que ses mains lui sont absolument nécessaires pour marquer avec l'index, sur la paume de la main gauche, les différentes parties de son discours, comme une virgule, une citation, un passage frappant. »

Il n'y a dans les mosquées ni sièges ni pupitres, ni carreaux pour s'agenouiller ; tout le monde est debout et indistinctement placé. Il n'est pas permis aux femmes d'assister au culte public ; ce n'est qu'à minuit qu'elles peuvent se rendre à la mosquée.

Nous avons dit que le toit des maisons de Tripoli étoit plat. Pour entrer dans la maison d'un homme de la pre-

mière classe, on passe d'abord par un vestibule, garni de bancs de pierre, de chaque côté. De là un escalier conduit à un seul grand appartement, nommé gulphor. Le maître de la maison y tient ses levers, traite d'affaires et reçoit ses amis. Au delà de cette salle est une cour, sur laquelle on tend une toile dans certaines circonstances, comme célébration d'un mariage, cérémonie funèbre, et que l'on garnit de tapisseries.

Les combles des maisons sont couverts de plâtre ou de ciment, et entourés d'un parapet d'un pied de haut, pour empêcher que l'on ne tombe dans la rue. C'est sur ces terrasses que les Mores sèchent et préparent leurs figues, leurs raisins, leurs dattes et leur pâte de dattes. Ils vont y jouir de la fraîcheur que procure la brise de mer. Des terrasses, les eaux pluviales tombent dans des citernes qui sont au dessous de la cour, et où l'eau se conserve pendant des années dans la plus grande pureté. C'est la seule bonne eau douce que l'on puisse se procurer dans le pays.

Les bains sont grands, et généralement construits en marbre. Ils sont fréquentés pendant toute la journée par un nombre considérable de dames qui s'y rendent pour se parer, et qui s'y font accompagner par leurs femmes et leurs esclaves. Chaque dame exige à sa sortie du bain les soins de plusieurs d'entre ces dernières. L'une lave entièrement ses cheveux avec de l'eau de fleur d'orange, tandis qu'une autre se tient prête à les sécher avec de la poudre composée d'ambre brûlé, de girofle, de canelle et de musc; elle les divise ensuite en une cinquantaine de petites tresses.

Voici la description du costume de Lilla Aisha, femme du bey, d'après l'auteur de ce voyage: « sa chemise étoit entièrement brodée en or au cou. Sur sa chemise elle avoit un jilec ou veste tissue d'or et d'argent, sans manches; et par dessus un autre jilec de velours pourpre, richement lacé en or, avec des boutons de corail et de perles, placés très-près les uns des autres sur le devant; celui-ci avoit des manches courtes qui se terminoient par un galon d'or, un peu au-dessous de l'épaule, et laissoit appercevoir une large tunique en gaze transparente, ornée d'or, d'argent et de bandes de ruban. La draperie ou baracan qu'elle portoit par dessus tous ses autres vêtemens, étoit de la plus belle

gaze cramoisie transparente, entre de riches bandes de soie de la même couleur. Elle avoit autour de la cheville du pied à chaque jambe, de même que toutes les dames de la famille du pacha, une espèce de fer d'un pouce et demi de largeur et d'autant d'épaisseur, fait avec un lingot d'or. Immédiatement au-dessus de ces fers, qui sont chacun du poids de quatre livres, un tissu de fil d'or terminoit un pantalon de soie jaune pâle et blanche. Elle avoit cinq boucles à chaque oreille, deux en bas et trois en haut, toutes montées en pierres précieuses. »

MODES.

Des diamans ou des toques, voilà ce qu'offroient les loges de l'Opéra le jour de la représentation au bénéfice de M. Gardel. Quelques pelisses sans manches avoient ceci de remarquable, que l'ouverture se trouvoit au haut du bras. Dans les magasins de modes, la couleur lilas est, depuis quelques jours, presqu'aussi souvent réunie au gros vert qu'au jaune paille. Il y a, comme à l'ordinaire, des côtes sur les passes de capotes; elles sont même plus saillantes: des boutons plats les rattachent aux deux extrémités. Sur le côté gauche de la passe de quelques chapeaux de gros de Naples vert, doublés en blanc, est une grosse botte de lilas, qui contient autant de grappes blanches que de grappes couleur lilas.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1801 et 1802.

Le 20 de ce mois paroîtront les Gravures de *Meubles* 479 et 480.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1801.)

Chapeau de Velours plein, orné de Ganses d'Or. Robe de Mérinos garnie en petit-gris.

Coiffure ornée de perles et a
Robe de gaze brochée en s

(1802.)

Coeffure ornée de perles et de roses, exécutée par M.r Hyppolite. Robe de Gaze brochée en soie. Corsage à l'enfant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 16. (Vingt-

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravur
six, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comme
Meubles et de Voitures :
Dames, 18 N°s. par an. L

Du 25 février au 10
vaudé sur les théâtres
été dédommagés de cett
sentations d'*Athalie* à l'
A l'exception de la
à Favart, les quatre de
ont réussi ; ces ouvrag
deville, *les Plaideurs d*
l'Exilé à la Gaîté, et *L*
Voici un couplet de
seront sans doute de fai

AIR :

Je sais bien que
A ma place crai
Car ces messieur
D'être ainsi men
Je n'ai pas un te
Quand une femm
Veut me mener
Ma foi je me lais

On nous promet pour
aux Français et *l'Ile de*
de remettre avec succès

N°. 16. (Vingt-troisième Année.) 20 Mars 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Du 25 février au 10 mars, il n'a été joué aucune nouveauté sur les théâtres de Paris, mais les amateurs ont été dédommagés de cette privation par les brillantes représentations d'*Athalie* à l'Académie Royale de Musique.

A l'exception de la *Méprise de Diligence* qui est tombée à Favart, les quatre dernières pièces qu'on a représentées ont réussi ; ces ouvrages favorisés sont *Caroline* au Vaudeville, *les Plaideurs de Racine* aux Variétés, *la Fille de l'Exilé* à la Gaîté, et *le Soldat laboureur* au Cirque.

Voici un couplet de Caroline, que les Dames s'empresseront sans doute de faire apprendre à leurs maris.

AIR :

Je sais bien que plus d'un époux
A ma place craindroit le blâme,
Car ces messieurs rougissent tous
D'être ainsi menés par leur femme.
Je n'ai pas un tel point d'honneur ;
Quand une femme qu'on admire
Veut me mener vers le bonheur,
Ma foi je me laisse conduire.

On nous promet pour le courant du mois *Jeanne d'Arc* aux Français et *l'Ile de Babilari* à Feydeau, où l'on vient de remettre avec succès *Picaros et Diégo*.

***

Un modèle de pendule que nous avons admiré dans le salon d'un amateur, se compose d'une figure et d'un bas-relief. La figure représente Aristote, vu de nuit, lorsqu'étant occupé de ses compositions sublimes, il tient à la main une boule d'airain qui doit le réveiller en tombant s'il s'endort. Le bas-relief offre la scène de Virgile lisant l'Enéïde devant Auguste et Octavie.

Cette pendule est de M. Pujol, sculpteur, rue des Deux-Boules, n° 2.

DU PRINCE ET DES LETTRES, tel est le titre d'un ouvrage d'*Alfieri*, qui vient d'être traduit pour la première fois en français, par M^r. M***.

Cette traduction forme un volume in-8°. de 261 pages, qui se vend 5 francs, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, et chez Pélicier, également au Palais-Royal.

On a vu et l'on voit encore tous les jours derrière les berlines et les cabriolets, des *sièges de laquais* en forme de *fauteuil d'enfant*; mais dans l'état ordinaire, le domestique en sortoit difficilement et il lui falloit une ou deux minutes pour se trouver au marchepied ou à la portière.

Un sellier a imaginé de tourner le siège de côté. Par là le jokei est à terre en un temps, en quelques secondes il est au poste de descente, et de cette façon se trouve ménagé le double intérêt des valets et des maîtres.

Il y a, chez quelques ferblantiers, des plateaux en moiré métallique, sur lesquels sont peintes des guirlandes de fleurs; l'effet en est gracieux. Pour obtenir ce nouvel ornement, on trace les figures en appliquant un fer rouge sur le fer blanc, avant de le soumettre à l'action des acides.

On vend depuis un demi-siècle, chez M. *Botot*, rue Mauconseil, près St.-Jacques-l'Hôpital, n°. 12, une Eau qui est aussi recherchée que si elle étoit la seule que l'on annonçât comme ayant la propriété de conserver les dents;

parce qu'il est reconnu qu'en les préservant du tartre, elle n'en altère pas l'émail, parce que surtout elle calme les douleurs de dents.

Voici le moment de semer les fleurs d'été et de mettre en terre quelques oignons à fleurs : M. Laurent, grenetier-fleuriste et pépiniériste, rue St.-Honoré, n°. 301, vis-à-vis St.-Roch, a, outre le lavater rose, des lys St.-Jacques, et de très-belles tubéreuses doubles. On trouve aussi dans son magasin des salades panachées, des haricots-riz, et des haricots chinois nains.

VOYAGE A TRIPOLI, *ou* RELATION D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE, CONTENANT DES RENSEIGNEMENS ET DES ANECDOTES AUTHENTIQUES SUR LE PACHA RÈGNANT, SUR SA FAMILLE, ET SUR DIFFÉRENS PERSONNAGES DE DISTINCTION DE LA COUR DE TRIPOLI, AINSI QUE DES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS PRIVÉES DES MORES, DES ARABES ET DES TURCS. *Traduit de l'anglais, sur la seconde édition, par J. Mac Carthy, chef de bataillon d'infanterie en non-activité, chevalier de la Légion d'honneur* (1).

TROISIÈME ARTICLE.

On a vu dans le Numéro précédent la description du costume de la femme du bey. Ce que l'auteur du voyage trouva de plus remarquable dans l'appartement de cette princesse, étoit une corniche en porcelaine et en cristal au dessous du plafond. Des lettres en soie, très-proprement cousues sur une tapisserie de velours, formoient en haut et en bas, une large bordure, qui contenoit des sentences de l'alcoran. « On servit le café, dit l'auteur du voyage, dans de très-petites tasses de porcelaine, placées dans des tasses d'or travaillées à jour, sans soucoupes, sur un guéridon en or massif d'une grandeur extraordinaire, richement ciselé en bosse. Ce guéridon étoit porté par deux esclaves, qui le

(1) Deux volumes in-8° l'un de 392, l'autre de 394 pages, dans lesquels se trouvent 7 gravures au lavis et une carte. Prix : 15 francs, à Paris, chez P. Mongie aîné, libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

présentoient à chaque personne de la société. Rien n'étoit plus brillant que le costume de ces eunuques ; ils étoient couverts d'or et d'argent. On apporta ensuite des rafraîchissemens sur des tables de la plus belle marquetterie, et qui n'avoient pas plus d'un pied de haut. Il y avoit, parmi les sorbets que l'on servit, du jus de grenade frais, exprimé à travers l'écorce du fruit, ce qui lui donnoit un goût exquis. Après le repas, des esclaves apportèrent des encensoirs à jour, et présentèrent en même tems des serviettes, dont les extrémités étoient brodées en or la longueur d'une demi-aune. »

Une maison de campagne avoit été mise à la disposition de M. Tully. « Quoique le terrein, dit l'auteur du voyage, ne soit pas dans le meilleur état possible, on y trouve des orangers, des citroniers, etc., courbés sous le poids de fruits prêts à être cueillis. Les jasmins d'Arabie et les violettes couvrent la terre. Le froment et l'orge croissent indistinctement. Le tour des murs est planté de grands dattiers, dont les longues branches s'étendent à droite et à gauche ; elles ont environ quatorze pieds. Chaque grappe de dattes, qui ressemble à une énorme grappe de raisin, pèse de vingt à trente livres..... Les Mores ne font pas d'allées dans leurs jardins ; on n'y trouve que des sentiers irréguliers.... Il n'y a que les Chrétiens qui cultivent les pois et les pommes de terre. Les melons d'eau, comme par une prévoyance divine, sont d'une bonté particulière, et viennent en grande abondance.... Il se trouve dans notre voisinage de charmans bois d'oliviers ; mais il est désagréable de s'y promener quand les olives sont mûres, parce que l'on est exposé à les voir tomber sur soi, toutes pleines d'huile. »

Hadgi Abderraham, ambassadeur de Tripoli à la cour de Londres, avoit épousé une jeune Grecque ; mais, depuis le jour de son mariage, son costume étoit moresque : « elle avoit pour vêtement de dessus, dit l'auteur du voyage, un baracan bleu transparent, retenu sur les épaules par un nœud de brillans, auquel pendoient plusieurs rangs de perles. Elle avoit de doubles bracelets d'or au bras. Son bonnet étoit tout en or, avec un bandeau noir passant par dessus le front, garni de pierreries qui lui tomboient sur la figure. A chacune de ses oreilles étoient suspendus six grands anneaux montés en diamans, perles et autres pierres précieuses. Deux esclaves noires se tinrent constamment à ses pieds pendant tout le tems de notre visite. »

Un autre jour, l'auteur du voyage vit la jeune Grecque dans son lit ; « elle étoit charmante, dit-elle, quoique indisposée. Un baracan de soie cramoisie l'enveloppoit ; elle étoit couverte d'une légère courte-pointe d'une belle toile garnie de rubans de diverses couleurs, qui formoient un grand nombre de petites bandes étroites ; son oreiller étoit de soie cramoisie brodée en or. »

Chez les Mores, dès le moment de la naissance d'une fille, on travaille à son trousseau. Outre les articles de garderobe, comme souliers, baracans, pantalons, chemises, jilecs et bonnets qu'un beau-père envoie à son gendre futur, se trouvent des rideaux d'appartement, des coussins brodés et d'autres objets. Les articles de la même espèce sont empaquetés séparément et renfermés dans des boëtes quarrées de dimension semblable ; on porte ces boëtes en grande pompe, et un certain nombre de femmes sont louées pour chanter un hymne d'allégresse, qui commence quand le cortège quitte la maison du père, et finit quand il entre dans celle de l'époux.

LE SEVRAGE.

Je ne doute plus de rien en fait d'amour paternel et maternel. J'ai vu deux époux du faubourg St-Germain, les plus entêtés de la vanité et de la politique, se livrer aux plus singulières pratiques et faire les gambades les plus folles, pour consoler leur jeune enfant de la privation de sa nourrice.

Il y a de pauvres petits martyrs qu'on envoie à dix, vingt ou trente lieues, entre les mains d'une femme à-peu-près inconnue, qui prend des nourrissons par calcul, et fait son métier le plus commodément qu'elle peut, sous la surveillance du maire de la commune. Quand ces petits innocens doivent revenir à la ville ou quitter le sein mercenaire, ils n'éprouvent pas de violens regrets, ils n'avoient pas un grand attachement, et leur sevrage est un plaisir.

Mais quand une mère est riche ou tendre, quand elle garde son enfant près d'elle et qu'elle l'allaite elle-même, ou qu'elle le fait nourrir dans sa maison par une grosse paysanne bien fraîche et bien choisie, le poupon s'accoutume à ce régime, et l'époque où il faut changer le lait, doux breuvage, contre la semouille et le bouillon gras, est dure et cruelle à passer.

L'enfant crie, l'enfant se désespère, et c'est alors que la

patience de ceux qui l'élèvent trouve l'occasion de s'exercer. La nuit, il n'y a plus de sommeil, le jour, il n'y a plus d'appétit : les joujoux n'offrent que de vaines distractions, Polichinelle est sans charme et le tambour sans harmonie ; quilles, charriot, maisonnette, soldats de plomb, tout est dédaigné et repoussé. L'enfant maigrit et pâlit, et la peine que les malheureux parens ressentent au fond de leur ame, seroit difficile à décrire.

Cependant il faut sauter et se mettre en quatre pour amuser le petit bambin. Le père se met à faire la cabriole sur le tapis, la mère se coëffe en vieille bonne femme, et marche un bâton à la main, en branlant la tête ; tous deux font des grimaces à faire rire des morts ; ils redoublent, ils s'excitent : on diroit une bacchanale, on se croiroit au Mardi gras ; il vient des visites, et les gens du dehors pensent qu'ils sont chez un couple échappé de Charenton. Mais bientôt la raison de ce tapage est connue, les visiteurs mêmes entrent en danse, et à la fin tout cet éclat de gaîté sèche les pleurs du nourrisson qu'on sèvre, il ouvre de grands yeux, il présente ses petites mains, il lève ses pieds mignons, il veut être aussi de la fête, il consent à manger et à boire ; quelques larmes reparoissent bien encore au moment de se coucher, mais la nourrice a reçu son congé, elle est partie les poches pleines d'argent, avec dix robes neuves ; elle oublie l'enfant et l'enfant l'oublie : les sentimens de cet âge et de cette condition ne sont pas bien profonds, le lendemain il n'y paroît plus, et les deux époux fidèles retrouvent dans la santé de l'objet de leur affection, la récompense et le prix de leur dévouement et de leurs soins.

B*****.

BIOGRAPHIE DES HOMMES VIVANS, ou *Histoire, par ordre alphabétique, de tous les Hommes encore vivans* qui ont marqué à la fin du 18me siècle et au commencement de celui-ci, dans toutes les contrées et principalement en France, par leurs écrits, leur rang, leurs emplois, leurs talens, leurs malheurs, leurs crimes, et où tous les faits qui les concernent sont rapportés de la manière la plus impartiale et la plus authentique ; ouvrage entièrement neuf, et où l'on n'a admis aucun article d'hommes morts, afin qu'il fût un complément naturel et sans double emploi de la *Biographie universelle*, comme de tous les

autres Dictionnaires historiques et biographiques. Troisième et dernière livraison, composée des tomes IV et V.

Sur papier carré fin, 14 fr. et 19 fr. franc de port par la poste ; grand-raisin fin, 24 fr. et 30 fr. *idem* ; vélin superfin, 48 fr. et 53 fr. *idem*.

Le prix de l'ouvrage entier, composé de 5 volumes, est de 35 fr. pour le papier carré, de 60 fr. pour le papier grand raisin fin, et de 120 fr. pour le vélin grand raisin broché en carton.

A Paris, chez L. G. Michaud, libraire, rue des Bons-Enfans, n.° 34.

BOUTS RIMÉS POUR LE 20 AVRIL.

Vautour
jeunesse
amour
richesse
Bordeaux
cassette
bureaux
Fanchette
forfait
pensée
portrait
sensée.

MODES.

Les chapeaux de printems sont encore fort rares dans les promenades ; on y voit quelques robes de perkale et quelques spencers de lévantine ; mais les robes d'hiver se rencontrent à chaque pas. Dans les spectacles les costumes n'ont pas changé non plus. Voici ce que nous avons dernièrement remarqué à l'Opéra : chapeaux à bord plat, la plupart blancs (voyez la gravure 1788), ornés de plumes d'autruche au lieu de marabouts ; plumes d'autruche sur des turbans ; plumes de marabout entremêlées d'épis d'or, sur des coëffures en cheveux.

Dans les magasins de modes, la bordure de chapeaux à passe la plus nouvelle, consiste en bouts de ruban, que l'on fixe les uns à côté des autres, après avoir fait à chacun d'eux trois plis dans la plus grande dimension. Les autres bordures sont, comme à l'ordinaire, un énorme bouillon entrecoupé, ou une rangée, deux rangées de coques.

La couleur lilas sert souvent de garniture aux chapeaux blancs. Viennent ensuite le lilas garni en gros vert, et le gros vert garni en lilas. Les chapeaux de crêpe citron sont tout jaunes; il y en a peu.

Les modistes tracent, comme à l'ordinaire, des sillons sur les passes. On commence à faire des chapeaux de gaze.

Les paquets de lilas sur le côté gauche des passes, sont beaucoup plus communs que les paquets de jacinthes. Le peu de jacinthes que l'on voit, est couleur de rose. Il y a sur quelques chapeaux violets, trois ou quatre paquets de violettes pareilles au chapeau.

Nous avons vu chez Mme. Gallet, marchande de modes, boulevart Poissonnière, n°. 29, à la Petite Estelle, près la rue Montmartre, des chapeaux en tissu de paille, de formes très-variées. Le fond des uns figure un chaperon; le dessus des autres ressemble à un casque. Il y en a aussi sur le fond desquels des pattes viennent se rattacher; d'autres qui semblent recouverts d'un fichu : la pointe de ce fichu est garnie, et sa garniture est un ruban de paille.

Il y a lieu de croire que l'on portera cette année beaucoup de pantalons de casimir mêlangé, blanc et lilas, bleu et blanc très-clair; et de poil de chèvre uni, de couleurs claires.

On a déjà vu quelques gilets en poil de chèvre côtelé, couleurs : paille, chamois, beurre frais, serin, etc.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1803.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

de modes, la bordure de chapeau
e, consiste en bouts de ruban, que
s autres, après avoir fait à chacun
grande dimension. Les autres bord
inaire, un énorme bouillon entremê
rangées de coques.
sert souvent de garniture aux cha
nite le lilas garni en gros vert, et l
Les chapeaux de crêpe citron sont
.
ent, comme à l'ordinaire, des
commence à faire des chapeau

ilas sur le côté gauche des passes.
muns que les paquets de jacinthe
l'on voit, est couleur de rose.
ux violets, trois ou quatre pap
u chapeau.
chez Mme. Gallet, marchande de m
ière, n°. 29, à la Petite Estelle
, des chapeaux en tissu de paille
Le fond des uns figure un chap
s ressemble à un casque. Il y en a
ls des pattes viennent se rattacher
couverts d'un fichu : la pointe de
garniture est un ruban de paille.
croire que l'on portera cette année
de casimir mélangé, blanc et lila
et de poil de chèvre uni, de

quelques gilets en poil de chèvre
chamois, beurre frais, serin, etc.

ce jour est jointe la Gravure 1803.

relatif à ce Journal, doit être adres
Mésangère, boulevart Montmartre, n°
martre. Les abonnemens datent du 1er

DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUQUER.

(1803.)

Chapeau de satin recouvert de Crêpe. Robe de Levantine garnie de bandes de Velours, et à Corsage boutonné.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 17. (Vingt-t

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravure
six, et 36 fr. pour un an. 5

En 1802, a été comme
Meubles et de Voitures : i
Dames, 18 N^os. par an. L'

LE

Lecteurs, il en est s
frappés dans leurs affectio
donne à toute l'amertume
cependant et qu'ils craig
Qu'ils aient le courage
nous l'a faite, et de ren
dans les affaires du monde
La douleur extrême n'e
On cesse de rien desirer
faire. On renonce aux d
travail qui les procure,
néglige ses devoirs.
La douleur est souven
renommée de ses larmes ;
pecte, évite avec soin ce q
de cette supercherie.
La carrière est ouverte
saisons se précipitent et
sur vos pas ; il faut obéir
pente qui nous entraîne tou
Aux tems humides et

N°. 17. (Vingt-troisième Année.) 25 Mars 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

LE PRINTEMS.

Lecteurs, il en est sans doute parmi vous qui ont été frappés dans leurs affections les plus chères. Leur ame s'abandonne à toute l'amertume de la douleur..... Qu'ils se relèvent cependant et qu'ils craignent de céder à un lâche désespoir. Qu'ils aient le courage de supporter la vie telle que le sort nous l'a faite, et de rentrer (puisque tôt ou tard il le faut) dans les affaires du monde.

La douleur extrême n'est souvent qu'une excessive paresse. On cesse de rien desirer pour n'avoir plus besoin de rien faire. On renonce aux douceurs pour ne plus s'inquietter du travail qui les procure, et pour satisfaire à la mollesse, on néglige ses devoirs.

La douleur est souvent une ostentation ; on se fait une renommée de ses larmes ; mais la vertu, qui toujours se respecte, évite avec soin ce qui pourroit donner jusqu'au soupçon de cette supercherie.

La carrière est ouverte, il la faut parcourir. Les jours, les saisons se précipitent et s'avancent ; les nécessités se pressent sur vos pas ; il faut obéir, il faut courber la tête et suivre la pente qui nous entraîne tous....

Aux tems humides et froids succèdent les matinées bril-

lantes. Le soleil a repris de la force : que votre ame s'épanouisse au-devant de ses feux. Ne rejettez plus vos regards en arrière.... Hélas ! en arrière tout est deuil et regrets ! Mais lancez votre esprit dans l'avenir qui se prépare ; bercez-vous des flatteuses espérances, et ne repoussez pas les illusions qu'une nature bienveillante offre sans cesse à vos sens agités.

La foule arrive et couvre les promenades. Les cafés sont peints à neuf. Le marchand de nouveautés garnit son magasin de robes et de mousselines nouvelles : mousselines françaises, venues de Tarrare, et qui le disputent à celles de l'Inde ; robes de Mulhouse ou de Vesserling, qui l'emportent sur celles de Suisse et qui rivalisent avec celles de Turquie. Déjà l'on a sablé le jardin du Palais-Royal, et bientôt, sur les boulevarts, vous verrez ces fameuses rangées de chaises où viendront s'asseoir nos beautés. Quelques femmes ont quitté les fourrures et les doubles schalls, et les jeunes personnes apparoissent en perkale et en spencer. On change les bourrelets de velours noir, des enfans, contre les bourrelets de satin, recouverts d'une coëffe blanche brodée à jour. Les petits-maîtres ont des pantalons encore, mais non plus aussi généralement avec des bottines ; ils portent des bas blancs et des escarpins. Les pantalons sont *gris clair*, ou d'une couleur qu'on nomme *gelée blanche*, et plus souvent olive tendre, ou *laurier naissant*.

C. P. **.

On annonce comme très-prochaine l'ouverture des beaux Jardins de TIVOLI pour la promenade journalière. De nouvelles plantations ont été faites ; on a formé, à côté des Montagnes, une nouvelle allée, et placé de nouvelles statues.

LE CORNET DE BONBONS.

J'ai, ce matin, au *Fidèle Berger*,
Acheté ce cornet, pour l'offrir à Julie :
Quelques vers bien tournés, quelqu'épître jolie,
Donneroient plus de grace à ce cadeau léger.

Le bonbon et les vers plaisent toujours aux belles :
L'un par l'autre augmente de prix ;
Et le sucre et les beaux esprits
Ont toujours des douceurs nouvelles ;
Partout des vers sucrés tous les cœurs sont épris.

Mais goûtons ces bonbons (1); ils sont vraiment exquis!
Voyons quelle est cette devise :
L'occasion fait le larron.
Ce vieux proverbe a bien raison;
Mais je n'aime pas qu'on le lise
Quand je présente du bonbon.

Je serai plus heureux, si j'en prends un second.
Que vois-je? une *demande*!... Aimez-vous, comme j'aime?
Certes, mon désir est extrême
De savoir ce qu'on me répond.
Prenons-en donc un autre. O ciel! que vois-je? non! (2)
Ce bonbon, sans comparaison,
Est bien plus doux que ses paroles.

Voyons si celui-ci parle plus poliment.
Il ne dit qu'un seul mot : c'est oui.... Propos frivoles!
Non, oui! c'est là parler trop laconiquement.
Mais je ferai si bien, que j'obtiendrai, j'espère,
De l'oracle de sucre une réponse claire.

Que dira ce morceau? *C'est selon*... Ah! vraiment,
C'est bien là répondre en normand.
Lisons, lisons encore. *Oui, j'aime constamment.*
Pour le coup c'est parler avec délicatesse.
Que j'aime à demander quand on répond si bien! (3)
Je veux continuer un si doux entretien. (4)
Qu'appelle-t-on amour? — Une agréable ivresse.
Encor!... Ah! c'est divin! Je crois qu'à parler net,
J'ai tout l'esprit du jour au fond de mon cornet.

Ce cadeau, j'en suis sûr, enchantera Julie....
Mais quoi! de mon cornet je vois déjà le fond!
Il n'y reste plus qu'un bonbon;

---

(1) Il mange un bonbon.
(2) Il mange le bonbon dont il a lu la devise.
(3) Il mange plusieurs bonbons qu'il a dépliés.
(4) Il lit plusieurs devises.

Et puisse la devise au moins être jolie !
Pour ne pas nous laisser tenter,
Le mieux est de n'y pas goûter.

J. P. BRÈS.

Pour donner une idée du genre de vie que mènent les hommes de loi qui sont riches (et ils le sont presque tous), je vais parler du dernier dîner que m'a offert un avoué, et de la soirée qui l'a suivi. Vous me direz si on fait mieux dans le grand monde. A six heures et demie (heure à laquelle le père de M. D*** soupoit autrefois) nous nous assîmes à une table couverte de la plus belle vaisselle plate et des plus beaux cristaux. Huit bougies, supportées par des flambeaux d'argent, remplaçoient les quinquets que l'on voit encore dans de fort bonnes maisons. Trois services complets, un dessert magnifique, et des vins de toutes les espèces, égayèrent les nombreux convives sans leur causer aucune surprise, si ce n'est à moi. Quand on eut savouré le moka et les liqueurs fines, on se rendit dans un salon qui pourroit rivaliser pour l'élégance avec ceux de la Chaussée d'Antin, quoiqu'il en soit à une demi-lieue ; là, j'eus le tems d'examiner à loisir la toilette des dames, qui étoient toutes femmes, sœurs ou parentes d'homme de loi. L'une se distinguoit par son witz-choura couleur d'*eau du Nil*, l'autre par son bonnet *à la duchesse*, en point d'Angleterre, une troisième par ses *douze* bagues et ses *dormeuses* (on n'en est pas encore venu à la rivière de diamans), d'autres enfin se faisoient remarquer par leur ton recherché, leurs minauderies, et leurs phrases romantiques. Je m'attendois à voir quelque contresens qui trahiroit le quartier et l'ancien ton de la maison. Point du tout. La soirée fut parfaite. Il n'y eut point de concert, point de petits jeux, mais un écarté effrayant. A une heure du matin, chacun se retira, se promettant bien de recommencer la même vie le lendemain, à moins qu'il n'y eût une représentation extraordinaire à l'Opéra ou des préparatifs à faire pour Longchamp.

****

STANCES AU SOUVENIR.

Paisible ami de tous les âges,
Doux souvenir,
A travers de légers nuages
Je vois tes riantes images
Paroître et fuir.

Je vois les scènes fortunées
De mon printems,
Et ces roses sitôt fanées
Qu'avec l'amour j'ai moissonnées
Dans mes beaux ans.

Souvent aussi, plein de tristesse,
Vêtu de deuil,
Tu m'offres la jeune maîtresse
Que vint ravir à ma tendresse
L'affreux cercueil.

Ainsi, du tems que tu désarmes
Heureux vainqueur,
Tu souris à travers les larmes,
Et tu sais répandre des charmes
Sur la douleur.

M. G. . . . .

VOYAGE A TRIPOLI, *ou* RELATION D'UN SÉJOUR DE DIX ANNÉES EN AFRIQUE, CONTENANT DES RENSEIGNEMENS ET DES ANECDOTES AUTHENTIQUES SUR LE PACHA RÈGNANT, SUR SA FAMILLE, ET SUR DIFFÉRENS PERSONNAGES DE DISTINCTION DE LA COUR DE TRIPOLI, AINSI QUE DES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS PRIVÉES DES MORES, DES ARABES ET DES TURCS. *Traduit de l'anglais, sur la seconde édition, par J. Mac Carthy, chef de bataillon d'infanterie en non-activité, chevalier de la Légion d'honneur* (1).

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Dès qu'un décès arrive dans une famille, l'alarme est aus-

(1) Deux volumes in-8° l'un de 392, l'autre de 394 pages, dans lesquels se trouvent 7 gravures au lavis et une carte. Prix : 15 francs, à Paris, chez P. Mongie aîné, libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

sitôt donnée, et les parentes les plus éloignées accourent, pour se lamenter sur le corps du défunt. « Rien n'est plus affligeant que de voir une veuve ou une mère inconsolable, obligée de recevoir les visites d'une centaine de femmes, qui s'offrent pour pleurer avec elle. Chacune la prend à son tour dans ses bras, lui place la tête sur son épaule, et crie ainsi sans interruption pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'enfin l'infortunée, étourdie par tout ce bruit, et fatiguée d'entendre constamment répéter son malheur, tombe sans connoissance de leurs bras sur le plancher ! »

La peste se déclara à Tripoli pendant le séjour de l'auteur de ce voyage. « On ne communique plus ensemble maintenant, dit-elle, qu'en tenant un flambeau de paille entre la personne admise dans la maison, et celle qui lui parle. On ne reçoit plus un ami que dans un appartement garni de nattes, et au fond duquel il va s'asseoir sur une chaise de paille, que l'on ne touche ensuite que lorsqu'elle a préalablement subi une fumigation. Toutes les clefs donnant entrée dans la maison sont gardées par le maître.... Notre maison, la dernière des maisons chrétiennes qui soit restée en partie ouverte, a commencé le 14 juin une quarantaine complette. La grande salle qui se trouve à l'entrée est divisée en trois parties. La porte ne s'ouvre qu'une fois par jour. Le maître se rend lui-même dans la première salle, d'où il envoye un domestique pour l'ouvrir. Le domestique revient, et la personne qui est dans la rue attend jusqu'à ce qu'on lui dise d'entrer avec les provisions qu'on l'a chargée d'acheter. Cette personne trouve en entrant un vaisseau plein de vinaigre et d'eau pour y déposer la viande, et un autre rempli d'eau pour les légumes. Parmi les articles que l'on peut introduire sans précaution, sont : du pain rassis, du sel en barre, de l'huile et du sucre pourvu qu'il n'ait pas d'enveloppe. Quand tous les articles d'approvionnement sont entrés, le porteur met le compte auprès, et ce qui peut revenir sur l'argent qu'on lui a donné, et sort en fermant la porte sur lui. On brûle de la paille au moyen d'une lumière placée au bout d'un bâton, et lorsque l'on croit la salle suffisamment purifiée, le domestique ramasse l'argent sans le toucher et l'expose au dessus de la fumée de la paille, ferme la porte, et rend la clef à son maître qui a été présent pendant toute la durée de ces différentes opérations. »

Les matières les plus susceptibles de s'imprégner de miasmes

pestilentiels, sont le coton, la laine, la toile, les peaux non apprêtées, le chanvre, le houblon, les fruits couverts de duvet, etc.; tandis que le blé, les légumes, le pain rassis et les fruits sans duvet ne peuvent communiquer la contagion. Un bouquet de fleurs est dangereux; il en est de même des parfums.

On place à la tête du cercueil d'un homme, son turban, aussi orné qu'on le peut, et aussi volumineux que son rang le permet. Au lieu d'un turban on attache au haut du cercueil d'une femme un gros bouquet de fleurs nouvelles, si l'on peut s'en procurer, ou d'artificielles, si on ne le peut pas. On ne voit d'inscriptions que sur les tombeaux des gens de quelque importance; mais dans toutes les classes on a l'habitude de visiter souvent le petit espace qui renferme les restes d'un ami. Ce sont surtout les femmes qui font ces pieuses visites.

Le tems fixé pour le deuil d'une veuve est de quatre mois dix jours. Pendant ce tems elle entrelace ses cheveux de rubans blancs et substitue un bandeau blanc au bandeau noir qu'elle a coutume de porter. On n'apperçoit dans ses appartemens ni rideaux, ni miroirs, ni tentures. Les esclaves noires portent leurs bonnets retournés; la maîtresse ne porte point de pierreries et ne fait point usage d'eaux de parfums.

INSCRIPTION

Pour le tombeau de Jacques Delille, *placé près de celui de Grétry, au cimetière du P. Lachaise.*

Delille, ami des champs, repose en ces bosquets :
Le chantre des Jardins, le Virgile français,
Devoit, avec Orphée, habiter l'Elysée,
Et s'y complaire encor, quand sa lyre est brisée.

Eloi JOHANNEAU.

Nota. Le tombeau de ce poète illustre n'a pour inscription que ces deux mots, qui disent beaucoup à la vérité : *Jacques Delille;* mais il y a, comme l'on sait, deux autres hommes célèbres de ce nom, un géographe et un historien : il réclame donc encore une inscription, sinon pour les contemporains, au moins pour la postérité.

AVIS AUX ABONNÉS.

Les Numéros du mois de janvier étant épuisés, nous n'avons pu faire remonter quelques abonnemens au delà du 1er. février.

MODES.

Parmi les étoffes nouvelles, on remarque chez les modistes des *gazes-marabouts*, qui sont quadrillées de diverses couleurs comme les étoffes écossaises; leur nom vient de ce qu'à côté d'une raie de satin se trouve une raie fort légère et tant soit peu duveteuse. Un fond de gaze écrue, broché en paille, est encore une étoffe nouvelle. Cette étoffe vient de Lyon. Les crêpes français, qui jusqu'ici avoient été unis, se trouvent quadrillés maintenant. Quelques rubans nouveaux, fond moiré, en grande largeur, ont des bordures écossaises.

Deux blondes garnissent le bord de quelques passes; plus souvent, ce sont deux biais de gaze, ou, comme nous l'avons dit, des bouts de ruban, rangés les uns à côté des autres, et formant trois ou six plis chacun. Les coques, sur le bord des passes, sont devenues rares.

La semaine dernière, les côtes que l'on formoit sur une passe, se dirigeoient toujours vers le haut de la passe; cela n'est plus général; on voit quelquefois cinq ou six côtes qui suivent la même direction que le bord de la passe.

Les fleurs qui ornent les chapeaux, sont presque toujours du lilas, dont les grappes se portent réunies en botte.

Outre les chapeaux écossais, il y en a de blancs, garnis en lilas ou en rose; de lilas, garnis en vert, et de verts, garnis en lilas. Jamais le vert n'est du vert clair. Nous avons oublié les chapeaux de crêpe citron, sur lesquels on met des grappes de lilas-lilas, ou quelquefois égal nombre de touffes d'immortelles jaunes et de grappes de lilas.

On porte beaucoup de robes à pélerine avec de petits volans. Quelques redingotes ont une garniture de brandebourgs plus large qu'à l'ordinaire.

Encore une nouvelle étoffe pour gilets; elle est en poil de chèvre tissé, fond blanc, zébré en chamois, en bleu, en vert; fond chamois, zébré en rouille; fond serin, zébré en vert; fond blanc, zébré en rose, en aurore.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1804.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

MODES.

lles, on remarque chez les
qui sont quadrillées de fi
écossaises; leur nom vient
atin se trouve une raie lis
use. Un fond de gaze écrue
une étoffe nouvelle. Cette
s français, qui jusqu'ici ne
drillés maintenant. Quelque
é, en grande largeur, ou

le bord de quelques passes
ais de gaze, ou, comme
ruban, rangés les uns à côt
ou six plis chacun. Les cap
nt devenues rares.
es côtes que l'on formoit su
urs vers le haut de la passe.
quelquefois cinq ou six côte
que le bord de la passe.
s chapeaux, sont presque to
se portent réunies en bot
ais, il y en a de blancs, gar
garnis en vert, et de verts,
t du vert clair. Nous avons
n, sur lesquels on met des p
s égal nombre de touffes d'
le lilas.
bes à pélerine avec un petit
ne garniture de brandebourg

ffe pour gilets; elle est en p
ébré en chamois, en bleu, et
ouille; fond serin, zébré en
en aurore.

st jointe la Gravure 1804.

ce Journal, doit être adress
e, boulevart Montmartre, n.°
es abonnemens datent du 1.er ou

IMERIE DE NICOLAS-VAUGUEL.

(1804.)

Robe de satin, garnie de duvet de Cygne. Chapeau de satin, orné d'un panache de Marabouts.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 18. (Vingt-t

JOURNA

DES

Le Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravure
six, et 36 fr. pour un an. 5

En 1802, a été commen
Meubles et de Voitures : il
Dames, 18 N^os. par an. L'a

La comédie intitulée :
pnée qu'après *Jeanne d'*
apportée, l'*héroïne* a ét

L'Opéra-Buffa a été f

L'Ile de Babilari, p
épense, est d'un genre
ne le drame à l'Opéra-
ajet ne soit pas plus neu

Le Bal bourgeois au
Victorine aux Variétés
Martin, telles sont, dit-
seront représentées.

Le Hussard et le Tam
logement aux Variétés ; l
posés. — On applaudit t
vile final des *Plaideurs*

AIR : *Vaudeville*

On dit les homm
On dit la femme
Depuis longtemp
Occupe ici-bas b

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 18. (Vingt-troisième Année.) 31 Mars 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

La comédie intitulée : *Orgueil et Vanité* ne devoit être jouée qu'après *Jeanne d'Arc*, mais cette décision ayant été rapportée, l'*héroïne* a été obligée de battre en retraite.

L'Opéra-Buffa a été fort suivi jusqu'à présent.

L'Ile de Babilari, pour laquelle on a fait beaucoup de dépense, est d'un genre gai, ce qui convient bien mieux que le drame à l'Opéra-Comique ; c'est dommage que le sujet ne soit pas plus neuf.

Le Bal bourgeois au Vaudeville, *le Moulin de Bayard* et *Victorine* aux Variétés, *le Banc de sable* à la Porte St.-Martin, telles sont, dit-on, les premières nouveautés qui seront représentées.

Le Hussard et le Tambour n'ont pu obtenir un billet de logement aux Variétés ; les *fifres* du parterre s'y sont opposés. — On applaudit toujours vivement, dans le vaudeville final des *Plaideurs de Racine*, les couplets suivans :

AIR : *Vaudeville de Haîne aux Femmes.*

On dit les hommes inconstans,
On dit la femme peu fidèle,
Depuis longtemps cette querelle
Occupe ici-bas bien des gens.

Mais, pour parler sans épigrammes,
Qui donc aime plus à changer
De ces Messieurs ou de ces Dames ?....
L'affaire est encore à juger.

Pour goûter du vin du bon clos,
A table lorsque l'on m'invite,
Jamais je ne réponds de suite
C'est du Bourgogne, ou du Bordeaux.
De la bouteille, ami sincère,
De peur d'un jugement léger,
Je dis, vidant vingt fois mon verre :
L'affaire est encore à juger.

*

Les magasins de modes de la rue Vivienne et des boulevarts sont presque vides ; mais de brillans colifichets se préparent en secret pour les concerts de la semaine sainte et la promenade de Lonchamp.

Mlle. BUSC ET Mr. CORSET, tel est le titre d'une caricature nouvelle, qui signale le double ridicule des femmes qui ont repris les robes à longue taille, et des hommes qui portent des corsets. Les deux modèles ont été dessinés dans une salle de bal.

Il sembloit, au mois de janvier, qu'il y eût surabondance d'almanachs ; cependant celui que nous allons annoncer, manquoit, et quoiqu'il arrive tard, son succès est assuré, parce que les renseignemens qu'il donne sont exacts et très-étendus. Cent dix pages des ANNALES DE LA MUSIQUE, ou ALMANACH MUSICAL (1), sont consacrées aux adresses des *musiciens*, *artistes*, *amateurs*, *compositeurs*, *acteurs lyriques*, *chanteurs*, *cantatrices*, *instrumentistes*, *luthiers*, *graveurs*, *imprimeurs*, *marchands et copistes de musique*, *professeurs et accordeurs d'instrumens*, *fabricans de cordes d'instrumens*, *maîtres de chapelle*, *d'institutions*, *d'écoles et de classes de musique*, *etc.* ; une *Bibliographie musicale* occupe 124 pages ; viennent ensuite les *Inventions*, la *Nécrologie*, les *Éphémérides*, etc., etc.

(1) Un volume in-18. Prix : 3 francs 50 centimes, et, port franc, 4 francs, à Paris, au bureau des Annales, chez Moreau, imprimeur, rue Coqnillière, n°. 27.

Parmi les voitures qui ont été commandées pour Longchamp, nous avons remarqué une calèche dont la caisse en *moiré métallique*, imite la pierre verte et ondée que l'on nomme *malachite*.

Je connois deux Dames l'une très-maigre et l'autre très-grasse, toutes les deux également coquettes. Ne trouvez-vous pas, dit la première, que j'ai pris de l'embonpoint; n'est-il pas vrai, dit l'autre, que j'ai considérablement maigri?

Comment iras-tu à Longchamp? — A cheval. — Ce n'est pas cela, je parle de ton costume? — Habit puce, gilet ventre de biche et pantalon vert sauterelle. — Tu donnes dans le genre animal, et moi dans le végétal. — Que veux-tu dire? — J'aurai un habit épinars, un gilet paille, et un pantalon olive. — Et quel sera ton équipage? — Mon coupé chocolat, avec mes jolis chevaux couleur café.

Nous avons parlé d'un *Aristote*, sujet de pendule. Voici maintenant un *Alcibiade*, car nos sculpteurs et ciseleurs passent en revue tous les grands hommes de l'antiquité. Ce n'est point ici l'amant de Théone, prêtresse généreuse, ou le fol Athénien accusé d'impiété, ce n'est point non plus le rival de Nicias partant pour Syracuse et déjà redouté de ses concitoyens, c'est Alcibiade écoutant les leçons de Socrate et cherchant à se pénétrer des hautes règles de sagesse dont il ne fit, hélas! par la suite que trop peu d'usage.

Ce modèle de pendule est des plus récens et des plus recherchés. Il est, comme on voit, dans le style grave; et c'est un meuble pour le salon d'un littérateur ou pour la bibliothèque d'une femme d'esprit.

LE PERROQUET.

Les perroquets sont de bonnes bêtes qui se laissent prendre volontiers et qui vivent gaîment au milieu de nos sociétés.

Il y en a un chez Mme. **, qui dit plus de jolies choses, qu'il n'est gros et qui est plus savant que l'*âne savant* lui-même. Il a une manie singulière et un instinct qui le sert

merveilleusement, il prend des dragées de toutes mains, des vieilles et des laides ; mais il ne répond qu'aux paroles des femmes jeunes et fraîches.

Perroc (comme on l'appelle) aime beaucoup à sauter sur les épaules blanches et polies. N'ayez pas peur qu'il les frappe de son bec crochu. Il les carresse bien plutôt de son aile et ensuite, revenant par devant comme un flatteur, il prend des noisettes et des olives entre les dents des bouches mignonnes qui lui sont ouvertes.

On peut laisser Perroc courir sur la table, sans danger ; il se perche sur les huiliers et les caraffes, et jamais il n'a rien cassé.

Perroc est admis à la toilette de Madame et quelquefois se mettant en colère de ce qu'elle veut tourner et cacher ses beaux cheveux, il vole sur la tête de la nymphe et il rompt avec ses pattes toute l'économie de la coëffure.

L'autre jour Perroc déchira un turban rouge et or, un turban magnifique que sa maîtresse avoit déjà mis à l'Opéra et qui l'avoit fait prendre pour la Géorgienne de l'ambassadeur de Perse. Ce sont des caprices qu'on lui passe à cause des charmantes qualités qu'il a d'ailleurs et dont la nature l'a doué à profusion.

Madame **, qui est veuve (ce dont elle enrage), n'a jamais, dit-elle, entendu de voix plus douce et plus mielleuse que celle de Perroc, quand il est dans ses bons jours ; car dans les momens de dépit, il a certes l'accent aigre comme celui d'un mari jaloux.

Madame ** l'a payé cent louis ; mais il eût été payé le double que le marché auroit encore été bon. Il y a une princesse étrangère qui a offert, pour l'avoir, une parure entière en émeraudes ; une marquise, un peu fanée et qui rejette ses passions sur les bêtes, auroit donné pour celle-ci un nécessaire garni de perles et toute une bibliothèque reliée en maroquin.

Vaines tentatives, la maîtresse est fidèle à son oiseau, et je crois, sans raillerie, qu'avant de s'en détacher, elle sacrifieroit de grand cœur amis et cousins, et peut-être même davantage.... tant les femmes ont de goût pour les perroquets !

B**.

PORTRAIT ÉNIGMATIQUE.

Monstre affreux et cruel, j'exerce mes ravages
Parmi les animaux, les mortels et les dieux ;

L'enfant et le vieillard ressentent mes outrages ;
Je règne dans les airs, sur la terre, en tous lieux.
Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes,
Mon mal, loin de guérir, croît à chaque moment ;
Dans mon propre malheur, je trouve quelques charmes,
Et le bonheur d'autrui fait mon plus grand tourment.
A voir ce qui n'est pas, toujours je m'étudie ;
La vérité me blesse et je crains son flambeau ;
Conduite par l'erreur et du remords suivie,
Lentement des mortels je creuse le tombeau.

****

VOYAGE EN ALLEMAGNE, DANS LE TYROL ET EN ITALIE, PENDANT LES ANNÉES 1804, 1805 et 1806 ; *par Madame de la Recke, née comtesse de Médem.* Traduit de l'allemand par Mme la baronne de Montolieu (1).

Lorsque Mme de la Recke partit pour l'Italie, sa santé délabrée souffroit de la température du Nord, voilà le motif de son voyage.

Elle quitta Bareuth le 24 août 1804. Le costume des femmes du Tyrol lui parut avantageux ; il est propre et annonce l'aisance ; elles portent des corsets serrés, des jupes courtes, des cheveux lisses sur le front, et un chapeau qui repose sur la nuque. Même dans les villages, les femmes ont des chaînes d'argent assez massives et des colliers en métal doré. Ces ornemens se transmettent par héritage des mères aux filles. « Je n'oublierai jamais, dit Mme de la Recke, les jours que j'ai passés à BOTZEN. Le Tyrol est le pays qui m'a le plus rappelé les tems anciens. J'y ai trouvé la plus heureuse simplicité de mœurs, une philantropie sincère, désintéressée, et la vraie hospitalité sans intérêt et sans ostentation. »

A VÉRONE, les rues sont larges, mais malpropres ; « tout, dit Mme de la Recke, y indique une prospérité déchue. On y voit plusieurs grandes maisons portant même le nom de palais, et qui n'ont que les cadres des fenêtres ou du papier sale et déchiré en place de vîtres. »

La salle de spectacle a cinq étages de loges; Mme de la Recke y vit jouer un opéra de Goldoni. « Vers la fin de la pièce, dit-elle, notre conducteur s'étoit absenté. Nous apprîmes, lors

(1) Quatre volumes in-8° de 322, 400, 246 et 232 pages. Prix : 20 francs, à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

qu'il rentra, qu'un assassinat venoit d'être commis à la porte du spectacle. Une dame qui étoit à côté de moi demanda avec avidité si le pauvre assassin s'étoit sauvé. Je ne pus cacher ma surprise de ce que ce n'étoit pas de l'assassiné, mais du meurtrier qu'elle étoit en peine. Dans l'entretien qui s'entama entre nous à ce sujet, elle me dit avec un ton de bonhomie, mais très-sérieusement : Il y a un an que l'assassiné a donné à l'assassin un sujet de jalousie; depuis lors celui-ci guettoit l'occasion de le punir, et l'a enfin trouvée. Nous autres Italiens, nous sommes de bonnes gens quand on ne nous offense pas; mais jamais nous ne pardonnons, et nous gardons pendant des années le souvenir d'une injure, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de satisfaire notre vengeance. Nous ne savons pas aimer ni haïr à demi. »

Mme de la Recke parle dans les termes suivans de la fondation de VENISE : « Il y a des siècles que de pauvres proscrits, privés de leurs propriétés, errans sur les mers, sauvèrent leur vie dans ces lagunes. Ils prirent la résolution hardie de fonder une ville au milieu des flots, et reposant sur des pilotis. Tous se mettent à l'ouvrage avec courage et persévérance, et au sein de la plus affreuse détresse, s'élève un état puissant qui s'accroît rapidement..... Nous sommes comme dans un monde de féerie, tout nous est nouveau : il me semble être devant une lanterne magique; je ne puis me fixer à aucune image. Nous voyons dans les maisons qui sont vis-à-vis de nous, des femmes de la plus charmante figure; nous entendons leur jolie voix, nous pouvons même distinguer les paroles, et l'onde nous sépare. Quelle ville singulière! ..... Venise, qui a sept milles de tour, est bâtie sur cent trente-huit petites îles, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est presque insensible. Tous les édifices reposent sur des mats très-forts, enfoncés dans le terrein, et liés ensemble par des barres et des grilles de fer. Le flot recouvre les poteaux, et les bâtimens ont l'air de sortir de l'eau. Quelques rangées de maisons sont séparées par des quais, des canaux qui forment les îles. (D'autres (comme notre auberge) semblent sortir immédiatement de l'eau, qui mouille les marches de pierre sur lesquelles on descend des gondoles pour entrer dans les maisons. Toutes ont une sortie derrière sur les rues. Plus de cent quarante canaux coupent la ville en tout sens, et quatre à cinq cents ponts joignent les rues étroites. Ces ponts sont très-étroits aussi, mais assez élevés pour que les gondoles puissent passer dessous, même dans le moment de la marée. »

« Mme de la Recke trouva la continuelle activité sur l'eau encore plus remarquable que la foule du peuple dans les places et dans les rues. Une gondole a ordinairement vingt-cinq pieds de long et quatre de large. On en compte neuf mille à Venise. Elles sont peintes en noir, et ont la forme d'une cabane. Des deux côtés, il y a des ouvertures vitrées.

Le guide de Mme de la Recke la conduisit par des rues les unes étroites, les autres spacieuses, à la place de Saint-Marc, si justement célèbre. « Quelque description, dit-elle, que l'on fasse de cette place, on est toujours au-dessous de la réalité; et rien ne peut exprimer la sensation que l'on éprouve en entrant dans cet immense carré long, entouré de trois côtés de majestueux et superbes édifices, et fermé par la vaste mer du quatrième côté. La place est entièrement pavée de carreaux de pierres plates et régulières; c'est une salle de toute immensité, ayant pour plafond la voûte du ciel. »

Dans tous les cafés, il y a foule pendant toute la nuit; on a peine à se frayer un passage à travers la cohue; aucun rang, aucun état ne dédaigne ce rendez-vous nocturne.

« On voit à Venise, dit Mme de la Recke, de brillans édifices, mais pas un arbre qui donne un ombrage rafraîchissant; des flots, des vaisseaux, mais point de prairies verdoyantes. L'air y est humide et rempli d'insectes qui privent du sommeil et font des piqûres douloureuses. »

MODES.

Les passes de chapeaux qui, pendant longtems ont été tout unies, sont maintenant aussi ornées que les bords : vous n'y voyez que cannelures, côtes ou bouillons, et d'un jour à l'autre, la direction de ces garnitures varie.

Outre les biais de gaze et les rubans découpés à dents, il y a, pour border les passes, des rangées de coques en ruban ou en gaze, que l'on fait serpenter.

Jamais, peut-être, les magasins de modes n'avoient offert d'aussi jolis assortimens de gazes. Commençons par les *gazes-cérès*, ainsi appelées parce que leurs ornemens brochés sont en paille; on en fait des chapeaux et des robes chez les premières modistes; les uns et les autres sont garnis de rubans et d'écharpes pareilles.

Immédiatement après cet article nouveau doivent être cités les *rubans-zéphirs émaillés* et les gazes pareilles, pour cha-

peaux et pour robes. Les rubans et écharpes en *crêpe brillanté*, ne sont pas moins remarquables. Leurs carreaux, leurs raies, leurs mouches, leurs bâtons rompus présentent dans les dispositions une grande variété.

C'est encore un article à distinguer que le *ruban-taffetas écossais et chiné* en très-grande largeur. Plusieurs modistes nous ont dit avoir acheté ces marchandises dans la maison Fremont jeune et Davaux, marché des Innocens.

En attendant les fleurs de caprice que l'on a coutume de fabriquer pour Longchamp, les modistes emploient beaucoup de lilas. Sur de la gaze citron et sur du gros de Naples bleu de ciel, c'est du lilas blanc; mais le lilas lilas est beaucoup plus commun, parce qu'on le pose indistinctement sur les étoffes gros vert, couleur paille et lilas, qui sont employées journellement.

Quelques robes de mérinos blanc se font remarquer non-seulement par le bouillonné en ruban lilas, qui en garnit le bord inférieur, mais par une bande également bouillonnée, qui part du haut du bras et vient aboutir au parement : la pélerine et les paremens sont couleur lilas.

Jusqu'ici les rouleaux appliqués au-dessus des volans en avoient suivi la direction : depuis quelques jours l'on voit au bas de la même robe, des volans droits et des rouleaux qui serpentent.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1805.

Le *Bon Genre*, 111me numéro, vient de paroître au bureau du *Journal des Dames*.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1805.)

Bonnet à l'enfant en Mousseline brodée. Robe de Levantine garnie de Rouleaux de Satin.

N°. 19. (Vingt-

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec u
le 15, avec deux Gravure
ur, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comme
Meubles et de Voitures : *I*
mes, 18 N^os. par an. L'

On a joué le même jo
l'Exilé, et au Vaudev
ages n'ont réussi que fo
médie (au quatrième ac
qu'il y a de mieux dans
Franchu.

Potier a joué par extra
ères de Molé; il avoit
manque plus que de pa

Angéline ou *la Champe*
ébés, à, dit-on, quelqu
Vaudeville, où elle avoit

Le Théâtre St-Martin p
remettre à flot.

La Fille de l'Exilé est

N°. 19. (Vingt-troisième Année.) 5 Avril 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On a joué le même jour, au Théâtre-Français, *Orgueil et Vanité*, et au Vaudeville *le Bal Bourgeois*. Ces deux ouvrages n'ont réussi que foiblement : la meilleure scène de la comédie (au quatrième acte), est imitée de *M. Guillaume*, et ce qu'il y a de mieux dans le *Bal* est une allemande réglée par Branchu.

Potier a joué par extraordinaire à Favart, au bénéfice des nièces de Molé ; il avoit déjà joué à l'Opéra-Comique : il ne lui manque plus que de paroître aux Français.

Angéline ou *la Champenoise*, qui doit être offerte aux Variétés, a, dit-on, quelque ressemblance avec *Victorine*, du Vaudeville, où elle avoit été présentée et refusée.

Le Théâtre St-Martin promet *le Banc de Sable*, et espère se remettre à flot.

La Fille de l'Exilé est l'objet d'une guerre de plume entre

des auteurs qui s'attaquent et s'injurient au sujet d'une scène *de déluge*. Autant de coups d'épée.... dans l'eau.

*

LES PETITS-MAITRES,

Cheveux lissés et bouclés, imprégnés d'essences. Teint animé et même parfois *colorié* d'un peu de rouge végétal. Cravatte roide et serrée, avec ou sans nœud, selon l'heure du jour. Pantalon flottant et court pour le soir; pantalon de soie et coton, collant, pour sortir à cheval le matin. Longs éperons, courte cravache terminée par un fouet à la russe. Gilet étriqué, jabot d'un pouce à petits plis, habit en pointe avec collet plat, chapeau à bord large, bottes légères ou souliers découverts, lorgnon pendu au cou et force breloques à la montre; voilà le signalement d'un petit-maître.

**

A Mlle. *****,

En lui donnant une pièce de vers intitulée : Une Maîtresse et mon Ami.

Heureux l'objet de ta tendresse!
En toi l'on trouve réuni
Ce qui plaît dans une maîtresse,
Ce qui fixe dans un ami.

W.

VOYAGE EN ALLEMAGNE, DANS LE TYROL ET EN ITALIE, PENDANT LES ANNÉES 1804, 1805 ET 1806; *par Madame de la Recke, née comtesse de Médem.* Traduit de l'allemand par Mme la baronne de Montolieu (1).

SECOND ARTICLE.

Mme. de la Recke avoit choisi Rome pour son quartier

(1) Quatre volumes in-8° de 322, 400, 246 et 232 pages. Prix: 20 francs, à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

d'hiver. « On m'assure, dit-elle, que cette ville offre le climat de l'Italie le plus sain pendant l'hiver ; de là le proverbe italien : il est difficile de mourir à Florence en été et en hiver à Rome. »

Lorsque Mme. de la Recke eut parcouru les lieux les plus rapprochés de sa demeure (la place d'Espagne), elle voulut connoître le Cours, cette rue si animée, si longue, et qui coupe la ville par le milieu. « C'est là, dit-elle, où le caractère du peuple se fait le mieux remarquer. Dans le tems du Carnaval, les masques bigarrés y prennent leurs divertissemens, sans cesse on y voit une cohue qui offre les contrastes les plus bizarres. Ainsi que dans d'autres villes d'Italie, on rôtit, on fait la cuisine en plein air.... A l'heure de midi et avant le coucher du soleil, on voit au Cours les plus brillans équipages ; c'est la jouissance du beau monde que de se promener ainsi en voiture, jusqu'à la place du Peuple. Là on s'arrête ; les cavaliers promeneurs montent à la portière de la voiture, et font la conversation avec les dames. »

Mme. de la Recke rencontra un convoi dans cette rue. A la suite du clergé marchoient deux confréries de pénitens. Sur le cercueil, orné de dorures et de divers dessins, étoit couché le corps d'une jeune personne.

« La main glacée de la mort, dit Mme. de la Recke n'avoit pas encore effacé tous ses charmes ; ses joues étoient même légèrement colorées. Un habillement violet couvroit les belles proportions de cette figure svelte sans les cacher entièrement. Des boucles de cheveux noirs entouroient son front pâle, et retenoient un voile blanc qui flottoit autour d'elle, comme le brouillard d'un jour qui s'éteint. »

Mme de la Recke profita de l'absence du Saint-Père, pour se faire montrer ses appartemens. « Dans la vaste salle à manger, dit-elle, on voit pour tout meuble, sous le dais d'un trône, devant un fauteuil recouvert de velours cramoisi, une petite table ronde qui est la table du Pape. Un usage consacré veut que le Pape mange toujours seul. Pendant le dîner, son médecin se tient debout au milieu de la table ; un laquais apporte chaque mets isolé devant la porte, là, un camerier qui a le rang de prélat, prend le plat, le présente au médecin qui en goûte quelques morceaux, ensuite au major-d'homme, qui le porte devant le Pape. Le vin est aussi goûté par le médecin, avant qu'on le pose sur la table. Des deux côtés du

Pape, il y a deux prélats qui font l'office de chambellan et découpent les viandes. »

Presque tous les voyageurs reprochent aux Romains le vide qui règne dans leurs sociétés. Les jeunes personnes n'y paroissent que très-rarement ; la plupart sont élevées dans des couvens, où elles restent jusqu'à leur mariage. « Il manque donc dans les sociétés de Rome, dit Mme de la Recke, le charme de la vivacité de la jeunesse. »

Tout le monde sait qu'en Italie l'on parle haut dans les salles de spectacle, et que tout l'intérêt de la pièce est perdu pour ceux qui voudroient en jouir ; mais voici une particularité que nous croyons peu connue : « Au théâtre romain, les deux pièces se suivent, non pas l'une après l'autre, mais entremêlées ; après le premier acte de l'opéra suit le premier acte de l'autre pièce, et ainsi de suite. »

LA COQUETTE FIXÉE.

Je ne voulais jamais aimer,
De l'amour je bravais les charmes ;
Je comptais pour rien les alarmes
Des cœurs que j'avais su charmer. (*Bis*)
Soit froideur, soit coquetterie,
Je me riais de leurs tourmens ;
Et, dans une indolente vie,
Je passais ainsi mes beaux ans.

Mais le plus joli des garçons
Arriva dans notre village.
Je changeai bientôt de langage,
Voyant Licas aux cheveux blonds. (*Bis.*)
Pour mon cœur plus de badinage ;
Les sombres traces de l'ennui
Se peignirent sur mon visage,
Je connus enfin le souci.

Le soir on chantait au hameau ..
Ah ! Licas chantait à merveille !
Quelle voix ! il charmait l'oreille.
Les filles disaient : qu'il est beau ! (*bis.*

Il soumit les plus inhumaines ;
Climène, Lise, Amarillis,
Tour-à-tour partageant ses peines,
Toutes s'en disputaient le prix.

Ah ! que l'amour fut bien vengé.
De ma cruelle indifférence !
Je sentis alors sa puissance ;
Hélas ! que mon cœur fut changé ! *(bis.)*
Mais, en vain, Licas insensible
Me fit bien cher payer les maux
Que ce cœur, jadis inflexible,
Avait fait à tous ses rivaux.

Mlle. Aurore.

SOIRÉES MUSICALES.

Le carême est le tems des concerts. Ce n'est pas que les musiciens aient les doigts plus dégourdis qu'à toute autre époque, ni que les chanteurs possèdent une voix plus mélodieuse, au contraire, ils ont à combattre les rhumes et les brouillards ; mais les soirées sont longues, les femmes ont besoin de se reposer des spectacles et des bals auxquels elles ont assisté pendant tout l'hiver ; d'ailleurs, avant d'adopter le costume léger du printems, elles sont bien aises d'étaler leurs fourrures, leurs gazes d'or et leurs diamans. Je parle principalement des dames, parce qu'en fait de plaisirs elles donnent le ton, et que partout où elles portent leurs pas, jeunes et vieux s'empressent d'accourir.

Malgré la juste réputation dont jouit le célèbre Lafont, j'ai vu cependant avec quelque surprise, que son dernier concert à l'Opéra n'avoit pas attiré une société aussi nombreuse qu'on pouvoit le présumer : à huit heures, la salle étoit à peine remplie aux deux tiers. En attendant le premier coup d'archet, je pris sur moi de lier la conversation avec un de mes voisins, mélomane renforcé, qui ne demandoit pas mieux que d'éclairer

mon inexpérience provinciale. Voici à-peu-près le texte de notre dialogue.

— Pourriez-vous me dire, Monsieur, pourquoi ce concert, dans lequel on doit entendre un virtuose tel que Lafont, n'attire pas une plus grande affluence ?

— Ne pensez pas que le goût de la musique diminue en France ; il n'a jamais été aussi universellement répandu ; mais les Parisiens aiment les jouissances nouvelles et les objets de comparaison. Aujourd'hui, la troupe italienne a la vogue, et quoique nous sachions parfaitement apprécier le talent de Mmes Duret, Branchu et Albert-Himm, nous allons de préférence écouter Mme Debegnis.

— Je commence à comprendre pourquoi la société est plus choisie que nombreuse ; mais j'ignore par quel motif toutes ces belles dames que j'ai vu arriver dans de brillans équipages, n'ont pas usé de toutes les ressources de la toilette dans une soirée d'apparat ?

— Je vais vous l'expliquer : hier, la présentation de l'ambassadeur persan a été pour nos jolies Parisiennes une de ces occasions solennelles qui ne se présentent que de loin en loin ; tous les prestiges de l'art ont été épuisés pour donner à son excellence une idée avantageuse des Françaises....

— Le coup-d'œil qui lui a été offert étoit ravissant....

— Demain, on représente une pièce nouvelle et long-tems attendue au Théâtre-Français. Ne soyez donc pas étonné que l'on se soit contenté aujourd'hui d'une toilette plus élégante que somptueuse.

— Vous voudrez bien encore satisfaire ma curiosité sur un point important dont j'ai vainement cherché la solution jusqu'à présent. Toutes ces loges sont ornées de femmes plus ou moins jolies ; comment se fait-il qu'au premier coup-d'œil on s'apperçoive qu'elles ont leur rang marqué dans la société ? En un mot, pourquoi tant de dames et si peu de demoiselles?

— La raison en est bien simple ; les concerts, comme les représentations à bénéfice, nécessitent une augmentation du prix des places ; les chefs de famille s'y résignent volontiers, mais quelle que soit leur fortune, ils y regardent à deux fois lorsqu'il s'agit de payer pour des filles ou des nièces dont la toilette est déjà si coûteuse.

— Puisqu'il en est ainsi, je m'inscris contre cette augmentation de prix, qui prive beaucoup de jeunes personnes d'un plaisir innocent et souvent instructif : je m'inscris encore con-

tre cette coutume anti-nationale qui substitue presque toujours le chant italien aux paroles françaises....

— Alte-là, Monsieur, je vais vous prouver....

— Je ne sais si mon voisin m'auroit persuadé, mais le concert commença, je réservai toutes mes oreilles pour la délicieuse musique d'Haydn et la brillante exécution de Lafont.

****

Le mot de l'énigme du dernier numero est *jalousie*.

OUVRAGE NOUVEAU.

Traités élémentaires des Participes français et du Subjonctif, précédés de Notions grammaticales sur les Verbes, le Sujet et le Régime des Verbes; par Lucet-Lamaillardière, professeur de belles-lettres. Un vol. in-8°, broché; prix: 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Mongie, libraire, boulevard Poissonnière, n. 18.

Cet ouvrage, le plus complet, ainsi que le plus méthodique de tous ceux qui traitent des Participes français et du Subjonctif, renferme la solution de toutes les difficultés que peuvent présenter ces deux parties importantes de la grammaire française. On y trouve, à l'appui des règles établies, environ 1300 exemples, puisés en majeure partie dans les ouvrages des écrivains les plus corrects ou extraits du Dictionnaire de l'Académie.

MODES.

On voit sur quelques passes de chapeaux en gaze blanche bouillonnée, des raies formées avec de petits œillets ou avec des boutons de roses montés en cordons.

En très-peu de jours les cordons de lilas, sur le bord des passes, sont devenus très-communs; on les recouvre d'une blonde ou d'un tulle.

Au haut des passes de quelques chapeaux blancs se trouvent alternativement un bouillon d'étoffe et une fleur. On

appelle fond de chapeau en coquille, celui dont le fond est entouré d'une large bande d'étoffe, plissée à gros plis, et imitant les profondes rainures de la coquille qui porte le nom de tuilée. Assez souvent cette bande d'étoffe est écossaise, et le chapeau vert ou blanc.

Magnolia, *Casseria*, *Hibiscus*, voilà trois fleurs peu communes qui se trouvent dans le magasin de modes que vient d'établir, Mlle. Maréchal, rue Vivienne, n°. 16, au premier étage, dans la maison du Page. L'on a vu dans le même magasin des plumes nuancées : pistache et blanc, bleu et blanc, orange, lilas et blanc, qui imitent les plumes de casoar.

La *rose russe*, l'*ellébore* et la *fraxinelle*, que plusieurs modistes employent, ont été fabriqués par M. Desfeuillant, fleuriste, rue du Caire, n°. 17.

Les chapeaux de paille jaune sont encore rares; mais on voit une certaine quantité de capotes dont la passe a, alternativement, un rang de paille et un rang de rubans; ces rubans sont blancs ou écossais.

On peut voir sur la planche 1806, combien les coëffures en cheveux sont irrégulières maintenant; il y en avoit beaucoup de cette sorte le jour de la réception de l'ambassadeur de Perse.

Dans les promenades les robes à pélerine sont toujours très-nombreuses. Quelques pélerines ont, en ruban, triple garniture. Ces garnitures sont plissées à plis ronds.

On trouve dans la maison Ybert, rue de la Vrillière, en face de la Banque de France, une nuance de casimir fond violet, piqué d'un douzième de blanc. Les étoffes qui ont été annoncées dans nos numéros des 20 et 25 mars, venoient de la même maison.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1806.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1806.)

Robe de Gaze brochée, garnie d'une blonde autour de la gorge, et dans le bas d'une bande de satin bordée de deux Ruches de Gaze découpée.

N°. 20. (Vingt-troi

JOURNAL

DES

Le Journal paroît, avec un
le 15, avec deux Gravures
six, et 36 fr. pour un an. 50

En 1802, a été commenc
Meubles et de Voitures : *il*
Mines, 18 N^os. par an. L'ab

LES

Armand. — Quel beau j
Auguste! Ma fortune est en
avec grâce, mes châteaux s
sur les rangs pour obtenir
Faut-il encore? Qu'ai-je à
ne, et je puis m'écrier,
Archélaüs) : *O Jupiter, l*
la terre, la terre est à moi
Alphonse.. — Rien ne m
au contraire, semble se r
Un oncle qui m'avoit promi
est toujours malade, mes en
inquiétudes et de larmes; des
opérations qui me ruinent;
ont fait perdre l'espoir de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 20. (Vingt-troisième Année.) 10 Avril 1819.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

LES DEUX AMIS.

Armand. — Quel beau jour ! et que je me sens une santé robuste ! Ma fortune est en bon train, le ministre m'accueille avec grâce, mes châteaux sont en bon état, dix héritières sont sur les rangs pour obtenir *et mon cœur et ma main* ! Que me faut-il encore ? Qu'ai-je à desirer ? rien au monde, sur mon âme, et je puis m'écrier, comme Alexandre (dans le poëte Archélaüs) : *O Jupiter, le ciel t'appartient tout entier, mais la terre, la terre est à moi !*

Alphonse.. — Rien ne me sourit, rien ne me succède ; tout au contraire, semble se réunir pour contrarier mes vœux. Un oncle qui m'avoit promis ses biens, se remarie ; ma femme est toujours malade, mes enfans me font passer des nuits d'inquiétudes et de larmes ; des amis m'ont engagé dans de fausses opérations qui me ruinent ; des ennemis gratuits mais acharnés m'ont fait perdre l'espoir de me soutenir dans le haut emploi

qui nourrit ma famille, que j'ai rempli avec honneur!... et je puis m'écrier comme Gilbert :

Au banquet de la vie, infortuné convive !....

Armand. — J'ai acheté ce matin un cheval bai qui me fera remarquer à Longchamp; je veux l'attacher à une calèche avec ma jument gris pommelé, et conduire dans la grande allée des Champs-Elysées les deux plus jolies femmes de la Chaussée d'Antin.

Alphonse. — Le 15 avril, hélas! je dois quitter l'hôtel moderne que j'habite pour aller me confiner dans un quartier éloigné, en une suite de chambres mal closes, sans parquet, sans glaces, sans plafond. Je renvoie un cuisinier parfait pour prendre une pauvre Cendrillon qui étoit peut-être en dixième ligne chez un *grand seigneur* du faubourg St-Germain, et qui va gouverner tristement mes affaires de bouche et d'office.

Armand. — Quels funestes détails tu fais passer devant mes yeux...

Alphonse. — Quel bonheur insolent tu étales.

Armand. — Je venois te chercher pour t'initier à nos charmans mystères!

Alphonse. — Dis plutôt pour me mêler à vos scandales!... Mais, fais mieux, viens à mon secours, réduis un peu tes dépenses pour me prêter de quoi payer les miennes et combler mon déficit.

Armand. — O ciel! que me dis-tu là? Est-ce une proposition faisable? est-ce une chose possible?

Alphonse. — Quoi!...

Armand. — C'est en vain que tu parois surpris. Crois-moi, je sais vivre, et je ne donne pas dans les désintéressemens ridicules et dans les traits de dévouement : c'est du vieux jeu, de la vieille mode....

Alphonse. — Tu ne parlois pas ainsi quand nous sortîmes ensemble du collège, et que tu vins passer les vacances chez mon père...

Armand. — C'est probable, j'étois tout plein encore des belles sentences de Sénèque, des oraisons de Cicéron et de la morale des poëtes grecs. Mais ce tems-là, mon cher, est bien loin; toutes ces choses se sont enfuies de ma mémoire. J'ai vu Paris, ses mœurs, ses auteurs, ses artistes, ses ban-

quiers, ses petites-maîtresses, et ma foi je me suis fait de bien d'autres principes.... Adieu, quand tu seras remis sur tes pieds, reviens vers moi, et je te recevrai à bras ouverts. Mais n'exige pas que je fasse pour toi le sacrifice de mes chevaux, et que pour te sauver, pour te tirer d'un embarras dont après tout je ne suis pas cause, je change ma manière d'être, que je descende du rang où le sort m'a placé, et que je risque enfin, avec ces nobles sentimens, de périr, de sécher d'ennui et de langueur.... Adieu, adieu, au revoir....

Alphonse. — Adieu, cruel, ingrat, perfide. Tes jours brillans se changeront trop tôt, peut-être, en jours de deuil. Reviens alors, reviens toi-même, et ne crains pas de trouver mon cœur sec et froid. Du fond de mon obscurité je veux observer ta course, et dans ma retraite philosophique je te conserverai un asyle.

*****

LONCHAMP. COSTUME ÉQUESTRE.

Cravache d'ébène à poignée d'ivoire, courbée, à fouet; éperons de fer poli, deux pouces de pointe; bottes noires, rondes du haut, molles, pliantes et ne montant qu'au mollet; pantalon blanc, de tricot, bas de ceinture et collant; gilet de drap de soie noir; cravate de mousseline, blanche, à nœuds, sans empois; redingote légère bleu clair ou vert buis, à un rang de boutons, ouverte et évidée du haut et du bas, laissant bien voir les cuisses et le cou, collet plat, de velours noir; chapeau à forme élevée, à large bord, ganse étroite, boucle d'acier; gants chamois.

M. Charles Malo publiera incessamment en français, les *Voyages en Asie, en Afrique et en Europe du Prince Persan Mirza Aboul Taleb Khan.*

REVERDIE (1),

ou *la Renaissance des Feuilles.*

Croissez, jeunes rameaux, Zéphire de retour
Annonce Philomèle aux échos d'alentour.

L'aquilon dans les bois ne porte plus la guerre,
Et le souris de Flore a réjoui la terre ;
L'alcyon sur les mers appelle les nochers ;
Le faune, en souriant, sort du creux des rochers :
Et les vents que l'Aurore a conduits sur la plage,
Vont essayer leurs jeux dans le jeune feuillage.

Croissez, fleurs des bosquets ; déjà les verds rameaux
De leur mouvant feuillage ombragent les côteaux.

Venez, Nymphes, venez, le cristal des fontaines
De l'hiver en courroux vient de briser les chaînes ;
Plongez vos belles mains dans les flots transparens ;
L'herbe couvre les bords de ces ruisseaux errans,
Et déjà quelques fleurs, se penchant sur leur onde,
Retardent dans les prés leur course vagabonde.

Croissez, roses, croissez : déjà les chalumeaux
Appellent les bergers sous l'ombre des ormeaux.

Pour la quinzième fois tu vois les hirondelles,
O Naïs ! voltiger près des tiges nouvelles ;
Pour toi dans la nature, aux rayons d'un beau jour,
S'éveillent à-la-fois le printems et l'amour ;
Et parmi tant de fleurs que t'offre la prairie,
Chromis seul sait toujours choisir la plus chérie.

Croissez, ombrages frais, bocages fortunés,
Aux mystères d'amour par les dieux destinés.

C'est pour qui sait aimer que le printems étale
Ses parures de fleurs, sa robe triomphale,

---

(1) La *Reverdie*, chez nos anciens poëtes, étoit une pièce consacrée à célébrer le retour du printems. Celle-ci est imitée de *Thibault, comte de Champagne.*

C'est pour qui sait aimer que les jeunes oiseaux
Mêlent leurs chants joyeux au murmure des eaux.
Toi que dans nos cités on nomme la plus belle,
Accours, Flore t'attend, le rossignol t'appelle.

Croissez, rians bosquets, couronnez-vous de fleurs;
Elle vient la beauté que suivent tous les cœurs.

J. P. Brès.

Mme DE MONTESPAN,

Morte en 1707, *âgée de* 66 *ans.*

Mme. de Montespan avoit une taille avantageuse et de la plus élégante proportion; de beaux cheveux blonds, des yeux expressifs, une très-belle bouche, un sourire agréable, de belles mains et surtout de beaux bras.

« Comme elle avoit infiniment d'esprit, dit dans ses *Mémoires*, le *duc de St-Simon*, rien n'étoit plus dangereux que les ridicules qu'elle donnoit mieux que personne. Les courtisans évitoient de passer sous ses fenêtres, surtout quand le Roi y étoit avec elle; ils disoient que c'étoit passer par les armes. »

Suivant la *Princesse Charlotte de Bavière, veuve de Monsieur, frère de Louis XIV*, (*fragmens de lettres originales*), « Mme. de Montespan étoit pleine de caprices et ne savoit se contraindre en rien. »

St-Simon raconte qu'elle se trouva un jour forcée de faire un voyage de la cour, dans le même carrosse que Mme. de Maintenon. « Ne soyons pas, lui dit-elle, la dupe de cette affaire; causons comme si nous n'avions rien à démêler: bien entendu que nous ne nous en aimerons pas davantage, et que nous reprendrons nos démêlés au retour. Ce qui ne manqua pas d'arriver. »

La princesse Charlotte de Bavière convient que « Mme. de Montespan étoit plus ambitieuse que débauchée. »

Après sa disgrâce, elle choisit pour retraite la communauté de St-Joseph, qu'elle avoit fait bâtir. Mais avant de s'y fixer, elle promena longtems son loisir et ses inquiétudes à Bourbon, à Fontevrault, aux terres d'Aubin, et fut des années sans pouvoir se rendre à elle-même.

Le père de la Tour tira d'elle un terrible acte de pénitence; ce fut de demander pardon à son mari et de se remettre

entre ses mains. Elle lui écrivit dans les termes les plus soumis, et lui offrit de retourner chez lui, s'il daignoit la recevoir, ou se rendre en quelque lieu qu'il plairoit de lui ordonner. « A qui a connu Mme. de Montespan, dit St-Simon, c'étoit le sacrifice le plus héroïque. » Elle en eut le mérite sans en essayer l'épreuve. M. de Montespan lui fit dire qu'il ne vouloit ni la recevoir, ni lui prescrire rien, ni entendre parler d'elle.

Un *Portrait en pied de Madame de Montespan*, gravure en taille douce de 11 pouces sur 7 et demi, imprimée sur papier vélin et coloriée, vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

NOTICE SUR L'ESPÈCE DE CHÈVRES DONT LE POIL SERT A FABRIQUER LES SCHALLS DE KACHEMIR, PAR M. WALKENAER, GÉOGRAPHE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

« Les Kachemiriens passent en général pour être spirituels et industrieux : ce qui surtout fait la principale richesse et la gloire de leurs manufactures, ce sont ces schalls qui ont pris le nom de leur pays et que l'on n'a encore égalé dans aucun autre. Tous les schalls ne sont point fabriqués avec la même matière; il est certain que dans le Kachmir même, les laines des brebis qui produisent la plus fine toison, servent à manufacturer les schalls les plus grossiers. Selon quelques voyageurs, on en fabrique aussi avec des poils de chameaux et avec ceux de la queue du *yack* ou bœuf-grognant de Tartarie; mais toutes les relations s'accordent à dire que les schalls les plus fins se font avec une matière soyeuse que l'on nomme *touss* dans le Kachmir, qui n'est point un produit de cette contrée et qui se tire du Thibet..... Bernier apprit le premier, je crois, que l'animal qui produit le touss étoit une chèvre du Thibet..... Les relations du capitaine Turner et de Forster, dont l'un a été dans le Boutan et l'autre dans le Kachmir, ont confirmé ce qu'avoit avancé Bernier. Le premier de ces voyageurs a vu les chèvres dont parle Bernier, dans le pays même; il nous apprend qu'elles ont les cornes droites, qu'elles sont plus petites que les plus petits moutons d'Angleterre, et que le poil qui sert à faire

les schalls est extrêmement fin et ras, et recouvert par d'autres poils longs et durs qui enveloppent l'animal et qui conservent la délicatesse de sa première robe..... Le touss est apporté de différens cantons du Thibet, à la distance d'un mois de chemin, nord-ouest. Cette matière est naturellement d'un gris foncé, on la blanchit au Kachmir, avec une préparation de farine de riz. Le prix de fabrique d'un schall ordinaire est de 8 roupies ou 20 francs, mais il y en a qu'on paye jusqu'à 100 roupies ou 250 francs, et dont les ornemens ou la bordure absorbent la moitié de cette somme. Cette bordure s'attache après que le schall est sorti de dessus le métier, mais la couture est imperceptible. »

Cette notice, que la proportion étroite de notre cadre nous a forcé d'abréger, est tirée du cahier de février du JOURNAL DES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET NAVIGATIONS MODERNES, ou ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES DU 19me. SIÈCLE, par MM. Verneur et Friéville.

Ce journal, qui offre une lecture agréable, variée et instructive, paroît chaque mois par cahier de 112 à 128 pages d'impression in-8°. On y joint souvent des cartes et des gravures. Prix : 30 francs par an et 16 francs pour six mois pour Paris ; et pour les départemens, 33 francs et 17 francs 50 centimes, port franc.

On souscrit à Paris, chez Colnet, libraire, quai Malaquais, n°. 9, et chez Delaunay, au Palais-Royal.

MODES.

On coupe par derrière le bord des chapeaux de paille blanche ou jaune, à passe, au lieu de le plier, comme l'année dernière ; et l'on entaille cette passe pour faire passer les rubans qui se nouent sous le menton.

Pendant tout l'hiver il y a eu des chapeaux d'étoffe dont la forme différoit fort peu de celle d'un chapeau d'homme. A Lonchamp, ces mêmes chapeaux, en paille jaune, étoient la coëffure de beaucoup de jeunes personnes : les unes y avoient fait adapter des rubans blancs, les autres des rubans couleur paille (voyez la gravure 1804 ; retranchez le panache ; à la place de la fleur, supposez un nœud de ruban, et du côté opposé, sur la joue, un autre nœud.)

On a remarqué dans plusieurs voitures des chapeaux de tulle brodés en paille. Ces chapeaux sortent des ateliers des demoiselles Pulvin et Germain, rue Contrescarpe, n°. 8, près la rue Dauphine; leurs dessins sont d'une richesse extraordinaire, et nous ne croyons pas que l'on puisse porter ce travail à un plus haut point de perfection.

Trois fleurs fabriquées par Mme. Page, fleuriste, rue du Cadran, n°. 21, méritent aussi d'être citées; en voici les noms: Bareillette, *cereus*, *acer*.

A Lonchamp, presque tous les chapeaux, faits avec des étoffes écossaises, étoient ornés de fleurs assorties: la girofflée jaune, fleur des plus communes, produisoit sur un fond mordoré un très-bon effet.

L'ananas a été teint en rose par quelques fleuristes, en bleu de ciel par d'autres. Un fleuriste de la rue St-Denis a imité d'une manière très-naturelle la fleur d'if et la fleur de noyer.

Un ruban de gaze couleur paille, à pois, a été employé par les meilleures modistes.

Aux torsades en étoffe ont succédé, sur le bord des passes, des guirlandes faites avec des fleurs de deux espèces et de deux couleurs. Nous en avons vu de lilas et de blanches, de couleur de rose et de blanches, sur des capotes blanches: ces capotes étoient à passe longue, presque droite et pointue.

L'année dernière, on portoit beaucoup de spencers lilas; celle-ci, on en porte de couleur de rose.

Beaucoup de robes ont pour garniture des ruches composées de bandes d'étoffe festonnées et découpées à petites dents (voyez la gravure 1793). On a rapproché les piqûres sur les bouillons de mousseline, au bas des robes blanches; et quelquefois, au lieu d'être droites, comme ci-devant, ces piqûres sont en biais.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1807.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

eurs voitures des chapeaux
apeaux sortent des ateliers
rue Contrescarpe, n°. 6, y
sont d'une richesse extrême
que l'on puisse porter en
perfection.
Mme. Page, fleuriste, rue
d'être citées; en voici les noms

les chapeaux, faits avec
s de fleurs assorties : la
nunes, produisoit sur un

ar quelques fleuristes, en
ste de la rue St-Denis a
fleur d'if et la fleur de
paille, à pois, a été emp

ccédé, sur le bord des pa
urs de deux espèces et de
lilas et de blanches, de
ur des capotes blanches
, presque droite et pointue.
t beaucoup de spencers
de rose.
garniture des ruches compo
et découpées à petites
a rapproché les piquures
a bas des robes blanches
tes, comme ci-devant, en

inte la Gravure 1807.

urnal, doit être adressé, p
ulevart Montmartre, n.° 1,
nnemens datent du 1.er. ou du

DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1807.)

Capote de gros de Naples. Spencer à dos plat. Robe de Perkale avec Volans de Mousseline et entre deux de Tulle brodé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 21. (Vingt-t

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été comm
Meubles et de Voitures :
mes, 18 N^os^. par an. L

Jeanne-d'Arc, indign
vient éloignée du Théâ
cette fière héroïne ; n
doit, dit-on, paroître
au contraire, on ne
té.

Malgré l'activité des t
ge l'ouverture de ce thé
ra.

On répète à Feydeau
couplets de Fête.

Il n'est pas vrai, com

N°. 21. (Vingt-troisième Année.) 15 Avril 1819.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Jeanne-d'Arc, indignée du passe-droit qu'on lui avoit fait, s'étoit éloignée du Théâtre Français ; on craignoit d'être privé de cette fière héroïne ; mais l'inhumaine s'est appaisée, et elle doit, dit-on, paroître sous très-peu de tems. — On assure qu'au contraire, on ne verra plus à ce théâtre *Orgueil et Vanité.*

Malgré l'activité des travaux de l'Odéon, on ne croit pas que l'ouverture de ce théâtre puisse avoir lieu avant le mois de juin.

On répète à Feydeau *l'Officier enlevé*, et au Vaudeville *les Couplets de Fête.*

Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que Potier rentre aux

Variétés, mais il n'est pas bien certain qu'il reste au théâtre Saint-Martin.

*

On prétend que le prix de la location des chaises pendant les trois jours de Longchamp, s'est élevé à la somme de trente mille francs; si l'on calcule par approximation ce qu'il en a coûté à chaque individu pour frais de voitures, de chevaux et de toilettes extraordinaires, on ne pourra s'empêcher d'applaudir aux caprices de la mode, et de reconnoître qu'aucun financier, quelque habile qu'il soit, ne s'entend comme cette déesse à percevoir des impôts et à faciliter la circulation de l'argent.

Chose extraordinaire, incompréhensible ! Pendant trois jours entiers, une moitié de Paris a défilé devant l'autre; des milliers d'yeux ont été occupés à examiner la largeur d'un pantalon, la façon d'une robe, l'ordonnance d'une coëffure, et n'ont pu découvrir un seul ridicule ! On assure même que depuis les chevaux de Marly jusqu'à la barrière de l'Etoile, l'observateur le plus attentif n'a entendu ni médisance, ni propos malin; j'en ai demandé la raison : on m'a répondu que tout le monde regardoit et que personne ne parloit.

M. M***, plus heureux qu'Ali-Bey (1), est arrivé sain et sauf à Paris, après un voyage de quatre ans dans presque toutes les parties du Monde connu. Que d'observations intéressantes vous avez dû faire, lui disoit-on; combien de connoissances précieuses vous avez dû acquérir ! — En effet, je n'ai perdu ni mon tems, ni mon argent, mais mon voyage n'a été ni sentimental, ni scientifique.... — C'est-à-dire que vous avez exploré le globe en amateur? — Et en négociant. — Que vous avez couru après le plaisir? — Et après la fortune. — Avez vous

(1) Le général espagnol Badia, dont on vient d'apprendre la mort. Son premier voyage, publié sous le nom d'*Ali-Bey*, a été annoncé en 1816 dans ce Journal.

trouvé l'un et l'autre ? — Vous allez en juger : quelques-uns de mes prédécesseurs, fort savans en ornithologie, ont rapporté de leurs courses lointaines des colibris empaillés qui ne sont d'aucune défaite ; moi, j'ai donné la préférence aux plumes d'autruche et aux oiseaux de paradis que nos dames achètent fort cher. De tous les pays, le plus beau à mes yeux a toujours été celui où il y avoit la meilleure spéculation à faire. Ne croyez point cependant que je sois tout-à-fait indifférent aux sciences, à la littérature et à l'étude des mœurs. J'aime comme un autre à raisonner sur la morale et même sur la philosophie ; mais ce n'est que dans mes momens perdus. Afin de pouvoir completter trois gros volumes que je veux lancer dans le public, j'ai fait prendre des notes par une espèce de Lazarille qui m'a accompagné dans mes voyages. Voici la dernière qu'il m'a remise sur notre séjour à Tanger ; vous allez voir si le drôle manque de tact dans ses observations :

« Hier, on bâtonna sur la place un pauvre esclave, qui » s'étoit rendu coupable d'une faute légère. Quand l'opération » fut finie, il s'approcha de nous, et malgré notre costume » musulman, nous demanda quelques secours en français. » Mon maître lui ayant témoigné sa surprise à ce sujet, je vous » ai reconnu, quoique rien n'annonce votre origine, lui ré- » pondit-il..... — Comment se peut-il ? Mon costume est celui » du pays et je n'ai pas ouvert la bouche ? — Qu'importe, ces » gens me regardoient *avec curiosité* et vous m'examinez *avec* » *intérêt*. »

Jamais la promenade de Longchamp n'avoit été favorisée par un plus beau tems ; mais un abus qui n'avoit pas été prévu, empêchoit les promeneurs qui se trouvoient dans les contre-allées, de suivre de l'œil les voitures qui passoient sur la chaussée. De distance en distance, des morceaux de toile, avoient été tendus par les loueuses de chaises.

LE PRINTEMS.

La terre a repris sa parure,
Flore et Zéphyr sont de retour ;
Et le réveil de la nature
A réveillé le dieu d'amour.

Au plaisir l'univers se livre ;
Le Printems a tout ranimé.
Moi seul je souffre et ne puis vivre ;
Car j'aime et ne suis point aimé.

L'oiseau caché sous le feuillage
Prélude à de nouveaux concerts.
Sa compagne qui l'encourage,
Déjà répond du haut des airs.
Au plaisir chacun d'eux se livre ;
Le Printems a tout ranimé.
Moi seul je souffre et ne puis vivre ;
Car j'aime et ne suis point aimé.

Leur joie augmente ma tristesse ;
Leurs chants aigrissent ma douleur.
L'image de leur alégresse
Me fait mieux sentir mon malheur.
Aux regrets tout mon cœur se livre.
Un seul espoir m'a ranimé :
J'aurai dans peu cessé de vivre ;
Car j'aime et ne suis point aimé.

PELLET D'ÉPINAL.

LONGCHAMP.

Je suis comme lord Fakland, cité par M. Villemain dans son *Histoire de Cromwell* (1), *je ne crois pas la dissimulation plus permise que le vol.* J'avouerai donc que le cheval sur lequel j'ai brillé à Longchamp le mercredi, celui de mon domestique, la calèche du lendemain, et le cabriolet à pompe du vendredi n'étoient point à moi.

(1) Deux volumes in-8°, chez Maradan, libraire, rue des Marais, n° 16, faubourg Saint-Germain. Prix : 12 fr.

J'avois autrefois des chevaux et des voitures ; mais j'ai tout perdu, tout mangé.

Voyant arriver la Semaine Sainte, et me trouvant tristement à pied, je me suis ingénié pour paroître en ces beaux jours dans un état et un éclat dignes de moi. Je sais qu'il y a des philosophes qui prétendent que, pour faire à Longchamp de bonnes observations, il faut y aller pédestrement et se mêler à la foule ; mais je ne donne pas dans cette philosophie-là et je trouve qu'il n'y a de charmant que les *cavalcades* ou les *files*. A la bonne heure, quand on a bien caracolé devant les belles, qu'on descende un peu dans les contre-allées, pour voir de plus près les jolis visages, ou, si l'on veut, pour montrer le sien, cela se conçoit. Mais arriver avec des bottes poudreuses ! se jeter dans la cohue piétinante ! prendre des chaises à 10 sous et s'asseoir au pied d'un arbre comme un goutteux ou un hypocondre ! Fi, que cela est mesquin et que je serois à plaindre si j'en étois réduit à une pareille extrémité !

Heureusement j'ai de bons amis et surtout des amies complaisantes. C'est un négociant occupé dans ce moment à arranger de mauvaises affaires, qui m'a prêté mes deux chevaux du mercredi, avec cela j'ai repris gratuitement un de mes anciens domestiques, aujourd'hui sans place et qui n'étoit pas fâché de se montrer derrière un homme tel que moi.

La calèche du jeudi appartenoit à une jeune dame qui est en couches, et dont le mari est aux Antilles depuis trois mois. En partant, il me recommanda de promener sa femme, et celle-ci se voyant contrainte de rester au lit, j'ai cru de mon devoir de m'emparer de la voiture afin qu'elle ne se rouillât pas sous la remise. Je suis allé chercher une jeune personne qui apprend à danser chez M^r. C*, et qu'on a vue une fois aux bals de Mme. ***, mais qui n'est pas encore très-répandue et que bien des gens ont pu prendre, à sa mise élégante mais décente et à son regard naïf pour une de mes jeunes cousines de province, dont j'annonçois depuis quelques jours l'arrivée.

Enfin le cabriolet à pompe m'a été donné à l'essai par un de nos plus aimables colonels qui veut le vendre, parce que las du monde il a le dessein de se retirer à la campagne et d'aller s'enfoncer dans la culture du tabac ou des betteraves.

C'est ainsi que dans ma misère j'ai eu pourtant assez d'adresse pour me produire en trois différens équipages, mais peut-être n'étais-je pas le seul de mon espèce et en vérité (car les temps sont rudes) je ne serois pas étonné que dans cet essaim de petits-maîtres qui voltigeoient sur toutes les avenues, il n'y en eût un bon nombre en guigue ou sur des coursiers d'emprunt !

ISIDORE H***.

Modèle de pendule. — Mme. de La Vallière se tenant au pied d'un cippe sur lequel est placé le buste de Louis XIV, et apportant une touffe de lys qu'elle semble vouloir offrir pour la première fois à son royal amant comme gage des sentimens qui agitent son âme.

Beaucoup d'Anglais, malgré l'ardeur du soleil, sont encore en redingote, ayant oublié sans doute leur habit à Londres et ne voulant pas faire travailler les tailleurs de Paris.

Sous la redingote, ils ont des pantalons de toile blanche comme des sous-lieutenans russes et des cravates de couleur.

RÉPUTATION RÉTABLIE.

J'ai été malade, j'ai été affligé, et en retraite, et des gens qui venoient me voir me disoient (apparemment pour conformer leurs discours à ma tristesse) que les Parisiennes cette année n'étoient plus élégantes, n'étoient plus jolies, n'avoient plus ni attraits ni grâces et qu'enfin il y avoit peu de presse à les aller voir.... Cependant j'ai parcouru les boulevards et j'ai vu des voitures depuis la fontaine de Bondy jusqu'à Suresne, ce qui fait près de deux lieues, et dans ces voitures la plupart découvertes j'ai reconnu tous les visages charmans de l'an dernier et une foule de têtes ravissantes, écloses pour ce printems ; les calèches étoient comme des corbeilles de fleurs, les chapeaux de nos petites-maîtresses

ne furent jamais aussi bien coupés, aussi élégamment ornés, et vraiment les marchandes de modes ont fait merveille, mais le teint de nos beautés ajoutoit encore à leur parure.

En cédant son établissement, M. *Couture*, ancien pharmacien, s'est réservé la recette et le débit de son *Opiat pour les dents*, et en a établi le dépôt, rue de la Monnaie, n°. 11, maison du Journal de Paris. C'est à M. Emmeric, employé à ce Journal, qu'il faut s'adresser.

Madame Planne, qui vend une *Poudre* excellente *pour teindre les cheveux*, et va les teindre dans les maisons où elle est appelée, vient de changer de domicile. Sa nouvelle adresse est rue des Filles St.-Thomas, n°. 16, près la rue Vivienne et la rue des Colonnes.

Dans la même maison, *à l'Abeille*, loge *Madame Lebrun*, couturière; elle fait des corsets et des robes et tient magasin de mercerie.

MODES.

A Lonchamp, une nouveauté très-remarquable, étoit, sur le bord des chapeaux de toute espèce, un voile blanc, de moyenne largeur, en gaze tout unie.

Comme pour indemniser les marchands de dentelle, la mode vient d'admettre de grands fichus et des pélerines de dentelle noire et blanche.

Nous avons dit que les capotes se faisoient à passe presque droite et pointue; il y en avoit à Lonchamp, en gaze-cérès, doublée de rose. Beaucoup de chapeaux de paille blanche étoient doublés en rose; et l'on y voyoit une certaine quantité de calèches ou grandes capotes de crêpe rose.

Les chapeaux faits avec des lacets de coton, qui parurent, il y a onze mois, s'appellent des chapeaux de *paille-coton*, et ils ont pris rang parmi les chapeaux de paille.

De nouveaux chapeaux, imitant la paille tressée, portent

le nom de chapeaux de *paille de soie*, parce qu'ils sont faits avec des rubans de soie. C'est chez Mme. Vaulout, marchande de modes, rue de Richelieu, n°. 108, que l'on trouve cet article. Les chapeaux de paille de soie sont susceptibles d'être employés en grandes capotes comme en petits chapeaux parés : à ces derniers s'adapte souvent un bonnet de tulle, dont la garniture est plissée à petits tuyaux.

Un autre tissu nommé *xuassed*, se fait avec de la paille fendue, et offre alternativement des bandes pleines et des bandes à jour : les couleurs en sont aussi variées que les dessins. M. Dessaux, qui a obtenu un brevet comme inventeur de ces tissus, demeure rue de la Mortellerie, n° 52.

Les tulipes naturellement marbrées de plusieurs couleurs, sont la fleur qui convient le mieux sur les étoffes écossaises ; aussi les modistes l'employent-elles fréquemment.

Quoiqu'il fasse plus chaud que les années précédentes à pareille époque, on voit moins de robes blanches. Quelques élégantes ont recours aux ceintures pour faire paroître les tailles moins courtes. Ces ceintures, que l'on noue par-derrière, se font en rubans très-larges.

C'est une doublure rose que l'on met aux ombrelles blanches.

On ne voit encore que fort peu de pantalons blancs. De nouveaux boutons, qui sortent de la fabrique de M. Christofle, rue du Temple, n° 22, méritent d'être distingués ; ils sont unis, parfaitement dorés, et ont un peu plus d'épaisseur que les boutons ordinaires ; ce qui a permis d'en adoucir les bords.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1808 et 1809.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

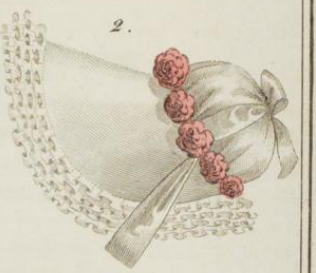
PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1808.)

Chapeau de gros de Naples, orné de bandes de satin, qui forment côtes. Redingote de Levantine bordée d'une double ganse.

Chapeau de Gros de Napl
Chapeaux garnis en Rub

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



1, Chapeau de Gros de Naples, garni en gaze. 2, Chapeau de Crêpe. 3, Chapeaux garnis en Rubans. 4, Capote garnie de Blonde.

N°. 22. (Vingt-t

JOURNA

DE

Le Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été comm
Meubles et de Voitures :
Dames, 18 N°s. par an. L

Les personnes de la p
imaginent peut-être qu
nt et commode, il s
r, dans une maison b
un tapissier et d'un fr
leur faut un archite
nemens; un fumiste
clairer : un encadreu
ntageusement les tabl
personnes riches et d
plafonds peints, il
iste du *second ordre* p
ndoir.

Tous les jours, les b
its se rétrécissent et
uvais plaisant disoit d
où se cachent les jeu
ni ventre, ni mollets

Certain chasseur, jadi
l'habitude de faire
set ou tout lévrier qui
oit laissé fourvoyer ;
s moins sévère, a i
r les chiens de sa me
ubéissance; il les fait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 22. (Vingt-troisième Année.) 20 Avril 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les personnes de la province qui veulent se fixer à Paris, s'imaginent peut-être que, pour avoir un appartement élégant et commode, il suffit de le choisir dans un beau quartier, dans une maison bien bâtie, et de se confier aux soins d'un tapissier et d'un frotteur. Que leur erreur est grande ! Il leur faut un architecte pour en choisir et disposer les ornemens ; un fumiste pour le chauffer ; un lampiste pour l'éclairer : un encadreur est encore nécessaire pour placer avantageusement les tableaux ou les gravures ; et depuis que les personnes riches et de bon goût, ont fait revivre la mode des plafonds peints, il est indispensable de se procurer un artiste du *second ordre* pour décorer le salon et enjoliver le boudoir.

Tous les jours, les bords des chapeaux s'agrandissent, les habits se rétrécissent et les pantalons s'élargissent ; aussi un mauvais plaisant disoit dernièrement : « Je ne sais en vérité » où se cachent les jeunes gens ; on ne leur voit ni figure, » ni ventre, ni mollets ».

Certain chasseur, jadis bien connu en Normandie, avoit pris l'habitude de faire pendre à la porte du chenil tout basset ou tout lévrier qui avoit perdu la trace de la bête et s'étoit laissé fourvoyer ; M. D'..... aussi habile chasseur, mais moins sévère, a inventé un autre genre de punition pour les chiens de sa meute, coupables de maladresse ou de désobéissance ; il les fait peindre moitié en noir et moitié

en jaune à peu près comme les forçats ; et tant que les traces de la couleur paroissent sur leur corps, ils sont condamnés à une diète sévère et à une réclusion absolue.

Nous avons vu sur le boulevard deux élégans (nous les croyons d'origine étrangère) avec des bottes à revers, revers non de cuir jaune, mais de drap d'une couleur tendre, et boutonnés sur le côté.

Le grand ton, le goût suprême pour les rideaux de croisées, c'est, depuis le commencement des beaux jours, de les avoir simples, en mousseline brodée (points à jour), avec de légères franges d'argent ou d'or.

M.me B** disoit : « en vérité, je ne conçois pas les femmes » qui sortent et se montrent avec des robes de dix ou douze » louis ; je ne puis jamais me résoudre à mettre le pied de- » hors sans en avoir une au moins de deux mille francs ou » mille écus. »

M.me B** est aussi d'une grande recherche pour sa toilette. C'est bien d'elle assurément qu'on peut dire qu'elle est toujours *tirée à quatre épingles*. Un pli ne passe pas l'autre ; et telle de ses plus simples robes de perkale, pour le matin, aux Tuileries, coûte 15 et 20 fr. de blanchissage.

Mais cette élégance n'est pas de la coquetterie ; elle sembleroit plutôt propre à sauver de plus grands travers et de plus funestes écarts. Pendant qu'on arrange avec un soin si minutieux, des manches, des collerettes et des garnitures, on ne laisse pas *vaguer* son cœur sur mille objets plus dangereux, et la crainte de nuire à un arrangement qui a tant coûté de peine, préserve de la foiblesse de se livrer à des jeux trop turbulens et trop vifs.

On parloit dans un cercle de fort jolies dames, d'une espèce nouvelle de chapeaux fort légers et encore fort rares. Ce sont des *chapeaux en cheveux*, exécutés dans une fabrique de Paris, qui depuis quelque tems fait de grands et heureux efforts pour perfectionner cette industrie. Il faut quatre ou cinq onces de cheveux pour les nattes d'un chapeau ordinaire, à large bord. Les chapeaux blancs, de coton, sont pour le printems; les chapeaux de paille, jaunes, sont pour l'été ; les chapeaux de cheveux, foncés, seroient pour l'automne, et les chapeaux de paille, noirs, pour l'hiver ; mais la mode n'entend rien à ces règles ; elle se nourrit de caprices et de bizarreries.

Nous avons reçu trente-trois réponses à l'invitation faite le 20 mars, de remplir des bouts rimés; savoir :

Une, d'Abbeville; deux, d'Angoulême; deux, de Douay; une, d'Eu; trois, de Guignes, près Calais; une, de La Ferté-Bernard; une, de La Haye (Pays-Bas); deux, de Lyon; une, de Mamers; cinq, de Marseille; une, de Meudon; une, de Mondoubleau; dix, de Paris; une, de Pont-sur-Seine; et une, de Versailles.

Voici les pièces qui nous ont paru les meilleures :

L'AMANT MALHEUREUX.

Ton fils, belle Vénus, plus cruel qu'un ..... *vautour*,
Me perce de ses traits, et rit de ma ..... *jeunesse*;
Mon cœur implore en vain l'impitoyable ..... *amour*,
Il est sourd à mes cris, mes pleurs font sa .... *richesse*.
Dissipe mes soucis, doux nectar de ..... *Bordeaux*;
Je te veux consacrer tout l'or de ma ..... *cassette*;
Dans un riant manoir, loin des tristes ..... *bureaux*,
Avec toi, j'oublirai, l'inconstante ..... *Fanchette*;
La cruelle me hait! Pourtant le seul ..... *forfait*
Qui puisse être jamais présent à ma ..... *pensée*
C'est d'avoir par amour, dérobé son ..... *portrait*;
Eh bien! suis-je coupable, ou Fanchette ..... *sensée*.

Tu, *de la Ferté-Bernard*.

La mode a dans Paris, de très-charmans *bureaux*
Où l'art et le bon goût attirent la ..... *richesse*,
On y voit, sur deux rangs, séduisante . *jeunesse*,
Qui tente l'amateur plus que vin de .... *Bordeaux*.
Là, jeune homme séduit par l'aimable . *Fanchette*,
Impatient de voir couronner son ..... *amour*,
Pour posséder sa proie imitant un ..... *vautour*,
L'enlève au prix de l'or en vuidant sa .. *cassette*:
Mais quand la jouissance a terni le ..... *portrait*,
L'illusion cessant il change de ..... *pensée*,
Et quoi qu'il ait souvent la tête peu ..... *sensée*
Il avoue à regret, mais trop tard son ... *forfait*.

Par Prévost, *ancien officier*.

CONSEIL A ÉGLÉ.

Pourquoi le redouter? est-ce donc un ..... *vautour*
Ce bel enfant ailé, le dieu de la ..... *jeunesse*?
Eglé, rassurez-vous, connoissez mieux l' ..... *amour*;
Il donne le bonheur, il tient lieu de ..... *richesse*.

Interrogez Figeac : quand il vint de ..... *Bordeaux*,
Avec mince valise et légère ..... *cassette* ;
Postuler un emploi, la porte des ..... *bureaux*
Étoit close pour lui, mais non pour sa ..... *Fanchette* :
Honnête, n'ayant point à son honneur ..... *forfait*,
Fanchette qu'enhardit une noble ..... *pensée*,
Fait de son bien-aimé le plus touchant ..... *portrait*,
Presse, obtient ... ah ! Fanchette étoit bonne et *sensée* !

F. A..... , *sous-chef aux Postes, à Paris.*

On ne voit point s'unir la colombe au ..... *vautour*,
Mais comme un papillon l'inconstante ..... *jeunesse*,
Voltige en badinant avec le dieu d' ..... *amour*,
Ce dieu fait ses plaisirs, ainsi que sa ..... *richesse.*
Qu'un lourd Crésus, arrivant de ..... *Bordeaux*,
Me vante ses bijoux, son cellier, sa ..... *casette*
Je troquerois son vin, son or, et ses ..... *bureaux*,
Pour un seul regard de ..... *Fanchette.*
Lui plaire et l'adorer ne peut être un ..... *forfait.*
Elle a mon cœur, elle est mon unique ..... *pensée.*
Desirez-vous connoître son ..... *portrait* ?
Elle est belle et folâtre, elle est jeune et ..... *sensée.*

L'Ermite de Guignes (près Calais).

ADIEUX A L'AMOUR.

Un dieu que j'adorois, plus cruel qu'un .... *vautour*,
A dévoré mon cœur et flétri ma ..... *jeunesse*,
Cet aveugle tyran, ce perfide est l' ..... *Amour*
Qui suit en tous climats le dieu de la ..... *richesse.*
O toi, charmant Bacchus, dieu du vin de . *Bordeaux*,
J'offrirai désormais mes vœux et ma ..... *cassette* ;
Sans poursuivre Plutus jusque dans ses ..... *bureaux*,
Avec toi j'oublierai ma perfide ..... *Fanchette*,
J'oublierai nos amours, nos plaisirs, son ... *forfait*,
Son nom ne viendra plus agiter ma ..... *pensée*,
Mon cœur restera calme en voyant son ..... *portrait* :
Adieu, perfide amour, mon âme est plus .. *sensée.*

G. D. G. B. *de Mondoubleau.*

On peut comparer au .... *vautour*
Les passions de la ..... *jeunesse.*
Tantôt c'est la fureur d' . *amour*,
Tantôt l'appas de la ..... *richesse*,
L'un s'enivre avec le ..... *Bordeaux*,
L'avare couve sa ..... *cassette*,

L'un veut des places, des . *bureaux*,
Moi, je ne veux qu'aimer *Fanchette*.
Le joueur commet un .... *forfait*,
Quand le jeu trouble sa .. *pensée*,
Fanchette a voulu mon ... *portrait*,
Elle me semble plus ..... *sensée*.

Auguste RAMEL, *de Marseille*.

LA FILLE DE TRENTE ANS.

Mes beaux jours sont passés. Plus cruel qu'un *vautour*,
Le tems, le tems jaloux dévore ma ..... *jeunesse*.
Mon miroir m'épouvante, et je vois fuir l'..... *amour* :
Hélas ! avec l'amour j'ai perdu ma ..... *richesse*.
Mon riche et jeune amant, ce banquier de ... *Bordeaux*,
A ma voix qu'il aimoit n'ouvre plus sa ..... *cassette*.
Il me ferme à la fois son cœur et ses ..... *bureaux*,
Et courtise à mes yeux ma servante ..... *Fanchette*.
J'ai trente ans, je vieillis ! .... voilà tout mon *forfait*.
Le dépit, la colère égare ma ..... *pensée*.
Je ne puis sans douleur contempler mon ..... *portrait* !...
Hélas ! à quarante ans serai-je plus ..... *sensée* ?...

F. ST. CYBARD, *d'Angoulême*.

L'infâme amour de l'or est pire qu'un ..... *vautour*.
Il tourmente à la fois l'âge mûr, la ..... *jeunesse*.
Ce métal corrupteur vend la haine et l' ..... *amour*.
C'est le roi des humains. Tout cède à la ... *richesse*.
L'avare commerçant de Londres, de ..... *Bordeaux*,
D'or bien ou mal acquis enrichit sa ..... *cassette*.
L'or corrompt le ministre au milieu des .... *bureaux*,
Et l'or dans son hameau va séduire ..... *Fanchette*.
Jeune imprudent, que l'or enhardit au ..... *forfait*,
Sur l'échafaud sanglant arrête ta ..... *pensée* ;
Et si ton cœur frémit à cet affreux ..... *portrait*,
Etouffe les desirs de ton âme in ..... *sensée*.

F. DE L'HOUMAU, *d'Angoulême*.

LA VIE.

L'homme à tout âge a son ... *vautour* :
D'abord, viennent, dans la . *jeunesse*,
Les maux, les tourmens de l' *amour* ;
Plus tard, on veut honneurs, *richesse* :
On court de Paris à ..... *Bordeaux*
Pour vite remplir sa ..... *cassette* ;

On assiège hôtels et ..... *bureaux* ;
(A peine voit-on sa ..... *Fanchette* !)
Ne pas s'avancer, est ..... *forfait* ;
Un seul but fixe la ..... *pensée*.....
Heureux qui finit ce ..... *portrait*
Par une vieillesse ..... *sensée*.

W.

Au Rédacteur du Journal des Modes.

Monsieur,

J'étois logé sur le boulevart Montmartre, en face de votre Bureau, et maintenant je suis à cent lieues de Paris, dans un chef-lieu de département qui ne ressemble pas mal à un village, et qui a un faux air de Suresnes ou de Viroflay.

La chûte que j'ai faite est grande, et toutes les pompes de la capitale ont disparu pour faire place à tout ce que la modestie a de plus humble et de plus sec.

Nous avons ici deux ou trois mille *pauvres diables* qui se distinguent pourtant comme ailleurs en bourgeois, commerçans, etc. etc.; car les hiérarchies et les vanités, les distinctions et les étages, se retrouvent au milieu des cabanes comme au sein des hôtels de marbre et de granit.

J'avois le cœur serré en entrant dans ces chemins tortueux qu'on décore du nom de rues, bien avant le bureau de l'octroi, et lorsque l'idée de la Chaussée d'Antin et du boulevart des Italiens m'est revenue à l'esprit, j'ai senti des larmes qui rouloient dans mes yeux.

Je vous écris de ma nouvelle chambre, Monsieur le Rédacteur, et vraiment, après de longues fatigues, ayant besoin de calme et de repos, je ne m'y trouve au fond pas trop mal. Elle n'est pas meublée à la moderne, mais le lit, pour être à quenouilles et à grands rideaux de laine, n'en est ni moins doux ni moins bon.

O vertu de la plume et du crin! O consolant sommeil que l'on goûte sur ces coussins moëlleux! Le sommeil est long et paisible en cette cité silencieuse! et je vois que ce sera un de mes plus chers et plus sûrs plaisirs!

J'ai une grande armoire de bois de noyer où mes effets se déroulent majestueusement. Ma cheminée est énorme, mais j'y brûle des arbres entiers pour chasser l'humidité qui nous poursuit encore malgré les beaux jours du printems; et comme le bois ne coûte que 8 à 9 fr. le double-stère, j'y puis faire un feu de réprouvé, sans trop de luxe et de dépense.

Je mange à *table d'hôte* avec le lieutenant de gendarmerie et le contrôleur ambulant des impositions indirectes. Mon arrivée a élevé la table à trois convives ; c'est un cas rare et remarqué : cela nous vaut de petits mêts qui ne sont pas trop mal accommodés, grâce à l'*Almanach des Gourmands*, qui pénètre jusqu'aux extrémités du Royaume, et porte son heureuse influence au fond des provinces les plus reculées.

On m'a dit que la *société* étoit fort agréable durant l'hiver en ces parages. On accueille fort bien les étrangers (c'est-à-dire les Français des autres départemens) dans les maisons les mieux notées, on les recherche même ; il y a beaucoup de demoiselles à marier, et les mamans aiment singulièrement les voyageurs célibataires.

Les belles-lettres sont cultivées dans ces murs avec un succès complet, et l'on y compte au moins trois faiseurs d'acrostiches, deux jeunes troubadours soupirant la romance marotique, quatre plumes vouées à l'épigramme anodine, et un célèbre poète de bouts rimés.

Ce poète, Monsieur, a été fort sensible aux occasions que vous lui avez récemment offertes d'exercer son talent, et si vous n'avez pas eu de ses vers, c'est que la dame à laquelle il les avoit adressés en a fait par mégarde des papillottes, et qu'ensuite par un caprice qu'on ne peut expliquer, elle n'a pas voulu laisser subsister les initiales du nom de l'auteur sur les copies qu'il en avoit faites pour vous être envoyées (en duplicata) par la diligence et par la poste. Une autre fois nous serons plus favorisés et l'on ne nous privera pas aussi cruellement des productions de cette imagination délicate.

Adieu, Monsieur, pardonnez à ce long babil d'un homme qui a du tems de reste et qui se lance dans les observations de mœurs et les descriptions, depuis qu'il s'est vu contraint de renoncer aux calculs de la politique et aux confidences mystérieuses des secrets de cabinet.

Je suis avec une parfaite considération,

D. Z.

MODES.

Les robes blanches sont encore plus rares qu'elles n'étoient il y a cinq jours ; mais au mérinos et au velours ont succédé les petites étoffes de soie, pour robes et pour redingotes.

On voit incomparablement moins de chapeaux de paille qu'il n'y en avoit à Lonchamp ; les étoffes écossaises, les gazes sur-tout, ont pris le dessus.

Une passe, recouverte d'une gaze bouffante sur laquelle sont tracés des sillons creux, n'est pas une nouveauté; cela, néanmoins, se rencontre journellement. On garnit aussi le bord des passes avec des torsades ou des biais, ornemens bien connus; enfin l'on met quelquefois, outre la garniture du bord de la passe, une autre garniture en dessous, comme cela s'est maintes fois pratiqué; mais les passes sont moins arquées; en place de gazes unies, ce sont souvent des gazes écossaises, et sous le bord, on bouillonne un large ruban écossais, au lieu de plisser un tulle, ou de coudre une blonde.

La passe des chapeaux de paille est, en général, étroite et carrée : le ruban qui les attache, est, pour l'ordinaire, cousu en dessous. Un autre ruban fait le tour de la forme; celui-là pend en façon d'écharpe.

On appelle ruban égyptien, un ruban large de six pouces, dont la bordure est formée de dents, qui ressemblent à des pyramides. Cette nouveauté vient de la même maison que les gazes-Cérès. Les écharpes-Cérès dont nous n'avons point encore parlé, et qui en viennent aussi, sont, à leur extrémité, garnies d'une frange en tuyaux de paille et en perles. Les dames qui se font une ceinture de ces écharpes, portent le nœud, tantôt par-derrière, tantôt sur le côté : l'un des bouts doit descendre jusqu'à la garniture de la robe.

L'étoffe pour chapeaux, que M. Dessaux a fait annoncer dans notre dernière feuille, sous l'anagramme de son nom, n'est point un tissu de paille fendue, comme nous l'avions cru, mais de bandes de papier imperméable.

Il faut aussi que nous revenions sur l'annonce de l'*Eau de la belle Gabrielle;* sa propriété est de conserver les dents; elle se vend chez M. Gaffet, rue Grétry, n° 1; mais M. Gaffet est coëffeur, et nous ne l'avions pas dit.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1810.

Le 25 de ce mois paroîtront les Gravures de *Meubles* 481 et 482.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

verte d'une gaze bouffante sur laquelle
s creux, n'est pas une nouveauté; cela,
ntre journellement. On garnit aussi le
des torsades ou des biais, ornemens bien
t quelquefois, outre la garniture du bord
e garniture en dessous, comme cela s'est
; mais les passes sont moins arquées;
es, ce sont souvent des gazes écossaises,
ouillonne un large ruban écossais, au
, ou de coudre une blonde.
ux de paille est, en général, étroite et
s attache, est, pour l'ordinaire, cousu
ruban fait le tour de la forme; celui-là
e.

plien, un ruban large de six pouces,
née de dents, qui ressemblent à des
auté vient de la même maison que les
es-Cérès dont nous n'avons point en-
nment aussi, sont, à leur extrémité,
tuyaux de paille et en perles. Les
einture de ces écharpes, portent le
, tantôt sur le côté : l'un des bouts
garniture de la robe.
x, que M. Dessaux a fait annoncer
ille, sous l'anagramme de son nom,
paille feadue, comme nous l'avions
apier imperméable.
revenions sur l'annonce de l'*Eau de*
propriété est de conserver les dents;
let, rue Grétry, n° 1; mais M. Gaffet
l'avions pas dit.

r est jointe la Gravure 1810.

paroîtront les Gravures de *Meubles*

à ce Journal, doit être adressé, port
ère, *boulevart Montmartre*, n.° 1, au
Les abonnemens datent du 1.er *ou du* 15.

IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1810.)

Chapeau de Gros de Naples, garni en gaze. Redingote de Levantine, garnie de bandes de satin et ornée de Boutons. Colerette de Blonde.

N°. 23. (Vingt-t

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comm
Meubles et de Voitures :
Dames, 18 N^os^. *par an. L*

Le Lagrime d'una Ve
produit qu'un médiocre

M. Toussaint, que
Alcette tendant à ridicu
bourgeois de se faire ch
que par leurs parens ou

Le Banc de Sable e
Colomb, mélodrame jou

On dit que l'on s'o
l'Arc.

La pièce en répétition
la Pastille de chocolat, e
tenant intitulée : *une N*
théâtre, d'ici à huit jour
Nottes, nouveauté qui n'

Quelques jeunes gens
ons de la même étoffe
le métal doré.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 23. (Vingt-troisième Année.) 25 Avril 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Le Lagrime d'una Vedova (*les Larmes d'une Veuve*), n'a produit qu'un médiocre plaisir aux *dilettanti.*

M. Toussaint, que vient d'offrir le Vaudeville, est une bluette tendant à ridiculiser la manie qu'ont certains petits bourgeois de se faire chanter le jour de leur fête par d'autres que par leurs parens ou par leurs amis intimes.

Le Banc de Sable est une contre épreuve de *Christophe Colomb*, mélodrame joué à la Gaîté il y a quelques années.

On dit que l'on s'occupe déjà de la parodie de *Jeanne d'Arc.*

La pièce en répétition aux Variétés a eu pour titre, d'abord, *la Pastille de chocolat*, ensuite, *la Mandragore;* elle est maintenant intitulée : *une Nuit à Venise.* — On doit jouer à ce théâtre, d'ici à huit jours, *le Premier Mai* ou *l'Arbre à sonnettes*, nouveauté qui n'en est pas une.

*

Quelques jeunes gens ont paru aux Tuileries avec des boutons de la même étoffe que l'habit, mais bordés d'un cercle de métal doré.

Rien ne nous est resté de la mode chinoise que le dôme des *ombrelles* : la plupart sont blanches, comme nous l'avons dit : quelquefois l'étoffe est façonnée à pois, à fleurs.

Outre la bordure écossaise, quelques ombrelles ont, au milieu de l'envergure, un cercle en ruban, dit arc-en-ciel.

Deux plaques de nacre, gravées en relief, recouvrent entièrement quelques *gibecières* de maroquin.

Quelques parfumeurs ont adopté la forme octogone pour les *corbeilles de mariage*.

COSTUMES DES FEMMES DE HAMBOURG, DU TYROL, DE LA BAVIÈRE, DE LA SUISSE, DE BADE, DE SCHWINFURT, DE WURTZBOURG, DE LA CARNIOLE, DE LA HOLLANDE, DE LA SAXE, etc. etc.; tel est le titre d'une suite de Gravures coloriées, dont les 15 premiers numéros viennent de paroître au bureau du *Journal des Dames*.

Ces gravures, imprimées sur papier vélin, ont 11 pouces de hauteur sur 8 de largeur.

La ménagerie du Jardin du Roi doit à la société savante de Calcutta une de ces chèvres du Thibet, avec la laine desquelles on fabrique les schalls de cachemire.

Quant aux chèvres qui se trouvent maintenant au lazaret de Marseille, et qui ont été achetées pour le compte de M. Ternaux, voici ce qu'il a dit dans la dernière séance de la société d'encouragement :

« Ayant remarqué souvent que, dans les ventes qui m'étoient faites en Russie, on qualifioit de *laine de Perse* les matières avec lesquelles je faisois mes tissus de cachemire, j'interrogeai plusieurs voyageurs, et je recueillis leurs instructions. L'un d'eux m'assura que, lors de ses expéditions en Asie, le fameux Thamas Koulikan, schah de Perse, avoit ramené du Thibet trois cents animaux portant la laine à schalls; ce voyageur ajouta que ces animaux avoient multiplié

dans le royaume de Caboul, le Candahar, la grande Bukarie et jusque dans la province de Kerman.

»D'après ces données, je conjecturai que, si ces animaux, originaires d'un pays dont la température est au-dessous de celle du 42me. dégré de latitute et beaucoup plus froide que celle de la France, à cause de la hauteur du grand plateau de l'Asie, avoient pu prospérer sous un climat aussi brûlant que celui de la province de Kerman, située sous le 30me. dégré de latitude, il étoit hors de doute qu'ils pourroient se naturaliser facilement en France. Pour acquérir la certitude de ces faits, et constater l'existence des animaux de la race thibétaine, dans ces régions éloignées, il falloit y aller et surtout s'assurer si les espèces de Perse et du Thibet donnoient les mêmes produits. Dans cette vue, je chargeai le capitaine Baudin, parti pour Calcutta, en 1814, d'y acheter, s'il étoit possible, de la laine du Thibet, vulgairement nommée *de Cachemire*. En 1815, il en rapporta quelques petits ballots. L'examen attentif de ce lainage et la comparaison que j'en fis avec celui de Perse, confirma mes idées et mes espérances. Je ne doutai plus de la vérité des faits qu'on m'avoit annoncés, savoir que ces animaux avoient multiplié à l'orient comme au nord de la Perse, et s'y étoient croisés avec les races indigènes. Je vis dès-lors qu'il seroit possible, sans aller chercher ces animaux au Thibet, de s'en procurer dans un pays beaucoup plus rapproché. »

Pour mettre les membres de la Société d'Encouragement à même de comparer les lainages, M. Ternaux a soumis à leur examen un schall fabriqué avec de la laine dite *de Perse* et un échantillon de laine du Thibet.

« Au surplus, poursuit M. Ternaux, il ne suffisoit pas d'avoir la certitude ou du moins l'espoir de n'être pas obligé d'aller au Thibet chercher des animaux qu'après un long voyage, le Déba de Gorlhook pourroit refuser de laisser sortir de ses états; il falloit trouver encore un de ces hommes rares et précieux qui, par leur courage et leur habitude, savent triompher de tous les obstacles; qui ont, avec une volonté ferme et persévérante, le desir, comme le talent, de servir leur patrie; il falloit que, par la connoissance de toutes les langues orientales, et l'habitude des voyages longs, périlleux et difficiles, cet homme pût réussir dans une pareille entreprise. Je rencontrai l'assemblage de tant de qualités distinguées dans la personne de M. Amédée Jaubert. Nous nous entendîmes du premier mot. »

M. Ternaux témoigne ensuite sa reconnoissance à M. de Richelieu et au général Yermoloff, par l'appui duquel M. Jaubert a surmonté les obstacles qu'il avoit à vaincre. « Certes, dit-il, si à cette innocente entreprise eût été attachée la prospérité de la Russie, elle n'auroit pu être plus favorisée. »

Il y avoit plusieurs mois que M. Ternaux étoit sans nouvelles de M. Jaubert, lorsqu'au commencement de novembre de l'année dernière, il apprit qu'il étoit arrivé sur le Wolga avec un troupeau nombreux. « Depuis lors, dit-il, ce que j'ai recueilli par la correspondance de M. Jaubert me fait connoître qu'il avoit dû abandonner deux cents de ces animaux dans les steppes de l'Oural; qu'en outre il avoit traîné avec lui vingt-sept voitures chargées de bêtes malades; que ce qui lui faisoit le plus de peine, c'étoit les avortemens occasionnés par les fatigues et par un froid de 18 à 22 dégrés que son troupeau éprouvoit; qu'enfin, après avoir bravé la faim, la soif et les loups du désert, à travers des peuplades demi-civilisées, et exécuté un long voyage par terre, il ne lui restoit plus que les difficultés de la mer à surmonter, et qu'il venoit d'embarquer cinq cent soixante-huit individus, dont deux cent quarante de race pure, trois cents de race croisée, six moutons de Bukarie à laine commune, huit jeunes chevreaux, dont deux nés à bord, sept jeunes mères et sept boucs. Il m'annonce que, lorsque ces animaux seront arrivés en France, il faudra prendre des soins extrêmes des boucs, que de là dépendent et l'espérance d'avoir de belles espèces, et le succès de ce qui fait le principal objet de son voyage; que ces animaux, qui sont vigoureux, mais délicats, n'ont ni les formes, ni l'odeur repoussante de ceux de l'Europe; que, quant aux chèvres, il est impossible de trouver des animaux plus dociles, plus courageux, plus faciles à conduire et à nourrir; mais qu'ils redoutent le froid et la malpropreté. »

A Mme. DE * * * *,

En lui donnant les *Papillons* de M. Charles Malo.

Les Papillons doivent t'intéresser :
Tu sais les peindre et les fixer.

W.

Le numéro du 20 avril étoit imprimé, lorsque nous avons reçu les bouts rimés suivans :

UN SOUVENIR DE MA JEUNESSE.

Semblable à l'avide..... *vautour*,
Je ne songeois dans ma..... *jeunesse*,
Qu'à poursuivre gibier d'..... *Amour*;
Mais, aujourd'hui, je pense à la..... *richesse.*
Je suis vieux, j'ai pris goût à la table, au..... *Bordeaux*,
J'aime de bons louis à remplir ma..... *cassette*,
Et de billets de banque à couvrir mes..... *bureaux*;
J'aurai pour héritier le fils de ma..... *Fanchette*,
Pauvre Fanchette! hélas! je commis un..... *forfait*,
J'osai.... ce souvenir frappe encor ma..... *pensée.*
Ne crains pas, j'aurai soin de ton vivant..... *portrait*:
Si jeunesse fait mal, vieillesse est plus..... *sensée.*

Par un abonné du Puy.

La fureur d'entasser, famélique..... *vautour*,
Dévore les hnmains dès leur tendre..... *jeunesse*;
Un large coffrefort sert d'autel à l'..... *amour*,
Un encens idolâtre honore la..... *richesse.*
Des rives de l'Indus, vers le port de..... *Bordeaux*,
Midas dirige-t-il sa pesante..... *casette*?
A l'envi les flatteurs assiègent ses..... *bureaux*:
Marton est à ses pieds, pour lui brûle..... *Fanchette*;
Dût-il son opulence au plus lâche..... *forfait*,
Il est riche, son or entraîne la..... *pensée.*
Hélas! de l'univers tel sera le..... *portrait*,
Tant que vivra d'Adam la famille in-..... *sensée.*

Gabriel JOURDAN *de Marseille.*

Dix autres pièces sont arrivées depuis le 20 avril, savoir une de *Crépy*, une de *Bruxelles*, une de *la Châtre*, une de *Marseille*, cinq de *Paris*, et une de *Tournay*.

Nous allons ajouter six jours à l'intervalle ordinaire; ainsi, c'est pour le 31 mai que nous proposons les bouts rimés suivans :

plaire
rien
bien
caractère
point
persifflage
usage
point.

LA VOYAGEUSE.

Née et élevée sur les bords du Gange, je vivois heureuse au milieu de mes compagnes, lorsqu'un matin on nous annonça la visite d'un grand personnage, qui, disoit-il, avoit entendu parler de notre beauté, et vouloit choisir l'une d'entre nous pour faire son bonheur. Pourvue d'une nourriture saine et abondante, couchée la plupart du tems sur de frais gazons, et soignée par des esclaves attentifs, je ne croyois point que mon sort pût s'améliorer, aussi je ne desirois nullement que le choix de l'étranger tombât sur moi; c'est pourtant ce qui arriva. Mes grâces, ma blancheur, et surtout mon air de santé, le séduisirent, et au moment que je me préparois à suivre mes compagnes dans un parc délicieux où nous avions coutume de nous abriter des ardeurs du soleil, deux esclaves me prirent dans leurs bras et me transportèrent dans un palanquin garni de toutes sortes de provisions. J'eus d'abord quelque peine à m'accoutumer à ma nouvelle habitation, qui me paroissoit bien rétrécie, mais on se fait à tout; la vue de jolis paysages et de plusieurs belles villes que je trouvai sur ma route avant d'arriver à Calcutta, dissipa peu à peu le regret que j'avois eu de quitter le lieu de ma naissance. Le séjour de la ville étant contraire à ma santé, on se hâta, après quelques préparatifs indispensables, de me faire monter à bord d'un bâtiment qui se rendoit en Europe. Ce fut là seulement que

j'appris le sort qui m'étoit réservé: je devois dire un éternel adieu à ma patrie, et aller contracter sous un autre hémisphère une alliance cimentée par l'intérêt et la politique. Malgré mes pleurs et mes gémissemens, on leva l'ancre, et bientôt je perdis de vue les bords heureux de l'Indoustan. Le mal de mer, accru par une tempête des plus violentes, mit pendant huit jours ma vie en danger; plus d'une fois ma tête heurta violemment contre le grand mât, auquel on avoit cru devoir m'attacher; mais, heureusement, la nature a tellement endurci mon front, que j'en fus quitte pour quelques contusions; seule de l'équipage, je sus éviter le scorbut, et tandis qu'on jetoit par-dessus le pont un lettré chinois qui de son vivant passoit pour être très-gourmand, et un gros négociant de Java qui en fait d'eau ne connoissoit que l'eau-de-vie, je marchois rapidement à ma convalescence. Quand nous arrivâmes au Cap de Bonne-Espérance, j'étois parfaitement guérie; à peine débarquée, je gravis sur le rocher le plus escarpé, et delà je contemplai une foule d'individus de mon espèce répandus çà et là dans les plaines. Quelle différence entr'elles et mes belles compagnes des bords du Gange! Je ne fus plus étonnée du prix qu'on attachoit à ma conservation, et un petit mouvement d'amour-propre s'empara de moi, en songeant que j'allois perpétuer ma race dans un autre univers; du moins c'est ce que j'entendois dire à plusieurs savans qui m'accompagnoient, et qui paroissoient fortement intéressés au succès de mon voyage. Grace à leurs soins et à leur active surveillance, je suis arrivée saine et sauve dans cette belle France où l'on aime tant ce qui vient de loin. Comme voyageuse, et comme la première de mon espèce, j'espère y être accueillie avec intérêt. Veuillez, Monsieur le Rédacteur, annoncer à vos abonnés, et surtout à vos abonnées, que dès que je serai un peu remise de mes fatigues, que j'aurai été peignée, rappropriée, et que j'aurai obtenu un logement convenable, je me ferai un plaisir et un honneur de les recevoir.

J'ai l'honneur d'être, en attendant,

Votre dévouée BELLOTTE,
Chèvre du Thibet.

MODES.

De très-petites gances rondes, en soie, nattées à jour, à la manière des cordelières, portent le nom de *tissu parisien*. On trouve les chapeaux formés de ce tissu, au grand maga-

sin de modes de Mme. Didier, rue Vivienne, n°. 6, au premier ; il y en a en blanc, en rose, en lilas et en vert tendre ; ils admettent des plumes ou des fleurs. Un autre article qui, depuis Longchamp, continue d'être en faveur, et qui se trouve dans le même magasin, est une capote de gaze, à trois ou cinq nœuds de fleurs, sur le côté gauche de la passe.

Lorsque ce sont des torsades qui garnissent le bord des passes, elles sont extraordinairement volumineuses. Quelques passes ont pour garniture une blonde, placée entre deux tulles, plissés à plis ronds.

On voit quelques chapeaux de paille blanche entourés d'une blonde qui a la hauteur d'un voile.

On appelle chapeaux *à la Vestale*, ceux auxquels est adapté un voile en crêpe lisse.

Nous avons mal donné l'adresse de l'inventeur des tissus *Xuassed* ; il demeure rue de la Mortellerie, n°. 152 et non 52.

La taille des habits est toujours placée fort haut, mais on la fait moins étroite. On porte beaucoup d'habits noirs.

Le bord des chapeaux a deux pouces et un quart de large ; et la forme, sept pouces et un quart de haut : le ruban se noue par devant.

M. Charrier, coëffeur, rue St-Martin, n° 149, déjà connu par des perruques, que l'on appelle découpées, et par un procédé ingénieux pour assujétir les toupets sans gomme, ressorts ni cordons, vient de trouver un moyen de couper les cheveux à l'air de la figure, sans s'écarter de la mode. Pour se faire comprendre, un étranger à qui cette méthode est exposée, n'a pas besoin de prononcer un seul mot ; un geste suffit.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1811.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1811.)

Chapeau de Gros de Naples, bordé de Rubans plissés.
Redingote de Gros de Naples à Brandebourgs de soie.

JOURNAL

DES

Journal paroît, avec un
15, avec deux Gravures
n, et 36 fr. pour un an. 5

En 1802, a été commen
ables et de Voitures : il
ois, 18 Nos. par an. L'a

L'indisposition de La
me d'Arc, aux Fran
ours à l'étude.

Après l'Officier enlevé,
doit s'occuper de l'Am
rage posthume de Sed
un.

Il paroît certain que P
s douteux qu'il y gagn
ne-Martin.

Un vaudeville intitulé :
nt pour titre : les Mexi
n on verra à la Gaîté

N°. 24. (Vingt-troisième Année.) 30 Avril 1819.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

L'indisposition de Lafond retarde la représentation de *Jeanne d'Arc*, aux Français ; *les Femmes politiques* y sont toujours à l'étude.

Après *l'Officier enlevé*, qu'on annonce à l'Opéra-Comique, on doit s'occuper de *l'Amoureux goutteux*, ou *l'Oncle rival*, ouvrage posthume de Sedaine, arrangé par un vaudevilliste connu.

Il paroît certain que Potier est engagé à ce théâtre ; mais il est douteux qu'il y gagne 20,000 francs comme à la Porte-Saint-Martin.

Un vaudeville intitulé : *le Vieux Chêne*, et un mélodrame ayant pour titre : *les Mexicains*, sont les premières nouveautés que l'on verra à la Gaîté et à l'Ambigu.

***

A Mlle HERMINIE L.... ;

En lui envoyant le nouveau recueil des Costumes de divers Pays.

Sous mainte bizare figure,
Les femmes, en tout lieu, déguisent leurs appas :
Leur vertu seule est la parure
Qu'on aime sous tous les climats.

J. P. B.

LE DÉMÉNAGEMENT.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez parlé du choix d'un appartement. Mais le *choisir*, en ces sortes de choses, n'est pas le plus difficile ; ce qui donne le plus de soins et d'embarras, c'est le *déménager*.

Quand on change de quartier, on est toujours et trop riche et trop pauvre : trop riche par la dépense que cause le transport des meubles, des bouteilles, de la batterie de cuisine ; trop pauvre par le peu d'éclat que jette dans votre nouvelle maison un mobilier déjà vieux et fané.

Pour éviter quelque peu de ces inconvéniens, je me suis servi d'un moyen efficace. Le même jour que moi, dans l'hôtel que je quittois, il y avoit une vente aux enchères, à la requête de je ne sais qui. Je me suis lié avec le commissaire priseur, et j'ai fait crier par son huissier tous les objets que ma vanité eût été blessée d'emporter en mon nouveau domicile. L'argent provenu de ce côté, joint aux économies de la semaine, m'a mis à même de faire, par contre-coup, quelques emplettes en argenterie et en cristaux ; et voilà comme à Paris, en un clin-d'œil, on se remonte et l'on se rapproprie.

Mes livres étant bien empaquetés et mon linge bien arrangé dans les malles, je fais charger douze brancards à-la-fois, cela marche comme une caravane ou comme un train d'artillerie, et en deux voyages toute ma pacotille est partie.

Les belles étoient aux fenêtres pendant mon aménagement ; quelques-unes croyoient que c'étoit celui d'une petite-maîtresse. Quatre glaces avec parquet d'acajou, bonheur-du-jour,

toilette à la reine, écran, jardinière et vases de toutes sortes, tapis et tabourets, puis des gravures de boudoir et des figures délicieuses en bronze et en marbre : il y avoit de quoi faire envie. On s'attendoit à voir à la suite de tout cela quelque *femme seule*, jolie et coquette, dont les voisines auroient fait leur amie, dont les voisins auroient essayé de faire leur maîtresse.

Mais point du tout, c'est moi qui me présente avec ma barbe noire, même un peu bleue, mon front à rides enfoncées, et ma mine au total pleine de tristesse et de soucis. On crut que j'étois l'intendant ou l'avocat de la dame propriétaire; mais quand on eut bien reconnu à certains signes que c'étoit moi qui allois loger là, on ferma les croisées, on se retira derrière ses rideaux, et la curiosité déçue me valut sans doute, tout le long de la rue, plus d'un quolibet et plus d'une épigramme.

C'est un tort sans doute que d'avoir des pendules et des franges trop recherchées : il y a loin de là pourtant à ce qu'on lit dans les *Mémoires de Saint-Simon*, d'un certain duc d'A*, qui, « avant la mort de son père, ayant pris une maison de » louage, l'ajusta et la dora toute, boisa son écurie comme » un beau cabinet, avec une corniche fort bien sculptée tout » autour, et où il y avoit partout des pièces de porcelaine. »

Je n'en suis pas encore à mettre ma porcelaine dans l'écurie, et je puis dire qu'auprès d'un pareil luxe, je suis un garçon rangé. Après tout, il vaut mieux avoir des folies de ce genre, que d'être joueur ou libertin; la bourse et la santé en souffrent moins. Des glaces, c'est de l'argent; de bons ouvrages bien reliés valent de l'or en barre; et des matelas comme j'en ai une bonne douzaine, bien pleins, bien cardés, bien bordés, sont à coup sûr excellens pour reposer un corps fatigué par les ennuis du monde, et pour prêter aussi parfois aux anciens camarades de collège qui, moins avancés dans leurs affaires, s'estiment heureux de pouvoir venir chez moi trouver un asile et un lit.

Dans ce moment, je fais la statistique de mon voisinage. J'ai en face une vieille maman qui a pour filles ou pour nièces les plus jolies personnes; au-dessus est un célèbre peintre de portraits, et tout Paris, je crois, vient tour-à-tour y faire copier ses traits et sa figure; à gauche est un agent de change non marié, mais qui donne à dîner deux fois par semaine

aux femmes les plus élégantes ; à droite on entend les refrains d'une école de musique par la méthode d'enseignement mutuel : ce sont des chorus à tue-tête, et je suis tenté de prier M. l'instituteur de mettre de tems en tems les sourdines. Bref, tout cet entourage est très-propre à occuper un amateur, et je vais de ce pas braquer mes télescopes.

Agréez, M. le Rédacteur, etc.

B. C.

Dans la cour de la Chambre des Pairs, on construit de grands candelabres sur des piédestaux déja existans. Ces candelabres sont terminés par une boule, à travers laquelle s'élèvera le gaz hydrogène, et qui ressemblera à une grenade enflammée.

FÉNÉLON ou LES VERTUS CHRÉTIENNES, *poëme en trois chants*, précédé d'une notice historique sur la vie de Fénélon, suivi de notes, d'anecdotes et de quelques poésies ; par M. Paccard ; avec cette épigraphe :

De Dieu même, il sonda l'essence,
Des états il traça les lois ;
Il donna des leçons aux Rois
Et des préceptes à l'enfance.

Tel est le titre d'un volume in-8° de 90 pages, qui se vend, avec le portrait de Fénélon, gravé en taille douce, 2 francs, à Paris, au cabinet littéraire de M. Paccard, rue Neuve de Luxembourg, près celle de Rivoli.

VOYAGE EN ALLEMAGNE, DANS LE TYROL ET EN ITALIE, PENDANT LES ANNÉES 1804, 1805 et 1806 ; *par Madame de la Recke, née comtesse de Médem.* Traduit de l'allemand par Mme la baronne de Montolieu (1).

(1) Quatre volumes in-8° de 322, 400, 246 et 232 pages. Prix : 20 francs, à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

TROISIÉME ET DERNIER ARTICLE.

De Rome, Mme. de la Recke se rendit à *Naples*. « En entrant dans cette ville, il nous sembloit, dit-elle, nous précipiter dans les flots d'un torrent impétueux, tant la foule étoit grande. Accoutumée à la tranquillité de Rome, ce tumulte me donnoit l'idée d'une insurrection, idée qui de nos jours se présente facilement à l'esprit. La première impression que fait en général l'intérieur de la ville n'est point agréable. Les édifices sont de hautes masses sans ornement quelconque. »

Mme. de la Recke se logea dans le faubourg appelé Chiaja, qui consiste en une seule rue, laquelle s'étend le long du bord de la mer, sur un espace de trois mille pas. « Quel aspect enchanteur, dit-elle, offre le magnifique golfe de Naples! Il efface bien vîte les impressions désagréables qu'on éprouve en entrant dans la ville. Je pouvois à peine m'arracher une minute de ce sublime spectacle! Un air si pur, si doux semble donner une vie nouvelle. Je suis restée sur mon balcon, bien avant dans la nuit, pour contempler le bel azur du ciel étoilé au-dessus de la mer couverte de canots de pêcheurs. Au moyen de torches allumées, les pêcheurs font monter le poisson à la surface de l'eau : ces différens points lumineux se croisent, changent de place, et font un spectacle vraiment magique. »

C'étoit pour prendre les bains d'Ischia que Mme. de la Recke étoit allée à Naples. Les habitans de cette petite île ont en général les cheveux noirs, le teint tant soit peu cuivré, mais leurs traits sont fins et leurs yeux vifs. Les femmes, formées très-jeunes, y passent très-vîte. « J'ai vu, dit Mme. de la Recke, de jeunes filles de huit à douze ans, qui étoient des beautés idéales, et d'autres au contraire qui à dix-huit et vingt ans n'étoient déjà plus jolies. »

Leur costume de parure est riche et très-agréable. Il consiste dans un corset de velours lacé devant par-dessus une pièce baleinée ; la chemise est nouée sous le cou et rangée en petits plis sur la poitrine. La jupe est courte et très-plissée. Par-dessus le corset les femmes mettent encore une veste de soie lorsqu'elles sortent de la maison. Leur coëffure consiste dans un petit bonnet noir garni d'or, d'où pend un voile, lorsqu'elles sortent. Ce voile, fait avec des fibres de

feuilles d'aloès, est de la grandeur d'une serviette; on le plie en longueur de manière à ne lui laisser que dix pouces de largeur, et on le fixe sur la tête, qui est tout-à-fait plate; par-devant, il dépasse tant soit peu le front, et par-derrière, il pend jusqu'à la moitié du dos.

Pendant que Mme. de la Recke étoit aux bains d'Ischia, plusieurs secousses d'un tremblement de terre assez fort se firent sentir. « Mon sort, dit-elle, étoit d'éprouver et les délices et les horreurs d'un climat si beau et si terrible. Cette journée d'hier si brûlante, ce tems si calme et si étouffant, étoient les annonces d'un tremblement de terre..... A peine étois-je couchée que j'entendis de tous côtés un bruit si fort surtout aux portes et aux fenêtres, que je me hâtai de sortir de mon lit, dont le ciel remuoit violemment et menaçoit de tomber. Une porte s'ouvrit d'elle-même avec fracas, des bouteilles d'huile furent cassées dans mon anti-chambre et les ornemens dessus les armoires roulèrent sur le plancher; on entendoit au dehors des cris de frayeur; aussitôt tout le monde de la maison se précipita dans ma chambre, et nous nous préparâmes à fuir. Notre hôte paroissoit assez tranquille pour le moment; d'après son expérience, il nous disoit que le danger étoit passé, mais que le tremblement de terre se renouvelleroit dans les vingt-quatre heures. Nous montâmes sur le toit de la maison pour observer l'atmosphère; l'air étoit agité, mais toujours très-chaud; on n'entendoit que le bruit des habitans que la peur avoit chassés de leurs maisons: un feu très-vif s'élevoit par intervalles, du lointain Vésuve. On comprend que la nuit se passa sans dormir; la compagnie resta rassemblée dans ma chambre. Vers minuit nous entendîmes tout-à-coup un bruit souterrein qui ressembloit à un tonnerre éloigné; une heure après se succédèrent quelques secousses plus fortes que les précédentes. Toutes les armoires pratiquées dans les murs s'ouvrirent. La troisième reprise plus foible, fut sentie vers les trois heures du matin. »

La ville d'Ischia est bien bâtie, et pavée en pierres de lave du Vésuve, qu'on taille à Naples; on y compte quatre mille ames. Toutes les maisons ont des toits plats, à l'italienne, et des balcons saillans. La plupart sont tapissées de vignes.

« La classe des pauvres habitans, dit Mme. de la Recke, et surtout les femmes s'occupent à préparer et à filer des fibres de feuilles d'aloès, qui croît dans l'île, sans culture. On en fait un tissu qui a une certaine fermeté. Le commerce

ne s'en fait que dans l'intérieur de l'île, et il ne sert qu'au costume des femmes. A l'égard de ce costume, il est arrivé là, comme presque dans toute l'Europe, que chez les personnes d'un rang élevé, l'envie de se distinguer a prévalu sur l'usage national; mais il s'est conservé chez le peuple, au moins pour les femmes. »

L'ARTISTE ET L'ACTRICE.

Je connois deux sœurs charmantes, qui, au besoin, pourroient m'aider à soutenir ce paradoxe si souvent débattu : *La fortune ne fait point le bonheur.* Jadis elles étoient pauvres ; l'une peignoit à Paris, l'autre déclamoit en province, et cependant elles étoient heureuses. Un héritage impromptu les a tout-à-coup rendues riches ; elles ont quitté l'état d'artiste pour celui de grandes dames ; elles ont de beaux appartemens, de nombreux laquais, des cachemires et des diamans ; et tous les jours l'une regrette ses planches et l'autre ses pinceaux. Que je suis malheureuse, dit l'aînée, j'ai des grâces et des talens, et je ne puis les déployer que dans un salon ; qui me rendra mes loges et mon parterre ? Qui me dédommagera de mes palmes et de mes couronnes, reprend la cadette ? Je pouvois placer mon nom à côté de celui des Gérard, des Girodet ; je pouvois être citée parmi les premiers *artistes* du siècle, et je suis réduite au simple rôle d'*amateur!* « Conçoit-on, dit la première, le bonheur d'une femme qui, tantôt reine, tantôt bergère, tantôt coquette et tantôt ingénue, parcourt agréablement tous les états de la société et toutes les situations de la vie ? — Ce bonheur est quelquefois troublé par les sifflets, répond la seconde, et puis l'on se trouve en scène avec des usuriers, des procureurs avides et des valets fripons ; mais, moi, je ne vis qu'au milieu des plus beaux monumens et des hommes les plus illustres de tous les tems. — Décidément, je veux jouer la comédie. — Et moi, je veux peindre.... — Paris sera mon théâtre.... — Les originaux du jour seront mes modèles.

* * * *

MODES.

Le gros de Naples, surtout le moiré ; la gaze unie, la gaze-Cérès et le crêpe, voilà les étoffes que les modistes employent ;

ajoutez-y les tissus de cordonnet, les tissus de ruban et les tissus de paille. On porte aussi des chapeaux de paille et des chapeaux de coton travaillé de manière à imiter la paille.

Presque tous les chapeaux de paille jaune sont sans garniture sur le bord; mais au bas de la forme, on voit souvent un cordon de fleurs ou une torsade moitié gaze et moitié gances de paille.

Beaucoup de chapeaux de paille blanche ont la forme basse et le bord égal tout autour; comme on les pose ordinairement de côté, les modistes font une touffe de cinq ou six coques à l'un des bouts de ruban qu'elles cousent sous le chapeau.

Il y a des plumes écossaises rayées des mêmes carreaux que les rubans qui ornent quelques chapeaux de paille blanche.

Il est beaucoup plus commun de voir sur le bord des chapeaux d'étoffe, un ou deux rangs de plis ronds, que des biais.

Toutes les capotes ont la passe très-longue. Quelques lingères ont fait broder en soie verte des passes de capotes de perkale écrue. Ces broderies rayent à larges bandes la passe de la capote.

La passe des capotes blanches est, comme ci-devant, froncée par le moyen de baleines, dont la direction est horizontale. Au lieu d'une ruche de perkale découpée, ce sont deux bandes de mousseline brodée qui garnissent le bord de la capote. Le fond est très-plat et rond; quelquefois il déborde la passe de quelques lignes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1812.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

as de cordonnet, les tissus de ruban et les
On porte aussi des chapeaux de paille et des
u travaillé de manière à imiter la paille.
es chapeaux de paille jaune sont sans garni-
mais au bas de la forme, on voit souvent un
u une torsade moitié gaze et moitié gauze de

apeaux de paille blanche ont la forme basse
out autour; comme on les pose ordinaire-
es modistes font une touffe de cinq ou six
s bouts de ruban qu'elles cousent sous

es écossises rayées des mêmes carreaux ne
ment quelques chapeaux de paille blanche.
plus commun de voir sur le bord des
n ou deux rangs de plis ronds, que des

s ont la passe très-longue. Quelques lin-
en soie verte des passes de capotes de
roderies rayent à larges bandes la passe.

otes blanches est, comme ci-devant, fron-
de baleines, dont la direction est horizon-
e ruche de perkale découpée, ce sont deux
ine brodée qui garnissent le bord de la
très-plat et rond; quelquefois il déborde
s lignes.

---

ce jour est jointe la Gravure 1812.

---

relatif à ce Journal, doit être adressé, pour
Messagère, boulevart Montmartre, n.° 1, au
martre. Les abonnemens datent du 1.er ou du 15

DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLERC.

(1812.)

Chapeau Ecossais, garni de Gaze. Robe de soie à Côtes, avec garnitures pareilles.

N. 25. (Vingt-t

JOURNA

DES

Ce Journal paroît, avec un
le 15, avec deux Gravures
six, et 36 fr. pour un an. 5

En 1802, a été commen
ables et de Voitures : il
mes, 18 Nos. par an. L'a

Qu'avez-vous donc, dis
n changez à faire peur
la vie!... — Vous e
depuis que je suis ma

Les auteurs de romans
ue d'un titre; aussi,
vert un qui leur paroî
ons. C'est ainsi qu'après
us vu *l'Homme vert* et
nous à l'Odéon *la Fem*
actrice la plus blanch

Quelques Dames écriven
blanche, d'autres sur
encre rose.
Ce qui est plus singuli
qui n'ont pas d'autre
le même pied et d'écr
d'images et d'arabesqu
royaume de tendre, com
mour (rouge), se serv
(bleue), et achevoit

N°. 25. (Vingt-troisième Année.) 5 Mai 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Qu'avez-vous donc, disoit Mme. L*** à une de ses amies, vous changez à faire peur ? — Hélas ! j'aime, et l'amour use la vie !... — Vous en offrez la preuve, et moi aussi, car depuis que je suis mariée, j'engraisse à vue d'œil.

Les auteurs de romans et de drames connoissent la puissance d'un titre ; aussi, quand ils en ont inventé ou découvert un qui leur paroît bon, ils le retournent de toutes façons. C'est ainsi qu'après *l'Homme gris* (comédie), nous avons vu *l'Homme vert* et *l'Homme brun*. Incessamment nous verrons à l'Odéon *la Femme noire*, dont le rôle sera joué par l'actrice la plus blanche de ce théâtre.

Quelques Dames écrivent sur du papier rose avec de l'encre blanche, d'autres sur du papier blanc à vignettes, avec de l'encre rose.

Ce qui est plus singulier, c'est qu'il y a aussi des jeunes gens qui n'ont pas d'autre chose à faire que de répondre sur le même pied et d'écrire à leur tour des lettres qui ont l'air d'images et d'arabesques. L'un d'eux, fort digne sujet du *royaume de tendre*, commençoit sa missive par de l'encre d'amour (rouge), se servoit au milieu d'encre de constance (bleue), et achevoit l'œuvre par l'encre d'espérance

(verte). Voilà sans doute une bien jolie mode et de bien douces occupations!

DE L'AMÉRIQUE.

..... Je me trouvai en face de M. M*, qui arrivoit des Etats-Unis; je savois qu'il avoit pénétré fort avant dans les terres, et je lui fis toutes sortes de questions auxquelles il répondit avec une extrême bonté.

Que pensez-vous des Florides? — Pas trop de bien. Ce sont des déserts de sable entrecoupés de marécages. Sous le rapport de la culture, la république (*) en tirera peu de fruit; mais comme position militaire et politique, c'est un des points les plus importans de l'Amérique et du monde. Tous les vaisseaux pour aller du midi au nord et pour revenir en Europe sont forcés de passer sous les côtes; et, des ports voisins, on peut les visiter et les rançonner sans qu'aucun secours leur puisse être donné, à cause du rapide courant qui s'échappe entre la Havanne et la pointe de la Floride orientale.

— A la bonne heure. Avez-vous vu le Missouri?

— Oui, et de plus j'ai vu huit Sauvages qui descendoient en *barque* de cinq cents lieues au-dessus de la réunion du fleuve avec le Mississipi.

— Des Sauvages? comment étoient-ils?

— Grands et beaux, fort agiles, fort prévenans. Un Français leur servoit d'interprète. Il habite avec eux depuis dix ans et les Américains qui veulent se faire des amis dans ces hautes régions, ont cherché à lier notre compatriote par des promesses et des présens de toute espèce.

— Qu'appelez-vous *Sauvages?* quel est leur habillement? L'habitude de voir des blancs, sur les bords de l'Ohio par exemple et dans les contrées plus rapprochées, ne change-t-elle pas leurs mœurs, leurs idées, leur costume?

— J'appelle *Sauvages* des êtres qui ne peuvent assurément se civiliser, au moins faudra-t-il un grand nombre de siècles. Depuis le temps que nous les fréquentons ils n'ont rien gagné, ou si vous voulez nous n'avons rien gagné sur eux. J'ai vu des enfans de 9 et 10 ans qu'on avoit mis au col-

(1) La Nouvelle-Angleterre.

lège, à Boston, s'enfuir la nuit, jeter leurs vêtemens européens et courir à travers les bois et les savannes pour retrouver à deux cents lieues de là leurs cahutes et leur famille. Un Indien aime par dessus tout la liberté. Si vous l'enfermez pendant huit jours, il meurt.

— Quel est leur habillement ?

— Il est fort simple. Ils ont un petit jupon à la façon des Ecossais. Des guêtres serrées de peau de cerf leur couvrent les jambes. On leur voit aux pieds des chaussons du même cuir, fort bien apprêté. Les cordons sont attachés et croisés artistement. Ils ont entre les cuisses un morceau d'étoffe qui remonte jusqu'à la ceinture et pend par derrière et par devant, puis une couverture qui broche sur le tout et dont ils tirent fort adroitement toute sorte de partis.

— Et la coëffure ?

— Ils vont la tête nue, ou quelquefois ombragée de plumes. En naissant, on leur fend l'oreille et on y met du plomb, qui pesant sur le cartilage le fait descendre de six pouces ou d'un pied, sur les épaules. Ils passent un anneau dans la cloison du nez, et le cercle souvent est si grand qu'il permet de manger à travers.

— Les femmes sont-elles jolies ?

— J'en ai vu de charmantes et dont les formes étoient vraiment divines. Le costume est le même que celui des hommes ; seulement, elles y joignent une espèce de corset qui leur serre la taille au dessous de la gorge. Celle-ci reste nue et libre ; elle est ornée de *bijoux* qui ne feroient pas merveille auprès d'une petite-maîtresse de la rue Taitbout, mais qui ont un haut prix pour les *vierges des forêts*.

CHARLES C*.

POÉSIES DE M.me LA PRINCESSE CONSTANCE DE SALM. *Deuxième édition* (1).

L'Epître à la Philosophie est une des pièces qui ne se trouvoient point dans la première édition.

Le seul rapport sous lequel M.me de Salm considère la

(1) Un volume in-8° de 296 pages, de l'imprimerie de Firmin Didot, sur papier fin ; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

philosophie, est celui de l'indulgence réciproque, si nécessaire à la paix et au bonheur de la vie.

« . . . . . .

(la Philosophie)
Elle éclaire l'esprit sans irriter le cœur.
Par elle, l'on s'élève au-dessus de l'envie,
Des traits de l'injustice et de la calomnie :
Par elle, on fait le bien, mais pour l'amour du bien ;
De la reconnoissance on sait n'attendre rien :
Par elle l'on apprend que l'heureuse indulgence
Peut du sage, elle seule, embellir l'existence,
Et que les torts nombreux qu'il croit voir dans autrui,
Ne prouvent pas qu'il doit ne vivre que pour lui. »

Entouré de gens qu'il ne peut estimer, un misanthrope qui se croit philosophe, demande à l'auteur s'il doit rester au milieu d'eux ?

« Oui, tu dois y rester, non pour souffrir l'offense,
Mais pour la démentir par ta seule présence ;
Pour soutenir le foible, et non le repousser ;
Pour éclairer le grand, et non pour l'offenser.
Oui, tu dois y rester pour punir le coupable,
Pour y donner du bien l'exemple respectable,
Et pour faire rentrer dans leur obscurité
Les lâches que confond l'auguste vérité.
. . . . . .
. . . . . .
Reviens, reviens, Alcippe, à l'heureuse indulgence ;
Les méchans ne sont pas si communs que l'on pense !
Pour un arbre chargé de fruits empoisonnés,
De fruits délicieux mille autres sont ornés !
Reviens, reviens, Alcippe, à la philosophie ;
Suivant ses passions chacun la modifie :
Pour l'homme doux et calme elle est l'obscurité ;
Pour l'homme aigri, l'humeur, l'insensibilité ;
Elle est pour le grand cœur la juste indépendance ;
Pour l'être audacieux, la folle insouciance,
Le mépris des devoirs, des mœurs, des sentimens :
Mais pour le sage, Alcippe, elle fut de tout tems
Ce mouvement sacré dont l'effet admirable
Est de rattacher l'homme au sort de son semblable ;
Cette dignité calme, et que n'altèrent pas
Les trompeuses grandeurs, les erreurs d'ici-bas ;
Cette équité qui prouve à tout être qui pense
Et du mal et du bien l'immuable balance,

Qui grave dans son cœur, exempt d'un fol espoir,
L'instinct de sa foiblesse et la loi du devoir;
Elle est enfin la voix de la nature même,
Qui veut que l'on pardonne, et surtout que l'on aime. »

Dans l'ÉPITRE SUR LES INCONVÉNIENS DU SÉJOUR DE LA CAMPAGNE, *adressée à une femme de trente ans qui veut renoncer à la ville*, M.me la Princesse de Salm dit :

« Vas-y chercher par fois un calme salutaire;
Mais reviens à la ville, à tes goûts nécessaire:
Loin d'elle s'exiler, c'est souffrir ou déchoir.
L'ignorance est partout, mais non pas le savoir.
Quoiqu'un bonheur tranquille enchante une âme pure,
L'esprit sent le besoin d'une autre nourriture.
Il a, comme le cœur, et ses goûts et ses droits:
Il nous impose aussi des devoirs et des lois;
Et semblable au torrent qui, poursuivant sa course,
Tenteroit vainement de regagner sa source,
Quand l'homme, quel qu'il soit, a pu voir la clarté,
Il ne retourne pas à son obscurité;
Il s'avance toujours dans sa noble carrière,
Et s'égare plutôt que d'aller en arrière.

Que si tu crois encor au charme des hameaux,
Je puis d'un dernier trait enrichir mes tableaux.
Si tu veux être ensemble épouse heureuse et sage,
Ne crains pas d'adoucir le joug du mariage;
Les plaisirs l'ont troublé moins souvent que l'ennui:
Dans cet oubli total qui te charme aujourd'hui,
Inquiet, et toujours s'occupant de soi-même,
On devient exigeant, mélancolique, extrême.
. . . . . .
. . . . . .
Si le sort t'imposoit ces lois que l'on doit suivre,
Tu pourrois vivre aux champs, car le sage y peut vivre;
Mais ne t'égare pas dans un monde idéal;
Aux hameaux, comme ailleurs, près du bien est le mal.
N'y cherche même pas ces mœurs, cette réserve,
Ces vertus que, dit-on, l'ignorance y conserve:
L'homme est homme partout; le plaisir, l'intérêt,
L'égoïsme partout le guident en secret;
Et le manoir antique, et la maison rurale,
Ont vu plus de dégoûts, de haine, de scandale,
Que la ville, où du moins la vie a sa douceur,
L'esprit sa dignité, le vice sa pudeur.

LA MÈRE BIZARRE.

Tenez-vous bien, Mesdames, car je suis à la piste de vos travers et je n'en veux plus laisser passer un sans le relever. Il faut que devant moi tout marche droit ; et, dans ma sphère étroite, je veux du moins, autant qu'il est en mon pouvoir, contribuer à l'amélioration des mœurs.

Lise, par exemple, puis-je souffrir le ridicule de vos prétentions de mère ? Votre fils, que vous nous vantez sans cesse et dont vous avez toujours le nom à la bouche est-il donc en effet le plus aimable des enfans ? Non, sans doute, il est volontaire, capricieux, et grimacier comme un singe.

Occupez-vous moins de lui, au nom de Dieu, pour qu'un jour il soit plus digne d'occuper les autres. Il a dix ans, et vous lui coupez encore son pain, vous mesurez l'eau qu'il boit, vous ôtez les os de son poulet et le noyau de ses prunes, n'est-ce pas là pousser trop loin la précaution, et qu'en ferez-vous par la suite ? un poltron, un hypocondre ; il ne saura que manger et que faire. Vous l'empêchez de courir de peur qu'il ne tombe ; de prendre un bâton, dans la crainte qu'il ne s'éborgne ou ne brise vos porcelaines ; de parler haut, pour ne pas fatiguer sa poitrine : en vérité, voilà un garçon qui sera pour vous d'une grande ressource, quand vous serez vieille ! oui vieille, vous le serez un jour, ne vous en déplaise, et j'ignore si vous reconnoîtrez alors tous vos torts d'aujourd'hui : on n'*enbonnit* guères en prenant des années, quand on se laisse aller comme vous le faites à toutes ses lubies.

Qu'est-ce, de grace, que cette manie de vouloir allonger le nez de votre Edouard et agrandir ses yeux ? Vous remontez ses sourcils, vous lui tirez les cartilages pendant un quart d'heure tous les matins ; n'y a-t-il pas de la barbarie dans ce procédé et ne voyez-vous pas déjà les fruits de ce beau système ? Votre pauvre enfant éternue du matin au soir et tous ses petits camarades l'appellent *le nazillard*.

Croyez-moi, laissez faire au sort. Vous êtes jolie encore et bien faite, votre fils sera de même, un gentil garçon, si vous donnez l'essor à ses facultés natives. Mais si vous continuez à tourmenter son corps et son âme, je vous prédis que vous n'en ferez qu'un magot et un insensé. Ce sont là des conseils un peu rudes. Ils prouvent l'intensité de l'attention que je vous porte. *Qui aime bien, bien châtie*.

dit le proverbe. Usez de ce régime, et, après, haïssez-moi s'il le faut : mon but n'est pas d'être *adoré* à la façon de vos petits-maîtres, mais d'être utile. Ce rôle n'est pas le plus brillant, mais il est du moins honorable et cela suffit à mon cœur.

Adieu, singulière personne ; adieu, n'oubliez pas ces instructions généreuses et que toutes celles, de vos pareilles, qui me lisent en fassent aussi leur profit !

Le Sermonneur.

LE PETIT CHAPEAU GRIS.

à Mlle. V.....RN.

Fichu noué sous le menton,
Boucles ou longue chevelure,
Une épingle, un peigne, un feston,
Tout sied à gentille figure,
Mais rien encore, à mon avis,
Ne vaut un petit chapeau gris.

Pour nous plaire, folles coquettes,
Vident l'arsenal des amours.
Diadêmes, brillans atours,
Turbans, pompons, perles, aigrettes,
Ne valent pas, à mon avis,
Un simple petit chapeau gris.

On dit qu'amour, perfide et traître,
A quitté flèches et bandeau ;
Mais sous son costume nouveau
Il est plus dangereux, peut-être :
Cœurs tendres, je vous avertis,
Qu'il est en petit chapeau gris.

L'HISTOIRE NATURELLE DES MOLLUSQUES, commencée par M. Daudebart de Férussac père, et continuée, terminée, mise en ordre par M. le baron de Férussac fils, vient d'être publiée, du moins le premier cahier est-il en vente, et les autres, jusqu'au nombre de 25 ou 30, paroîtront successivement, sans interruption.

Les dessins sont de M. Bessa, si avantageusement connu pour ce genre de travail. L'exécution ne laisse rien à désirer.

Le ministre de l'intérieur a pris des exemplaires de cet ouvrage pour les envoyer aux bibliothèques des principales villes de France.

Les Numéros 16 et 17 de la SUITE DE COSTUMES DES FEMMES DE HAMBOURG, DU TYROL, ETC., viennent de paroître au Bureau du Journal des Dames.

MODES.

Depuis Longchamp les chapeaux d'étoffe avoient été beaucoup plus nombreux que les chapeaux de paille : le contraire a lieu maintenant. On porte ceux de paille jaune sans doublure, sans garniture sur le bord, coupés par derrière et non retroussés : le ruban qui les attache est presque toujours blanc. Quelquefois il y a deux rangées de coques au bas de la forme. Quelques chapeaux de paille blanche sont doublés en rose, et l'une des rangées de coques est blanche, et l'autre couleur de rose.

Les rubans qui garnissent les chapeaux de gaze, sont presque toujours couleur de rose, ou couleur lilas : on raye, comme à l'ordinaire, les passes de ces chapeaux en adaptant à la passe autant de rubans qu'il y a de plis creux, et en leur donnant la même direction. Quelques passes sont parsemées de fleurs. On porte encore du lilas.

L'année dernière le fond des capotes de perkale étoit ovale ; il est toujours rond cette année.

Les modistes n'employent pas beaucoup d'étoffes écossaises ; mais on voit sur presque toutes les robes blanches des ceintures de rubans écossais. Beaucoup de robes ont une pélerine à double garniture.

Parmi les garnitures nouvelles, on remarque de petits volans en mousseline, sans festons ni plis, au bas des robes de perkale.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1813.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

ont de M. Bessa, si avantageusement connu
travail. L'exécution ne laisse rien à désirer.
l'intérieur a pris des exemplaires de cet ou-
voyer aux bibliothèques des principales villes

16 et 17 de la SUITE DE COSTUMES DES
BOURG, DU TYROL, ETC., viennent de
du Journal des Dames.

MODES.

p les chapeaux d'étoffe avoient été bea-
ux que les chapeaux de paille : le co-
tenant. On porte ceux de paille jaune sans
niture sur le bord, coupés par derrière
le ruban qui les attache est presque tou-
nefois il y a deux rangées de coques au
Quelques chapeaux de paille blanche sont
l'une des rangées de coques est blan-
eur de rose.

garnissent les chapeaux de gaze, sont
uleur de rose, ou couleur lilas : on
rdinaire, les passes de ces chapeaux en
autant de rubans qu'il y a de plis creux,
la même direction. Quelques passes sont
. On porte encore du lilas.
le fond des capotes de perkale étoit ovale;
cette année.
employent pas beaucoup d'étoffes écos-
it sur presque toutes les robes blanches
bans écossais. Beaucoup de robes ont une
garniture.
tures nouvelles, on remarque de petits
ne, sans festons ni plis, au bas des

jour est jointe la Gravure 1813.

tif à ce Journal, doit être adressé, par
angère, boulevart Montmartre, n.° 1, au
tre. Les abonnemens datent du 1.er ou du 15.

L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUGIRARD.

1819. *Costume Parisien.*

(1813.)

Chapeau Américain. Habit à collet Bas et Basques étroites. Pantalon collant. Bottes Russes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JOURNA

DE

Le Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été comm
bles et de Voitures :
mes, 18 Nos. par an. L

LE

Les petits présens, c
qui que souvent ils fon
soient insensibles a
nt le seroient-elles au
un bijou qui leur plaît
un homme bien élevé
ne peut accepter ; j'
tout à Paris, de se p
de fantaisie, qui bien
t d'un grand prix, j'
tain tact, captiver la
les, et parfois les su
éressé ou gourmand.
ance : avec peu d'es
s le monde, et je n
stante habitude que
ite et à gauche toutes
Il y a bien vingt-cinq
e société avec M.me d
ser l'émigrette (jeu alo
té; ma désolation fut

N°. 26. (Vingt-troisième Année.) 10 Mai 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

LES PRÉSENS.

Les petits présens, dit-on, entretiennent l'amitié ; j'ajouterai que souvent ils font naître l'amour : il est peu de femmes qui soient insensibles au cadeau d'un simple bouquet ; comment le seroient-elles au don d'un meuble qui leur est utile ou d'un bijou qui leur plaît ? On m'objectera qu'il est des présens qu'un homme bien élevé ne peut offrir et qu'une femme honnête ne peut accepter ; j'en conviens : mais comme il est facile, surtout à Paris, de se procurer une quantité d'objets de mode et de fantaisie, qui bien que frivoles en apparence, sont souvent d'un grand prix, j'en conclus qu'on peut, quand on a un certain tact, captiver la protection des grands, les faveurs des belles, et parfois les suffrages d'un rival, pour peu qu'il soit intéressé ou gourmand. J'offre moi-même la preuve de ce que j'avance : avec peu d'esprit et de talent, j'ai su me pousser dans le monde, et je ne dois la fortune dont je jouis qu'à la constante habitude que j'ai eue de répandre des cadeaux à droite et à gauche toutes les fois que ma bourse me l'a permis.

Il y a bien vingt-cinq ou vingt-six ans que me trouvant dans une société avec Mme de T*** et sa fille, j'eus le malheur de casser l'*émigrette* (jeu alors fort à la mode) que celle-ci m'avoit prêté ; ma désolation fut d'autant plus grande, que sortant du

collége et possédant fort peu d'argent, je ne savois comment remplacer ce joli joujou. Je me contentai alors de lui faire des excuses ; mais le lendemain je vendis quelques livres qui ne me servoient plus, des boucles d'argent qui ne me servoient guères, et avec leur produit, je me procurai une superbe *émigrette* en ivoire et à pointes d'acier, que je portai à M.lle de T***. Mon présent fut accueilli avec une telle bienveillance, que je me hasardai un peu plus tard à remplacer un éventail de nacre qu'elle avoit cassé en me frappant sur les doigts. Bref, de cadeaux en cadeaux, j'allai jusqu'à lui donner mon cœur. Elle m'auroit accordé sa main en échange, si sa mère eût voulu y consentir. Pendant quelques années, je me trouvai séparé de Mlle de T***, mais le sort l'ayant rendue maîtresse de ses volontés, elle se souvint de mes petits présens et de ce qu'elle vouloit bien appeler mon caractère généreux ; je devins son époux.

Depuis, mille événemens se succédèrent, et toujours j'eus à m'applaudir d'avoir su donner à propos. Graces à un garçon de bureau qui m'ouvrit les portes, malgré sa consigne, j'enlevai à un concurrent une fourniture de cent mille écus. Graces à un garçon de caisse, qui m'avertit que les sacs de son patron ne contenoient que des *sous*, j'évitai une banqueroute de cinq cents mille francs. Enfin, la fantaisie m'ayant pris de devenir auteur, je trouvai encore le moyen de ne moissonner que des fleurs, là où mes confrères ne trouvoient que des épines : d'abord, au moyen d'un *beau manteau* donné à la princesse tragique, d'un *poignard* fourni au tyran et d'*un habit à paillettes* adressé au jeune premier, mes tragédies et comédies se trouvèrent les plus anciennes en date, et comme telles, furent jouées avant vingt autres. Mes amis et mes obligés n'étoient pas tous à la scène ; j'en avois aussi dans les loges, au parterre, dans les corridors et jusque dans le café voisin ; mon succès fut complet. La vérité est que si je ne suis pas le poète le plus habile, je suis le plus riche et le plus généreux : comment n'irois-je pas à l'immortalité ?

Ma femme me flatte de cet espoir, lorsque je lui souhaite sa fête ; mes enfans, lorsque je leur donne des joujoux, et mes amis, lorsque je leur donne à dîner. J'en crois ce que je veux, mais je suis content, et je répète, avec je ne sais quel poète ou philosophe :

« Il est beau, croyez-moi, de faire des ingrats. »

* * * *

LA MAIN DE FANCHETTE.

Je me tairai sur le pied de Fanchette
Et même sur son joli bras,
Je me tairai sur les jeunes appas
Qui soulèvent sa collerette,
Sur ses beaux yeux pleins de langueur,
Sur le vif incarnat dont la simple nature
Se plaît à colorer sa céleste figure,
Au moindre mot qui blesse la pudeur;
Enfin, des doux attraits de ce divin modèle
Loin de vouloir tracer une image fidelle,
Sur ces trésors je me tairai.
Seulement, de la main charmante,
Que dirige à plaisir son âme bienfaisante,
Avec transport je parlerai,
Dussé-je n'en donner qu'une idée imparfaite.
Ah! si vous n'avez pas un cœur comme le sien,
Jamais vous ne saurez combien,
Combien vaut la main de Fanchette.

Elle a du lys l'éclatante blancheur;
Et, par sa grâce enchanteresse,
Sa légèreté, son adresse,
En me faisant rêver, un instant, le bonheur,
A mon esprit, soudain, elle rappelle
Vénus, Hébé, Ganymède ou l'Amour.
La main d'une simple mortelle
Peut exciter l'envie, au céleste séjour;
La jeune Hébé, près d'une main si belle,
En versant le nectar au plus puissant des dieux,
De honte, auroit baissé les yeux.
Mais, grâce au vœu de la nature,
C'est en servant l'humanité,
Sous l'empire d'une âme pure,

Qu'elle me fait sans cesse admirer sa beauté.
Oui, des dieux la bonté suprême
Accorda, sans réserve, à cette main que j'aime
Tout ce qui peut séduire et captiver un cœur.
Infortunés ! c'est, en votre faveur,
Que le ciel daigna mettre en elle
Ce pouvoir qui, soudain, charme votre douleur.
La haine, à son aspect, la vengeance cruelle
Se laisseroient aisément désarmer.
On ne peut la voir sans l'aimer,
On ne peut l'aimer sans connoître
Tout le prix d'un cœur vertueux :
Loin d'elle est-il des malheureux ?
En l'approchant, ils vont cesser de l'être.

Main chère à l'humanité,
Symbole de la bonté !
Va répandre en abondance,
Au sein de la pauvreté,
Les dons de la bienfaisance :
En tous lieux, à tout moment ;
De la sage providence
Sois le plus noble instrument.
C'est en vain que, du mystère,
Enveloppant tes bienfaits ;
Quelquefois, à la misère,
Modestement, tu voudrois,
De celle qui la soulage
Et relève son courage,
Cacher les divins attraits ;
Le cœur aisément devine
Un bienfaiteur qu'il bénit.

Tu paroîs : l'indigent bientôt se réjouit,
Humblement, devant toi, le superbe s'incline,
Le méchant demeure interdit ;
La richesse perd son crédit
Et de la vieillesse chagrine

Le front sévère s'adoucit.
Sans danger, avec toi, l'innocence badine ;
La douce amitié te sourit,
L'amour vient, il se trouble, il espère, il gémit.

Pardonnez à l'amour l'excès de sa tendresse,
Vous qui, chaque jour, à genoux,
Mendiez les faveurs d'une aveugle déesse :
Il va, sans balancer, faire un pacte avec vous :
Crédit, gloire, honneur et richesse,
Tous ces biens, vous dit-il, tous ces biens sont pour vous ;
Goûtez-les, s'il se peut, dans une paix parfaite :
Mais il est un trésor plus doux
Et l'amour seul l'aura : c'est la main de Fanchette.

DURONCERAY.

NOTICE EXPLICATIVE SUR LE COSTUMOMÈTRE ET LE LONGIMÈTRE, INSTRUMENS INVENTÉS PAR CHRISTIAN BECK, TAILLEUR. (1)

Ces instrumens consistent en deux règles de métal ou de papier fort, graduées et portant des points de *Repaire*, qui sont répétés dans un modèle.

Trente-trois modèles ont paru à M. Beck suffire pour toutes les tailles possibles ; il s'est donc borné au nombre de trente-trois règles.

Selon lui, la routine a été jusqu'ici le seul guide des tailleurs. « Si l'on donnoit, dit-il, à un tailleur quelconque, un habit fait pour un homme de six pouces, et qu'on lui demandât un vêtement semblable pour un individu de cinq pieds, ou dix fois plus grand que le premier, le tailleur seroit peut-être très-

(1) Brochure in-8° de 23 pages. Prix, 75 centimes, à Paris, chez Beck, tailleur, rue de Richelieu, n° 35, au premier.

embarrassé ; car on comprend qu'il se tromperoit en décuplant toutes les dimensions : le costumomètre résout la difficulté.

L'Académie des Sciences n'a pas jugé au-dessous d'elle d'examiner cette découverte, le rapport en a été fait dans la séance du 14 septembre 1818.

LE PANIER PERCÉ.

Edmon dit toujours qu'il ne sait comment son argent s'en va ; je le sais bien, moi, et la chose n'a pas été difficile à deviner.

Edmon n'a point assurément de vices essentiels ; il ne joue point, il n'a point de maîtresses ; mais il a sur mille choses un laissé-aller qui le ruine. S'il passe devant chez Félix, au Panorama, il emporte des gâteaux pour sa femme et ses enfans, qui déjà sont bourrés de sucreries et de confitures, quand il arrive. S'il mène Madame au spectacle, c'est toujours en voiture, quelque tems qu'il fasse ; il craint de fatiguer sa douce moitié, ce sentiment est louable ; et comme il craint aussi de la faire attendre au bureau, il achète des billets aux commissionnaires de la porte et les paie toujours le tiers ou le quart en sus, heureux quand il ne les paie pas le double. Edmon aime ses aises et sa liberté ; et dès qu'il est dans une loge, il paie encore l'ouvreuse pour que celle-ci ne laisse entrer personne.

Il ne veut avoir que des livres sur vélin et des gravures avant la lettre ; et comme il a du goût, il fait relier ses ouvrages et encadrer ses épreuves avec un soin particulier ; ce qui coûte fort cher. Il faut des armoires d'acajou pour une si jolie bibliothèque, et un grand salon pour une collection si recherchée. Delà des frais sans nombre, qui font que cet amour des arts et des lettres, source de jouissances qu'on devroit trouver pures, n'est ici qu'une cause de gêne et d'embarras.

Edmon n'est pas gourmand, mais susceptible et difficile. Il veut de grosses pièces sur sa table et apprêtées d'une façon singulière ; le plus souvent il n'y touche point, mais des amis peuvent entrer, et il faut toujours les pouvoir accueillir et inviter. Comme on sait cela, on vient, on dîne en douce compagnie, on rit entre honnêtes gens et l'on s'amuse : aussi pro-

longe-t-on le repas et porte-t-on la santé de tout le monde : si bien que la dépense est triple et quadruple de ce qu'elle seroit si l'on vivoit sagement et en famille.

Les plus petites choses font monter les comptes lorsqu'elles reviennent à tout moment. C'est une commission payée deux fois ce qu'elle mérite, ce sont des chaises prises pour deux minutes en dix endroits de la promenade, c'est une plume taillée dont on fait un curedent, et du papier à lettre tout blanc qu'on met au manche d'un gigot pour le découper. Quoiqu'on ait un habit neuf, on prend sur le bras un enfant qui fait des dents et qui vous salit toute l'épaule ; cet enfant joue avec votre chapeau et le perce ; il prend votre mouchoir et le jette dans le feu, sautant de joie de voir une flamme qui vous coûte cent sous ou six francs.

Vous aviez des assiettes de fayence, puis vous avez eu de la terre de pipe, puis enfin, renchérissant toujours, vous voilà servi tout en porcelaine. Vos chaises de paille se changent en chaises garnies de crin ; vous descendez tous les ans d'un étage ; vous n'aviez qu'un lit avec votre chère femme et maintenant vous avez chacun votre chambre ; vous vous contentiez d'un domestique, vous en avez trois aujourd'hui ; je sens, Edmon, que tout cela vient par circonstance, qu'on y est entraîné et surtout que cela est plus commode ; mais je sais aussi qu'il faut être fort riche pour se livrer ainsi à tout ce qui passe par la tête ; et à voir le train que vous menez, je ne m'étonne point des dettes qui vous chagrinent.

Ecoutez, il y a un moyen de réparer un peu tout cela. C'est de mettre tous les mois quelque chose à la Caisse d'Epargnes, rue de Richelieu. M. le duc de la Rochefoucault est le président de l'administration de cet établissement et vous verrez par les petits livrets que des philantropes distribuent, qu'avec 144 fr. seulement tous les ans, réservés et accumullés ainsi que les intérêts, cela vous feroit 10,000 fr. au bout de 20 ans ; vous pouvez aisément faire davantage ; et en plaçant seulement 500 fr. chaque année sur la tête de votre fils et autant sur celle de votre fille, vous vous trouverez, sans vous en appercevoir, en état de les doter un jour. Pensez-y, et faites enfin dans votre vie quelque chose de raisonnable.

C* P*.

MODES.

Quelques chapeaux tout jaunes se font remarquer dans les magasins de modes, parmi les chapeaux blancs, garnis les uns en lilas, les autres en rose. La nuance des chapeaux jaunes est celle du bouton d'or ; ils ont une garniture pareille.

Les chapeaux de paille jaune sont toujours en grande faveur : mais la mode n'admet que la paille fine. Ce que l'on a longtems appelé paille blanche, en parlant de chapeaux, étoit du bois. Depuis l'invention des chapeaux en lacets de coton, tressés comme on tresse la paille, ce sont ces derniers qui ont la préférence. On voit un paquet d'épis sur la passe de quelques chapeaux de paille jaune.

Les roses mousseuses, la germandrée, petite fleur bleue, et l'ellébore, fleur rouge très-volumineuse, que quelques fleuristes teignent en jaune, parent les chapeaux de gros de Naples comme ceux de gaze et de crêpe.

Il y a plus de voiles de gaze blanche que l'on n'en avoit encore vu.

Presque toutes les robes sont blanches. On fait trois remplis au bas de chacun des trois volans de mousseline qui garnissent le bas de quelques robes de percale.

Quoique la mode ait fort peu d'influence sur les cachemires de l'Inde, il est cependant vrai de dire que l'on préfère ceux qui sont à larges raies ; qu'immédiatement après le blanc vient l'amaranthe, et que c'est à défaut d'amaranthe que l'on prend le ponceau. Mr M. Fichel vient d'ouvrir un magasin de cachemires rue de Richelieu, n° 37, au premier étage, presque en face du restaurateur Beauvilliers.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1814.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1814.)

Chapeau de gaze. Robe de Perkale à corsage à la Sévigné: les manches bouillonnées, le bas orné d'un volant de dentelle, d'entre deux et d'une bande brodée.

N°. 27. (Vingt-troisième Année.) 15 Mai 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Tandis que l'on répète *le Mûrier* à la Porte St-Martin, la Gaîté vient de donner *le Vieux Chêne*, au pied duquel se trouve un trésor, que le dépositaire rend fidèlement au propriétaire. Si ce trait de probité est louable, il n'en est pas de même de la tournure des couplets; on a cependant fait répéter le suivant :

AIR :

Un militaire, bien souvent,
N'a pour fortune que sa gloire,
Que par son courage éclatant,
Il augmente à chaque victoire.
Lorsqu'il revient dans ses foyers,
Pour juger sa fortune entière,
Comptez ses feuilles de lauriers;
Alors il est millionnaire.

Déjà quelques jeunes gens portent des chapeaux de paille, et ceux qui gardent un feutre, l'ont choisi extrêmement léger. Rien de gênant, rien de pesant ne peut être supporté par

ces messieurs; s'ils ne s'arrêtent et ne se fortifient, ils arriveront à ne se couvrir le chef que de plumes ou de mousseline.

Le *pont* des culottes d'à-présent est large et boutonné sur les coutures de côté : on a trouvé que cela faisoit mieux ; mais on reconnoîtra peut-être dans peu que cette mode nouvelle est moins commode que l'ancienne, parce que les goussets sont sous un triple rang d'étoffe et de boutons, et que pour avoir sa bourse il faut perdre beaucoup d'un temps toujours si précieux, et qui court si vîte!

Les bordures d'acajou ne servent plus d'encadrement aux glaces que dans les cabinets et les bibliothèques. Dans les salons et les chambres à coucher, on met, comme ci-devant, des bordures cannelées, ou mieux, un parquet à colonnes avec des chapiteaux d'or moulu et un fronton sculpté.

Incessamment il y aura autant de voitures peintes en vermillon que l'on en a vu en vermillon. Les trains jonquille se rechampissent en noir. Jusqu'ici l'on avoit encadré chaque raie noire dans des filets d'une autre couleur; maintenant, c'est un simple filet noir, quelquefois même on le supprime.

Il y a des dames qui, fort jalouses de voir leurs grâces à tous les instans de la vie, font mettre des glaces de prix dans le fond de leur lit; mais cela n'est plus d'aussi *bon goût* qu'on le pourroit croire, et, sur ce point, la bienséance commence à triompher de la vanité.

LA ROSE.

Du doux Printems, aimable fleur,
Que tu me plais, Rose chérie!
Mais, hélas! à peine fleurie,
Tu perds ta brillante couleur.

Toutefois, quand le sort funeste
A décidé ta triste fin;
Privée de ton éclat divin,
De toi quelque parfum nous reste.

Ainsi quand d'un sage ici-bas
Soudain la paupière est fermée,
Il nous reste après son trépas
Le parfum de sa renommée.

ALBERT-MONTÉMONT.

MA SOLITUDE.

Je vis retiré à quatre lieues de Paris, en un château qui est entouré d'une eau courante, et flanqué de tours aux quatre angles. L'on y arrive par un pont, et l'on entre par un autre dans les jardins, jardins délicieux, qui dans ce moment surtout, offriroient aux cœurs tendres, un aspect ravissant.

Pour moi, je ne suis plus tendre que pour mes cochons d'Inde et mes poulets du Canada. J'ai été horriblement trompé dans ma vie, par des femmes que j'adorois. Je me suis vingt fois battu pour elles, j'ai sur le corps trois ou quatre blessures gagnées en leur honneur; et c'est justement depuis que je me suis fait estropier pour leurs beaux yeux que j'ai été délaissé par ces ingrates.

Mais enfin je n'en suis pas mort et grace à Dieu je puis encore parcourir ces belles campagnes qui s'étendent devant moi à perte de vue.

Quelques amis qui me sont restés au milieu des orages, et qui ne m'ont point trahi malgré mes disgraces, viennent me voir le samedi soir ou le dimanche matin; nous chassons les bêtes innocentes, mais nous n'en tuons guères, et pour ma part, soit maladresse, soit *humanité*, j'ai peu de *meurtres* jusqu'ici à me reprocher.

J'ai une table qu'on ne prendroit pas trop pour celle d'un cénobite. De tous mes domestiques, celui qui m'est demeuré le plus fidèle, est un vieux cuisinier qui, en fait de sauces, est assez expert pour m'attirer autant de visites que la maîtresse la plus jolie ou les plus rares tulipes.

A propos de tulipes, j'en ai quatre corbeilles des plus riches et des mieux panachées; j'ai tout un champ de roses du Bengale, et je naturalise dans le moment un petit plant de kina qui m'a été apporté à grands frais des bords du fleuve des Amazones: un jour j'en aurai de quoi guérir tous ceux qui viendront chez moi, attaqués de quelque genre de fièvre que ce puisse être: fièvre d'amour d'abord, comme la plus pressée; fièvre d'ambition, qui n'est pas la moins dangereuse; soif de l'or, qui est une fièvre pernicieuse et maligne, etc. J'ai une serre qui le dispute à celles du Muséum d'Histoire naturelle, et je sais bien ce qu'elle me coûte! Mon jardinier, qui est fort *habile*, m'avoit promis monts et merveilles, je devois, dans la vente des ananas seuls, trouver le montant de mes dépenses extraordinaires; mais je crois que le brave homme place à son profit ceux qu'il cueille, il me fait toujours des comptes qui n'en finissent plus, et moi, qui dans ma maison suis toujours propre comme un bijou, je crains, sur mon ame, de me ruiner en marne et en fumier.

Nous fumons les couches et les caisses, nous fumons les fleurs et les arbres, nous fumons les pelouses de gazon qui forment des tapis magnifiques en face des fenêtres du château; mais nous oublions souvent de fumer les bleds et de déchausser la vigne, ensorte que nous ne récoltons que du grain maigre et du vin sur. Mais nous avons du pain fait avec du froment de Sicile, et nos flacons sont pleins des liqueurs de tous les pays de la terre, excepté de celle du crû.

J'imagine que je suis un propriétaire bien différent de tous les autres. Je ne suis ni tyran, ni ridicule: on est maître chez moi comme chez soi. J'ai deux pies bien apprises sous le vestibule; l'une dit aux passans: *sois le bien venu*, *sois le bien venu*; l'autre: *pars quand tu voudras*, *pars quand tu voudras*. Moi-même, je ne me gêne point, et quand je me sens de mauvaise humeur, ou que je suis pris de mes accès de mélancolie, il m'arrive de partir dès l'aube du jour, sur un cheval vigoureux, et de m'en aller seul, à travers les bois et les plaines, promener jusqu'à la nuit mes soucis et mes regrets.

Pendant mon absence, la maison va toujours son train; on boit, on mange, on rit, on danse, et quand je rentre dans le salon, il n'y a pas toujours de place pour moi sur le canapé.

Voilà le commencement de la description de ma solitude, et de l'asile que j'ai choisi contre les dégoûts dont, à la ville,

on est abreuvé. Ici, je respire un air pur et vif; j'ai des poissons agiles et bien élevés, qui du vivier sautent dans la poële à frire; j'ai des cygnes de Mantoue, des colombes de Chypre, des moineaux d'Idalie; j'ai aussi des poëtes qui les chantent, et qui ne se font pas faute de comparer mon ermitage à une Amathonte: il n'y manque que la mère des Amours. Mais, que dis-je? elle n'y manque pas, elle y est dans une niche, en marbre blanc, sur un socle noir, et, en prenant le café, il n'est pas rare qu'on pose sur sa tête du myrthe et des couronnes.

Belle Cyprine, tu le sais, mes offrandes sont bien désintéressées, je n'ai plus rien à te demander; mais tiens-toi heureuse que je conserve si précieusement ta statue, après les tours sanglans que m'ont joué tes élèves: tu dois mon respect à je ne sais quelle souvenance de mes premiers plaisirs, et aussi, je l'avoue, à la beauté du travail de l'artiste, à la pureté des formes dont tu brilles, à la blancheur éblouissante du bloc dans lequel tu fus sculptée. O Vénus! si tu étois de bois, il y a long-tems que d'une main vengeresse je t'aurois renversée de ton piédestal, et que j'aurois fait un auto-da-fé de ton image!

EVARISTE B.

FABLES DE M. LE BARON DE STASSART, DES ACADÉMIES DE LYON, DE MARSEILLE, DE VAUCLUSE, etc. *Troisième édition* (1).

Sept mois seulement se sont écoulés depuis la publication de l'édition précédente; mais ce succès étoit présumable. M. le baron de Stassart, lorsqu'il mit au jour, son recueil de fables, étoit connu par de jolies idylles et par un recueil de pensées pleines d'esprit et de finesse. Rien ne prouve mieux la pureté de son goût que le soin qu'il a mis à corriger ses fables. Sous plusieurs rapports, cette troisième édition est préférable à la seconde.

---

(1) Un volume in-12 de 238 pages, imprimé par Firmin Didot et orné d'une gravure. Prix. 3 francs sur papier ordinaire; 5 francs sur papier vélin, et 50 centimes en sus port franc; à Paris, chez Mongie, libraire, boulevart Poissonnière, n°. 18.

Voici une des fables dont la citation nous a paru le mieux convenir à ce journal.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Mes chers amis; au mois de mai,
Je manque rarement le lever de l'aurore;
Je vais, de grand matin, dans les bosquets de Flore.
Exempt de tout souci, j'y goûte un plaisir vrai.
Hier, du Rossignol j'écoutois le ramage.
Renonçant, pour l'entendre, aux douceurs du repos,
En cercle, autour de lui, se rangeoient les oiseaux.
Quand l'Orphée eut fini, les hôtes du bocage
Lui présentèrent leur hommage.
Chacun avec empressement
Lui gazouilla son compliment;
C'étoit, enfin, comme à l'Académie,
Lorsque Delille y récitoit ses vers.
L'Alouette lui dit : « Cousin, sans flatterie,
» Je préfere ta voix aux plus brillans concerts;
» Mais tu te fais à peine entendre
» Un mois ou deux par an, et je ne puis comprendre
» Ce qui te rend silencieux. »
— « C'est, répondit l'oiseau mélodieux
» C'est qu'il faut, pour chanter, que nature m'inspire. »

De ce favori d'Apollon,
Mets bien à profit la leçon;
Poète, avec effort ne monte point ta lyre!

Le nouveau fabuliste change de ton avec une grande facilité.

LE PIGEON ET LE RAMIER.

Un pigeon voit mourir sa Colombe fidèle;
Il roucoule, il gémit. Le Ramier son voisin
Lui dit : « Pourquoi cette plainte cruelle?
» Vos cris sont impuissans pour vaincre le destin.
» J'ai perdu, comme vous, ma compagne chérie;
» La froide indifférence est le plus grand des maux.
» J'eus tort de fuir tous les oiseaux;
» L'amitié, charme de la vie,
» Peut seule du malheur alléger le fardeau.
» Que sa chaîne aujourd'hui nous lie,
» Et réunissons-nous sous un même berceau. »

Dès-lors, toujours ensemble, ils trouvèrent des charmes
A parler de leur peine; ils en souffrirent moins.

D'un ami qui sèche nos larmes
Ne repoussons jamais les soins.

LES POÉSIES DE Mme LA COMTESSE DE SALM, qui ont été annoncées dans l'avant-dernier numéro, se vendent 5 fr.

Mlle DE FONTANGES,

Née en 1661, *morte en* 1681.

Le brillant de ses yeux étoit tempéré par cette langueur intéressante qui, sans promettre beaucoup d'esprit, annonce au moins beaucoup de tendresse.

Lorsqu'elle fut nommée dame d'honneur, Louis XIV dit en riant : Voilà un loup qui ne me mangera pas, et ensuite il en devint éperdûment amoureux.

Mme de Montespan, qui, à cette époque, redoutoit plus Mme de Maintenon que toutes les beautés de la cour, vanta elle-même au Roi les charmes de Mlle de Fontanges, qu'elle appeloit une statue provinciale.

Sa taille étoit au-dessus de la moyenne, et lui donnoit une démarche fort noble et un port de reine.

« La Fontange étoit belle depuis les pieds jusqu'à la tête; on ne pouvoit rien de plus merveilleux. Elle avoit aussi le meilleur caractère du monde, mais pas plus d'esprit qu'un petit chat. »

(*Fragmens de lettres originales de la princesse Charlotte de Bavière, veuve de Monsieur, frère de Louis XIV.*)

« Fontange, quoique très-belle, étoit tout-à-fait rousse. »

(*Fragmens de lettres originales*).

« Le Roi, qui n'aimoit que sa figure, paroissoit embarrassé lorsqu'elle parloit, et fort gêné, quand il n'étoit pas en particulier avec elle. Cependant Mlle de Fontanges lui étoit fort attachée. Elle répondit un jour à Mme de Maintenon, qui l'exhortoit à se défaire de son amour, qui ne pouvoit lui causer que du chagrin : *Vous me dites de quitter ma passion, comme on parle de quitter un habit.* »

(*Mémoires de St.-Simon.*)

La prodigalité faisoit le fond du caractère de Mlle de Fon-

tanges ; elle dépensoit cent mille écus par mois, et s'étonnoit qu'on y trouvât à redire.

Un *Portrait en pied de Mlle de Fontanges*, gravure en taille douce de 11 pouces sur 7 et demi, imprimée sur papier vélin et coloriée, vient de paroître au bureau du *Journal des Dames*.

MODES.

On porte beaucoup de chapeaux de gaze ; mais c'est plus souvent de la gaze couleur paille, à quadrilles ou à pois, que de la gaze blanche. Un cordon de renoncules gros rouge sert d'ornement à quelques chapeaux de gaze couleur paille ; il y a des bouillons sur le bord de la passe.

Une ruche de ruban écossais, lilas et blanc, borde la passe de quelques chapeaux de gros de Naples blanc.

La plupart des chapeaux de paille sont sans garniture sur le bord : les passes de ces chapeaux, beaucoup plus longues du bas que l'année dernière, se réunissent, ou à-peu-près, sous le menton. (Voyez les gravures 1815 et 1816.)

La mauve est une des fleurs nouvelles ; mais on porte des roses en bien plus grande quantité.

Il n'y a, pour ainsi dire, que des robes blanches dans les promenades. Cela étoit remarquable, dimanche, à Tivoli, comme dans le jardin des Tuileries.

Quelques dames suspendent au col une écharpe pouce en crêpon de Barèges, à franges nouées.

Les ceintures en ruban large, avec un nœud double, sont toujours à la mode. Il y a des rubans destinés à cet usage, qui ont six pouces de large.

On a vendu dans quelques magasins, des robes de mousseline de couleur, fond rouille, avec des bordures qu'on appelle bayadères, couleur lilas ; fond bleu barbeau, avec des bordures blanches ; fond réséda, avec des bordures lilas. Deux de ces bayadères se coupent ; on en fait des volans ; les autres restent et forment entre-deux.

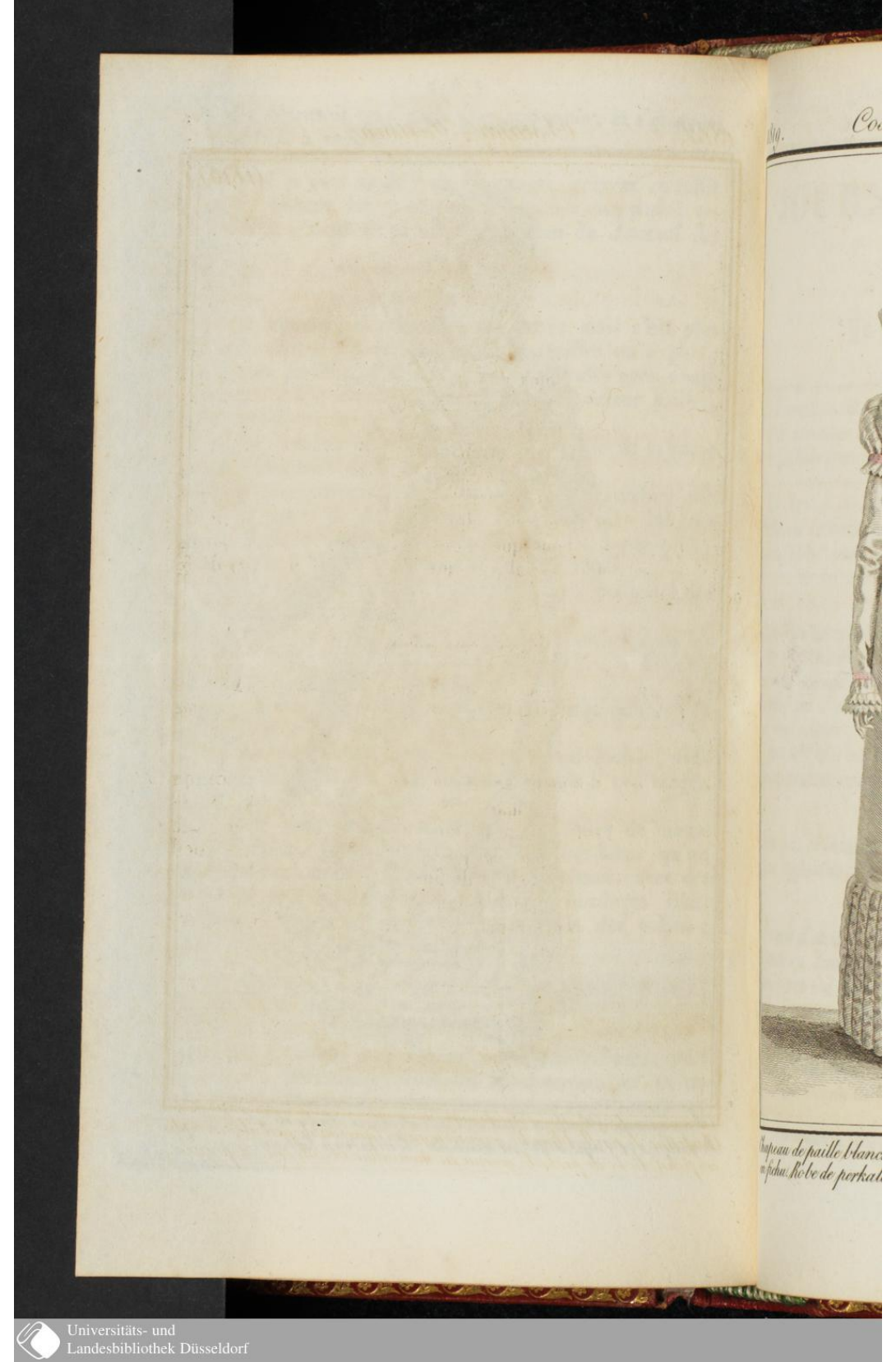
A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1815 et 1816.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1815.)

Chapeau de Paille d'Italie. Voile de Gaze. Robe de Perkale à bouillons et Coques de mousseline. Ceinture en Ruban Egyptien.



Chapeau de paille blanc
en fichu. Robe de perkal

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1816)

Chapeau de paille blanche, garni en gaze. Canezou de perkale, à remplis en fichu. Robe de perkale, garnie en mousseline bouillonnée et piquée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JOURN

D

Ce Journal paroît, a
le 15, avec deux Gr
six, et 36 fr. pour un

En 1802, a été co
Meubles *et de* Voitur
Dames, 18 N^os^. *par an*

Les deux dernières
ville, *l'Officier en*
ntr'elles quelques p
omme dans l'autre,
on veut marier, et
la première n'a eu
complètement réuss

Les plus brillantes
une explosion, on

Jeanne d'Arc, av
ujours en faveur a
ques y ont été mal
rivée d'action; voi
ouvé grâce :

« C'est aux fem
Que l'esprit de
. . . . . .
La nature a pris

N°. 28. (Vingt-troisième Année.) 20 Mai 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les deux dernières nouveautés jouées à Feydeau et au Vaudeville, *l'Officier enlevé* et *le Château de mon Oncle*, ont entr'elles quelques points de ressemblance : il s'agit dans l'une comme dans l'autre, d'un jeune officier, petit Caton, que l'on veut marier, et qui est supplanté par un aimable étourdi. La première n'a eu qu'un foible succès, tandis que la seconde a complètement réussi.

Les plus brillantes décorations, des combats, des incendies et une explosion, ont soutenu *les Mexicains*, à l'Ambigu.

Jeanne d'Arc, avec le seul secours des beaux vers, est toujours en faveur au Théâtre Français. *Les Femmes Politiques* y ont été mal accueillies. Cette comédie est entièrement privée d'action ; voici cependant quelques tirades qui ont trouvé grâce :

« C'est aux femmes surtout à détruire les traces
Que l'esprit de parti laisse encor parmi nous.
. . . . . .
La nature a pris soin d'étendre leur empire,

Et pour nous gouverner il ne faut qu'un sourire.

. . . . . .

Après nos longs malheurs on a pu les juger :
La bonté de leur cœur s'accroît dans le danger.
Leur âme s'agrandit au milieu des orages,
Et s'élève au-dessus des plus cruels outrages.
Pour délivrer un père ou sauver un amant,
Qui montra plus de force et plus de dévoûment ?

*.

Mme Jacotot, peintre du cabinet du Roi, est chargée par Sa Majesté de peindre sur porcelaine les portraits des Reines de France ; celui d'Anne de Bretagne, qui doit faire partie de cette intéressante collection, n'existe aujourd'hui d'une manière authentique que sur des Heures manuscrites qui ont appartenu à cette princesse, et qui sont déposées à la Bibliothèque du Roi. La conservation de ce livre précieux exigeant des précautions toutes particulières, il sera, dit-on, enfermé dans une boîte à dessus de glace, dont MM. les conservateurs garderont la clef, et Mme Jacotot copiera les traits de son modèle à travers cette glace qui les garantira de toute atteinte.

Un riche financier de Paris, qui fait de la prose presque aussi bien qu'un avocat ou qu'un professeur d'athénée, ayant jugé modestement qu'il n'avoit pas autant de dispositions pour la poésie, résolut d'appeler à son aide un jeune homme qu'il avoit placé dans ses bureaux. Tant qu'il ne fut question que de vers pour un baptême, de couplets pour un Jean ou pour une Madeleine, le jeune commis se montra docile et fécond; mais quand son patron exigea des compositions plus importantes, il refusa tout net, à moins d'une augmentation d'appointemens. Là dessus, grand débat, qui finit par cet arrangement à l'amiable : M. N***, *vérificateur* en second, est nommé *versificateur* en chef. Au lieu de travailler à la caisse, il sera installé désormais dans ma salle à manger : sur son bureau, Parni remplacera Barême ; les contes en vers succéderont aux *comptes courans*, et, pour qu'aucune difficulté ne s'élève entre nous, il me sera présenté un tarif de poësie depuis l'héroïde jusqu'au distique.

En signant le marché, on assure que le financier bel-esprit

a donné au poëte un très-joli *pot-de-vin*, pour lequel il n'a exigé qu'un *pot-pourri* et quelques douzaines *de vers blancs*.

Note trouvée.

Fourni d'une part : un habillement de drap et un chapeau de castor ;

De l'autre : un chapeau de paille et un corset ;

Je lis deux fois, je me frotte les yeux, enfin je suis obligé de reconnoître que le premier mémoire est pour Mme de T***, qui monte souvent à cheval, et le second pour son mari, qui fait les délices du Parc des Sablons et du café Tortoni.

Après le vermillon, c'est le vert plus ou moins foncé qui est, pour les voitures, la couleur la plus à la mode. Quelquefois on met des filets noirs sur le train ; mais la caisse est toujours toute verte.

Les *Exercices gymnastiques*, dirigés par M. Amoros, près du Jardin du Roi, sont en pleine activité. Plus de trois cents élèves courent, sautent, grimpent, font mille jolis tours, risquent cent fois de se casser le col et ne se font jamais de mal. La devise de cet établissement est *force*, *agilité*, *souplesse*, *grâce* ; voilà de quoi attirer les jeunes Français.

Depuis quelques semaines un canon placé dans le jardin du Palais-Royal, part en même tems qu'un autre canon placé dans le jardin du Luxembourg : l'amorce de tous les deux est allumée par les rayons du soleil, concentrés par une lentille. Le bon tems que celui où l'on n'entend que le canon des jardiniers !

Les Bains médicinaux annoncés dès l'année dernière, ont été ouverts le 1er mai, rue Chante-Reine, nº. 30, chaussée d'Antin. Cet établissement, disposé dans un local étranger à celui des bains ordinaires, offre au public tous les genres de bains imaginés par l'art, comme bains de Barèges, de Plombières, de vapeurs sèche et humide, en amphithéâtre, à l'instar de ceux de St-Louis ; fumigations sulfureuses, mercurielles, aromatiques, douches ascendantes et descendantes, etc. Tous ces bains sont du prix de 3 fr. 50 cent.

LE LEVER DE LA LUNE.

Salut, vierge des nuits ! ton sourire charmant
Vient égayer des bois l'ombre silencieuse.
Tout repose dans ce moment ;
Verse, du haut des cieux, ta lumière douteuse ;
Que des zéphirs rafraîchissans,
Que des songes du soir la foule vagabonde,
Bercent tous les mortels dans une paix profonde,
Et des maux de la vie affranchissent leurs sens.
Que cet astre, à-la-fois, est touchant et sublime !
Déjà des monts voisins il a franchi la cime ;
Il s'élève, et son char, roulant au haut des airs,
Sème de diamans le dais de l'univers.
A son premier aspect, les vallons et les plaines
Exhalent leurs parfums les plus voluptueux.
Caché dans l'épaisseur d'un pin majestueux,
Le rossignol soupire et module ses peines ;
Le ruisseau fuit plus mollement
A travers les fraîches prairies ;
Tout dispose notre âme aux douces rêveries,
Et la nature entière est en enchantement.

Extrait des VEILLÉES POÉTIQUES ET MORALES, *par M. Baour-Lormian, membre de l'Académie française.* Quatrième édition. Volume in-18 de 219 pages, orné de six gravures ; prix : 5 francs, et, port franc, 5 francs 50 centimes. A Paris, chez Louis Janet, libraire, successeur de son père, rue St-Jacques, n° 59.

ANECDOTES INÉDITES POUR FAIRE SUITE AUX MÉMOIRES DE MADAME D'ÉPINAI ; *précédées de l'examen de ces Mémoires, par M. de M** (1).

Nous revenons sur cette brochure qui, faute d'espace, fut annoncée succinctement dans notre numéro du 10 janvier.

(1) In-8° de 115 pages. Prix, 2 francs. A Paris, chez Baudouin frères, libraires, rue de Vaugirard, n° 36, près la chambre des Pairs.

C'est un plaidoyer fort ingénieux pour Madame d'Houdetot contre sa belle-sœur. On prend aussi fort vivement la défense de Rousseau, de Duclos et de quelques autres, fort maltraités dans les *Mémoires*, et l'on termine par de vertes réprimandes à *M. le baron de Grimm*, à propos de qui l'on rappelle ces paroles de M. Auger : « Grimm appartenoit à cette classe » d'hommes qui font métier de s'impatroniser dans les bonnes » maisons, en écartant tous ceux des anciens amis qui leur » font ombrage, et n'y admettent que des complaisans ou des » sots sans conséquence. C'est particulièrement aux femmes » que s'adressent les hommes de cette espèce. S'ils en ren- » contrent quelqu'une d'un caractère un peu faible et d'une » âme un peu susceptible d'exaltation, ils la subjuguent sans » peine, en feignant pour elle un dévouement sans bornes » et en affectant jusqu'au courage de lui déplaire quand il » s'agit de servir ses intérêts.... » Nous avons rencontré plus d'un compère taillé sur ce modèle.

Voici quelques phrases extraites d'une note de M. Delaclos : « Des nombreuses qualités de l'esprit, la simplicité est celle » qui rend le plus heureux ceux qui la possèdent, et les » moins malheureux ceux qui la voient dans les autres ». — « L'amour est une foiblesse quand il ne s'explique que » par les sens, quand il ne flatte que la vanité, quand il » ne remplit que les vides des journées; mais quand il nous » assujétit un second être, quand il nous lie et nous élève, » et qu'il remplit toute notre existence, alors il est pour » nous ce que le soleil est à la terre, ce que la rosée est à » la végétation, ce que l'électricité est à tous les corps.... »

Madame d'Esclavelles vouloit empêcher sa nièce, Mademoiselle Delalive, (depuis Madame d'Houdetot) de faire des vers. Les défenses ne servant de rien, elle lui confisquoit le papier, les plumes, les crayons, et desirant en faire une femme de ménage elle lui prescrivoit de recevoir et vérifier les comptes des dépenses de la maison. Un jour, appercevant des interlignes dans le compte du cocher, la jeune personne les remplit par des vers; la tante arrive, la surprend, la gronde et va chercher M. Delalive (le père). Celui-ci commence à gronder aussi un peu, se saisit du papier, lit les vers, les trouve jolis, et voyant une correction à faire, prend la plume : sa fille lui saute au cou, l'embrasse, bien sûre qu'une faute ainsi corrigée n'étoit pas inexcusable.

M. de M* dit, à notre gré, fort sensément, et en blâmant

les indiscrets aveux de Madame d'Epinai, qu'*il n'est pas de famille qui consentît à mettre le public dans ses confidences les plus intimes ; parce qu'il y a toujours quelqu'ombre dans le tableau le plus parfait.*

Madame d'Houdetot étoit une des meilleures danseuses de son temps. « Un jour elle étoit chez le prince de Conti, » chaussée en *mules*. Le prince, qui desiroit de la voir dan- » ser, devinant l'excuse qu'elle pouvoit alléguer pour s'en dis- » penser, envoya chercher du ruban qu'il attacha lui-même » pour fixer le pied dans la chaussure. Elle céda et recueillit » les applaudissemens d'un cercle nombreux et connoisseur. »

Si quelqu'une de nos lectrices n'entend pas ce que nous voulons dire par *mules*, nous la prions d'avoir la bonté de se le faire expliquer par sa grand'maman. Les petits souliers plats d'à-présent sont plus commodes pour les entrechats et les pirouettes ; mais aussi on ne court plus la chance d'avoir de jeunes seigneurs qui vous nouent des rubans sur la jambe pour en admirer, de près, la finesse et la grâce.

On cite, dans la brochure, une singularité plaisante de M. Lemaître : « Il avoit fait construire un superbe château. » Quand on en faisoit l'éloge, il disoit avec humeur : *Vous » trouverez étrange, n'est-ce pas, qu'un bourgeois comme moi » ait bâti une si belle maison ?* Mais quand on ne disoit rien, il s'écrioit : *c'est bien la peine de dépenser deux millions pour » un château que personne ne regarde et dont on ne dit mot.* »

On trouve quelques pages plus loin que M. d'Epinai ayant donné un bel habit à son fils à la suite de l'examen de ses études, Jean-Jacques dit à cet enfant qui vouloit lui faire admirer son habit : *Monsieur, je ne me connois pas en clinquant, je ne me connois qu'en hommes.*

Terminons par un trait qui concerne M. d'Houdetot et qui est propre à le faire aimer. Il étoit dominé par la passion du jeu, *de toutes les passions la plus indomptable, parce qu'elle se perpétue dans un âge où l'on est forcé de renoncer à toutes les autres*, mais il sut se vaincre et ce fut à l'occasion de la perte d'une somme considérable. « Obligé d'emprunter » pour acquitter sa dette, il prie sa femme d'engager son » bien. Après avoir hésité quelques momens, Madame d'Hou- » detot y consent à une condition, c'est qu'il lui donnera *sa » parole d'honneur* de ne plus jouer. Cette parole est donnée » et M. d'Houdetot n'a plus joué de sa vie. ».

B**.

LA DOUCE ERREUR.

Romance.

Si quelquefois tes yeux charmans
Se fixent sur les miens, mon plaisir est extrême ;
Lors, je me dis tout bas : il m'aime ;
Et cette idée adoucit mes tourmens.
Ah ! laisse-moi, laisse-moi cette erreur
Qui seule fait tout mon bonheur.

Lorsque ton sourire enchanteur
Semble approuver ce que je viens de dire,
Rien n'est égal à mon délire,
Et je crois posséder ton cœur.
Ah ! laisse-moi, etc.

Si tu vantes quelque talent,
Si tu dis que l'esprit sans la beauté peut plaire ;
C'est mon éloge qu'il veut faire,
Me dis-je encore avec ravissement :
Ah ! laisse-moi, etc.

Si de ton sein il s'échappe un soupir,
Je me répète avec ivresse :
Il n'ose avouer sa tendresse,
Hélas ! combien il doit souffrir.
Ah ! laisse-moi, etc.

Cependant je voudrois savoir
Si mon amour n'est pas une chimère ;
Ah ! cher Armand, cesse de taire
Ce qui doit ou détruire ou fonder mon espoir !...
Mais, non...., laisse-moi mon erreur,
Elle seule fait mon bonheur.

Par Mlle Estelle de B.

Les N°s 31 et 32 de la suite de COSTUMES DES FEMMES DE LA NORMANDIE viennent de paroître au bureau du *Journal des Dames*.

MODES.

Beaucoup de chapeaux de paille ont, au haut de la passe, une double rangées de coques de ruban, ou un cordon de fleurs mêlangées; mais le bord reste pour l'ordinaire sans garniture.

Les voiles de gaze blanche sont toujours fort à la mode; cependant quelques chapeaux, de paille-coton, sont bordés d'une large blonde, qui tient lieu de voile.

Dans les belles réunions, à Tivoli notamment, l'on voit des marabouts blancs, en bouquet, sur des chapeaux de paille d'Italie.

Les étoffes sont toujours les mêmes, c'est-à-dire, de la gaze, du crêpe, et du gros de Naples moiré. Si l'on excepte quelques chapeaux de paille jaune à passe longue et droite, en façon de capote, les formes ne changent pas non plus.

Les lingères ont adopté les coques; elles en garnissent le haut de la passe de leurs capotes de perkale; quequefois aussi, en place de deux bandes destinées à être plissées, elles mettent deux [illegible] de perkale sur le bord d'une passe.

Non-seulement beaucoup de robes ont une pélerine pareille; mais, depuis peu, on achète des pélerines chez les lingères.

On commence à porter des écharpes blanches. Nous avons vu plusieurs robes dont le bas étoit orné de sept volans plissés à plis ronds; la pélerine avoit trois rangs et chaque bout de l'écharpe pareil nombre.

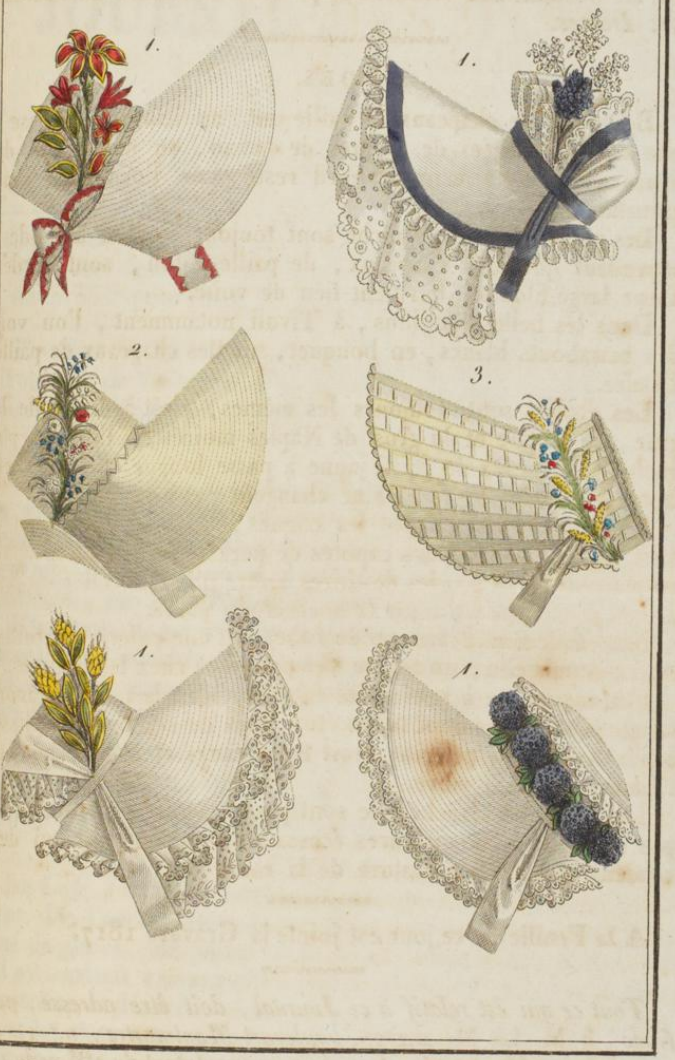
Les écharpes blanches ne sont pas très-longues; il n'en est pas de même des ceintures écossaises; on en voit qui descendent jusqu'à la garniture de la robe.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1817.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUQUESE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf



1, Chapeaux de paille blanche. 2, Chapeau de paille d'Italie. 3, Tissu de paille et soie.

N°. 29. (Ving

JOURN

DI

Ce Journal paroît, av
le 15, avec deux Gra
six, et 36 fr. pour un

En 1802, a été con
Meubles et de Voiture
Dames, 18 N^os^. *par an.*

C'est dans le mom
s charmes, que l'o
enter; et M. Le Nor
pouvoit, plus à pro
PAYSAGE, *par M. D*
L'habitant d'une r
encore plus aimable,
eut montrer dans so
parc encadrés.

« Observez, co

voilà l'épigraphe du li
suffrages de l'Académi

Le *Café Tortoni* a
teur. De l'ancien lab
orné de glaces, de pe
qui est surtout remar
construite et décorée c
ls et les statues se mê
voit une Vénus auprès
cesse au-dessus des ca
la vue ou réchauffe le
ensuite dans les salons

N°. 29. (Vingt-troisième Année.) 25 Mai 1819.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois; 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

C'est dans le moment où la campagne est revêtue de tous ses charmes, que l'on désire posséder le talent de la représenter; et M. Le Normant, libraire, rue de Seine, n° 8, ne pouvoit, plus à propos, mettre en vente la THÉORIE DU PAYSAGE, *par M. Deperthes, élève de M. Valenciennes.*

L'habitant d'une retraite champêtre et riante, la trouve encore plus aimable, s'il en a su retracer l'image, et s'il peut montrer dans son salon, son château, son jardin et son parc encadrés.

« Observez, connoissez, imitez la nature, »

voilà l'épigraphe du livre de M. Deperthes, qui a réuni les suffrages de l'Académie des Beaux-Arts.

Le *Café Tortoni* a tout-à-fait changé d'aspect dans l'intérieur. De l'ancien laboratoire on a fait un salon charmant, orné de glaces, de peintures et de gravures de prix. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est la glacière, nouvellement construite et décorée comme une salle de bal ou de festin. Les ifs et les statues se mêlent aux porcelaines et aux cristaux. On voit une Vénus auprès d'un boll à punch et la Diane chasseresse au-dessus des carafons à limonade. Tout cela rafraîchit la vue ou réchauffe le cœur, comme on veut; et en montant ensuite dans les salons supérieurs, on trouve l'excellent M. Pré-

vost, qui vous sert avec une rare dextérité les fines côtelettes pannées, si c'est vers l'aurore, et des sorbets délicieux si nous touchons au crépuscule.

On vend à l'entrée du passage Feydeau des casquettes de paille pour la campagne et pour la chasse. On comprend l'avantage qu'offre cette coëffure légère pour les jours brûlans de l'été qui se prépare.

On rencontre des jeunes gens avec des souliers de feutre gris et d'autres avec des souliers de velours noir. C'est une chaussure de vieillards ou de femmes; mais nos petits-maîtres n'ont plus d'âge, ils ne tiennent plus aucun compte des saisons de l'année ou de la vie, et, comme disoit un censeur grave, ouvrez leur bouche et visitez leurs dents, vous verrez qu'ils *ne marquent plus.*

L'établissement des *Bains Turcs*, rue du Temple, près le boulevart, où l'on administre séparément les bains médicinaux depuis plusieurs années, vient de s'enrichir d'un appareil pour les bains de vapeurs aromatiques. Placée sur un amphithéâtre, la personne qui prend ces bains dirige elle-même les douches à volonté.

Tous les bains médicinaux sont du prix de 3 fr. 50 cent., compris quatre serviettes, un peignoir et un lit garni.

La 24e Livraison des MONUMENS FRANÇAIS, INÉDITS, POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES ARTS; *par N. X. Willemin*, vient de paroître.

Elle contient le Portail d'une église de Beauvais, construit dans le 10me siècle; — deux Fragmens d'un vitrail du 13me siècle, qui se trouve dans l'église cathédrale de Saint-Julien du Mans; — la Rose du portail méridional de l'église cathédrale de Paris, commencé l'an 1257; — deux Peintures tirées d'un roman composé en 1466; — la Tombe d'un architecte, exécutée en 1440, dans l'église de Saint-Ouen de Rouen; — et les Costumes en pied de quatre bourgeois du commencement du 16me siècle.

MON COUSIN.

C'est un petit jeune homme maigre et frêle, mais qui a une tête forte, et un caractère très-singulier. En arrivant à

Paris, il étoit presqu'aveugle. Il alla chez M. Forlenze, oculiste dont le nom a retenti dans les journaux, et il se fit faire l'opération de la cataracte; ce fut l'affaire d'un moment; puis il resta six semaines dans sa chambre, les rideaux presque fermés; on le vit ensuite aux Tuileries avec une visière verte, et enfin à présent il marche droit et ferme comme un homme qui n'auroit jamais été privé de la vue.

Il a vingt-cinq ou trente mille livres de rentes; mais je ne puis dire dans quelle province, parce que mon cousin a la manie de vendre et d'acheter tous les six mois quelque terre nouvelle, tantôt en un lieu et tantôt en un autre. Je l'ai vu dernièrement en marché de céder à des spéculateurs trois ou quatre métairies que je lui connoissois dans le Maine, pour faire les fonds d'un château en ruines qu'il a le dessein d'avoir sur la route de Savoie.

Ce château est auprès de celui de Bayard, du chevalier sans peur, du guerrier sans reproche, de ce preux, l'honneur de la France, et dont la demeure est aujourd'hui inhabitable et inhabitée.

Mon cousin n'ayant pas assez d'argent pour se rendre acquéreur de ces respectables ruines, qui ne laissent pas que d'être tenues à un prix fort haut, a jeté ses vues sur de voisines antiquités, qui ont en outre le mérite de n'être pas éloignées de cette maison des *Charmettes* que J. J. Rousseau a décrite dans ses Confessions, et où il a vécu avec tant de bonheur pendant sept années, auprès de l'excellente Mme de Varens.

Quand mon cousin aura satisfait son envie, il en éprouvera bien vîte une autre, et il fera ainsi le tour de la France, perdant régulièrement sur ses marchés et ne pouvant manquer de se voir ruiné lui-même un jour, comme ses châteaux, s'il devoit fournir une longue carrière; mais il espère mourir de bonne heure, et *c'est là*, dit-il, *ce qui le soutient*.

Que j'ai vu aussi de jeunes gens comptant sur une mort prochaine, qui devoit payer leurs dettes et les tirer d'embarras! La mort ne venoit point, elle sembloit les épargner pour l'exemple, et ils alloient végéter misérablement en quelque village et dans quelque cabane, reste honteux d'une fortune dilapidée.

Quoi qu'il en soit, mon cousin a quatre chevaux à Paris, deux pour sa calèche, et deux chevaux de selle, pour lui et son domestique; mais il ne monte point à cheval, et c'est le domestique qui s'en amuse avec ses camarades. La calèche est constamment aux ordres d'une baronne à mille francs de pen-

sion ; ou d'une danseuse à la retraite. Mon cousin n'est pas fort pour le sexe, et sa santé fort délicate le préserve du moins de cette espèce de péril. Il aimeroit mieux les jeux d'esprit et il avoit commencé un commerce assez vif avec les Muses ; mais ayant voulu se faufiler dans leur almanach, il se vit cruellement attaqué par de malins censeurs, et il résolut tout-à-coup de ne plus mettre son nom à ses œuvres. Ne plus signer, c'est renoncer à la moitié du plaisir, que dis-je ? c'est perdre le plaisir tout entier et se priver de tout espoir de gloire. Rien alors n'échauffe plus la verve, et il n'y a pas loin de là à l'abandon total de la poésie.

C'est ce qui est arrivé. Mon cousin a brûlé ses tablettes, et au moment où j'écris, son unique soin est de s'occuper des moyens d'économiser sur la nourriture de ses bêtes. Il a fait venir de l'avoine du fond de la Touraine et il en a rempli son salon de compagnie. Il avoit une immense salle à manger et je me souviens d'y avoir fait de forts bons déjeûners et des soupers charmans. Eh bien ! aujourd'hui cette salle, ornée de sculptures, est transformée en un grenier à foin. Il y a des provisions pour parer à deux ou trois années de disette, et notre homme, enchanté de sa prudence, se retranche dans son petit boudoir qu'il a un grand desir encore de faire garnir de clous et de crochets pour y placer ses harnois et ses équipages.

Je pourrois assurément m'étendre davantage sur les bizarreries de l'esprit de mon cousin, mais il est juste que je le ménage, je lui dois des égards, car enfin il n'est plus de la première jeunesse et c'est moi qui suis son héritier !.....

B*****.

ROMANCE.

Lorsque jadis ne songeois qu'au plaisir,
Lorsque parlois d'amour sans le sentir,
Trouvois partout caresses pour caresses,
Et maintenant que n'ai plus qu'un désir,
Et que d'amour me sens presque mourir
Fière beauté rejette mes promesses.

Dieu des amans c'est assez me punir !
Qui suit tes lois doit-il toujours gémir ?
Ah ! prends pitié du feu qui me dévore,
Amour dis-lui combien m'as vu souffrir,
De ses attraits fais la ressouvenir,
Elle verra si puis changer encore !

VOYAGES DU PRINCE PERSAN MIRZA ABOUL TALEB KHAN, EN ASIE, EN AFRIQUE, EN EUROPE, *écrits par lui-même, et publiés, pour la première fois, en français, par M. Charles-Malo, membre de la Société philotechnique* (1).

Mirza Aboul Taleb Khan, fils d'un Persan réfugié dans l'Inde, est né à Lucknou. D'abord percepteur des taxes, puis militaire, il obtint une pension de retraite que le changement de gouvernement lui fit perdre. Le chagrin l'accabloit lorsqu'il apprit qu'un gentilhomme anglais, qui entendoit très-bien le persan et l'indoux, étoit sur le point de passer en Europe; il l'accompagna, dans l'espoir que le changement de scène dissiperoit sa mélancolie.

Le Cap est une ville dont les rues, bordées d'arbres, sont longues et bien alignées. Notre voyageur trouva toutes les maisons où il fut admis, tapissées et ornées de glaces, de lustres, etc.; il n'en fallut pas davantage pour faire changer son opinion sur la *magnificence* de Calcutta, qu'il venoit de quitter. Londres effaça de même Dublin; mais ce ne fut pas de prime abord qu'il sentit toute la beauté de Paris.

A Dublin, ce qui le surprit davantage, ce fut le grand nombre de voitures et l'adresse des piétons. Il compare à des papillons « les jeunes filles qui, soit à cause du froid, soit par suite de leur vivacité naturelle, couroient au milieu de la foule, sans toucher personnne. »

Pendant que notre voyageur étoit à Londres, on proclama la paix qui venoit d'être conclue avec la France; les illuminations l'émerveillèrent, quoiqu'il en eût vu beaucoup dans l'Indoustan.

Par l'entremise des personnes qu'il avoit connues dans l'Inde, il assista souvent aux séances de la chambre des communes. « La première fois, dit-il, que je me trouvai dans cette assemblée, il me sembla voir une troupe de petits per-

---

(1) Un vol. in-8° de 448 pages. Prix : 6 francs, et, par la poste, 7 francs 50 centimes; à Paris, chez Louis Janet, rue St.-Jacques, n° 59; Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois; Gide fils, rue Saint-Marc, n° 20; Pélicier, Palais-Royal, galerie des Offices.

roquets des Indes, perchés sur des mangoustans, les uns en face des autres, et se querellant entre eux..... »

Lorsque Mirza Aboul Taleb Khan quitta Londres, il y avoit passé deux ans et cinq mois. Il prit à Douvres, le paquebot, et, à Calais, la diligence. « Sous différens points de vue, dit-il, la France me sembla bien supérieure à l'Angleterre..... La capitale de la France est une ville immense et majestueuse; elle surpasse de beaucoup Londres, par la beauté de son extérieur..... De magnifiques promenades, appelées *boulevarts* embrassent la ville dans un circuit de plusieurs milles. Cette promenade se partage en trois parties : le milieu, large de vingt-cinq verges, est destiné aux chevaux et aux voitures; les côtés sont pour les piétons. Quatre rangées d'arbres s'élèvent d'une extrémité à l'autre, et y entretiennent la fraîcheur par leur ombrage.... »

Parmi les produits de nos manufactures, Mirza Aboul Taleb Khan admira surtout les porcelaines. « Elles sont, dit-il, tellement estimées, qu'en Angleterre, et partout ailleurs, on les considère comme des objets de curiosité; et l'on ne s'en permet l'usage que lorsqu'on reçoit un convive de la plus haute distinction. Les Français fabriquent aussi des glaces dont la beauté ne sauroit être imitée. »

Après avoir contemplé le Louvre et sa magnifique galerie, l'auteur dit : « Je me représentai ce que j'avois vu à Londres et à Dublin, et je reconnus que ces deux villes ne possédoient que de simples jouets d'enfans, en comparaison de ces merveilles. »

Mirza Aboul Taleb Khan trouva les Français en général et surtout les Parisiens très-polis. « Jamais, dit-il, ils n'emploient les mots *oui* ou *non;* ils ont recours à des périphrases; s'ils vous indiquent votre chemin, s'ils vous expliquent quelque chose, ils sont infatigables, et regardent cette complaisance comme la marque d'une bonne éducation. Vous pouvez, à quelque heure que ce soit, faire visite à un Français, et lui raconter deux fois de suite la même histoire, il vous écoutera, sans donner le moindre signe d'ennui. Combien les Français sont, en cela, supérieurs aux Anglais sombres et chagrins. »

En 1803, les Parisiennes portoient des robes à taille courte et échancrées : cette mode déplut à notre voyageur : il n'aimoit pas non plus « ces tresses qui tomboient sur les joues avec une négligence affectée. »

Les savans orientalistes Langlès et de Sacy alloient le voir tous les jours. « Je trouvai, dit-il, qu'ils étoient doués d'une pénétration plus grande, et d'un esprit plus vif, qu'aucun des Anglais que j'avois connus. Peut-être la langue française se rapproche-t-elle bien plus que l'anglais de l'idiôme persan, ou bien se peut-il faire que notre poésie soit plus conforme au génie des Français, qu'à celui des peuples d'un climat plus froid. »

On avoit vanté à notre voyageur les teintures de Lyon. « J'en voulus, dit-il, faire, un jour, l'épreuve sur un de mes turbans ; on me le rapporta, le lendemain, teint en superbe pourpre. La couleur étoit si solide qu'après avoir été, plusieurs mois, exposée à l'ardeur du soleil, elle n'avoit rien perdu de son éclat ; il ne m'en coûta que trente-six sols, tandis qu'à Londres je payois toujours quatre schellings : encore les couleurs se trouvoient-elles passées au bout de dix ou douze jours. »

Mirza Aboul Taleb Khan passa par Marseille, Gènes, Livourne, Malte, Smyrne, pour se rendre à Constantinople. Le grand seigneur chargea un mehmandar de l'accompagner jusqu'à Smyrne. Son voyage avoit pris le caractère d'un pélerinage ; il ne pense plus qu'à visiter les tombeaux des martyrs de sa religion.

Les N°s. 18, 19 et 20 de la suite de COSTUMES DES FEMMES DE HAMBOURG, DU TYROL, DE LA SUISSE, ETC., viennent de paroître au bureau du *Journal des Dames*. Cette livraison contient une Bernoise et deux Vaudoises.

Les demoiselles Pulvin et Germain, rue Contrescarpe, n°. 8, près la rue Dauphine, exécutent des broderies en tout genre particulièrement en paille.

MODES.

Les chapeaux de paille sont très-simples, la finesse en fait le mérite ; mais les chapeaux d'étoffe sont surchargés d'ornemens : c'est surtout la gaze que l'on prodigue.

La gaze blanche est plus souvent employée que la gaze couleur paille : des rubans blancs sur un chapeau de paille jaune se voyent aussi plus fréquemment que des rubans couleur paille.

Le rose et le lilas sont des couleurs, pour ainsi dire, affectées au gros de Naples blanc et à la paille blanche. Lorsqu'un chapeau est garni en crêpe ou en rubans lilas, les fleurs sont aussi de cette couleur.

L'année dernière, dans leur nouveauté, les chapeaux de paille-coton n'eurent pas plus de vogue que maintenant : des roses en forment, pour l'ordinaire, la garniture. Au lieu de réunir ces fleurs ou couronne, on les sème quelquefois sur la passe.

Rien de plus commun que les chapeaux de gaze parsemés de fleurs ; mais, sur la passe et sur le fond, la gaze est tellement bouillonnée que les fleurs se trouvent en partie cachées.

Les torsades, les crevés, les plis ronds, les biais et les ruches ; voilà cinq sortes de garnitures qui depuis longtems se succèdent sur le bord des passes et que les modistes ne se lassent pas d'employer. Dans ce moment, la préférence est pour les plis ronds.

Outre les robes à schall, il y a des canezous qui, par devant et par derrière, imitent un schall croisé.

Les coques en mousseline sont maintenant si petites qu'elles ressemblent à un cailloutage.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1818.

Le 31 de ce mois paroîtront les Gravures de *Meubles* 483 et 484.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

est plus souvent employée que la gaze.
rubans blancs sur un chapeau de paille
si plus fréquemment que des rubans cou-

sont des couleurs, pour ainsi dire,
Naples blanc et à la paille blanche. Lors-
garni en crêpe ou en rubans lilas, les
cette couleur.

, dans leur nouveauté, les chapeaux de
pas plus de vogue que maintenant : des
our l'ordinaire, la garniture. Au lieu de
contraire, on les sème quelquefois sur

mm que les chapeaux de gaze parsemés
la passe et sur le fond, la gaze est
que les fleurs se trouvent en partie

evés, les plis ronds, les biais et les
tes de garnitures qui depuis longtems
rd des passes et que les modistes ne
yer. Dans ce moment, la préférence

schall, il y a des canezous qui, par
e, imitent un schall croisé.
sseline sont maintenant si petites qu'elles
ontage.

our est jointe la Gravure 1818.

paroîtront les Gravures de Mode

ef à ce Journal, doit être adressé, p
ngère, boulevart Montmartre, n.° 1,
e. Les abonnemens datent du 1.er ou du

IMPRIMERIE DE NICOLAS-TARLIER.

1819. *Costume Parisien.*

(1818.)

Chapeau de gros de Naples, recouvert en Gaze. Robe de perkale, à schall devant et derrière : Garniture en mousseline brodée et en petits crevés de mousseline.

N°. 30. (Vingt-

JOURNA

DE

Le Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été comm
Meubles et de Voitures
Dames, 18 N^os^. *par an. L*

En moins de huit j
théâtre des Variétés, *le*
le Château du Marin
ssi complette que méri
Le Château de Mon
avec plaisir au Vaude
Cinq Jeanne-d'Arc.
lles au théâtre de la
ctivité pendant l'absen

JARI

Le public peut enfin s
rdin, dont l'entrée do
ysées, mais que l'épai
s passans.
Feu M. de Choiseul-G
ur de France près la
nées à faire des recher
France une grande
rbustes. Ces richesses
rbeuf, et c'est sous l

N°. 30. (Vingt-troisième Année.) 31 Mai 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os, *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

En moins de huit jours, on a joué deux nouveautés au théâtre des Variétés, *le Jardinier et son Seigneur*, et *Jules*, ou *le Château du Marin*; et toutes deux ont éprouvé une chute aussi complette que méritée.

Le Château de Mon Oncle continue, au contraire, à être vu avec plaisir au Vaudeville, où l'on prépare *le Prêté rendu* et *les Cinq Jeanne-d'Arc*. On verra auparavant *les Cinq... Demoiselles* au théâtre de la Porte Saint-Martin, qui va redoubler d'activité pendant l'absence de Potier.

JARDIN MARBEUF.

Le public peut enfin se procurer le plaisir de voir ce beau jardin, dont l'entrée donne sur la grande avenue des Champs-Elysées, mais que l'épaisseur des bosquets dérobe aux regards des passans.

Feu M. de Choiseul-Gouffier, nommé, en 1784, ambassadeur de France près la Porte-Ottomane, avoit employé neuf années à faire des recherches dans la Grèce, et avoit rapporté en France une grande quantité de monumens, d'arbres et d'arbustes. Ces richesses se trouvent réunies dans le Jardin Marbeuf, et c'est sous les yeux du savant antiquaire qu'a été

construit le majestueux édifice qui se trouve à droite en entrant. Les principaux arbres et arbustes ont été classés et numérotés.

Un orchestre choisi et dirigé par M. Véber, est placé sous une galerie soutenue par huit cariatides. Les bals ont lieu les dimanches et les jeudis. La danse est sans rétribution.

On paye, pour entrer, 75 centimes les jours ordinaires; et 1 franc 25 centimes, les dimanches et les jeudis.

Il y a long-tems que les élégans ne font plus ni chou ni boucle à leur cravate, mais un simple nœud. Les bouts que ce nœud laisse, les uns les cachent sous le bord inférieur de la cravate, les autres les font descendre sur le jabot qu'ils étalent en forme d'éventail.

On vient de donner aux *lorgnettes de spectacle* la forme d'une montre; celles que nous avons vues chez M. Lemière, opticien, n° 229, galerie de bois, au Palais-Royal, étoient enrichies, les unes de turquoises et de perles fines, les autres de rubis.

Quelques gants de femmes ont des boutons; cette mode n'étoit d'abord que pour les hommes qui vont en cabriolet et à cheval.

L'Eau de Paris, qui fit obtenir, le 15 octobre 1812, un brevet à MM. Laugier père et fils, parfumeurs, rue Bourg-l'Abbé, n° 41, a toutes les vertus de l'eau de Cologne; mais ce qui a surtout contribué à l'achalander, c'est l'immense correspondance et l'excellente réputation de la *maison Laugier père et fils.*

Nous avons parlé de *broderies* en paille; en voici *en papier*, qui, comme les premières, s'exécutent sur du tulle. En place de tuyaux de paille, ce sont de petites lames de papier verni. M.me Coruvaz, qui fait ces broderies, demeure rue Saint-Eustache, n° 35.

On a vu des jeunes gens en pantalon de perkale rose et en chapeau de coton blanc. Il paroît que décidément nos petits-maîtres *tombent en quenouille.*

LES JEUX CHEVALERESQUES.

Paris a vu naître dans ces dernières années un grand nombre d'établissemens consacrés aux plaisirs du public. La plupart ont eu des commencemens brillans; quelques-uns ont conservé leur vogue ; d'autres enfin, après avoir attiré la foule, ont cessé de piquer la curiosité ; on pourroit même douter de leur existence, si de tems en tems des affiches, longues de deux à trois pieds, ne les rappelloient au souvenir des oisifs et des étrangers. Les Jeux Chevaleresques ne se trouvent point dans cette fâcheuse position ; placés sur la route du bois de Boulogne, à une petite distance de la Chaussée d'Antin et des beaux hôtels du faubourg St-Honoré, ils sont journellement visités par une société aussi nombreuse que choisie. C'est principalement le dimanche qu'on y voit affluer les équipages brillans, les jolies femmes et les jeunes gens du bon ton. En vain l'on répète à beaucoup de belles dames de ma connoissance, que la campagne est délicieuse, que le laitage engraisse, et que l'air des champs rafraîchit, elles s'obstinent à ne point perdre de vue le pavillon des Tuileries ou tout au moins les tours de Notre-Dame. Le monde finit pour elles au point où se termine l'horizon. Après avoir long-tems couru le monde, je suis devenu moi-même casanier ; soit que le hasard m'ait conduit au Luxembourg ou au boulevart de Gand, soit qu'une mauvaise inspiration m'ait fait prendre un billet pour *l'Officier enlevé* ou *les Femmes Politiques*, j'y reste, et il ne faut rien moins que le roulement du tambour ou la descente du lustre, pour me faire lever de ma chaise. Si cette chaise a pour moi tant d'appas, on doit bien penser que je lui préfère encore une élégante calèche, surtout quand je m'y trouve placé entre deux jeunes beautés ; c'est précisément ainsi que je me suis rendu dimanche aux Jeux Chevaleresques. Lorsque nous arrivâmes, les exercices étoient déjà commencés. Mes compagnes voulurent y prendre part ; il est si doux de briller, et surtout devant une société d'élite ! Je me prêtai de bonne grâce à leurs desirs ; mais hélas ! je ne tardai pas à m'en repentir. Soit timidité, soit inexpérience, nous donnâmes aux nombreux spectateurs une fort mauvaise idée de notre adresse ; mes compagnes étoient montées dans un char antique, traîné par deux vigoureux coursiers. Mme de T***, qui tenoit les rênes,

plus habituée à conduire dans un parc ou sur une grande route, que dans un espace circulaire, ne sut ni exciter ni ralentir leur ardeur, de manière qu'elle alloit toujours trop lentement en partant et trop vîte en approchant du but que son amie devoit atteindre; qu'arriva-t-il? la corbeille de fleurs qui sort du sommet de la colonne, lorsqu'on la touche avec la lance au point indiqué, ne parut pas une seule fois; et moi, malencontreux Don Quichotte, quoique bien mieux monté que le chevalier de la triste figure, je ne pus abattre ni avec le pistolet ni avec le sabre la tête de bois qu'on livroit à mes coups. Les mauvaises plaisanteries ne nous furent pas épargnées: l'un vouloit qu'on changeât la colonne contre celle de la place Vendôme; l'autre, qu'on substituât à la tête de bois une tête de la grosseur d'une citrouille. Heureusement, à travers ces lazzis, ces dames avoient entendu dire qu'elles étoient extrêmement jolies et mises avec un goût exquis. Elles conservèrent leur bonne humeur, et moi, je suis assez maître de la mienne pour assuser que les Jeux Chevaleresques sont charmans.

* * * *

HYGIENNE DES DAMES; *par M.* ***, *membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes* (1).

M. M*** pense qu'il vaudroit mieux, lorsqu'on prend un bain, s'y plonger la tête tout-à-fait, que de la laver partiellement. « Beaucoup de femmes, dit-il, pourront arguer contre ce précepte, de la longueur de leurs cheveux, et de l'habitude contraire sans résultat dangereux: nous répondrons d'abord que les plus belles chevelures étant les plus difficiles à entretenir propres, elles sont dès-lors celles qu'il est le plus nécessaire de nettoyer à fond; qu'il n'est pas de moyen plus commode que le bain, et que l'eau est ce qui donne le plus beau lustre aux cheveux, pourvu qu'on les sèche et qu'on les peigne de suite. »

Les bains les plus favorables sont les bains de rivière en été, et l'heure la plus convenable pour les prendre, celle

(1) Un volume in-12 de 175 pages; prix: 2 francs 50 centimes, à Paris, chez Plancher, libraire, rue Poupée, n° 7.

qui précède le coucher du soleil. En hiver les bains tièdes sont plus sains le matin de bonne heure.

L'auteur ne voudroit de corsets que ceux où il n'entre pas de baleines et qu'on nomme *à la paresseuse*. « Encore, dit-il, seroit-il à souhaiter qu'ils fussent faits en perkale, ainsi que tout ce qui tient à l'habillement de dessous ; car la toile, quelque fine qu'elle soit, s'imprime sur la peau, et n'est jamais d'un blanc aussi agréable. »

L'hiver, M. *** trouveroit fort à propos que les femmes ajoutassent aux vêtemens ordinaires de dessous un jupon et une camisole de tricot de coton très-fin.

Lorsque les cheveux tombent, ou deviennent blancs, l'auteur conseille de prendre un tour de cheveux postiches et même une perruque. Il trouve des inconvéniens à se faire épiler et prétend que de l'application des pommades qui changent la couleur des cheveux, résultent des migraines, des fluxions prolongées, la perte des dents, et quelquefois tous ces accidens réunis.

Selon lui, les colerettes empesées gâtent la peau. Les avantages du voile pour la conservation du teint sont un peu balancés par les inconvéniens que son usage présente pour la vue ; ils en ont moins quand ils sont blancs ; une ombrelle vaut mieux.

Il y a dans ce livre quelques phrases ambitieuses, qui, à notre avis, le déparent ; telle est la suivante : « En faveur de la beauté, nous ferons de la propreté une *religion*, dont nous tâcherons d'exposer clairement le *dogme*, afin d'extirper les *hérésies* qui tendent à le compromettre, et qui, s'étant glissées dans ses *rits*, les embarrassent de choses superflues au détriment de celles qui sont indispensables. »

Bouts rimés proposés le 25 avril.

Quiconque est riche a tout pour .... *plaire*;
Quiconque est pauvre ne sait ..... *rien* :
On a toujours avec du ..... *bien*
Esprit, talens, bon ..... *caractère*
Et d'amis on ne manque ..... *point* :
On se moque du ..... *persiflage* ;
De la clé d'or faites ..... *usage*,
Pour parvenir c'est le grand ..... *point*.

Par *Milon* fils, de Lisieux.

A sa belle veut-il ..... *plaire*
Un galant n'épargne ... *rien.*
Tout ce qu'elle fait est *bien*,
Il vante son ..... *caractère*,
Suit ses ordres en tout . *point*,
Se prête à son ..... *persifflage*,
Se règle sur son ..... *usage*,
Et ne la contredit ..... *point*

Paul L.....

DÉPIT D'AMOUR.

Depuis deux ans que je cherche à vous .... *plaire*,
Mes tendres soins n'aboutissent à ..... *rien*,
Belle Philis, peut-on se trouver ..... *bien*
Des bizarres effets de votre ..... *caractère* :
Vous tenez vos amans sans cesse au même *point*;
Ils sont toujours en butte à votre ..... *persifflage*.
Pour toucher votre cœur, j'ai tout mis en *usage*,
Que dis-je, votre cœur! ah! vous n'en avez *point*.

J. B. Delcros, du Puy.

CONSEIL AUX MARIS.

A sa femme si l'on veut ..... *plaire*,
Il ne faut se mêler de ..... *rien*,
Lui dire qu'elle fait tout ..... *bien*,
Se plier à son ..... *caractère*;
Fermer les yeux sur certain . *point*,
Ne pas craindre le ..... *persifflage*;
Est-on trahi, suivant l' ..... *usage*,
Croire toujours qu'on ne l'est *point*.

Par le même.

LE VÉRITABLE INDÉPENDANT.

Je veux rire, je veux ..... *plaire*;
Mais je ne me gêne en ..... *rien*.
J'ai su trouver le vrai ..... *bien*
Dans mon heureux ..... *caractère*.
Etre à l'aise est mon grand *point*.
Et, malgré le ..... *persifflage*,
On me voit braver l' ..... *usage*,
Quand il ne m'arrange ..... *point*.

AVIS A LA VIEILLESSE.

A vos jeunes moitiés, barbons voulez-vous ... *plaire*?
Soyez aveugles, sourds, ne leur refusez ..... *rien*,
Ne dites mot surtout, et souvenez-vous ..... *bien*
Qu'il faut avec l'hymen changer de ..... *caractère.*
Mais si vous redoutez d'être sur certain ..... *point*
Trop commodes maris, objets de ..... *persifflage*;
Si vous ne voulez pas vous soumettre à l' ..... *usage*
Vieillards, pauvres vieillards, ne vous mariez *point.*

Gabriel Jourdan, de Marseille.

Le nombre des concurrens a été encore plus considérable que le mois dernier ; mais outre les pièces qui nous ont paru trop foibles, il s'en est trouvé quelques-unes de graveleuses, et plusieurs qui avoient trait à la politique.

POUR LE 30 JUIN.

tristesse
raison
ivresse
poison

tremblante
malheur
brillante
cœur

ravie
éblouir
vie
fuir.

Le 33me. Numéro de la suite de COSTUMES DES FEMMES DE LA NORMANDIE vient de paroître au bureau du *Journal des Dames.*

Erratum.

Dans le N°. du 25 avril, page 183, ligne 26, au lieu d'*entraîne*, lisez : *enchaîne.*

MODES.

Il y a une grande quantité de chapeaux dont la forme a pour garniture une couronne de fleurs mêlangées. Quelquefois ce sont deux couronnes à peu de distance l'une de l'autre ; quelquefois aussi c'est sur la passe un paquet de roses mousseuses, ou une seule grosse fleur. On fait entrer dans presque toutes les couronnes, des roses mousseuses et des fleurs des champs.

Rose et blanc, lilas et blanc ; voilà le mêlange de couleurs de beaucoup de chapeaux d'étoffe ; et à la formation de ce mêlange concourent les fleurs, les rubans et quelquefois les raies de l'étoffe. Le pied d'alouette lilas ou rose et le chèvre-feuille, sont deux fleurs souvent employées.

Nous avons vu sur quelques chapeaux de crêpe citron, des couronnes de bleuets et d'immortelles. D'autres chapeaux de la même étoffe étoient tout-à-fait jaunes : un double rouleau de gaze en bordoit la passe.

Les chapeaux de paille jaune et ceux de paille blanche sont toujours en faveur : par derrière, on en coupe le bord, au lieu de le retrousser.

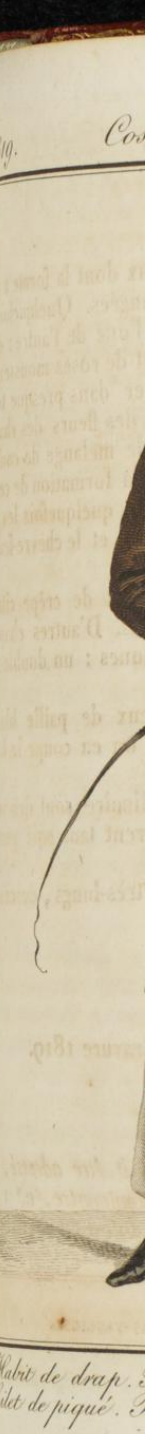
Les garnitures de robes les plus ordinaires sont des volans qui se touchent, ou même se recouvrent tant soit peu, et que l'on plisse à plis ronds.

Les collets de tous les habits sont très-longs, descendent très-bas par devant, et sont plaqués.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1819.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES.

le quantité de chapeaux dont la forme a peu
ronne de fleurs mélangées. Quelquefois ce
es à peu de distance l'une de l'autre; quel-
sur la passe un paquet de roses mousseuses,
e fleur. On fait entrer dans presque toutes
s roses mousseuses et des fleurs des champs,
lilas et blanc; voilà le mélange de couleurs
apeaux d'étoffe; et à la formation de ces ga-
es fleurs, les rubans et quelquefois les tiges
d'aloutte lilas ou rose et le chèvrefeuille,
vent employées.

sur quelques chapeaux de crêpe citron,
uets et d'immortelles. D'autres chapeaux
ouent tout-à-fait jaunes : un double rou-
oit la passe.

aille jaune et ceux de paille blanche
nt : par derrière, on en coupe le bord,
sset.

robes les plus ordinaires sont des robes
u même se recouvrent tant soit peu, et
s ronds.

es les habits sont très-longs, descendent
et sont plaqués.

jour est jointe la Gravure 1819.

if à ce Journal, doit être adressé, port
ngère, boulevart Montmartre, n.° 1, au
e. Les abonnemens datent du 1.er mai ou 1.er

IMPRIMERIE DE REGNAS-VATTONE.

(1819.)

Habit de drap. Boutons d'étoffe à Cercle de Métal. Gilet de piqué. Pantalon de Sergé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N. 31. (Vingt-

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Grav
six, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été comm
mables et de Voitures
mes, 18 Nos. par an.

Onze nouveautés o
n compte cinq succè
ul qu'on puisse rega

Le théâtre de la P
Vaudeville, vient d
titre de *l'Epée de J*
ge.

Le Prêté rendu a
est un ancien opéra
uteur est une dame
couplets.

Pour soutenir la *F*
offert quelques scènes
beth, sous le titre
s *Contes à ma F*
ussi.

M.

J'ai trouvé dans le
ris, à l'ouest, le n
ué au Vaudeville s

N°. 31. (Vingt-troisième Année.) 5 Juin 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Onze nouveautés ont été jouées dans le courant de mai. On compte cinq succès, mais celui de *Jeanne d'Arc* est le seul qu'on puisse regarder comme durable.

Le théâtre de la Porte St.-Martin, prenant l'avance sur le Vaudeville, vient de donner la parodie de cet ouvrage sous le titre de *l'Epée de Jeanne d'Arc*. Cette petite farce est fort gaie.

Le Prêté rendu a réussi tout doucement au Vaudeville. C'est un ancien opéra, (*le Frère par supercherie*), dont l'auteur est une dame, et que deux hommes d'esprit ont mis en couplets.

Pour soutenir la *Fille de l'Exilé*, le théâtre de la Gaîté a offert quelques scènes à l'éloge de l'auteur du roman d'*Elisabeth*, sous le titre de la *Robe Feuille-Morte*, d'après un des *Contes à ma Fille*. Cette bagatelle a complettement réussi.

M. SANS-GÊNE.

J'ai trouvé dans le château de Mme. N*, à trois lieues de Paris, à l'ouest, le modèle du personnage que l'on a représenté au Vaudeville sous le nom de M. Sans-Gêne.

Mon original arrive toujours à l'heure des repas. Quand on annonce à Madame qu'elle est servie, il lui prend la main et passe le premier pour se placer le mieux à table. Il saisit d'un coup-d'œil le poste d'où l'on peut atteindre avec le plus de facilité aux mets les plus recherchés et aux vins les plus délicats. Il fait signe aux domestiques et c'est lui bientôt qui fait les honneurs du festin. Il envoye du filet de sole à Mlle. B, ou des fèves nouvelles à Mme. P qui les aime à la folie. Il prend la parole à tout propos, raconte toutes les anecdotes, fait rougir les jeunes personnes, s'en excuse aussitôt le plus maladroitement du monde, parle politique et compromet deux ou trois des convives par des interpellations indiscrettes, et enfin quand il a bien mangé et bien parlé, il fait un mouvement de chaise qui détermine la compagnie à aller prendre le café.

Il fait beau, dit-il, *et nous ferons bien de porter les tasses et le porte-liqueur sous les arbres en face du château.* On y va en effet, les domestiques murmurent de ce surcroît d'embarras, mais ils ne sont pas au bout de la fête. Quand le serein se fait craindre, notre homme entre dans la salle de bal, il ouvre le piano et il *ordonne* qu'on allume les bougies. Ordinairement on se tenoit dans le petit salon de jeu, et là il y avoit des tables d'écarté toutes prêtes. Mais le *maître* a parlé et toute la jeunesse est en danse. Lui-même, il prend un hautbois qu'il porte toujours avec lui, et comme il en joue fort bien, il mêle ses sons aux accords de la pauvre *ménestrière*, qui, complaisante et dans son coin, fait walser ses compagnes et ne walse jamais.

Notre hautbois s'épuise, il demande le punch et le punch est servi. Minuit sonne et tout le monde est debout encore, à l'exception de M. Sans-Gêne, qui est au lit depuis une heure. Il s'est jeté dans la première chambre ouverte et précisément c'étoit celle de la dame du château. Quand elle y vient elle-même, jugez de sa surprise! Mais l'autre ronfle et l'on ne peut le réveiller, il faut aller se coucher plus loin, non pas à la vérité sans une vive colère. Cependant lorsque chacun est dans les bras du sommeil, *Sans-Gêne* se lève, il n'a plus envie de dormir, et le voilà qui dès l'aurore, prenant son instrument, lutte d'habileté avec les rossignols d'alentour. Bientôt il frappe en mettant ses bottes à éperon et il descend en déclamant par les escaliers, ou les fureurs d'Oreste, ou le monologue d'Hamlet. Les dormeurs le maudissent du fond de leur âme. Mais lui, armé d'un fusil à deux coups, il

est sur la pelouse, devant les croisées et il s'amuse à tirer des hirondelles. Comme il a le dessein de retourner de bonne heure à la ville, il hâte l'apprêt du déjeûner, et à peine a-t-on ouvert les yeux que déjà le potage aux herbes est dans les assiettes.

La dame veut gronder, mais il n'y a pas moyen; il lui prend les mains, il lui baise l'épaule, et il s'écrie : *Qu'elle est belle! Qu'elle est charmante! Ah! femme adorable, que n'ai-je un trône à vous offrir!*

Là-dessus il se met à dévorer des tranches d'un jambon délicieux, il effleure une demi-douzaine de mets parfumés, goûte à toutes les sauces, fait l'éloge du cuisinier, et au dessert il dit sans façon à un général qui va partir avec sa femme : *Je suis des vôtres, j'ai renvoyé mon cabriolet, mais je me glisse avec vous.... — Comment?* dit le général, *vous venez? Mais, cela ne se peut, je n'ai que mon coupé, ma femme emmène son fils et il faut une place pour la bonne.... — Que cela ne vous inquiette point, il y a le strapontin qui fera mon affaire, au besoin je monterai auprès du cocher, laissez, laissez, ne vous occupez pas de cela, nous nous en irons ensemble fort commodément.*

Ils se mettent en route, il prend la place du fond, le général a la bonté de se mettre sur le strapontin et c'est la femme-de-chambre qui est sur le siège. L'enfant est sur les genoux de sa mère. La course n'est pas longue et Sans-Gêne en a presque du regret. Enfin c'est un homme étonnant pour l'aplomb, l'assurance; il ne s'émeut de rien, ne se rebute de rien; tout ce qui lui convient il le fait, sans savoir si cela plaît aux autres; s'il obtient ce qu'il desire, il suffit, il n'en faut pas davantage et il ne s'informe jamais du reste : il doit bien se féliciter d'être aussi heureusement né!....

Charles P*.

Une nouvelle espèce de moiré, que MM. Vincent et Boileau appliquent à la décoration des plateaux, des vases et de quantité d'autres objets, porte le nom de *mosaïque métallique*. En effet, les dessins s'y présentent comme composés de petits cubes, analogues à ceux de la mosaïque.

Quelques dames ont paru au jardin des Tuileries avec des robes de batiste écrue, garnitures, colerette, ombrelle, de même; chapeau de même aussi, avec des roses couleur de rose, ou des tulipes panachées.

Nous devons dire que cette espèce d'affectation et cette unité d'étoffe n'étoient pas d'un très-bon effet : le goût veut un peu de mêlange.

Quelques élégans portent des pantalons, des guêtres et des souliers de coutil fin, olive clair ou gris cendré.

Les garnitures de chapeau pour nos petits-maîtres sont en maroquin rose et florence lilas: maroquin vert et florence rose; maroquin jaune et florence blanc. Quelquefois le florence et le maroquin sont de la même couleur. On ouattoit légèrement l'intérieur cet hiver; mais ce printems, comme on pense, la ouatte a disparu.

Plus les chapeaux gris sont clairs, plus ils sont *goûtés*.

IL FAUT AIMER.

Romance.

Aimons, aimons, belle Aspasie;
Le temps s'envole comme un trait;
Sans amour, hélas! dans la vie
Il n'est point de bonheur parfait.
Tu ne peux être toujours belle,
Tu ne peux l'être qu'un moment;
La beauté, la rose nouvelle,
Pour nous plaire n'ont qu'un instant. } bis.

Du triste hiver quand la nature
Quitte le voile nébuleux,
Le printems lui rend sa parure,
Et tout se ranime à ses yeux;
Mais le doux printems de la vie
S'enfuit et ne revient jamais:
La mort frappe et l'âme flétrie
N'emporte, hélas! que des regrets. } bis.

Lorsqu'à nos vœux rien ne s'oppose,
Que tout seconde notre ardeur,
D'amour il faut cueillir la rose,
Et la cueillir dans sa fraîcheur.

Aimons donc, charmante Aspasie,
Le temps s'envole comme un trait :
Sans amour, hélas ! dans la vie,
Il n'est point de bonheur parfait. } bis

M. Albéric Deville.

La musique de cette romance, avec accompagnement de piano ou harpe, par M. Félix Dupierge, artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique, se vend 1 franc 50 centimes, chez Corbaux, éditeur de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28, à Paris.

L'Hymen et l'Amour, romance du même auteur, mise en musique par M. Dupierge, se trouve chez S. Gaveaux, ci-devant passage Feydeau, maintenant rue Feydeau, n°. 14, à Paris.

Voyage agricole, botanique et pittoresque dans une partie des landes de Lot-et-Garonne et de celles de la Gironde, orné de figures, *par M. de St-Amans* (1).

Les figures, au nombre de trois, représentent des habitans des landes sous différens costumes ; elles ont été gravées à l'eau forte.

Les troupeaux, la pêche, le bois, voilà les ressources des habitans des landes : ils élèvent aussi des abeilles.

Leurs cabanes, construites en terre jaune et couvertes de bruyère, sont ordinairement isolées. Des meubles grossiers de bois de pin ou de surier (chêne-liège) y annoncent la misère. Au lieu de lit, ce sont des peaux de mouton étendues par terre. Leurs ustensiles de cuisine consistent en un ou deux poëlons.

Dans toute l'étendue des landes, le costume est uniforme. Au lieu de chapeau, le *Landais* ou *Lanusquet* porte un *Béret*, ou bonnet plat, en laine roussâtre, tricotée et bariolée de rouge. Son gilet est fort court et a des manches qui tombent jusqu'au poignet : il met par dessus un autre gilet dont les manches ne dépassent pas le coude. Le tout est recouvert

(1) Un volume in-8°. de 216 pages. Prix : 4 francs, à Paris, chez Ledoux et Tenré, libraires, rue Pierre-Sarrazin, n°. 8.

d'une espèce de manteau en peau de mouton, la laine en-dehors, qui, quelquefois, tombe jusqu'aux talons, et communément n'excède pas la ceinture. Les guêtres sont aussi de peau de mouton; il les attache avec des jarretières rouges. A cet accoûtrement les bergers ajoutent une espèce de sac en étoffe grise, qui forme capuchon, et descend à mi-jambe. Ce capuchon a une petite houppe de crin teint en rouge.

Les jours de travail, les femmes portent un semblable capuchon. Leur jupe est de laine noire. Les jours de fête et de cérémonie, elles ont un bonnet dont les barbes sont dentelées de rouge.

M. de St-Amans prétend que les Landais ne sont sobres que par avarice. Bornés dans leurs idées, ils croyent aux loups-garoux, aux revenans, et aiment à s'en entretenir. Mais ce qui les recommande, c'est leur attachement pour la triste et stérile contrée qui les a vu naître. Ce sentiment dure autant que leur vie, et s'ils sont arrachés de leurs foyers, ils meurent bientôt de douleur et de regret.

La nourriture ordinaire du Landais est de la farine de maïs, grillée sur des charbons ardens, et délayée dans de l'eau bouillante: ce mets se nomme *cruchade*; il y ajoute quelquefois un morceau de lard frit. Chacun trouve son plat sur la table et son morceau coupé par la maîtresse de la cabane. On attend pour prendre place, que le père de famille donne le signal. Le dimanche, femmes et enfans vont au cabaret, qui n'est qu'une cantine volante.

Les femmes ont seules la direction du ménage; mais elles ne s'y bornent point. Sitôt que tout est en ordre au logis, on les voit prendre des outils pour travailler dans les champs.

Les filles sont généralement retenues, et les jeunes garçons peu entreprenans; mais l'apathie a beaucoup de part à ces qualités: on se marie d'ailleurs de très-bonne heure.

Si une fille que l'on vient demander en mariage, verse du vin lorsqu'on s'est mis à table, c'est un signe qu'elle donne son consentement, comme c'est une marque de refus, si elle apporte des noix pour dessert.

La veille de la noce, le futur, accompagné de ses amis, frappe à la porte de la fiancée; le père, la mère, ou le parent le plus proche, descend au coup donné, tenant par la main une vieille femme que le gendre repousse, en demandant *celle qui lui fut promise*. Celle-ci se montre alors, donne une fleur à son époux, et en reçoit une ceinture qu'il noue lui-même autour de ses reins.

Si la jeune épouse va habiter la maison de son mari, elle trouve à la porte un balai ; c'est l'investiture de ses fonctions domestiques. Lorsque le mari vient demeurer dans la maison de sa femme, le balai est remplacé par un joug de charrue.

Pendant tout le tems de la noce, la quenouille de la mariée est portée par une femme.

Lorsqu'un Landais, homme ou femme, meurt, c'est un devoir pour les parens, même les plus éloignés, de se rendre à son enterrement ; la femme la plus âgée récite les prières consacrées aux morts ; car, quoique ces paysans soient très-catholiques, la distance des presbytères les empêche souvent de se procurer un ministre de la religion. La cérémonie est terminée par un repas où l'on s'entretient des bonnes qualités du défunt. Le signe de deuil pour les femmes, est une serviette ou un tablier noir, jeté sur la tête ; les hommes prennent la cape de berger.

Durant toute l'année qui suit le décès d'un père ou d'une mère, les vases de cuisine sont voilés, et la vaisselle placée dans un ordre opposé à celui qu'ils avoient établi de leur vivant ; ainsi le besoin du moindre ustensile les rappelle à la mémoire.

L'argile servant de base à tout le sol des landes, l'infiltration des eaux ne peut avoir lieu ; et dans la saison pluvieuse, le moindre creux devient une marre. Pour se soustraire à cette humidité malfaisante, le Landais a recours à des échasses dont l'étrier est ordinairement à deux pieds et demi de hauteur. Ainsi monté, il suit sans effort un cheval au trot, et le gagne souvent de vîtesse. Ces échasses s'attachent au-dessous de la cheville du pied et au-dessus du genou. Un long bâton aide à franchir les fossés. « En voyant ici, dit M. de St-Amans, l'utilité des échasses, on ne peut s'empêcher de regarder leur inventeur comme l'un des hommes les plus dignes de la reconnoissance publique. Sans ce moyen de communication si simple, si facile, il seroit impossible de former et d'entretenir, dans les landes, les relations les plus indispensables. Pendant l'hiver, tout y est submergé. »

Ce triste pays est quelquefois égayé par le *cujelier*, espèce d'alouette, qui se fait entendre la nuit comme le jour. Quant au Landais, ses airs les plus joyeux ressemblent à des complaintes. Sa danse n'est ni plus vive ni plus gracieuse que son chant. Les pas sont gauches, les tremoussemens monotones.

L'espèce humaine n'est pas la seule qui soit arriérée dans

les landes : les chevaux et les bœufs y sont extrêmement petits, et les moutons chétifs.

Il paroît que, dans le moyen âge, les pieux voyageurs qui se rendoient à St-Jacques de Compostelle, comptoient la traversée des landes au nombre de leurs plus rigoureuses mortifications. Voici un couplet de la grande chanson des pélerins sur cette partie de leur route :

Quand nous fûmes dedans les Landes
Bien étonnés,
Nous avions l'eau jusqu'à mi-jambes
De tous côtés.
Compagnons, nous faut cheminer
En grand' journée,
Pour nous tirer de ce pays
De grand rosée.

Le peuple chante encore cette chanson dans l'Agénois.

MODES.

Les fleurs se portent en couronne ou en diadême, c'est-à-dire, en guirlande plus épaisse du milieu que des extrémités. Des fleurs de la saison composent presque toujours ces guirlandes : quelquefois il y entre des épis mûrs, que l'on fait alterner avec des fleurs.

Quelquefois, ce qui n'est pas nouveau, au lieu de fleurs, c'est un diadême de coques de ruban. Cette garniture s'adapte principalement aux chapeaux de paille.

Les chapeaux d'étoffe sont, presque tous, ou tout blancs, ou couleur de rose et blancs.

La passe de quelques chapeaux de gaze couleur paille est entièrement bouillonnée.

On trouvoit extraordinaire, il y a quelques semaines, que les bouts d'une ceinture de ruban atteignissent la garniture; ils la dépassent aujourd'hui et touchent presque le bas de la robe; mais il faut ajouter que ceci n'est pas général. Les tailles basses sont, au contraire, généralement adoptées.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1820.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

ux et les bouts y sont extrêmement pe-
chétifs.

s le moyen âge, les pieux voyageurs qui
ques de Compostelle, composoient la tri-
nombre de leurs plus rigoureuses mor-
couplet de la grande chanson des pélerins
eur route :

ous flumes dedans les Landes
Bien étonnés,
ns l'eau jusqu'à mi-jambes
De tous côtés.
ous, nous fut cheminer
En grand' journée,
horer de ce pays
De grand rosée.

ncore cette chanson dans l'Agénois.

MODES.

t en couronne ou en diadème, c'est-
plus épaisse du milieu que des extré-
saison composent presque toujours ces
s il y entre des épis mûrs, que l'on fait
ns.

n n'est pas nouveau, au lieu de fleurs,
ques de ruban. Cette garniture s'adapte
peaux de paille.

e sont, presque tous, ou tout blancs,
blancs.

es chapeaux de gaze couleur paille est
e.

dinaire, il y a quelques semaines, que
e de ruban allongeoient la garniture;
ord'hui et touchent presque le bas de
ipoter que ceci n'est pas général. Les
contraire, généralement adoptées.

ur est jointe la Gravure 1820.

Ce Journal, doit être adressé, port
gère, boulevart Montmartre, n.° 1, au
. Les abonnemens datent du 1.er ou du 15.

IMPRIMERIE DE POCHARD.

(1820.)

Chapeau de paille d'Italie. Robe de Perkale, garnie de volans de Mousseline plissés à plis ronds.

JOURNA

DES

Le Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravu
ix, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comm
bles et de Voitures :
nes, 18 N^os. par an. L

L'ART

Nous n'avons point l
morale; l'art de bie
tendre que dans un
fait du bonheur sont
cule de vouloir le
tive et matérielle. A
quez-vous à bien viv
leur et la gêne, et
qu'il dépend de vou
Pour parvenir à ce b
aires, la santé et la
, on ne nous persua
véritable gaîté, pu
le. Soignez donc vo
stions; abstenez-vou
s trop petits; récem
e dame qui étoit mor
serré sa taille; nou
e de campagne, nou
e à une demoiselle
course trop prolong

N°. 32. (Vingt-troisième Année.) 10 Juin 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

ROYAL SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

L'ART DE BIEN VIVRE.

Nous n'avons point la prétention de donner ici un cours de morale ; l'art de bien vivre dont nous parlons, ne doit s'entendre que dans un sens physique ; les idées que chacun se fait du bonheur sont si variées et si fugitives, qu'il seroit ridicule de vouloir le définir autrement que d'une manière positive et matérielle. Ainsi, lorsque nous vous disons : appliquez-vous à bien vivre, cela signifie simplement évitez la douleur et la gêne, et multipliez les jouissances honnêtes autant qu'il dépend de vous.

Pour parvenir à ce but, deux choses sont absolument nécessaires, la santé et la modération. Malgré l'exemple de Scarron, on ne nous persuadera jamais que le bonheur, ni même une véritable gaîté, puissent loger dans un corps maladif et débile. Soignez donc votre santé ; évitez les rhumes et les indigestions ; abstenez-vous des odeurs trop fortes et des souliers trop petits ; récemment, les journaux citoient l'exemple d'une dame qui étoit morte subitement dans un bal, pour avoir trop serré sa taille ; nous pourrions ajouter que, dans une partie de campagne, nous avons été assez heureux pour sauver la vie à une demoiselle qui étouffoit dans son corset, après une course trop prolongée ; un coup de canif, donné à pro-

pos, fit sauter son lacet et cesser ses palpitations. Quelle douleur pour sa mère et pour nous, si, dans un jour consacré aux jeux et aux ris, cette jeune personne eût péri victime de sa coquetterie! Si la santé est indispensable pour être heureux, la gaîté n'est guères moins nécessaire, malgré l'opinion contraire de Mme de Staël; méfions-nous donc des esprits contemplatifs et des cœurs mélancoliques. Ce n'est que dans un roman que la *sensiblerie* peut avoir quelques charmes; dans le monde, elle provoque les sifflets et fait naître l'ennui. Cette gaîté que vous vantez, ne dépend pas de nous, dira-t-on. Nous sommes obligés d'en convenir; elle nous domine ou nous fuit selon que nous avons bien ou mal dormi, selon que nous avons été heureux ou malheureux au jeu, en amour ou en affaires; mais abstraction faite des causes tout-à-fait déterminantes, il est possible, du moins nous le croyons, de donner à nos idées une couleur plus ou moins riante.

V..... arrive à Paris par la route d'Orléans; il se loge rue de l'Hirondelle, dans un entresol bien triste; il va manger au Cadran Bleu, près la place St-Michel; il ne fréquente d'autre café que celui de l'Estrapade, d'autre spectacle que celui de l'Odéon; il s'occupe le matin de médecine et d'anatomie, le soir de politique. Qu'arrive-t-il? V..... tombe malade, on le condamne: mais dans ce moment j'arrive, je le fais transporter rue de Rivoli; il respire un air balsamique et contemple un ciel d'azur; bientôt il peut sortir; je le conduis au Vaudeville, chez Brunet, aux Jeux Chevaleresques; il apprend à connoître la cuisine des frères Provençaux et les glaces de Tortoni; j'empêche qu'il n'entende le son d'une cloche, le bruit d'un tambour, qu'il ne lise le titre d'un journal. De maigre et pâle qu'il étoit, V..... devient alerte et joyeux; par mes conseils, il se procure une bibliothèque choisie, une collection de gravures dans le genre gracieux, il achète un cabriolet, monte sa cave, et reçoit habituellement un petit nombre d'amis véritables. Quoique très-heureux, V..... alloit peut-être cesser de l'être, il avoit entrevu d'aimables voisines qui commençoient à troubler son repos; j'ai fait condamner les fenêtres, aujourd'hui son bonheur est assuré.

****

On remarque, en se promenant aux Tuileries, une uniformité et une simplicité singulières dans les femmes et dans leurs toilettes. Tailles longues, serrées avec un ruban écossais;

robe de toile avec des garnitures pareilles ; chapeau de paille ou capote blanche : voilà le ton général. Si les choses demeuroient sur ce pied, la fortune de ces dames éprouveroit un mieux sensible, et on verroit (ô merveille !) les petites-maîtresses faire des économies.

LE POÈTE

Sur le point d'aimer.

Chastes Déesses de la lyre,
Vous dont mon cœur suivoit la loi,
O Muses ! pourriez-vous me dire
Quel changement s'est fait en moi !

Désormais sans soin de la gloire,
En proie à de molles langueurs,
J'ai perdu jusqu'à la mémoire
De vos immortelles faveurs.

Je suis triste ou joyeux sans cause,
Un rien me fait peine ou plaisir ;
J'attends sans cesse quelque chose,
Et n'ai pourtant aucun desir.

Doux loisir, charme de l'étude,
Vous ne ravissez plus mon cœur :
Mais une vague inquiétude
Fait mon tourment et mon bonheur.

J'aime à rêver dans un bocage,
Penché sur le bord des ruisseaux ;
Et ce n'est jamais mon image
Que j'aperçois au fond des eaux.

Par le dieu que Cythère adore
Me serois-je laissé charmer ?
Non, non, je n'aime pas encore,
Mais je sens que je vais aimer.

Par M. Ch. L.

Il y a aux Tuileries un lieu qu'on nomme *la Petite Provence*, parce qu'il y fait toujours plus chaud que dans les autres parties du jardin. On y met les vieux orangers, ceux

qui n'ont presque plus de sève ni de feuilles, et que pourtant on cherche à faire reverdir.

L'homme en qui l'âge éteint aussi la vigueur, y va de même se placer au-devant du soleil et à l'abri des vents du nord : quelquefois cinquante et cent vieillards s'y trouvent rassemblés.

Dernièrement, j'avois sous le bras deux dames fort agréables ; je leur faisois la double anse de panier, ce qui, par parantèse, tenoit un peu de la mode anglaise ou bourgeoise. Nous étions au bas du jardin, et je tournois vers la Petite Provence : la plus jeune de mes promeneuses ne faisoit pas difficulté d'y aller ; elle étoit enchantée, au contraire, de se mêler une fois à tous ces barbons qui n'auroient pas manqué de dire : *Ah ! qu'elle est fraîche ! Ah ! qu'elle est jolie !* Mais l'autre dame me serroit le bras et me retenoit ; elle a passé la quarantaine, et, quoique bien conservée, elle craint toujours de suivre les allures de l'arrière-saison. *Ah !* me dit-elle, *n'avançons pas davantage, n'entrons pas dans ces tristes lieux, on me prendroit pour une vieille !*

***

ÉPITAPHE

Pour un jeune indifférent.

Ici, petit vaurien,
Vers ton ombre plaintive
Si nul soupir n'arrive,
D'en murmurer garde-toi bien :
Peut-on aimer qui n'aima rien ?

DURONCERAY.

LETTRES SUR L'ITALIE, *par A. L. Castellan, membre honoraire de l'Académie royale des Beaux-Arts;* accompagnées de 50 planches dessinées et gravées par l'auteur (1).

M. Castellan, connu par des *Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople*, commença il y a vingt ans, l'ou-

(1) Trois volumes in-8°, l'un de 367, l'autre de 307, et le troisième de 36[illegible] pages. Prix : 24 francs. A Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas.

vrage qu'il vient de publier : « J'étois, dit-il, suivant les expressions pittoresques de Jean-Jacques, dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend, pour ainsi dire, notre être par toutes nos sensations, et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence.... J'écrivois comme je dessinois, sans ordre, avec abandon, et par une sorte d'entraînement irrésistible : aussi n'ai-je pas eu la prétention de faire une description de l'Italie. Elle seroit fort incomplette. D'ailleurs les diverses parties, sans aucune proportion entr'elles, ne se rattachent pas un plan régulier. Elles sont le résultat d'observations successives et plus ou moins étendues, non en raison de l'importance des objets, mais suivant qu'ils m'affectoient et m'intéressoient plus ou moins vivement. »

Naples, Rome et Florence, voilà les principales stations de notre voyageur. « Le Napolitain, dit-il, aime beaucoup la liberté, le plaisir et le bruit; il a de la vivacité, parle vîte et longtems; et ses gestes sont d'une expression souvent comique. ...Partout on rencontre des baladins, des marionnettes, des danses et des troupes de chanteurs.... Le faste et la misère, qui se touchent de si près dans toutes les grandes capitales, forment ici un contraste frappant. Des individus, qui étalent au dehors un équipage fastueux, des laquais et un coureur vêtus d'une livrée d'emprunt, sont réduits au plus strict nécessaire dans l'intérieur de leur palais, dont ils n'occupent qu'un galetas. Tel prétendu seigneur, dont l'antichambre est encombrée de laquais, ne peut les nourrir qu'aux dépens des allans et venans, et lui-même n'existe que de l'argent des cartes et du bénéfice que le jeu lui procure. Tel autre, qui n'oseroit se montrer en plein jour qu'en voiture, s'échappe par une porte de derrière lorsque les rues ne sont éclairées que par la lampe des Madones; et encore se cache-t-il dans son manteau pour n'être pas reconnu à cette faible clarté. Où court-il avec tant de mystère? Acheter une écuellée de macaroni qu'il dévorera dans le cabinet démeublé, seule retraite qui lui reste. Au moins le Lazzaroni montre au grand jour sa vaniteuse misère. »

M. de Castellan arriva à Rome au déclin du jour. « Je suis dans la ville, dit-il; néanmoins il me semble que je parcours encore la campagne; je n'apperçois que des ruines, de longs murs de jardins surmontés par des pins ou des cyprès, et quelques masures habitées par des paysans. Cependant l'obscurité redouble; je côtoie une sorte de montagne taillée à pic....

Ce sont les immenses murs du Colisée qui projettent d'épaisses ombres sur tous les environs. Je m'enfonce ensuite dans un dédale de rues tortueuses où l'on n'est guidé que par l'incertaine et mourante clarté des lampes suspendues devant l'image de la Madone. Nous ne rencontrons qu'un petit nombre de voitures, quelques piétons dispersés qui regagnent à tâtons leur misérable demeure; çà et là de beaux palais qui semblent inhabités; point de magasins ouverts, plus de bruit, presque aucun mouvement. Quelle différence avec Naples et les autres capitales! Voici néanmoins une place publique, des marchands ploient leur boutique portative, et, à la triste lueur des lanternes de papier, je reconnois l'admirable portique du Panthéon. Enfin la voiture s'arrête devant un *Vicolo* étroit et obscur. »

Le grand jour dissipa l'impression peu favorable que notre voyageur avoit prise de l'ancienne capitale du monde. « De ma fenêtre, dit-il, je vois plusieurs palais, des coupoles de marbre et la sommité de la colonne Trajane..... Je me sens renaître, toutes mes facultés s'exaltent, mon imagination s'enflamme; je sors et cours déjà à l'aventure parmi les ruines, les palais, les jardins et les temples.... Tour à tour j'admire, je compare, j'étudie: un objet m'attire, un autre me distrait; je veux tout voir à la fois, et amasser en un jour des souvenirs pour le reste de ma vie. Calmons cette première soif de la curiosité, ces desirs insatiables et depuis longtems irrités. Je suis libre, indépendant, rien ne me presse; je peux à loisir contempler tant de prodiges. Aujourd'hui je verrai le Panthéon, demain la colonne Trajane; je consacrerai un autre jour au Colisée; une semaine à St.-Pierre; je verrai ensuite les autres basiliques, les musées..... Partout la nouvelle ville s'élève ou s'appuie sur les ruines de l'antique séjour des Césars; et les marbres magnifiques qui revêtent les monumens modernes, ne sont encore que de véritables emprunts faits à la ville d'Auguste et d'Adrien.... C'est ce mêlange fortuit d'élémens divers qui fait le charme de Rome; ce sont les idées qu'on y attache, et le sentiment profond qu'elles font naître, qui rendent ce séjour si attrayant pour un artiste, et qui le lui font regretter toute sa vie, s'il ne la lui consacre pas toute entière. »

Les nos. 21 et 22 de la suite de COSTUMES DES FEMMES DE HAMBOURG, DU TYROL, DE LA SUISSE, etc. viennent de paroître au bureau du Journal des Dames; ils représentent deux femmes du canton de Soleure.

Le costume des Soleuroises se fait distinguer de tous les autres costumes suisses par la hauteur de la taille. En général, dans ce canton, les femmes ont une jolie figure et une belle jambe. Leur coëffure se compose d'un toquet de velours noir, garni de blonde et d'un chapeau de paille, à bord presque plat, entouré de nœuds de ruban.

ANNONCES.

Le vrai Moyen, romance, par M. Albéric Deville, mise en musique avec accompagnement de piano ou harpe par M. Félix Dupierge. Prix : 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, rue Dauphine, n°. 28.

L'Amour, le Desir et la Jouissance, romance par M. Albéric Deville, mise en musique par M. Dupierge. Prix : 1 franc 50 centimes, à Paris, chez S. Gavaux, editeur de musique, rue Feydeau, n°. 14.

L'Origine de la Rose, romance par M. Albéric Deville, mise en musique par M. Dreuilh. Prix : 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Corbaux, éditeur de musique, rue Dauphine, n° 28.

La Rose et le Plaisir, chansonnette, par M. Albéric Deville, mise en musique par M. Dupierge. Prix : 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Omont, éditeur de musique, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 29, près celle de Richelieu.

Les amateurs de rosiers trouveront le Rosier *Bengale noisette*, en pot et marquant fleur, chez M. Laurent, grainetier-fleuriste et pépiniériste, rue St-Honoré, n° 301, vis-à-vis St-Roch.

MODES.

Presque tous les chapeaux de gros de Naples sont tout blancs, et cela dure depuis plusieurs mois. Eu gaze, la couleur paille n'a pas la vogue des années précédentes; on ne voit pas non plus beaucoup de rubans couleur paille; mais les chapeaux de paille sont innombrables.

Faire un pli au milieu de la passe d'un chapeau, c'est le déformer; la mode cependant approuve ce manque de goût.

La paille naturelle ne se teint qu'en noir; mais il y a des chapeaux de *paille de soie* vert tendre, couleur de rose, couleur giroflée, etc.

Les rubans de gaze en grande largeur, rayés et nués, sont ceux que les modistes employent le plus souvent. Quelquefois ces mêmes rubans servent à faire des ceintures: celles de gros de Naples sont également rayées et nuées, et ont six pouces de largeur.

On ne voit presque plus de broderies au bas des robes. Quelques couturières ont conservé les entredeux; mais, en général, la garniture ne consiste qu'en volans.

Les habits ont la taille plus large; mais les basques sont longues, et le collet bas et plat, comme ci-devant.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1821.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.°* 1, *au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUGLUSE.

trouveront le Rosier *Bengale* noi-
fleur, chez M. Laurent, grainetier-
ue St-Honoré, n° 301, vis-à-vis

ODES.

ux de gros de Naples sont tout
plusieurs mois. En gaze, la cou-
e des années précédentes; on ne
p de rubans couleur paille; mais
innombrables.
de la passe d'un chapeau, c'est
endant approuve ce manque de

ient qu'en noir; mais il y a des
rt tendre, couleur de rose, cou-

nde largeur, rayés et nués, sont
vent le plus souvent. Quelquefois
aire des ceintures: celles de gros
ées et nuées, et ont six pouces

de broderies au bas des robes,
nservé les entredeux; mais, en
iste qu'en volans.
us large; mais les basques sont
at, comme ci-devant.

jointe la Gravure 1821.

Journal, doit être adressé, port
boulevart Montmartre, n.° 1, au
bonnemens datent du 1.er ou du 15.

E DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1821.)

Chapeau en Rubans de soie, imitant la paille, garni de toques de Ruban. Robe de Perkale à corsage plissé: Garniture de mousseline avec entre deux de Tulle.

JOURNA

DE

Ce Journal paroît, ave
le 15, avec deux Grav
ois, et 36 fr. pour un a

En 1802, a été com
mbles et de Voitures
mmés, 18 Nos. par an.

Les représentations
ans le Vaudeville n'a
ter et de lui faire subi
ark. Toutes les *Jeann*
ent dans cette farce,
Athéins.

L'Arbre à Sonnette
ns, et on le croyoit bi
Variétés sous le nom d
s *racines*, on a élagu
eaucoup dans cette ré

Les Frères Invisib
utres que les *Indépen*
la Gaîté et à l'Amb
prouve pas qu'il soit

Les bals de *Brevan*
ans les environs de
On cite encore les
eau-*Alfort*. Ce bal d'

N°. 33. (Vingt-troisième Année.) 15 Juin 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les représentations de *Jeanne-d'Arc* sont interrompues, mais le Vaudeville n'a pas voulu renoncer au plaisir de la parodier et de lui faire subir un nouveau *Procès* : cela vient un peu tard. Toutes les *Jeannes* (celle de Voltaire exceptée) paroissent dans cette farce, ainsi que la naine *Bébé* et la géante *Arheins*.

L'Arbre à Sonnettes étoit tombé au Vaudeville il y a quatre ans, et on le croyoit bien mort ; mais il vient de se relever aux Variétés sous le nom du *Mariage à la Hussarde*. En conservant les *racines*, on a élagué quelques *branches*. Lepeintre est pour beaucoup dans cette résurrection.

Les Frères Invisibles, de la Porte Saint-Martin, ne sont autres que les *Indépendans* de *Jean Shogar*, qu'on a déjà offerts à la Gaîté et à l'Ambigu. Ce mélodrame a réussi, ce qui ne prouve pas qu'il soit bon.

Les bals de *Brevannes* sont ceux qui se soutiennent le mieux dans les environs de Paris.

On cite encore les bals de *Sceaux*, de *Meudon*, de *Maisons-Alfort*. Ce bal d'Alfort a lieu dans les jardins de l'Ecole

vétérinaire : ce sont les élèves qui en paient la musique et en font les honneurs ; il faut avoir des cartes pour y être admis, ou du moins se faire présenter par quelqu'un de connu.

A Meudon, le joli bal dit du *Petit-Tivoli*, sur la terrasse, attire beaucoup de monde ; on y vient de Paris, de Sèvres, de Fleury, de Viroflay. Il y a deux salles en amphithéâtre, sous les tilleuls, et l'aspect de cette réunion est tout-à-fait pittoresque.

Quant aux bals de Sceaux, ils ont une *antique* réputation ; ils datent des tems de la belle Duchesse du Maine, et ils se sont maintenus fort brillans à travers une foule de vicissitudes. En France, il n'y a ni force ni orages qui puissent renverser les autels d'Euterpe et de Terpsychore.

Les Anglaises ont des tailles courtes et les Françaises des tailles longues ; c'étoit précisément le contraire en 1814 ; mais le corps d'une Parisienne se dessine par un vêtement uni, et l'Anglaise porte un spencer à dos plissé.

On a vu dans les promenades quelques hommes en chapeau gris de la grandeur d'une ombrelle.

M. *Bretel*, très-connu par sa manière de faire les corsets, vient d'arriver à Paris ; il voyageoit depuis près de deux ans : son adresse est toujours rue Montmartre, n° 131.

Mme B** disoit assez plaisamment que depuis que les journaux ne parloient plus que *chambres* et *politique*, ils n'étoient bons qu'à *prendre avec des pincettes*.

Costume du matin : chapeau gris, cravate noire, chemise à jabot, plissé à gros plis ; gilet blanc, court ; habit noir, pantalon noir, large ; bottes fines, à talons hauts, avec éperons d'acier.

Il y a, pour les robes de noces, des garnitures de gaze, dont la hauteur varie de 9 pouces à 18, selon la taille de la mariée et le goût de la couturière.

Dernièrement, après la messe et la bénédiction à Saint-Roch, nous avons vu une jeune épouse qui, pour sa seconde

toilette, avoit une robe de mousseline de l'Inde, lamée d'argent, avec une garniture de deux pieds de haut.

A Mlle DÉSIRÉE ***.

Devinant les attraits dont vous seriez parée,
Votre mère, en naissant, vous nomma *Désirée*.

Les habitans de la Chaussée d'Antin ne songent guères que, tandis qu'ils avalent la poussière du boulevart de Gand, il est au midi de Paris, derrière l'Observatoire, un petit vallon arrosé par une petite rivière, et dans lequel les amateurs de la campagne vont goûter le frais et promener leurs rêveries.

Ce petit vallon est celui de *Gentilly*, et cette petite rivière, c'est la *Bièvre*. Elle ne voit plus, comme autrefois, ses bords habités par des castors, connus alors sous le nom de bièvres; mais en revanche elle possède des maisons de campagne délicieuses, des parcs, des fabriques pittoresques.

J'aime à me souvenir que c'étoit sous ces saules que J. J. Rousseau venoit composer les airs du *Devin de Village*; je m'amuse à fredonner ces airs; je lis quelques pages de cet ami de la nature, et je me crois transporté dans le bosquet de *Clarence*.

LETTRES SUR L'ITALIE, *par A. L. Castellan, membre honoraire de l'Académie royale des Beaux-Arts;* accompagnées de 50 planches dessinées et gravées par l'auteur (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Dans quelques villes d'Italie, la saison du Carnaval est un temps de licence et surtout de querelles sanguinaires. « A Florence, dit M. Castellan, elle est caractérisée par une joie bruyante et des plaisirs vifs, mais tempérés par la politesse et la douceur naturelles aux habitans..... Toute personne un peu aisée doit, après l'ouverture du Carnaval, ne se laisser voir dehors que couverte du *bâuto*, espèce de domino ou plutôt de manteau en taffetas noir, recouvert d'un grand filet en den-

(1) Trois volumes in-8°, l'un de 367, l'autre de 307, et le troisième de 365 pages. Prix: 24 fr. A Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas.

telle brodée, également noire. Ce manteau, qu'on tient croisé par-devant, cache les autres habits. Il sert de passe-partout pour se montrer à la promenade, dans la société, aux *stanze*, à la comédie. Il est accompagné chez le sexe, d'une espèce de casque noir fort élevé, ombragé de plumes de la même couleur. Cette coëffure sied également à toutes les femmes..... Les hommes portent aussi un feutre retroussé et garni de plumes. Quoique pour l'ordinaire on n'ait point de masque sur le visage, et que l'on se contente d'arborer à la ganse de son chapeau un petit masque en albâtre, ou un nez de carton, on est censé déguisé, et on garde l'*incognito*, de manière qu'on peut passer devant les personnes de sa connoissance sans les saluer, ni même sans avoir l'air de les connoître. Elles en usent de même; et on jouit réciproquement de la plus grande liberté. »

Les *stanze* sont les salons de compagnie de la bourgeoisie. Les fondateurs n'y admettent que les personnes présentées. On y trouve les papiers publics, et des nouveautés, des jeux de société, billard, salle de bal, jardin. « Tout étranger de mise y est reçu, dit M. Castellan. Il y trouve les moyens d'employer d'une manière aussi instructive qu'amusante, les longues soirées d'hiver, pendant lesquelles il seroit fort désœuvré, faute de sociétés particulières, dont il ne pourroit se procurer l'accès qu'à la longue, et qui, d'ailleurs, sont bien plus rares en Italie qu'en France. »

La célèbre galerie de Florence forme un long fer à cheval qui, du levant, tourne au midi et au couchant. Tout cet espace est orné de statues, de bustes et de tableaux arrangés avec une élégante symétrie. « Cependant ces richesses ne forment, dit M. Castellan, que la moindre partie du véritable Musée, composé d'un grand nombre de salles qui contiennent ce que chaque genre a de plus parfait. Ces cabinets particuliers s'ouvrent sur la galerie commune. »

« Les Italiens, poursuit M. Castellan, aiment le merveilleux; leur imagination ardente employe presque toujours des moyens extraordinaires pour obtenir de l'effet.... A Florence, dès qu'on entre dans la fameuse galerie, on vous parle de la *Vénus de Médicis*; et, pour vous la faire désirer davantage, c'est le dernier objet que l'on vous laisse voir. Enfin, les *custodes*, d'un air révérencieux, ouvrent le temple de la déesse. Il est disposé de manière à produire une impression subite sur les plus indifférens; on y entre en silence, où l'on se parle bas, craignant, pour ainsi dire, de troubler, par des éclats indiscrets, le paisible sanctuaire de

la déesse de la beauté. Un jour douteux caresse les objets : cette teinte mystérieuse ajoute encore à l'enchantement. Tout à coup un rideau s'écarte : un pur rayon de lumière, descendant de la voûte, vient frapper la statue et semble l'animer. On l'isole des objets environnans, au moyen d'une espèce de chassis recouvert d'un velours de couleur foncée. Ce chassis mobile, placé à l'opposite du spectateur, devient un fond sur lequel se dessinent toutes les formes et les contours de la figure, sous quelque aspect qu'on veuille l'envisager. Les rideaux des croisées sont rouges et reflètent sur le marbre de paros à demi transparent, une teinte dans laquelle le regard trompé croit retrouver la couleur et l'éclat qui n'appartiennent qu'à la vie. »

Une statue d'un genre bien différent, et que M. Castellan a non-seulement décrite, mais dessinée et gravée, est le *Colosse de l'Appenin*. Placée sur un gazon, derrière une pièce d'eau et enchassée, pour ainsi dire, dans un des massifs d'un parc, elle ne peut être apperçue que de face, et du point de vue marqué par l'artiste, c'est-à-dire, des fenêtres et des terrasses du château. « La pose en est belle, dit M. Castellan, et l'on voit qu'elle a été calculée de manière à éluder les difficultés de la construction. Assis et penché en avant, le dieu s'appuie d'une main sur le rocher, tandis que de l'autre il presse la tête d'un monstre marin qui lance un volume d'eau considérable. Quoique par cette position il perde beaucoup de sa hauteur, sa tête domine les arbres, se détache sur l'azur du ciel et semble toucher les nuages. La verdure qui lui sert de cadre, contribue également à le faire ressortir ; et la vaste pièce d'eau dans laquelle tous ces objets se peignent renversés, en isolant encore cette masse énorme, la suspend, en quelque sorte, dans l'espace, et en fait oublier la lourdeur..... Si l'on approche de la figure, c'est alors qu'on est vraiment effrayé de la proportion de ses membres. Elle est telle, qu'en supposant le colosse debout, on ne s'éloigneroit guère de la vérité en lui donnant cent pieds d'élévation..... Dans l'intérieur du corps sont pratiqués plusieurs appartemens ; et dans la tête se trouve un beau belvédère, auquel les prunelles servent de fenêtres. Les extrémités sont construites en pierres par assises ; le tronc est formé de briques revêtues d'un mortier ou ciment qui a acquis la dureté du marbre, mais qui pouvoit, lorsqu'il étoit frais, se modeler aisément, et recevoir les formes convenables. »

M. Casteslan dit qu'en voyant un jour de fête l'élégance des paysannes de la Lombardie, il semble que le luxe se soit réfugié dans les campagnes. « Chaque fille doit, en se mariant, porter en dot trois habillemens complets de soie de diverses couleurs : leurs jupons, rose ou bleu de ciel, laissent voir un joli pied surmonté d'un nœud en rubans ; les manches de leur corset sont également attachées par de nombreuses rosettes, et leurs cheveux, divisés en tresses, sont relevés sous un chapeau de paille jaune ou noire, bordé de rubans et orné d'un bouquet de fleurs. »

L'ENFANT ET L'OISEAU,

Idylle de BION.

AIR A FAIRE.

Un enfant sous la coudrette
Tendoit un jour aux oiseaux
Et collets et reginglette,
Et trebuchets et réseaux.
Un seul qu'il vouloit surprendre
Rusa si bien tout le jour,
Que l'enfant ne put le prendre.
Cet oiseau c'étoit l'amour.

L'oiseleur, qui se dépite,
Voit un berger du canton.
— Ce petit oiseau m'évite,
Dis-moi, comment le prend-on ?
— Envain tu veux le surprendre,
Pauvre enfant, crains ce vautour ;
Lorsque tu croiras le prendre
Tu seras pris par l'amour.

Le chevalier COUPÉ DE SAINT-DONAT.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous écris d'une ville que je ne nomme pas, pour éviter les mauvaises affaires.

Vous croyez peut-être qu'il n'y a point en province de jeunes gens sans ordre et sans soin ; détrompez-vous, de

grâce. Nous avons ici un petit-maître qui fait venir de Paris des livres qu'il ne prend pas la peine de lire ; des gravures dont les glaces sont, quinze jours après, étoilées ou brisées. Il fait des armes dans son salon, et les *boutons* qui sautent à tout moment mettent en pièces la porcelaine. N'importe, le jeu continue, et depuis quelques mois, Monsieur se trouvant assez fort pour tuer lestement son homme de la main droite, s'exerce de la main gauche, et y fait de rapides progrès. On parle d'une loi sur le duel. Tous les pères de famille, toutes les mères, attendent et appellent cette mesure ; mais notre homme va son train jusqu'à nouvel ordre et il n'est pas de semaine que quelque prouesse de ce genre n'ajoute au respect que l'on porte à son nom et n'inspire aux sages une aversion plus vive pour sa personne.

Il joue de la harpe, de la basse et du hautbois, et sur tous ces instrumens il est d'une force remarquable, mais il ne faut pas compter sur lui dans un concert ; il promet souvent et ne tient jamais. Quelquefois il annonce qu'il accompagnera telle ou telle belle demoiselle de la ville en une soirée où tout ce qu'il y a de plus aimable est réuni, mais tout-à-coup on apprend que Monsieur étant allé à la chasse, s'est couché en arrivant sans s'inquietter de l'embarras que causeroit son manque de parole.

Il se couche avec ses bottes dans ses draps fins et blancs. Ou bien un autre jour, en sortant du bal il se jette au lit avec sa chemise de batiste ou de perkale superfine, et d'un seul trait il la met en lambeaux.

Jamais il ne fait raccommoder ses bas, et comme il oublie d'en acheter, ou bien aussi comme il manque parfois de crédit il advient qu'il n'a plus que des hauts de chausses, dans la force du terme, et que bien paré d'ailleurs, il attache avec des cordes ses guenilles de coton sur la cheville et met son pied à nud dans ses bottes.

Ses cravattes ont des trous à y passer la tête ; mais il a un art singulier pour en tirer cependant un superbe parti ; on croiroit, à les voir à son cou, qu'elles sortent de chez le marchand et lui-même, il dit en riant que son adresse de ce côté lui mériteroit un brevet d'invention.

Je ne veux pas, Monsieur le Rédacteur, vous en raconter davantage. Par cet échantillon, vous devinez le reste et vous êtes sans doute à présent de mon avis : ce pro-

vincial peut se vanter d'être pour le moins aussi désordonné que le plus fieffé des étourdis de la capitale.

Je suis avec la considération, etc. etc.

**.

Dans le dernier Numéro, page 252, ligne 9, au lieu de *parenthèse*, l'imprimeur a mis *parantèse*.

MODES.

Les chapeaux sont, depuis quelques jours, beaucoup plus variés et plus ornés : ceux de paille dominent encore ; mais, en étoffe, outre les chapeaux blancs, il y en a de bleu de ciel et blancs et de tout bleux. On avoit coutume de plisser ou plutôt de rayer les passes en long ; par le moyen de larges rubans lilas, quelques-unes sont rayées en travers. Quelques chapeaux de gaze ont un transparent citron.

Les couronnes et les diadêmes de fleurs en rénnissent une très-grande quantité. Lorsque ce sont des fleurs des champs qui composent ces couronnes et ces diadêmes, il y entre presque toujours des épis. Avec les roses alternent assez souvent les scabieuses ou le chèvre-feuille.

Les capotes de perkale ont, comme les chapeaux de paille, la passe longue et droite ; on les porte presque toujours sans garniture.

Tous les jours on rappetisse les bandes qui s'adaptent au bas des robes, et l'on en augmente le nombre. Comme ces bandes se touchent, il y a des couturières qui en mettent jusqu'à treize.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1822 et 1823.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

d'être pour le moins aussi désorientés étourdis de la capitale.
nsidération, etc. etc.

méro, page 252, ligne 9, au lieu de r a mis *parantèse.*

MODES.

depuis quelques jours, beaucoup pa eux de paille dominent encore; mais peaux blancs, il y en a de bleu de ci eux. On avoit coutume de plisser en es en long; par le moyen de larges nnes sont rayées en travers. Quelques transparent citron.
diadèmes de fleurs en remissent une rsque ce sont des fleurs des champs qui s et ces diadèmes, il y entre presque les roses alternent assez souvent les euille.
e ont, comme les chapeaux de paille, ; on les porte presque toujours sans

etisse les bandes qui s'adaptent au bas mente le nombre. Comme ces bandes couturières qui en mettent jusqu'à

r sont jointes les Gravures 182

ce Journal, doit être adressé, port , boulevart Montmartre, n.° 1, ou s abonnemens datent du 1.er ou du 15

ERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1822.)

Chapeau de feutre gris à large bord. Pantalon de Nankin. Guêtres grises. Costume de campagne.

(1823.)

Chapeau de Gros de Naples orné d'un Ruban de Gaze et d'une Couronne de roses et de scabieuses. Robe de Perkale. Fichu de Linon.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JOURN

D

Ce Journal paroît, a
le 15, avec deux G
six, et 36 fr. pour u

En 1802, a été c
Meubles et de Voitu
Dames, 18 N^os. par a

Il y a eu beaucou
s jeunes personn
Plutôt par imprud
que la fièvre s'ann
chaudement. Les r
ité, et il faut re
s schalls longs et
çons de piano o
ère ou de sa bo
gues idées : voilà
uitte et l'on ne v
ries. La fraîcheur
ors sans péril et

Toutes les belles
outé publie sur l
anches chacune, a
seront décrites. I
12.me, et dans
re mises au jour
re de nom. Sa
qu'un seul pied co
ans le jardin du p

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 34. (Vingt-troisième Année.) 20 Juin 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Il y a eu beaucoup de rougeoles cette année, surtout parmi les jeunes personnes ; plusieurs en sont mortes, mais plutôt par imprudence que par l'intensité du mal. Dès que la fièvre s'annonce, il faut se renfermer et se tenir chaudement. Les redingotes légères doivent être mises de côté, et il faut reprendre les douillettes ouattées ainsi que les schalls longs et amples. Beaucoup boire, cesser toutes leçons de piano ou de dessin, écouter les contes de sa mère ou de sa bonne et ne point se laisser aller à de vagues idées : voilà le régime ; en huit jours on en est quitte et l'on ne voit ni sa figure rouge ni ses mains maigries. La fraîcheur renaît dans la semaine et l'on reprend alors sans péril et sans crainte ses travaux et ses plaisirs.

Toutes les belles doivent connoître l'ouvrage que M. Redouté publie sur les roses. Il y aura 20 livraisons de 6 planches chacune, avec un texte explicatif et plus de 500 espèces y seront décrites. La 11me. livraison a paru, on annonce la 12.me, et dans l'une de celles qui ne tarderont pas à être mises au jour on verra une variété qui n'a point encore de nom. Sa couleur est *nuance de feu*, il n'y en a qu'un seul pied connu, en France, et nous l'avons vu dans le jardin du peintre, à Fleuri sous Meudon.

Quelques tailleurs ont imaginé de border des redingotes bleu de roi avec des ganses d'un bleu plus foncé, ou plus clair, et de mettre de pareilles ganses sur les coutures des manches et du dos.

Les voitures en moiré métallique se multiplient dans les ateliers de Paris, mais presque toutes sont expédiées à l'étranger. Nous en avons vu de très-riches rue Montmartre et rue Castiglione. Les couleurs dominantes pour les caisses sont : or pur, or et vert, or et ponceau. Par un procédé nouveau, on a substitué des rosasses ou d'autres dessins aux fonds de jaspe, de marbre et de granit.

SUR LES NOCES MODERNES.

Il existoit autrefois un usage excellent, profitable aux marchands, aux gourmands, aux curieux, aux oisifs, aux traiteurs et aux musiciens ; je veux parler de l'usage de faire une noce quand on se marioit. Le tems l'a fait tomber en désuétude, ou du moins l'a relégué parmi les classes de la société auxquelles il convient le moins. On prétend que ce changement dans nos mœurs est dû au mépris du faste et aux progrès de la philosophie ; je crois qu'il faut plutôt l'attribuer à la modicité des fortunes et au relâchement des liens de famille. Quoi qu'il en soit, la coutume actuelle ne doit point prévaloir sur l'ancienne. Le mariage est un événement assez important dans la vie pour qu'on l'entoure de toute la solennité possible. Autant la prodigalité est déplacée chez un ouvrier et chez un petit marchand qui ne vit qu'au jour le jour et d'une manière précaire, autant une sordide économie convient peu aux personnes que leur fortune et leur rang placent au-dessus du vulgaire ; plus un homme est riche et puissant, plus il met aujourd'hui de réserve et d'*incognito* dans la célébration de son hyménée ; ainsi loin de se glorifier de sa jeune épouse, de l'offrir aux regards de la multitude émerveillée, c'est dans l'ombre de la nuit, et pour ainsi dire en l'absence des témoins, qu'il la conduit à l'autel. Parmi ceux qui consentent à se marier comme leurs pères, devant leurs parens et leurs amis, il en est peu qui déploient le luxe et la magnificence usités jadis en pareil cas.

Une robe bien simple en mousseline ou en taffetas, un voile de gaze et une fleur d'oranger font toute la parure de la mariée ; les perles, les diamans prodigués jadis sur la tête, sur les bras et même sur le corps de jupe d'une jeune femme, ne se trouvent pas même aujourd'hui dans sa corbeille de noces. Ces brillans attributs du luxe et de l'opulence ont disparu ainsi que les brocards et les dentelles ; les cachemires seuls sont de rigueur. Quelquefois on y joint un voile d'Angleterre, une parure en pierres de couleur, mais c'est le *nec pluc ultrà* de la magnificence moderne.

Beaucoup de calculateurs (et dieu sait s'il en manque par le tems qui court) ont jugé que l'argent consacré à l'achat d'un écrin seroit bien mieux placé dans les fonds publics. Ils se sont en conséquence abstenus d'avoir affaire au joaillier, et ont traité avec l'agent de change. Les Dames n'en sont pas plus contentes ; aussi pour les calmer, on leur permet, dans les occasions importantes, de louer ce qu'elles ne peuvent posséder. Nous connoissons beaucoup de ces transactions entre la vanité et l'economie. On peut à la rigueur les excuser, mais comment qualifier ce trait tout récent de Mme. **, qui pour économiser un repas de noces, mande à ses parens de Paris qu'elle marie sa fille dans sa terre, et à ses parens de province, qu'elle la marie à Paris? Je laisse ce soin aux nombreuses connoissances à qui elle prodigue le nom d'amis.

****

IRIS.

Élégie.

Iris, d'un clair ruisseau regardoit l'onde pure,
Et n'y voyoit pas ses attraits.
Près d'elle il murmuroit sous un ombrage frais
Sans qu'elle entendît son murmure.
Une douce pâleur, à ses touchans appas,
Sembloit donner de nouveaux charmes.
Immobile et pensive, Iris ne pleuroit pas ;
Elle laissoit tomber ses larmes.
Mais un soupir enfin vint soulager son cœur.
« Oh ! non, dit-elle avec douleur,
» Non, non, Colin n'est plus le même,
« En vain il me vante sa foi :
« En vain s'il revient près de moi,

« Touché de ma tristesse, il dit encor qu'il m'aime ;
« Il le dit, et des pleurs reviennent m'opprimer.
» Ah ! dans ses yeux j'ai trop su lire.
» Il y pense pour me le dire,
» Il le disoit sans y penser.

Mme. Victoire Babois.

Londres Pittoresque, *par M. Quatremère de Roissy* (1).

Tant soit peu anglomane, M. Quatremère de Roissy trouve que les Anglaises s'habillent fort bien à leur manière. « Elles ont, dit-il, leurs étoffes, leurs parures, leurs modes, qui ne sont pas sans beauté..... »

Après avoir dit que la plupart des rues tirent leur principal ornement des boutiques, et que celle du fruitier, du poissonnier et même du marchand de fromages, ne font pas trop disparate, M. Quatremère de Roissy convient cependant que les plus belles sont loin du luxe et de l'éclat d'un assez grand nombre de celles de Paris. »

Une chose qui contribue beaucoup à la propreté des maisons de Londres, et que M. Daguet voulut, il y a douze ans, introduire à Paris, ce sont des plaques de cuivre, oblongues, façonnées et dorées, qu'on ajuste aux deux côtés des portes des chambres, au-dessus et au-dessous de la serrure, de manière que la peinture ne souffre point du fréquent attouchement des mains..... Tout le luxe des appartemens ordinaires consiste dans la beauté du tapis d'Angleterre ou de Perse, dans le poli de la garniture de la cheminée, et dans l'acajou des meubles..... Pour tenture un papier en grisaille, ou à petit dessin, mais très-inférieur à celui de France. Des miroirs plutôt que des glaces. »

Un étranger qui veut bien voir Londres, doit y aller au commencement de mai. « Personne, dit M. Quatremère de Roissy, n'est encore à la campagne ; le parlement est assemblé ; c'est le tems des expositions. »

Pour la manière de se loger et de se nourrir, M. Quatremère de Roissy prétend que *l'opinion des Français a besoin*

(1) Un volume in-18 de 115 pages. Prix : 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts.

d'être refaite. « Au cœur de la cité, dit-il, dans le centre des affaires, le moindre logement est à haut prix; mais hors de ce cercle, dans des quartiers très-convenables à la majorité des étrangers, on peut avoir une chambre à lit et un petit salon sur la rue, proprement garnis, pour 14 schillings (1) par semaine..... On peut, chez un restaurateur, dîner bien, et à-peu-près à la française, avec du *porter* pour boisson, au prix de trois ou quatre schillings; mais il faut se tenir aux articles de la vie ordinaire; on sort de cette simplicité en mangeant de la volaille, du gibier, des petits pois (en certain tems) et de beaux fruits..... Du poisson cuit à l'eau, avec des sauces servies séparément, du veau en forte pièce dans son jus, du bœuf rôti, du bœuf salé, du jambon, du pudding, des pommes de terre; voilà le fond de la cuisine anglaise. »

DIALOGUE

ENTRE L'AMOUR ET L'HYMEN.

Vers faits pour un mariage.

L'AMOUR.

Mes feux sont toujours vifs : c'est là leurs grands attraits.

L'HYMEN.

Si mes feux sont plus doux, ils ne meurent jamais.

L'AMOUR.

Mon trait part avec force, et blesse avec adresse.

L'HYMEN.

Je donne le bonheur, et jamais je ne blesse.

L'AMOUR.

Me déplaît-on, je change, et vole à d'autres lois.

L'HYMEN.

Oh ! je suis plus heureux, je n'aime qu'une fois.

L'AMOUR.

Tout parle de l'amour, on l'admire, on l'encense.

L'HYMEN.

L'éclat nuit bien souvent : j'aime et plais en silence.

---

(1) Un shilling vaut 24 sols.

L'AMOUR.

Toujours léger et beau, jamais je ne vieillis.

L'HYMEN.

Eh ! que me fait le temps ! je renais dans mes fils !....

Ainsi leur jalousie et parle et rivalise ;
Mais Cyprine leur dit, les flattant tour-à-tour :
« Pour finir vos débats, allez trouver Céphise,
Céphise est l'ornement, la grâce de ma cour ;
Qu'à l'amour à l'hymen sa beauté soit soumise,
Le bonheur, sans ennui charmera son séjour ;
Et déjà l'œil flatté, dans sa douce surprise,
En la voyant pour tous les deux conquise,
Prend l'amour pour l'hymen et l'hymen pour l'amour.

C. L. MOLLEVAUT.

RÉFLEXIONS, A PROPOS D'UN LIVRE NOUVEAU.

M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vient de publier un petit ouvrage qu'il est de notre devoir de recommander aux dames et à leurs *chevaliers*.

En voici le titre : DES TROUBADOURS ET DES COURS D'AMOUR.

Il faut voir ce qu'on raconte « de la délicatesse des troubadours, de la vivacité de leur amour, de la sévère franchise » de leurs opinions morales et politiques, de leur enthousiasme pour les exploits honorables et pour les illustres » personnages qui les exécutoient, de leur juste et courageuse » indignation contre les erreurs et les fautes de leurs contemporains. »

Bérenger de Palasol, l'un de ces galans poètes, s'exprime ainsi : « Modèle de fidélité, de loyauté et de franchise, tel » que doit être tout esclave d'amour, j'ai souffert mes peines » et je les ai souffertes en paix, sans me permettre ni plainte « ni murmure ; depuis long-tems, ô belle dame, je suis épris » de vos attraits ; je me suis dévoué à vous sans obtenir le » moindre retour : puisque rien ne peut me faire trouver » grace devant vos yeux, renoncerai-je à vous aimer ? non, » car cesser de vous aimer n'est pas en ma puissance ! »

Quant aux *Cours d'Amour*, nombre d'auteurs en ont voulu faire l'histoire ; mais ils y ont mêlé bien des fables. Cette fois, le récit est appuyé sur des documens certains, et le lecteur peut y avoir toute confiance.

Ces cours étoient « des tribunaux plus sévères que redoutables, où la beauté elle-même, exerçant un pouvoir reconnu » par la courtoisie et par l'opinion, prononçoit sur l'inconstance des amans, sur les caprices de leurs dames, et par » une influence aussi douce qu'irrésistible, épuroit et ennoblissoit, au profit de la civilisation et des mœurs, ce sentiment impétueux que la nature accorde à l'homme pour son » bonheur, mais qui, *presque toujours*, fait le tourment de » sa jeunesse, et, *trop souvent*, le malheur de sa vie entière. »

Nos abonnées remarqueront peut-être que *presque toujours* et *trop souvent*, tendent ici à nous porter à l'indifférence ou à nous jetter dans le désespoir. Mais qu'elles se rassurent : il y a long-tems qu'on parle ce langage austère sans que l'amour ait ralenti son train et vu diminuer ses conquêtes. Tous tant que nous sommes, nous lui offrons nos hommages, publiquement ou en secret, et nous versons des larmes quand, par l'âge ou par quelque funeste cause, nous sommes privés de ses *tourmens*..... de ses plaisirs !

Terminons par la citation de quelques-uns des principaux articles du *Code d'Amour* :

1. — Qui ne sait céler, ne peut aimer.
2. — Le véritable amant est toujours timide.
3. — La facilité diminue le prix des choses : la difficulté l'augmente.
4. — L'amour ne loge en la maison de l'avarice.

On lisoit, à ce qu'il paroît, dans ce Code, l'article suivant :

» Rien n'empêche qu'une femme ne soit aimée de deux » cœurs, ni qu'un jeune homme ne soit aimé de deux belles. »

Cela ne vouloit assurément pas dire qu'une femme pouvoit avoir deux amans et un homme deux maîtresses. Mais aujourd'hui, il faudroit craindre de fausses interprétations, et si l'on donnoit une édition nouvelle du *Code d'Amour*, il seroit sage de réformer ce chapitre et quelques autres.

Hélas ! le tems de ces *jeux* est bien loin : on est plus sérieux et plus grave ; mais demandez si l'on est plus heureux ?

EVARISTE.

ANNONCE.

Plus d'esclavage, romance, par M. Charles Malo, mise en musique avec accompagnement de piano ou harpe, par A. Romagnesi. Prix : 1 franc 50 centimes ; à Paris, chez Frère fils, éditeur de musique, rue de Richelieu, n°. 69, vis-à-vis la porte de la Bibliothèque du Roi.

MODES.

Deux paquets d'épis dont les pointes se contrarient, voilà l'unique garniture de quelques chapeaux de gaze blanche. Sur les chapeaux de gaze-Cérès, c'est ordinairement un mêlange de fleurs des champs et d'épis.

Les chapeaux blancs, garnis en rubans lilas, et ornés de fleurs couleur lilas, sont plus communs qu'ils n'étoient, il y a quelques jours.

Lorsqu'une couleur est à la mode, les fleuristes pour teindre une fleur, n'ont point égard à l'espèce ; c'est ainsi que les modistes sont dans ce moment pourvues de fleurs bleu de ciel et couleur lilas.

On porte des roses couleur de rose de quantité d'espèces ; mais la rose à cent feuilles n'est pas du nombre.

Les petites bandes plissées à plis ronds, qui garnissent la plupart des robes, sont si rapprochées, que cet assemblage de plis ne diffère pas beaucoup de l'espèce de garniture que l'on appelle ruche. Quelques couturières se contentent d'une garniture en remplis ; d'autres, comme cela se pratiquoit pour les robes d'hiver, placent chaque rempli entre deux ganses.

Les tailleurs à qui l'on n'avoit demandé, pendant plusieurs mois, que des gilets unis, en vendent de rayés en poil de chèvre, et à fleurs en perkale ou en mousseline imprimée. M. Ybert, rue de la Vrillière, n° 2, et M. Labruyer, passage Delorme, sont connus, le premier pour vendre de charmans gilets en pièce, et le second pour les couper dans le dernier genre.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1824.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1824.)

Capote de Perkale. Echarpe de Barèges. Robe de Perkale garnie de mousseline.

JOURN

D E

Le Journal paroît, av
le 15, avec deux Gra
ois, et 36 fr. pour un

En 1802, a été con
doubles et de Voiture
mois, 18 N^os. par an.

Les théâtres éprou
ussi tous les étés. Mlle
réparent leurs for
teintes de la même
province, oublie
spectemens en chant

A voyage

L'Académie Royal
prise du ballet d'
Duport) seroit be
Martini, en même
par le public,
ace au *Voyage in*
iproquo.
Vandick va figure
Duel, ou *Hazar*

Dans le midi et n
ncoup de souliers
ent dans un pays
eau fixe et où l'ard
rmanence.

N°. 35. (Vingt-troisième Année.) 25 Juin 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les théâtres éprouvent l'influence de la saison ; il en est ainsi tous les étés. Mlle. Duchesnois et Lafond sont *indisposés*... et réparent leurs forces à la campagne. Damas ressent les atteintes de la même *indisposition ;* Talma qui se trouve bien en province, oublie que son congé est expiré et parcourt nos départemens en chantant :

A voyager passant sa vie.

L'Académie Royale de Musique a consenti à donner la reprise du ballet d'*Acis et Galathée.* La rentrée de l'auteur, (Duport) seroit beaucoup plus profitable à ce théâtre.

Marini, en même temps condamné par le conseil des dix et par le public, a fait une honorable retraite et a cédé la place au *Voyage incognito*, petit opéra dont le sujet est un quiproquo.

Vandick va figurer au Vaudeville ; et sous peu l'on verra *le Duel*, ou *Hazard et Folie*, à l'Ambigu.

Dans le midi et notamment à Marseille, on porte, en été, beaucoup de souliers gris. Cette mode n'a pas d'inconvénient dans un pays où le ciel est pendant plusieurs mois au beau fixe et où l'ardeur du soleil maintient la poussière en permanence.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Mais à Paris où le temps est capricieux comme les belles, où il change du matin au soir et d'heure en heure, du blanc au noir, les souliers gris font triste figure et ne sont pas du tout commodes. On part bien chaussé, rassuré par le baromètre. Un orage survient, l'azur se couvre d'épais nuages, des torrens de pluie inondent la promenade et les rues, et les souliers neufs, tout-à-coup crottés et tachés, cessent d'être mettables et passent dans la hotte du chiffonnier.

Avec des cravates extrêmement hautes et serrées, on porte des cols de gilets très-bas et arrondis par devant. Sur quelques-uns de ces gilets, les boutons et les boutonnières sont remplacés par des pattes semblables à celles des carricks.

Il est de mode et de bon ton de fixer les deux bouts de la cravate avec une ou deux épingles de prix. Ces deux bouts doivent être un peu longs. C'est assez dire que les élégans ont renoncé aux rosettes.

Quoique la chaleur ne soit pas encore excessive, nous avons vu deux redingotes très-remarquables, portées par des jeunes-gens d'une tournure distinguée. L'une étoit en camelot, avec un collet de velours épinglé, et l'autre en reps; toutes deux de couleurs foncées et faites à la chevalière.

Les bas de coton, façonnés à jour, servent aux deux sexes.

Les petites-maîtresses ont pour leurs ciseaux des gaînes de bois de sandal, garnies de pointes d'acier. Ces gaînes sont, ou plates, ou tournées en spirale.

On vend, rue Vivienne, des foulards blancs de fabrique française. Ces foulards ont dans le fond de grands dessins de couleur et de jolies guirlandes; les jeunes gens les portent le matin à leur cou et les femmes sur leurs épaules ou à leur tête. Le prix varie de 9 à 12 francs.

Mme. B** a dans sa serre des palmiers de la plus grande beauté : avec leurs feuilles tressées artistement, elle se fait

faire des chaussures à la manière des Egyptiennes et de la dernière élégance.

VOYAGE DANS LE LEVANT, EN 1817 ET 1818, *par M. le comte de Forbin.* (1)

« Il m'a semblé, dit M. le comte de Forbin, que des efforts réunis et multipliés pouvoient à peine donner une idée satisfaisante de l'Orient. On a étudié les mœurs des habitans, décrit les usages, consulté les ruines, mesuré les obélisques, et pourtant cet ensemble frappe chaque voyageur d'une manière différente. Chacun d'eux approfondit une partie, et traite froidement et légèrement tout le reste. Le moindre tribut n'est donc pas inutile. Je paye timidement mon obole, et je devrai sans doute à cette bonne intention l'indulgence de quelques lecteurs et la force de supporter la sévérité des autres. »

M. de Forbin sortit de la rade de Toulon le 22 août 1817.... « Athènes moderne est, dit-il, enfermée par de petites murailles dont les portes peuvent être comparées à celles des plus mauvaises fermes des environs de Paris. » On y compte dix à douze mille habitans.

« Que ne puis-je, dit M. de Forbin, associer mes lecteurs au plaisir que j'éprouvois à parcourir avec M. Fauvel (consul de France), ces nobles ruines qu'il interroge depuis trente ans! On puise de l'instruction jusque dans ses doutes.... Sa maison est placée entre les ruines de la bibliothèque des Ptolémées et le temple de Thésée. Assis sur la terrasse, nous entendions, le soir, la musique discordante des esclaves égyptiens, qui se réunissent par fois pour oublier leur servitude; ils forment des danses Nubiennes sur le lieu même où de brillantes théories célébroient jadis la fête du fondateur d'Athènes.... Nos premiers pas se dirigèrent vers le temple de Minerve et les Propylées; nous y montâmes avec empressement : j'étois troublé, je voulois tout admirer à la fois. J'aurois baisé ces marbres vénérables, s'ils n'avoient pas été couverts des noms obscurs de tous les voyageurs qui sont venus visiter Athènes

(1) Un volume in-8°. de 460 pages, avec un plan du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Prix : 7 francs, et port franc, 8 francs 30 centimes, à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, n°. 243.

depuis plusieurs siècles..... Quand je revenois de mes longues promenades du Mont Penlétique, de ces carrières d'où sont sortis tant de chefs-d'œuvre ; quand j'avois parcouru le vallon de Ciriany où les côteaux de l'Hymette, je retrouvois M. Fauvel, qui me disoit ce que j'avois vu.... Une servante albanaise, parée de son costume pittoresque, établissoit notre table sous une treille, et nous mangions de grand appétit des tourterelles de Sunium, en buvant du vin de Zéa. Jamais M. Fauvel n'avoit essuyé autant de questions, jamais sa patience n'avoit subi une aussi rude épreuve. »

Notre voyageur assista à une noce chez des Athéniens peu riches. « La jeune mariée, dit-il, étoit agréable, mais défigurée à force de papier doré, de mouches, de gros rouge et de bleu, dont on avoit peint ses joues. Elle étoit si chargée de vêtemens, qu'elle pouvoit à peine marcher. De jeunes femmes l'aidoient à tourner autour de gros cierges. Les trois papas chantoient en nasillant, et tous les quarts-d'heures on ramenoit la jeune femme et l'époux sur une estrade où ils s'asséyoient, entourés de leurs proches parens. Cette cérémonie est ordinairement fort longue chez les gens aisés. »

Le 28 septembre, au matin, le brick sur lequel M. de Forbin s'étoit embarqué mouilla sur la pointe de Concapi, sous les murs du sérail. « Constantinople, dit-il, m'éblouit : j'y arrivai par une journée admirable. La mer étoit couverte de caïques qui voloient sur les eaux ; le soleil étinceloit sur les dômes des mosquées et sur les flèches dorées des minarets ; la colonne brûlée s'élevoit majestueusement au milieu des groupes d'arbres qui enveloppent ces édifices à-la-fois légers et somptueux. On appercevoit derrière cette ligne, sur un autre rivage, une ville à demi-cachée par les cyprès des jardins du sérail..... Le canot du *Lézard* nous conduisit au port ; nous allâmes ensuite au palais de France, à Péra, assez effrayés de ce que nous apprenions des ravages de la peste. Quoiqu'ils eussent diminué, ils étoient encore fort redoutables. On vous engage à ne toucher personne : mais il est impossible de marcher dans les rues étroites et glissantes de Constantinople, sans être atteint par le bout d'un schall, d'une robe ou d'un caftan..... J'ai vu dans cette ville singulière des palais d'une admirable élégance, des fontaines enchantées, des rues sales et étroites, des baraques hideuses et des arbres superbes.... Quelques monumens mystérieux, restes de la ville de Constantin, noircis, rougis par les incendies, sont cachés dans des maisons peintes, bariolées, et souvent

à demi-brûlées. Les figures, les costumes, les usages offrent partout le spectacle le plus pittoresque, le plus varié. C'est Tyr, c'est Bagdad, c'est le grand marché de l'Orient. Le sultan Mahmoud, suivi d'un cortège immense, traversa cette foule pour se rendre à la prière du vendredi. Je le vis monté sur un cheval blanc, caparaçonné d'un tissu d'or et de perles, et dont les harnois sont chargés de diamans. Le grand-seigneur me parut avoir 30 ans à peine. Sa figure est pâle, noble et régulière. Il promenoit sur son peuple de grands yeux noirs, dont les regards étoient accueillis par le silence le plus profond.... Pendant les belles journées d'automne, je rencontrois toute cette population dans les campagnes, dans les lieux les plus rians du rivage d'Asie.... J'étois souvent frappé, dans l'Orient, du contraste de la noble physionomie, de la dignité apparente de l'homme, avec la dégradation de son caractère. On est porté à éprouver une sorte de respect pour des hommes dont la figure est calme, par fois majestueuse, jusqu'à ce qu'on ait souffert de leur cupidité et de leur mauvaise foi. » M. de Forbin convient qu'il y a de nombreuses exceptions.

Pendant son séjour à Constantinople, la peste menaçoit le corps diplomatique : le fils de l'internonce d'Autriche venoit d'en être victime. Cette famille désolée s'étoit retirée à deux lieues de Constantinople ; « quelque intérêt qu'elle inspirât, dit M. de Forbin, rien ne pouvoit vaincre la terreur du redoutable fléau dont elle étoit la proie. Abandonnés de leurs domestiques, ces infortunés étoient foiblement distraits de leur douleur par les besoins de la vie : ils demeurèrent ainsi pendant deux mois entièrement livrés à eux-mêmes.... Au moindre symptôme, à la première plainte, chacun fuit celui qui la profère. Il tombe : son cœur est frappé de mort par ce cruel isolement, avant que le délire de la fièvre lui dérobe l'horreur de sa position. Ses lèvres desséchées se collent avidement sur une cruche d'eau que la pitié place loin de lui avec terreur ; rien n'étanche la soif qui le dévore. Souvent les rêves convulsifs de l'homme atteint de la peste se réalisent ; souvent un incendie vient consumer le quartier qu'il habite. Le fléau destructeur gagne cette maison que chacun a désertée. Les flammes assiègent ce lit de douleur ; l'infortuné ne trouve que dans un abîme de feu la fin de son épouvantable agonie..... L'incendie est le seul droit de pétition des Turcs ; il avertit le gouvernement des mécontentemens du peuple de Constantinople : les janissaires en usent depuis quelque tems de la manière la plus déplorable. »

LE BAPTÊME ET L'ENTERREMENT.

Je ne suis pas précisément de ceux qui disent: heureux les bâtards! car je pense que tous les proverbes ne sont pas également justes: mais, d'un autre côté, je suis assez tenté de m'écrier: malheur à ceux qui ont une nombreuse famille! tous les jours ils ont des discussions à essuyer, des embarras à prévenir, des devoirs à rendre! Passe encore pour les mariages, surtout quand les nièces ou les cousines sont riches et jolies: on est recherché par l'un, caressé par l'autre; c'est à qui vous fera des prévenances et des complimens: voilà le beau côté des relations de famille. Quel sort, au contraire, que celui d'un pauvre diable comme moi, à qui, dans la loterie de la vie, il n'échoit que des baptêmes et des enterremens! encore si les uns ne me coûtoient rien, et si les autres me rapportoient quelque chose! En Allemagne, pays excellent, où les hommes raisonnent bien et mangent de même, on a la louable habitude de célébrer par un repas tous les événemens importans de la vie; ainsi l'on s'attable lorsqu'un enfant entre dans le monde, ou lorsqu'un vieillard en sort; on trinque quand une fille devient femme, quand un bourgeois devient marguillier et quand un grand seigneur devient ministre; j'ai même ouï dire que comme on n'étoit pas sûr de pouvoir boire après la bataille, on avoit la coutume de bien boire auparavant; de cette façon, parens et amis ont toujours quelque chose à gagner, soit que l'on sonne les cloches, soit que l'on batte le tambour. Ici, les repas sont rares, à moins qu'on ne les paye. Quelques personnes, cependant, en font de bons qui ne leur coûtent guères, mais il faut croire qu'elles ont plus d'esprit ou plus de bonheur que moi. Quoi qu'il en soit, si je suis peu connu chez Véry et chez Beauvilliers, je jouis de quelque considération parmi les sacristains et les bédeaux: on sait que j'ai de nombreuses alliances, et que mes parentes n'ont pas moins de penchant pour la maternité, que mes parens pour les indigestions; il en résulte que ma famille fait beaucoup de bruit dans le onzième arrondissement, et que j'ai pour amis tous ceux qui vendent du crêpe ou des dragées: foible dédommagement de toutes mes peines et de tous mes déboursés! Le jour d'hier étoit un de ces jours malheureux, dont le souvenir se grave éternellement dans la mémoire. Au

moment de partir pour la campagne, j'appris en même-tems la naissance et le décès de deux arrière-petits-cousins. J'étois invité à assister à la double cérémonie du baptême et de l'enterrement. Un autre, à ma place, auroit été embarrassé, mais mon parti fut bientôt arrêté; au lieu de prendre des gants blancs pour complimenter l'accouchée, ou d'endosser un habit noir pour suivre le deuil, je me mis à mon secrétaire, et je traçai ces rimes que j'envoyai aux parties intéressées :

Par un funeste arrêt du sort,
Hier, chers parens, je suis mort;
Ce qui fait qu'aujourd'hui, nonobstant mon envie,
Je ne puis assister à la cérémonie.

****

ANNONCES.

BEAUTÉS DE STURM, tirées des Considérations sur les œuvres de Dieu, dans le règne de la nature et de la Providence, pour les quatre saisons de l'année, mises à la portée de la jeunesse, en forme de leçons; par Mme Eliza Andrews; traduites de l'anglais sur la sixième édition. Un volume in-12 de 430 pages, broché; prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port par la poste.

A Paris, chez Gabriel Dufour, libraire, rue de Vaugirard, n° 34.

LEÇONS DE FÉNÉLON, extraites de ses ouvrages, pour l'éducation de l'enfance, et accompagnées de notes par M. de Levizac; seconde édition, 1819, augmentée de deux livres. Un volume in-12, broché; prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port par la poste.

A Paris, chez le même libraire.

LETTRES CHOISIES de Mmes de Sévigné et de Maintenon, avec une préface et des notes par M. de Levizac; ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, et adopté pour les lycées et écoles de France; quatrième édition, 1819. Un volume in-12 de 380 pages; prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. franc de port par la poste.

A Paris, chez le même libraire.

Page 268 du dernier numéro, ligne 2, au lieu de *m'opprimer*, lisez : *m'oppresser.*

Les numéros 23 et 24 de la suite de *Costumes des femmes de Hombourg, du Tyrol, de la Suisse, etc.*, viennent de paroître au bureau du Journal des Dames.

MODES.

Lorsqu'on plisse la passe des chapeaux de gaze, c'est à plis plus rapprochés qu'à l'ordinaire et moins creux. Quelquefois ces plis (voyez la gravure 1825) forment point d'Hongrie. On commence à rayer des passes de chapeaux de crêpe blanc avec des gances de paille jaune.

Les couronnes moitié fleurs moitié épis sont fort à la mode. La fleur de tulipier est du nombre de celles qu'on porte détachées ; c'est particulièrement sur les chapeaux de paille blanche que les modistes la posent.

Quelques passes de chapeaux de crêpe blanc sont, près du bord, garnies d'un large ruban couleur lilas, cousu à plat ; sur ces chapeaux-là, les modistes mettent un paquet de mauves des jardins couleur lilas.

Trois bandes de mousseline froncée et autant de volans plissés à plis ronds, voilà la garniture de quelques robes de mousseline rayée. Au bas de quelques robes de perkale, trois ou cinq remplis ont pour entre-deux de simples bandes de gaze. Au bas de beaucoup d'autres, chaque rempli se trouve entre deux gances, et il n'y a point de bandes claires.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1825.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

(1825.)

Chapeau de gaze bouillonnée. Robe de mousseline, ornée d'entre-deux de mousseline froncée et de volans pareils à la robe.

JOURN

D

Ce Journal paroît,
le 15, avec deux G
six, et 36 fr. pour u

En 1802, a été
Meubles et de Voitu
Dames, 18 Nos. par

On est toujours
nature et des contr
caractères. M. X
on appelle un vau
quelquefois des heu
des pigeons.

Les jeunes gens
ment un grand rôl
ent à cheval et à pi
ans les salons; en
ntenance et de dé
ont faites avec de l

Il n'est pas rare
lle qui montre le
ssurément une peti
h! bien, c'est el
e couche, qui le ba
ous ne devineriez
ttaché le tambour
lle le suivoit pas

N°. 36. (Vingt-troisième Année.) 30 Juin 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On est toujours étonné des variétés qui existent dans la nature et des contrastes qui se font remarquer dans certains caractères. M. X est assurément ce que dans le commerce on appelle un vautour. Eh ! bien, ce même homme passe quelquefois des heures entières à donner à manger et à boire à des pigeons.

Les jeunes gens ont depuis long-tems des *cravaches* qui jouent un grand rôle dans leur existence du matin. Ils les portent à cheval et à pied : ils entrent avec elles dans les cafés et dans les salons ; en mainte occasion ils s'en servent comme de contenance et de défense : celles que l'on nomme *kourbaches*, sont faites avec de la peau de rhinocéros.

Il n'est pas rare de voir la femme la plus coquette être aussi celle qui montre le plus d'amour pour ses enfans. Mme P** est assurément une petite-maîtresse dans toute la force du terme. Eh ! bien, c'est elle qui a nourri son fils, qui le soigne, qui le couche, qui le baigne ; et dernièrement lorsque je suis entré, vous ne devineriez pas à quoi je l'ai trouvé occupée ; elle avoit attaché le tambour à son jeune enfant ; il marchoit devant, et elle le suivoit pas à pas, affublée du chapeau de son mari,

d'un ceinturon et d'une épée; depuis une heure *elle faisoit le soldat!*

On a parlé d'un *Traité de la Danse* dans lequel l'auteur décrit avec une clarté merveilleuse les temps, les mouvemens de cet art *sublime* qui a maintenant à Paris un si grand nombre d'amateurs. On lit dans le livre *à la première vue*, les jettés-battus, les entrechats, et en trois jours de leçons, sans sortir de son fauteuil, on devient aussi habile (du moins en théorie) que Vestris, Albert et Duport.

On fait à Mogador des éventails avec des plumes d'autruche et en Egypte avec des plumes d'ibis. Mais à Paris où nos beautés réservent ces panaches pour les mettre en hiver sur leurs chapeaux et leurs toques, il n'y a pour l'été que des éventails façonnés, petits et minces, parce que la chaleur y est rarement excessive. On voit de ces éventails en bois de *sandal* ou de *caroubier*, en écaille jaune, en ivoire. Tous sont découpés finement et portent des guirlandes peintes avec beaucoup d'art et de goût.

Dernièrement dans un salon où se trouvoient réunies plusieurs Demoiselles, la conversation tomba sur le mariage, (on sait que c'est celle qui leur plaît davantage.) L'une désirant que l'époux qui lui étoit destiné fût banquier, l'autre n'aspiroit qu'à être la femme d'un général. Celle-ci, dont les prétentions sont moins élevées, penchoit pour un notaire; celle-là, sensible aux charmes de l'éloquence, vouloit un avocat. Quant à moi, dit une petite brune fort éveillée, je ne prendrai pour mari qu'un employé, ne fût-il que sous-chef. Chacun se récrie sur un tel choix. On la presse de s'expliquer sur le motif qui la guidoit, et elle répondit qu'il étoit fort agréable d'avoir pour époux un employé, parce qu'il étoit chaque jour absent de chez lui sept à huit heures, et qu'à cet égard elle pensoit comme sa mère, devant qui elle parloit. — On juge si cette naïveté fit rire la société.

Nous avons vu une jeune Dame venant de Malaga, et qui avoit bien toute la grâce voluptueuse des Espagnoles du midi.

On remarquoit à sa robe deux rangs de garniture, l'un au bas, large ou haut de huit pouces, l'autre, vers la ceinture, haut de quatre pouces, moitié de celui du bas. Il y avoit une garniture pareille au bord du corsage, sur le cou. La robe étoit blanche, les garnitures étoient d'une espèce de tulle teint en bleu foncé, mêlé de pourpre, et cela faisoit vraiment fort bien. Il seroit plaisant qu'on vînt de si loin donner le ton à nos Parisiennes. Mais ce n'est pas une chose que nous redoutions sérieusement. Les Françaises seront toujours les *premiers ministres* de la mode.

On vend pour les élégantes des plumes à écrire teintes en rose, en jaune, en bleu.

On a pu remarquer que les orangers des Tuileries ont cette année un feuillage fort maigre et d'une assez triste apparence. Cela vient (d'après ce que nous ont dit les jardiniers) de ce qu'on a trop pressé les caisses dans les serres; les arbres ont manqué d'air .... Mais les fleurs n'en ont pas moins une odeur délicieuse et qui embaume quand on entre à la promanade ou quand on fait le tour des parterres.

Alphonse B** est un des jeunes-gens de Paris les plus élégans, les plus galans et les plus méchans, car tout cela va fort bien ensemble. Il parut tout-à-coup l'autre soir chez Mme. H, qui est une veuve toute piquante et charmante. Il fut frappé du sujet de la pendule placée sur la cheminée. C'étoit un Amour à califourchon, battant du tambour avec des fleches, sur le cadran. « Ah! dit-il, c'est le rappel sans doute, » on assemble les adorateurs et nous serons bientôt ici un » régiment. »

Quand Mme. R. voit un jeune homme tiré à quatre épingles et trop recherché dans sa toilette : « Je gage, dit-elle, que ce » petit Monsieur, bat son domestique, ne paye point son » tailleur et rend sa maîtresse malheureuse. . . . »

Les enfans les plus jeunes se servent quelquefois de phrases et d'images dont on ne peut s'empêcher d'être surpris.

Un petit garçon de trois ans courait dans un jardin avec

une petite fille du même âge, ils tombent, on les entend crier, on court à eux, le petit garçon crie à sa maman : « Ce » n'est rien, nous courions comme des sauvages, et nous » avons tombé comme des cerises. »

Il faut dire que la veille des jeunes gens du château s'étoient amusés à faire les *sauvages* en jouant des charades, et que tout le long du jour les domestiques montés sur les cerisiers en faisoient tomber des fruits dont les enfans se régaloient et se gorgeoient.

On voit chez les marchands de porcelaine des assiettes de dessert sur lesquelles on a peint des fruits de toute sorte ; et ces peintures sont si belles et si vraies qu'on pourroit en vérité ne servir que l'assiette, les yeux y seroient trompés et l'esprit éprouveroit trop de satisfaction pour qu'on pût désirer autre chose. Ces assiettes sont chères, mais si l'on en tiroit le parti que nous venons d'indiquer, ce seroit une dépense bien placée et qui équivaudroit à une économie.

On a aussi des assiettes, mais plus communes, et pour la campagne, sur lesquelles sont imprimés des rébus ou des couplets. Pendant qu'on devine les uns, et qu'on chante les autres, on ne mange point, le temps se passe, et l'on peut ménager encore par là quelques plats de desssert. Nous connoissons des maîtresses de maison qui ne négligent pas ces sortes de choses.

Mme. P. disoit : « Je juge des gens par le temps qu'ils pren- » nent pour leurs visites. S'ils viennent, quand il fait beau, » c'est qu'évidemment ils ne veulent pas me rencontrer, car » ils savent bien que je dois être sortie comme eux. Mes vrais » amis ne se montrent qu'aux jours de pluie. Tant que le soleil » brille sur l'horison, je n'entends pas plus parler d'eux que » s'ils étoient morts, mais, dieu merci, je les retrouve (chose » rare) *aux temps d'orages !* . . . .

VOYAGE DANS LE LEVANT, EN 1817 ET 1818, *par M. le comte de Forbin.* (1)

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

« Pour se rendre à Jérusalem, il faut, dit M. le comte

(1) Un volume in-8°. de 460 pages, avec un plan du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Prix : 7 francs, et port franc, 8 francs 30 centimes, à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, n°. 243.

de Forbin, traverser pendant deux ou trois milles, des plaines assez bien cultivées, celles de l'ancienne Arimathie et de Lydda. Le soleil levant éclairoit notre route : j'arrivai aux collines de Latroun.... On pénètre ensuite dans des vallées profondes : la végétation devient foible, rare ; elle cesse enfin tout-à-fait : les pieds ne foulent plus jusqu'à Jérusalem, qu'un sol inégal, rougeâtre et ingrat ; l'œil ne découvre au loin que des éboulemens immenses, des lits de torrens desséchés, et des chemins tortueux couverts de pierres aiguës.... Le soleil alloit se coucher, quand, du haut d'une montagne, où je suivois un chemin pierreux, que deux murailles séparoient d'avec des champs tout couverts aussi de cailloux, j'aperçus enfin de longs remparts, des tours, de vastes édifices, environnés d'une terre aride et de pointes de rochers noircies et comme brûlées par la foudre : c'étoit Jérusalem..... Les rues de Jérusalem sont tortueuses et mal pavées; les maisons qui les bordent, ordinairement construites en pierre de taille, ne reçoivent de jour que par une petite porte et une ou deux fenêtres grillées en bois. On vend dans quelques chétives boutiques, des olives, des fruits apportés de Damas, du riz, du blé, et quelques légumes desséchés : un groupe d'Arabes mourant de faim dévore des yeux ces richesses, et le marchand turc fume sa pipe avec indifférence, sans paroître occupé de ses intérêts..... On croit que Jérusalem contient encore vingt-cinq mille habitans, Arabes, Turcs, Juifs, Arméniens; il ne s'y trouve plus que deux cents familles chrétiennes. L'enceinte de la ville contiendroit aisément six fois plus d'habitans : aussi une grande partie de ses rues montueuses, dépavées, sont-elles inhabitées; de vastes maisons, des églises, des cloîtres, sont entièrement abandonnés. Je parcourois souvent ces lieux déserts; je me faisois jour à travers les halliers, les ronces et les raquettes du figuier des Indes..... »

Un des drogmans du Saint-Sépulcre conduisit M. de Forbin dans sa famille : « Son habitation, dit-il, est fort modeste; je m'y reposais par fois de mes longues promenades. La plus âgée des quatre sœurs d'Abou-Soudan avoit dix-huit ans..... Une femme peut se marier à douze : toutes ces jeunes personnes étoient agréables et belles. La plus jeune, Angela, avoit treize ans, des yeux superbes, des dents de perles, et une physionomie fine et timide, habituée à se cacher à demi sous un voile. Les femmes chrétiennes de Jérusalem sortent toujours enveloppées dans une mante noire : les plus

âgées sont si scrupuleuses sur ce point, qu'il est inconcevable qu'elles puissent se conduire dans des rues étroites et mal pavées. C'est une faveur que d'être admis dans l'intérieur d'une famille chrétienne, d'y voir les femmes à visage découvert, de recevoir d'elles le café, l'eau de rose, la pipe qu'elles chargent d'aloès, qu'elles allument et qu'elles présentent avec grâce. »

« Les maisons de Bethléem, basses et carrées comme celles de Jérusalem, dit M. de Forbin, sont couvertes d'une terrasse ou d'un petit dôme : presque tous les escaliers sont extérieurs..... Les filles de Bethléem ont généralement de la grâce et de la régularité dans les traits; un voile enveloppe leur visage sans le cacher; leurs bras sont nuds et souvent de la plus belle forme : elles furent très-gracieuses pour nous. Je visitai plusieurs familles, et ces bonnes gens m'accompagnèrent en formant pour moi des souhaits pleins de bienveillance..... Les femmes de Jéricho sont vêtues d'une chemise bleue, attachée par une ceinture; leur tête est couverte d'un voile : elles ont les jambes et les pieds nuds, ainsi que les bras, qui sont ornés de bracelets d'argent, d'étain ou de verre. Elles sont presque toutes grandes, élancées; mais leurs formes sont ordinairement appauvries, et l'on remarque chez les plus jeunes une lutte continuelle de la beauté contre la misère. »

Un dérangement de santé tout-à-fait subit effraya d'autant plus notre voyageur, qu'il lui sembloit être l'avant-coureur d'une grande maladie. « Je me soumis, dit-il, au remède turc; un mêlange de café et de punch très-chaud me mit fort heureusement en état de monter à cheval le lendemain matin, quoique je ne fusse pas encore très-assuré de pouvoir continuer ma route. Point de médecins, point de secours d'aucun genre : il faut en Syrie se résoudre à guérir ou à finir selon le vœu de la nature, sans aucune intervention des hommes. »

Au Caire, M. de Forbin dut à l'habit mahométan qu'il portoit, la facilité de visiter les marchés des femmes esclaves. « Les plus agréables qu'on puisse y acheter, sont, dit-il, les Abyssiniennes. On en trouve souvent d'une grande beauté. J'en ai vu dont les traits me semblèrent réguliers et fins, les formes admirables, la peau légèrement olivâtre, douce et transparente..... Les plus belles se vendoient de quatre à cinq mille piastres du Caire..... J'eus beaucoup de difficultés à surmonter pour obtenir la permission de pénétrer dans les

marchés particuliers des esclaves blanches. J'en vis d'abord de très-médiocres, et quelques-unes assez agréables : mais le chef des Mamlouks français m'introduisit le lendemain chez un riche marchand arabe, dont la maison étoit meublée avec recherche. Cet homme, qui fournit le harem du Pacha, est associé au plus riche marchand d'esclaves de Damas. Il nous montra, parmi plusieurs femmes plus ou moins jolies, une jeune Circassienne âgée de quinze ans environ : c'est, je crois, une des beautés les plus parfaites que j'aie vues de ma vie; je fus si frappé des charmes de sa figure et si touché de son sort, que, malgré le peu d'apparence qu'il y eût d'obtenir la permission de la faire sortir de l'Egypte, j'en offris jusqu'à mille piastres du Caire. La pauvre infortunée sembloit désirer que le marché se conclût : elle levoit sur moi ses grands yeux noirs, humides de larmes, en me présentant le sorbet. Il falloit qu'elle fût admirablement belle, pour paroître telle malgré son costume : un petit bonnet rouge, brodé d'or, étoit placé sur le sommet de sa tête; ses cheveux bruns, coupés sur le front, pendoient régulièrement sur ses épaules; une double robe serrée, d'une étoffe tramée d'argent, étoit retenue par un petit schall placé en ceinture au-dessous des hanches; un grand pantalon enveloppoit toute la partie inférieure. Ses bras, ornés de bracelets, étoient nuds; ses pieds, nuds aussi, traînoient seulement une petite babouche brodée, avec laquelle il seroit difficile de marcher ailleurs que sur des tapis. Le marchand, qui avoit fixé à huit mille piastres le prix de cette esclave, me demanda quelques heures pour réfléchir sur l'offre que je lui avois faite, et je n'entendis plus parler de lui. »

Pour le 31 *Juillet.*

BOUTS-RIMÉS ACROSTICHES.

V	*par*
E	*nasse*
R	*car*
S	*casse*
A	*cou*
L	*pure*
A	*sou*
F	*dure*
O	*four*
L	*rage*
I	*cour*
E	*tage.*

Les bouts-rimés qui devaient paroître le 30 de ce mois, ne paroîtront que le 5 juillet.

MODES.

Beaucoup de passes de chapeaux ont, en dessous, un large ruban de satin couleur de rose, lilas ou blanc. Les modistes appellent calote plate, un fond de chapeau qui n'est pas bombé. Depuis longtems les chapeaux de paille étoient les seuls qui eussent un pareil fond. Maintenant l'on voit des chapeaux d'étoffe à fond plat. Ce fond est, tout autour, garni d'un très-large ruban, et il y a un nœud au centre, ou sur le côté.

Il y a, en blanc et en couleur de paille et blanc, un tissu composé de soie et de bois, que les meilleures modistes employent : les parties luisantes de ce tissu sont des rubans de bois; on les prendroit pour du satin.

Quelques capotes de gros de Naples blanc moiré, ont, sur le bord de la passe, une double vis, rose et blanche, ou lilas et blanche.

On voit sur le côté gauche de beaucoup de chapeaux blancs, une gerbe de pieds d'alouette couleur lilas.

Le coquelicot monté en cordon, ou le pavot double de la même couleur, et monté de même, garnit le haut de la passe de quelques chapeaux de crêpe citron; la passe de ces chapeaux est bordée d'un ruban écossais, où le gros rouge domine.

On commence à porter des œillets. Suivant l'usage, il y en a trois ou quatre de couleurs différentes dans le même paquet.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1826.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.°* 1, *au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ient paroître le 30 de ce mois, ne

ODES.

apeaux ont, en dessous, un large
ose, lilas ou blanc. Les modistes
fond de chapeau qui n'est pas
s chapeaux de paille étoient les
fond. Maintenant l'on voit des
. Ce fond est, tout autour, garni
y a un nœud au centre, ou sur

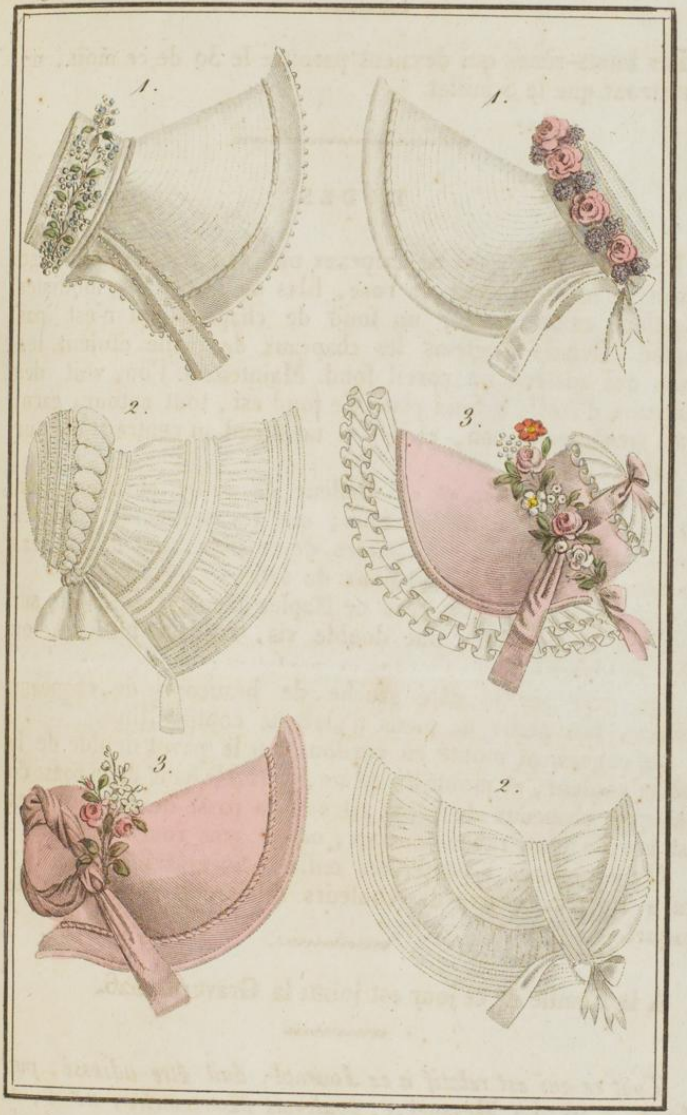
couleur de paille et blanc, un
is, que les meilleures modistes
tes de ce tissu sont des rubans
ur du satin.
de Naples blanc moiré, ont, sur
uble vis, rose et blanche, ou

che de beaucoup de chapeaux
d'alouette couleur lilas.
rdon, ou le parot double de la
ème, garnit le haut de la passe de
itron; la passe de ces chapeaux
s, où le gros rouge domine.
œillets. Suivant l'usage, il y
eurs différentes dans le même

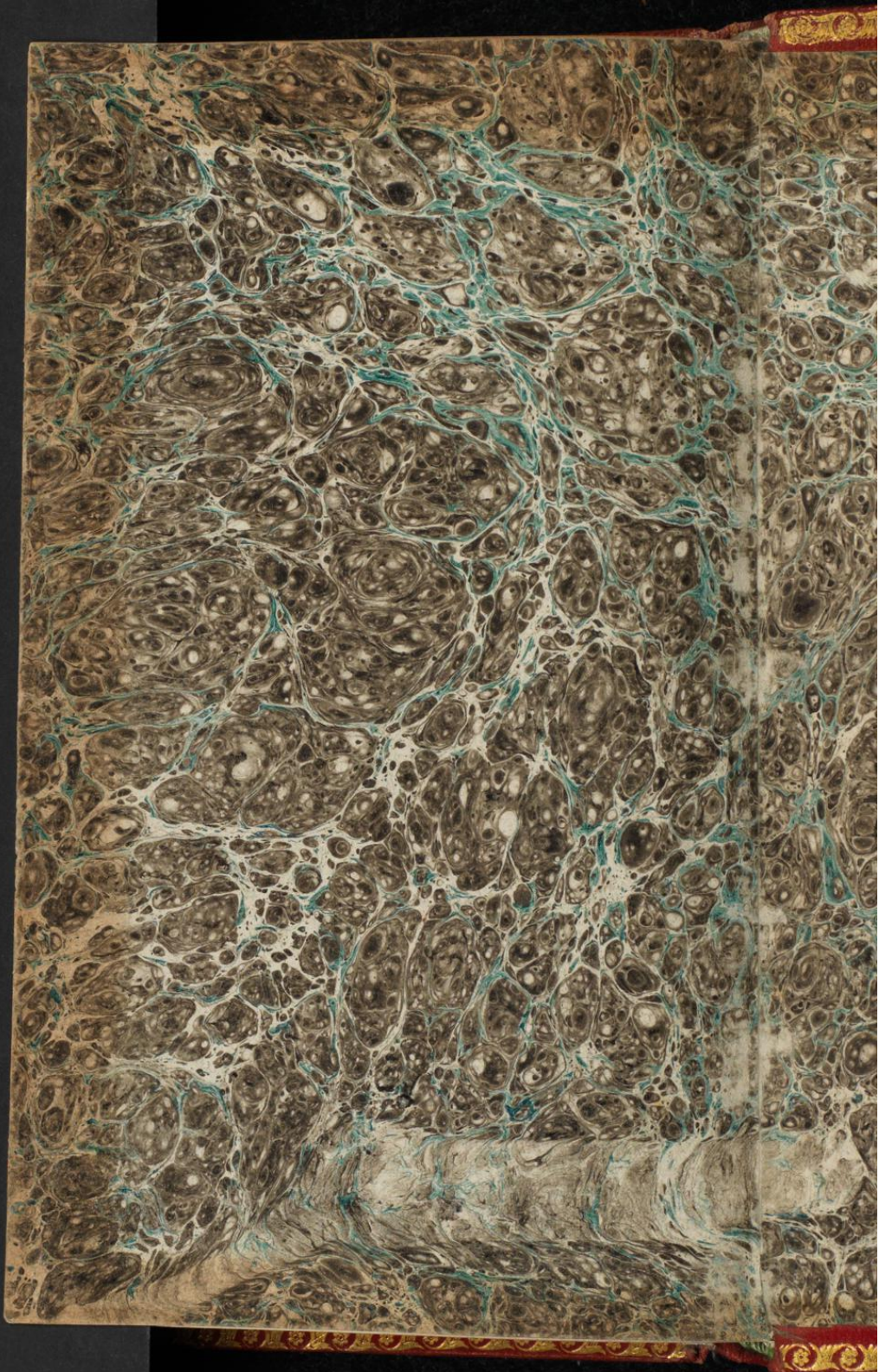
inte la Gravure 1826.

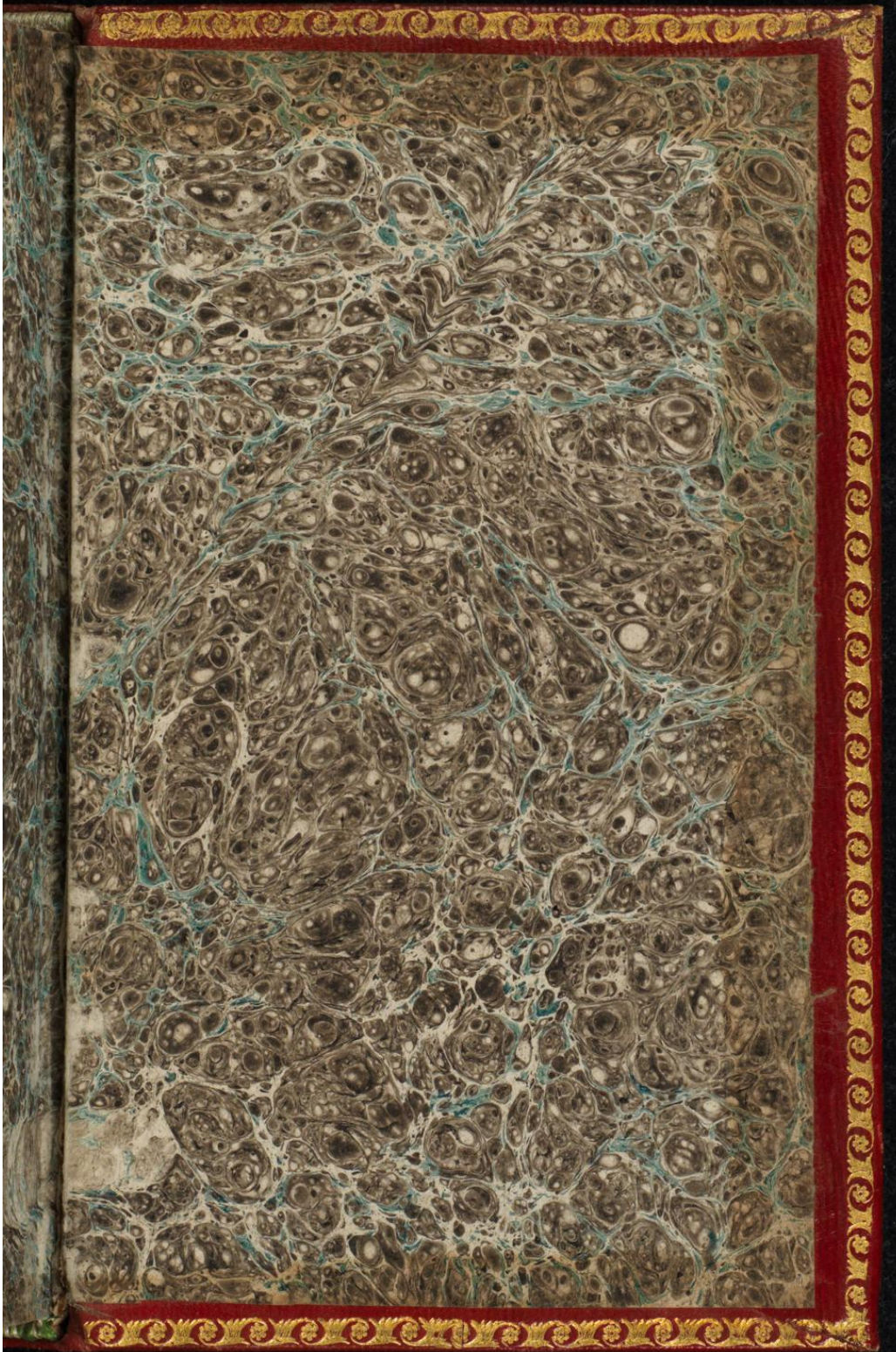
urnal, doit être adressé, port
devart Montmartre, n.° 1, ou
nemens datent du 1.er ou du 15.

E NICOLAS-VAUCLUSE.



1, Chapeaux de paille blanche. 2, Capotes de perkale.
3, Chapeaux de gros de Naples.

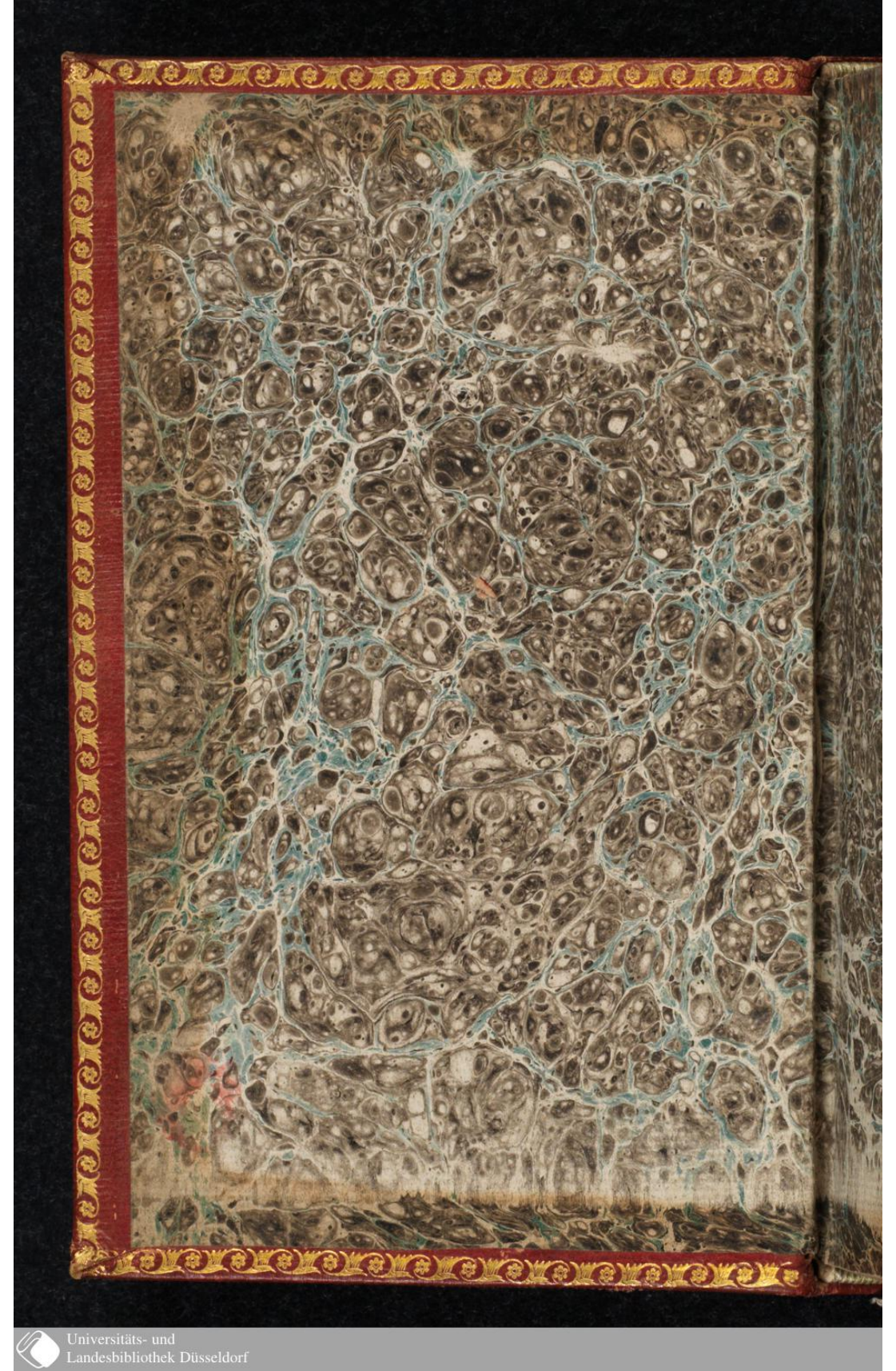

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

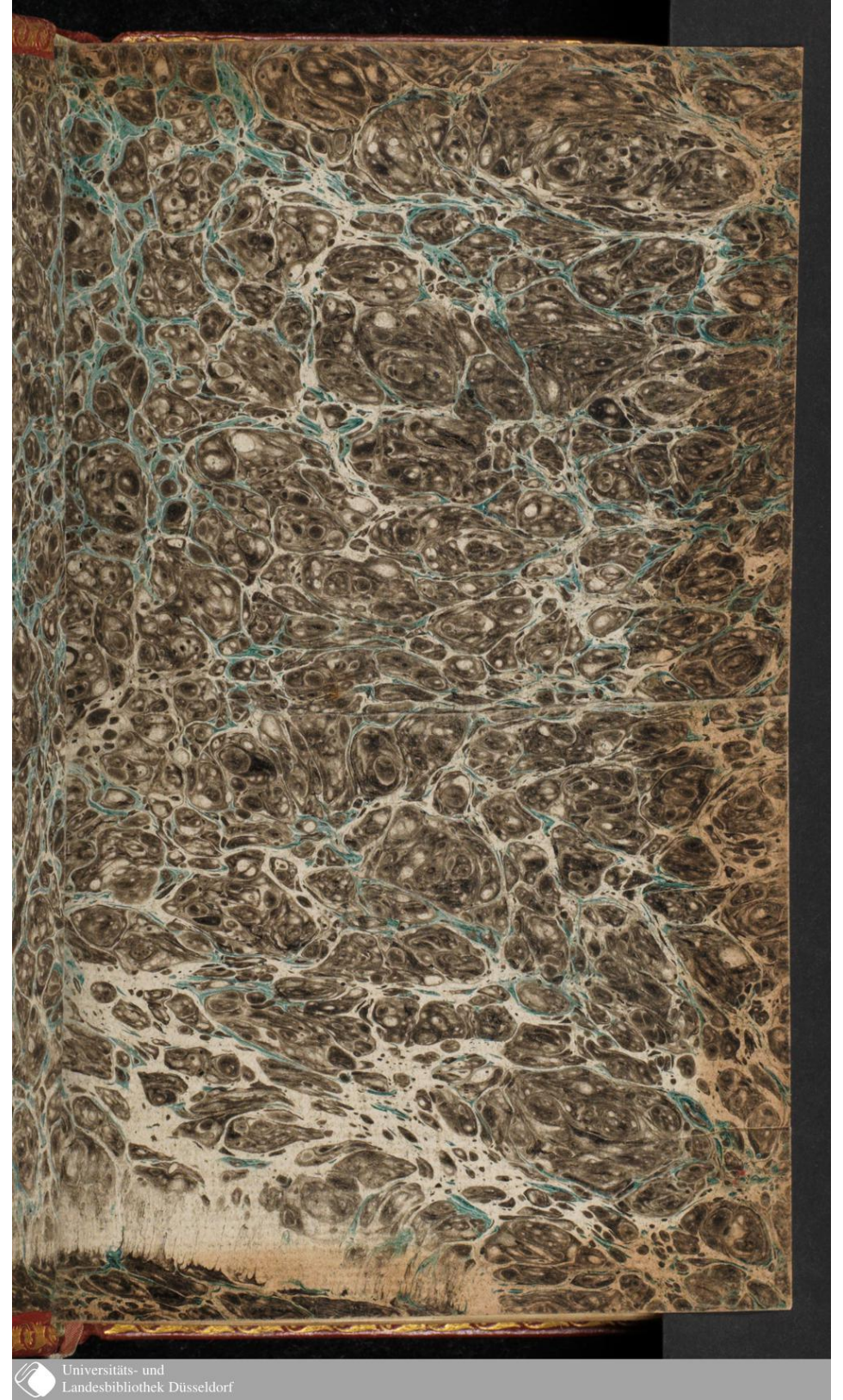


Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

za
8581
Rara

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf




Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

6

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1827–1868
42 Tafeln

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rh. 23. 1819 (2)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara
Za
8581

Universitätsbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara
Za
8581

N°. 37. (Vingt-troisième Année.) 5 Juillet 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Sur huit pièces nouvelles jouées pendant le mois de juin, on ne compte qu'une chute, celle de *Marini*.

L'*Irrésolu* doit paroître dans la première quinzaine de juillet, au Théâtre-Français.

On annonce, au théâtre de la Porte St.-Martin, *la Maison du Corrégidor*, qui est, dit-on, une nouvelle édition de l'*Alcade de Molorido*. On représentera ensuite *le Passe-Partout*, vaudeville qui a déjà réussi à Lyon.

En attendant *le Duel*, ou *Hazard et Folie*, l'Ambigu va donner la reprise de la *Bataille de Pultava*.

Enfin la Gaîté doit représenter sous quelques jours *Un Jour à Vincennes*.

*

N'est pas marchand qui toujours gagne ; les fabricans de faux mollets ne l'ont que trop éprouvé. La mode, en généralisant les larges pantalons, leur a joué un tour pendable. Aussi, quelle sottise à eux de suspendre leurs bas rembourrés aux portes et aux fenêtres ; c'étoit mettre tout le monde dans le secret ! A peine un jeune homme étoit-il entré dans un salon, qu'on le regardoit aux jambes pour savoir s'il les avoit naturelles ou *postiches ;* malheur à lui s'il possédoit des mollets d'emprunt. Tantôt un enfant malicieux venoit les *sonder* avec une longue épingle noire, tantôt un rival jaloux leur lançoit un

167

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

trait détourné qui n'étoit repoussé qu'en tremblant ; aujourd'hui, moins bien jambés, nos élégans vivent plus tranquilles. Quant aux bonnetiers, ils ont agi de ruse ; afin de ne pas éveiller les soupçons, ils ont fait courir le bruit qu'ils exportoient leurs bas en Amérique, et zeste! ils en ont fabriqué de fausses hanches, de faux reins pour les Anglaises. On dit bien que quelques Françaises qui se moquent des faux mollets, imitent ces étrangères, mais je crois que c'est une récrimination de jeunes-gens.

On nomme parasites *ceux qui font métier d'aller manger à la table d'autrui :* c'est la définition du Dictionnaire de l'Académie.

Mais comment appeler ceux qui, sans aller dîner chez les gens, se tiennent à l'affût des baptêmes et ne manquent jamais d'être à l'église ou à la mairie pour assister à l'enregistrement de tous les enfans (comme il faut) du quartier. Ils félicitent le père sur la régularité des traits de l'enfant. Si c'est une fille, ils lui prédisent un mariage brillant ; si c'est un garçon, de grands succès dans les armes ou à la tribune. Ils applaudissent au choix de la nourrice et louent fort la beauté de son sein. Ils ont des noms tout prêts, distingués, de bon goût, pour les cas où l'on n'auroit point encore d'idées arrêtées. Ils servent de témoin à l'occasion, et ils ne vous quittent que quand la cérémonie est finie, quand tout le monde est dans la voiture, et qu'ils ont baisé la main de la maraine, en faisant dans sa boîte provision de dragées.

Quelquefois les pantalons montent trop haut et la ceinture trop serrée fait mal à l'estomac. Les bretelles aussi peuvent blesser les épaules et empêcher les jeunes gens de se tenir droit.

Un tailleur a imaginé deux choses salutaires et qui parent à ces inconvéniens.

La première est d'échancrer la ceinture des pantalons et des culottes par-devant, par-derrière et sur les côtés, et de coudre les boutons de bretelle sur des espèces de languettes et de pattes qui montent alors aussi haut que l'on veut sans faire courir le moindre danger.

La seconde est plus simple encore : elle consiste à avoir un petit gilet mince, de toile forte, en forme de corset d'enfant, sur lequel on coud à demeure des boutons qui servent à porter

la culotte ou le pantalon. On peut garnir ces corsets qui font schall, rien ne pèse par là sur les épaules, et cette invention doit être prônée par les médecins. La Faculté n'est pas toujours d'accord ainsi avec la déesse de la mode.

DISCOURS PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, POUR LA RÉCEPTION DE M. LEMONTEY. *Le 17 Juin 1819.* (1)

« . . . . Tandis que le vulgaire, dit M. Lemontey, s'intéresse aux longévités extraordinaires, comme à des victoires remportées sur l'ennemi commun, les hommes instruits vénéroient dans ce vieillard (M. Morellet) le patriarche des lettres, l'auteur d'ouvrages utiles, l'ami et le contemporain des plus beaux génies; et voyant, pour ainsi dire, en lui le représentant du siècle qui nous a fait naître, ils ont pleuré sa perte, et honoré sa dépouille comme on suit le convoi d'un père..... Une constitution forte, des traits prononcés, une âme ferme, et un esprit droit, formoient dans M. Morellet l'équilibre le plus favorable à l'empire de la raison. Il n'a ressenti qu'une passion; ce fut l'amour de la vérité, et la suite du goût de l'ordre et de la justice, qui en sont inséparables.... Sa tête n'a point eu de déclin, et sa conscience n'a fléchi ni sous le tems, ni sous la fortune.... Ses idées en économie politique touchèrent quelquefois au génie; des actions de sa vie allèrent jusqu'à l'héroïsme; les unes et les autres furent constamment empreintes de modération, car j'appelle ainsi l'union de la sagesse et de la force. Il suffit de quelques caractères semblables, jetés par intervalles sur la terre, pour protester au nom de la providence, contre les invasions de la sottise, ou les représailles de la barbarie.... La philosophie auroit mal payé les services de M. Morellet, si elle l'eut exposé sans défense aux coups du sort. L'accident affreux qui, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, fractura son corps, prouva combien il étoit supérieur aux souffrances.... Ceux-là s'abusent étrangement, qui comptent apprendre dans les livres à supporter la vieillesse. Résultat nécessaire de ce qui l'a précédée, elle arrive telle que nous nous la sommes faite. Il est

(1) In-4°. de 27 pages; à Paris, chez Firmin Didot, imprimeur du Roi et de l'Institut, rue Jacob, n°. 24.

des vies pleines et généreuses auxquelles s'ajoutent les années, non comme un poids du tems, mais comme un dégré d'honneur. Ainsi la carrière de M. Morellet fut embellie vers son terme, par je ne sais quoi de libre et de satisfait qui annonce l'accomplissement d'une bonne et utile destinée.... Plus d'une fois, je me suis figuré que je lisois les détails de sa vie intérieure dans un fragment de Plutarque, tant il me sembloit exister de rapports naturels et d'antique analogie entre la manière du peintre et la physionomie du modèle. Je pénètre dans l'asyle studieux habité par notre sage, et je contemple avec curiosité les artifices ingénieux qu'il inventa pour l'économie du tems et du mouvement. Il m'offre lui-même, sous le mâle extérieur d'un disciple de Xénocrate, un mêlange piquant de candeur et de pénétration, de grands souvenirs et de simplicité. Il vient de tracer d'une main furtive quelques pages de son commentaire sur Rabelais, et je vois s'attacher à ses lèvres ce rire du vieillard, attributd'un esprit ferme qui a jugé les choses de la terre. Ici, l'environnent et l'écoutent de nombreux amis, dont par de solides vertus il mérita la fidélité, une famille attentive qui reconnoît ses bienfaits, des voyageurs distingués qu'attire sa réputation, des femmes d'un noble caractère, dignes des plus purs attachemens. Les voilà retrouvés ces entretiens des sages, ces banquets où l'instruction s'épanche en vives saillies!.... Il n'est pas besoin de fiction pour penser que M. Morellet fut heureux. Il le fut à la manière des âmes élevées, par le bien qu'il fit, et par le bien qu'il voulut faire.... »

Dans la réponse de M. Campenon, directeur de l'Académie Française, au discours de M. Le Montey, nous avons remarqué les phrases suivantes : « Tout étoit d'accord en lui (M. Morellet). On trouvoit la simplicité dans ses goûts comme le naturel dans son langage, l'ordre dans ses habitudes comme la méthode dans ses écrits, la sérénité dans son caractère, comme le calme dans son imagination; et s'il étoit permis d'étendre plus loin ce rapport entre l'homme et ses ouvrages, j'oserois dire que ses conceptions, ses idées, son style même, conservoient je ne sais quoi de robuste comme lui, et de fortement prononcé comme ses traits. Il falloit bien qu'il y eût dans cet accord quelque chose de séduisant, puisque la persuasion étoit presque toujours attachée à la simplicité de ses paroles. Qu'il eût à venger le bon sens des paradoxes d'un esprit faux; ou que s'élevant à la plus noble fonction de l'écrivain, il eût à défendre l'infortune contre l'injustice encore toute puissante, on le voyoit toujours en-

trer d'un pas ferme dans la lice, et, sans autre arme que sa seule raison, porter l'effroi jusqu'au cœur de ceux qu'il avoit à combattre.... C'étoit le même homme encore qu'on retrouvoit dans le monde et dans la vie privée : toujours s'indignant de ce qui lui sembloit absurde, toujours frappé du bon sens chez les autres, comme d'un point de contact avec lui, recherchant peu ce qu'on appelle esprit, mais accueillant le naturel, encourageant la timidité, ménageant même l'ignorance pourvu que la présomption ne s'y joignît pas, et se livrant, dans son intérieur, avec la plus aimable facilité de caractère, aux douces joies d'une famille qu'il eut été heureux de choisir, si la nature ne la lui avoit donnée.... »

Bordeaux, Bourges, Le Puy, Lisieux, Lyon, Marseille, Metz, Mondoubleau, Niort, Paris, Prades, Saint-Waast La Hougue, Toulouse, Tours, Versailles; voilà les villes dont nous avons reçu des bouts-rimés. A Marseille, il y a eu sept concurrens, et à Paris vingt-deux.

STANCES.

J'ai langui trop long-tems en proie à la..... *tristesse*,
Trop long-tems j'écoutai la sévère..... *raison*.
Du plaisir aujourd'hui je savoure l'..... *ivresse*;
Ce qui charme les sens ne peut être un..... *poison*.

Viens Eglé, je t'attends; viens ne sois point... *tremblante*:
Protégé par l'amour, craint-on quelque..... *malheur*?
Quel beau soir! de Vénus la planette..... *brillante*
Se montre, et de plaisir fait palpiter mon..... *cœur*.

Eglé, quand je te vois, que mon âme est..... *ravie*!
L'éclat de ta beauté sait toujours m'..... *éblouir*.
Ah! le chagrin bientôt consumeroit ma..... *vie*,
Si ta bouche jamais m'ordonnoit de te..... *fuir*.

F. A. P....., *sous-chef aux Postes de Paris.*

A M.lle IRIS B....

D'où te vient, belle Iris, cette sombre..... *tristesse*,
Seroit-il vrai qu'amour eût troublé ta..... *raison*?
Evite les appas d'une trompeuse..... *ivresse*,
Qui répand sur nos jours le plus subtil..... *poison*.
Fuis les perfides lieux où la beauté..... *tremblante*,
Devient plus d'une fois victime du..... *malheur*;
Fuis les sentiers fleuris où la rose..... *brillante*,
Cache sous ses attraits un piége à notre..... *cœur*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

O douce liberté ! quand tu nous es..... *ravie*,
Par l'enfant de Cypris, qui sait nous..... *éblouir*,
Nous voyons, avec toi, le printems de la..... *vie*,
Sur les ailes du tems disparoître et s'en..... *fuir*.

Par P.re BELLOT, *de Marseille*.

Depuis long-tems j'ai banni la..... *tristesse*,
Et Bacchus seul égare ma..... *raison*.
Du fol amour je ne sens plus l'..... *ivresse*,
Ses traits pour moi sont un fatal..... *poison*.
Si le vin quelquefois rend ma marche..... *tremblante*,
Je brave les écueils autant que le..... *malheur*,
Et l'aurore toujours me semble plus..... *brillante*
Quand le jus de la treille a réchauffé mon.... *cœur*.
De l'éclat des grandeurs mon âme est peu.... *ravie* ;
Les charmes de Philis ne peuvent m'..... *éblouir* :
Sans le vin il n'est point de bonheur dans la... *vie*,
Boire est mon seul plaisir, celui-là ne peut.. *fuir*.

N. DUVAL, *de Lorient*.

L'HOMME A BONNE HUMEUR.

Chez moi point de noire..... *tristesse*,
Au diable la froide..... *raison* ;
Des plaisirs s'avourant l'..... *ivresse*,
De l'ennui je hais le..... *poison*.

Jamais ma tête n'est..... *tremblante*,
Même au sein du plus grand..... *malheur*.
De l'espoir l'étoile..... *brillante*
Sait toujours rassurer mon..... *cœur*.

Cest ainsi que l'âme..... *ravie*,
Sur mes maux je sais m'..... *éblouir*,
Et que chaque jour de ma..... *vie*,
Comme un éclair me semble.... *fuir*.

D****.

VIVE LE VIN !

Loin de moi la noire..... *tristese*,
Enfant de la froide ..... *raison*
Vive Bacchus ! le vin qu'on boit jusqu'à l'... *ivresse*,
De la mélancolie est le contre..... *poison*.

Lorsque l'âge rendra ma démarche..... *tremblante*,
Je ne m'effrayrai point de ce petit..... *malheur*,
Tant que je jouirai d'une santé..... *brillante*,
Le vin éloignera le chagrin de mon..... *cœur*.
Quand je bois, mon âme est..... *ravie*,
C'est le reflet du vin qui seul peut m'..... *éblouir*;
Enfin, pour que jamais rien ne trouble ma... *vie*,
Amour, je dois même te..... *fuir*.

J. B. DELCROS, *du Puy*.

LE TRIOMPHE DE LA VERTU.

Dois-je toujours dans la..... *tristesse*,
Ecouter la froide..... *raison*?
Dieu de Paphos, ta douce..... *ivresse*
Est-elle un dangereux..... *poison*?
Trop long-tems, timide et..... *tremblante*,
Je végétai dans le..... *malheur*;
Vénus, sur ta conque..... *brillante*,
Reçois l'offrande de mon..... *cœur*.
Quoi! de mon déshonneur..... *ravie*,
Le vice pourroit m'..... *éblouir*!
Non, non... Vertu, guide ma... *vie*,
Mourons, plutôt que de te..... *fuir*.

Gabriel JOURDAN, *de Marseille*.

LES DEUX PROTHÉES.

L'amour, le vin, dissipent la..... *tristesse*;
L'amour, le vin, subjuguent la..... *raison*;
L'amour, le vin, nous plongent dans l'.. *ivresse*;
L'amour, le vin, sont un mortel..... *poison*.
L'amour, le vin, rendent la main..... *tremblante*;
L'amour, le vin, causent plus d'un..... *malheur*;
L'amour, le vin, ont une cour..... *brillante*;
L'amour, le vin, rajeûnissent le..... *cœur*.
L'amour, le vin, tiennent l'âme..... *ravie*:
L'amour, le vin, sont faits pour..... *éblouir*;
L'amour, le vin, se partagent ma..... *vie*;
L'amour, le vin, ne devroient jamais... *fuir*.

LE MÊME.

PLAINTES D'UN AMANT.

Pourquoi, Zoé, ces pleurs, cette sombre.... *tristesse*,
Ces soupirs, qu'à mes yeux cache envain ta.. *raison*,

De mes heureux transports viens partager l'... *ivresse*,
Et d'amour avec moi savourer le..... *poison*.
Mais quai-je dit ! Déjà pâle et..... *tremblante*,
Tu parois à ce mot attacher ton..... *malheur*.
Lorsque riche d'attraits et de graces..... *brillante*,
Un seul de tes regards sait captiver un..... *cœur*.
Par le don de ma foi, si ton âme..... *ravie* ;
A l'aspect du bonheur se laissoit..... *éblouir*,
Je te consacrerois ma tendresse et ma..... *vie*,
Mais si je perds l'espoir, je n'ai plus qu'à te.. *fuir*.

Par M. C..... V....., *de Toulouse*.

MODES.

Lorsque la passe d'un chapeau est droite, pour la faire paroître encore plus longue, on la laisse souvent sans garniture; il en est comme des tailles que quelques élégantes ne trouvent jamais assez basses. Les modistes employent, pour orner les passes, beaucoup de larges rubans de satin : cousu sous la passe, le ruban ne fait pas de plis; sur la passe, il est froncé légèrement; sur le bord de la passe, on le plisse à plis ronds. Depuis quelques jours, il y a des chapeaux de gros de Naples vert avec une garniture lilas. Quelques chapeaux blancs ont sur le devant de la forme, une double rangée de gros œillets. Les lingères font, dans la forme des chapeaux parés, des chapeaux de perkale, qui se portent sur une cornette de tulle : on sait que la passe de ces chapeaux est égale tout autour; il y a, sur la largeur de la passe, sept baleines, et pareil nombre sur la hauteur de la forme : un cordon de roses blanches en fait le tour.

Chapeau de paille noir, à bord très-large et à forme basse; redingote bleue, garnie de ganses et fermée par des pattes et des olives, gilet fond blanc, à bouquets ; pantalon collant, en nankin ; bottes molles : voilà l'un des costumes de nos petits-maîtres.

Dans un magasin de la rue aux Fers, nous avons mesuré un chapeau de paille dont le bord avoit 8 pouces de large; et il y en avoit au moins deux douzaines de pareils.

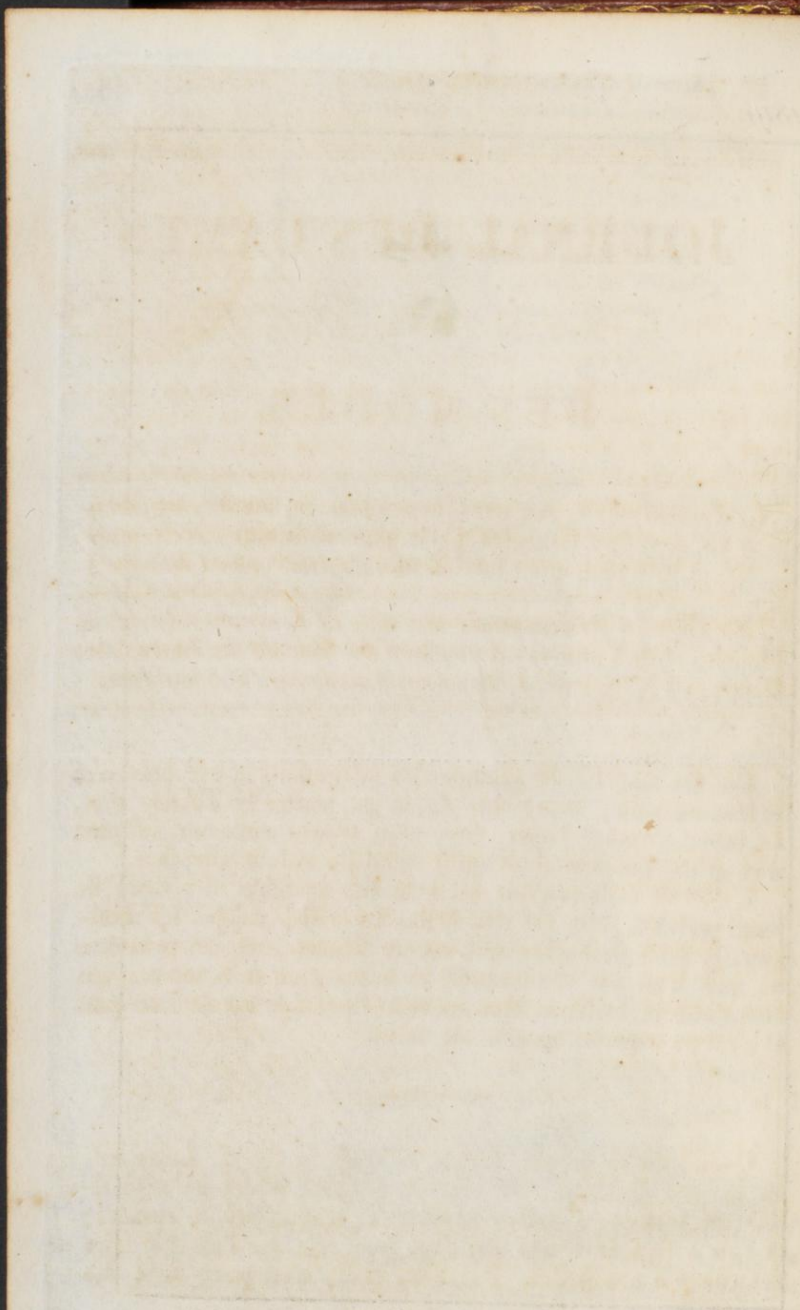
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1827.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1827.)

Chapeau de gros de Naples, orné de fleurs de Tulipier.
Robe de Batiste écrue, à Taille boutonnée. Fichu de Gaze.



N°. 38. (Vingt-troisième Année.) 10 Juillet 1819.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Un des modèles de pendules les mieux faits et exécutés avec le plus de soin, représente *Jason qui enlève la Toison d'or.* Le héros s'avance l'épée nue, et il trouve endormi au pied d'un arbre l'*animal divin* qu'il vient de si loin chercher.

L'effet de cette pendule est à la fois agréable et noble; de jour surtout, elle est très-belle. Le soir, malgré les bougies, le pied de l'arbre qui est de bronze, sépare peut-être un peu trop par son ombre, le héros grec et la toison, qui sont dorés et brillans. Mais au total l'ouvrage est de bon goût et c'est un superbe meuble de salon.

Quand on se trouve devant le magasin de M. Labruyer, au passage Delorme, on voit de grandes pièces de mousseline, de perkale, d'étoffes imprimées, à bouquets, à rosaces; et l'on a lieu de croire que c'est avec cela que l'on doit faire des robes à nos belles. Point du tout; c'est pour faire des

gilets à nos jeunes gens : il ne manque plus que de leur en faire des culotes ; et pour peu qu'ils y joignissent le bonnet pareil, ils auroient tout-à-fait le costume du malade imaginaire.

Un jeune homme déjeûnoit auprès de moi au café et je l'entendois qui dans des élans de joie involontaires s'écrioit, rioit, chantoit. Je m'approchai de lui et par un intérêt que m'inspiroit sa physionomie, empreinte pourtant au fond de je ne sais quelle mélancolie, je lui demandai ce qu'il pouvoit avoir éprouvé de si doux: « Ah! Monsieur, me répondit-» il, ma femme est délicate et faible, cependant elle est ac-» couchée il y a huit jours le plus heureusement du monde, » elle se porte à ravir et je m'en félicite comme un homme » qui auroit passé sans acccident sur une planche large de » quinze pouces, à six cents pieds d'élévation, au-dessus des » torrens et des abîmes. »

Nous devons une mention dans le Journal des Dames et des Modes à *Monsieur Girot*, pâtissier, au coin de la rue de la Michaudière, sur le boulevard.

La meilleure compagnie s'y réunit, entre le déjeûner et le dîner, pour y faire ce repas léger que les Anglais appellent *lounge* et qu'à Paris on nomme *goûter*.

Le goûter étoit autrefois entre le dîner et le souper. Mais *nous avons changé tout cela*, comme dit Molière ; on ne soupe plus à présent et l'on a mis le goûter avant le dîner, pour ne rien perdre.

Un essaim de jolies femmes entoure le comptoir sur lequel un élégant qui les accompagne jette une ou deux pièces de cinq francs selon la galanterie du Monsieur ou suivant l'appétit des dames; on prend de toutes mains, tout autour, et quand on est bien rassasié de biscuit, d'amandes, de confitures, on reparoît à la promenade en se passant la langue sur les lèvres, et l'on presse la marche pour faire baisser les morceaux, en attendant que l'on rentre à l'hôtel et qu'un valet d'un air d'importance vienne crier : *Madame est servie.*

On voit (et la déesse de la mode en gémit) des chapeaux gris avec des guêtres noires : c'est un notable contresens.

On met sur les chapeaux de paille, des bouquets et des guirlandes composés d'une manière toute romantique : la première lettre du nom de chaque fleur forme celui de la personne qu'on chérit ou qu'on regrette. Supposez *Maria*, vous prenez une Marguerite, une Anémone, une Rose, un Iris, une branche d'Acacia. C'est le mêlange de toutes les couleurs et souvent aussi de toutes les saisons, ce qui a encore l'avantage de marquer que vous aimez et aimerez dans tous les temps et de de toutes les manières.

Depuis longtemps on avoit inventé des bagues avec des pierres fines qui offroient le même résultat et faisoient parler aux amans le même *langage*, un philosophe soucieux diroit : le même *jargon*.

M. le comte Aldini avoit fait faire à son château des pavages d'un genre nouveau, au moins nouveau pour la France. Il s'agit d'une sorte de mortier, bien liquide et bien fin, qu'on étend sur le plancher ou sur les voûtes et dans lequel on incruste de petits morceaux de marbre de différentes couleurs, soit dans des formes irrégulières, soit d'après un dessin donné. Le mortier, l'enduit, sèche, prend la consistance du ciment romain, et l'on a par ce moyen une espèce de mosaïque du plus agréable effet et vraiment du meilleur goût.

Nous avons vu des escaliers d'acajou, des escaliers de cristal. Ce sont de petits escaliers tournans, pour les billards, les magasins, les boudoirs, les cafés. On y met des draperies à

mi-rampe, sans quoi il y auroit grand risque de voir la jambe des belles qui montent.

Mais voici quelque chose de plus curieux : c'est un escalier en bois de vigne, qui vient d'être placé dans la maison de Mme. *, et qui excite l'envie de deux ou trois de ses rivales. Les rampes sont en acier, garni de bronze, et les marches recouvertes, au milieu, d'un tapis à bouquets.

Une femme a déjà eu la témérité de s'élever dans un ballon entouré de pièces d'artifice ; malgré le vent, elle répète cette expérience. On applaudit, on crie bravo, le gaz s'embrâse, la nacelle se sépare du globe qui la portoit, et l'aéronaute va tomber à quelques toises de distance.

Mme Blanchard a péri comme Pilastre Durosier, comme Zembeccari, Mosment, comme tant d'autres encore : nous aurons beau plaider contre ces jeux sinistres, on n'y renoncera que pendant quelques jours, et notre légèreté reprendra le dessus.

***

BOUTS RIMÉS.

Qu'un misanthrope austère, au sein de la..... *tristesse*
Vive seul, mon bonheur vaut mieux que sa..... *raison* ;
Dans la coupe du sort, je savoure l'..... *ivresse*,
Et d'un calice amer, il y boit le..... *poison*.

Ne sachant être heureux, dans son ame..... *tremblante*,
Il craint d'être ici bas le jouet du..... *malheur* ;
La vie est à mes yeux une image..... *brillante*,
Qui s'embellit des biens dont sait jouir mon.... *cœur*.

Ah ! si du vrai bonheur, l'illusion..... *ravie*
En fait perdre l'espoir, laissons-nous..... *éblouir*...
C'est un rêve, il est vrai ; mais s'il charme la... *vie*,
Plus qu'à le prolonger, l'erreur est à le..... *fuir*.

Par un Abonné de Bruxelles.

LA VOITURE DE VOYAGE.

S'il est peu de personnes qui ayent le talent de tenir une maison, de présider à un repas et de faire les honneurs d'une soirée, il en est encore moins qui possèdent le secret de voyager commodément et agréablement. On ne l'acquiert que par la réflexion et une longue expérience. En effet, quoique l'argent soit la première condition pour se procurer ses aises en voyage, ce n'est pas la seule; il faut encore une voiture douce, solide et sur-tout appropriée à la saison; qu'on ne s'avise donc point de choisir une calèche dans l'hiver et une diligence dans l'été; c'est le contraire qu'il faut faire. Pour une personne seule, je préférerais cependant une véritable chaise de poste à doubles soupentes, et pour une famille, une bonne berline à six places. Qu'on se pénètre bien de cette idée, que ce n'est pas la mauvaise nourriture, ni le mauvais sommeil qui rendent les voyages pénibles, mais le manque d'espace, et que si l'on pouvoit prendre, comme les enfans, toutes sortes de postures, on feroit le tour du monde sans fatigues. Outre la place qui est indispensable aux personnes, il faut songer à celle qui est nécessaire aux effets; nos belles Dames qui se rendent dans leurs terres ou aux eaux, consentent bien à ce que leurs romans soient placés dans la cave de la voiture, et leur musique sur l'impériale, mais elles ne veulent se dessaisir ni de leurs chapeaux, ni de leur rouge, ni de leurs odeurs. C'est cependant un parti auquel elles doivent se résigner. « Songez, disoit hier M. de ** à sa femme qui partoit pour Carlsbad, qu'un panier de vin de Bordeaux vaut mieux que dix boëtes d'eau de Cologne, et que toutes vos brochures nouvelles n'ont pas le mérite d'un bon livre de poste. » Mais l'aimable Parisienne était sourde à ces remontrances, et si je n'eusse secondé son époux, il est probable qu'il eût été obligé, pour la satisfaire, de monter sur le siège. J'offris mes services pour disposer la voiture d'une manière convenable; ils furent agréés, et voici comment je m'y pris pour contenter les deux parties. Le fond du carrosse fut réservé exclusivement à Mme de **

et à son mari. La femme-de-chambre, qui d'abord étoit destinée à occuper le siège avec le domestique de Monsieur, rentra dans l'intérieur. Celui-ci endossa la veste galonnée, les grosses bottes, et dut se résoudre à courir à franc étrier. Je sais qu'il est plus pénible de voyager ainsi que juché devant ou derrière une voiture, mais en tout il faut que justice se fasse, et jusqu'à ce que l'égalité soit absolue, il est naturel que les maîtres aient un peu plus leurs aises que ceux qui les servent. J'observerai, d'ailleurs, que l'homme qui court la poste a pour lui quelques chances : s'il éprouve plus de fatigues, il voyage plus vîte et se repose plus long-tems ; ajoutez qu'il est toujours sûr de captiver les politesses des aubergistes, les bonnes grâces des servantes et d'avoir pour le *coup de l'étrier* le meilleur vin du cellier. Tout le monde ayant son poste marqué, je fis mettre dans la cave les provisions de bouche. Le sac de nuit occupa sur le devant la place d'une personne, et les ustensiles de toilette furent classés suivant leur importance dans les poches de la voiture. Les *vaches*, dont l'usage est en général assez incommode, surtout avec les calèches, furent remplacées par une bonne malle, attachée avec une chaîne de fer ; mais la partie la plus importante du bagage, je veux dire les boîtes contenant les modes de Madame, furent placées sur le siége, immédiatement devant ses yeux, afin d'être disponibles à tout moment. M.me de **, qui est peureuse, exigea que les pistolets de son mari fussent mis à côté de lui dans des fontes de cuir inhérentes à la voiture, et M. de **, qui est coquet, voulut que son plat à barbe et sa savonette en argent occupassent dans le coffre une place à côté du miroir et de la s..... de son épouse. Il ne restoit plus que l'argent, qui fut confié à un des *secrets* de la voiture, et la *longue-vue*, qu'on voulait d'abord laisser à Paris ; mais M.me de ** finit par la donner à sa femme de chambre, afin d'avoir tous les jours des nouvelles de la *comète*.

* * * *

LE TRÉFLE DU BONHEUR.

Selon M.lle de Scudéri, la *liberté*, la *santé* et le *plaisir*, forment *le tréfle du bonheur*. Homère parle du *sommeil*, de l'*amour* et de la *musique*, comme de ce qu'il y a de plus délicieux et de plus désirable dans la vie. Si vous en croyez Aristote, la

beauté fait la troisième portion du bonheur. Un proverbe des Persans dit que, pour être heureux, il faut manger des *fruits d'Adjerbidjam*, boire du *vin de Schiraz* et posséder une *Géorgienne*.

Nous proposons à nos abonnés de nous faire connoître, avant le 10 août prochain, leur manière de composer *le trèfle du bonheur*.

En prose comme en vers, les meilleures pièces seront imprimées dans le Journal des Dames.

LES RÊVERIES.

Je ne suis point de ces hiboux qui ne se plaisent que dans les déserts et dans la solitude ; une société composée de personnes aimables et instruites, a pour moi mille charmes, mais j'aime parfois à me recueillir, à faire des observations sur les personnes et sur les choses; c'est sur les boulevards, au milieu du cercle le plus mouvant et le plus varié que je m'isole et que je me livre à mes rêveries. L'assertion paroîtra singulière ; elle n'est que vraie ; mais pour y croire, il ne faut point supposer que je m'établisse au centre du boulevard de Gand, ni dans le petit salon de Tortoni; je serois trop distrait par la foule de jolies femmes qui s'y pressent. Je vais m'asseoir modestement sur un banc de pierre auprès de la fontaine de la rue de Boudy ; là, malgré les lazzis d'un Paillasse en plein air, les appels de la marchande de plaisir et les cris du marchand de coco, je réfléchis sur les changemens qu'apporte le tems dans les habitations, les costumes et les travaux de la nombreuse population que j'ai sous les yeux. Ces vastes chantiers qui occupoient jadis l'espace entre le Wauxhall et la rue du Temple, ont disparu pour faire place à des maisons bourgeoises et à des guinguettes. Ces marais, ces jardins qui fournissoient des légumes et des abris aux belles dames du siècle de Louis XIV ont été envahis par des ateliers et des boutiques de toutes espèces. Des théâtres de sauteurs et de paillasses ont été ennoblis en devenant le refuge des princesses de romans et des héros de mélodrames ; d'un autre côté, des hôtels, remplis d'illustres souvenirs, ont été transformés en estaminets et en salles de jeu. Les grisettes que je voyois entrer naguères chez Bancelin en tablier rouge et en bonnet à barbes, se promènent aujourd'hui au jardin Turc avec des bas de coton

à jour, des souliers de prunelle et de faux cachemires ; il n'est pas très-certain que le galoubet du jardin *des Princes* fasse toujours danser des bourgeois bien gais, ni que les gens qui dînent le dimanche au Cadran Bleu, mettent la poule au pot chez eux pendant la semaine, mais l'apparence est en leur faveur, et mensonge pour mensonge, je préfère celui qui me fait croire que tout le monde est heureux.

****

MODES.

Dans les belles réunions, les modes diffèrent de celles qu'on voit dans les promenades ; mais ce ne sont pas de nouveautés : il y a des chapeaux à petit bord, ornés de marabouts, et, sur des robes de perkale, des crevés en mousseline.

Partout on voit beaucoup de femmes avec des robes à manches courtes. Il n'est pas possible de faire les ceintures de ruban plus longues.

Quelques chapeaux de gros de Naples, à passe, sont doublés et bordés de rose. Des gueules de loup, ou une grosse torsade, voilà la garniture du bord des chapeaux de gaze.

Les fleurs forment un jet sur le côté gauche de la passe de beaucoup de chapeaux. On pose plus souvent les couronnes derrière la calote d'un chapeau qu'au haut de la passe.

Quelques modistes font serpenter des ganses de paille sur des passes blanches. On voit quelques rubans blancs, bordés d'une ganse de paille de chaque côté.

Les fichus de dentelle noire et les voiles de gaze blanche sont toujours à la mode.

Dernièrement, à Tivoli, il y avoit beaucoup de garnitures en crevés de mousseline, qui montoient jusqu'aux genoux. Chaque rangée de crevés étoit triple ou quadruple.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1828.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1828.)

Chapeau de gaze écossaise orné d'épis et de clochettes. Robe de perkale à corsage en gerbe. Garniture de manches formant Ruche comme le bas de la Robe.

N°. 39. (Vingt-troisième Année.) 15 Juillet 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Le théâtre ne vit que d'oppositions : l'administration des Variétés, convaincue de cette vérité, et pour justifier son titre, a fait suivre *le Vieux Berger*, de *la Petite Fille de Clichy*. C'est Mlle Pauline qui joue ce rôle, au grand déplaisir des *victorinistes*.

Après une interruption de huit ans, *la Bataille de Pultava* vient de reparoître à l'Ambigu, et y fait à-peu-près la sensation d'une nouveauté, ce qui donnera le tems d'attendre le mélodrame comique qu'on y prépare.

*.

Voilà le tems des bains froids ; mais tout le monde ne peut aller à la rivière : elle est d'ailleurs toujours embarrassée de bateaux, de trains de bois. La Seine croît, la Seine baisse, et son eau n'est pas toujours claire, tant s'en faut. Mme H* prend des bains froids chez elle, avec de l'eau à demi-épurée, et voici le mode qu'elle emploie : « Elle a une machine fort » simple, une espèce de guérite, pareille à celles qui abrittent » les sentinelles des généraux ou des ministres. Cette guérite » est fermée par un rideau, et le plafond est percé, comme » un crible, d'une infinité de petits trous ; au-dessus est un » grand vase rempli d'eau, porté par un axe horizontal, sur » lequel il tourne librement : une corde y est attachée de ma- » nière à lui faire faire la bascule. Mme H. se place dans la

» guérite, ferme le rideau, tire la corde et reçoit à l'instant » sur la tête une forte ondée qui la mouille aussi complète- » ment que si elle s'étoit plongée dans une cuve. » Ce moyen est, comme on voit, aussi commode qu'ingénieux; on a des bains froids sans déplacement et sans attirail. Ces bains donnent à la fibre de la vigueur et de l'élasticité; ils retrempent la vie, et *produisent sur le corps humain un effet semblable à la trempe de l'acier.* Mme H. s'en trouve à merveille. Elle a rapporté cette mode de son dernier voyage de Londres; mais quoiqu'anglais, le procédé n'est point à dédaigner.

Un fabricant de chapeaux de paille, qui est sans cesse à se creuser la tête pour en inventer d'un nouveau genre, porte, comme échantillon, un chapeau moitié jaune et moitié blanc: paille noire, paille jaune, paille noire, paille jaune, et ainsi de suite, au bord, à la forme et à la calotte. L'effet est assez singulier. Il en a un autre sur le métier qui ne se divise pas ainsi par raies. Le fond entier est d'une couleur, puis la forme d'une autre. Tout cela n'est ni mieux ni plus mal que mille autres choses, et l'on ne peut dire si cela prendra ou ne prendra pas. Cela tient à un rien, à un caprice, et la mode est de toutes les divinités la plus impérieuse à-la-fois et la plus mystérieuse; on ne peut d'avance lui arracher ses secrets, il faut attendre qu'elle proclame ses oracles.

On trouve chez les marchands de nouveautés des robes de mousseline écrue, toutes faites. Ce sont des vêtemens de campagne, et très-bons pour aller dans les bois et les plaines en partie de plaisir. Quelques ouvrières intelligentes ont imaginé de broder en vert les garnitures. Tantôt c'est une guirlande de lierre, tantôt un *courant* de jasmin; plus souvent ce sont uniquement des branches de myrthe, et quelquefois enfin des brins de *mouron*. Ce dernier dessin est tout-à-fait simple et champêtre: c'est l'attribut de l'innocence.

Dans un boggis (bogney), sur le boulevard des Capucines, j'ai entrevu une jeune et jolie femme avec un chapeau d'homme, chapeau de paille à large bord.

Près de la roue, un beau cavalier caracolloit et galoppoit, ayant sur la tête un chapeau de femme, chapeau de feutre gris, à l'écossaise.

Le monsieur et la dame avoient tous deux changé de coëffure, et l'on pouvoit croire que c'étoit moins une mode qu'un pari.

LE JOLI CHAPITRE.

Eh ! qui peut refuser un hommage à la rose ?
(Delille.)

Le chapitre des femmes est un des plus longs de la littérature morale, et toujours le plus étudié, me disoit l'autre jour le chevalier de S** : ce sujet piquant a été vu sous tous les aspects et traité sous toutes les formes :

« Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
» Que les derniers venus n'y trouvent à glaner ; »

et je pourrois faire un assez gros volume d'observations nouvelles sur les femmes.

Du nouveau dans notre siècle ! m'écriai-je, et du nouveau sur les femmes ! que ne publiez-vous ce précieux volume ?

Cet ouvrage sera du goût
Des hommes d'à-présent et des races futures :
Je souscris d'avance [illegible]
Si vous y mettez des figures.

J'ai lu ce qu'ont écrit sur cette matière Plutarque, Agrippa, Montaigne, La Bruyere, Thomas, Legouvé, Ségur et même l'Encyclopédie ;

Hé bien, tous ces doctes esprits,
Toutes leurs œuvres immortelles,
Sur les femmes jamais ne m'en ont tant appris
Qu'un quart-d'heure passé près d'elles,

Le plus joli chapitre du grand livre de la nature me semble être la femme. Je crois que ce qui rend leur étude si difficile, c'est qu'elles sont différentes d'elles-mêmes, selon leur âge, la saison de l'année et même les heures du jour ; et que nos jugemens diffèrent aussi entièrement, selon notre âge et les dispositions particulières de notre âme. Les femmes seroient de véritables monstres, s'il se trouvoit dans leur esprit le quart des contradictions qu'on remarque dans nos jugemens sur elles.

Quant à moi, reprit le chevalier, j'ai pris une méthode excellente pour étudier des êtres si changeans. Remarquois-je un défaut ? je l'écrivois sur des tablettes ; j'en faisois de même de leurs qualités, mais sur des tablettes différentes. Au bout de trente ans de travail, j'ai comparé ensemble ces deux recueils, avec l'intégrité que vous me connoissez : hé bien (je me garderai bien de dire cela devant des dames),

Les tablettes des défauts,
Des caprices, des folies,

Se trouvoient toutes remplies ;
Celles des qualités n'avoient que quelques mots,
Souvent fort raturés, et toujours à propos.

Et j'observe que c'est surtout depuis environ dix ans que les défauts se présentent dans une proportion effrayante.

Eh bien, chevalier, lui dis-je alors, j'ai commencé le même travail à vingt ans, je le continue depuis dix années, et j'ai obtenu un résultat tout contraire.

Jeune homme, reprit-il, défiez-vous de vos notes. Quand j'étois à votre âge, les miennes n'avoient pas le sens commun. Je les recueillis d'abord, animé du noble projet de faire un livre pour prouver que *tous les défauts des femmes naissoient de leur foiblesse*; aujourd'hui, j'ajouterois : *et de la nôtre*. Tenez, si vous êtes sage, attendez, pour recueillir le fruit de vos observations, que l'âge ait mûri votre esprit.

A vingt-six ans, l'on fait des jugemens frivoles.
Vous, j'gage, ah, mon ami, peut-être venez-vous
De recevoir un billet-doux,
Qui vous fait dire ici tant de douces paroles.

Et vous, repris-je, peut-être venez-vous de recevoir un refus de mariage, et je vous en fais mon compliment, car vos tablettes philosophiques vous font assez connoître quel malheur ce seroit pour vous que l'hyménée. Voulez-vous m'en croire ? Publiez séparément le bien et le mal que vous savez des femmes ; vous serez deux fois auteur, et vous jouirez de l'avantage inappréciable de satisfaire tous les goûts. Quant à moi, j'acheterai le volume des qualités avec beaucoup d'empressement.

Et peut-être, reprit-il, le second volume avec plus d'empressement encore...., dans quelques années.

Le chevalier s'enfuit en prononçant ces paroles, et je fus fâché de lui laisser l'honneur d'avoir dit le dernier mot, car lorsqu'il fut parti, je me sentis animé d'un enthousiasme extraordinaire pour la défense des femmes; et, s'il se hasarde à publier ses tablettes critiques, je m'engage à écrire dix volumes, s'il le faut, pour le réfuter ;

Mais, ce qui vaudra mieux encore,
Lorsque son livre paroîtra,
Montrez-vous, et chacun ira
Se jeter aux genoux d'un sexe qu'on adore :
Un seul coup-d'œil vous vengera,
Et c'est ainsi que la vengeance honore.

J. P B.

LES DEUX APPARTEMENS.

J'ai deux amis qui me sont également chers, mais qui ne sont pas également sages.

L'un est riche et vieux, l'autre est jeune et pauvre. Or voici comment ils sont meublés.

Vous me direz, peut-être, qu'il y a de l'indiscrétion à faire connoître l'intérieur de la maison de mes amis. Pourquoi ? N'est-ce pas aujourd'hui la mode ? Les journaux, les livres, les brochures, ne sont-ils pas pleins de détails de cette espèce ? Il semble qu'on ne va chez les gens que pour voir ce qu'ils font, ce qu'ils pensent, afin d'en tirer un article de gazette. Quand je ne saurois pas résister à cet entraînement général, vous avouerez que je ne serois pas encore trop coupable. Mais d'autres motifs m'excusent. Je suis un observateur moral et je cherche des lumières pour faire ensuite des réflexions générales que je confie à la presse dans un but d'utilité publique. J'imagine que ces sentimens sont généreux, ces conclusions bien déduites.

Au surplus je ne nommerai personne, c'est une réserve qui n'est pas commune et dont j'espère que l'on me saura gré.

L'appartement de mon ami (*le riche*) est au second au-dessus de l'entresol, dans une maison qui n'a qu'une porte bâtarde.

L'appartement de mon autre ami (*le pauvre*) est au premier dans un hôtel ayant vaste porte cochère et tout autour de la cour des remises et des écuries.

Le riche a des lits en bois peint avec des matelas à carreaux bleus et des couvertures de laine.

Le pauvre a des lits d'acajou, à colonnes avec chapiteaux dorés, des matelas blancs à liserés jaunes ou rouges, et des édredons sur des couvertures de soie, piquées et garnies.

Le riche a dans son salon des fauteuils en mérisier constamment recouverts de leurs chemises de toile grise.

Le pauvre a des divans, des causeuses, des canapés sur lesquels jamais housses n'ont été mises, et qui, tachés tous les hivers pendant le carnaval, ont besoin d'être restaurés ou renouvelés tous les printemps.

Le riche a un corps de bibliothèque en sapin pour contenir ses 1000 à 1200 volumes brochés, cartonnés ou reliés en simple basane.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le pauvre a une bibliothèque charmante en bois de cèdre avec glaces magnifiques et renfermant 3000 in-8°, tous reliés par Simier, le relieur du Roi, en maroquin doré sur tranche.

Enfin le riche a quelques misérables gravures avec la lettre; le pauvre a une fort belle galerie de tableaux. Le riche va, trois fois la semaine, dîner en ville; le pauvre donne continuellement des fêtes galantes et délicieuses.

Le riche amasse des trésors dont il ne sait pas jouir; le pauvre s'endette horriblement et ne s'amuse pas toujours. Le riche est obsédé par des héritiers avides; le pauvre est poursuivi par des créanciers mécontens.

Si le riche étoit moins avare et le pauvre moins prodigue, ils seroient, je pense, plus heureux tous les deux; mais peut-être alors leur conduite seroit-elle trop raisonnable pour un siècle tel que le nôtre où tout est désordre et folie.

LE GRONDEUR.

CÉRÉMONIES USITÉES AU JAPON POUR LES MARIAGES ET LES FUNÉRAILLES; par feu *M. Titsingh*, chef supérieur de la compagnie hollandaise à Nangasaki, et ambassadeur en Chine (1).

Dans son *Voyage au Bengale*, publié en 1809, M. Charpentier-Cossigny avoit dit de M. Titsingh : « Sans cesse il ajoute à sa collection sur le Japon, par les soins d'un prince japonais, beau-père de l'empereur régnant, passionné pour toute espèce d'instruction, avec lequel il est en correspondance réglée, et dont il reçoit tous les renseignemens nécessaires à ses projets. »

M. Titsingh résidoit depuis quelque tems à Paris, lorsqu'il mourut au mois de mars 1812; il avoit fait au Japon un séjour de quatorze années. « Cédant aux instances des directeurs de la société des sciences établie à Batavia, j'ai, dit-il, fait les recherches les plus exactes sur les mariages des

(1) Deux volumes in-8°, dont un cartonné oblong, renfermant 16 planches d'après des gravures ou des dessins originaux japonais. Prix : 12 fr. A Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas.

Japonais..... Les cérémonies varient infiniment entre les premières et les moindres classes..... Une femme qui prend un mari d'un rang égal à celui de gouverneur ou trésorier d'une province, est dotée de douze robes, chacune sur un porte-manteau, savoir : d'une robe bleue pour le premier mois, brodée à sapins et à bambou ; d'une robe vert de mer pour le deuxième mois, à fleurs de cerisier et à bassinets ; d'une robe rouge clair pour le troisième mois, à saules et à cerisiers ; d'une robe couleur de perle pour le quatrième mois, brodée de la lettre sokotogizou, et de petites souches, nommées sima ou isles ; d'une robe jaune terne pour le cinquième mois, brodée d'eau et de glayeuls ; d'une robe orange clair pour le sixième mois, brodée de melons et d'un fort courant ; d'une robe blanche pour le septième mois, à fleurs en cloche pourprées ; d'une robe rouge pour le huitième mois, parsemée de feuilles de momisi ou de prunelle ; d'une robe violette pour le neuvième mois, brodée de fleurs de matriraire ; d'une robe couleur olive, pour le dixième mois, représentant une route, et des épis de riz coupés ; d'une robe noire pour le onzième mois, brodée de lettres kori, et tsourara ; d'une robe pourpre pour le douzième mois, brodée de lettres juki et tjirasi. La fiancée a en outre, pour la cérémonie du mariage, un habit à fond blanc, brodé en or ou en argent ; un autre à fond rouge ; un autre à fond noir ; un autre à simple fond blanc ; un autre à simple fond jaune. »

« La plupart des Japonais, dit M. Titsingh, soit en bonne santé, soit dans le cours d'une maladie grave, indiquent à leur héritier ou à un ami intime la manière dont ils désirent qu'on dispose d'eux après leur mort..... Il y a deux sortes de funérailles. Le *doso* consiste à enterrer le corps, et le *quaso* à le livrer aux flammes..... A la mort d'une femme, on orne son corps de ses plus beaux vêtemens ; mais les robes tant des femmes que des hommes, sont fermées ; le côté gauche en dessous, et le côté droit en dessus, ce qui est le contraire de ce qu'on fait pendant la vie ; aussi les ceintures et les rubans ne sont point liés par un nœud, mais fortement serrés de deux nœuds, ce qui indique qu'ils ne seront plus ouverts..... Les femmes qui assistent aux funérailles, tant parentes qu'amies, sont toutes vêtues de blanc ; leurs cheveux sont attachés seulement par un peigne, sans le moindre ornement. »

ANNONCE.

LE DENTISTE DES DAMES, par *Joseph* LE MAIRE, chirurgien-dentiste de *Leurs Majestés le Roi et la Reine de Bavière*, de la Faculté de Médecine de Paris, etc. etc. SECONDE ÉDITION; ornée de 4 gravures en taille-douce et du portrait de l'auteur, revue, corrigée et augmentée d'un *Formulaire pharmaceutique*, etc. etc; à Paris, chez l'Auteur, quai de Conti, n°. 3, et Béchet aîné, quai des Augustins.

Prix : 3 francs et 3 francs 75 centimes, franc de port par la poste.

MODES.

Il n'est pas rare de voir deux rubans, l'un écossais, en gaze, l'autre uni, en satin, plissés sur le bord de la même passe. Une autre double garniture de passe consiste en une ruche de tulle et une large blonde. Ces garnitures s'adaptent principalement aux chapeaux de crêpe et à ceux de crêpe et rubans.

On voit toujours une grande quantité de chapeaux de gaze; ils sont cependant moins nombreux que les chapeaux de paille.

On ne forme plus de pli au milieu de la passe d'un chapeau; mais on applatit quelquefois cette passe (voyez la gravure 1829), au lieu de la laisser arquée.

Après avoir porté un chapeau de paille-coton en blanc, on le fait teindre, et il imite la paille d'Italie. Ce même chapeau peut redevenir blanc; et à cela, sans doute, tient en grande partie la vogue des chapeaux de paille-coton.

Le corsage des robes, très-simple depuis qu'on a adopté les longues tailles, commence à admettre les ornemens; il y en a même de compliqués (voyez la gravure 1830).

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1829 et 1830.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.°* 1, *au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1829.)

Chapeau de Paille blanche. Robe de Perkale, garnie en remplis.

(1830.)

Chapeau de paille d'Italie, bordé de gaze. Robe de perkale à corsage de mousseline froncée entre des ganses. Bas de robe et manches froncés à plis ronds.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 40. (Vingt-troisième Année.) 20 Juillet 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Depuis le 14 mai, jour de l'apparition des *Femmes Politiques*, le Théâtre-Français n'avoit donné aucune nouveauté. *L'Irrésolu*, après quatre ans d'attente, a enfin été joué et a obtenu du succès : maintenant, c'est au *Flatteur* à passer. Des personnes qui ne *flattent* pas l'auteur, mais qui l'aiment, désireroient qu'il réduisît en trois actes cette comédie qui en a cinq. C'est une opération qu'il vaudroit mieux faire avant qu'après la représentation.

A l'exception de la reprise de *Tarare* quels sont les ouvrages nouveaux qu'a offerts l'Académie Royale de Musique ? Aucun. — Mme. Fay a fait preuve d'un grand talent dans ses débuts à ce théâtre. Y restera-t-elle engagée ?....

Le Vaudeville a dérogé à l'habitude qu'il avoit contractée de jouer trois pièces nouvelles par mois : voilà trois semaines qu'il reste dans l'inaction. Il nous promet *le Pavillon du Parc* ou *les Deux Amis*.

La chute de *la Petite Fille de Clichy* a été mortelle : l'ouverture même de cette bluette a été sifflée.

Le Fils Proscrit jouit d'un sort heureux à la Gaîté ; *la Maison du Corrégidor* s'est un peu relevée à la Porte-St.-

Martin ; il est vrai qu'on l'*étaye* de deux autres pièces. Le mélodrame intitulé : *Albert*, qu'on répète à ce théâtre, offre, dit-on, le même sujet que *Calas*.

*

On vend pour les enfans du beau monde, de petites raquettes garnies de nacre et de fils d'or dans lesquels des perles sont enfilées.

Les élégans ont toujours dans la poche de leur gilet un petit peigne d'ivoire ou d'écaille blonde, en forme de couteau, pour passer sur leurs cheveux et leurs favoris, quand le vent ou quelqu'autre chose en a dérangé l'économie.

Hercule, tenant sa massue à la main, est appuyé sur une pendule. C'est un sujet assez ingénieux pour mettre dans le cabinet ou le salon d'un de ces petits-maîtres qui ne cherchent qu'à *tuer le tems*.

Quelques jeunes gens ne se sont pas contentés de reprendre l'usage des manchettes ; ils ont fait garnir leur col de chemise d'une mousseline claire, haute de six lignes, finement festonnée ; et, de cette manière, ils ont des *colerettes*..... comme des femmes !

Quand M. I. prit perruque, de peur des rhumes, sa femme eut de l'humeur, et prétendit que cela le vieillissoit de dix ans ; mais depuis qu'elle approche de la quarantaine, et que sa tête commençant à grisonner, elle porte elle-même un tour de cheveux, elle trouve que la perruque de son mari le rajeunit et lui donne un joli petit air d'écolier.

Alphonse étoit auprès d'Agathe, et, comme de juste, il lui parloit d'amour, et lui expliquoit toutes les nuances de ce sentiment, toutes ses douceurs, et tous les signes auxquels on peut le reconnoître. « Ah ! s'écria la naïve personne, c'est » précisément ce que vous dites, qu'Evariste me fait éprou» ver ! »

Mme V* proposoit en ces termes une *énigme-calembourg* : « Quelle différence faites-vous entre la *terre* et une *bos*« *sue* ? »

Tout le monde cherchoit, se regardoit et ne disoit mot. Le vicomte ** élève la voix, après un moment, et répond :

« La différence, c'est que la terre est applatie vers *les pôles*, » et qu'une bossue est vers *l'épaule*, arrondie. »

LE RACCOMMODEMENT.

Tendres amans, qui près d'une maîtresse
N'avez jamais éprouvé de tourment,
Vous ignorez dans votre heureuse ivresse,
Le doux plaisir du Raccommodement. (*bis.*)

La fleur d'amour paroît bientôt flétrie,
Lorsqu'on n'a pas quelque léger tourment;
Excitez donc par une brouillerie
Le doux plaisir du Raccommodement. (*bis.*)

Mais de blesser le cœur qui vous estime,
Épargnez-vous le pénible tourment :
Manquer d'égards en amour est un crime,
Et plus alors de Raccommodement. (*bis.*)

Par M. ALBÉRIC DEVILLE.

Cette romance, mise en musique avec accompagnement de forté-piano, ou harpe, par M. Félix Dupierge, artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique, se vend 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Frère fils, marchand de musique, rue de Richelieu, n°. 69, vis-à-vis la porte de la Bibliothèque du Roi.

On annonce comme devant faire partie de la prochaine exposition des produits de l'industrie nationale, deux instrumens nouveaux : le *Nictographe* et le *Dactylologue*.

Le *Nictographe* donne le moyen d'écrire commodément dans la nuit la plus obscure, et deviendra d'une grande utilité pour les aveugles. Les poëtes et les orateurs, auxquels l'inspiration, pendant la nuit, ne donne pas toujours le tems d'allumer leur lampe, emploiront aussi avec avantage le *Nictographe*.

Le *Dactilologue* est destiné à établir une conversation entre deux personnes, au moyen de touches qui correspondent aux diverses phalanges des doigts. Cet instrument peut servir à mettre en rapport un sourd-muet avec un aveugle, que leurs infirmités sembloient condamner à ne pouvoir jamais se communiquer leurs pensées.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous n'avions point de *portrait de Madame Catalani*; il vient d'en paroître un, dessiné d'après nature par M. Singry. C'est une fort belle gravure au burin; et M. Daudet l'aîné, rue du Petit-Lion St-Sauveur, n° 19, a fait une spéculation très-heureuse, quoiqu'il ne vende chaque épreuve que 5 fr.

M. Dien, qui a gravé cette planche, est un ex-pensionnaire de l'école française à Rome.

A MADAME LA DUCHESSE DE DEVON....;

En recevant son portrait et des vers flatteurs, en échange de mes ouvrages.

Non, non, je n'irai pas au temple de mémoire :
En perdant mes amours, j'ai perdu mon talent;
Et, jeune encor, je fuis les mortels et la gloire,
Sans pouvoir fuir, hélas ! mon chagrin accablant,
Sans que jamais je change un feu toujours brûlant.
Votre portrait n'a fait que r'ouvrir ma blessure !....
Son âme étoit sublime, et son front plein d'attraits;
De toutes ses faveurs l'enrichit la nature :
Elle avoit tous vos traits.

C. L. MOLLEVAUT.

Les soirées de bonne compagnie ne commencent à présent qu'à dix ou onze heures : on y arrive après les premières représentations, car en été on ne va plus au spectacle que ces jours-là. On prend le thé à minuit, une heure, et l'on se sépare à deux ou trois heures du matin : il fait jour, et l'on se met au lit.

La maison de M. *** est une de celles où l'on rencontre les meilleurs visages et les plus charmantes personnes dans les deux sexes. On s'y rend de tous les coins de l'univers, et, d'un autre côté, il y a des gens qui y sont à demeure et à poste fixe : de manière qu'on a le plaisir d'y voir à-la-fois le voyageur et le casanier, l'artiste et le receveur-général, le militaire et l'homme de lettres. C'est un panorama et une lanterne où le philosophe peut faire de nombreuses observations. En dansant d'un pied sur l'autre, on y traite les questions les plus sérieuses, ou bien assis gravement en cercle, on y disserte sur des frivolités.

A la dernière séance, on nous apprit la mort d'un jeune officier de la plus haute espérance, homme instruit et brave, qui avoit sur le nez un petit coup de sabre reçu à Smolensk, et qui faisoit admirablement. Il est allé périr à Milan d'une esquinancie, en trois jours !

M. de H. nous apporta une fleur de cactus qui embaumoit le salon et qui ravissoit toutes les dames.

M. V. revenoit de Londres, il en avoit encore la mémoire toute fraîche ; il avoit vu en connoisseur les galeries de tableaux les plus renommées, il en parloit avec esprit, et l'on se groupa autour de lui pour l'entendre. Il paroît, d'après son récit, qu'il y a en Angleterre, chez les principaux peintres, sculpteurs, graveurs, un luxe dont on ne se fait pas d'idée. Leurs ateliers sont d'une recherche extrême ; on n'y entre qu'après avoir traversé une longue suite d'appartemens, et l'on s'y trouve comme en un sanctuaire, au milieu des tapis, des tentures et des rideaux de soie et de velours....

A beau mentir qui vient de loin, dit en riant une petite dame qui mangeoit auprès de moi des tartines flamandes ; mais je lui fis remarquer que la vérification étoit facile, et que le mot *loin* n'étoit pas à sa place pour un voyage qu'on peut faire en vingt ou trente heures, pour vingt ou trente louis, en restant vingt ou trente jours.

Ah ! reprit-elle, *en vivant d'économie !*

L'économie est le monstre des belles.

***

ÉLÉGIE

Sur la mort d'un enfant de cinq ans.

De la plus tendre mère espérance chérie,
A peine avoit brillé l'aurore de tes jours ;
Et déjà ta paupière abattue et flétrie,
Se ferme pour toujours.

Ton cœur, des doux plaisirs n'a point connu les charmes ;
Tu parus, en naissant, destiné pour souffrir ;
Tu ne vécus, hélas ! que pour verser des larmes,
Soupirer et mourir.

Cependant de tes maux en déposant la chaîne,
Quels regrets déchirans étoient peints dans tes yeux !
A ta mère éplorée ils sembloient avec peine
Adresser leurs adieux.

Cher enfant, éclipsé si près de ta naissance,
Va ne souhaite plus la lumière du jour :
Quel bien vaut donc la paix promise à l'innocence,
Au céleste séjour ?

Le sourire est trompeur, la gaîté passagère ;
L'amitié peu fidèle, et l'amour un tourment ;
Le bonheur des mortels, comme une ombre légère,
S'éclipse en un moment.

Si tu n'as point goûté le nectar de la vie,
Ah ! du moins ta mort seule a fait couler des pleurs ;
Et ton cœur, d'un séjour si peu digne d'envie,
Ignore les douleurs.

ALBERT MONTÉMONT.

LE CHAPITRE DES ACCIDENS.

Ce qui suit n'est point un conte, mais la plus exacte vérité. Mme *** s'habille et paroît éblouissante de blancheur et de fraîcheur ; elle va sortir pour aller à la promenade, lorsque son jeune et bel enfant, qui vient de manger des framboises, accourt pour l'embrasser, et applique ses petits doigts rouges sur la robe de perkale de sa mère.

Mme *** fait une autre toilette, et s'échappe sans dire adieu, afin d'éviter de nouvelles mésaventures. Elle fait quelques tours dans les Tuileries, puis elle va prendre des glaces sous la tente de Véry. Derrière, auprès d'une caisse d'oranger, est un groupe qui demande de la bière. Le garçon apporte la bouteille, et tout embarrassé du bouchon qui part malgré lui, il se tourne brusquement, ne sachant plus du tout ce qu'il fait, et le malheureux couvre de mousse la dame depuis la tête jusqu'aux pieds.

On fait avancer une voiture, et ce n'est pas sans peine, car tout-à-coup le tems s'est couvert, l'orage gronde, la pluie commence à tomber, et la foule se précipite vers les grilles du jardin. Enfin on monte dans un fiacre, mais le cocher est ivre, et à une descente en galoppant, il brise la flèche,

« L'essieu crie et se rompt.... »

Mme ***, obligée de descendre, marche dans la boue délayée, avec ses souliers de prunelle gris de lin. Elle attend pendant trois quarts d'heure sous une porte cochère, que les rivières des rues se soient écoulées ; elle rentre fort tard,

toute trempée, toute tachée, avec un rhume qui va la tenir quinze jours au lit.

Son mari, homme de ressource, veut lui-même allumer la bougie ; il prend son briquet phosphorique, mais, un moment distrait, il laisse trop long-tems l'allumette dans la petite bouteille, le verre éclate, le phosphore saute sur son habit et son pantalon, et ce drap qui étoit tout neuf, est aussitôt percé de mille trous, au grand déplaisir du maître.

Peut-être y auroit-il encore quelques accidens à raconter après cela, mais nous en avons dit assez pour faire avouer aux plus incrédules qu'il y a vraiment dans la vie, comme le pensoient les Romains, des jours malencontreux et funestes.

***.

LE CLAIR DE LUNE.

La nuit sur les vallons étend ses sombres voiles,
Et promène son char environné d'étoiles.
Ces feux multipliés, ornement de l'éther,
Sèment peu de lumière au vaste champ de l'air :
L'œil admire le ciel et ne voit point la terre.
Rien ne guide les pas du rêveur solitaire,
Qui, par de noirs soucis, dans les bois égaré,
De tout le genre humain croit être séparé.

Mais, à travers les bois, une douce lumière
Vient consoler son cœur, réjouir sa paupière :
Le disque de Phébé, levé sur l'horizon,
Rend au ciel ses clartés et ses fleurs au gazon ;
D'un éclat enchanteur entoure les nuages,
Et se promène en paix au séjour des orages.
Devant le disque d'or, des bouleaux argentés
Balancent doucement leurs rameaux agités ;
Et l'eau, qui réfléchit cette image éclatante,
Semble rouler des feux sur sa masse tremblante.
Dans le sein des forêts, sous les chênes touffus,
Notre œil chérit encor l'astre qu'il ne voit plus.
Les rayons, à travers une sombre verdure,
Y tombent isolés, sous une voûte obscure ;
Peuplent l'ombre des bois de mouvantes clartés,
Et réveillent zéphir dans ces lieux écartés.

C'est à ces doux rayons qu'une amante adorée
Semble un être accouru du sein de l'Empirée.
Sur sa joue arrondie, une aimable pâleur,
Par un charme divin, épure notre ardeur ;

Et, dans ses yeux levés vers la voûte éternelle ;
On croit voir s'allumer une flamme immortelle.
C'est alors que l'amour est un culte sacré,
Le bois mystérieux un temple révéré,
L'amante une déesse et le cœur son offrande.
Chaque branchage alors se transforme en guirlande.
Des zéphirs amoureux, des sylphes caressans
Augmentent les transports qui ravissent nos sens ;
D'une onde qui s'écoule à travers la verdure,
Amènent dans les bois le languissant murmure ;
Et, secouant des fleurs le calice odorant,
Remplissent les berceaux de leur baume enivrant.

J. P. BRÈS.

MODES.

Il y a plus de trois mois que l'on a garni pour la première fois des chapeaux de crêpe blanc avec du rose ou du lilas ; cela se pratique encore. Une garniture lilas sur de la gaze-cérès, ou sur du crêpe citron, n'est pas nouvelle non plus ; on a même garni du blanc avec du bleu de ciel ; ainsi, les garnitures actuelles sont connues. Ces garnitures consistent fort souvent en larges rubans de satin appliqués, ou du moins froncés très-légèrement, tantôt sur la passe, tantôt sous la passe, près du bord.

Quelques chapeaux de gaze, dont la calote est ronde et la passe toute droite, sont recouverts de larges bandes lilas, qui vont aboutir au centre et forment des côtes de melon. On ne met point de couronne de fleurs sur ces chapeaux, tandis que presque tous les autres chapeaux de gaze en sont ornés.

On commence à mettre entre les remplis qui garnissent les robes, des bandes à jour ; mais elles ne sont pas brodées, comme ci-devant. La mode des pélerines se soutient.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1831.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15^*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1831.)

Capote de perkale, ornée de crevés de mousseline. Robe de perkale, à pélerine, garnie de remplis avec des entre deux de gaze bordés de ganses.

N°. 41. (Vingt-troisième Année.) 25 Juillet 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Une jeune personne brodoit un mouchoir de batiste, et nous avouant qu'il étoit destiné à celui dont elle va bientôt être la femme, elle nous expliquoit les sujets qu'avec une merveilleuse adresse elle figuroit avec son aiguille.

« A l'un des coins, dit-elle, sont des chiffres entrelacés, » pour marquer l'union de nos cœurs ; à l'autre est une sphère » céleste, qui indique la pureté de notre flamme ; au troisième » se voit un bouquet de fleurs, les unes sont à peine écloses et » les autres vont se flétrir : c'est l'image qu'il faut avoir tou- » jours présente, de la brièveté des plaisirs et de la vie ; au » quatrième enfin je brode un amour jouant avec un épagneul : » c'est l'emblême de la fidélité passionnée.... »

Ah ! lui dîmes-nous, avec votre vertu, votre douceur et vos charmes, vous n'aviez pas besoin de donner cette dernière leçon ; mais nous n'en admirons pas moins votre patience et votre ouvrage : ce léger tissu de lin offre un véritable cours de tendresse et de philosophie !

Voici de singulières imaginations d'un jeune homme qui va cette année terminer sa rhétorique. « La mode (suivant lui) » est à la France ce que Thor ou Teutatès étoit dans la Gaule. » Les habitans de Paris moderne ont conservé les goûts de ceux » de l'ancienne Lutèce ; c'est à l'ombre des bois qu'on se rassem- » ble, comme on s'y assembloit autrefois. Ces Tuileries si » brillantes et si belles, sont sans doute plantées aux mêmes » lieux où croissoit au temps passé quelque forêt sombre et » sacrée ; et ces jeunes femmes qui de toutes parts s'y rendent,

» s'enveloppant de voiles transparens et légers, représentent » (au caractère près, qui chez elle est moins *féroce* et plus *hu-* » *main*,) ces vierges gauloises qui, voilées de la tête aux pieds, » assistoient et présidoient aux sacrifices des Druides. »

Sans nous permettre de pareilles amplifications, nous dirons tout simplement que depuis quelques semaines les longues écharpes de Barèges ont eu une faveur soutenue, comme les voiles de gaze dont nous avons plusieurs fois parlé ; que des voiles aussi ont été vus, teints non-seulement en vert, mais en *violet* ; ce qui ne faisoit pas mal à la figure ; et qu'enfin quelques-uns de ces voiles avoient, à deux des coins, de petits glands de coton ou de soie.

Le 25 août, doit figurer à l'exposition du Louvre un plan qui réalisera les merveilles que Gulliver observoit à Lilliput. On se retrouve dans ce *petit Paris ;* rien ne vous échappe, et il ne vous manque que d'avoir la taille d'une fourmi pour pénétrer dans votre appartement.

L'on verra aussi, dans une perfection étonnante, plusieurs de ces objets dont on emploie le secours

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

ou quelque oubli de la nature ; enfin cet ensemble d'objets qu'un académicien moderne appelle *l'anatomie de la femme, où la femme n'entre pour rien.* Mais, en vérité, ne devroit-on pas exclure ces objets d'un Muséum où les hommes seront admis? Ne respectera-t-on point les mystères de la toilette ?

L'art du papetier fournira des preuves de son perfectionnement. La *Bataille d'Aboukir*, représentée sur un papier de tenture d'une très-grande dimension, étonnera également les artistes et les guerriers.

La broderie se dispose à nous montrer à la même époque, quelques-unes de ses merveilles, entr'autres une collection nombreuse de papillons en soie et de fleurs entièrement en chenille.

JAMAIS, JAMAIS.

Jamais, jamais, ô ma sensible amie,
Je ne romprai mes fidèles sermens;
Jamais, jamais de ton heureuse vie,
Ne troublerai les rapides momens :
Brûlant toujours de l'ardeur qui m'anime,
Pour t'adorer je vivrai désormais ;
Lorsque l'amour est fondé sur l'estime,
Son doux lien ne se brise jamais,
Jamais, jamais.

Jamais, jamais ton image chérie
Ne sortira de mon cœur amoureux;
Jamais, jamais aucune brouillerie
N'obscurcira le charme de tes yeux.
De ton esprit la grâce est si touchante,
Qu'avec lui seul en tous lieux tu plairois;
Mais tout en toi me séduit et m'enchante:
Qui te connoît ne t'oubliera jamais,
Jamais, jamais.

Par M. Albéric DEVILLE.

Cette romance, mise en musique avec accompagnement de forté-piano ou harpe, par M. Félix Dupierge, artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique, se vend 1 fr. 50 cent.; à Paris, chez Frère fils, marchand de musique, rue de Richelieu, n° 69, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

VENTE DE MEUBLES ET EFFETS.

X. Y. déménage, il n'a pas de quoi payer son loyer. Il avoit pris un appartement au premier pour être vis-à-vis de la dame de ses pensées. Il y a eu de terribles intrigues sur le balcon, les signes étoient plus actifs que ceux du télégraphe, et la correspondance employoit toutes les bonnes de l'hôtel et tous les enfans du concierge; mais hélas! c'étoit tout. On s'entretenoit fort de mariage; cependant la cérémonie ne venoit point, les finances de X. Y baissoient sensiblement, et si bien qu'au terme de juillet courant, il a fallu s'exécuter pour satisfaire un propriétaire endurci. Toute la garniture du salon est en ce moment à vendre:

1° Tapis à carreaux et à fleurs, qui avoit été fait exprès pour le prince ***, et qui échut à X. Y. pour cause de départ;

2° Un grand canapé et deux petits, six fauteuils et deux bergères-gondoles, douze chaises et quatre X, le tout en bon drap *fleur de pensée*, avec des galons jaunes et des clous bronzés;

3° Pendule marquant les mois, les jours, les heures, les minutes et les secondes, et dont les différentes aiguilles sont faites en forme de flèches que dirigent autant de petits amours;

4° Deux candelabres dorés, soutenus par deux gaines égyptiennes;

5° Une console et une table d'acajou: la console a, dans le bois de face, des étoiles d'ébène incrustées; la table a un marbre vert de Corse des plus rares et des plus recherchés.

6°. Bol de cristal pour le punch et douze verres au-

tour, ayant été plusieurs fois brisés et appareillés, mais renouvelés avec tant de soin qu'on diroit la douzaine sortie du même moule.

7°. Une figure de plâtre, vernie avec art et jouant le marbre : c'est l'Hermaphrodite antique, modelé à Paris, au Musée royal.

On traiteroit volontiers à l'amiable pour ces différens objets, afin d'éviter les frais de dame justice. La mise à prix est de mille écus, mais pour peu qu'on attende, on aura cela pour la moitié, payable savoir :

1°. Au propriétaire pour le terme échu . . .	500 fr.
2°. Aux fournisseurs pour restant des mémoires	800
3°. A X. Y. pour l'aider à faire son déménagement	200
Somme égale	1500 fr.

Voilà comme les choses à Paris changent de place ! et pour peu qu'on soit un peu répandu il n'est pas rare que dans l'espace de deux ou trois ans, on retrouve les mêmes meubles dans cinq ou six maisons.....

CHARLES **.

ELLE N'EST PLUS.

Romance.

Dans les langueurs de la mélancolie,
Pourquoi vouloir consumer tous tes jours ?
Ces pleurs que tu répands toujours
Ne te rendront pas ta Délie.
Vains discours ! efforts superflus !
Inutile conseil que mon cœur ne peut suivre !
Quel charme encor puis-je trouver à vivre ?
Elle n'est plus.

C'est vainement qu'étalant tous leurs charmes,
Mille beautés m'invitent à jouir :
Quel éclat pourroit éblouir
Des yeux obscurcis par les larmes ?
Vain espoir ! efforts superflus !
Du fond de son tombeau c'est sa voix qui m'appelle.
Quelle autre encor peut me paroître belle ?
Elle n'est plus.

Rians berceaux que le printemps décore,
Soyez pour moi l'asile de la paix.

Souvent sous votre ombrage épais
L'infortuné sourit encore.
Vain espoir ! efforts superflus !
Partout à mes regards la nature est la même.
Est-il encore un asile que j'aime ?
Elle n'est plus.

Sur la montagne où s'égaroit Pindare,
Cherchons la gloire et des sentiers nouveaux.
Heureux d'éclipser mes rivaux,
Triomphons d'un astre barbare.
Vain espoir ! efforts superflus !
Que me font ces lauriers que l'éclat environne ?
Sur mes cheveux qui ceindroit la couronne ?
Elle n'est plus.

PELLET-D'EPINAL.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai plutôt dix modistes qu'une et j'achète tous les mois deux ou trois capotes et chapeaux. Je suis à-la-fois élégante et rangée. Je me mets bien et ne me ruine pas : c'est avoir résolu un grand problème.

Mais ce ne sont pas des complimens sur ma prudence et mon économie que je veux aujourd'hui m'attirer. J'ai un autre but, c'est d'apprendre à vos abonnées que j'ai inventé un moyen charmant de poser les fleurs sur mes chapeaux et mes capotes. Quand je dis *poser* vous allez voir que je me sers d'un mot impropre.

Je prends une poignée, un paquet de *fleurs d'Italie* faites en perfection dans la rue Saint-Denis, à Paris. Je place ma capote de gaze devant moi sur un champignon. Je m'éloigne de deux pas, et alors, levant le bras, je jette les fleurs, de haut sur ma capote, et les attache ensuite au lieu et dans la position où elles sont tombées. Il y en a sur le fond, sur le bord, sur la passe ; une rose d'un côté, un coquelicot de l'autre, un œillet par ici, un épi de blé par là ; l'irrégularité est complette, l'effet en est charmant et vous avouerez, Monsieur le Rédacteur, que je suis bien bonne et bien peu coquette, de faire part ainsi d'une méthode qui ne pourra manquer d'être imitée ; j'y perdrai tous mes avantages, mais enfin je n'ai pas voulu qu'une si

merveilleuse création restât ignorée, je me suis sacrifiée à l'intérêt général, ce n'est pas la première fois ! Les dévouemens de cette espèce sont, dit-on, plus que jamais à la mode aujourd'hui ; ne pouvant et ne voulant pas arrêter le torrent, je m'y abandonne et j'éprouve une vive impatience de voir cette lettre et cet avis dans votre plus prochain Numéro.

Agréez, Monsieur, les hommages sincères de votre très-humble et très-obéissante servante,

LAURE C.*

QUITTEZ DONC PARIS !

E...., le .... juillet 1819.

Quelle école, mon cher Edmon ! combien je me repens aujourd'hui de n'avoir étudié que la topographie des boulevards et la statistique des restaurateurs ! En quittant Paris, je croyois m'embarquer pour une terre de promission, mon espoir a été cruellement déçu ! hommes, chevaux, voitures, chemins, tout a conspiré pour me faire maudire mon voyage. Habitué à franchir en quelques minutes l'espace qui sépare la rue Joubert, du bois de Boulogne, je pensois que mon tilbury ne mettroit que le même nombre d'heures à me conduire dans la petite ville d'E..... Le sort en avoit décidé autrement. Mon cheval, si brillant dans l'allée des Champs-Elysées, étoit sur les dents avant d'atteindre la seconde poste. Moyennant rançon, un roulier a bien voulu me mener jusqu'au prochain village ; là, j'ai loué un cheval de conduite ; mais juge de ce que je suis devenu quand j'ai appris que pour gagner mon gîte, il falloit faire quatre grandes lieues par un chemin de traverse. Pendant que Picard attelloit un limonier qui étoit serré dans son brancard comme le duc de .... l'est dans son corset, je mangeois une soupe à l'oignon, au milieu d'une troupe de fumeurs qui rioient de mon air embarrassé et surtout de mon grand chapeau. Le régal fini, je me remis en route à travers le plus détestable pays que j'aie jamais vu. Bien loin d'être porté dans mon cabriolet, c'étoit moi, pour ainsi dire qui le portois, puisque de crainte d'avoir le cou rompu, je le soutenois d'un côté pendant que Picard le soutenoit de l'autre. A moi-

tié chemin, un orage, mêlé de tonnerre, nous perça jusqu'à la chemise. Enfin, à la nuit noire, j'arrivai à E.... accablé de fatigue et mourant de faim. Tout le monde étoit déjà couché; cependant par une espèce d'instinct, je parvins à gagner la maison de notre ami D***, chez lequel je suis installé depuis huit jours. Qu'ils m'ont paru longs! aussi quelle ville que la sienne! Deux partis, aussi acharnés que ceux des Guelphes et des Gibelins la divisent en deux sociétés principales qui se détestent de leur mieux. Une lanterne placée dans un carrefour a été l'origine de cette haine. Les uns vouloient l'éclairer avec de l'huile; les autres avec du *gaz*. On a écrit aux autorités; en attendant qu'elles répondent, on dit pis que pendre de son voisin et de sa voisine, c'est charmant!!

Cette affaire n'est pas la seule qui ait allumé la bile des habitans d'E..... Outre la faction des *lanternes*, il y existe encore celle des *plumets*; c'est-à-dire, qu'une moitié du beau sexe a pris parti pour la femme du maire qui porte des plumes plates contre la femme du sous-préfet qui porte des marabouts. En vain, en ma qualité d'homme et d'étranger, j'ai voulu garder une prudente neutralité, on s'est obstiné à connoître mon *opinion*. En sortant d'un grand dîner, dans lequel chaque coterie s'étoit efforcée de capter le *suffrage parisien* par des prévenances et des cajoleries, je fus cerné dans un coin du salon et interrogé par vingt bouches féminines, dont deux ou trois seulement méritoient d'être fermées; j'hésitai, je balbutiai, je dis que les plumes plates n'étoient pas sans mérite, que les plumes rondes avoient bien leur agrément; on sourioit de part et d'autre, croyant que j'allois finir par m'expliquer cathégoriquement, mais quand on vit que je ne voulois pencher ni à droite, ni à gauche, on me tourna le dos, en me lançant des regards ou des propos foudroyans. Depuis ce jour, les meilleures maisons me sont fermées. J'ai contre moi les dames qui portent des marabouts et celles qui se parent de plumes d'autruche. Envoie moi des bottes de fleurs artificielles du Panorama, c'est le seul moyen qui reste pour faire sa paix avec elles, au malheureux

VICTOR.

Le BON GENRE, 112me. Numéro, vient de paroître au bureau du *Journal des Dames*; il a pour titre L'EMPRUNT MUTUEL.

Les chapeaux évasés et les robes à taille courte qui naguères paroissoient si étranges aux Anglaises, font maintenant partie de leur costume ; et les Françaises donnent de la grâce aux robes à longue taille et aux chapeaux plats.

MODES.

La couleur bleu de ciel est beaucoup plus répandue qu'elle n'étoit il y a quelques jours. On voit autant de chapeaux de gaze-cérès, garnis en bleu de ciel qu'en lilas ; et quelques chapeaux de crêpe sont entièrement bleux : des plumes bleu de ciel, ou des marguerites bleues garnissent ces derniers.

Quelques chapeaux de paille blanche ont deux rangées de taillades par où ressortent des rubans de couleur ; une de ces rangées fait le tour de la calote, l'autre se trouve près du bord.

On porte toujours des chapeaux de paille jaune à bord large et à dessus plat, comme les chapeaux parés : sur le devant, figure, pour l'ordinaire, une touffe de coquelicots et d'épis, de pavots doubles ou de roses mousseuses.

Au commencement du printemps, le fond des capotes de perkale étoit rond ; il a maintenant la forme d'un fer à cheval. C'est aussi la forme du fond des cornettes : leur passe est extraordinairement large, et vers l'extrémité de cette passe se trouvent deux ou trois coulisses.

On voit quelques redingotes de perkale dont la pélerine, coupée comme le collet d'un carrick, est garnie d'une bande de mousseline plissée à plis ronds.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1832.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1832)

Costume de Manière. Robe de gros de Naples moiré, garnie d'une blonde, relevée en draperie par des Bouquets de fleur d'oranger.

N°. 42. (Vingt-troisième Année.) 31 Juillet 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Mme. Paradol, qui a quitté *l'Opéra* pour le *Théâtre-Français*, a complettement réussi dans le rôle de *Sémiramis*. — Est-il vrai que Mlle. V....., qui, comme on sait, *chante* ce qu'elle dit, se propose d'abandonner le Théâtre-Français pour l'Opéra ?

*

Arsène a adopté le petit garçon de sa portière et jamais elle ne va aux Tuileries qu'elle ne le mène avec elle, habillé comme un ange, ou comme un amour. Cet enfant lui sert de contenance et lui donne un air de sensibilité : les méchantes langues disent que c'est là ce qui s'appelle *placer son humanité à intérêt.*

Mme. ** a acheté pour sa bru une agrafe de ceinture qui n'a que trois pierres : un saphir et deux brillans, et qui coûte 2500 fr. On ne la traitera pas de marâtre.

Dans la prochaine exposition des produits de l'industrie nationale, on verra figurer des schalls fabriqués à Paris avec des laines du Thibet, et qui, sous le rapport du tissu, égalent les plus beaux cachemires.

Jusqu'ici l'on avoit regardé comme impossible de balayer les tapis sans produire de la poussière : à l'exposition prochaine, se trouveront des balais qui enlèvent la poussière à mesure qu'ils la détachent des tapis.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Néron, dans son bon temps, disoit quand un jour s'étoit passé sans qu'il eût fait une action généreuse, que c'étoit un jour perdu.

Le même mot étoit employé dernièrement par un jeune mari ordinairement fort empressé auprès de sa femme, mais qui par je ne sais quel mal entendu, s'étoit brouillé tout un jour avec elle. On s'étoit boudé, on étoit sorti chacun de son côté, et le soir la femme alloit se retirer dans sa chambre sans dire adieu ; car les femmes ne reviennent jamais les premières ! Mais le mari, las de sa réserve, et ne pouvant tenir plus longtemps son sérieux, pousse la porte, entre avec le sourire sur les lèvres et dit en baisant galamment la main de la belle courroucée, qui commençoit à s'attendrir : « Ah ! mon amie, je ne t'ai pas vue depuis l'au-» rore et c'est bien là ce qui s'appelle avoir perdu sa jour-» née. »

Allez un dimanche aux Tuileries, et sur deux ou trois mille femmes rassemblées, vous n'en trouverez pas dix sans une ceinture de ruban écossais. Jeunes, vieilles, laides, belles, droites, bossues, grandes, petites, louches, borgnes, aux yeux bleus ou noirs, aux cheveux gris ou blonds, toutes ont une ceinture avec un nœud par derrière avec deux bouts pendants et voltigeants.

Ces rubans sont comme les aiguillettes des gendarmes, des signes permanens de la destinée des captifs.

On n'avoit point encore vu de glaciers ambulans ; il y en a sur les boulevarts qui offrent des glaces *excellentes* à 3 sols.

Mme. J** est un bel esprit qui n'emploie que des mots recherchés et ne dit jamais rien comme un autre.

Si elle apprend qu'un jeune et joli garçon fait la cour à deux demoiselles, jeunes et riches, ou plutôt, qu'il se laisse adoniser par elles, aussitôt, réprouvant cette action, qui à la vérité n'est pas honnête, elle s'écrie : c'est un *stellionnat !* (vente d'un objet à deux personnes).

On parloit devant elle de différentes espèces de gouvernement ; car bien différente de la plupart des dames, elle a une passion pour la politique. Chacun faisoit connoître son penchant pour tels ou tels principes : l'un aimoit le pouvoir

d'un seul, l'autre préféroit le pouvoir partagé, celui-ci plaidoit pour une monarchie sans limites, celui-là pour le système représentatif. La discussion étoit animée et l'on se pressoit d'argumens comme si cela eût dû servir à quelque chose. Tout-à-coup Mme. J** se met à dire : « Pour moi, toutes » les formes de gouvernement me sont égales, toutes ont » leur danger, mais toutes aussi leurs avantages, toutes me » plaisent par quelque côté, il n'y en a qu'une que je ne » puis souffrir....

— Eh ! laquelle a mérité une telle disgrâce ? « Laquelle ?.... » c'est la *stratocratie !* »

Chacun à ce mot resta court, on ne savoit point ce qu'il vouloit dire, lorsqu'un professeur de St.-Cyr qui se trouvoit là prit la parole et expliqua que c'étoit le *gouvernement militaire.*

Personne ne contredit la dame, mais on vit bien que quand on se rendroit auprès d'elle il faudroit se munir d'un dictionnaire.

A QUOI TIENT LA DESTINÉE !

J'ai eu de l'ambition comme un autre, et, de bonne heure, accouru à Paris, je crus qu'en deux mois ma fortune seroit faite.

En province, on s'imagine ainsi que pour obtenir il ne faut que se montrer. Mais quelque peu de séjour dans les *salons d'attente* fait, hélas ! trop bien reconnoître la fausseté du proverbe qui dit que *face d'homme fait vertu.*

A mon avis, pour réussir, il faut, le moins possible, se laisser voir. Ecrire et se vanter, c'est le secret du solliciteur. Pour peu qu'il y mette d'adresse, il finit toujours par semer dans l'esprit de ceux auxquels il s'adresse quelques germes favorables que développeront ensuite le temps, ou le hasard.

De loin on a l'air de quelque chose, comme les bâtons flottans de la Fable ; mais si l'on s'approche de trop près, si l'on vient détruire soi-même l'erreur dont on étoit l'objet, si l'on soulève le voile mystérieux qui cachoit en partie votre visage, adieu le charme, adieu le succès ; on se lasse de ceux qu'on sait par cœur, et il n'y a point de mérite ou de bonheur qui puisse tenir à l'analyse.

Pour moi, mon affaire étoit claire, et dès les premiers jours une place brillante m'étoit assurée *si j'avois eu la jambe bien faite.* Une personne de très-bon goût m'invita à une de ses

soirées ; mais j'avois le mollet si haut que je n'osois me mettre en culotte courte ; ce n'étoit pas le temps encore où l'on alloit au bal en pantalon ; je manquai l'occasion la plus belle de rencontrer *un homme puissant*, et la porte de ma protectrice me fut après cela fermée. Les femmes prennent volontiers en aversion ceux auxquels il leur a passé un instant par la tête de faire des avances et qui n'y ont pas répondu avec feu. Hélas ! je brûlois au fond de l'âme, mais la peur que ces maudites jambes m'inspiroient glaçoit mes sens et me donnoit le frisson toutes les fois que j'étois sans bottes et que je voulois m'habiller à la française.

Voyant que la manière dont j'étois bâti m'ôtoit l'espoir de me pousser dans le monde, je quittai la capitale et j'allai m'enfermer dans le chef-lieu d'une sous-préfecture.

Malheureusement cette petite ville étoit située sur une grande route. Une voiture de comédiens ayant versé à la barrière, la troupe fit halte quelques jours, et prit le parti en cette circonstance de nous donner quelques représentations. Ce fut une rumeur dans tout l'arrondissement. Il y avoit des gens pour et des gens contre. Les uns crioient au scandale et les autres sautoient de plaisir. Enfin la permission du maire fut accordée, une grange fut arrangée en salle de spectacle, on fit le théâtre sur des tonneaux, des rideaux de lit servirent pour les coulisses, on organisa une rampe avec des chandelles, et deux ou trois lycéens en vacances furent mis en réquisition pour jouer de la clarinette et du violon.

Je m'étois fait très-bien venir dans l'endroit d'une veuve qui avoit deux filles on ne peut plus aimables ; l'aînée surtout me causoit de vives émotions et je croyois m'apercevoir qu'elle n'étoit pas elle-même tranquille quand je venois à lui parler. Probablement notre heure étoit venue et les noces ne devoient pas tarder à se faire. J'invitai ces dames à aller à la comédie ; c'étoit une rareté dont le sexe étoit avide, mon offre fut promptement accueillie, et, nous dépêchant d'arriver, nous fûmes justement assis sur le premier rang de banquettes.

La pièce commence, mais ô surprise ! ô disgrâce ! ô mésaventure ! Savez-vous ce qu'on nous donna ? *Dumollet*, ou *les Trois Etages !* Jugez dans quel état je me trouvai ; il sembla qu'on vouloit me jouer d'un bout de la pièce à l'autre. Toutes les plaisanteries sur les mollets retomboient sur mes pauvres jambes et le ridicule dont je me vis couvert fit manquer net mon mariage. Je voulus chercher dispute au directeur des comédiens, je me figurois qu'il y avoit là quelque cabale ou

trahison ; mais il décampa la nuit avec ses bagages, et il ne me resta plus qu'à changer encore d'asile pour me dérober aux sarcasmes qui de toutes parts pleuvoient sur moi. Il n'y eut pas jusqu'aux petits garçons du lieu qui en me voyant monter en diligence, chantèrent à mes oreilles : *Bon voyage, cher Dumollet*, etc.

Un officier de hussards qui alloit en semestre, crut qu'il seroit plaisant de répéter ce refrain le long de la route, et de la sorte, pour éviter Carybde je retombai dans Scylla. Je pris la chose fort au sérieux, et au plus prochain relais, l'explication ayant été chaude, nous nous rendîmes derrière l'auberge, et là, tous deux, sans témoins, nous essayâmes de nous brûler la cervelle. Que dis-je? mon adversaire étoit malin : pendant que je lui tirois dans les yeux, il me tiroit dans les jambes, et il m'enleva du second coup le peu de chair que j'avois sur le tibia du côté gauche.

A peine le mal étoit-il fait que nous en fûmes tous les deux désespérés. Mon ennemi banda ma plaie, il m'emporta sur ses épaules, et à partir de là, il s'établit entre nous des relations fort intimes et fort tendres. Choses singulières et pourtant assez communes que ces sympathies qui se déclarent sur le *terrein* : on devient uni pour la vie à ceux dont tout à l'heure on souhaitoit la mort. *A quoi tient la destinée!... Si j'avois eu la jambe bien faite*, je me serois faufilé près des belles, j'aurois fait la cour à quelque marquise en crédit, toutes les grâces me seraient arrivées par son influence, je me serois distingué dans la politique ou dans les armes, et j'aurois peut-être un jour été ministre ou maréchal de France !

EDMON.

ROUTS RIMÉS *pour le* 31 *août.*

cheveux
conquête
bœufs
quête
donjon
béquille
quille
saison.

LA LUNE DE MIEL.

Oh ! ma chère Clara, que n'étois-tu ici il y a huit jours ; tu aurois été témoin de mon bonheur. Je suis mariée et j'ai épousé l'homme de mon choix. Il réunit tous les genres de mérite. Il a été guerrier ; aujourd'hui, il est poëte, publiciste, peintre et compositeur. Il est vrai que malgré tous ses talens, il n'a pas la fortune d'un banquier ou d'un receveur général ; plus favorisé de Mars et d'Apollon que chéri de Plutus, il ne possède qu'un patrimoine médiocre ; mais ses goûts n'en sont pas moins élevés et ses manières généreuses. La corbeille de mariage que j'ai reçue de lui auroit fait envie à plus d'une femme de général ou préfet. Juge comme elle a dû séduire ta pauvre amie, qui depuis si long-tems vivoit de privations. Tu sais comme j'ai été élevée durement, ma chère Clara ; point ou presque point de toilette, peu de spectacles, jamais de bals ! Toujours debout la première dans la maison, je semblais plutôt destinée à conduire un hôtel garni ou à diriger un atelier de broderie, qu'à faire les honneurs d'un salon. Lorsque ma tante recevait du monde, ce qui lui arrivoit rarement, elle avoit toujours soin de dire d'avance que j'étois indisposée, ce qui m'ôtoit l'envie et la possibilité de paroître. Si quelque hasard faisoit que je fusse apperçue par une personne de la société, et louée de la vivacité de mes yeux et de l'éclat de mon teint, ma tante s'en tiroit en protestant que c'étoit l'effet de la fièvre ; mais moi, j'allois tristement me coucher pour me guérir d'un mal que je n'avois pas. Aujourd'hui, c'est bien différent ; si je dors, c'est dans le jour ; la soirée et une partie de la nuit sont consacrées aux plaisirs. Lorsque mon mari n'est pas occupé à me répéter les sermens d'un amour éternel et d'une fidélité inviolable, ou à me détailler un plan de vie délicieux pour l'avenir, je m'amuse à essayer des robes et à recevoir des visites ; mais le plus grand de mes plaisirs, ainsi que tu l'auras sûrement éprouvé lorsque tu as quitté ta pension pour te marier, consiste moins à faire ce que je ne faisois pas, qu'à ne pas faire ce que je faisois. D'après cet aveu, tu dois penser que j'ai dit adieu pour long-temps à la broderie, à la géographie et à mes tristes sonates. En fait de musique, je ne veux plus que des romances bien tendres, et en fait de lecture, que des romans bien gais.

Nous nous sommes mariées bien tard, ma chère Clara ; tu

avois, je crois, dix-neuf ans, et j'en ai dix-huit passés : je ne sais en vérité pourquoi on recule ainsi le bonheur des jeunes personnes ; il me semble qu'il y a au moins trois ans que je pourrois représenter une maîtresse de maison aussi bien que je le fais aujourd'hui. Je reçois la compagnie avec un mêlange de dignité et de familiarité qui me paroît fort goûté, car toutes mes amies sourient en me regardant ; je sers à table, j'offre les cartes pour les parties de jeu ; je parle de politique, de statistique, de métaphysique et de tactique. Mon mari, qui me prenoit pour une espèce d'innocente, est tout surpris de mon assurance et de mon originalité. Plus je m'examine et plus je suis persuadée que le mariage est indispensable au moins une fois dans la vie pour éclairer le cœur des femmes et mûrir leur raison. Il est encore un état qui doit apporter de nouveaux changemens dans ma situation, c'est celui de mère. Il complettera, dit-on, mon bonheur ; c'est sans doute une façon de parler, car il ne me paroit guère possible d'être plus heureuse que je ne le suis. C'est pour moi que les Parques filent des jours d'or et de soie, ou si tu l'aimes mieux, c'est en ma faveur qu'a paru il y a huit jours cette *lune de miel* dont parlent les orientaux. Crois-en ta bonne amie,

VIRGINIE.

Clara à Virginie.

Je désire, ma chère Clara, que la lune de miel dure longtemps pour toi. Ce qui me le fait espérer, c'est que j'ai vu facilement au ton de ta lettre que tu étois encore dans le premier quartier.

****.

Les bouts-rimés proposés le 30 juin, paroîtront le 5 août.

Les N°s 25, 26 et 27 de la suite de COSTUMES DES FEMMES DE HAMBOURG, DU TYROL, DE LA SUISSE, etc., viennent de paroître au bureau du Journal des Dames.

ANNONCE.

LA SOLITUDE, romance par M. *Albéric Deville*, mise en musique par M. *Félix Dupierge*, artiste du Théâtre royal de l'Opéra-Comique. Prix : 1 fr. 50 cent. ; à Paris, chez Omont, éditeur et marchand de musique, rue Neuve des Petits Champs, n° 29, près celle de Richelieu.

MODES.

Du jaune paille sur du rose, ou du rose sur du jaune paille, voilà deux sortes de garnitures assez bizarres, et qui n'en ont pas moins une sorte de vogue. Une doublure citron et des rubans lilas tranchent encore d'une manière plus ridicule ; mais il falloit changer ; et depuis longtems l'on voyoit du blanc et du rose, du lilas et du jaune paille. Presque tous les rubans que les modistes emploient pour garnir les chapeaux de gaze, sont de larges rubans de satin qu'elles plissent en biais. Les passes se bouillonnent encore. Quelquefois une garniture en ruban forme crête sur le milieu de la calote. Il entre presque toujours des marguerites dans les cordons de fleurs ; on fait alterner ces marguerites avec une touffe de petites fleurs. Les œillets se portent en paquet de quatre ou de cinq. Il y a des fleurs qui forment quenouille, que l'on monte en guirlande. Cette dernière garniture fait ressembler un chapeau à un énorme pot de fleurs.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1833.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1833.)

Chapeau de paille. Redingote garnie de ganses et d'olives. Gilet de mousseline. Pantalon de nankin. Bottes molles.

N°. 43. (Vingt-troisième Année.) 5 Août 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

TIMBRE ROYAL S.C. SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Une jeune et jolie personne, dont le nom passera, sans doute, à la postérité, vient de traduire en vers français les Odes d'Horace.

Je me promenois sous les galeries de pierre du Palais-Royal, l'orage m'y retenoit depuis une heure, j'entendois quelqu'un derrière moi qui parloit chaudement à un autre, et ces paroles vinrent à mon oreille : « Quand on fait un ar-» ticle, il le faut faire ave soin..... »

Ah! me dis-je, ce sont sans doute des journalistes, ils préparent un plat de leur métier. J'étois curieux de connoître les traits de ces marchands de réputation. Quelle fut ma surprise lorsque la suite des discours m'apprit que ces deux causeurs étoient bien en effet des marchands, mais des marchands de draps et d'étoffes! Le père donnoit, à la lueur des éclairs, une leçon de commerce à son fils et lui recommandoit de *faire avec soin l'article de Louviers et d'Elbœuf!*

Le *Chronomètre français*, qui, à l'exposition du 25 août, doit figurer parmi les produits de l'industrie nationale, est une aiguille semblable à celles de nos grandes horloges : les deux bouts en sont terminés par une rosace et par une flèche

en cuivre : cette aiguille est en verre, et elle tourne autour d'un axe d'acier.

Lorsqu'on fixe l'axe contre une glace verticale sur laquelle est tracé le cadran de 12 heures, la flèche se dirige de manière à marquer l'heure présente.

On peut aisément fixer à demeure cette aiguille sur une glace ou sur une vitre d'une grande dimension : l'œil surpris cherche les fils qui la font mouvoir ou l'aimant qui la dirige, et n'apperçoit aucun mécanisme. Si vous changez sa direction, d'elle-même elle se reporte sur l'heure qu'il est, après de légères oscillations. Si vous l'éloignez de la glace, pendant un un certain temps, lorsque vous l'y replacez, elle ne prend pas la direction qu'elle avoit lorsque vous l'avez ôtée, mais elle indique l'heure qu'il est au moment où vous la reposez.

Ce meuble, extrêmement ingénieux, va, sans doute, devenir l'un des ornemens de nos salons.

On exposera aussi des *fonds de lit à ressorts*, au moyen desquels on peut être fort mollement couché avec un seul matelas. Ces lits sont composés d'un grand nombre de spirales cylindriques en gros fil-de-fer, liées entr'elles, posées perpendiculairement, et dont l'élasticité est mise en jeu par le poids du corps.

On remarquera sans doute avec intérêt un trophée d'armes *en miniature*. Les fusils ont six pouces de long, les pistolets quinze lignes : toutes les autres armes sont dans la même proportion. Le trophée est completté par une trompette, des cymbales, des drapeaux. Tous ces objets sont du plus grand fini ; tous les ressorts, toutes les pièces exécutent leurs mouvemens, et peuvent devenir des modèles à cause de l'extrême perfection de leurs proportions. L'auteur de ce joli ouvrage est M. Lavoignat, bijoutier, rue Traversière St-Honoré.

***

A Mad.elle ANNA . . . . . ,

AU JOUR DE SA FÊTE.

L'amour vous a donné tous ses traits les plus fins :
La naïveté, candeur, tout fixe sur vos traces.
Nous n'avons pu trouver dans nos plus beaux jardins
Autant d'aimables fleurs que vous avez de grâces.

M.r. Paris.

LES BRAS NUDS ET LES MANCHES COURTES.

Les femmes veulent, à ce qu'il paroît, reprendre décidément les manches courtes. On voit à présent à nud les plus jolis bras du monde, et comme on en étoit sevré depuis assez longues années, on goûte cela comme du fruit nouveau.

La médecine gémit du retour de cette mode, mais la coquetterie s'en arrange à merveille. Qu'un beau bras, que de belles épaules, sont de belles choses! et quel dommage qu'à les montrer, on risque de prendre des maux de nerfs et de poitrine.

On risque un peu moins à les voir, mais pourtant il y a le danger des passions qu'ils peuvent inspirer aux cœurs trop inflammables. Le remède, c'est qu'à Paris les passions ne sont en général ni éternelles ni malheureuses!

Les manches courtes étoient fort à la mode dès le beau temps de Louis XIV, témoins les portraits du temps, celui de Ninon, celui de Fontanges, surtout le portrait écrit de Mme. de Sévigné par le comte de Bussy-Rabutin.

Ce portrait est cruel comme on sait et je fais peut-être mal de le rappeler; mais enfin il vient si bien à mon propos qu'il m'est impossible de n'en pas citer quelque chose. Il est question des bras de la marquise.

« Je ne sais (dit Rabutin) si c'est parce qu'ils ne sont » pas beaux, qu'elle ne les tient pas trop chers, ou qu'elle » ne s'imagine pas faire une faveur la chose étant si générale, » mais enfin les prend et les baise qui veut; je pense que » c'est assez pour lui persuader qu'il n'y a point de mal, » qu'elle croie qu'on n'y a point de plaisir. Il n'y a plus » que l'usage qui la pourroit contraindre; mais elle ne balance » pas à le choquer plutôt que les hommes, sachant bien qu'ayant » fait les modes, quand il leur plaira, la bienséance ne sera » plus renfermée dans des bornes si étroites. »

Malgré la grandeur de l'offense, il paroît que Mme de Sévigné pardonna, après quelques années, à son cousin Bussy: plus indulgente que les dames d'à-présent, qui, je crois, si on leur lançoit de pareils traits, ne seroient pas contentes qu'elles ne vous eussent arraché les yeux.

Quoi qu'il en soit, les manches courtes causeront nécessairement bien des querelles. Il y a des époux et des amans ja-

loux qui feront plus d'une fois la guerre, pour cette mode, à leur femme et à leur maîtresse. Il y aura aussi, et l'on voit même déjà des bras nus sans être bien faits, des bras maigres, des bras rouges, des bras couverts de petits poils; tout cela est et sera critiqué amèrement, et, à tout prendre, j'ignore si le beau sexe y gagnera autant qu'il y pourroit perdre.

Ne raisonnons point là-dessus, ne nous arrêtons point aux inconvéniens, ne prenons les choses que du bon côté, et ne pensons qu'aux charmes de *ces bras divins*, décrits avec feu par les poëtes, depuis Homère jusqu'à nos jours.

De beaux bras veulent une robe élégante et fraîche; il faut des gants neufs tous les jours; les *faveurs* qui serrent les manches, quatre doigts au-dessus du coude, doivent être renouvelées tous les matins. Ces divers points sont classiques, toutes ces règles sont de rigueur.

Les bras nus exigent infiniment plus de soins, plus de toilette; et nous, qui nous félicitions dernièrement et si naïvement de la décence et de la simplicité des modes et des belles de cette année, peut-être sommes-nous à la veille de nous voir contraints de crier à la recherche et au scandale.

Ce sera le froid et l'hiver qui ramèneront au-dehors l'économie et la pudeur. On prend sa douillette quand il gèle, et l'on quitte les manches courtes à la même époque à-peu-près où l'on cesse de manger du melon.

EVARISTE.

CONSEILS DE LA FOLIE.

V iens, Folie, me guider s'il faut qu'avec un... par!
E n ton honneur, ici, je grimpe au Mont-Par... nasse,
R esterais-je en chemin! ma foi j'en ai peur,... car
S ans arriver, plus d'un s'est rompu la car.... casse:
A uteurs, vous le savez, c'est un vrai casse- .... cou.
« L aisse (m'a-t-elle dit) d'Hippocrène l'eau... pure
» A ceux qui trop parfaits végètent sans un ..... sou;
» F ais moi force pamphlets, débite mainte or ... dure,
» O n va te couronner dans plus d'un carre ..... four!
» L es fous, (il en est tant,) prôneront ton ouv.. rage,
» I mpertinens et sots, tous te feront la ..... cour,
» E t l'or et les honneurs deviendront ton par ... tage. »

DEPEUILLE *de Soissons.*

BOUTS-RIMÉS-ACROSTICHE.

Viens, sémillant Momus, *inter Deos impar*, (1)
Égayer, chaque jour, un Enfant du Parnasse.
Boire est mon seul bonheur : même à Madagascar,
Moi j'étois obligé de porter ma carcasse,

Au risque de m'y voir maigrir comme un coucou,

La gaîté m'y suivant, n'y serait pas moins pure.
Le Paris n'ai-je pas souvent ri, sans le sou?

Masse que soixante ans cette gaîté me dure!
Qui, tant que je verrai ma viande cuire au four,
Libre, joyeux, du sort je braverai la rage.
Il est beaucoup de Dieux à qui l'on fait la cour,
Être aimé de Momus me plaît bien davantage.

J. B. Delcros *du Puy*.

Ces bouts rimés, malgré leur extrême difficulté, ont été remplis de cinq autres manières par des abonnés de Marseille, de Niort et de Soissons.

MA BIBLIOTHÈQUE.

Je voulois passer pour auteur, et j'avois fait provision de livres; mais quelle étoit mon erreur! Mes lectures ont tué mon imagination, et je ne puis plus rien composer depuis que je deviens habile.

Par malheur, j'ai un jugement sain, et de plus beaucoup de modestie; vous allez vraiment en juger: mon jugement me fait admirer les génies que j'ai là devant moi, reliés en veau et en basane; ma modestie me fait désespérer de les égaler

(1) Toi, qui n'as point de pareil parmi les Dieux.

jamais, et s'il faut rester dans le bas étage, s'il faut végéter dans la foule, à quoi sert d'écrire? autant voudroit tout-à-l'heure se noyer!

O que je regrette le tems de ma complète *innocence* et de mon ignorance naïve! tout alors pour moi étoit merveille, tout s'offroit vierge à mon esprit; je faisois des poëmes, des romans, que je croyois de création neuve, il me sembloit qu'ils avoient tout le coloris de la jeunesse; et depuis, ô ciel! j'ai reconnu qu'ils avoient bien plutôt toutes les rides de la caducité. Je voulois être original, et l'on m'a traité de plagiaire!

Tout a été dit, tout a été fait. S'il sort de votre cerveau quelque proposition brillante, aussitôt l'envie s'en empare, et l'analyse et la censure. On retrouve vos belles paroles dans deux ou trois auteurs anciens, et l'on vous traîne sans pitié à la suite des plus serviles imitateurs. Vous vouliez être à vous seul votre maître, et l'on vous fait disciple de Pythagore ou de Zénon. *Ce trait*, s'écrie-t-on, *est d'Alphée*, *ces images sont de Simonide*, *cette pensée est d'Anacréon*. Mais ce n'est pas toujours à ceux-là qu'on vous compare; on vous oppose le plus souvent des noms obscurs et décriés, propres à amortir vingt courages.

Quand je vois ces doubles rangs de volumes de Voltaire, quand je parcours seulement des yeux ces œuvres de J.-J. Rousseau, de Bossuet, de Buffon, de Corneille, je courbe mon front vers la terre et je jette ma plume aux vents. Les peuples seront suffisamment éclairés sans moi, et il n'est pas besoin que je me mette en nage pour régenter le genre humain!....

Livres maudits que je recherche! livres chéris que je déteste! vous faites le charme et le tourment de ma vie. Je me lève avant l'aube pour m'enfoncer dans l'étude de vos pages philosophiques, et puis, dans certains momens de folie, je vous ferme et vous déchire pour m'abandonner à mes propres inspirations.

Un jour, me dis-je, les fruits de ma verve, recueillis par une main amie, figureront sur les tablettes de quelque amateur. On prêtera *mes œuvres* à quelque beauté mélancolique, pour la distraire de ses sombres rêveries. Aimable lectrice, si vous saviez jusqu'à quel point je m'intéresse à vos plaisirs, vous me traiteriez avec bienveillance. Que je vous sais gré de mettre un peu d'importance à ces réflexions qui ne visent pas à la

profondeur, mais qui ne sont peut-être pas cependant dépourvues tout-à-fait de sens commun. Avouez-le, vous trouvez que je n'allie pas trop mal le sentiment et la gaîté.... Vous riez? Ah! de grâce, ne me tournez pas en ridicule, un sarcasme m'anéantiroit, car je n'ai pas de ces réputations robustes qui tiennent tête aux quolibets. Traitez-moi avec indulgence, et en remettant le livre à sa place, notez, je vous prie, quelques passages pour les citer avec complaisance dans vos cercles de bon goût.

Les phrases d'un écrivain de mon espèce gagnent considérablement à passer par une jolie bouche, et je sens qu'il ne faut rien moins qu'un tel aide pour faire agréer mes discours.

Mais je vois le cruel Aristarque qui coupe en morceaux mes ouvrages; il les dénigre, il les déprise, et voilà, grand dieu! mes in-octavo, mes in-douze qui descendent chez monsieur l'épicier, pour envelopper le savon de la blanchisseuse ou le fromage de l'élève en droit.

O fortune, ô revers, ô vicissitudes de la terre! à quoi vous exposez notre gloire, et comme vous souillez nos lauriers! Tous ces livres dorés sur tranche, quels qu'en soient d'ailleurs les auteurs, doivent un jour tomber en poussière. A vrai dire, c'est une consolation pour les écrivains *subalternes*, de voir que rien ici-bas ne résiste pas plus qu'eux aux lois fatales de la destruction. Il y a un gouffre, une mort où tout devient égal et pareil. Un incendie brûla en Egypte les Racine et les Pradon du tems, les Boileau et les Cotin du Nil; et le grand fleuve d'oubli doit entraîner dans sa course le lourd bagage de Moréri et les feuilles volantes de Lafare!

ERNEST **.

M. Staub, marchand tailleur, rue St-Marc, n° 15, nous invite à annoncer qu'il n'est ni parent ni associé d'un autre tailleur qui vient de s'établir même rue, n° 25, en mettant au-dessus de sa porte : *Staub et compagnie.*

Au lieu de 2500 francs, l'agrafe dont nous avons parlé dans le dernier numéro, page 329, a coûté 25,000 francs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES.

Non-seulement on met un transparent lilas ou rose sous la passe de beaucoup de chapeaux de gaze ; mais, au lieu de plisser cette passe à gros plis, on y forme des losanges, qui la font paroître comme gauffrée. Avec des passes unies, on voit des calotes rayées à côtes comme un melon : une rangée de bouffettes de ruban sépare ce melon en deux parties égales.

Lorsque ni la calote ni la passe d'un chapeau de gaze ou de crêpe ne sont *ouvragés*, les modistes le parent ordinairement d'une couronne de fleurs. Sur quelques chapeaux blancs, on voit des couronnes entièrement composées de roses de Provins, ou de marguerites bleues. Sur quelques autres, ce sont des roses couleur de rose, qui alternent avec des grappes de chasselas. Beaucoup de couronnes sont alternativement composées de roses mousseuses et de marguerites, ou de marguerites de deux ou de trois couleurs. Quant au bord des passes, on est revenu aux ruches de tulle.

Les coques, au bas de la forme des chapeaux de paille, sont rares ; mais le voile de gaze est un accessoire journellement employé.

Quoique l'application des tresses de paille sur du tulle, pour y former des rayures, soit un travail long, on voit non seulement des chapeaux à bord étroit, mais de grandes capotes de tulle ainsi rayé.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1834.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1834.)

Chapeau de paille d'Italie. Voile de gaze. Robe de perkale, à guimpe, garnie de remplis.

N°. 44. (Vingt-troisième Année.) 10 Août 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On n'a donné que sept nouveautés en juillet ; le mois d'août sera plus productif : il en a déjà paru cinq, qui toutes ont réussi. Celle dont le succès paroît devoir se maintenir longtems, est l'opéra joué à Feydeau sous le titre d'*Edmond et Félicie*. *Un Dimanche à Passy* est un tableau assez ingénieux et digne du Vaudeville. Il y a également de l'esprit dans le quiproquo des Variétés, intitulé : *Alfred et Félicie*. Le théâtre de la Porte St-Martin prépare à grands frais *Vallace*, avec trois décorations nouvelles.

*

On a envoyé, pour la prochaine exposition des produits de l'industrie française, des *toiles métalliques* d'un tissu beaucoup plus fin que celui des toiles dont on se sert dans les manufactures de papier.

Le perfectionnement des *toiles inflammables* a aussi occupé nos artistes. Nous verrons, au Louvre, des coulisses de théâtre qui ne redoutent ni le feu des quinquets, ni la flamme du gaz hydrogène.

Manière délicate de donner une leçon à sa femme.

M. et Mme A. ont, en face de leur appartement, trois ou quatre jeunes gens qui sont toujours à lorgner et à faire des

mines. Mme A. s'arrêtoit sur le balcon, devant eux, et (peut-êt e sans y penser) restoit rêveuse, les yeux fixés sur ses voisins. Son mari, qui s'en apperçoit, lui prend doucement la main, et, la tirant de la léthargie, lui dit en souriant: *Fais-y attention, mon amie, ces étourdis vont s'imaginer que tu les regardes.*

Mme T., que mille fois on a comparée à une fleur, a pris les flatteurs au mot, et comme elle ne sort plus depuis huit jours, et qu'elle vit, pour je ne sais quelle cause, dans la retraite et l'obscurité, elle dit qu'elle *s'étiole.*

Depuis quelque tems, l'on a fait en France une importation de singes très-considérable: les plus petits sont les plus recherchés.

Le peuple a des expressions à lui, qui sont aussi concises qu'énergiques.— D'où viens-tu, Javotte? — De chez Mlle *Chicorée*, à qui je porte tous les jours un bouquet pour un billet gratis. (Mlle Chicorée est une actrice très-maigre, qui s'entoure, de la tête aux pieds, de festons, de découpures et de falbalas).

Un chapeau à passe affaissée, c'est *le coup de poing*; à pli dans le milieu de la passe, c'est *la gouttière.*

VILLE DE FOURS. — ÉPOUSAILLES.

Nous transcrivons ce que nous venons de lire dans un livre de M. Henry, ayant pour titre: *Recherches sur la géographie et les antiquités du département des Basses-Alpes.* Ce livre, fort bien fait et fort bien écrit, est une nouvelle preuve des connoissances répandues dans les provinces, et un des premiers fruits des mesures prises par le gouvernement pour ces investigations par-tout le royaume.

La ville de Fours est située dans une vallée qu'entourent de hautes montagnes. Longtems par-là elle fut préservée du fléau des invasions. Les Romains, qui avoient pourtant de si bons yeux et une si grande avidité, ne l'apperçurent pas d'abord, et portèrent plus loin leurs ravages, lui laissant quelque tems encore goûter les charmes de l'indépendance. Mais

à la fin (et ce fut sous Auguste) il fallut céder et se rendre ; il fallut subir la loi commune et se courber sous le joug. Du moins alors même conserva-t-on une foule d'usages de l'ancienne patrie, usages qui se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Nous avons (par le titre de notre article) promis de parler des mariages *fournaisiens*. Avant tout, nous ferons remarquer que les femmes de la ville et de la vallée ne se marient *jamais* hors de leur pays, et que les hommes ne vont non plus que très-rarement prendre leurs moitiés au loin.

« Quinze jours avant celui de la noce, on procède aux » fiançailles. Les parens de part et d'autre s'assemblent au » domicile de la prétendue, et, après une demande d'union » réciproque, le plus proche parent de la fille la conduit » dans une chambre où elle est suivie par son futur époux. » Les jeunes gens, *restés seuls un instant*, reviennent au mi- » lieu des deux familles, dont ils embrassent tous les mem- » bres, en nommant chacun d'eux par le dégré de parenté » qui existera après l'union ; ils promettent de s'aimer tou- » jours. Les parens proclament sans délai le mariage, qui est » annoncé au-dehors par des coups d'armes à feu. Cette cé- » rémonie et le repas qui la suit ne se font jamais avant mi- » nuit.

» Le jour des noces, au moment de se rendre à l'église, » le père ou le plus proche parent de la nouvelle épouse, lui » présente un verre plein d'eau, et dans lequel il a jeté une » pièce d'or ou d'argent, pour lui marquer que ce sont les » derniers soins qu'elle recevra de lui. La jeune fille boit » l'eau, prend la pièce de monnoie, et se met à pleurer, cir- » constance d'obligation, parce que ces pleurs doivent té- » moigner le regret qu'elle a de quitter ses parens pour suivre » un étranger. »

Je fais observer que l'auteur parle toujours des *jeunes gens*, de la *jeune fille*, de la *jeune épouse*. Il paroît donc qu'on ne se marie dans ce pays-là que quand on est jeune. Aussitôt que l'on a pris de l'âge et que les cheveux commencent à grisonner, il faut renoncer aux *délices de l'hymen*, et s'en tenir aux *douceurs de l'amitié*.

« Après la messe, l'épouse est conduite vers une pointe » de rocher qui s'élève seule au milieu d'une petite place, » non loin de l'église, et qu'on appelle *la pierre des épousées*. » Elle s'y assied. Cette pierre porte une entaille pour rece- » voir le pied droit de la mariée : le pied gauche n'est point » soutenu et reste en l'air. L'épouse reçoit les embrassemens

» de tous ses parens, qui lui donnent chacun un anneau. Il » arrive, quand les familles sont nombreuses, que les dix » doigts de la dame sont couverts de ces bagues.

» A peine le dernier anneau est-il placé, qu'il se livre un » simulacre de combat entre les voisins de l'épouse et ceux » de l'époux. On se bat avec d'autant plus d'ardeur que l'af- » fection et l'estime sont plus grandes. Quand le combat a » cessé et que la paix est rétablie, on s'achemine vers la mai- » son de l'époux, dont la porte se trouve fermée.... »

C'est un signe qu'il ne l'ouvre pas à la première venue. Mais enfin sa belle se fait reconnoître et les deux battans cèdent à cette voix chérie. « On présente trois petits pains à la *jeune* » *épouse*, elle en donne deux à ceux qui sont dans la mai- » son et un à ceux qui sont dehors. Cette distribution iné- » gale est l'emblême de l'économie et la marque sûre que » l'on prodiguera ses soins aux gens de l'intérieur de préfé- » rence aux étrangers. »

Toutes ces cérémonies ont but moral, comme on voit, et il seroit bien utile qu'on introduisît l'usage de ces leçons dans nos grands mariages de la capitale, où l'on oublie si souvent l'économie et la juste distribution des choses!

« Avant d'entrer dans la maison nuptiale, on offre aux » époux de la soupe en une seule assiette, pour leur faire » entendre qu'ils doivent désormais vivre en commun. »

Ceci par exemple seroit indispensable à Paris. Dans cette ville cruelle et folle, trop souvent fut répété le scandale de deux époux ne l'étant que de nom et ayant leur lit, leur chambre, leurs chevaux, leur maison chacun à part, comme des inconnus, comme des ennemis!....

Mais à Fours, les mœurs se sont conservées pures à travers les siècles, et quand on a lu le livre dont nous venons d'extraire quelques passages, on est tenté d'aller s'enfermer et vivre au fond de ces vallées.

EVARISTE.

STANCES A ELVIRE.

Sitôt qu'à mes regards s'offre la jeune Elvire,
Mille désirs secrets m'agitent tour-à-tour:
Je voudrois lui parler; je me trouble et soupire.
O mon cœur, apprends-moi si c'est là de l'amour.

L'ai-je entendue ? Alors mon oreille attentive
S'enivre des accens de son cœur sans détour ;
Tout en elle me plaît, me séduit, me captive.
Dis-moi donc, ô mon cœur, si c'est là de l'amour.

Si quelqu'heureux mortel l'entretient à ma vue,
Et si d'elle il obtient un seul mot de retour,
Mon cœur tremblant éprouve une peine inconnue.
Dis-moi donc, ô mon cœur, si c'est là de l'amour.

Absente, l'univers n'a plus rien qui me touche ;
Présente, je me crois au céleste séjour ;
Un trône me plaît moins qu'un souris de sa bouche.
Dis-moi donc, ô mon cœur, si c'est là de l'amour.

ALBERT-MONTÉMONT.

LE DENTISTE DES DAMES, *par Joseph* Lemaire.

Seconde édition (1).

Dans le premier chapitre, qui est consacré à la première dentition, M. Lemaire conseille de substituer des hochets de gomme élastique à ceux de cristal, de corail, ou d'ivoire ; il combat, dans le second, le préjugé funeste qui s'oppose au redressement des dents et à leur extraction lorsqu'il s'en trouve de surabondantes. Dans le troisième chapitre, il signale ces pensionnats, où les jeunes demoiselles pensent beaucoup plus à entretenir la blancheur de leurs mains que celle de leurs dents, à se rogner les ongles qu'à prier qu'on leur fasse limer une ou deux dents qui commencent à se carier ; dans le quatrième, il parle du soin que les jeunes personnes de quinze à seize ans doivent avoir de leur bouche jusqu'à ce qu'elles soient mariées ; dans le cinquième, il s'adresse aux

(1) Un volume in-12 de 220 pages, orné de quatre gravures en taille-douce et du portrait de l'auteur. Prix, 3 fr., et, port franc, 3 fr. 75 cent. A Paris, chez l'auteur, quai de Conti, n° 3, et chez Béchet aîné, libraire, quai des Augustins.

femmes mariées ; dans le sixième, aux femmes âgées; dans le septième, il prouve que les dents artificielles conservent plutôt celles auxquelles on les attache qu'elles ne les font tomber; dans le huitième, il fait sentir à quels dangers s'exposent les femmes qui, dans un climat variable comme le nôtre, se vêtissent légèrement; dans le neuvième, il donne des préceptes généraux pour conserver de bonnes dents jusqu'à l'âge le plus avancé. « J'ai observé, dit-il, qu'une grande partie des maladies internes ne détruisent pas autant de dents par leur influence, que la négligence et la malpropreté par la leur. »

Mais, pour blanchir les dents, M. Lemaire ne veut pas qu'on ait recours aux acides. « Croyez, dit-il, que vous ne forcerez pas la nature. »

VOYAGE A FLEURY.

C'est ma promenade favorite. Tantôt je vas à Fleury par Sèvres et tantôt par Vaugirard.

Quand je vas par Sèvres je me fais conduire jusqu'au pont, en barque ou bien en gondole, (gondole à roues, barque à voile) de là prenant à gauche, je remonte la Seine par Moulineaux, je gagne à pied l'*Ermitage* et le *Val*, et j'arrive à Fleury par une gorge entre deux collines où la chaleur à midi est étouffante, dieu merci.

Quand je vas par Vaugirard, je puis passer à Issy ou à Clamart, prendre par champs ou par les vignes, ou bien suivre la route pavée ; le pavé est pour les jours de cabriolets et de calèches ; le chemin des vignes est pour les piétons et pour les momens de philosophie. Je fais le voyage avec un livre et je n'entre que pour dîner chez l'ami qui m'attire en ces parages, indépendamment de la beauté du site et du charme des environs.

Fleury date de loin. Les chroniques le font remonter jusqu'au 12e siècle. Probablement il y existoit des maisons ou des cabanes avant ce temps-là même. Car nos érudits ont la prétention d'assigner les origines des villes orgueilleuses et des plus modestes hameaux ; mais le passé se joue de leur vaine science et l'acte de baptême des monumens de cet univers

est inscrit sur des registres où les plus habiles ne peuvent lire.

Quoi qu'il en soit, le petit bourg de Fleury est un des plus agréables des environs de Paris. Il est appuyé contre un côteau, abrité par un bois, et il s'étend le long d'un vallon délicieux. En face est Meudon, plus grand et plus magnifique, mais moins retiré, moins aimable. Meudon a vu les fêtes de l'Olympe ; Fleury, plus humble, se contente des jeux d'Epicure et des plaisirs des simples mortels.

Le parc royal a une de ses portes dans ce village et près de la maison du garde; sous de beaux arbres, que la hache du bûcheron respecte depuis des siècles, on a dressé une *tribune aux violons* qui fait un joli train le dimanche.

Des beautés ravissantes s'y rassemblent ces jours-là comme par enchantement, on s'y presse, on s'y porte, et l'on y saute pour le moins aussi haut qu'à l'Opéra, sans grimaces et sans contorsions.

J'y vis, dimanche dernier, une jeune dame en robe à manches courtes, sur un jupon de taffetas frais, avec un petit chapeau fait en découpures de papier rose, appliquées par bandes en façon d'écailles et le tout surmonté de vrais marabouts.

Il y avoit aussi un chapeau de soie, bleu, à bord étroit tout autour et qui ombrageoit à demi la plus jolie tête du monde.

Je remarquai enfin un chapeau de paille, à jour, chargé de fleurs et d'épis, que portoit une nymphe que les filles de Tempé n'auroient pas reniée pour une de leurs sœurs.

Quant aux cavaliers c'étoit l'élite de la capitale ; à travers les *balancés* et les *queues du chat*, l'esprit partoit comme des fusées et ce feu roulant ne cessa que lorsqu'on annonça les *chandelles romaines*, les *soleils*, les *temples d'artifice* et un *bouquet* superbe qui, après une illumination brillante, nous laissa tout-à-coup dans une obscurité qui eut bien aussi son mérite.

Chacun regagne sa voiture ou son château. Les fantassins s'arment de leur canne, quelques élégans montent à cheval et l'on se fait des adieux tendres, dans l'espérance de se retrouver *le dimanche prochain au plus tard !*

***

MODES.

Ce que les chapeaux offrent de plus remarquable, est la garniture du bord, qui, depuis quelques jours, consiste en une espèce de dentelle formée de gances rondes en soie platte, nattées à jour. Cette garniture, qui dépasse le bord plus ou moins, est rarement de la couleur de la passe. Sur le rose, qui est la couleur dominante, on voit du jaune paille, et du lilas sur du blanc. La garniture dont nous venons de parler, n'a point exclu le ruban de satin qui se plisse sous la passe.

Beaucoup de couronnes de fleurs sont uniquement composées de marguerites; on les pose au haut de la passe. Quelquefois, à leur place, figure une rangée de crevés en ruban uni. Chacun de ces crevés a cinq ou dix cannelures; ils sont disposés en biais.

Quelques passes de chapeaux de gaze, gauffrées à losanges, ont, à chaque angle, un pois de couleur, bleu de ciel, par exemple, ou rose. On fait dans quelques magasins des chapeaux qui paroissent zébrés en lilas, en rose, en vert, etc. Ce sont des rubans égyptiens, rapprochés et cousus qui produisent cet effet.

Jusqu'ici tous les sautoirs avoient été en cachemire ou en soie; on en voit, depuis quelques jours, en dentelle noire: il y en a aussi en perkale brodée.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1835.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1835.)

Chapeau de crêpe; La Passe ornée d'une ruche de tulle et d'une blonde Robe de toile à remplis ceintrés. Sautoir de cachemire.

N°. 45. (Vingt-troisième Année.) 15 Août 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On vient de mettre en répétition, à l'Opéra-Comique, *le Testament et les Billets doux.*

La première nouveauté qui paraîtra au Vaudeville, a pour titre *le Drapeau français*, action militaire, tirée du siècle de Louis XIV. On verra ensuite *la Visite du Prince*, dont le sujet est une mystification historique.

***

Une jolie femme, accoutumée à être fêtée dans sa province, mais dépitée du luxe de Paris, et furieuse d'avoir été à peine aperçue au milieu de cent heureuses rivales, s'écriait : « Ah ! » le vilain séjour, l'horrible lieu, où l'on rencontre à chaque » pas des gens qui vous écrasent et vous oppriment ! »

Nous avons parlé d'un trophée d'armes en miniature, qui doit être exposé au Louvre. L'on y verra aussi un canon en vermeil, qui n'a que sept pouces de longueur ; les ferremens sont d'acier poli, et des pierres précieuses tiennent lieu de cloux.

Lorsque l'on présente un bouquet, c'est, maintenant, en fleurs durables. Un seul fleuriste, M. Gabet, rue Saint-Honoré,

n.° 283, près le passage Delorme, a vendu, le 14 août, plus de soixante rosiers artificiels.

Naguères, on peignait en vert les corbeilles de fleurs; c'est maintenant en jaune.

A force de multiplier les glaces, on avait rendu, au Palais-Royal surtout, la décoration des cafés uniforme. De là vient que les curieux se portent en foule au *Café oriental*, qui offre, outre les glaces, des figures en pied et des attributs fort bien peints.

Les travaux de ce café ont été dirigés par M. Toussaint, architecte attaché à la maison du Roi.

Une jeune ouvrière fort gentille entrait tout-à-l'heure chez ma femme; elle avait une robe neuve, brillante et fine. On lui en a demandé le prix : 10 francs, a-t-elle répondu.

Dix francs quatre aunes de perkale imprimée!

Les petits-maîtres qui ont paru au *Bal de Frascati*, étaient presque tous en pantalon large : pantalon blanc, pantalon de nankin; quelques-uns (les danseurs surtout) en pantalon de casimir noir.

On connait le poême de Casti: *Gli Animali parlanti*. Ouvrage à-la-fois si gai et si sérieux, si vanté, si critiqué; moins naïf et plus hardi que La Fontaine, il fait tenir à Monseigneur L'ours des propos très-bons à être médités par ceux qui sont appelés à conduire les autres hommes. Quel dommage que l'auteur avant d'écrire n'ait pas connu la fille du célèbre docteur ***! C'est une personne charmante et qui a un tact merveilleux pour faire l'éducation des bêtes, elle en a toujours une douzaine à sa suite. Elle possède surtout en ce moment une pie, un perroquet, et un merle qui font, par cent discours miraculeux, l'admiration des passans. Ils auraient fourni une foule de curieux épisodes au poète. Mlle *** a un serin qui dit très-distinctement *fifi mignone*, et quelquefois il a l'air de se moquer de sa maîtresse. Le moineau la suit comme un chien, et le singe, s'il ne parle pas, n'en a pas moins d'éloquence, à sa mode et à sa manière; ses gestes ont une expression étonnante. Le magot sait fort bien distinguer les jolies femmes d'avec les laides.

Mlle. *** avait aussi un mouton d'Espagne, mais il fut atteint de la clavelée et on le changea contre quatre poulets maigres, qui, élevés à la brochette, sont grands aujourd'hui comme père et mère. Ils dansent au son du violon comme les chevaux de Franconi.

LA BRODERIE.

« S'occuper, c'est savoir jouir. »

VOLTAIRE.

Je venois de visiter, avec Mme. de N..., une manufacture de bas de fil. Voilà, me dit-elle, un des objets qui ont le plus influé sur l'éducation des femmes.

Je fus un peu surpris de cette réflexion. Elle poursuivit ainsi :

Autrefois, dans les familles, les jeunes personnes travailloient au tricot, et y employoient beaucoup de temps. Souvent une paire de bas un peu fins occupoit une jeune demoiselle pendant deux mois entiers ; à peine pouvoit-elle s'occuper d'autre chose.

Je vous comprends, lui dis-je. Depuis l'invention de la machine que nous venons de voir, à quoi bon de jolis doigts se livreroient-ils à un travail monotone, lorsqu'un métier, en une heure, fait autant d'ouvrage que les plus adroites mains du monde dans une semaine ? Et je vois les conséquences que l'on peut tirer de cela : en effet, il faut se faire une autre occupation ; et, dès-lors, on voit les mères de famille s'environner de jeunes personnes,

Toutes sachant broder, aussi sages que belles,

comme dit La Fontaine. Mais la broderie demande un œil exercé, pour tracer des dessins élégans et réguliers : il faut donc apprendre à dessiner ; il faut aussi savoir nuancer agréablement les couleurs, et l'on étudie la peinture. On veut faire des travaux dignes d'Arachné et de Minerve elle-même :

L'aiguille, s'animant sous le dé qui la presse,
A travers les tissus, serpente avec souplesse ;
Et bientôt nous voyons, sous des doigts délicats,
Les calices des fleurs arrondir leurs appas.

Observez aussi, reprit alors Mme. de N... que, chez nous

autres femmes, l'attention se lasse bien plus vîte en brodant que lorsque la main se livre à l'exercice du tricot. Dans les intervalles de repos, on fait de la musique, on étudie la grammaire, l'histoire, la géographie, la mythologie . . .

Et quelquefois, repris-je, la littérature et même la poësie :

C'est ainsi que plusieurs familles
Ont vu quelquefois leur salon
Se transformer en Hélicon,
Dont les Muses étoient leurs filles,
Dont leur fils étoit l'Apollon.

Je me souviens, ajoutai-je, que dans la comédie intitulée *le Triomphe des Dames*, par Demoustier, une dame disoit avec un peu de malice :

Apprenez, quoiqu'on en puisse dire,
Qu'il vaut encore mieux tricoter que médire :
On fait des bas de plus et des péchés de moins.

Et une autre dame ajoutoit, plus malicieusement encore :

L'un n'empêche pas l'autre.

En effet, ces aiguilles s'agitant sans cesse de la même manière entre les doigts, occupoient trop peu la tête des jeunes personnes. L'imagination alloit loin, lorsqu'on se livroit à un exercice qui ne réclamoit qu'une attention bornée. Il n'en est pas ainsi de la broderie : à peine laisse-t-elle le temps d'écouter la médisance ;

Aussi, quoiqu'en puissent dire
Nos satiriques beaux esprits,
On voit qu'aujourd'hui dans Paris
La médisance a perdu son empire.

J'admire, comme vous, Madame, les heureux résultats de la machine à faire les bas ; et je serois charmé d'examiner avec vous les produits de l'industrie nationale, que nous verrons cette année exposés, au Louvre, le 25 août.

J'y trouverois double avantage :
Plaisir d'abord, et votre esprit orné
Me feroit mieux sentir le prix de chaque ouvrage :
C'est la première fois que l'on verroit, je gage,
Une Muse en *cicerone*.

J. P. B.

VOYAGE SUR LES BORDS DU RHIN, DANS L'AUTOMNE DE 1817, OU ESQUISSE DES COURS ET DE LA SOCIÉTÉ DE QUELQUES ÉTATS D'ALLEMAGNE. *Traduit de l'anglais par le traducteur du Voyage de Maxwel en Chine* (1).

Les fortunes étant bornées, les réunions dans les petites cours de l'Allemagne ne consistent guères qu'en cercles du soir. « En général, dit l'auteur du *Voyage sur les bords du Rhin*, ces cercles sont agréables et il y règne beaucoup de familiarité. Vous êtes accueillis avec un empressement amical qui prouve l'hospitalité naturelle des Allemands. Une ou deux maisons de la première noblesse ou d'ambassadeurs sont ouvertes généralement tous les soirs au grand monde, et une fois présenté, vous êtes sûr d'y être bien reçu.... Le thé, préparé par Mlle la Comtesse, ou Baronne, circule depuis sept ou huit heures, jusqu'à neuf ou dix. Lorsque l'assemblée est nombreuse, et que la conversation languit, faute d'intérêt pour la soutenir, ou de nouvelles pour l'alimenter, on dresse des tables de jeu pour les papas, chamarrés de croix et de décorations, tandis que les jeunes gens trouvent une ressource qui ne leur manque jamais, dans une walse impromptu, ou dans les jeux de *Comment l'aimez-vous? Pourquoi l'aimez-vous? Qu'en voulez-vous faire?*.... L'art de tirer les cartes, la bonne aventure et toutes les petites sorcelleries de salon, amusent souvent un cercle de douairières pendant toute une soirée; et, à l'aide d'un talent supérieur dans ces arts mystiques, et d'autres qualités agréables, un jeune bourgeois entreprenant peut parvenir quelquefois à franchir la barrière de la naissance, et à se faufiler dans les cercles du grand monde.....

« Le jour de la fête du souverain, ou de quelque personne de sa famille, est une époque qui met toute la ville en mouvement. De grandes promotions ont lieu; beaucoup de simples barons sortent du cabinet transformés en excellences; les croix et les cordons pleuvent de tous côtés, depuis la grande croix de l'ordre de son altesse, qui brille sur la poitrine des grands dignitaires de la cour, jusqu'aux décorations de la quatrième ou de la cinquième classe, que porte le fourrier ou le major-d'homme, qui figure à table, derrière la chaise du prince. La parade est d'une splendeur plus qu'ordinaire, toutes les troupes sont dans leur plus bel uniforme..... A deux ou trois heures,

(1) Un volume in-8° de 446 pages. Prix: 7 francs, à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc Feydeau, n.° 20.

le grand banquet commence ; il se distingue des dîners ordinaires par la présence d'un grand nombre d'étrangers, par les livrées neuves des domestiques, les costumes superbes des courtisans, les longues queues, la double quantité de rouge et de diamans dont les dames sont couvertes... La représentation qui se donne le soir à l'Opéra est la plus brillante de toute l'année.... La journée se termine ordinairement par un grand bal donné par un ambassadeur ou par quelque auguste personnage de la capitale.....

« Il est impossible de fréquenter la société en Allemagne sans être frappé du peu de considération que les femmes paraissent y obtenir. Est-ce la cause ou le résultat de la douce humilité de manières qui les distinguent? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider : depuis la femme du paysan qui travaille dans les champs sans bas et sans souliers, jusqu'aux beautés de la cour qui brillent dans les salons, toutes ont l'air d'esclaves humblement soumises..... L'épouse ou la femme d'un ambassadeur français est ordinairement la personne la plus intéressante du cercle de la cour. Lorsque la française entre dans le salon d'un air à-la-fois léger et gracieux, tout dans sa personne, depuis sa coëffure élégante jusqu'à ses souliers mignons, sert à faire ressortir ses moindres avantages. Les dames allemandes sont souvent plus belles, mais elles n'ont ni sa taille svelte et dégagée, ni son air d'aisance, au milieu duquel il serait impossible d'apercevoir la plus légère trace de gêne ou de contrainte... La française est aimable et enjouée ; elle n'a pas l'air de songer à sa toilette, quoiqu'elle ne l'oublie pas ; elle jouit paisiblement de son triomphe au milieu du cercle d'adorateurs qu'elle est sûre d'attirer autour d'elle. Veut-elle introduire quelque jeu dans la société, ou proposer quelque partie de plaisir, c'est avec une grâce irrésistible qui a triomphé, avant même que les dames allemandes aient eu le tems de consulter la dignité et le décorum. »

LE TRÈFLE DU BONHEUR.

Sujet proposé le 10 *juin.*

Mieux que l'Amour, l'*Amitié* me console ;
La Fortune jamais ne me sert de boussole ;
Mais l'*Aisance* fite mes jours,
Et la *Santé* m'accompagne toujours ;
Ainsi, de ma douce existence
Le trèfle est, la *Santé*, l'*Amitié*, puis l'*Aisance*.

BOUSSARD, *de Bruxelles.*

LE TRÈFLE DU BONHEUR.

Amour, Estime, Amitié.

Dans mes vers, pas toujours heureux,
Je vais esquisser, pour vous plaire,
Ce qui peut rendre l'homme heureux.
Le bonheur n'est qu'imaginaire :
Dans le portrait que j'en vais faire,
Je crains de ne pas être heureux.
Vous le savez, La Mésangère,
Dans ce monde, pour être heureux,
Certe, il est plus d'une manière.
Sur son or, fermant sa paupière,
Harpagon n'est-il pas heureux ?
Tel homme à qui la gloire est chère,
Sans elle ne peut être heureux ;
Et tel, lorsqu'il fait bonne chère,
Se croit l'être le plus heureux.
Collin caresse sa bergère,
On lui sourit, il est heureux.
S'il ne vidoit cent fois son verre,
Grégoire seroit-il heureux ?
Vous le voyez, sur cette terre,
Chacun à sa guise est heureux.
Quant à moi, j'adore Glycère,
Et son *amour* me rend heureux.
Deux fois elle m'a rendu père,
Je suis un père très-heureux.
Parmi ceux que je considère
Mon choix est constamment heureux.
Pour eux mon *estime* est sincère,
Et j'ai la leur, c'est fort heureux.
Je console dans leur misère
Et le pauvre et le malheureux.
Chacun en moi regarde un frère,
Cette *amitié* me rend heureux.
Dites-le moi, La Mésangère,
Est-ce ainsi qu'on peut être heureux.

ENVOI.

Voilà comment je le compose
Ce divin trèfle du bonheur :
Vous l'envoyer pas trop je n'ose,
Il est si simple, et j'ai tant peur
Que, dans le bon genre, on en glose,
A plus d'un il fera pitié.

J'aurai, selon eux, oublié
D'accorder toute préférence
A la grandeur, à l'opulence.
On n'aura pas tort, car en France,
(J'en suis vraiment humilié),
L'Amour, l'Estime et l'Amitié,
Hélas ! ont si peu de puissance !

J. B. Delcros, *du Puy*.

Deux abonnés, l'un de Bordeaux, l'autre de Bourges ont traité le même sujet.

Le 40.ème Numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* vient de paraître au bureau du Journal des Dames.

MODES.

On double en crêpe rose, ce qui n'est pas nouveau, beaucoup de chapeaux de gaze. Après le rose, la couleur la plus à la mode est le lilas. Les garnitures en ruban large, cousu à plat (voyez la gravure 1837), sont toujours en usage. Au lieu de raies droites, formées avec de petites gances de paille, c'est quelquefois un large point d'Hongrie, dessiné avec ces mêmes gances, qui orne la passe de quelques chapeaux de gros de Naples blanc. Quelques chapeaux de paille d'Italie ont un ornement bien simple; c'est un demi-fichu de gaze en marmotte.

Nous avions, dans la forme des chapeaux parés, des tissus de paille, des tissus de cordonnet; voici maintenant des chapeaux faits avec des cylindres de papier roulé. Ces cylindres sont de la grosseur d'un tuyau de blé : de distance en distance, un fil de laiton les soutient; nous en avons vu en lilas et en rose.

Au lieu de colerette, quelques élégantes portent un collet rabattu sur la pélerine. Outre la garniture festonnée et brodée, quelques pélerines ont, en forme de rayons, de larges bandes brodées.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1836 et 1837.

Le 20 de ce mois, paroîtront les Gravures de *Meubles*, 485 et 486.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1.er ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1836.)

Chapeau de paille d'Italie, orné de roses et d'épis. Robe de perkale, à tablier, garnie en mousseline. Souliers et Guêtres de batiste écrue.

(1837.)

Chapeau de paille, garni d'un ruban de satin sous la passe.
Redingote de perkale, à collet garni de mousseline. Ceinture de maroquin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 46. (Vingt-troisième Année.) 20 Août 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

TIMBRE ROYAL 5c. SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les duels se multiplient d'une manière déplorable; presque tous ont pour motifs des articles de journaux. Faut-il donc, en temps de paix, prolonger ainsi la guerre? Jadis nos preux ne se battaient que pour la dame de leurs pensées, et la cause en était trop honorable pour être blâmée.

*

Les objets fournis par les fabricans de Paris, pour l'exposition au Louvre, sont beaucoup plus nombreux que ceux qui furent présentés en 1806. Plus de quatre cent cinquante artistes ou manufacturiers ont été admis par le juri du département de la Seine, aux honneurs de l'exposition. Chacun d'eux fournira, terme moyen, dix échantillons; ce qui fait plus de quatre mille cinq cents objets.

Plusieurs de ces produits sont de nature à occuper beaucoup d'espace, tels que les tapisseries, les papiers de tenture, plusieurs mécaniques; et pour peu que les départemens fournissent de produits, le Louvre pourra bien ne pas être assez grand pour tout contenir.

Cependant trois corps-de-logis de ce magnifique bâtiment sont consacrés à l'exposition : celui de la colonnade, celui qui fait face au pont des Arts, et celui qui est parallèle au château des Tuileries.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

On verra un portrait du Roi, en zinc, d'après le buste de M. Bosio, et des tables damasquinées où l'on a employé ce même métal.

M. Williams Smith exposera des tables et des fauteuils en bois couvert de carton, imitant la laque.

Une jeune mariée étoit à l'Opéra et se plaignoit de l'excessive chaleur. Son mari sort un moment et lui rapporte pendant le ballet un éventail dont chaque branche coûtoit 25 louis. Elles étoient en or mat avec des dessins d'or vert et d'émeraudes. Voilà un homme charmant et qui rendra sa femme heureuse!

Madame, avez-vous des ciseaux de Woorz? — Je ne connois point ce marchand. — Ce n'est point un marchand, mais de l'acier vierge qui vient des Indes orientales. En Angleterre, on commence à en fabriquer de petits ustensiles, qui sont fort chers, vu la rareté de la matière et la difficulté de la travailler. Sa dureté est telle, qu'avec un sabre de Woorz, on pourrait, comme certains mamelucks, couper d'un seul coup, un oreiller plein de plumes, ou une barre de fer. Des ciseaux du même métal (qui coûtent une guinée) découpent la tôle aussi facilement que de la mousseline.

Le plus éblouissant de tous les magasins de Paris, est, sans contredit, celui que l'on a ouvert, le 14 de ce mois, au passage de Lorme; il n'est rempli que de cristaux; des tubes de cristal servent de supports à des tablettes de la même matière; et pour réfléchir les objets exposés en vente, il y a des glaces derrière toutes les tablettes.

VERS.

Pour M. Lapostolle, physicien français, qui vient d'inventer des paratonnerres et des paragrèles.

Déjà le nouveau monde étoit tout orgueilleux
D'opposer à l'ancien Franklin, rival des dieux;
Mais *Lapostolle* vient, disciple téméraire,
Nouveau rival ingénieux,
De trouver l'art enfin de préserver la terre
Et du plomb de la grêle et des feux du tonnerre:
Heureux médiateur de la terre et des cieux,
Il est de leurs secrets vraiment un sage *apôtre*.
La Grèce nous vantoit, en ses temps fabuleux,
Son Promethée audacieux:
Nous avons donc aussi le nôtre.

Eloi Johanneau.

L'Opéra, le Trésor et la Bibliothèque du Roi.

Tel est le titre d'une brochure qui se vend chez Delaunay, au Palais-Royal. L'auteur observe que l'Odéon ayant brûlé deux fois, l'Opéra pourroit bien brûler une ; mais, suivant lui, la Bibliothèque du Roi a un voisin plus dangereux que l'Opéra. Dans la Bibliothèque sont enclavés des bureaux qui appartiennent au Trésor public, bureaux remplis de cheminées, de poëles, et dans lesquels on travaille souvent le soir.

On s'attend qu'il va proposer de transférer la Bibliothèque au Louvre, édifice isolé et dont la magnificence répondrait à la richesse du dépôt. Point du tout. « Une Bibliothèque, dit-il, doit être dans un lieu solitaire ; le calme doit y règner ; le style de l'architecture doit être noble, mais sans magnificence. Le Louvre est un palais ; il doit être habité par une cour nombreuse et brillante..... La Bibliothèque doit être, en quelque sorte comme un cloître, et ne servir de promenade qu'à ceux qui la fréquentent..... Lors des réceptions, le gouverneur du palais, le maître des cérémonies auront donné des ordres pour empêcher d'entrer avant telle heure, ou bien, pour éviter la foule, les personnes invitées devront seules pénétrer dans le palais. Que devient alors le modeste savant, qui n'avoit d'autre desir que de consulter un livre, traduire un passage, ou faire des recherches dont il a le plus pressant besoin ? »

Faut-il donc construire un autre bâtiment ? L'auteur le pense ; mais la Bibliothèque ne sera point déplacée. « L'Opéra, dit-il, n'est point un monument digne de la nation française ; il ne présente pas à l'extérieur l'idée de la magnificence et du luxe qu'on retrouve sur le premier théâtre du monde ; les abords n'en sont point commodes. »

L'auteur place son nouvel Opéra dans une portion des jardins de Frascati et de Montmorency ; les bureaux du Trésor qui sont enclavés dans le bâtiment de la Bibliothèque, seront transférés aux Petits-Pères ; et si par la suite, la Bibliothèque a encore besoin de s'étendre, on prendra l'ancienne Bourse, rue Vivienne, on achetera même les maisons qui forment l'angle de cette rue et de la rue Colbert, afin que l'île entière appartienne à l'administration.

LE RAPPROCHEMENT.

STANCES ÉLÉGIAQUES.

A ****

Il m'en souvient, jaloux de mon indépendance,
Et soupçonnant ton cœur de trahir nos amours,
Dédaignant tes attraits, méprisant ta puissance,
Naguères je jurai de te fuir pour toujours.

Je me flattois qu'épris des charmes de l'étude,
Dans le sein des beaux-arts, loin de la volupté,
Cherchant des bois fleuris la verte solitude,
Le calme rentrerait dans mon cœur agité.

Je le croyois; mais quoi! dans la nature entière,
Pour tromper mon espoir tout sembloit conspirer;
Tout, dans ces frais vallons où regne le mystère,
Quand je fuyois, l'amour me faisait soupirer.

En vain sur ces gazons qu'une onde pure arrose,
D'une triste froideur je prétendis m'armer:
On a beau s'en défendre, à l'aspect d'une rose,
Malgré soi l'on sent naître un doux besoin d'aimer.

Assis au fond des bois sur la mousse nouvelle,
Dans mes rêves de gloire, en noble troubadour,
Je chantais les guerriers; mais, à ses goûts fidèle,
Mon luth faisoit tout bas redire un air d'amour.

Va, je le sens cruelle, aux tourmens que j'éprouve
Depuis le jour fatal où j'ai bravé ta loi!
Le sort qui me poursuit ne veut pas que je trouve
De repos, de bonheur, ni d'espoir loin de toi.

Souffre qu'à tes genoux j'aille implorer ma grace!
Tu me pardonneras, j'en suis sûr, tu le dois:
Oui, rends-moi sur ton cœur et mes droits et ma place.
Et crois qu'on n'aime bien que la première fois.

Si de soupçons jaloux je n'ai pu me défendre,
De mon cœur à jamais ce tourment est banni:
Ah! c'est-là trop souvent l'erreur d'une âme tendre,
Et six mois de chagrins m'en ont assez puni.

C'est assez de douleurs, assez d'indifférence!
De nos inimitiés bornons enfin le cours :
Unis par nos penchans dès notre adolescence,
Nous nous aimâmes trop pour nous haïr toujours.

Auguste Mouflé.

VOYAGE DE L'INDE EN ANGLETERRE, PAR LA PERSE, LA GÉORGIE, LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA PRUSSE; FAIT EN 1817, PAR LE LIEUTENANT-COLONEL JOHNSON; *traduit de l'anglais par le traducteur du Voyage de Maxwel* (1).

Le lieutenant-colonel Johnson étoit accompagné du capitaine Salter. Ces deux officiers s'embarquèrent à Bombay, le 15 février 1817, pour le golfe Persique, résolus de commencer à Bushir leur voyage par terre.

M. Johnson ayant assisté dans la ville de Bushir à un baptême arménien et à un déjeûner qui en fut la suite, vit la plupart des dames arméniennes de distinction, demeurant à Bushir. « Je suis fâché, dit-il, de ne pouvoir faire l'éloge de leur beauté. Elles étoient en général de petite taille et avoient beaucoup trop d'embonpoint, surtout celles qui avoient passé l'âge de vingt ans. La partie inférieure de leurs vêtemens n'avoit nulle grâce. Leur coëffure au contraire est assez agréable; elle consiste en un bonnet roide et peu élevé en satin, auquel on attache un bandeau brodé, ou orné de pierres précieuses, et qui est couvert par derrière d'un mouchoir à trois coins, de la couleur que préfère celle qui le porte; celui des femmes âgées est ordinairement blanc. On le ramène sous le menton, et on en attache le bout sur le haut de la tête. Sous le mouchoir est un filet de couleur retiré de la même manière sur le derrière de la tête, et retombant assez bas pour couvrir le cou et la poitrine. En compagnie, les jeunes filles seules ont la bouche découverte; celles qui arrivent à l'âge nubile se la couvrent avec le mouchoir dont je viens de parler, et les femmes mariées le font quelquefois monter jusque sur le nez. »

Le 10 avril, nos voyageurs louèrent six mules, deux

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 325, l'autre de 294 pages; avec 20 gravures, dont 6 coloriées. Prix : 26 francs, à Paris, chez Gide fils, libraire, rue St.-Marc-Feydeau, n°. 20.

pour leur servir de monture, et les autres pour porter leur bagage et des provisions.

La ville de Schiraz leur parut très-peu supérieure à la plupart des villes de moyen ordre de l'Inde ; ils y arrivèrent dans la matinée du 28 avril. « Les rues, dit M. Johnson, sont en général fort étroites ; et, comme la façade des maisons donne sur l'intérieur, et qu'elles n'ont pas de croisées sur la voie publique, elles sont fort tristes et excessivement sales. La boue s'y accumule tellement, qu'on est sans cesse occupé à y creuser des tranchées pour faciliter l'écoulement des eaux. Les canaux qui amènent l'eau destinée aux besoins des habitans passent à découvert dans la ville, ce qui en rend les rues dangereuses. On ne s'y sert ni de voitures, ni de charriots. Les hommes, les femmes et les enfans voyagent sur des ânes, des mulets ou des chevaux, ou quelquefois dans des paniers portés par un chameau. »

M. Johnson trouva la poterie de Schiraz d'une qualité supérieure. L'art d'émailler sur or lui parut aussi cultivé avec succès. « Ceux qui s'en occupent, dit-il, réussissent surtout dans les fleurs : le fond est net, et les fleurs sont relevées en bosse. Leurs dessins pour les pipes sont très-élégans. »

En voyage, la nourriture des personnes aisées se compose de pain et de lait acide, avec de petits morceaux de mouton ou d'agneau, grillés dans une poële de fer ; on y ajoute quelquefois des oignons. On coupe aussi du mouton ou de l'agneau par tranches comme nos côtelettes ; on couvre ces tranches d'oignons ou d'échalottes et de poivre ; le lendèmain, on les fait frire dans un peu de beurre ou de graisse du mouton, et on les mange avec du pain et du riz.

Les femmes, en Perse, portent des calçons comme les hommes, et une chemise avec une ouverture au milieu, fermée par des boutons. Leurs calçons sont larges et de différentes couleurs ; ils se rétrécissent à la cheville du pied. « Par dessus, dit M. Johnson, elles ont une espèce de long schall de laine ou de toile qui croise sur la poitrine, et dont une pointe pend par derrière jusqu'au dessous du genou. Il n'est point douteux qu'elles n'ayent encore d'autres vêtemens, mais toute la personne est couverte des pieds à la tête d'un long voile d'une étoffe bigarrée, attaché à une coëffe sur la tête, et dont les deux bouts se joignent sur le devant et tombent jusqu'à terre. Une bande de toile

longue et étroite, et tenant à la coëffe par deux agrafes, avec des pendans de chaque côté de la tête, couvre la figure à l'endroit où les deux côtés du voile se réunissent. La partie qui se trouve sur les yeux est en points à jour. Cette bande s'appelle *roubunda* ; la femme ne la porte que lorsqu'elle est exposée aux regards des étrangers.... Les femmes évitent soigneusement de laisser à découvert aucune partie de la peau ; mais je remarque que les personnes de la moyenne classe aiment beaucoup porter leurs enfans, surtout s'ils sont beaux, dans les jardins et les promenades, où un étranger peut les admirer librement. La beauté d'un enfant fait présumer celle de sa mère ; et les Persanes, au milieu de tant de réclusion et de contrainte, méritent tous nos éloges pour cette manière ingénieuse de prouver leurs droits à l'admiration. »

M. Desforges, élève de feu M. Ricci, chirurgien dentiste, et devenu son successeur par acte notarié, dirige seul son établissement, rue des Fossés-Montmartre, n°. 27.

Les N°s. 28, 29 et 30 de la suite de *Costumes des Femmes de Hambourg, du Tyrol, de la Suisse et de la Hollande* viennent de paroître au bureau du Journal des Dames.

ANNONCE.

L'Indicateur général des Spectacles de Paris, des départemens de la France, et des principales villes étrangères, contenant, etc. ...., par D***. et A***.

Première année théâtrale (de Pâques 1819, à Pâques 1820), un volume in-12 de 290 pages. Prix : 3 francs, au bureau de l'Almanach du Commerce, rue J.-J. Rousseau, n. 20, et au bureau de l'Indicateur général et de la Correspondance théâtrale, rue St.-Nicaise, n°. 3.

On trouve au même bureau rue J.-J. Rousseau, n°. 20, l'*Almanach du Commerce De La Tynna, continué par le chevalier Bottin*, (année 1819.)

MODES.

La mode maintient un assortiment très-bizarre, celui du jaune et du rose; tous les jours les modistes cousent des cordonnets de paille sur du crêpe rose, ou sur du gros de Naples rose.

Les chapeaux de gaze sont, dans ce moment, plutôt bouillonnés que plissés, quant à la garniture du bord de la passe, elle consiste tantôt en une torsade, tantôt en deux biais, séparés par un ruban de couleur. Une ruche ou une blonde garnit le bord des autres chapeaux à passe.

La mode des rubans unis, continue. Nous avons vu dans quelques magasins, des chapeaux blancs, garnis en rubans couleur lilas; mais en général le rose est préféré. On a aussi pour les roses une prédilection marquée. Outre les roses mousseuses, on porte beaucoup de roses du Japon.

Les passes brisées sont beaucoup plus rares qu'à l'ordinaire; mais on voit des chapeaux de la forme des chapeaux parés, dont le bord est affaissé par devant.

Au bas des robes, on donne plus de largeur aux entre deux à jour qu'aux remplis; ce qui n'avoit pas lieu précédemment. Quelques pélerines sont boutonnées par devant, ce qui ne se voyoit pas non plus; enfin, il y a quelquefois des coques de mousseline au haut des manches ou au pourtour de la pélerine, quoiqu'il ne s'en trouve pas au bas de la robe.

Les nouveaux gilets en poil de chèvre viennent assez mal, à notre gré, pour la saison. Quoique légers, ils ne le sont pas suffisamment pour le tems de la canicule, et nous leur préférerions ceux de mousselinette ou de piqué, blancs; mais la mode en a jugé autrement, et les gilets que font les principaux tailleurs sont à raies alternativement larges et étroites, et de couleurs tranchantes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1838.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

(1838)

Chapeau de gaze bouillonnée. Fichu de dentelle noire. Robe de perkale garnie d'entre-deux de tulle et de ganses. Panier de maroquin.

N°. 47. (Vingt-troisième Année.) 25 Août 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Le *Rocher de Cancale*, qui ressembloit naguères à un cabaret, vient d'être restauré avec élégance.

Quelques jeunes gens ont à leur chapeau (large bord) un ruban de deux doigts de haut, qui fait deux tours et se noue sur le devant.

On a vu, avec des robes de perkale, des ceintures et des bracelets d'acier, à tresses, larges d'un demi-pouce : un bouton à facettes cache le cachet et la fermeture ; les prix sont de deux à cinq louis.

Il y a des rideaux de lit et de croisée à transparent, la soie en dessus, doublée de mousseline claire, brodée.

Le sujet d'une pendule nouvelle est l'Amitié avec tous ses attributs ; elle tient à la main un livre dont les caractères sont non-seulement étrangers, mais inconnus, et que personne encore n'a pu déchiffrer.

On voit quelques élégans qui portent deux chaînes à leur côté ; nous avons cru d'abord qu'ils vouloient faire revivre la

mode bizarre des doubles montres; mais ce que nous prenions pour une montre étoit un thermomètre de poche, thermomètre à cadran, qui est de la grosseur d'une montre.

J'étois aux Tuileries, sous les arbres, comme une foule de très-honnêtes gens, bâillant aux corneilles et écoutant le roucoulement des tourterelles, en attendant que l'horloge du château sonnât six heures et m'envoyât chez moi dîner, lorsque j'ai vu passer devant ma chaise une jeune dame, grande et bien faite, bien mise et de plus fort jolie. Son œil seulement étoit un peu trop tendre peut-être, et sa démarche trop dégagée; mais, après tout, c'était une femme, et quel a été mon étonnement d'entendre deux petits-maîtres, en pantalon blanc, en gilet noir, aux favoris de poil follet, s'écrier haut, comme elle étoit à peine à deux pas : *Voyez-vous cette haquenée*? Je crois même qu'un mot plus dur a été prononcé. Certes, il y a de ces beautés qui n'inspirent guères d'estime, mais doit-on s'estimer si peu soi-même que de se permettre en pleine promenade, sur leur compte, des propos qu'on reprocheroit aux gens de la halle? Il fut un tems où l'on avoit plus de mesure dans sa conduite et plus d'égards pour le sexe. Si ce qu'on voit à présent est de la moderne galanterie, la vieille valoit mieux, et l'on fera bien, en ceci du moins, de s'en tenir à *l'ancien usage*.

Virelay chanté par Ponchard, dans Edmond et Caroline.

Il faut l'aimer :
Que Caroline soit présente,
Que Caroline soit absente,
Il faut l'aimer :
Qu'elle soit tendre, indifférente,
Qu'elle veuille ou non tout charmer!
Caroline est toujours charmante :
Il faut l'aimer.

Il faut l'aimer :
Et la jeunesse et la vieillesse,
Tous éprouvent la même ivresse,
Il faut l'aimer.
En vain pour fuir l'enchanteresse
Mon oncle ici vient s'enfermer,
Qu'il l'entende, il dira sans cesse :
Il faut l'aimer.

LETTRES SUR L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE ET SUR LE SALON DE 1819.

Lettre Première.

Mon cher Paul, tu veux que je te fasse connaître, autant qu'on le peut par une correspondance, la double exposition des Produits de l'Industrie et des Beaux-Arts. C'est une tâche difficile ; mais, pour me la rendre agréable, j'ai imaginé de faire mes visites et mes observations au Louvre avec Madame de N*** : son esprit vif et pénétrant me fera distinguer mille choses qui m'échapperoient, et, malgré les distractions qu'on éprouve auprès d'une jolie femme, j'ai pensé que ce parti avait de grands avantages. Socrate disoit que, pour bien voir Athènes, il failloit s'y promener avec Aspasie ;

Car dans les ateliers d'Appollon ou de Mars,
On aime à voir, la chose est sûre,
Parmi les chefs-d'œuvre des arts,
Le chef-d'œuvre de la nature.

J'étois disposé à te faire supporter une bordée d'érudition sur l'origine des expositions publiques des produits de l'industrie et des arts..... Mais, rassure-toi ; je ne remonterai que jusqu'aux Babyloniens.

On assure donc que ces peuples exposaient dans de vastes palais les chefs-d'œuvre de leurs artistes en tout genre ; il en étoit à-peu-près de même chez les Phéniciens et chez les Egyptiens.

Colbert avoit projeté ce qu'on exécute aujourd'hui. Gènes a fait quelques expositions ; mais la première exposition en grand des produits de l'industrie est celle qui eut lieu à Paris en 1798. Elle fit sentir l'utilité de cette espèce de fête des Arts. On en fit ensuite en 1801, 1802 et 1806 : celle de cette année est donc la cinquième. Si, comme on l'assure, elle est plus belle que les précédentes, il sera naturel de conclure que les expositions concourent au perfectionnement des arts.

J'ai fait une courte visite avant l'ouverture. Deux magnifiques escaliers conduisent dans les vastes appartemens du Lo-

vre ; où les produits des arts sont étalés de manière à leur donner un nouvel éclat.

Dans cette heureuse circonstance,
Se transformant à nos regards,
Le palais des Rois de France
Devient le Temple des Arts.

De ces vastes et nombreuses salles, on communique dans la galerie d'Apollon, qui conduit dans les immenses galeries de tableaux. On pourra parcourir près de mille toises (presque une demi-lieue) en contemplant ces merveilles. C'est la première fois qu'on aura vu un spectacle aussi imposant par son étendue et aussi curieux par sa variété. Là, nous remarquerons,

Depuis les meubles du ménage
Jusqu'aux pompeux joyaux des dames du grand ton,
Et depuis le sabot que l'on porte au village,
Jusqu'au soulier de Cendrillon.

Enfin, depuis les *fosses inodores* de M. Cazeneuve et compagnie, jusqu'au délicieux chocolat de M. Auger et de M. Millot. L'agriculteur y trouvera sa charrue perfectionnée, et la coquette surannée le pot de rouge.

Plus d'un époux, avec des yeux sévères,
Lorgnera ces objets si chers, si bien vendus,
Qu'en terme de toilette on nomme *nécessaires*,
Qu'en terme de mari l'on nomme *superflus*.

Pour te mettre mieux à portée de juger de tout cet ensemble, je t'enverrai un plan du Louvre et de la galerie des tableaux; car je veux aussi te parler de peinture. Pour bien faire, j'écouterai les jugemens des hommes qui n'ont point de passion, et qui, en jugeant les productions des arts, ne sont d'autre parti que de celui du bon goût : ils sont rares;

Car tu sais que la politique,
Amenant sur ses pas l'injustice et l'ennui,
Se fourre partout aujourd'hui,
Et tout homme est un sot en peinture, en musique,
S'il ne travaille pas en l'honneur d'un parti.

Quant à moi, je voudrois être du parti de Raphaël, s'il assistoit à l'exposition des tableaux; et de celui de Vaucanson, s'il examinoit nos mécaniques.

Adieu. Je t'entretiendrai très-prochainement de ma seconde visite au Louvre.

ADOLPHE.

VOYAGE DE L'INDE EN ANGLETERRE, PAR LA PERSE, LA GÉORGIE, LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA PRUSSE; FAIT EN 1817, PAR LE LIEUTENANT-COLONEL JOHNSON; *traduit de l'anglais par le traducteur du Voyage de Maxwel* (1).

SECOND ARTICLE.

En arrivant à Téhéran, ville capitale de la Perse, nos voyageurs trouvèrent une nombreuse collection de journaux de toutes les parties du monde. « Il est difficile, dit M. Jhonson, de se figurer avec quel plaisir nous goutâmes cette transition, quoiqu'elle ne dût être que passagère, d'un genre de vie où nous n'éprouvions que fatigues, désagrémens et inquiétudes, traversant des montagnes escarpées ou des plaines arides, et logeant dans de tristes caravanserails, à une scène qui nous rappelloit notre patrie, à des plaisirs si conformes à nos habitudes nationales. »

Mirza-Abul-Hussein-Khan, qui avoit été ambassadeur à St-Pétersbourg et à Londres, et que nous avons vu dernièrement à Paris, se trouvoit alors à Téhéran. « C'est, dit M. Johnson, un homme affable et prévenant; sa conversation a une aisance aimable qu'il doit en grande partie à son séjour en Europe. »

On faisoit voir à M. Johnson l'un des palais royaux. « Nous entrâmes, dit-il, par un long passage obscur où le jour ne pénétroit que par de petites ouvertures pratiquées à travers des murs épais, et couvertes de grilles de fer. Le premier escalier, aussi obscur qu'étroit, conduit à une hauteur considérable, et donne sur la cour qui sert de promenade aux épouses du Roi. C'est une espèce de jardin intérieur planté d'arbres, de rosiers et de fleurs. L'enceinte en est entourée de bâtimens élevés de deux étages, divisés de manière que chaque corps de logis contienne une seule famille, c'est-à-dire, l'une des épouses du monarque et ses enfans.

---

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 325, l'autre de 294 pages; avec 20 gravures, dont 6 coloriées. Prix : 26 francs, à Paris, chez Gide fils, libraire, rue St.-Marc-Feydeau, n°. 20.

« Il y avoit dans le jardin plusieurs charpentes qui soutenoient des plates-formes bordées par une balustrade. Ces plates-formes sont de différentes grandeurs, mais généralement de douze pieds de long sur huit de large, à environ cinq pieds de terre. Elles servent de lit ou de couche aux épouses du Roi, pour dormir en plein air pendant les grandes chaleurs de juin, de juillet et d'août. »

Le 6 juin, le Roi envoya à nos voyageurs l'ordre de se rendre au palais. « Nous partîmes à huit heures et demie, dit M. Johnson, habillés suivant l'usage de la cour dans ces occasions, c'est-à-dire, en grand uniforme, mais avec des bottes en drap rouge, et par dessus des pantoufles vertes à talons hauts..... Le salle d'audience avoit environ trente pieds sur vingt; les deux bouts seulement étoient fermés par des murs, les côtés étant ouverts et soutenus chacun par deux colonnes de bois couvertes de glaces. Le plafond étoit orné de fleurs d'or peintes sur un fond bleu. En face de la porte par laquelle nous entrâmes, étoit une porte et deux niches remplies de glaces de différentes formes, ayant chacune un portrait en buste, ressemblant assez aux peintures sur verre de la Chine.

« Le Roi etoit couvert d'un schall noir orné de bouquets de fleurs cramoisies. Un autre schall lui servoit de ceinture; il avoit sur la tête un bonnet de laine noire, et portoit au côté gauche un poignard dont le manche étoit fort long, et étoit garni d'une si grande quantité de diamans et de rubis, qu'on ne voyoit pas l'or dans lequel ils étoient enchâssés. Ce poignard étoit attaché au-dessus du schall par un ceinturon de perles, avec un nœud de grosses perles dont il s'amusa pendant presque tout le tems que nous fûmes en sa présence..... Sa poitrine courbée par la difficulté de respirer, une expression particulière dans les yeux, et d'autres symptômes, sembloient indiquer de la disposition à la consomption. Son extérieur n'étoit pas sans agrément, quoiqu'il fût un peu maigre, et sa barbe étoit longue et épaisse, mais non pas au point qu'on le représente dans ses portraits, qui cependant lui ressemblent tous plus ou moins. »

Lorsque les femmes du Roi doivent voyager, on les enveloppe dans de grands voiles blancs qui tombent jusqu'à terre, et qui sont seulement en points à jour devant les yeux, de sorte qu'il est impossible de voir la moindre partie de la

personne. On les place alors sur des chevaux, et on les conduit jusqu'à la ville voisine, au milieu d'un nombreux cortège composé d'eunuques, et des dames de leur suite, le tout entouré par un cordon de troupes.

Un domestique dit d'un air solenel à nos voyageurs : « Sa Majesté est un grand Roi des Rois; elle a des chevaux et des femmes sans nombre, et une noble et longue barbe. »

LA PÊCHE.

A la pêche, auprès de sa mère,
Une jeune personne avoit un grand plaisir ;
D'impatience et de désir
Etinceloient ses yeux, fixés sur l'onde claire :
Inquiette, attentive aux moindres mouvemens,
Elle alloit d'une ligne à l'autre,
Les amorçoit à tous momens.
Les appâts se perdoient, inutiles tourmens.
Ce n'est jamais mon tour, et c'est toujours le vôtre,
Dit-elle à sa maman ; pas un de ces poissons :
J'ai pourtant là dix hameçons,
Je vais, je viens, je cours, sans cesse je regarde :
Avec un seul, et sans y prendre garde,
Vous prenez tout. Ma fille, ils te font la leçon.
Chère enfant, tu prends trop de peine ;
Crois-moi, tu la rendras moins vaine,
En ne soignant qu'un hameçon.

D.

ANNONCE.

Daphnis et Chloé ; romance, par M. Albéric Deville, mise en musique avec accompagnement de piano ou harpe, par M. Félix Dupierge, artiste du théâtre royal de l'Opéra-

Comique. Prix : 1 franc 50 centimes ; à Paris, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28.

MODES.

Quoique le bord des chapeaux à passe soit plus orné qu'à l'ordinaire, on n'a pas cessé de faire usage, ou de rubans larges que l'on coud sur la passe, ou de cordonnets de paille avec lesquels on forme des dessins. Les passes bouillonnées sont rares; mais il y a des calotes toutes couvertes de bouillons : quelquefois on place un nœud au centre ; d'autres fois, des rubans (voyez la Gravure 1839) forment sur cette calote des compartimens.

On a enchâssé, à diverses reprises, des roses dans des bouillons de gaze : cette manière d'orner le haut de la passe d'un apeau, est, de nouveau, employée par quelques modistes.

Le fond des capotes de perkale n'est ni plat, comme au mmencement du printems, ni de forme ronde. (Voyez la vure 1839.)

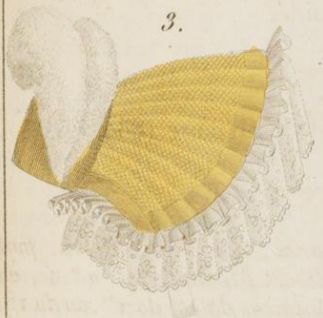
On voit toujours, soit en paille, soit en tissu, soit en kale, des chapeaux qui ont la forme des chapeaux parés. s chapeaux, comme on sait, sont à bord large : quelques gantes ont paru dans une de nos promenades, avec des peaux à bord étroit et recoquillé.

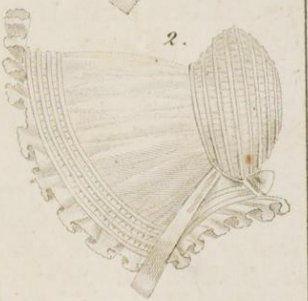
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1839.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf





1, Chapeaux de Crêpe. 2, Capotes de Perkale.
3, Chapeau de Tulle recouvert de Gaze.

N°. 48. (Vingt-troisième Année.) 31 Août 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

LA VANITÉ.

J'examinois devant une jeune dame un joli portrait de la Vanité, gravé par Blot, d'après Léonard de Vinci ; ce portrait représente une femme au printems de l'âge et dans l'éclat de la parure. Elle tient à la main une narcisse, symbole de l'amour de soi-même ; un léger voile ombrage sa figure, mais sans en cacher les contours ; le sourire est sur ses lèvres et semble exprimer la satisfaction qu'elle ressent de se voir aussi belle. « Savez-vous, me dit la jeune dame à laquelle je faisois examiner ces détails, pourquoi Messieurs les artistes représentent toujours la Vanité sous les traits d'une personne de notre sexe ? » Je crois, répondis-je, en hésitant, qu'on pourroit en alléguer plusieurs raisons que la galanterie m'empêche d'articuler ; mais il suffit d'en citer une seule, c'est une ancienne tradition.... — Détrompez-vous ; la vanité a été dans tous les tems l'apanage des deux sexes ; le vôtre même a toujours offert de meilleurs et de plus nombreux modèles ; aujourd'hui encore on ne pourroit guères nous reprocher d'être vaines d'autre chose que de notre figure ou de notre toilette, tandis que vous l'êtes de votre esprit, de vos dignités, de vos croix et de vos beaux discours ; croyez donc que si vous échappez à la satire du pinceau, c'est que jusqu'à

présent le nombre des femmes artistes n'égale point encore celui des hommes.

La Jérusalem Délivrée, traduite en vers par M. Baour Lormian, vient de paroître; nous ne pouvons encore parler que de l'impression et des gravures qui sont fort belles. Que de femmes intéressantes dans ce poëme immortel : Armide, Herminie, Clorinde! Mais dans ce siècle philosophique pourront-elles faire excuser les croisades, la féerie et les actions chevaleresques!

Si l'on veut, sans se rendre à l'exposition du Louvre, savoir jusqu'à quel point l'on a porté tous les genres de luxe, que l'on s'arrête un moment devant le magasin d'épicerie qui fait le coin des rues de Richelieu et des Petits-Champs, on y verra une des plus ingénieuses et des plus riches mécaniques qui ayent jamais été faites pour la manipulation du chocolat. Elle est d'acier poli et enrichie d'ornemens de cuivre doré, du meilleur goût.

Il est des personnes qui préfèrent les plaisirs de l'hiver à ceux de la belle saison; les jeunes-gens, les amans, plus libres au sein des bois, sous des bosquets fleuris, qu'au milieu d'un salon, s'accommodent mieux en général des douceurs du printems et des charmes de l'automne; mais depuis que les chefs-d'œuvre des arts et de l'industrie sont offerts à la curiosité publique, il n'y a plus qu'un seul avis, c'est l'été qui l'emporte; c'est cette saison, déjà si riche par elle-même, qui nous fait connoître tout ce que la France possède de ressources.

Le Bal donné par M. le Préfet du département de la Seine, le jour de la St-Louis, a été des plus brillans. Plus de neuf cents personnes avoient été invitées : on a dansé jusqu'à six heures du matin.

Il nous manquoit des *couvre-pieds* qui tinssent le milieu entre la lourde couverture de laine et le volumineux édredon. Sous la dénomination d'*étoffe sans le secours de la filature, ni du feutrage*, MM. Ternaux ont fait exécuter des couvre-pieds,

aussi moelleux et beaucoup moins chers que les édredons : ils sont exposés au Louvre ; le débit en est confié par M. Ternaux et fils, à MM. De la Haye et compagnie, successeurs de M. J. B. Decretot, place des Victoires, n°. 12.

La maison De la Haye étoit déjà chargée du dépôt des impressions en relief de MM. Ternaux, impressions qui imitent la broderie, et se fabriquent à St-Ouen.

M. Redouté, peintre de fleurs, rue de Seine, n°. 6, près l'Institut, continue la publication de son ouvrage sur les roses : la 13me. livraison vient de paroître. Une dame qui s'est fait inscrire sur la liste de souscription, en recevant ce cahier, l'ouvrit aussitôt et prit à la main la planche qui représente la rose du Bengale. Son jeune enfant, frappé de la ressemblance et croyant avoir devant lui la fleur véritable, s'approchoit pour sentir et ouvroit la main pour prendre le bouquet.

(*Historique.*)

Denis de Syracuse montroit à Lysandre deux robes fort belles et le prioit d'en choisir une pour sa fille qui étoit à Sparte. Lysandre dit : *Ma fille choisira mieux elle-même*, et il emporta les deux robes de Denis.

Chose pareille à-peu-près vient de m'arriver. J'étois avec une de mes nièces chez une marchande de modes de la rue Vivienne ; nous regardions deux jolis chapeaux, et je disois à la jeune personne : *prenez* et *acceptez de ma main celui qui vous sera le plus agréable.* — « Ils me plaisent également, » répondit-elle, et celui que je laisserois en arrière me cau» seroit trop de regrets, je les accepte tous les deux. »

J'ai souri et j'ai payé, car je suis un oncle qui gâte mes nièces.

Un jeune homme qui passoit pour fort riche et qui étoit extrêmement fêté chez toutes nos dames élegantes, vient, après une seule nuit passée à *la roulette*, d'être réduit à vendre son tilburi pour avoir des chemises ; plus sage en cela que beaucoup d'autres encore qui se privent de chemises pour avoir un tilburi.

ÉLOGE HISTORIQUE DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE, FONDATEUR DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS, *discours qui a obtenu le second prix proposé par la Société Royale Académique des Sciences de Paris;* par M. Bazot, membre de l'Athénée des Arts, etc. Seconde édition, corrigée et augmentée de quelques développemens, notes historiques, etc. (1)

On sait que le dernier samedi de chaque mois, il y a un exercice public à l'institution des Sourds-Muets. Ce que M. Bazot dit des succès de l'abbé de l'Épée, semble avoir été écrit pour son illustre successeur, M. l'abbé Sicard : « Il a vu tout ce qui pouvoit flatter l'orgueil humain, si l'humilité chrétienne n'avoit pas garanti son cœur, les plus dignes citoyens, les personnes les plus honorables de la société se rendre en foule à ses leçons, écouter ses paroles avec un vif intérêt, applaudir aux succès qu'il obtenoit, et lui offrir l'hommage de l'admiration la plus sincère..... Plus d'une fois se sont trouvés confondus parmi ses nombreux auditeurs des savans d'un rare mérite, des dames du plus haut rang. »

Continuons, et l'on pourra croire encore que l'auteur parle de M. l'abbé Sicard : « Il attiroit tous les regards par sa figure vénérable, son extérieur simple et modeste, son langage persuasif et plein d'onction. »

Depuis quinze ans, M. l'abbé Sicard a pour adjoint M. Paulmier, déjà connu par des dissertations qui ont été insérées dans *le Moniteur*, dans *le Journal des Débats*, dans *la Gazette de France*, etc. L'éloge que nous annonçons, est suivi d'une lettre de M. Paulmier à M. Bazot. Cette lettre, qui occupe 41 pages, contient des détails curieux sur la méthode que suit M. Sicard. L'auteur examine ce que deviendroit un peuple de sourds-muets; quelles seroient ses mœurs, son langage, ses loix, etc.; et la supposition qu'il fait d'un pareil peuple, le conduit à des réflexions fort intéressantes.

---

(1) Brochure in-8°. de 90 pages; à Paris, chez Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

Voici des réponses de trois sourds-muets, qui sont consignées dans la même brochure.

MASSIEU.

L'espérance est la fleur du bonheur.

La reconnoissance est le souvenir du cœur.

Une difficulté est possibilité avec obstacle.

CLERC.

L'ambition est le désir immodéré d'avoir encore après avoir eu beaucoup.

BERTHIER.

La clémence est un pardon magnifique.

Un poëte est un homme inspiré, qui fait des vers avec enthousiasme.

La beauté est la juste proportion des parties du corps, avec un mêlange agréable de couleurs.

Berthier est élève particulier de M. Paulmier. « Guidé, dit M. Bazot, par le génie des illustres fondateur et continuateur de l'institution à laquelle il a voué toutes ses pensées et tous ses momens, cet habile maître s'efforce d'ajouter à la perfection de cette œuvre admirable. Bien pénétré de l'esprit de ses modèles, il est parvenu à former particulièrement, outre le jeune Berthier, deux jeunes élèves dont l'intelligence et l'instruction sont au-dessus de tout éloge. Heureux de leur avoir fidèlement enseigné la méthode des hommes célèbres dont il suit les traces, il a lui-même obtenu le succès le plus flatteur en les mettant en état de prononcer, non des mots incohérens, isolés, mais des phrases entières, claires, précises, dont ils sentent toute la valeur. »

L'EXPOSITION DU LOUVRE.

Monsieur le Rédacteur,

J'arrive de près de cent lieues, tout exprès pour l'ouverture du Salon. J'aime mon pays comme un provincial, et j'ai voulu voir toutes ces richesses qui font que nous restons encore au premier rang des nations de l'univers. Argent payé, terrein perdu, notre courage n'est point énervé.

Après cet exorde, qui, je l'espère, ne vous déplaira pas, souffrez que je vous fasse part de mes premières impressions dans ces vastes salles.

Je suis galant, comme un bon Français, et mes yeux se sont portés d'abord sur les *affiquets* propres aux dames. J'ai vu des *toilettes* de cristal et des dentelles magnifiques; j'ai vu des diadèmes de *Straz* perfectionnés, et des *manchons* de soie du plus joli goût pour l'hiver qui approche; j'ai vu une caisse de fleurs artificielles, la *caisse* en verre et le *bouquet* composé de roses et d'épis, surmontés de lys et de pensées; j'ai vu une tenture en casimir double, avec écussons et draperies, le tout sorti de la même fabrique; j'ai vu un *surtout* charmant pour une table ronde et un *Chronomètre* sur une *glace-écran* du dernier genre; j'ai vu des papiers-soie, plissés, froncés, du plus gentil effet, et des bronzes, des meubles, des coupes de malachite, et des porcelaines de la plus grande beauté.

Ne me demandez pas *quand aura-t-il tout vu?* car je vous répondrois que je ne suis pas au bout. J'en ai les yeux fatigués, et pourtant il faut que nous fassions une promenade dans les salles de sculpture et de peinture. Jusqu'à présent (j'écris le 25 au soir) il n'y a pas, en ces deux arts, de morceaux qu'on puisse dire capitaux; mais le nombre est considérable et si les censeurs sévères disent qu'il n'y a pas de *chefs-d'œuvre*, du moins confesseront-ils qu'il n'y a pas de *croûtes*.

Le *Radeau de la Méduse* est une belle horreur, M. Géricault a fait preuve de verve et de science dans cette vaste et sinistre composition. On voit dans un coin opposé, de toute manière, les fameux *Capucins* de M. Granet, c'est un tableau

qui faisoit *fureur* à Rome, et de la vue duquel l'artiste a voulu faire jouir sa patrie. Le portrait de la Duchesse de Berry, celui d'un général par Mlle Bouteiller, celui de la Duchesse d'Orléans par M. Gérard, font courir les amateurs. De *Vieilles Voûtes*, admirablement rendues avec un *effet de jour* inconcevable, font de suite nommer M. Bouton. Je recommande aux belles la *Mort du Tasse*, par M. Ducis; le *François Ier* de Mlle Lescot.... et le tableau de Mlle. Mauduit..... et les portraits de Mlle. Philippaut..... et les assiettes peintes de Mme. Jacotot..... et les oiseaux de Mme. Knip.....

Le beau sexe a cette fois une ample moisson de lauriers. Mais, Monsieur le Rédacteur, quatre heures sonnent, les portes se ferment et je suis obligé de faire trève ici tout-à-coup aux expressions de mon enthousiasme.

Hâtons-nous toutefois d'avertir qu'il y a juste à la place favorite des tableaux de M. Lejeune, une scène de combat de guérillas et de Français, scène dramatique, s'il en fut, et qu'on ne peut déjà approcher qu'à son tour et rang. C'est pour le peintre un succès au moins aussi grand qu'aux expositions précédentes; j'y étois et j'en sais le compte. Vous m'en direz votre sentiment!

Je suis, Monsieur, votre etc.

DU BOCAGE.

BOUTS-RIMÉS A REMPLIR POUR LE 30 SEPTEMBRE.

syntaxe
recors
parallaxe
dehors
équinoxe
tilac
orthodoxe
sac.

Les bouts-rimés proposés pour le 31 juillet, paroîtront le 5 septembre.

MODES.

Les chapeaux à bord égal tout autour, admettent maintenant, comme les chapeaux à passe, un large ruban de satin : ce ruban se coud sous la passe et se plisse en biais.

Quelques capotes vertes ont, sur le bord, une ruche d'étoffe. Au bord de beaucoup de chapeaux blancs, on voit une ruche de tulle, qui sert de tête à une garniture de blonde. Le bord de quelques chapeaux lilas est garni d'une large bande à jour, en gances de soie, couleur paille.

On avoit comme abandonné le jaune citron ; plusieurs modistes font maintenant des chapeaux de crêpe citron, qu'elles garnissent de fleurs jaunes et de rubans pareils.

Au lieu de rayer les passes de chapeaux en travers, quelques modistes, comme elles l'ont déjà fait, les rayent en long, avec des rubans.

Nous avons vu, ces jours derniers, beaucoup de coëffures en cheveux : une guirlande de roses ou de laurier d'Espagne serpentoit sur presque toutes.

La seule chose remarquable dans le costume des hommes, est un collet moiré, noir sur gros bleu.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1840.

Demain, doit paroître au Bureau du Journal des Dames, un costume de Cour, en grand format : ce sera le premier Numéro d'une nouvelle suite de Costumes de Paris.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1840.)

Costume de présentation. Coeffure ornée de roses et d'épis d'or. Robe de tulle brodé. Manteau de gros de Naples.

N°. 50. (Vingt-troisième Année.) 10 Septembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

L'EXPOSITION DU LOUVRE.

Monsieur le Rédacteur,

Ne craignez pas que ma constance à vous parler du Louvre effarouche vos lecteurs. Tout le monde s'y porte ; et la Mode, cette fois, bonne française, est d'accord avec l'intérêt national.

Les petites-maîtresses ont des billets pour ne pas aller avec la foule ; mais la foule est plus grande le vendredi que les autres jours, et le musc, la rose, les sels étoient près de me suffoquer dernièrement, moi qui suis accoutumé à l'air pur de nos campagnes.

Il y a aussi des cartes pour huit heures du matin ; et ce sont là celles des vrais amateurs. Les Dames qui veulent voir en détail tous les objets de l'exposition se lèvent presqu'avec le soleil, et sautant du lit avec courage, elles prennent un bouillon, un léger potage, ou une tasse de chocolat, ou un biscuit trempé dans du vin d'Alicante, elles sortent comme pour aller à une partie de chasse ; on les voit traverser les Tuileries, le Carousel et paroître à la porte du Louvre

.... Dans le simple appareil
De belles que l'on vient d'arracher au sommeil.

Leur teint est clair, leur œil vif, leurs pas sont rapides ; elles parcourent ces vastes salles, si riches d'élégance et d'industrie ; elles n'oublient rien, elles questionnent et marchandent partout ; elles veulent savoir le prix d'un *alambic*, aussi bien que celui de la *blonde* et elles s'arrêtent devant une charrue aussi longtems que devant un corset. Telle, en passant devant un piano, l'ouvre, et ses doigts agiles volant sur les touches de nacre, font entendre des sons merveilleux. Telle autre saisit une harpe d'or, et vous croyez assister aux concerts de la fille d'Ossian, de la tendre Malvina ! mais elle s'anime, elle s'emporte et vous rend Sapho toute entière, c'est la fille de Milet, c'est son feu, c'est sa verve ! ou si vous l'aimez mieux, c'est l'illustre Corine chantant l'hymne du Capitole !

On admire tour-à-tour le sucre de M. le comte Chaptal et le fromage imité de celui de Hollande. Il n'est pas un schall de cachemire français qui n'ait été touché et apprécié par les belles. L'une d'elles faisoit cette remarque : c'est que dès que nos fabricans auront atteint la perfection de l'Orient dans l'apprêt des laines et le tissage, ils la surpasseront bientôt par la variété et le bon goût des *dispositions*, des dessins.

On essaie ces chapeaux de paille gauffrés, qui rivalisent avec la paille d'Italie, et l'on adresse des complimens à M. Grégoire qui a exposé des velours à tableaux et à guirlandes, comme il étoit difficile d'imaginer qu'on en pût faire.

Une jeune personne, toute éblouie de l'éclat du service en vermeil, de M. Odiot, demandoit où seroient les plats.... Elle ne croyoit pas qu'on osât mettre de la sauce et des roux dans de si beaux vases, et, son estomac appelant le déjeûner, elle s'inquiétoit du solide après avoir satisfait le plaisir des yeux.

Mon séjour à Paris m'a déjà donné des idées toutes sémillantes ; j'aime à courir d'un objet à un autre et ce que je trouve de charmant dans l'exposition de cette année, c'est la facilité qu'elle donne d'aller des salles de nos manufactures dans les salons des beaux-arts.

Restez donc devant les paysages de M. Berri qui fait les vaches et les pastourelles d'une manière si ingénieuse. Voyez ces fleurs auxquelles il ne manque que le parfum. Là, près de la porte de la *salle carrée*, est un petit tableau dont le numéro est tombé ; n'importe, regardez bien, c'est l'ou-

vrage d'un homme habile et vous pouvez reconnoître les personnages qui sont sous ces arbres. C'est M. Carle Vernet qui s'est peint lui-même ainsi que son fils et sa belle-fille, et le bel enfant de celle-ci, dont le grand-père est idolâtre.

Heureux art que celui de la peinture, qui permet de reproduire et de conserver les traits de tous ceux qu'on aime !

Ici, dans deux cadres, placés non loin l'un de l'autre, sont les quatre enfans du duc d'Orléans. Ils sont peints par Mlle. Godefroy. Cette artiste a un *faire* large, propre à justifier ce qu'on dit de son talent : qu'il se mêle à celui de son maître dans les plus hautes compositions. C'est faire l'éloge de tous deux.

Mais on parle d'un portrait de la duchesse de ***, qu'un de nos peintres les plus fameux vient de terminer, et de la beauté, de la grâce duquel ceux qui l'ont vu ne peuvent se taire. Cette dame a ses cinq enfans groupés autour d'elle; et cette nombreuse famille n'empêche pas que la mère ne soit encore une des plus jolies femmes de France : il y a dans ce peu de mots, j'imagine, de quoi exciter la curiosité. Espérons qu'elle sera satisfaite et que l'artiste-académicien, mettra son ouvrage au Musée.

Je termine par ce vœu ma revue d'en haut et je descends à présent aux sculptures.....

DU BOCAGE.

La grande mode des colliers, c'est de les avoir avec une croix : le collier d'une façon, et la croix de l'autre. Avec un collier de perles on porte une croix de turquoises; et avec un collier de corail, une croix en diamans.

Une remarque que chacun peut faire, c'est qu'à la promenade, il y a plus de jeunes personnes avec des voiles de gaze que de dames. A Lacédémone, c'étoit le contraire. Les femmes mariées voiloient leur visage, et les jeunes filles marchoient le front découvert; on en donnoit justement pour raison que celles-ci avoient à trouver un mari et les autres à le garder.

On vend, rue Vivienne, de petites cravattes de soie à carreaux vert sur vert, pour le négligé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Beaucoup de jeunes-gens ont des pantalons noirs avec des bas blancs. Naguères il eût été indispensable d'avoir des bas noirs pour ne pas paroître de mauvais ton.

Rien d'amusant et de philosophique comme l'étude du cœur humain. Placé au milieu des salons d'exposition de l'industrie, je remarque un groupe de jeunes femmes qu'à leur costume et à leur langage je reconnois bientôt pour être des habitantes des environs de Paris. — Tiens, Manette, dit l'une d'elles, regarde comme c'est joli; que je voudrois avoir une robe de cette étoffe! (c'étoit de la toile de Jouy.) On passe dans une autre salle qui renfermoit de la perkale de la fabrique de Séez: nouvelle exclamation; la mousseline de Tarare a son tour, et n'excite pas moins de desirs; on arrive aux soieries de Tours, puis aux magnifiques étoffes de Lyon; nous pensions qu'on feroit un retour sur soi-même, et qu'on renonceroit volontairement à la pourpre et au brocard, point du tout; nos villageoises ne trouvoient rien de trop beau ni de trop cher; l'une d'elles, qui nous parut enceinte, se seroit même accommodée de l'un des deux berceaux qui attirent les regards des curieux! Que l'on s'étonne après cela de l'ambition des joueurs et des conquérans!

Dans le conte de Perrault intitulé: *les Souhaits*, on voit un pauvre diable qui se contente d'une aune de boudin; aux Variétés (dans *le Roi de Village*), le jeune paysan auquel on demande ce qu'il feroit s'il étoit Roi, répond qu'il porteroit tous les jours sa belle veste du dimanche. Mon petit neveu Auguste n'est guères plus exigeant: le chocolat de M. Auger et les petits animaux imitant la nature, de M . . . . , lui semblent les chefs-d'œuvre du Louvre, et le rendroient le plus heureux des enfans. Sa mère, qui croit qu'on ne peut vivre sans une toilette de cristal et une aigrette de diamans, est-elle plus raisonnable?

TABLEAUX.

Mme Ancelot a choisi un sujet de tableau qui lui permettoit de déployer le dessin le plus gracieux et les couleurs les plus suaves; c'est Catherine de Médicis recevant Henri IV au mi-

lieu d'un essaim de jeunes et de jolies femmes. « Voilà un » escadron plus redoutable que ceux du duc de Mayenne. » Toute la description du tableau se trouve dans ces paroles du Roi de Navarre. L'auteur n'est point resté au-dessous de son sujet: les têtes ont de la finesse et de l'agrément, les costumes sont riches et soignés ; on pourroit seulement souhaiter un peu plus de variété dans les unes et dans les autres. La cour de Catherine étoit mélangée de françaises et d'italiennes fort belles qu'elle avoit amenées à sa suite ; les habillemens du tems offroient autant de diversité que de magnificence ; les appartemens du palais se faisoient remarquer par leur somptuosité. Je le répète, le sujet est fort bien choisi, surtout pour le pinceau délicat d'une femme. Mme Ancelot a montré du goût et du talent.

* * * *

IL FAUT AIMER.

Devers le soir tout semble dire
Qu'il faut aimer !...
La tourterelle qui soupire
Et le ramier....
Devers le soir tout semble dire
Qu'il faut aimer !

Lors amour promet d'être sage
Et de dormir !...
A son aspect raison sauvage
Voudroit s'enfuir....
Lors amour promet d'être sage
Et de dormir !

Mais la nuit prête son silence
Aux vols d'amour !
Raison appelle à sa défense
Le dieu du jour....
Mais la nuit prête son silence
Aux vols d'amour !

VOYAGE DE L'INDE EN ANGLETERRE, PAR LA PERSE, LA GÉORGIE, LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA PRUSSE; FAIT EN 1817, PAR LE LIEUTENANT-COLONEL JOHNSON; *traduit de l'anglais par le traducteur du Voyage de Maxwel* (1).

TROISIEME ET DERNIER ARTICLE.

A Teflis, ville capitale de la Géorgie, M. Johnson fut reçu avec beaucoup d'obligeance par le général Kutusof. On exécuta devant lui plusieurs danses géorgiennes. « Les dames, dit-il, ont des vêtemens de soie; une espèce de schall étroit, noué autour des reins, dessine leur taille.... Quant à leur beauté, également vantée par les poëtes et les fabulistes orientaux, je m'en étais formé une idée beaucoup moins exagérée; aussi ne fus-je guères trompé dans mon attente, en voyant que celles-ci n'y avoient aucune prétention. »

Tout ce que M. Johnson vit dans le cours de son voyage, lui donna une idée favorable de l'éducation des Russes. « Toutes les personnes bien élevées, dit-il, parlent français en Russie, et en général plus correctement, je crois, que leur propre langue. Je puis dire, au moins, que j'ai entendu de jeunes Russes parler le français avec l'accent, les inflexions de voix et les gestes d'un véritable Parisien, à un âge où nos jeunes gens, en Angleterre, seroient supposés avoir à peine eu le tems d'apprendre les premiers élémens de leur langue et du latin. Je ne crois pas qu'il faille l'attribuer à une intelligence naturelle, ni à une méthode supérieure d'enseignement: cela vient de ce qu'ils négligent le russe pour le français, qu'on parle partout. »

Dans les villes et villages du pays des cosaques, M. Johnson remarqua un nombre plus considérable de femmes et d'enfans que d'hommes. « On peut, dit-il, en attribuer la cause à l'absence de ceux-ci pour le service militaire, et aux pertes que les cosaques du Don ont essuyées dans la dernière guerre contre les Français.... Les hommes et les femmes portent de longs vêtemens; les hommes une redingote d'étoffe de laine grossière, avec un petit bonnet; les femmes une espèce de robe de chambre qui s'entrouvre par devant vers le bas, et

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 325, l'autre de 294 pages; avec 20 gravures, dont 6 coloriées. Prix : 26 francs, à Paris, chez Gide fils, libraire, rue St.-Marc-Feydeau, n°. 20.

qui laisse voir de larges pantalons. Le bonnet des femmes est tricoté ; elles l'assujettissent par un mouchoir de couleur dont la pointe retombe assez bas sur le dos. Toutes les jeunes filles, jusqu'à ce qu'elles soient mariées, laissent flotter par derrière leur chevelure, à la manière des Indiennes ; celles qui sont mariées ou veuves ne portent plus de tresses. »

Il existe à Tcherkasck, capitale du pays des cosaques, un réglement fort sage pour prévenir les accidens causés par le feu. Sur un tableau exposé à chaque porte, sont peints les instrumens que chaque propriétaire est obligé de tenir en bon état pour le service public. « Par exemple, dit M. Johnson, on voit sur une porte la peinture d'une hache ; sur une autre, celle d'un tonneau à eau ; sur une troisième, celle de seaux, de leviers, d'échelles, etc. Dès qu'on donne l'alarme, chaque propriétaire doit se rendre sur les lieux avec les objets peints sur son tableau. »

Nos deux voyageurs furent invités à aller dîner chez le comte Platoff, hetman des cosaques. « Aux deux bouts de la table, dit M. Johnson, étoient des soupes, du poisson, des viandes bouillies et rôties ; au milieu des ragouts et des friandises ; le tout sous des couvercles coloriés. Tout fut servi en vaisselle plate. Après la soupe, que le comte servit lui-même, on présenta à la ronde, à chaque convive, les différens plats tout découpés, suivant l'usage de Russie. »

En quittant la Russie pour voyager en Pologne, M. Johnson remarqua qu'il régnoit plus de propreté sur les vêtemens et dans les maisons ; que les femmes avoient les traits plus agréables, et étoient en général beaucoup mieux mises.

« Tous les édifices de Varsovie, dit M. Johnson, sont construits dans le goût français. A Berlin, les modes françaises sont dominantes, tant pour la distribution des maisons que pour leur ameublement et la parure des femmes.... Les femmes ont en général le teint fort beau et les cheveux blonds ; j'y remarquai très-peu de brunes. »

On fait le trajet de Berlin à Hambourg en trois jours. « Cette ville, ou plutôt cette cité libre, dit M. Johnson, est grande et peuplée ; les rues en sont coupées par un grand nombre de canaux qu'on traverse sur des ponts de bois, et sur lesquels de grands moulins sont établis jusque dans le cœur de la cité : beaucoup de maisons, les maisons de rues tout entières, reçoivent, par le moyen de grues qui y sont attachées, les marchandises et objets divers que des barques apportent dans ces canaux. » M. Johnson fut frappé de la singularité du

costume des femmes de la classe inférieure : nous venons de le faire graver, ainsi que les costumes des femmes du Tyrol, de la Suisse et de la Hollande. Cette suite, composée de 30 planches, se trouve au bureau du Journal des Dames.

MODES.

En place de petites tresses de paille, ce sont des comètes couleur de rose que quelques modistes employent pour former des rayures sur les passes de gros de Naples blanc. Si l'on excepte cette espèce de garniture, toutes les passes sont nues maintenant.

On voit au bas de la forme de beaucoup de chapeaux de crêpe citron, une couronne de marguerites gros bleu : le bord de ces chapeaux est orné de plusieurs rubans de gaze, qui forment une ruche.

Au bord des capotes de lingères, cinq ou six bandes de perkale tout unie, forment une ruche du même genre.

On voit depuis quelques jours des pélerines de dentelle noire ; il y en a même de plusieurs sortes. les unes sont plissées dans le haut et surmontées d'une fraise ; les autres, sans plis, ont, sur le bord inférieur, une garniture large de deux doigts.

Pendant l'automne de 1807, on porta des sautoirs soie et or. Cette mode renaît ; dimanche, l'on a vu un sautoir bleu de ciel, à raies d'argent, et un sautoir coquelicot, à raies d'or : ces raies étoient formées avec des lames.

Le bas de beaucoup de robes de mousseline claire a une garniture composée de deux volans pareils à la robe, et de trois bandes brodées comme les volans.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1842.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1841.)

Chapeau de gros de Naples, orné d'une couronne de marguerites. Robe de perkale à pélerine boutonnée par devant. Garnitures de mousseline. Brodequins écrus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1842.)

Chapeau de paille, orné d'un fichu de gaze. Robe de perkale à corsage froncé horizontalement. Remplis et entre deux de tulle brodé. Fichu pareil à celui du chapeau.

N°. 51. (Vingt-troisième Année.) 15 Septembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Mme. Paradol a terminé ses débuts au Théâtre-Français de manière à faire concevoir les plus heureuses espérances. Mme Hervey a commencé les siens, et a prouvé que la meilleure actrice du Vaudeville tiendrait fort bien sa place près des premiers talens de la scène française.

On a fait répéter aux Variétés le couplet suivant sur les *Bolivars*, chapeaux à large bord,

AIR : *De Dorilas.*

Dérobant celle qu'il adore,
A la fureur des éléments,
Le timide amant peut encore,
La rassurer par ses accents.
Qu'il vente, qu'il pleuve, ou qu'il grêle,
En paix il brave ce fléau,
Et pour offrir un asile à sa belle,
Il n'a qu'à mettre son chapeau.

Le couplet suivant sur la lithographie, se trouve dans la même pièce, et a été redemandé.

AIR : *Paris est comme autrefois.*

Vive la lithographie !
C'est une rage partout,

Grands, petits, laide, jolie,
Le crayon retrace tout.
Les boulevards tout du long
A présent sont un salon,
Où sans même avoir posé,
Chacun se trouve exposé.
On tapisse les murailles
De soldats et de hauts faits,
On ne voit que des batailles
Depuis que l'on a la paix.
Sur les assiettes, les plats,
On dessine des combats,
Jusqu'au fond des compottiers
On va placer des guerriers;
Sur nos indiennes nouvelles
On voit prendre des remparts,
Et sur les fichus des belles
On voit charger des hussards.
Les paravents, les écrans,
Sont ornés de combattans,
Mille canons en travail
Font feu sur un éventail;
Là des villes assiégées
Sur des foulards des plus beaux,
Ou des batailles rangées
Sur des schalls de mérinos;
Nos mouchoirs de poche aussi
Ont leurs combats, dieu merci.
Grâce à cette nouveauté,
Une sensible beauté,
Peut, quand la douleur l'attaque,
Essuyer ses yeux, tres-bien,
Avec les bras d'un cosaque,
Ou la jambe d'un prussien.

L'EXPOSITION DU LOUVRE.

Monsieur le Rédacteur,

Voici ma dernière visite et ma dernière lettre. J'ai reçu des nouvelles de ma femme; elle me menace de venir me trouver si je ne retourne promptement vers elle : vous comprenez que mon parti n'a pas été long à arrêter; et que j'ai déjà retenu ma place.

Grand dieu ! ma femme à Paris ! quel scandale ! que d'inquiétudes ! Sa coquetterie qui est encore dans sa coque, éclorroit comme un papillon et me donneroit des soucis de plus d'une espèce. Elle voudroit tout acheter et tout conquérir, et je n'ai ni assez d'argent ni assez de philosophie pour satisfaire à l'un et pour supporter l'autre. Je pars donc demain au plus tard, peut-être même partirois-je ce soir, si ce n'étoit la peur que me fait la hauteur de nos diligences : on passeroit maintenant pardessous sans se baisser ; et quand avec cela on voyage la nuit, on a des dangers de toute sorte, bien prochains et bien conditionnés.

On voit à l'exposition une voiture qui ne doit jamais verser : que n'est-elle déjà sur les routes, où maintenant on verse toujours !

Mais je vous dois mon sentiment sur les sculptures : je remarque avec plaisir une série de bustes des hommes célèbres de la France. Poëtes, graveurs, orateurs, chimistes, tous ont leur part de la gloire, et cela est encourageant. Tel qui rend à cette heure même service à sa ville, à l'État, peut se dire *in petto* qu'un jour son image, en beau marbre, sera placée dans les salles du Louvre : grand motif d'émulation ! Toute la vie présente se passe à desirer et (s'il se peut) mériter la vie future, et ne nous en plaignons pas puisque c'est là ce qui fait qu'il y a encore quelques vertus dans le monde. La crainte du blâme, le besoin de louanges sont les deux principaux mobiles des nobles et belles actions.

Deux figures surtout m'ont frappé : celle d'une baigneuse, celle de Narcisse. La baigneuse est de M. Bosio, le Narcisse est de M. Cortot ; l'un est professeur, l'autre élève ; mais en admirant leurs ouvrages on les tient tous les deux pour maîtres.

Si ma femme était ici, je crois qu'elle seroit bien embarrassée au milieu de toutes ces statues nues. Ce seroit bien pis encore dans les salles consacrées aux antiques, sa modestie étendroit sur son front son épais voile de pourpre ; mais les petites dames de Paris ne rougissent point ; elles ont vu cela cent fois, et elles ne peuvent plus s'en étonner. J'aime la figure du *bon roi René*, qui l'un des premiers planta en Anjou des vignes qui ont si bien prospéré, et qui fit durant tout son règne le bonheur et la joie des habitans de la Provence. Ce sont les petits enfans de ses sujets qui paient aujourd'hui les frais du monument qu'on lui élève : beau modèle de reconnaissance ! M. David (d'Angers) est l'auteur de cette statue.

M. Lemire, père, a mis au salon l'*Innocence*, bien des gens iront l'y chercher, l'objet en vaut bien la peine.

Non loin de cette nymphe toute naïve, est la *Vénus* ambitieuse qui se dévoile à *Pâris*. Il y a des yeux qui préféreront celle-ci à l'autre : malheureux qui dédaigneroit la première et resteroit froid devant la seconde.

Biblis mourante nous a touchés, et quant au jeune berger de M. Guillois, nous avons eu du plaisir à le trouver là, rêvant à l'amour, quoiqu'il ne ressemble guères aux pastoureaux de nos villages : l'artiste a pris ses inspirations non dans Théocrite mais dans Fontenelle.

Le Montesquieu (de M. Raggi) qui médite sur l'*Esprit des lois*, m'a plongé dans de graves reflexions, et je m'en suis allé tout pensif à travers les salles, jettant à peine un coup-d'œil sur le plan en relief de Paris, qui sans cela m'eût tant amusé.

Je termine par quelques petits mots qui en courant ont frappé mon oreille. Un amateur se trouvant en face d'un tableau de la grande galerie, disoit, faisant l'entendu : « Vous voyez ce » vieillard aveugle, c'est le divin Homère ; le jeune garçon qui » lui sert de guide, est endormi sur ses genoux. » Or, je vous prie, ouvrez le livret et vous lirez que le trait représenté est la mort de Malvina, aux pieds d'Ossian. A présent levez les yeux et vous reconnoîtrez en effet à des formes assez prononcées que ce prétendu *jeune garçon* est une très-bonne et jolie femme que la mort est bien loin encore d'avoir prise et défigurée. La méprise est assez plaisante.

Dans un angle, un gascon étoit assis sur un des bancs de velours et il disoit à son voisin : « Jé lé confesse, dans cé » Louvre magnifique, peu dé sujets pourtant me plaisent, par- » céqué sandis n'ayant pas jugé à propos d'achéter, sur mes » révénus, le petit guide-âne, jé né sais bientôt où j'en suis, » jé né m'y reconnois plus. Il n'y a qué ce cadré-ci (montrant » l'*Amour et Psyché*, de M. Delaval), il n'y a qué lui qui me » flatte ; car c'est lé couplé primitif, *Adam et Eve*, et du » moins cetté fois, je sais par cœur *l'anecdote*. »

Adieu, Monsieur, portez-vous bien et agréez les hommages d'un homme qui s'en retourne la bourse vide, mais enchanté de son voyage.

DU BOCAGE.

A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère ;

Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été sa dévorante ardeur ;
Qu'il échappe au vent des orages
Au fer tranchant de l'émondeur,
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux ;
Et que la houlette fidelle
Defende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur.

Feu Millevoye.

Un cachet nouveau est formé avec quatre tyrses joints vers le haut par une couronne, le tout en or mat et or vert. Une grappe de raisin se voit au centre. Le chiffre est gravé sur une émeraude.

Hier, à l'Opéra, un marin étoit devant nous, et parlant d'une jolie femme qui étaloit ses grâces aux secondes, en face, il disoit dans son jargon : « Elle a *mis à la cape*, et laisse aller son vaisseau *à la dérive*. »

Cela vouloit dire apparemment que les revenus commençoient à diminuer, et qu'on éprouvoit le besoin d'apporter un peu d'économie aux dépenses de l'hôtel.

Notre marin s'égayoit ainsi sur le compte de plus d'une beauté, dont il paroissoit fort bien connoître les allures. Ce n'étoit pas un marin d'eau douce ; il avoit, au contraire, la parole très-*salée*.

On voit chez quelques tablettiers, des mouchettes et des porte-mouchettes, ornés de fleurs artificielles sous verre. Ceci

nous paroît être un contre-sens. Les petites-maîtresses ne brûlent que de la bougie; il étoit inutile de faire pour elles des mouchettes dorées et fleuries.

Henri IV voulant donner à un ambassadeur étranger une idée du caractère de ses ministres, fit appeler, l'un après l'autre, Sully, Villeroy et Jeannin, et leur dit, en montrant le plancher de la salle où ils étoient : « Voilà une poutre qui me» nace ruine, que faut-il faire? » Villeroy répondit : « Sire, » il faut la faire changer de suite; Sully : Sire, qui a pu vous » donner cette terreur? elle durera plus que vous et moi; et » Jeannin : Sire, je n'y vois aucun défaut; mais, pour plus » de sûreté, il faut la faire visiter par les gens de l'art. »

Pierre Jeannin, qui, pendant plus d'un demi-siècle, eut la plus grande part aux affaires publiques, parloit toujours avec cette prudence. Ses *Négociations diplomatiques et politiques sous Henri III, Henri IV et Louis XIII*, imprimées par les soins de son petit-fils en 1659, sont, pour la seconde fois, sous presse.

Cette nouvelle édition, dédiée à S. A. S. M.me la duchesse d'Orléans douairière, comprendra les *œuvres mêlées*, et aura trois volumes in-8°. Les deux premiers (1) paroissent, et contiennent, l'un 566, l'autre 608 pages. Le premier de ces volumes est orné du portrait de l'auteur, gravé au burin par Pauquet.

Bailli d'Autun, à l'époque de la Saint-Barthélemi, Jeannin s'opposa de toutes ses forces à l'exécution des massacres, et quelques jours après, un courrier apporta la révocation de l'ordre sanguinaire : *C'est un juge de village*, s'écria le chancelier de l'Hôpital, *qui nous apprend notre devoir.*

Un secret important étoit devenu la nouvelle du jour. Il y avoit donc un perfide dans le conseil. Henri IV s'en plaignit à ses ministres, et frappant sur l'épaule de Jeannin : *Je réponds*, dit-il, *pour le bonhomme; voyez entre vous autres quel est le coupable.*

---

(1) Prix 7 francs chaque, et, port franc, 9 francs; à Paris, chez Delaunay, Ladvocat, Petit, libraires au Palais-Royal, et chez A. Boucher, imprimeur, rue des Bons-Enfans, n. 34.

Je ne dirai pas que nous surpassons le luxe des Romains ; mais nous sommes bien près de l'égaler. Leurs festins, s'il faut en croire certains auteurs, étoient plus somptueux et plus prolongés que les nôtres, leur architecture étoit plus magnifique, leur domestique plus nombreux; mais, d'un autre côté, si de leur temps on eût exposé au Capitole les produits de la Grèce et de l'Italie, il est fort douteux qu'on y eût vu d'aussi belles choses qu'au Louvre. La célèbre Poppée, toute coquette qu'elle étoit, n'aurait jamais pu se mirer dans des glaces de 125 pouces de hauteur, comme celles que fabrique la manufacture du faubourg Saint-Antoine. Cléopâtre, si riche en perles et en bijoux, eût envié le bouquet de diamans monté par M. Pitaux ; la fille d'Auguste, elle-même, qui étoit probablement musicienne, puisqu'elle aimoit la poésie, se seroit glorifiée de posséder une harpe ou un piano de la façon de M. Becklers. Quant à Lucullus-le-Gourmand, il se fût fait honneur de la vaisselle de MM. Odiot et Biennais, qui surpasse de beaucoup toute la poterie étrusque.

Le lit d'Agrippine, composé d'or, d'ivoire et de nacre, pouvoit sans doute aller de pair avec les beaux meubles de MM. Jacob et Vacher ; la table à déjeûner de Cicéron, qui, dit-on, lui avoit coûté à-peu-près 25,000 francs, égaloit les plus riches guéridons d'aujourd'hui ; mais Pétrone, Martial et Juvénal, qui ont tant déclamé contre le luxe de Rome, ne disent nulle part que les femmes de sénateurs se servissent de toilettes de cristal, semblables à celle que Madame Desarnaud a exposée.

Voulez-vous, mon cher Edmon, mettre quelque chose de très-joli et surtout de très-nouveau, dans la corbeille de votre future, achetez une demi-douzaine de paires de bas de fil de dentelle de M. Dubost ; chaque paire ne coûte que 172 francs. Achetez vîte pendant que vous êtes amoureux; car après....

Et vous, milord, qui jettez votre argent par les fenêtres, qui perdez cinquante mille écus dans un jour, faites cadeau à cette jolie Danaïde que vous aimez tant, du manchon que je vais vous montrer. — Goddem! il est un peu cher beaucoup! — Cinq mille francs, pas davantage, et cependant c'est de la véritable *plume d'aigrette*. Est-ce trop, pour préserver d'un rhume l'objet que l'on adore?

Tout le monde n'est pas riche, tout le monde ne peut marcher sur des tapis d'Aubusson ou sur des parquets de bois de cèdre ; c'est pour cette raison que nous croyons devoir signaler les nouveaux carreaux en mosaïque de M. Baudry-Duhamel, et les carreaux rouges de M. Jullien, qui au lieu de craindre l'humidité comme ceux dont on se sert, ne sont que plus beaux lorsqu'on les savonne de temps à autre.

Les courses de chevaux ont été très-brillantes cette année, et ont attiré un grand concours de curieux. C'est à tort que quelques journaux ont dit que la jument qui a remporté le grand prix se nommoit l'Attila ; elle s'appelle l'*Atala*, nom désormais immortel dans la poésie, dans la peinture et dans les fastes de l'hippodrome.

****

MODES.

Le bleu de ciel a été, depuis quelques jours, employé très-fréquemment dans les magasins de modes ; il n'en a pas été de même du jaune-citron. Quant au rose, c'est la couleur par excellence : sur trente chapeaux neufs, vingt sont garnis en rose. Par garniture il faut entendre fleurs et rubans.

Les rubans à la mode sont des rubans de satin tout unis : quoique nous ayons souvent parlé de la manière de les appliquer près du bord des passes, il faut encore dire que ce n'est point en droit fil qu'on les coud, mais en biais.

Les chapeaux à bord égal tout autour sont presque aussi nombreux en perkale qu'en paille.

Tous les jours le nombre des robes ornées de broderies augmente ; quelques élégantes même reprennent les garnitures en bouillons de mousseline ; mais ce sont de nouveaux dessins.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1843 et 1844.

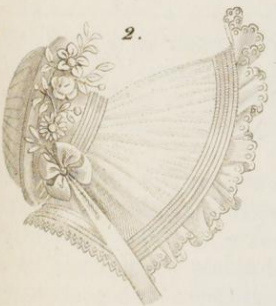
Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

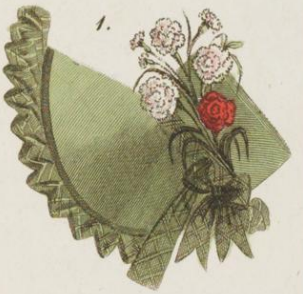
PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

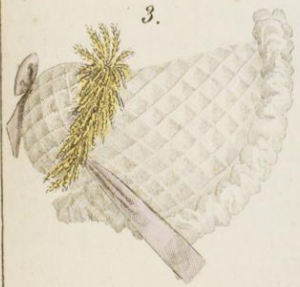
(1843.)

Chapeau de perkale. Cornette de tulle. Fichu de batiste brodée. Robe de perkale, ornée de bouillons et de petits jours de tulle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf







1, Chapeaux de gros de Naples. 2, Capote de perkale. 3, Chapeau de gaze gauffrée. 4, Chapeau de gaze.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 52. (Vingt-troisième Année.) 20 Septembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On voit dans nos anciens romans que les tapisseries, qui précédèrent en France les tissus de laine et de soie, étoient de cuir frappé et doré. Cela devoit produire un effet agréable, si l'on en juge par un plafond en cuir peint et verni, que nous avons remarqué à l'exposition.

On fabrique à Lyon des garnitures de robes, qui imitent parfaitement la fourrure de chinchilla. Ces garnitures, en étoffe, dite *plume de soie*, se vendent 35 fr. l'aune.

Nous avons parlé des gilets de mousselinette à mille fleurs; quelques élégans les portent avec une redingote de reps, une culotte de nankin, des guêtres de batiste et des souliers de prunelle grise.

Les petites demoiselles, de 9 à 10 ans, ont par-dessus leur robe de perkale, ornée de trois volans espacés, un tablier carré, également de perkale, et garni de mousseline bien plissée.

Les boëtes à ouvrage, en maroquin, pour les dames, sont

maintenant *à soufflet;* on les garnit d'or ou d'acier, selon la couleur du maroquin.

Quelquefois, en place de croix, on met à un collier d'or une fleur de pensée en pierres fines : deux améthystes, trois topazes et un diamant dans le milieu, ou, si l'on veut, une émeraude.

Dans notre enfance, lorsqu'il y avait dans une maison, une table ou quelque autre meuble d'acajou, on alloit les voir par curiosité. A présent, il y a de ce bois partout; on en fait jusqu'à des formes de bottes et de souliers : voyez au passage Feydeau.

On a vu dans les salons d'un grand personnage, des hommes de 40 à 50 ans, mariés, arriver en pantalon large, blanc ou nankin.

Les jeunes gens étoient, quelques-uns en pantalon noir flottant, d'autres en pantalon noir serré et boutonné; un grand nombre, en culote et bas noirs; deux ou trois en culote de casimir pâle et en bas de soie blanc-lisse.

PORTRAIT DES PARISIENS.

« Quel peuple fut jamais plus aimable dans le monde que le » peuple français? Quelle nation fut jamais plus brillante que » celle de France? L'étranger charmé à Paris, ne rencontre » que des cœurs complaisans et des bouches toujours prêtes à » lui sourire. Les légers habitans de cette capitale du goût et » des beaux-arts, semblent formés pour couler leurs jours au » sein des plaisirs. C'est là qu'assis à des banquets délicieux, » vous les entendez se lancer de fines railleries, parler à-la- » fois de politique et d'amour, des hautes maximes de la mo- » rale et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profu- » sément les bons mots et le sel attique, au bruit des chansons » de Parny et de Voltaire, au milieu des femmes et des » fleurs. »

Ce portrait est de main de maître. Il a été publié à Londres!

Il a pour les Parisiens la douceur et le *parfum* des éloges qu'une jolie coquette entendroit de la bouche même d'une rivale.

ESSAI SUR L'ESPRIT DE CONVERSATION, ET SUR QUELQUES MOYENS DE L'ACQUÉRIR ; *par M. P. H. D...y, ci-devant avocat à la Cour royale de Paris* (1).

La *bienveillance*, la *modestie*, la *discrétion*, l'*indulgence*; voilà les vertus sociales les plus nécessaires dans la conversation : l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons leur a consacré quatre chapitres.

Il parle ensuite de la *politesse*. « La politesse, dit-il, n'exclut pas l'indépendance. Quand on a disserté poliment, on n'est pas tenu de changer d'avis, si l'on n'a point été convaincu ; mais on doit souffrir que l'adverse interlocuteur conserve aussi le sien. »

L'auteur passe aux *différens genres d'esprit*, et donne des conseils sur la manière dont il faut les exercer. « Le premier, dit-il, qui compara une femme brillante de jeunesse et de fraîcheur à une rose, eut de l'esprit. Les jeunes gens qui improvisent tous les jours, dans nos salons, ce compliment usé, n'ont que de la mémoire. »

L'*observation des convenances* fait le sujet d'un chapitre. « Mille causes diverses, dit l'auteur, les font naître et les modifient ; l'usage du monde les inspire et les apprend. Il en est qui sont aussi fondées sur des devoirs ; d'autres tirent leur origine des conventions humaines..... Il est permis à une femme mariée de parler avec réserve du plus doux sentiment du cœur ; la moindre expression de ce sentiment est interdite à une demoiselle. Cette différence vient de ce que la première est censée avoir de l'amour pour son mari, au lieu que la seconde est censée n'en accorder à aucun homme. »

On sait que, dans une réunion d'hommes, le droit de diriger l'entretien plutôt sur une matière que sur une autre, doit être déféré aux supérieurs ou à ceux qu'on honore le plus. Par la même raison, nos mœurs attribuant l'empire de la société aux femmes, c'est un devoir social, pour un homme bien élevé, de ne pas s'arrêter long-tems aux sujets qui ne les intéressent point et de donner la préférence à ceux qui leur sont agréables.

---

(1) Un volume in-8° de 262 pages. Prix : 3 fr., à Paris, chez Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois ; et chez A. Boucher, imprimeur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

La coquetterie et l'amour, voilà leurs grandes affaires. Un autre secret du cœur des dames est celui qui fut révélé par le chevalier Robert à la cour de la Reine Berthe :

Ou fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou riche, ou pauvre, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtresse au logis (1).

Rappelez leur donc les déférences dont elles sont l'objet. Il y a encore un penchant très-vif chez les femmes, c'est la curiosité. « Lorsque leur printems, dit l'auteur du volume que nous annonçons, est absolument passé, et qu'elles ne peuvent plus se faire illusion sur la désertion des jeux et des ris, leur curiosité semble s'accroître en proportion de l'affoiblissement des plus doux mouvemens du cœur. Elles cherchent à s'immiscer dans les grands et petits secrets des personnes, des familles, des sociétés qui les entourent, même de l'état, si elles peuvent atteindre jusqu'à ceux-là. Cet extrême desir d'apprendre jusqu'aux choses les plus indifférentes à leurs affections, tient sans doute, chez les femmes sur le retour, au besoin de se donner de l'importance à une époque de la vie où l'on s'occupe beaucoup moins d'elles. Quoi qu'il en soit, écoutez poliment leurs questions; mais en y répondant, songez qu'en général elles n'ont de plaisir à savoir une nouvelle que pour la répandre; cachez-leur surtout les foiblesses des belles qui leur ont succédé dans la carrière des amours et des plaisirs. Sur certaines confidences, il est peu de douairières qui soient plus discrètes que l'épouse du pondeur de la fable. »

L'AMOUR COMÉDIEN.

L'enfant dont la malice égale
Le pouvoir qu'il reçut des dieux,
Voulut éprouver la cabale
Qui l'avoit exilé des cieux;
Bientôt, dans son humeur folâtre,
On vit cet aimable vaurien,
Pour briller sur plus d'un théâtre
Prendre l'état de comédien. (*bis*)

Cet acteur, sans beaucoup de peine,
Débuta par *le Séducteur*;

(1) Voltaire.

Il fit dans la même semaine
Le Jaloux et puis *le Grondeur* :
Devenu *Tyran domestique*,
Il imita *l'Impatient* ;
Et comme de tout il se pique,
Il joua par fois *le Méchant.* (*bis*)

Instruit à *l'Ecole des Femmes*,
Il déguise tous ses désirs ;
Connoissant *ce qui plaît aux Dames*,
Il sait varier leurs plaisirs.
Combien *la Nuit aux Aventures*
A de charmes pour cet acteur !
Et lorsqu'il a pris ses mesures
Comme il fait bien *le Déserteur* ! (*bis*)

C'est dans *l'Intrigue épistolaire*
Que son langage est séduisant :
Avec quel art on lui voit faire
Le Flatteur et *le Complaisant* !
Pour *une Heure de Mariage*,
Il est *l'Ami de la Maison* ;
Et quand il joue *un Tour de Page*,
On reconnoît *le Vieux Garçon.* (*bis*)

Son théâtre devient des belles
Le rendez-vous le plus constant ;
Il charme les amans fidèles
Lorsqu'il peint bien le sentiment :
Un sifflet punit sa méprise,
Si, ne consultant plus son cœur,
Auprès d'une tendre *Héloïse*
Il prend son esprit pour souffleur. (*bis*)

A. DEVILLE.

Cette chansonnette, avec l'accompagnement de M. Gatayes, pour le chant, le piano ou la harpe, se vend 1 fr. 50 cent., à Paris, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre-d'Or, rue Dauphine, n° 28.

VOYAGE DANS LE PAYS D'ASCHANTIE, OU RELATION DE L'AMBASSADE ENVOYÉE DANS CE ROYAUME PAR LES ANGLAIS, *avec des détails sur les Mœurs, les Usages, les Loix et le Gouvernement de ce pays*; *par T. E. Bowdich, chef de l'Ambassade.* Traduit de l'anglais, par le traducteur du Voyage de Maxwell (1).

Trois personnes seulement composoient l'ambassade : son objet immédiat étoit l'intérêt du commerce ; et elle ne tenoit ses pouvoirs que de la compagnie d'Afrique. « Si nous eussions attendu la permission formelle du Roi, dit le gouverneur du fort du Cap-Corse, la saison des pluies auroit été trop avancée, et nous aurions perdu le moment favorable. »

Ce fut du Cap-Corse que les ambassadeeurs partirent le 22 avril 1817. Voici leurs instructions : « Vous verrez le Roi d'Aschantie le plutôt possible après votre arrivée dans sa capitale, et vous lui remettrez les divers présens qui lui ont été destinés par la compagnie d'Afrique ; vous lui ferez voir qu'il seroit de la plus grande importance d'ouvrir une route directe entre Coumassie (sa capitale) et le Cap-Corse ; et, pour assurer une correspondance régulière, vous le prierez de permettre qu'un officier anglais réside habituellement à Coumassie. »

L'ambassade entra dans la capitale à deux heures de l'après-midi. « Toutes les rues, dit M. Bowdich, à droite et à gauche, étoient couvertes d'une foule de curieux ; et les rues montant en amphithéâtre, on n'y appercevoit que des têtes noires rangées au-dessus les unes des autres.

Les grands péristyles, règnant le long des maisons, étaient remplis de femmes et d'enfans empressés de voir des blancs pour la première fois. Leurs exclamations de surprise se perdaient dans le bruit de la musique et des décharges de mousqueterie. »

Lorsque l'ambassade arriva au palais, à environ un demi-mille de l'entrée de la ville, on lui fit faire halte. « Nous eumes le plaisir, dit M. Bowdich, de voir passer près de nous plusieurs Cabocirs (grands fonctionnaires) avec leur suite, spectacle dont la splendeur et la nouveauté nous étonnèrent. Leur musique, composée principalement de cors et de flûtes, offroit assez d'ensemble. D'immenses parasols que les porteurs levoient

(1) Un volume in-8° de 527 pages, avec une carte. Prix : 8 francs 50 centimes ; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc Feydeau, n° 20.

et baissoient tour à tour, et de grands éventails qu'on agitoit de toutes parts procuraient de petits courans d'air qui nous rafraîchissoient, et qui rendoient moins insupportables les rayons brûlans du soleil et les tourbillons de poussière dont nous étions enveloppés.... Les Cabocirs, de même que les principaux seigneurs, étoient vêtus d'étoffes fabriquées dans le pays; le prix devoit en être fort cher, attendu qu'elles étaient faites avec des étoffes étrangères dont on avoit effilé la soie pour en former de nouveaux tissus de toutes couleurs et de toutes formes. Leurs vêtemens, d'une ampleur et d'un poids considérable, étaient jetés sur l'épaule, exactement comme la toge des Romains. Leur front étoit généralement couvert d'un petit filet de soie; ils portaient des colliers d'or massif travaillés avec soin, auxquels étoient suspendues des amulettes. Leurs sandales étoient de cuir vert, rouge ou blanc. Des bracelets et des fragmens d'or massif non façonné étaient suspendus à leur poignet gauche; le poids en étoit si considérable, qu'ils étoient obligés d'appuyer le bras sur la tête d'un enfant : les plus jolis remplissoient cet office.... Un emplacement d'environ un mille quarré avoit été préparé pour nous recevoir. Le Roi, ses tributaires et ses capitaines étaient sur le dernier plan, entourés de leurs suites respectives... Les messagers du Roi, portant sur la poitrine de grandes plaques d'or, nous ayant fait faire place, nous nous avançames, précédés par les cannes à pommes d'or (interprètes) et par le pavillon anglais..... Le Roi me parut âgé d'environ trente-huit ans et disposé à l'embonpoint. Il étoit vêtu en soie d'un gris foncé. Sa poitrine étoit entièrement couverte d'un ornement ressemblant à une rose épanouie, chaque feuille s'élèvant au-dessus de celle qui la précédoit.... Il étoit assis sur un siège peu élevé, enrichi d'or.... Nous évaluames à trente mille le nombre des personnes sous les armes. »

Le Roi envoya aux cuisiniers de l'ambassade un assortiment complet de vaisselle de terre, cent grosses pièces de bois, un bœuf, deux cochons, quatre moutons, cent ignames, cent bottes de bananes, quatre cannes à sucre, vingt-quatre gallons d'huile de palmier, et trois jarres de vin de palmier.

Au bout de quelques jours l'ambassade fut mandée chez le Roi, et, suivant l'usage, elle attendit long-tems dans une des cours extérieures du palais. « Une partie de ces cours, dit M. Bowdich, est garnie d'arcades, tantôt tout autour, tantôt d'un côté seulement. Au-dessus est une suite d'appartemens, éclairés par de petites fenêtres en treillages de bois, d'un travail compliqué, mais régulier; quelques-uns sont revêtus de

feuilles d'or. Dans les cours carrées, il y a de chaque côté, un grand appartement, ouvert par devant, et garni de colonnes qui le soutiennent et qui le font ressembler au *Proscenium* des anciens théâtres Italiens. Ces appartemens sont très-hauts et réguliers; les corniches en sont chargées d'ornemens en relief. Un rideau en cannes entrelacées et d'un travail curieux étoit suspendu à l'entrée, et nous vîmes, dans l'intérieur, des sièges enrichis d'or, et des lits couverts en soie, portant les emblêmes de la royauté. La partie du palais la plus ornée est celle qui est destinée à la résidence des femmes. Nous y passâmes une fois. Toutes les entrées des appartemens, à l'exception de deux, étaient fermées, par des panneaux à jour d'un joli travail et un peu ressemblans aux ouvrages gothiques du même genre. Ces ornemens me rappelèrent fortement le mémoire de sir James Hall, inséré dans les transactions philosophiques d'Edimbourg, qui fait remonter l'architecture gothique à l'imitation des ouvrages d'osier. »

MODES.

Déjà l'approche de l'automne nous a procuré deux étoffes nouvelles : un satin broché et une gaze brochée. On ne faisoit point usage du gris ; il commence à être employé : nous avons vu aussi quelques chapeaux violets.

Sur les chapeaux dont la passe est longue et horizontale, quelques modistes posent, tout-à-fait sur le bord de la passe, un cordon de roses tremières ou de marguerites, et le dirigent en ligne droite vers le fond. Un ornement qui n'étoit pas en usage non plus, consiste en une espèce de cercle, formé par un ruban écossais, plissé à plis crevés des deux côtés. Ce ruban se pose à une très-petite distance du bord de la passe.

Nous avons parlé des pélerines de dentelle noire, plissées à tuyaux : quelques couturières font, en étoffe moirée, des redingotes qui ont une ample pélerine, dont le haut est plissé.

Les gilets noirs de nos élégans sont en étoffe de soie, moirée.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1845.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1845.)

Costume du matin. Bonnet de tulle, orné de rouleaux de satin. Redingote de perkale, garnie en mousseline. Ceinture de velours sans nœud.

N°. 53. (Vingt-troisième Année.) 25 Septembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Après Mme. Paradol, il étoit difficile de trouver une plus belle reine que Mme. Déruder. Novice encore dans l'art de dire les vers, elle a séduit les spectateurs; que sera-ce donc quand elle aura acquis l'habitude de la scène?

Le Testament et les Billets Doux, de l'Opéra-Comique, ont produit un effet assez triste le premier jour; mais dès le lendemain, cette nouveauté s'est relevée, grâces à d'heureux changemens.... au parterre.

La Pluie d'Or a excité une *grêle* de sifflets au Vaudeville. C'est une revue de quelques originaux à l'occasion du rassemblement qui a eu lieu pendant quelques jours au carrefour Montesquieu. A cette pièce doivent succéder *les Bains de Rivière*, qui viendront un peu tard.

Une tempête sépara dans le 13me. siècle, l'île de Merken du continent de la Frise occidentale. Depuis cette époque, les habitans n'ont rien changé à leur costume. On voit les femmes coëffées d'un bonnet en forme de mître; le devant de leur camisole est brodé à la hussarde, et leur tablier blanc est divisé en larges bandes verticales, plissées horizontalement.

Ce costume vient d'être gravé; il paroîtra le 30 de ce mois,

au bureau du Journal des Dames, avec trois costumes de la Frise.

Pour se coëffer, une Frisonne commence par rassembler ses cheveux sur le sommet de la tête, et les recouvre d'un toquet blanc, orné de fleurs noires en broderie; elle met ensuite une coëffe blanche de mousseline claire, dont le prolongement flotte sur ses épaules en façon de pélerine. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont des lames d'or, qui assujettissent le bonnet. Ces plaques, terminées en pointe, s'appellent feuilles de saule; elles sont fixées en dessous, au niveau des tempes, et vont, par une direction oblique, aboutir au haut du front. Autre particularité: deux meches de fil tiennent lieu de deux mèches de cheveux, et forment des tire-bouchons.

Les élégantes adoptent quelquefois, pour leurs déshabillés et leurs robes, les modes de Paris; mais l'abandon de la coëffure nationale exciteroit le zèle des matrones, et de gré ou force, il faudroit reprendre le petit bonnet.

Une personne très-jolie, mais très-maniérée, et dont la tante blâmoit l'affectation, s'excusoit près de celle-ci, de gâter ses grâces naturelles, par cette prétendue force de l'habitude qui est comme une *seconde* nature.

— A la bonne heure, dit la tante, mais j'aime bien mieux la *première*.

Pour donner une idée de la richesse de l'exposition des produits de l'industrie française, nous allons citer quelques articles réunis au Louvre sous le même numéro (salle 31, n°. 1217):

Une corbeille de fleurs en or, exécutées d'après nature: cette pièce renferme un réchaud pour brûler des essences; — un collier en ailes de papillon, émaillées; — un autre collier, grosse guirlande, antique, en or de couleur; — une ombrelle, aussi en or de couleur; — une petite bourse d'un modèle nouveau, ayant douze charnieres opposées, qui jouent toutes ensemble: un gland ouvre cette bourse, un autre gland la ferme; elle peut se placer à la ceinture. Le bijoutier à qui l'on doit ces nouveautés, est M. Beaugeois, rue Chabannais, n°. 11.

Un marquis ruiné au *cercle*, et n'ayant plus de crédit nulle part, s'est décidé à rester le soir avec sa femme. Ils jouent

aux dames et aux échecs, et s'il arrive que le mari étant sorti un moment, trouve sa chère moitié au lit, quand il rentre, il la tire par sa cornette et ne lui donne la paix que quand elle a consenti à se relever pour faire encore pendant une ou deux heures la partie de son seigneur et maître.

Les gilets à pois coupés, rouge et vert, sur un fond serin, citron, ou chamois, prennent faveur : l'étoffe se nomme valencia.

Nous invitons celles de nos abonnées qui ont du goût pour la broderie, à se procurer les deux dernières livraisons des *Monumens Français Inédits*, que publie M. Willemin, rue Babille, n°. 6, près la rue St.-Honoré; elles y trouveront deux modèles parfaits, quoique l'un date de l'année 941, l'autre de l'année 989. Une de ces livraisons renferme un costume d'*Anne de Bretagne*, fort riche, et très-facile à copier, parce qu'il a été colorié avec beaucoup de soin.

Un de mes amis étoit planté devant la boutique d'un marchand de comestibles, et comme je le sais un peu gourmand, je croyois qu'il choisissoit des yeux la pièce qu'il vouloit emporter pour le déjeûner ou le dîner. Je l'aborde, je l'interroge : quel est mon étonnement d'apprendre qu'ayant une chanson de table à faire, il lisoit et se meubloit dans la tête les noms des vins et des pâtés pour en faire des couplets et des rimes!

L'ANGLAIS A PARIS.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis Anglais, mais presque naturalisé Parisien, car, depuis quatre ans, je dîne régulièrement chez Véry, je vais trois fois par semaine à l'Opéra, et je lis tous les cinq jours le Journal des Modes. Ajoutez à cela que Berthelon m'habille, que Doche me chausse et que je prends mes odeurs chez Riban, et vous serez convaincu que je ressemble beaucoup plus à un petit-maître de la Chaussée d'Antin, qu'à un fashionable de Porto-Square. Afin de ne conserver même aucun air d'étrangeté, j'ai quitté le grand chapeau blanc par lequel quelques-uns de mes compatriotes se distinguent. Vous trouverez peut-être singulier que j'aie renoncé si facilement aux usages, aux manières et au costume de ma patrie; la raison en est bien

simple, c'est que chez vous on n'y fait presque plus d'attention. Mon père, qui a voyagé en France avant la révolution, me disoit qu'autrefois un lord étoit une espèce de curiosité, qu'on répétoit ses bons mots et ses sentences, qu'on copioit ses airs, son costume et jusqu'à ses grimaces. Maintenant ce n'est plus cela: on nous voit, on nous coudoye, on prend notre argent, sans nous remarquer davantage que si nous étions nés à Montmartre ou au Gros-Caillou. Pendant notre longue absence de la France, les modes russes semblent avoir éclipsé les nôtres: d'abord ce furent les chapeaux, puis les bottes; bientôt après sont venus les pantalons larges, les redingotes étroites, etc. etc.; les jockeys ont été remplacés par les chasseurs, et les nègres par les cosaques. Le fameux lord Byron lui-même, si original dans ses manières et dans sa tournure, ne pourroit attirer les regards de la moitié des badauds qui s'extasient devant les prétendues Iroquoises. Lorsque j'ai vu que nos modes avoient cessé d'être goûtées, j'ai pris les vôtres, et je m'en trouve bien. D'humble et de réservé que j'étois, je suis devenu railleur et mystificateur. C'est ainsi qu'après m'être promené à Londres dans un char attelé de deux cochons, je me moque hardiment du duc de ***, qui met à son tilbury un cheval normand et une mule d'Espagne. Non content d'applaudir et de siffler dans vos spectacles (ce qui est peut-être inoui de la part d'un Anglais), je parcours vos musées, vos salles d'exposition, et je critique en amateur de première force. Comme j'ai parcouru l'Italie, la Grèce et l'Egypte, que j'ai dépensé vingt mille sequins à Venise et cinquante mille piastres au Caire, le tout en bals, en fêtes et en bayadères, j'ai un certain air de science et d'antiquité qui en impose à quelques habitans du Marais; j'ai même séduit des gens très-capables, à ce qu'il paroît, car dans ma dernière visite au Louvre, un homme de lettres-sténographe, après avoir recueilli avec soin toutes les remarques que je faisois sur les tableaux, les statues et les objets d'industrie, me demanda la permission de les faire imprimer de compte à demi. Le marché étoit près de se conclure, on louoit mon esprit, mon érudition, mon goût *attique*, lorsque je m'avisai de dire que ce qu'il y avoit de meilleur en France n'étoit pas à l'exposition. Là-dessus, force questions, force commentaires; poussé à bout par la curiosité de mes voisins, j'avouai qu'il y manquoit des échantillons de *vins*. C'est un *Goddem!* fut le cri universel, et le marché fut manqué.

* * * *

A MA BONBONIÈRE.

O toi dont j'aime la blancheur,
La surface polie et la forme légère,
Toi qui reçus, avec le don de plaire,
Le merveilleux secret de captiver un cœur,
De l'art du tour, enfin, toi, l'honneur et la gloire!
Garde, bijou charmant! Garde, en ton sein d'ivoire,
Ces globules sucrés, qui, par un léger bruit,
En tous lieux, sous ma main, annoncent ta présence
Et troublent souvent le silence
Qui règne en mon humble réduit.

Trésor des enfans et des belles,
Le bonbon, aujourd'hui suffit à mes désirs;
Comme eux, simple et friand, léger, friand, comme elles,
Je goûte, en le croquant, le plus vif des plaisirs.
O ma petite bonbonière!
Combien de fois, fidelle messagère,
Prête à seconder tous mes vœux,
En vingt cercles fameux,
Portant la chansonnette,
Les billets doux et les tendres sermens,
Tout ce qu'Amour peut dicter aux amans,
Combien de fois, auprès d'une coquette,
De mes plus secrets sentimens,
De mes feux, tu fus l'interprète!
Hélas! de ces plaisirs le tems, déjà, n'est plus:
Mais, loin de moi, fuyez, ô regrets superflus!
Chaque matin, dans ma boîte chérie,
Tant que la charmante Marie
Viendra glisser, complaisamment, ses dons,
De mon destin l'ame ravie,
Je mènerai joyeuse vie,
Bourré de sucre et de bonbons.

En l'honneur de sa tabatière,
Que Damis, contre toi, ma pauvre bonbonière!
Décoche, s'il peut, quelques traits:
Que, pour le satisfaire,
Le macouba, ma chère,
Soudain, vienne à grands frais,
Jusqu'en cet hémisphère;
Sur ses vieux parchemins, avec peine endormi,

Qu'à tout instant il s'éveille à demi
Pour en raviver son génie :
D'un vieillard, sans regret, excusons la manie.
Ce macouba pourtant qu'a-t-il de si flatteur ?
En dépit, quelquefois, du plus joli visage,
Au trait le plus saillant ne fait-il pas outrage ?
Va, de la rose eût-il la douce odeur,
Tes bonbons, malgré tout, auroient la préférence,
Je t'en donne ici l'assurance ;
Et d'une boîte d'or la brillante couleur
Ne vaudra jamais, ô ma chère !
Ton éblouissante blancheur.
Ne crains donc pas qu'un jour je te préfère
Une rivale et si vaine et si fière :
A ton seul culte consacré,
Dans ton sein je puiserai
Et, sans fin, je croquerai
Ou la pistache, ou la douce praline.
Nargue de la médecine,
Comme de mon médecin,
De tes flancs échappé, puisse un bon diablotin,
Entre mes dents venir, à la sourdine,
Pour prix de ma fidélité,
Me faire encor jouir, à mon heure dernière,
D'une nouvelle volupté.
O ma charmante bonbonière !

DURONCERAY.

VOYAGE DANS LE PAYS D'ASCHANTIE, OU RELATION DE L'AMBASSADE ENVOYÉE DANS CE ROYAUME PAR LES ANGLAIS, *avec des détails sur les Mœurs, les Usages, les Loix et le Gouvernement de ce pays ; par T. E. Bowdich, chef de l'Ambassade.* Traduit de l'anglais, par le traducteur du Voyage de Maxwell (1).

SECOND ARTICLE.

Les conversations avec les chefs rouloient souvent sur la liberté dont les femmes jouissent en Angleterre, et lorsque les Aschantes entendoient dire que non seulement chaque homme n'avoit qu'une femme, et que chaque fille avoit le privilège de

(1) Un volume in-8° de 527 pages, avec une carte. Prix : 8 francs 50 centimes ; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc Feydeau, n° 20.

choisir son époux, « il est impossible, dit M. Bowdich, de décrire l'effet comique que ces discours produisoient sur les femmes qui nous écoutoient. Elles s'approchoient de nous, essuyoient la poussière de nos souliers, écartoient de nous avec soin les mouches et les insectes, tandis que les hommes, nous mettant la main devant la bouche, nous disoient de ne point parler davantage de ce sujet, faisoient tomber la conversation sur la guerre, et renvoyoient les femmes dans l'intérieur de la maison. »

Le traité que les Anglais sollicitoient, fut signé le 7 septembre. On envoya aux ambassadeurs un cortège brillant de fusiliers et de musiciens pour les conduire au palais du roi. « Ce cortège, dit M. Bowdich, vint nous recevoir dans la cour extérieure, et marcha devant nous jusque dans la dernière, où environ trois cents femmes étoient assises, revêtues des plus belles étoffes de soie, et couvertes d'ornemens en or de toute espèce. La splendeur du coup-d'œil nous causa une surprise presqu'égale à celle qu'elles éprouvèrent en nous voyant. Nous fûmes placés au centre, sous de grands parasols, avec le roi et les quatre députés de l'assemblée générale des cabocirs chargés de prêter le serment. Puis l'on me pria d'expliquer à un vieillard, interprète particulier des femmes, le but de ma mission et l'objet du traité. »

Tous les ans on célèbre dans le royaume d'Aschantie, la fête de l'igname, à l'époque de la maturité de cette plante. Personne n'est dispensé d'y assister. « Le spectacle qui se déploya sous nos yeux, dit M. Bowdich, avoit toute la magnificence de celui que nous avions vu à notre entrée; mais deux troupes de bourreaux, chacune de plus de cent hommes, faisoient partie de celui-ci; ils agitoient en l'air des crânes, et frappoient dessus avec leurs couteaux. Je n'ai jamais éprouvé un sentiment de reconnoissance aussi vif envers Dieu, pour m'avoir fait naître dans un pays civilisé. Tous les chefs font mettre à mort plusieurs esclaves, afin que leur sang coule dans le sillon d'où l'on tire le nouvel igname. »

On immole des hommes chez les Aschantes, dans mainte autre occasion. Engagés dans la foule, les ambassadeurs anglais se trouvèrent un jour forcés, pendant quelques minutes, de voir un homme que l'on alloit sacrifier. « Ses mains, dit M. Bowdich, étoient liées derrière son dos; une lame de couteau traversoit ses deux joues; une de ses oreilles étoit coupée, on la portoit devant lui au bout d'un pieu; l'autre ne tenoit plus à la tête que par un morceau de peau; il avoit sur

le dos plusieurs entailles faites avec un instrument tranchant ; un couteau étoit passé dans sa peau au-dessus de chaque omoplate. Des hommes, couverts d'immenses bonnets de peau noire garnie de poils, le conduisoient par une corde qui lui traversoit le nez, et des tambours le précédoient..... Lorsqu'une femme infidèle tient à une famille trop puissante pour que l'époux ose la mettre à mort, il lui coupe ordinairement le nez pour la punir et faire connoître son déshonneur, puis il la donne en mariage à un de ses esclaves. Si une femme trahit un secret, on lui coupe la lèvre supérieure, et si elle est surprise à écouter une conversation secrète de son mari, elle perd une oreille. « On ne sauroit, dit M. Bowdich, faire un pas dans la ville sans rencontrer des femmes ainsi mutilées. »

Mme Delavigne ouvrira, rue Vivienne, nº 3, un magasin de modes, le 1er octobre.

MODES.

Les chapeaux que l'on fait avec les étoffes nouvelles ont la même forme que les chapeaux d'été, et, à quelque distance, il est difficile de les distinguer, parce que ces nouvelles étoffes sont brochées couleur sur couleur : blanc sur blanc, rose sur rose, gris sur gris. Beaucoup de gazes sont vermiculées en satin ; quelques-unes ont pour ornemens, des olives.

On pose, dans plusieurs magasins de modes, des roses panachées en violet foncé sur des chapeaux couleur de rose, et l'on forme un ruban boiteux avec deux rubans, l'un violet et l'autre rose, réunis.

La fourrure qui imite le chinchilla, et dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, se trouve chez MM. Estienne, Pitaux et compagnie, rue St-Denis, nº. 118.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1846.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.º* 1, *au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1846.)

Chapeau de paille d'Italie, orné de marabouts. Fichu de perkale, garni de mouſseline. Robe garnie de mouſseline, avec remplis.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 54. (Vingt-troisième Année.) 30 Septembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les journaux ont parlé des jeunes princes Madecasses arrivés à Paris dans le courant du mois d'août, mais sans donner aucun détail sur leur compte. Le plus âgé, qui a 12 ans, porte le nom de *Mandihitsura*. Il a les cheveux lisses et le teint cuivré. L'autre, nommé *Berora*, est de la race des nègres. Il a la peau tout-à-fait noire et les cheveux crépus. Tous deux sont gais, vifs et intelligens. Déjà ils comprennent assez facilement le français, et commencent à le parler. Le plus jeune est le fils du prince le plus puissant de Madagascar, qui l'a confié à notre consul dans cette isle pour le faire élever en France. Il ne retournera dans sa patrie que lorsque son éducation sera terminée. Manhiditsura est fils d'un autre souverain (il y en a sept dans l'isle). Ces jeunes gens paroissent se plaire beaucoup en France.

Monsieur le Rédacteur,

Vous n'ignorez pas qu'il y a des gens nés de telle sorte, qu'on gagne plus avec eux à les combattre qu'à les servir. De même, il y a des femmes qu'on séduit plus vîte avec des brusqueries bien vives qu'avec des complimens fades.

J'ai trouvé ici, à Anvers, où je suis depuis quelques semaines, une jeune personne de Paris qui est venue descendre à l'hôtel de l'Ours, avec ses parens, et qui est aussi douce qu'un agneau.

Les premières paroles que je lui ai dites, à table d'hôte, où elle étoit placée non loin de moi, sont celles-ci : *Tenez-vous mieux, car on va croire que vous n'avez point reçu d'éducation.*

En effet, elle levoit les bras en l'air et faisoit de grands gestes pour accompagner de petits propos, le tout n'étant pas de très-bon goût, quoique cela fût peut-être très à la mode. Jugez cependant quelle fut sa surprise d'entendre un étranger lui tenir ce discours! elle en devint rouge jusqu'aux oreilles.

Le dîner fini, on passa dans le salon, qui est long comme une halle, et où l'on se mit à valser. J'invitai la belle voyageuse; et, en tournant, je lui reprochai les échancrures de sa robe, lui avouant qu'une pareille mise donnoit une foible idée de sa pudeur.

Elle pensa se trouver mal à ce propos; je la posai sur un fauteuil, et pendant que sa mère lui faisoit respirer des sels, je pris un violon et jouai la ritournelle d'un air que chantoit souvent cette pauvre Mme Gail, morte au moment où elle étoit dans la force de son talent.

Ces sons réveillent la malade, elle saute plutôt qu'elle ne vient vers moi, et la voilà qui, se mettant au piano, commence un concert auquel assistent toutes les personnes un peu élégantes de l'hôtel. Il y avoit des Anglaises, des Allemandes, des Américaines; mais la jeune Française avoit la plus jolie voix d'elles toutes, et il étoit difficile que j'en portasse un autre jugement, car j'étois déjà tout-à-fait épris de ses charmes.

Je la rendis attentive et jalouse par de petits mots de miel adressés à quelques-unes de mes voisines; puis, par excès de coquetterie, je continuai à rudoyer celle de qui j'avois désormais tant d'intérêt à captiver les suffrages. Ce manège réussit au-delà de mes espérances, et quand il fallut aller faire un *tour de rempart* (c'est la promenade favorite de la ville), j'obtins le plus facilement du monde qu'elle voulût bien me donner son bras.

Dieux! qu'elle volubilité dans nos confidences, quel accord dans nos principes, quelles douces promesses, quels vœux formés de vivre ensemble dans ces campagnes délicieuses qui

étoient devant nos yeux! Jamais transition ne fut plus rapide, des signes de l'indifférence aux marques de la plus ardente passion. Toutes les aspérités de notre caractère s'étoient usées par la rudesse des premiers frottemens ; nos esprits, d'abord si aigres, s'étoient adoucis comme du sucre ; nos cœurs si durs s'étoient amollis ; et nos âmes se confondoient dans les plus aimables sentimens : elles qui avoient semblé au début n'être animées que par la haine!

Voilà un exemple qui peut sans doute être imité ; mais ce qui suit n'est pas un bon modèle.

On rentre, on se couche ; le lendemain, les chevaux sont mis à la voiture au point du jour. La jeune Parisienne a oublié pendant la nuit toutes les illusions de la veille. Je me présente sur son passage, ayant presque les larmes aux yeux, pour la voir, lui parler avant son départ ; je voulois organiser des moyens de correspondance : impossible ; on ne m'écoute plus, on laisse à peine tomber sur moi un regard en montant en voiture, et l'on me rend au centuple les impertinences que j'avois prêtées.

Je vois encore cette malheureuse berline aussi grande qu'une maison, et roulant comme une diligence. Je la vois, traînée par les quatre plus drôles de chevaux que j'aie rencontrés de ma vie : il y en avoit deux avec de grandes taches blanches et rouges comme les vaches de Paul Poter, à tous crins, et deux courte queue, l'un noir, l'autre gris pommelé, nourris d'avoine et caracollant devant la porte comme des chevaux de charlatan.

Le cocher avoit un bonnet à poil, roux, comme ceux des gens de l'ambassadeur persan, et le petit jokei, qui faisoit le postillon, avoit du ventre comme s'il eût été destiné à devenir un Sancho Pança.

C'est dans ce singulier équipage que mon ingrate m'a quitté. Je crois que j'ai vu de loin sa tête paroître à la portière, elle vouloit me laisser un rayon d'espoir....

Je ne puis plus rester en place ; j'étois à Anvers pour quelques affaires, mais je sens que je retournerai en France sans les avoir terminées. Je vous écris pour que vous ayez la bonté de publier mon aventure. Je pense que quelqu'un aura vu entrer dans Paris ce carrosse avec des chevaux pies ; je supplie que l'on veuille bien me dire par quelle rue a pris le convoi, dans quel quartier il s'est arrêté, quelle porte s'est ouverte devant lui. Je m'établirai dans ces parages, je ferai sentinelle

sous les fenêtres de celle qui, de si tendre qu'elle étoit, devint tout-à-coup si inhumaine; et enfin, après avoir fait le Lovelace, je me conduirai comme un véritable Céladon.

J'attends des nouvelles, des indications, des avis sûrs, et je suis,

Monsieur le Rédacteur,

Votre serviteur très-humble,

FLORIMOND DE R*.

VOYAGE DANS LE PAYS D'ASCHANTIE, OU RELATION DE L'AMBASSADE ENVOYÉE DANS CE ROYAUME PAR LES ANGLAIS, *avec des détails sur les Mœurs, les Usages, les Loix et le Gouvernement de ce pays*; *par T. E. Bowdich, chef de l'Ambassade*. Traduit de l'anglais, par le traducteur du Voyage de Maxwell (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

La population de Coumassie, capitale du royaume d'Aschantie, n'est guère que de quinze mille âmes. Le marché s'y tient tous les jours depuis huit heures jusqu'au coucher du soleil. « La grande place, dit M. Bowdich, renferme une soixantaine de parasols carrés, sous lesquels se placent les vendeurs; un grand nombre de petits marchands en détail sont assis de tous les côtés. Les objets en vente sont du bœuf et du mouton, coupés par petites tranches pour faire de la soupe, du sanglier, du daim, de la volaille et de la chair de singe, de l'igname, des bananes, du grain, des cannes à sucre, du poivre, du beurre végétal, des oranges, des ananas, du poisson sec et du poisson salé, de gros escargots séchés à la fumée et collés symétriquement sur de petits bâtons, du vin de palmier, du rhum, des pipes, de la verrerie, des miroirs, des sandales, des étoffes de soie et de coton, de petits coussins, des calebasses, etc. etc. »

---

(1) Un volume in-8° de 527 pages, avec une carte. Prix : 8 francs 50 centimes; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc Feydeau, n° 20.

Suivant le rapport de notre voyageur, les femmes qui sont exemptes de tout travail, et à l'abri des mauvais traitemens, offrent des traits réguliers, une physionomie grecque et des yeux pétillans de vivacité. N'oublions pas, toutefois, que ce sont des négresses. Les filles de treize à quatorze ans ont presque toutes une belle gorge, mais, par un goût bizarre, elles en détruisent la forme, en la comprimant par de larges bandes d'étoffe. Leurs cheveux sont razés de manière à former des dessins qui imitent les compartimens d'un tapis. Les vêtemens de soie jaune sont chez elles en grande faveur.

« Les Aschantes, dit M. Bowdich, dansent infiniment mieux que les peuples qui habitent le long de la côte ; d'ailleurs les deux sexes ne dansent pas séparément comme sur la côte ; mais l'homme entoure sa danseuse d'une écharpe de soie avec laquelle il joue ordinairement de la main gauche, passe ses bras autour d'elle, puis reçoit ses coudes sur la paume de ses mains, et fait enfin une foule de figures différentes qui, par la mesure et le mouvement, ressemblent beaucoup à la valse. »

Les lois d'Aschantie accordent au Roi 3,333 épouses, nombre qui est toujours tenu au complet, afin que le monarque puisse offrir des femmes à ceux de ses sujets qui font quelque action d'éclat, mais qu'on ne dépasse jamais, parce qu'il est regardé comme mystérieux. Lorsque ces femmes sortent, ce qui est très-rare, « elles sont entourées et précédées, dit notre voyageur, de troupes de petits garçons, armés de courroies et de fouets de peau d'éléphant ; ils en frappent violemment quiconque ne s'enfuit pas à leur approche : quelquefois le coupable est en outre condamné à une forte amende. »

Voici les remarques de M. Bowdich sur la manière de bâtir : on fait d'abord avec des pieux et des claies une espèce de moule que l'on emplit de terre imbibée d'eau ; et l'on revêt de la même terre la surface du moule. Le toit de toutes les maisons est saillant ; il se compose de trois poutres qui en forment, l'une le faîte, et les deux autres les bases des côtés inférieurs. Ces poutres soutiennent des encadremens en bambou, qui sont couverts de feuilles de palmier entrelacées et attachées par des branches flexibles, d'abord aux poutres, ensuite aux encadremens en bambou qui sont peints en noir et polis. Ce genre de plafond plut à M. Bowdich. Les piliers qui soutiennent le toit sont de bois,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et ont une forme quarrée. Les pierres ou la couche d'argile qui forment le plancher sont revêtus d'un enduit de terre rouge. Quand on élève un premier étage au-dessus du rez-de-chaussée, la pièce de dessous est divisée en deux par un mur destiné à soutenir les solives qui forment le plancher de la chambre supérieure. Les fenêtres consistent en treillages à jour, de bois peint en rouge : les encadremens en sont revêtus d'une feuille d'or de l'épaisseur du papier à cartouche. « La chose qui me surprit le plus, dit M. Bowdich et qui me prouva la grande supériorité des Aschantes sur la généralité des nègres, fut de découvrir qu'il y avoit dans chaque maison des cabinets d'aisance, indépendamment de ceux qui sont hors de la ville pour les classes inférieures. Les fosses sont creusées à une profondeur surprenante; et tous les jours on y jette de l'eau bouillante, ce qui empêche la mauvaise odeur. »

Le Roi avoit dessein de faire de grands embellissemens dans la capitale à son retour de la guerre, et de donner à chacun de ses capitaines une somme tirée du trésor public, pour qu'il l'employât à orner et à agrandir sa maison.

Les tisserands Aschantes se servent de métiers construits sur le même principe que ceux des Européens; on les fait mouvoir par des cordes attachées aux orteils. L'ouvrage n'a jamais plus de quatre pouces de largeur. Pour filer, ils n'ont point de quenouile : d'une main ils tiennent le fuseau, et de l'autre tordent entre le doigt et le pouce le fil dont le bout est attaché à un poids. M. Bowdich fut surpris de la finesse, de l'éclat et de la variété de leurs belles étoffes. Pour former des dessins sur ces étoffes, ils se servent d'une plume de poule, et vont aussi vîte que s'ils écrivoient. Deux espèces de bois leur fournissent le rouge et le jaune. Ils font le vert en mêlant le dernier avec une teinture bleue qu'ils tirent des feuilles d'une plante. Les filamens de l'ananas leur donnent différentes espèces de fils. Pour la broderie de leurs mouchoirs, les femmes se servent de fils de soie.

M. Bowdich a donné la traduction littérale d'une chanson Aschante. « Les hommes, dit-il, sont assis d'un côté, sur une rangée, avec leurs sankos (instrumens à huit cordes) et d'autres instrumens; les femmes sont placées en face, et un homme et une femme chantent alternativement.

UNE FEMME.

Mon mari m'aime trop,
Il est bon pour moi;
Mais je ne puis l'aimer,
Il faut que j'écoute mon amant.

UN HOMME.

Ma femme ne me plaît point;
Je suis las d'elle;
J'en choisirai une autre
Qui est fort jolie.

LA FEMME.

Mon amant me tente par de douces paroles;
Mais mon mari me traite toujours bien:
Ainsi donc je dois l'aimer
Et lui rester fidèle.

L'HOMME.

Jeune fille, vous êtes plus jolie que ma femme;
Mais je ne puis vous donner ce nom:
Ma femme ne veut plaire qu'à son mari;
Quand je vous quitte, vous cherchez à plaire à d'autres.

La remarque de M. Bodwich est fort juste: il est impossible de lire cette chanson sans se rappeler la neuvième ode du troisième livre d'Horace.

BOUTS-RIMÉS A REMPLIR POUR LE 31 OCTOBRE.

précoce
absens
négoce
sens
cornette
anchois
savonette
bois.

M. Carrat, coëffeur, rue de Rohan, n°. 12, qui déjà avoit l'*Huile de Sévigné*, pour la conservation des cheveux, vient de mettre en vente la *Poudre végétale de Ninon*, pour l'entretien des dents. Une boëte de cette poudre coûte 1 franc 50 centimes.

MODES.

Une nouvelle étoffe brochée, imite le granit, et en porte le nom. Parmi les autres étoffes nouvelles, qui se trouvent dans les magasins de modes, on remarque le velours chenillé, le duvet de cygne à pois, la gaze à pois, et la gaze-velours à grands carreaux blanc sur blanc, rose sur rose; mais l'on emploie encore du gros de Naples, et les chapeaux ont la forme des chapeaux d'été.

On a vu sur notre planche 1845, une ceinture de velours sans nœud; quelques élégantes garnissent d'une blonde noire le bord inférieur de cette ceinture.

Taille longue, et collet à schall, voilà ce qui distingue les spencers nouveaux; on les fait en étoffe, appelée gros d'été; la plupart sont gris.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1847.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1847.)

Chapeau de tulle et rouleaux. Robe de mousseline garnie de dentelle. Écharpe de soie.

N°. 55. (Vingt-troisième Année.) 5 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

TIMBRE ROYAL 5c SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

La troupe du *Second Théâtre-Français* a paru d'une honnête médiocrité ; mais tous les sujets ne se sont pas encore montrés ; quant à la salle, elle a été trouvée plus riche qu'élégante.

Après les débuts viendront *les Vêpres Siciliennes*, tragédie, et *les Suites d'une Imprudence.*

Madame Frontin a reçu un assez bon accueil au Vaudeville. Cette bluette, qui se compose de neuf ou dix scènes, n'a que deux personnages qui font assaut de fourberies. Ces deux rôles sont très-bien joués par Mmes Bras et Bodin.

On vient de recevoir au Théâtre-Français *M. de Pomenars*, comédie que l'on dit très-spirituelle, et dont l'auteur est une Dame.

On prépare *Philémon et Beaucis* aux Variétés, *le Prince Vénitien* à l'Ambigu, *Bouton de Rose* à la Gaîté, *Albert de Gênes* à la Porte St.-Martin.

*

M. Gavet a inventé des couteaux à bascule, dont la lame ne touche jamais la nappe, et qui par conséquent n'ont point l'inconvénient de la salir, lorsqu'on oublie de les essuyer.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Il paroît qu'il a été question d'employer le gaz pour éclairer l'intérieur de la salle de l'Odéon, mais que plusieurs actrices ont fait renoncer à cette innovation, en assurant qu'elles ne pourroient supporter la lumière vacillante de la rampe, déjà si fatigante telle qu'elle est aujourd'hui.

Les lorgnons auxquels les petites-maîtresses donnent maintenant la préférence, ne sont ni en or ni en nacre, mais en acier superfin; on en trouve chez M. Cauchoix, opticien, quai Voltaire, depuis le prix de 12 fr. jusqu'à celui de 150. Ce qui en augmente la valeur, est moins la beauté de la matière, que la qualité des verres, dits *verres à procédé*, de sa composition.

Je ne passe jamais par le quai aux Fleurs, sans contempler avec admiration cet homme à longue barbe, qui vend des racines au pied de la tour de l'Horloge. On diroit que le hasard s'est plu à mettre en présence les objets dont l'existence est le plus éphémère, ces fleurs qui ne durent qu'un jour et ce vieillard chargé de cent treize ans. C'est pour lui que les années s'écoulent *comme un fleuve de fleurs*, selon l'expression de Gessner. La sérénité est peinte sur sa figure, et à travers les rides, on distingue encore les traits d'une belle jeunesse. M. Huet a été soldat, il a vu l'île d'Otahïti. Revenu dans sa patrie, vers le milieu du dernier siècle, il trouva dans la profession d'herboriste une vie tranquille, et il sait en jouir.

Pendant quelque tems, les papiers de tenture formant paysage, ont été employés pour décorer les salles à manger; à la même époque, on voyoit à Paris, chez plusieurs généraux de marque, la table mise sous une tente, ornée de faisceaux d'armes. Aujourd'hui, les architectes se servent de stuc ou de moulures en carton peint ou doré pour décorer les salles à manger des gens riches; le papier est relégué dans les maisons bourgeoises.

Quel bel exercice que la chasse! comme il perfectionne le coup-d'œil, comme il exerce les jambes! Tous les grands hommes en font leurs plus doux passetems, tous les héros en raffolent!... — Je le vois, M. Rifflard, vous êtes un grand

chasseur ? — Moi ? point du tout, je suis myope et goutteux, mais voyez cette bourriche ; deux lièvres, six perdreaux, douze cailles.... Dieu merci ! j'ai un ami qui ne manque jamais son coup.

Olympe et Hortense de B*** sont deux sœurs fraîches et jolies ; l'une, pour me servir d'une expression poëtique un peu usée, n'a vu que vingt-deux printems ; l'autre, comme le dit Milord-Potier, ne compte que cinq *candelabres* (cinq lustres) et cependant elles ont renoncé au monde. Où sont-elles allées ? Je le donne à deviner en dix, en cent ; Olympe a quitté son délicieux appartement de la rue de Provence pour aller habiter à Vincennes un humble réduit que lui offre sa laitière ; elle y vit de fruits, d'œufs frais, de laitage, et pour fortifier sa santé qui n'a jamais été plus florissante, elle prend tous les jours un *bain de cuve* ; et la belle Hortense que fait-elle pendant ce tems ? Elle s'est établie près de l'abbatoir de Popincourt, et chaque matin, par ordonnance d'un *doucereux* médecin, elle trempe ses jolis pieds dans *le sang* des animaux qu'on immole, afin de leur rendre la force et l'agilité qu'on admiroit au bal du Ranelagh.

ÉPITRE AU PAPIER (1).

. . . . . .

Dans la boutique, ainsi qu'à l'atelier,
Pour mille objets on se sert du papier.
Achète-t-on la moindre marchandise
Ou d'agrément ou bien de friandise,
Ou de caprice ou de nécessité ;
C'est du papier l'obligeante entremise
Qui sait cacher ce qu'il faut qu'on déguise,
Et donne à tout un air de propreté.
Oui, le papier partout est nécessaire ;
Sans le papier on ne fait nulle affaire.
Dans les comptoirs, l'étude ou les bureaux,
On le transforme en argent, bordereaux.

. . . . . .

De tout tems les belles marges ont plu aux bibliomanes.
Oui, cher papier, en dépit de la mode,
Tu peux toujours, aux yeux de l'amateur,
Doubler le prix du plus célèbre auteur.

(1) In-8° de 16 pages. Prix : 30 centimes ; à Paris, chez Delaunay, libraire, galerie de bois, au Palais-Royal.

Toutes les préparations que subit le papier avant de passer sous la presse de l'imprimeur, sont fort bien décrites dans cette épître.

Enfant des arts, parais à la lumière !
Fais-nous revivre et Racine et Molière ;
Repands partout l'âme de Fénélon ;
Ouvre à Bossuet une immense carrière ;
Rends-nous encor notre éloquent Buffon,
L'âpre Michel, le malin La Bruyère,
Et La Fontaine, unique en sa manière,
Penseur naïf, enfant plein de raison !

Passons aux gravures : il semble que le poëte ait été inspiré par la vue des belles planches exécutées d'après MM. Van-Spaendonck, Poiteau ou Redouté.

Quoi ! c'est donc toi, toi que je vois encore :
Toi qui, naguère, humble servant de Flore,
Te contentais d'entourer à moitié
Le frais lilas offert par l'amitié ;
Ambitieux ! tu courtises l'Aurore !
Et rose, œillet, anémone ou jasmin,
Tu trompes l'œil, et veux tenter la main !

Nous ne parlerons pas du papier ajusté en jabot autour d'une bougie, enveloppant une côtelette, garnissant un manche de gigot ; nous passerons même sous silence le papier devenu cerf-volant. Mais qu'est-ce que les enfans de l'auteur viennent de tracer sur une feuille de papier ?

Une Maison . . . une église . . . un nuage . . .
Et ce soldat qui, le sabre au côté,
Une moustache au travers du visage,
L'œil dans le front, sur deux bâtons porté,
Passe en hauteur le clocher du village !
Son chien le suit, construit à peu de frais :
Un nez camus, une queue en trompette,
Un corps tout rond, des chevrons pour jarrets.

Voici ces enfans à la veille de la fête de leur mère :

De leurs efforts le succès est certain.
Le plus petit n'a fait que des jambages ;
L'autre à sa mère offre un discours latin ;
L'aîné s'avance, il a fait un dessin....

Mon bon ami, dit l'auteur, en s'adressant au papier :

..... Je te dois ces hommages.

Et quand leurs sœurs s'approchent à leur tour,
En souriant de respect et d'amour,
Pour nous offrir une toile légère
Qui fut brodée avec soin et mystère ;
N'est-ce pas toi qui, sous d'heureux replis,
Voilant encor la secrète entreprise,
Vas, par dégrés, à nos yeux attendris,
De leur travail ménager la surprise?

. . . . . .

. . . . . .

A chaque instant ton zèle nous prépare
Un agrément, un plaisir, un bienfait ;
Qui donc pourroit, observateur barbare,
De tes vertus méconnaître l'effet ?

Monsieur le Rédacteur,

Je vais vous raconter naïvement une aventure qui m'est arrivée il n'y a pas long-temps, et dont je suis encore tout confus. J'ai été en cette circonstance la preuve de la facilité avec laquelle s'exaltent les amours propres masculins. J'avois fondé les plus hautes espérances sur l'attention bienveillante avec laquelle une jeune personne fort riche écoutoit mes déclarations; mais vous allez voir mon désappointement, et ceci mérite que j'entre dans quelques détails.

J'étois allé à la campagne pour l'ouverture de la chasse, et un de ces soirs après des courses fatigantes, je rentrai au château d'un ancien général dont on m'avoit vanté la femme, mais qui possédoit une sœur non mariée, pour le moins aussi jolie.

Je trouvai beaucoup de monde réuni autour du premier feu que l'on eût allumé de l'année, et ce passage de l'été à l'hiver qui pour les âmes mélancoliques est une cause de réflexions tristes, étoit pour nous tous, jeunes, dispos, aimant les bals et la danse, une raison d'espérance et de joie.

Déjà on croyoit entendre le violon de Véber et le flageolet de Collinet. Les petites dames s'occupoient des robes qu'elles faisoient faire et le mot *falbala* frappoit de toutes parts les oreilles. Les petits-maîtres songeoient aux conquêtes de concert, de valse et de bal masqué.

J'étois assis auprès de la sœur du général; et pendant que l'essaim de papillons et d'abeilles bourdonnoit autour de nous, je lui débitais les madrigaux les plus délicats et les plus tendres.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

J'ai souvent fait une réflexion : c'est qu'il est à parier que si l'on rassembloit tous les propos tenus par les galans, à la beauté qu'ils veulent séduire, il y auroit bien peu de différence entre les millions de complimens qui ont été prodigués au beau sexe depuis le commencement du monde.

Complimens hébreux, complimens chinois, thibétains, éthiopiens, américains ; complimens grecs et romains, espagnols et gaulois, anglais et français, tous se ressemblent pour le fond, et dans la forme il y a bien moins de modifications que ne le pourroit faire supposer la distance des temps et des lieux.

Les femmes sont partout (dans ces premiers momens) des anges ou des nymphes, des astres, des étoiles, des soleils, des diamans et des perles. Que de fois ne les a-t-on pas métamorphosées en violettes et en roses, en roses sur-tout ! Cette comparaison-là ne s'use point et j'en tirais encore un très-bon et grand parti auprès de la divinité qui recevoit ici mon encens.

C'étoit Vénus qui de son sang avoit donné la couleur à cette fleur charmante autrefois blanche comme le lait ou la neige. Je me figurois son front orné de guirlandes, comme les augustes prêtresses aux fêtes des Panathénées, et je faisois cette fois une terrible dépense de mythologie amoureuse et d'érudition anacréontique.

La belle s'inclinoit modestement, le rouge lui montoit au visage, et pourtant elle demeuroit là, sans bouger, sans marquer de mécontentement de mes confidences et de ma hardiesse. Je poussai enfin les choses et les discours très-loin, il n'y manquoit plus que la demande en mariage, et nul doute que je ne fusse allé jusques-là, si une vieille dame qui étoit près de nous, et qui, sans faire semblant de rien, ne perdoit pas un mot de la conversation, ne m'eût tiré par le bras, et ne m'eût demandé la permission de me dire deux mots tout bas dans la salle voisine.

Je me levai à regret et je l'avoue, ce ne fut pas sans éprouver je ne sais quel frisson que je suivis à quelques pas de là ma mystérieuse douairière. *Eh bien !* lui dis-je quand nous fûmes seuls, *Eh bien ! qu'avez-vous à m'apprendre ? Cette femme n'est-elle pas la plus adorable et la plus digne de la passion que je ressens pour elle ? Et d'un autre côté, pouvez-vous nier que mes paroles n'aient fait sur elle une profonde impression ? Voyez, pas une marque d'improbation, pas un reproche, elle m'a écouté avec une admirable constance ; or, une femme qui écoute est une femme prise, donc je suis le plus heureux des hommes : oui, elle est pour moi d'une tendresse évidente et non équivoque.....*

Dans mon transport, j'aurais ajouté à cela beaucoup d'autres choses; mais la vieille me mettant la main sur la bouche, me dit en riant comme une sybille : *elle n'a pas entendu un mot de vos belles phrases, elle est sourde comme un pot!*

A cette nouvelle, je pensai tomber à la renverse. O ciel, tant d'éloquence perdue! tant de projets déjoués! tant de bonheur évanoui! et tous mes amours en déroute!

Je rentrai dans le salon bleu, je revis mon objet, c'étoit en effet une idole véritable, et je reconnus bien que ses signes de tête et son air de connivence n'étaient que des façons de contenance qui ne pouvoient l'engager à rien. Si elle rougissoit, c'étoit par dépit de ne pouvoir rien comprendre et rien répondre. Mes yeux avoient eu aussi leur langage, et ils devoient lui avoir communiqué quelque chose de mes sentimens, mais l'idée que j'avois été la dupe de ma vanité, et la chûte que je faisois des hauteurs du plus beau triomphe que j'eusse imaginé remporter de ma vie, me dégoûtèrent de toute poursuite. Je repris mon chapeau que j'avois glissé sous une console et m'esquivant par derrière les tables de wisk et de bouillotte, j'allai me jeter sur mon lit tout meurtri du coup que je venais de recevoir, et je me promis bien de m'enquérir désormais, avant tout, de l'état de l'ouïe des belles auxquelles je voudrois adresser mes hommages.

Voilà, Monsieur le Rédacteur, ce qui m'est arrivé dans ce maudit château. La leçon valoit je crois la peine de vous être racontée. Je l'ai fait sans feinte et sans réticence. Gardez aussi cependant le secret, et croyez aux sentimens de considération avec lesquels je suis, etc.

Albert DE PIMPRENELLE.

BOUTS-RIMÉS PROPOSÉS LE 31 AOUT.

Je tâche en écrivant d'observer la . . . . . *syntaxe.*
Payant bien, je n'ai point à craindre les . . *recors.*
Je ronfle dans mon lit, quand d'une . . . *parallaxe*
Bouvard fort occupé passe la nuit . . . . . *dehors.*
En galiote, par mer, au tems de l' . . . . *équinoxe,*
Je vais jusqu'à Saint-Cloud, monté sur le . *tillac.*
Mon coffre est peu garni; mais en bon . . *orthodoxe*
Je n'ai jamais tiré deux moutures d'un . . *sac.*

T. A. P....., *sous-chef aux Postes de Paris.*

MODES.

Les rubans nouveaux, qui ont le plus de vogue, sont à raies larges de deux ou de trois couleurs, parmi lesquelles se trouvent presque toujours le violet et le jaune. Un paquet de dix à douze quenouilles, faites avec de la chenille, tient lieu d'un paquet de fleurs sur la passe de quelques chapeaux. Ces quenouilles sont rayées horizontalement. Comme il y a des rubans dont les raies sont nuées, on a fait pour les appareiller, des quenouilles rayées et nuées : nous en avons vu, par exemple, dont la première raie étoit aurore, la seconde jonquille, la troisième vert tendre, la quatrième vert foncé, la cinquième violet foncé, et la sixième violet clair.

Des roses-tremières, parsemées, ornent la passe et le fond de quelques chapeaux ; mais les nœuds de ruban et les rebords d'étoffe plissée en gueules de loup, sont plus en usage.

Les modistes et les ouvrières en robes trouveront chez M. Nourtier, rue Vivienne, n. 16, au Page, des crêpes de la Chine, qui, pour la souplesse, surpassent ceux qu'elles employaient l'année dernière. Ponceau, vigogne, amaranthe, bleu Raimond, vert Bourbon, vert d'émeraude, vert américain; voilà les couleurs de ces crêpes.

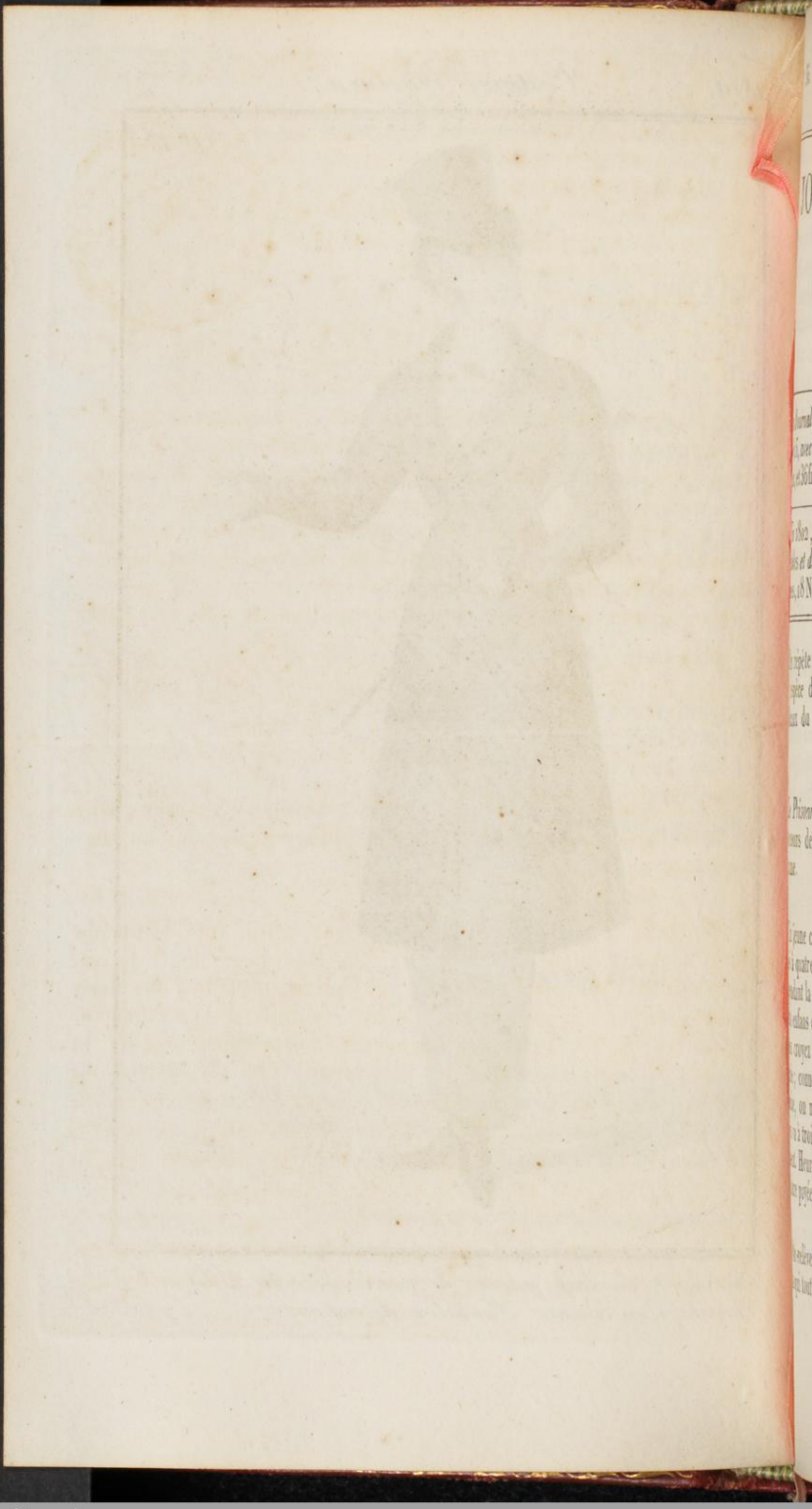
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1848.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1848.)

Redingote de drap, garnie de ganses de soie. Gilet à la Chevalière, en casimir. Pantalon de casimir.



N°. 56. (Vingt-troisième Année.) 10 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On répète au Vaudeville *la Féerie des Arts ;* c'est, dit-on, une espèce de lanterne magique où passeront en revue les Tableaux du Musée et les Salons du Louvre.

Le Prisonnier Vénitien a réussi à l'Ambigu-Comique, sans le secours des décorations ; c'est quelque chose pour un mélodrame.

Un jeune couple des plus tendres étoit réduit vers la fin du mois à quatre pièces de 5 francs et à deux écus de 3 livres. Cependant la journée étoit belle, et l'on avoit promis aux deux petits enfans et à leur bonne de les conduire à la campagne. Vous croyez que l'état des finances va faire contremander la partie ; connoissez mieux les Parisiens. On fait venir un *remise*, on monte dedans le plus gaîment du monde, et l'on s'en va à trois lieues de Paris, chez un ami qui pouvoit être absent. Heureusement on le trouve, on dîne chez-lui, et, la voiture payée, il ne reste plus une obole au ménage.

On relève maintenant avec affectation les chapeaux des élégans qui tout l'été ont paru si plats et si larges. Pour bien faire,

il faut que, par devant et par derrière, les bords forment deux becs de perroquet, ou au moins deux becs de canne.

Un chapelier a imaginé de mettre dans le fond de ses chapeaux des dessins lythographiés, représentant des scènes au gré des acheteurs, tantôt des batailles, tantôt des paysages, quelquefois des portraits, plus souvent des caricatures. Quand on veut, on tire la coulisse de la coëffe, et le sujet mystérieux disparaît; on ne le montre qu'aux fidèles.

Avant la fin de ce mois, doit paraître la première livraison des ŒUVRES COMPLETTES DE Mme LA BARONNE DE STAEL, *contenant un grand nombre de morceaux inédits, et des additions importantes faites par l'auteur à quelques-uns des ouvrages qui ont paru de son vivant.*

Cette édition, publiée par les soins de M. le baron de Staël, son fils, se composera de 18 volumes in-8°, imprimés par Crapelet; elle sera précédée d'une notice sur les écrits et le caractère de Mme de Staël, par Mme Necker de Saussure, sa plus proche parente, et sera précédée d'un portrait de Mme de Staël, gravé au burin d'après Gérard.

Entr'autres additions, nous pouvons indiquer des réflexions sur le but moral de *Delphine*, divers essais dramatiques en prose et en vers, et plusieurs fragmens d'un ouvrage intitulé: *Dix ans d'exil.*

Le prix de chaque volume est fixé à 6 francs pour Paris, et à 7 francs 50 centimes, franc de port, pour les départemens. On se fait inscrire chez Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17, à Paris.

On parle d'une chanson de cinq couplets, dont la musique a été faite en cinq minutes par un compositeur qui revient d'Italie. Cette chanson a pour titre: *Le Connoisseur;* elle est tout-à-fait originale. On grave en ce moment l'air et l'accompagnement, et nous donnerons incessamment à nos abonnés les paroles du poëte et l'adresse du marchand.

On nous écrit d'une ville du Nord, qu'un homme qu'on y a vu arriver en sabots, venant de Savoie pour ramoner les cheminées, s'est mis d'abord à vendre des peaux de lapin, puis des

aiguilles, puis des bonnets, des mouchoirs, des dentelles, puis enfin il a escompté quelques billets, bientôt il a fait en grand la banque, et à présent il est riche à plusieurs millions.

Il a un valet de chambre qui fait à son tour sa fortune. Ce valet est à l'affut de toutes les modes de tentures et de meubles. Sitôt qu'il en paraît une nouvelle, vîte on déménage tout l'hôtel, et les tapis, les glaces, les consoles, les lits, les canapés, sont mis au rebut, vendus au rabais. On apporte des garnitures neuves, on les fait venir de Paris, et comme on s'entend avec les tapissiers et les fournisseurs de toute sorte, les profits sont considérables.

Mais la bourse du maître suffit à tout. Ce maître a le goût des chevaux couleur de chocolat. Il en fait acheter en Perse et en Arménie. Il a un petit yacht pour naviguer entre l'Allemagne et l'Angleterre, qu'il a fait dorer comme celui d'un prince, et quelquefois il s'embarque dessus, par un beau soleil, avec sa maîtresse et des musiciens, renouvellant ainsi, quoiqu'en petit, les scènes d'Antoine et de Cléopâtre.

Dernièrement on l'a vu à Londres dans une grosse maison de jeu : cela fait peur pour son crédit, et l'on dit déjà dans quelques cercles que ce qui vient sur un char de plomb pourroit bien partir sur un vaisseau de cartes.

LETTRES SUR L'ANGLETERRE, OU MON SÉJOUR A LONDRES, EN 1817 ET 1818, *par Madame* M. D. (1).

Mme M. se trouvoit à Londres à l'époque où les élégans et les élégantes y affluent. « On s'empresse, dit-elle, on se heurte, la foule est partout; des équipages magnifiques qui remplissent tous les quartiers, vous feraient croire qu'un prince y tient sa cour : ce sont seulement les gentilshommes campagnards qui ont quitté leurs terres, et viennent passer à Londres ce qu'on appelle la saison. Cette saison finit le 4 juin, époque de la fête du Roi : et il seroit d'un très-mauvais ton, le lendemain de cette fête, de paroître encore habiter la ville. »

Ce que Mme M. dit des Anglaises, nous sommes à même de l'observer tous les jours, depuis quatre ans, à Paris. « Elles

---

(1) Un volume in-8° de 275 pages. Prix : 4 francs, et, port franc, 5 francs; à Paris, chez Germain Mathiot, libraire, place St-André-des-Arcs, n. 26.

font un choix de couleurs qui ne se marient point ensemble; elles sautent en marchant; presque toutes ont le pied gros: leur teint est d'un éclat surprenant; la plupart ont les traits fort beaux; mais l'ensemble manque de ce je ne sais quoi qui fait le piquant de la physionomie. »

En décrivant une soirée de bon ton, Mme M. dit: « On a fait un peu de musique; on a dansé des contredanses et quelques walses; les hommes ont lorgné les femmes aussi effrontément qu'à Paris; les femmes ont été d'une coquetterie hardie; la maîtresse de la maison s'est perdue dans une foule de révérences et a fait des dépenses extravagantes. La soirée a commencé à minuit, au sortir de l'Opéra; et à deux heures tout étoit fini. Cet éclair a coûté au moins mille livres sterling. Vous allez me demander en quoi et à quoi? en planchers peints au pastel, et représentant les plus riches dessins, dont chaque pas emportoit un morceau; en bougies qui étincelaient dans tous les salons, et se réfléchissoient dans des cristaux taillés comme des diamans; enfin en rafraichissemens, fruits, glaces, vins de France de toute espèce. »

Pour courir, Mme. M. avoit pris le chapeau de feutre gris des Anglaises, la redingote brune, le voile noir et les brodequins. « Moins vous vous distinguez, dit-elle, par votre habillement, et mieux vous êtes reçu partout. On vous sait gré des efforts que vous faites pour imiter les manières du pays. Le peuple anglais n'imagine rien au-dessus de lui; et il pense que c'est une préférence que vous lui donnez quand vous lui ressemblez par le costume, que vous parlez sa langue et que vous adoptez ses usages. Dans la bourgeoisie, on ne pense pas vous adresser un plus joli compliment que de vous dire qu'on vous prendroit presque pour un Anglais ou pour une Anglaise. »

Un jour que notre voyageuse traversoit le matin, la rue d'Argyle, rue où il n'y a ni hôtels ni maisons de grands seigneurs, elle fut fort étonnée que son fiacre se trouvât engagé dans une file d'équipages, et d'en voir descendre belle et nombreuse compagnie. Lorsqu'on lui eut dit qu'elle-même pouvoit voir ce qui attiroit tant de curieux, elle descendit avec empressement, et se trouva au milieu d'une grande salle entourée de comptoirs. Des Dames élégamment vêtues y vendoient plusieurs sortes de marchandises. « Un jeune homme, dit-elle, fixoit les yeux sur deux Dames fort jolies; il acheta une petite bourse qu'il paya, sans marchander, cinq livres sterling. Il en étoit de même partout; les billets de banque

pleuvoient sur les comptoirs. » Mme. M. qui ne pouvoit se rendre raison de cette prodigalité, apprit que les femmes les plus élégantes de Londres vendoient ce jour-là, au profit des pauvres, des bagatelles qu'elles s'étoient amusées à faire pendant l'année.

Dans cette même rue d'Argyle se trouve un petit théâtre où l'on ne joue que des pièces françaises : le gouvernement le tolère comme spectacle bourgeois. Il est sous le patronnage direct de quelques femmes du haut parage : personne ne peut y être admis si quelqu'une d'elles ne vous présente, ou du moins ne vous agrée. Quelquefois on donne dans ce local des bals qui sont dirigés par le même réglement. Mme. M. rapporte un trait qui prouve avec quelle sévérité ces réglemens sont observés. « Il y avoit bal, dit-elle, et les billets portoient pour dix heures précises. Lord C., retenu par les affaires dépendant de son ministère, étoit resté chez le Prince Régent plus tard que de coutume ; il vint sans avoir pris la précaution de se munir de son billet : il ne le croyoit pas nécessaire, puisque sa femme faisoit en grande partie les honneurs de la fête. Arrivé à la porte, les ordres ayant été strictement donnés, on lui demanda son billet. A sa prière lady C. fut appelée. Milord, dit-elle, j'en suis bien fâchée, allez chercher votre billet ; et si dans une demi-heure vous n'êtes pas ici, c'est l'heure à laquelle les portes se ferment, vous n'entrerez pas. Le pauvre lord fit diligence ; mais il revint cinq minutes trop tard : il fut obligé de s'en retourner ; et le lendemain cette scène amusa beaucoup dans la société. »

La maison des fous est un bâtiment de brique, long de cinq cent cinquante pieds et large de quarante. Mme. M. y vit une jeune Ecossaise, belle, triste, dont la folie avoit été causée par une passion malheureuse. « Croyant, dit-elle, parler à son amant, elle s'est approchée de moi, et m'a dit : Pourquoi m'as-tu quittée ? que t'ai-je fait ? je t'ai aimé, trop aimé. Elle, qu'a-t-elle fait pour toi ? rien, et tu l'épouses. Tu lui as donné la rose de Fanny : pauvre Fanny ! pleure, pleure. Ah ! pleure : ils sont partis pour la chapelle. Madame, madame, a-t-elle ajouté, entendez-vous l'orgue ? voyez-vous cette femme voilée ? c'est sa femme ; il vient de lui jurer de l'aimer toujours ; l'avez-vous entendu ? Fanny, Fanny, tu vas mourir. Ah ! que j'ai mal là, s'est-elle écriée en serrant et meurtrissant sa poitrine ! voilà la voiture de la mort qui vient me chercher. Adieu, ma mère ;

adieu, Kitty, ma sœur. Je pars, on m'attend, ils s'impatientent ; l'épousée rit en faisant ma fosse. Après avoir prononcé ces mots, elle s'est arrêtée, et a paru anéantie. Quelques minutes se sont passées sans qu'elle rompît le silence ; puis elle s'est levée, est venue à moi, et, me prenant les mains, elle m'a dit : Ne l'épousez pas ; ça ne vous fera pas mourir : vous ne l'aimez pas comme moi. »

La rue de Londres qui se nomme New-Bound-Street, est l'endroit où l'on va faire parade d'un bel équipage et d'une belle toilette du matin. « Les boutiques, dit Mme. M., y sont magnifiques ; mais tout y est d'une cherté excessive. La simple bourgeoise regarde à travers les grands carreaux de glace, et soupire en pensant que deux livres sterling qui sont dans le coin de son mouchoir ne lui permettent pas d'être admise dans ce paradis terrestre. »

Le jour où Mme. M. alla à l'Opéra, la salle étoit pleine. Les loges, drapées en étoffe de soie rouge, font ressortir la parure des femmes. « Ce fut là, dit-elle, que je remarquai pour la première fois combien les Anglaises exagèrent nos modes : après avoir trouvé fort ridicule et fort indécent que nous nous découvrissions la poitrine et les épaules, elles ont adopté cet usage, et l'ont outré jusqu'à l'extravagance. »

UN HÉRITIER.

Pour qui ces superbes apprêts ? à qui donne-t-on une fête ? une jeune vierge doit-elle marcher à l'autel de l'hymenée, ou bien deux vieux époux, après un demi-siècle, vont-ils renouveler le serment d'être toujours fidèles ? De tous côtés, je vois des amis empressés qui viennent offrir leurs félicitations, des curieux qui assiègent les portes de l'hôtel, et des laquais en livrée neuve qui parcourent les appartemens d'un air joyeux. Les plus belles voitures sont attelées de chevaux richement enharnachés ; les cuisines se remplissent de provisions exquises et d'artistes zélés, le sommelier et ses aides nombreux ploient sous le fardeau des vins de toutes espèces ; je n'en puis douter, il s'agit de célébrer une heureuse alliance ou de recevoir avec éclat un illustre personnage ? — Point du tout ; me répond un grand homme, affublé d'un large baudrier, et que je prendrois pour un suisse, s'il n'avoit l'accent picard ; monsieur le duc ne se

marie point, c'est une chose faite depuis longtems ; mais il célèbre la naissance d'un fils, d'un héritier sur lequel il ne comptoit presque plus. Voyez combien cet heureux événement attire de monde dans cet hôtel et comme toutes ces figures sont radieuses. — Toutes ? j'en apperçois cependant quelques-unes qui forment un assez singulier contraste..... — Je vous en dirai tout à l'heure le motif ; voici d'abord le père et la mère de madame la duchesse ; leur joie est aussi vive que facile à comprendre ; ils sont sûrs maintenant de ne point voir leur immense fortune passer dans une famille étrangère ; la riche dot qu'ils ont donnée à leur fille, reviendra à leur petit-fils. Une foule d'amis et de protégés les suivent. Les uns et les autres se flattent de tirer quelque avantage de la circonstance ; ils pensent avec raison que M. le duc, dont les vœux sont exaucés, leur fera partager son bonheur, en les comblant de grâces et de faveurs. Un peu à l'écart, vous voyez les nouvelles commensales de cette maison ; ce sont des gouvernantes, des nourrices, des berceuses, etc. Quant à ce petit monsieur qui porte le nez au vent, c'est un dentiste qui se propose d'offrir ses services au jeune marquis aussitôt qu'il ne tettera plus. Son voisin, si vieux et si cassé, aspire, dit-on, aux fonctions d'instituteur ; mais je crains bien que le pauvre homme ne ferme les yeux avant que son élève ne soit en état de distinguer ses lettres. Je ne vous apprendrai rien en vous disant quels sont ces trois jeunes gens qui traversent la cour en fredonnant ; vous savez déjà qu'ils sont poëtes, ou plutôt fabricateurs de couplets pour les mariages, baptêmes et enterremens ; la stérilité de Mme. la duchesse les a tenus longtems éloignés de cet hôtel, mais depuis sa grossesse, ils font feu des quatre pieds ; tous les jours ce sont de petits papiers dorés et musqués qu'ils apportent dans ma loge, et dont ils espèrent bien être payés aujourd'hui. — Mais ces autres messieurs qui sont si froids ou qui rient du bout des lèvres ?.... — Vous ne le devinez pas ? — Non vraiment. — Ce sont des collatéraux désappointés ! un des poëtes que je viens de vous montrer, peint ainsi l'un d'entr'eux :

A l'affut d'un héritage,
Il soutient, en vrai gascon
Que le mortel le plus sage
Est celui qui meurt garçon ;

Le nom si doux d'hyménée
Lui semble odieux, fatal,
Et le seul mot de *lignée*
Le fait tomber du haut mal.

****.

MODES.

Chaque jour on s'apperçoit des progrès que font les modes d'automne. Déjà quelques chapeaux sont bordés en duvet ; et plusieurs modistes employent un ruban-gaze, fond uni, dont les bords imitent le duvet.

On continue de faire des chapeaux entiers avec des rubans à raies larges : l'ornement de plusieurs de ces chapeaux est un paquet de quenouilles de roseau.

Une fleur nouvelle, qui vient de la fabrique de M. Desfeuillant, rue du Caire, n. 17, a le calice citron, tiqueté de noir, et l'extrémité des pétales couleur carmin. Quoique cette fleur soit d'un volume assez considérable, on en met trois dans une botte.

Quelques coëffeurs font des turbans avec des écharpes soie et chenille ; d'autres employent une gaze que l'on appelle *à la Jeanne d'Arc*, et qui est parsemée de paillettes.

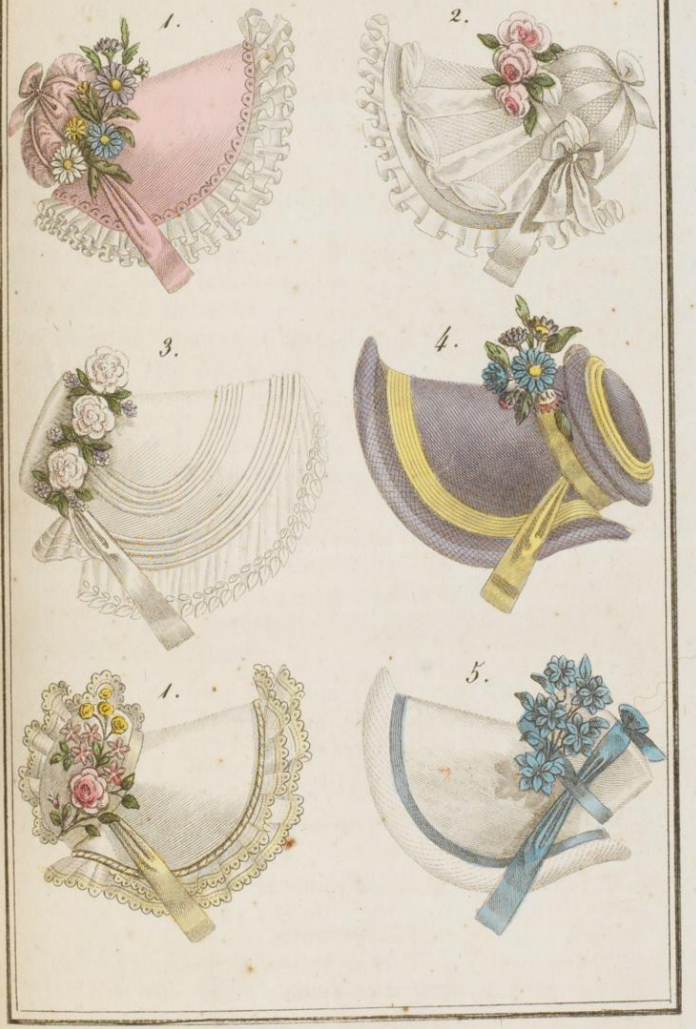
Nous avons vu chez M. Cogniet, marchand chapelier, rue des Fossés-Montmartre, n°. 5, des chapeaux de vrai castor, noirs, blancs, gris, couleur fauve, etc., pour dames; les uns à passe, les autres à bord égal tout autour.

Pour garnir les robes de soie, qui, la plupart, sont violettes, quelques couturières forment des ruches avec deux bandes, l'une de crêpe, l'autre d'étoffe pareille à la robe.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1849.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



1, Chapeaux de gros de Naples. 2, Chapeau de tulle et satin. 3, Calèche de crêpe. 4, Chapeau de crêpe. 5, Chapeau de satin.

N°. 57. (Vingt-troisième Année.) 15 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les Bains à la Papa, établis pour quelque temps sur *la scène du Vaudeville*, sont des bains froids ; la leçon de natation à sec est ce qu'il y a de mieux dans cette farce.

Le théâtre des Variétés s'est mis en frais pour rajeunir *Philémon et Beaucis*. La pièce a fait beaucoup rire..... Brunet, qui jouoit Philémon ; l'exemple n'a pas été contagieux, aussi le succès a-t-il été contesté.

La représentation des *Vêpres siciliennes*, au second Théâtre-Français, est, dit-on, fixée au 18, ou au 19 au plus tard, sauf le chapitre des événemens.

Le Frondeur est la première des petites pièces que l'on jouera au Théâtre-Français.

***

SALON DE 1819.

Ce n'est pas assez de faire des tableaux, il faut les vendre. Voici le moment où les amateurs font leur choix. Il y a tel artiste dont on s'arrache les productions, et tel autre qui fait mille efforts pour qu'on veuille bien s'arrêter aux siennes. Le premier n'est pas toujours celui qui mérite le plus de faveur, et par une déplorable fatalité, les meilleurs ouvrages sont souvent ceux qui sont payés le moins cher. L'un a le profit, l'autre la

gloire. Eh! croyez-moi, la gloire vaut mieux; elle demeure et la fortune passe.

Avec tout cela, il n'est pas mal de placer ses tableaux; cela donne du courage pour en faire d'autres. On dit que les deux petits sujets de M. Bonnefond, de Lyon, ont été achetés par Monseigneur le duc de Berry, pour 4000 francs pièce: l'un représente *un Marchand de gibier offrant une volaille à une femme de la Bresse;* l'autre, *un Vieillard aveugle conduit par sa petite fille.*

Si j'avois eu de *l'argent mignon*, je serois entré en concurrence pour ce petit trait-là, qui, *sauf le costume*, m'eût rappellé une de mes sœurs conduisant aussi notre bon père pendant les trois mois qui précédèrent l'opération qu'on lui fit de la cataracte.

Il y a depuis peu, dans le salon carré, *une Scène d'après nature*, exposée par M. Vigneron; c'est un corbillard entrant au cimetière du Père Lachaise..... Il est suivi uniquement par un chien, le seul ami fidèle du défunt! Cet objet pourra être acquis par quelque misantrhope. L'exécution n'en laisse, d'ailleurs, rien à désirer.

M. Pallière (de Bordeaux) avoit exposé deux figures, N° 871 du livret, *un Berger en repos*, et 872, *une Nymphe sortant du bain*; elles font honneur à son pinceau, et il en retirera d'assez beaux avantages de toutes manières, car on dit qu'elles sont vendues toutes les deux pour 2000 francs chaque, l'une d'elles entr'autres pour le Musée de sa ville natale.

L'*Annibal Carrache* (N° 824), de M. Jacomin (de Lyon), a été acheté par M. le duc de Fitz-James. On parle aussi d'acquisitions faites par M. Lafitte, banquier, M. Grefulh, et par d'autres amis des arts. Plusieurs des paysages de M. Vatelet, de M. Duclaux, de M. Ronmy, de M. Berré, sont vendus.

On a offert, devant nous, un prix très-élevé de jolis pots de fleurs de Madame Bruyère, née Lebarbier, que l'on comparoît à ceux de son maître.

On s'arrête avec admiration devant l'*Abdication de Gustave Vasa*, par M. Hersent. Ce tableau vaudra à l'artiste, non-seulement un bon prix et une belle gratification, mais encore il lui fera une grande et juste réputation. Il y a de moindres ouvrages qui ont mené à l'Institut.

Les dames seront bien aises d'apprendre ce que doit devenir *l'Amour et Psyché*, de M. Picot: je leur dirai qu'il est acheté par Monseigneur le duc d'Orléans, et qu'il fera partie d'une galerie déjà fort riche en sujets, tant des peintres d'Italie que

des artistes français. Ce tableau ne la déparera pas! il a été payé 6500 francs.

Tous les marchés ne sont pas encore conclus, et nous savons que des connoisseurs traitent en ce moment pour *les Femmes de Weinsberg*, de M. Trezel; le *Michel-Ange* de M. Couder, le *Lazare* de M. Destouches, le *Jésus appaisant la tempête* de M. Dubuffe, et les *Samaritains*, l'un de M. Frosté, l'autre de M. Schnetz.

Soyez certain aussi que les *Cendres de Phocion*, de M. Meynier (de l'Académie des Beaux-Arts), ne resteront pas dans l'atelier du peintre.

En terminant, nous donnerons une nouvelle, déjà plusieurs fois répétée, mais qui se confirme, nous la tenons de bonne source : la *Galathée* de M. Girodet sera mise au Salon. Ce qui retarde *l'exhibition* (comme disent les Anglais), c'est la perfection que l'artiste veut donner à son ouvrage; il craint le public, à qui en effet il a appris à être difficile. Il ressemble à l'acteur Talma, qui dernièrement remettoit à reparoître sur la scène, de peur d'être sifflé!

Les beaux génies, comme les esprits vulgaires, sont sujets aux terreurs paniques.

Charles P*.

Nos jeunes gens ont des bas de soie couleur puce foncé, entièrement à jour, avec des dessins en forme de mouches;

Ils portent des chapeaux de feutre couleur feuille morte, qui avoit été jusqu'ici réservée pour les femmes et les enfans;

Ils ont des gilets noirs à doubles raies, l'une matte, l'autre façon de velours;

Ils se balancent un peu moins qu'à l'ordinaire en marchant, et baissent un peu plus la tête en saluant.

VOYAGE AU HAZARD, *par Joseph Pain* (1).

C'est à Rouen que le hazard conduit l'auteur; il étoit parti de Paris et il y revient sans avoir visité d'autres villes que Rouen, le Hâvre et Honfleur.

Un éclat de rire d'une compagne de voyage lui fit dire : « La femme est une espèce moqueuse. Si la nature ne nous a pas de-

(1) Deux volumes in-12, ensemble de 648 pages, ornés de sept gravures. Prix: 9 francs; à Paris, chez Mme veuve Péronneau, libraire, quai des Augustins, n° 39.

parti les belles formes de l'*Antinoüs* ou de l'*Apollon*, méfions-nous du premier regard des femmes : c'est un examen dont rarement l'indulgence est le résultat. Elles raillent d'abord : voilà leur jugement provisoire, et dussions-nous gagner ensuite notre procès, avant l'instruction même nous payons les dépens. L'ami du cœur n'est pas toujours à l'abri de la malice de leurs observations ; quant au mari, envers qui la société leur commande des égards, elles cèdent aux convenances ; mais, tête-à-tête avec l'amitié, dans le mystère des confidences, elles se dédommagent amplement du sacrifice, et font leurs caricatures à huis-clos.... Elles effleurent et n'approfondissent pas ; leurs idées sont comme leurs modes, qu'elles quittent par inconstance, qu'elles reprennent parce qu'elles les ont quittées, seulement en variant tant soit peu les formes, pour leur prêter un instant la physionomie de la nouveauté, cet éternel et impérieux besoin de leur sexe. »

Une lettre que notre voyageur avoit à remettre, l'introduit dans une maison, où, pour manger des marrons, il y avoit *soirée invitée*. « — Comment, ma chère amie, vous avez eu quatorze enfans ? — Sans compter deux fausses couches. Dame, quand on a un mari jeune, plein d'esprit et de santé, d'une figure agréable, un mari qu'on aime comme le premier jour. » La lettre va faire changer de langage. « — Que vois-je ! l'écriture de Toinette ! Comment, scélérat, tu entretiens toujours une correspondance criminelle avec cette fille ! Vous saurez, mes dames, que c'est une servante que j'ai chassée il y a six mois et pour cause. Fi ! le vilain ! A ton âge, avec ta figure, tes infirmités ! »

Un chapitre a pour titre : *les Camarades de collège*. « Nous bûmes à notre jeunesse, dit l'auteur, à notre réunion et à nos professeurs..... Heureux moment, où, remontant le cours de la vie, et rétablis dans un passé sans trouble et sans prévoyance, nous recommençions et nos chimères innocentes, et notre jeune ignorance des inconvéniens de la société ! »

Revenons à la dame qui, du Hâvre à Rouen, cheminoit avec l'auteur. « Mon sentiment est que la duchesse a ri comme elle auroit pleuré, le tout par l'instinct de mobilité auquel le ciel a condamné ces êtres charmans, jolis enfans gâtés, dont les caprices sont l'amusement du sage, et par fois l'idole des foux, chez qui le divin maître a mis un piège pour tous les sens, demi-création, dont il a fait un chef-d'œuvre de grâce pour le consoler de la raison, privilège presqu'exclusif de son premier ouvrage. »

Un testament supposé contient des dispositions fort raisonnables. Par exemple, l'entrée d'un hospice fondé par le prétendu testateur, sera, par préférence, accordée : « aux honnêtes et crédules bourgeois qui, ayant été jadis utiles à de grands personnages, ont compté sur la reconnoissance au retour de la prospérité, et se sont ruinés à en attendre les effets : aux vieux fous qui, ayant placé leurs biens sous le nom d'une maîtresse vertueuse et sensible, ont été mis à la porte de la dernière maison qu'ils lui avoient donnée. »

Dans un chapitre, intitulé *Mon Nom*, l'auteur se met en scène avec la demoiselle du bureau des diligences. « — Votre nom, s'il vous plaît ? (Notre voyageur place sur le registre un billet d'auteur, portant sa signature). — Votre état ? — O dieu ! mon état ! Je croyois avoir tout dit en me nommant. Le rouge me monte à la figure, et je devois avoir l'air bien gauche. Un auteur qui a eu des *succès* sur trois ou quatre théâtres de la capitale, que l'on joue dans les départemens trente fois peut-être à la même heure ; un auteur dramatique dont les amis, les billets donnés, et une petite portion du public-parterre se sont fait prononcer le nom dans les jours de triomphe, s'entendre demander son état ! Chienne de vanité que tu es sotte ! Comme si une jolie fille du Hâvre étoit obligée de savoir ce dont à Paris une foule d'honnêtes gens s'inquiettent fort peu..... C'est peut-être, parce que la demoiselle du bureau étoit jolie, que le trait s'enfonça dans mon cœur. Je l'aurois pardonné à une laide : pourtant je n'avois aucune prétention ; non, mais au premier coup-d'œil, la beauté donne une espèce de supériorité à la personne qui en est propriétaire ; c'est la noblesse de la nature, on veut être quelque chose auprès d'elle. »

LE CHANT DU MATIN.

Qui peut te retenir, amante de Céphale ?
Viens de tes doigts de rose et de ton souffle pur
Dissiper la vapeur de l'aube matinale
Et des cieux colorer l'azur.

Déjà pour t'annoncer, brillante avant-courrière,
L'étoile du matin se montre à l'orient,
Et la nuit, sur son char, fuyant de la carrière
Ne voile plus le firmament.

Quel calme dans les airs, sur la terre et sur l'onde !
Parois ! à ton aspect tu verras s'animer

Tous les êtres divers que renferme le monde ;
Pour jouir du bonheur d'aimer.

Et comment résister au pouvoir de tes charmes ?
Des ans et des saisons tes attraits sont vainqueurs,
Et de ta molle haleine et de tes douces larmes,
Se nourrit le parfum des fleurs.

Je t'attends ; viens, parais, jeune et sensible Aurore,
Donne le jour au monde, à mon cœur rends l'espoir !
Hâte-toi ! je languis, je brûle loin d'Issaure,
En te voyant je crois la voir.

M. TALAIRAT.

PASSETEMS PARISIENS.

Je prenois une demi-tasse dans un des cafés du Palais-Royal où le terrein a été ménagé de façon, je crois, qu'on ne peut remuer le bras sans casser un verre ou renverser une théyère; je touchois à la table de deux messieurs qui discutoient avec chaleur ; je ne pus m'empêcher de prêter l'oreille à leur conversation. En voici à-peu-près la substance.

— Comment veux-tu, mon ami, que je vienne vivre dans la capitale avec mon modique revenu? Pourrois-je dîner chez vos bons restaurateurs, fréquenter l'Opéra et les Français, changer d'habit à chaque saison, et de chapeau tous les mois? — Pourquoi pas? Beaucoup de gens dînent bien à Paris, sans payer leur écot, et tu as assez d'esprit pour être du nombre ; quant aux spectacles, tu peux t'y faufiler à peu de frais; il ne s'agit que de brocher une petite comédie en un acte ou un vaudeville ; de faire un article dans les journaux pour le directeur, ou d'adresser quelques couplets à la première actrice ; au pis aller, tu acheterois des billets d'auteur, ou tu t'arrangerois de façon à recevoir ta part de billets gratis. — Mais on n'est pas toujours d'humeur à s'installer sur une banquette..... — A dix heures, le Louvre est ouvert ; tu peux y examiner les chefs-d'œuvre des grands maîtres anciens et modernes; à midi, tu vas régler ta montre au cadran solaire du Palais-Royal ou à celui du Luxembourg, cela dégourdit les jambes et éveille l'appétit; à une heure tu assistes à la parade ; en sortant du Carrousel, tu visites le pont Royal, pour voir les nouveaux bains de Poitevin, ou pour être présent à la débâcle, si c'est dans l'hiver. Après ton dîner, tu entres dans un cabinet de lecture, afin

d'aider à la digestion, si ta bile a besoin d'être remuée, ou de goûter un doux repos, si tu es insensible aux mille sornettes qui y sont étalées. Plus tard, tu parcours les Tuileries, les boulevards, tu entres chez Tortoni; un lorgnon à la main, tu examines toutes les jolies femmes, et tu en sors sans rien prendre. Les jours de première représentation, tu te places sous le vestibule des Français et de l'Opéra, et là tu apprends à connoître les altesses, les ambassadeurs et les dames du grand ton; enfin pour terminer ta soirée, tu montes dans une des maisons de jeu du Palais-Royal où tu as le plaisir de voir des monceaux d'or et de boire gratis de l'eau sucrée. — C'est fini, je m'établis à Paris! — Fort bien, dis-je à mon voisin, procurez-vous toutes ces jouissances, elles sont innocentes et peu coûteuses, mais prenez garde au verre *d'eau sucrée!*

****.

DU THÉATRE-FRANÇAIS, de sa division en deux troupes; et particulièrement de la composition de la nouvelle troupe de l'Odéon (1).

On a remarqué qu'après les représentations à bénéfice où les places sont doublées et triplées, la recette ordinaire est réduite en proportion. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, en conclut qu'augmenter le nombre des théâtres, c'est *ajouter des causes de mort à des causes de mort.* « Que penseroit-on, dit-il, d'un négociant qui, voyant sa manufacture dépérir, par suite d'abus, en créeroit une nouvelle, au lieu d'avoir reçours à une réforme? » Il prédit qu'avant un an l'un des deux Théâtres-français tombera, à moins que le Gouvernement ne veuille les doter tous les deux. Mais, par suite de l'érection du nouveau théâtre on connoîtra quelques sujets distingués, et ceux-ci pourront être adjoints aux acteurs de l'ancienne troupe.

L'élite des deux troupes, l'auteur la fixe dans la salle de l'Odéon. « Eloignés du centre des affaires, les acteurs, dit-il, sentiront la nécessité de travailler, pour rappeler près d'eux le public, et balancer dans son esprit les plaisirs qui lui seront offerts ailleurs. Eh! pourquoi le public reconnoissant n'irait-il pas aujourd'hui à l'Odéon, comme

(1) In-8° de 118 pages. Prix: 2 francs, et 2 francs 40 centimes, port franc. A Paris, chez Pesche, libraire-éditeur, rue Neuve de Seine, quartier de l'Odéon.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

il y alloit jadis, dans le tems de sa gloire? L'auteur fait aussi valoir, en faveur de l'Odéon, l'isolement de la salle, et peint les malheurs qui suivroient l'incendie de la salle du Palais-Royal.

MODES.

Il entre dans la garniture des nouveaux chapeaux à passe, plus de bandes d'étoffe que de rubans; il est aussi plus ordinaire d'applatir une passe au-dessus du front (voyez la gravure 1852) que de la laisser former un arc.

Le gris et le bleu de ciel, sans être aussi fréquemment employés que le rose, peuvent cependant être cités comme des couleurs à la mode.

Pendant les derniers mois de l'année 1806, les modistes firent des chapeaux avec une étoffe brune à reflets d'or : les teinturiers avoient imité la nuance du *bissus*, ou soie de pinne marine, que M. Ternaux avoit fait convertir en drap. Cette année, le bissus a encore figuré parmi les produits de l'industrie; et cette couleur, vraisemblablement, aura de nouveau la vogue; car c'est dans les premiers magasins qu'on la remarque. La plupart des chapeaux d'un brun doré sont doublés en rose.

Nous avons vu des marabouts sur le bord de beaucoup de chapeaux bleux.

La fleur dont nous avons parlé dans le dernier numéro, se nomme tigredia. Il y a déjà des roses tremières en velours.

On ne voit pas un seul chapeau de paille noire.

Les grands fichus de dentelle noire ont été, ces jours derniers, très-communs dans nos promenades.

Presque toutes les robes neuves, soit en soie, soit en mérinos, sont violettes. Quelquefois les bandes d'étoffe qui composent une ruche, n'ont point de dents sur les bords; mais, par la manière dont on les fronce, elles se trouvent frisées.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1851 et 1852.

☞ Le 20 de ce mois, paroîtront, au bureau du Journal des Dames, les Gravures de *Meubles* 487 et 488.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1850)

Chapeau de satin. Robe de gros d'été. Le corsage à schall devant et derrière, garnitures de ganses de soie. Ceinture de gaze de soie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1851.)

Chapeau de crêpe et liserés de satin. Spencer à schall, en gros d'été. Robe de perkale, garnie de bouillons de mousseline.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 58. (Vingt-troisième Année.) 20 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Depuis l'établissement du second Théâtre-Français, le premier a remis quelques ouvrages qu'il ne jouoit pas habituellement pour prouver sans doute sa supériorité sur son frère puîné.

La première pièce qui doit être jouée aux Variétés, a pour titre : *La Vierge du Soleil*, ou *la Canadienne*. On dit que cette *vierge* n'est autre que *La Vénus Hottentote*, qu'on a vue il y a quelques années au Vaudeville et que l'on a *rhabillée à neuf*.

Le Cirque Olympique annonce *l'Ours et l'Enfant;* ce titre rappèle le *Lion de Florence*.

*

LE CONVOI.

Dans votre dernier article sur le salon de 1819, vous parlez, Monsieur le Rédacteur, d'un corbillard peint par M. Vigneron et d'un convoi funèbre qui ne se composoit que d'un chien fidèle.

J'ai quelque chose de semblable à vous raconter; et j'ai moi-même, tel que vous me voyez, fait il y a trois jours le même rôle que cet animal.

Ne vous effrayez pas du sujet que je choisis, il n'est pas gai, mais je ne le décrirai pas d'un style lugubre.

Entre le désespoir et l'indifférence, il est un milieu philosophique que je saurai garder dans le récit que je vous demande la permission de vous faire.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Le cousin d'un de mes amis étoit à la campagne et je le croyois au sein des plaisirs et des fêtes, lorsque tout-à-coup on est venu me chercher pour aller le prendre et le remettre entre les mains de Messieurs de la Faculté.

Les docteurs (suivant la coutume) ont déclaré qu'ils avoient été appelés trop tard et ils ont abandonné le malade qui s'est vu dans le cas de partir sans eux pour l'autre monde.

O dieu! ce que c'est que notre frêle machine! A minuit, ces yeux me regardoient encore, le malade me parlait, sa raison étoit entière. A quatre heures tout étoit glacé, tout éteint, tout fini et le cierge béni brûloit seul au pied du lit transformé en catafalque!

Représentez-vous mon embarras, au sein de cette capitale, sans témoin, chargé de ce dépôt funeste, et courant au lever du jour chez toutes les puissances de l'*État Civil* pour faire rendre les derniers devoirs à celui que tout-à-l'heure je nommois mon semblable..... et auquel il faudra bien encore ressembler quelque jour!

Il y a pour un pauvre mort toutes sortes de marchés à conclure. C'est la porte à faire tendre et l'autel à faire draper. On veut un terrein qui sépare de la foule ces restes d'un homme naguères honoré et respecté. Un cabriolet rapide me conduit de l'église à la préfecture et de la mairie au champ du repos. Cependant les heures s'écoulent, un autre soleil déjà éclaire le monde, à peine les boutiques sont-elles ouvertes: et me voilà sur pied, attendant quelques personnes qui sembloient être si attachées au défunt! Elles ne viennent pas, elles dorment et sans doute elles n'ont pas dit qu'on les réveillât pour la cérémonie : elles étoient plus exactes au temps où on les invitoit à déjeûner.

Les voitures sont arrivées et le principal acteur a pris place sous le dais couronné de panaches. Je le suis en silence, la tête nue et rappellant à ma mémoire toutes les belles stances de nos poëtes sur l'instabilité des choses humaines. Le chœur de Saint-Roch retentit des hymnes sacrées et bientôt le convoi s'achemine le long des rues et des boulevards vers le cimetière du Père Lachaise.

L'infortuné conduit par moi à sa nouvelle demeure n'avoit jamais été tant salué durant sa vie, qu'il l'étoit pendant ce voyage. Les hommes ôtoient pieusement leur chapeau, les femmes faisoient la révérence, les gens du peuple plus que ceux d'une condition meilleure, j'en faisois la remarque, me

souvenant que moi-même j'avois passé cent fois devant les carrosses de deuil sans y penser, sans m'incliner et m'accusant de cette légèreté ou de cette vanité singulière !

Il n'y a rien comme l'occasion et l'expérience pour vous faire faire de saines réflexions. J'ai promis d'avoir plus de déférence pour ceux qui me précèdent dans la carrière fatale et j'ai l'espoir que le sort me laissera le temps de tenir parole.

Nous voici dans cet asile où tout amène et aboutit. Sous cette verdure fleurissante sont des êtres inanimés. Là le mari vient pleurer sa femme, l'oncle ses nièces, le père ses enfans. On bâtit des caveaux pour la jeune nymphe qui dansoit hier à la noce et pour l'orateur qui triomphoit à l'Académie. Les grâces et l'éloquence, la jeunesse et la gloire, rien ne peut fléchir la parque cruelle, et celui qui après avoir passé une heure dans ces lieux, à compter les monumens et à lire les inscriptions n'en sort pas moins ambitieux et plus sage a, il le faut avouer, une nature d'une espèce particulière, mais que je ne puis nommer *heureuse*.

Je crois, Monsieur le Rédacteur, que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir entretenu de ces idées. Il faut quelquefois mêler un peu de sérieux aux frivolités. On sent mieux la douceur des choses quand on se souvient qu'on peut à tout instant les perdre.

L'ami qui vient de nous quitter étoit digne d'intérêt et d'estime : je demande quelques larmes pour sa mémoire et je suis, Monsieur le Rédacteur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Edouard DE B**.

ALLÉGORIE.

La Vérité et la Politesse.

Un jour, la Vérité dit à la Politesse :
Que ton masque est trompeur !
Le miel est sur ta bouche et le fiel dans ton cœur,
Quand tu veux faire une caresse.
— Tu te trompes, ma chère sœur ;
Tu me prends pour la Perfidie,
Et je ne suis que son amie.

Albéric DEVILLE.

VOYAGE EN PERSE, A LA SUITE DE L'AMBASSADE RUSSE EN 1817; *par Maurice de Kotzbuë, traduit de l'allemand par M. Breton* (1).

L'auteur de ce voyage est fils du célèbre auteur dramatique Auguste de Kotzbuë. A peine âgé de seize ans, il fit le tour du Monde sur un vaisseau envoyé à la découverte de nouvelles terres. A dix-huit ans, il se vit transporté au milieu du tumulte de la guerre, et eut un bras fracassé par la mitraille au combat de Friedland. Six ans après, il combattit encore pour son pays, fut fait prisonnier de guerre, et amené en France. Peu de temps après, il rejoignit ses frères d'armes et combattit encore contre les Français. La paix ayant été signée, il obtint un congé pour prendre du repos au sein de sa famille. Là, il reçut l'ordre de se rendre sans délai à Saint-Pétersbourg. Deux mois furent employés à étudier l'astronomie, et il se mit en route pour la Perse avec le lieutenant-général Iermorloff, qui avoit été nommé ambassadeur.

Le rendez-vous de toutes les personnes attachées à l'ambassade étoit à Tiflis, dans la Géorgie. Elles en sortirent au nombre de près de trois cents, le 17 avril 1817. Un prince Kabardin, avec sa suite, composée de huit hommes; vingt-quatre grenadiers, vingt-cinq cosaques réguliers, vingt cosaques irréguliers, et trente musiciens en faisoient partie. « L'ambassadeur, fort incommodé aux pieds, par suite de ses blessures, dit M. de Kotzbuë, voyageoit alternativement à cheval et dans un petit droschki. Aucune autre personne de la légation n'étoit en voiture, les chemins de la Perse étant si mauvais, qu'on ne sauroit y faire marcher des chaises de poste. »

A la frontière de la Perse, ils trouvèrent Asker-Khan, que nous avons vu à Paris en 1808. « Il vint au-devant de nous, dit M. de Kotzbuë, à la tête de quelques milliers de cavaliers. Il complimenta le général au nom de son Souverain, et nous annonça qu'il étoit le mehmandar de la légation russe. On appelle mehmandar un officier d'un rang supérieur chargé de recevoir soit une ambassade, soit un grand seigneur, et de pourvoir à tous leurs besoins. C'étoit une grande marque de déférence de la part du Schah (Roi) de Perse, de nous donner pour mehmandar un personnage qui avoit joué le rôle de ministre plénipotentiaire. »

(1) Un volume in-8°. de 225 pages, orné de 8 gravures coloriées. Prix : 6 francs, et, port franc, 7 francs; à Paris, chez A. Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n°. 26.

M. de Kotzbuë se trouvoit à Tauris, lorsqu'il écrivit : « J'aurois voulu faire l'éloge d'une ville persane; mais, au lieu de rues, je ne trouve que des ruelles étroites et tortueuses : la saleté y est extrême. Le bazar, qui passe pour le plus beau de la Perse, n'est qu'une longue galerie en boyau, couverte avec des paillassons de jonc, et présentant de chaque côté de petites boutiques. Chaque vendeur n'a qu'un seul échantillon de la même marchandise; si on lui en demande davantage, il est obligé d'aller en chercher dans la boutique d'un confrère. Il y a très-peu de schalls, et, à ce sujet, je dirai que toute l'Europe est dans une erreur surprenante : les Persans ont les plus mauvais schalls du Monde; les plus précieux sont transportés de Cachemire, par Bagdad, à Constantinople, et de là dans toute l'Europe. Nous avons entendu vanter en Perse, comme magnifiques, des tissus que ne voudroit porter aucune dame européenne. Je ne suis plus étonné d'après cela que le dernier ambassadeur persan, à Pétersbourg, ait donné à la comtesse Orloff un schall que cette dame a été bientôt obligée d'abandonner à sa femme de chambre, tandis qu'il admira comme le plus beau qu'il eût vu de sa vie, celui que portoit la comtesse. Les Persans ne voudroient jamais donner pour des schalls de cachemire le prix exorbitant qu'on en paye à Constantinople et en Russie. »

Dans la petite ville de Sangan, nos voyageurs logèrent à peu de distance d'une tour qui sert de harem à Abdoula-Mirza, l'un des fils du souverain règnant. « Tous les soirs, dit M. de Kotzbuë, notre musique exécutoit des concerts qui attiroient chez nous et dans notre cour toute la ville. Il y avoit aussi des spectatrices aux croisées du harem, mais elles étoient cachées à nos regards par des jalousies et par la hauteur des balcons. »

C'étoit à Sultanieh, résidence d'été du souverain, que l'ambassade devoit être reçue. « Le 19 juillet, dit M. de Kotzbuë, plusieurs salves d'artillerie nous annoncèrent l'entrée prochaine de Feth-Ali-Schah. Des troupes d'infanterie formoient dans l'espace d'un mille, à partir du château, une double haie entre laquelle le cortége défila dans l'ordre suivant : Un éléphant, portant sur son dos un riche baldaquin; cinquante chameaux portant des musiciens coëffés de bonnets rouges; leurs instrumens étoient de longues trompettes et des timballes. Quatre cents chameaux transportant de petits canons et des banderolles flottantes. Une batterie de dix-huit canons. Vingt chevaux de main richement enharnachés. Quarante coureurs, portant sur leurs bonnets des plumes disposées en forme de couronnes. Le

Schah à cheval, vêtu d'une manière très-simple ; mais le cheval étoit resplendissant de pierreries. Personne ne l'approchoit, soit en avant, soit en arrière, à plus d'une centaine de pas; après le Schah venoient dix-sept de ses fils, tous superbement vêtus, et montés sur les plus beaux chevaux. Un corps de cavalerie fermoit la marche. Lorsque le Schah fut près du château, on immola un chameau suivant la coutume du pays, et l'on tira tout à la fois cinquante petits canons. Une nouvelle salve d'artillerie annonça que le prince venoit d'entrer et de s'asseoir dans le château : toute la plaine se couvrit immédiatement, et à perte de vue, d'une multitude de tentes laissant entre elles trois ou quatre avenues. »

LE RETOUR.

Romance.

Je l'ai revue après deux ans d'absence.
Est-ce un bienfait que je dois à l'amour?
Faut-il encor rechercher sa présence!
Faut-il la fuir ou bénir son retour?

En revoyant celle qui fit ma peine,
Mon cœur gémit et sourit tour-à-tour.
Est-ce l'amour qui vers moi la ramène?
Faut-il la fuir ou bénir son retour?

Je songe aux pleurs qu'elle m'a fait répandre.
Mais c'est en vain que j'y songe en ce jour.
J'ai fui ma chaîne, et je cours la reprendre.
Je hais l'ingrate et bénis son retour.

PELLET *d'Epinal.*

TRAITÉ D'ENSEIGNEMENT ET D'EDUCATION, *contenant des Méthodes pour enseigner la lecture, la grammaire, la cosmographie, la géographie et l'histoire; plus, un plan de lecture; un essai sur le choix des récompenses et des punitions, etc.; par Madame Celliez, née de Rossi* (1).

Madame Celliez parle d'après son expérience. « Je n'ai,

(1) Un volume in-8°. de 140 pages. Prix : 2 francs, à Paris, chez l'auteur, rue Basse-du-Rempart, n°. 28, et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 243.

dit-elle, d'autre prétention que de racontrer ce qui m'a réussi, sans vouloir faire aucun Traité. » D'abord institutrice de ses enfans, elle donne aujourd'hui des leçons dans la pension de Madame Père, rue Plumet, n° 14.

Prenons la géographie pour exemple de sa méthode. D'abord elle donne des cartes très-peu détaillées. Ces cartes ne sont point écrites. « J'ai remarqué, dit-elle, que lorsqu'on employe un autre moyen, les enfans n'ont pas une idée exacte de la position des lieux : s'il s'agit d'une contrée étendue, c'est le nom qu'ils montrent sur la carte, plutôt que l'étendue du pays ; s'il s'agit d'une ville, le nom tenant souvent autant de place que la ville même, il en résulte que l'enfant la voit dix fois plus grande qu'elle ne l'est réellement. »

Passons à l'histoire. Madame Celliez raconte à l'élève ce qu'elle veut qu'il sache, et l'oblige à l'écrire ensuite. Cette méthode lui forme le style; car on ne raconte pas comme on écrit.

En passant en revue les livres qui ont été composés pour les enfans, Madame Celliez dit : « Berquin fait de petits hommes de tous ses personnages. Je n'ai jamais vu que cette lecture produisît l'effet qu'on en attend : *le Fils ingrat* leur apprend qu'un fils peut avoir de l'ingratitude envers ses parens, envers ses bienfaiteurs ; devroient-ils le supposer ? .... *la Réconciliation*, que tous les ménages ne sont pas unis, etc. etc. Les contes de Blanchard ont un autre inconvénient, c'est de renfermer des idées romanesques. Ceux de M. de Bouilli, encore plus romanesques, n'ont pas l'avantage d'enseigner qu'on peut faire du bien dans quelque position que le ciel nous ait placés ; il faut être riche et dans le grand monde, pour imiter les vertus que célèbre M. Bouilli. »

ANNONCE.

Le Baiser reçu, *romance*, par M. Marant, auteur du *Portrait Charmant*. Musique et accompagnement par Gatayes. Prix : 1 franc 80 centimes ; à Paris, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28, à Paris.

Le costume d'une *Paysanne du Mâconnais* et celui d'une *Femme des environs d'Arles* viennent de paroître au bureau

du Journal des Dames; ils ont été dessinés par M. Horace Vernet.

MODES.

A en juger par les chapeaux qui ont été achetés ces jours derniers, ce seront les passes droites et de moyenne longueur qui auront la vogue. Le duvet-chenille a été plus fréquemment employé qu'aucune autre étoffe depuis le renouvellement de la saison; il sert particulièrement à border les passes et à orner les formes ou calotes. Sur un chapeau gris, la garniture en duvet est grise pour l'ordinaire. On met aussi du gris sur le rose; mais une quantité plus considérable de chapeaux couleur de rose est garnie en vert pistache. On voit quelques plumes boiteuses, pistache et rose, par exemple.

Au lieu d'un large rebord, qui est la garniture ordinaire, quelques modistes mettent une grosse torsade, formée de deux bandes d'étoffe, l'une unie, l'autre rayée.

Parmi les chapeaux à grande passe, on remarque ceux qui ont une pointe à la Marie Stuart.

Les premières garnitures des robes neuves ont été des ruches; on commence à voir des bouillons entre des rouleaux. Il y a aussi des plissés en ruban, appliqués en biais.

Les redingotes d'homme, gros bleu, sont les plus nombreuses : presque toutes ont un collet de velours noir. Ce velours est du velours plein, qu'on n'écrase plus. Quelques tailleurs font les collets à schall; d'autres se distinguent en mettant des boutons cannelés et pointus. Les galons de soie et les pattes triangulaires sont d'un usage presque général.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1852.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1852.)

Chapeau de satin, orné d'une Cocarde pareille. Voile de dentelle. Redingote de gros de Naples.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 59. (Vingt-troisième Année.) 25 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

La tragédie des *Vêpres Siciliennes* est le début d'un jeune littérateur très-distingué. On dit que c'est son frère qui en fait la parodie, et que l'auteur lui-même l'aidera de ses conseils.

On annonce la prochaine représentation à Feydeau du mélodrame intitulé la *Bataille de Pultava*, arrangé en opéra-comique, sous le titre de *Charles XII*. On croit que, par réciprocité, des auteurs du Boulevard vont transformer quelques opéras en mélodrames : le travail sera facile.

On a applaudi *l'Ours et l'Enfant* au Cirque ; mais on a sifflé une pauvre princesse qui débutoit dans cette pantomime.

L'auteur du vaudeville joué dernièrement à la Porte Saint-Martin (*Changement de Domicile*), a reproduit *Crouton*, déguisé en anglais pour échapper à ses créanciers. On a fait répéter le couplet suivant :

J'entends dire depuis long-tems,
Que jadis la seule Italie
Etoit le berceau des talens
Et la demeure du génie.
Nos tableaux, nos produits divins,
Dont le Louvre est le noble asile,
Annoncent aux peuples voisins
Un changement de domicile.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Albert de Gênes, promis depuis long-tems à ce théâtre, est un nouveau *Calas*. Cette pièce doit être jouée en vertu d'un jugement du tribunal. — Gare celui du public !

*

SUR LES FEMMES.

C'est un sujet sur lequel on a beaucoup écrit, et sur lequel probablement on écrira beaucoup encore.

Médecin, poëte, philosophe, tout s'en mêle ; l'un prêche, l'autre flatte, l'autre analyse et dissèque. Celui-ci ne vaut pas les autres. *Les femmes préfèrent ceux qui les grondent à ceux qui les jugent.*

Elles sont pour les uns des objets d'espérance, et pour les autres, de souvenirs.

Tout se fait ou par elles, ou pour elles ; nous avons vu des guerriers déposer les armes et les couronnes à leurs pieds : c'étoit là notre vieille galanterie. Maintenant on raisonne et l'on fait de la politique pour les amuser ; elles s'arrachent les brochures sur la liberté de la presse ou sur les élections ; s'il y a quelques bons procès en police correctionnelle pour des écrits sur les finances, elles s'y portent en foule, elles applaudissent aux avocats, et c'est là le véritable triomphe que recherchent nos publicistes.

Les femmes forment corps entr'elles, plus que les hommes entr'eux. Les hommes s'isolent et se fient sur leurs forces individuelles; ils ne sont que trop souvent dupes de leur présomption. Les femmes se soutiennent et marchent en colonne serrée ; qui attaque l'une, a toutes les autres sur les bras ; l'embarras est grand et la lutte périlleuse, mille coups sont portés à-la-fois. Les langues sont comme des dards qui font mille blessures, ou comme des trompettes qui proclament au loin la victoire du parti.

Mais quand on peut porter la division parmi les amazones, quand on a l'adresse de les prendre une à une, on est sûr à son tour de les vaincre, et l'on se venge alors de mille douleurs par mille plaisirs.

Autrefois, une femme qui se faisoit imprimer étoit encore modeste, délicate et tendre. On disoit : Elle est femme et auteur.

On dit à présent : *femme-auteur*, la différence est grande. Il n'y a plus toutes ces réserves protectrices : on se lance armée de toutes pièces ; mais il est toujours de la cuirasse quel-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

que partie ouverte, et quoiqu'on reconnoisse le sexe, on n'en frappe pas moins bien rudement la pauvre imprudente.

« Une femme *célèbre* est une exception à la règle générale, « ou, comme disent les botanistes en parlant de certaines « fleurs trop brillantes, une *maladie de l'espèce.* » Notez que c'est d'un livre écrit par une femme que je tire cette réflexion.

Il y a des hommes qui sont toujours à la suite des femmes d'esprit, pour faire croire qu'ils ont de l'esprit eux-mêmes. Quelquefois ces femmes disent des choses que les autres n'entendent point, mais qu'ils applaudissent comme s'ils les avoient entendues, et qui méritoient d'être sifflées.

Une femme qui s'est fait une réputation d'esprit a mille peines en amour. On ne l'aime point pour elle, mais pour l'éclat qui l'environne. On ne suppose pas qu'avec tant de moyens de plaire, elle soit bien susceptible de s'attacher. Elle s'attache pourtant, et, suivant la coutume, elle est trahie. On s'étonne du tems qu'il faut pour la consoler; on est surpris de l'importance qu'elle met aux choses de ce monde; on ne voit que des paroles dans son existence, et elle ne réussit que difficilement à prouver qu'*une femme d'esprit est au fond une femme comme une autre.*

« Croyez-moi, disoit Mme P*, nous ne cherchons à étendre » notre renommée dans un grand espace, que lorsque le pou» voir nous manque dans le petit cercle que nous occupons. » Et quand nous tâchons de faire parler *de nous*, c'est un » signe certain que l'on commence à ne plus guères parler *à* » *nous.* »

Jeunes, les femmes aiment qu'on leur raconte des histoires; plus tard, elles aiment à en raconter.

Jeunes, les femmes, attentives à cacher leurs sentimens, savent rarement les contrefaire; plus tard, elles laissent voir davantage ce qu'elles éprouvent, et peignent aussi bien mieux des sentimens qu'elles n'éprouvent point.

Qui ne vit que pour les femmes, se perd; qui veut les fuir, s'égare. Il est difficile avec elles de rester dans un juste équilibre: on fait trop ou trop peu. Elles vous font ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Nul ne peut se soustraire à leur influence. Faites parler vos amis, interrogez-les, qu'ils vous répondent en conscience, et vous verrez quelle immense part les femmes auront eu dans leur fortune ou dans leurs revers.

* *

VOYAGE EN PERSE, A LA SUITE DE L'AMBASSADE RUSSE EN 1817; *par Maurice de Kotzbuë, traduit de l'allemand par M. Breton* (1).

SECOND ARTICLE.

Le 26 juillet, le Schah envoya à l'ambassadeur russe un de ses officiers pour le conduire au camp de Sultanieh. L'ambassadeur laissa passer la chaleur de midi. « Nous partîmes vers les trois heures, dit M. de Kotzbuë, dans l'ordre suivant : un détachement de cosaques ; le maréchal de l'ambassade avec ses deux aides ; la musique russe ; six officiers de l'état-major ; deux chasseurs et les courriers du sénat ; l'ambassadeur sur un cheval magnifiquement orné, dont le Schah lui avoit fait présent ; deux conseillers de légation ; toute la suite de l'ambassadeur, et enfin un autre détachement de cosaques. Le Schah et toute sa cour nous regardèrent défiler du haut du château. »

Voici les présens que l'ambassadeur devoit offrir : « Un service complet de cristal ciselé ; un service magnifique en porcelaine, fabriqué à Pétersbourg, avec des peintures représentant les costumes de toutes les nations qui entretiennent des liaisons d'amitié avec la Russie, et des vues des maisons de plaisance qui avoisinent Pétersbourg ; deux grands vases de porcelaine ; un immense plateau de cristal ciselé, et plusieurs pipes de cristal ; une glace à la Psyché, haute de sept pieds et demi, et deux anges de bronze soutenant des candelabres ; une toilette de dame en forme de pyramide, faite de toutes les espèces de bois qui croissent en Russie ; un éléphant doré servant d'horloge, et dont la trompe, les oreilles et les yeux se mouvoient, ainsi que des paysages encadrés dans le piédestal ; des fusils et des pistolets ; une pipe en vermeil ; trois poignards à manches garnis de brillans ; des bagues et une grande quantité de montres ; deux fourrures de martre zibeline valant trente mille roubles la pièce, et beaucoup d'autres de moindre valeur ; trois aigrettes de diamans, chefs-d'œuvre du joaillier de la cour ; deux télescopes montés en or et en brillans ; et une immense quantité de drap d'or et d'argent et d'autres étoffes. »

(1) Un volume in-8°. de 225 pages, orné de 8 gravures coloriées. Prix : 6 francs, et, port franc, 7 francs ; à Paris, chez A. Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n°. 26.

Le Schah fut ravi de se contempler tout entier dans une glace pour la première fois de sa vie. Le service de cristal lui plut aussi beaucoup, et il s'en fit présenter séparément toutes les pièces. Lorsqu'il examinoit les fourrures de martre-zibeline, on lui dit que l'empereur Alexandre en avoit fait le choix de sa main. « A ces mots, dit M. de Kotzbuë, Feth-Ali-Schah porta la main avec empressement sur les fourrures, et dit : « Puisse ma main se reposer sur les mêmes » endroits qu'a touchés le puissant empereur de Russie ! mon » amitié est pure et sincère. » Sa Majesté revenoit volontiers vers la grande glace ; elle s'y mesuroit des yeux avec complaisance, et disoit : « En vérité ceci me donnera de la coquetterie. » On fit jouer plusieurs fois devant le prince l'horloge en forme d'éléphant, et il s'en fit expliquer le mécanisme. Il étoit si enchanté de posséder tant de belles choses, qu'il envoya chercher ses principaux officiers pour qu'ils admirassent les présens que son ami, le grand empereur de Russie venoit de lui envoyer. La même nuit le prince fit voir ces présens à toutes les femmes de son harem (il n'en avoit amené qu'une soixantaine avec lui). Le lendemain on commença à les emballer pour les diriger sur Téhéran. »

Nous ne parlerons pas de deux dîners donnés à l'ambassade, l'un par le premier ministre, l'autre par le grand trésorier, parce que de pareilles descriptions se trouvent déjà dans notre Feuille. Chez les Persans le sorbet est un breuvage composé d'eau sucrée et de jus de fruits acides. « Quoique cette boisson, dit M. Kotzbuë, ne soit pas mauvaise, elle ne vant pas nos limonades d'Europe, et encore moins les sorbets de Tortoni. »

UNE JOURNÉE D'AUTOMNE.

Mes doubles volets étoient fermés ; je dormois profondément quoique huit heures fussent sonnées depuis longtems à l'horloge des Bains Chinois, près desquels je demeure ; tout-à-coup je suis réveillé par mon ami St.-Clair, qui vient sonner du cor à mes oreilles. — Quoi ! me dit-il, en ouvrant mes fenêtres et en voyant mon air effaré, tu t'effrayes d'un peu de bruit? que seroit-ce donc si une batterie de 24 partoit à tes côtés. — J'en deviendrois peut-être sourd, mais j'en aurois moins de peur que de ton maudit cor. — Pourquoi donc? — Apprends que j'ai passé une partie de la nuit au *cercle* de la rue de Richelieu, que j'y ai perdu mon argent, et que j'étois agité par un rêve lamentable lorsque tu es entré dans ma chambre. Je

voyois les tailleurs ; qui avec leurs longs rateaux, m'enlevoient mon dernier billet et mon dernier louis, je voulois courir après et je tombois dans un gouffre profond. La tête encore remplie de diables et de banquiers, d'enfer et de tripot, j'ai cru que ton cor étoit la trompette du jugement dernier. — Je commence à te comprendre, mon cher Jules, et pour t'arracher à tes idées sinistres, je viens te proposer de m'accompagner au château de L..... où lord G*** a réuni une foule d'hommes du bon ton et de jolies femmes pour leur donner le plaisir de la chasse. — Mais une invitation ? — C'est moi qui suis chargé de les faire. — Un costume ? — En voici un pareil au mien. — Une voiture ? — Mon guigne est à ta porte ; il n'y avoit aucun prétexte pour refuser. J'endosse un habit de chasse de Staub ; je fais boucler mes guêtres de castor, fabriquées par Beirlé ; je m'arme de mon fusil à deux coups, de Pauly, et je me mets en route avec St.-Clair. Nos domestiques nous suivoient à cheval, portant nos carnassières. En moins de deux heures, nous fûmes rendus au château de L*** près Grosbois. La société étoit nombreuse et choisie ; comme tout le monde se connoissoit, chacun fit ses dispositions pour chasser avec les personnes qui lui convenoient le plus ; c'est ainsi que le jeune P..., sous le prétexte d'une foulure au pied, monta en calèche avec la comtesse de B*** et que le colonel V***, bien portant la veille, fut tout-à-coup atteint d'un violent rhumatisme qui le força de se placer dans le landaw de la marquise de G***. Quant à St.-Clair et à moi, nous montâmes à cheval afin d'accompagner plusieurs dames qui se faisoient un plaisir de courre le renard. Parmi elles, on remarquoit deux sœurs charmantes, dans le costume le plus élégant. La première étoit coëffée d'une toque de velours violet, surmontée d'une aigrette. Sa robe, de la même couleur, étoit serrée au bas de la taille par un large ceinturon en or, auquel pendoit un couteau de chasse, à poignée de nacre. La seconde, en amazone vert clair, orné de ganses d'argent, portoit un chapeau noir à la Henri IV, avec trois plumes blanches. L'épouse de lord G***, n'étoit pas aussi richement mise, mais elle offroit encore plus d'originalité. Un grand chapeau de feutre blanc couvroit sa tête ; et pour vêtement elle avoit adopté un spencer noir et une jupe couleur chamois. Quand la bête eut été chassée pendant une heure, la société se dirigea vers une pelouse sur laquelle lord G*** avoit fait dresser une tente vaste et élégante. Un déjeûner splendide y étoit préparé. On y fit honneur comme si l'on eût dû chasser encore

pendant trois jours. A 6 heures, après avoir pris ou détruit plus de gibier qu'il n'en faudroit pour rassasier tous les gourmets de la capitale, on retourna au château. Les hommes, plus ou moins fatigués, obtinrent la permission de garder leur costume, mais les dames, toujours prestes lorsqu'il s'agit de toilette, recommencèrent la leur avant de se mettre à table. Un bal impromptu, mais animé, succéda à un dîner qui réunissoit l'élégance française à la prodigalité anglaise; le punch et l'écarté, les glaces et la bouillotte varièrent les plaisirs de la soirée, et pour la terminer, un musard qui étoit arrivé à 7 heures de Paris, afin d'assister à la partie de chasse, donna à la société un extrait des journaux du jour. A minuit, par un tems superbe, il fallut enfin songer au retour, l'amitié et la galanterie en ordonnèrent les apprêts; on ne dit pas qui de Diane ou de l'Amour eut les honneurs de la journée.

****

ANNONCES.

COMME AUTREFOIS, romance, par M. Marant, auteur du *Portrait charmant*: musique et accompagnement par Gatayes. Prix: 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28.

A vendre, Fonds de marchand de modes, depuis longtems connu, bien achalandé, dans un beau quartier, et très-près d'un des grands théâtres.

La personne qui voudroit traiter de ce fonds pourroit venir y travailler quelque tems pour en prendre une connoissance parfaite.

S'adresser, avant midi, chez M. V. de Lainville, ancien avocat, rue de Seine, n°. 49, faubourg St.-Germain, à Paris.

La POMMADE VÉGÉTALE du sieur Fortin, *pour affermir et fortifier les cheveux*, a été soumise à l'examen de plusieurs chimistes qui ont reconnu que les substances dont elle est composée n'ont point l'inconvénient de nuire à la transpiration.

Elle se trouve chez M. Fortin, rue Ste-Anne, n°. 32. Un pot coûte 6 fr. Les lettres de demande doivent être affranchies.

MODES.

Pendant une partie de la belle saison l'on a vu des torsades au bord des chapeaux; mais les étoffes que les modistes

employoient étoient minces ; aujourd'hui ce sont des duvets ; des étoffes chenillées ; ce qui rend les torsades beaucoup plus volumineuses. De simples rebords se font avec ces mêmes étoffes. Les fabricans ont non seulement imité avec de la soie le duvet du cygne, mais celui de beaucoup d'autres oiseaux ; ils ont fait aussi des velours qu'ils appellent nattés, et des étoffes qu'on nomme cailloutées. Ces dernières n'ont pas besoin d'explication ; mais il faut dire que les parties saillantes du velours natté ont le luisant du satin, et que le fond ressemble au velours épinglé. Rarement le même velours, la même étoffe granitique ou cailloutée offre deux couleurs : l'on voit, par exemple, rose sur rose, gris sur gris, vert sur vert ; mais les différentes espèces d'étoffes ont été teintes en presque toutes les couleurs.

Comme les modistes mettent rarement une garniture de la couleur du fond, il n'est pas inutile d'indiquer à nos abonnées le brun comme servant de garniture au bleu de ciel et au rose, et d'ajouter que le rose borde quelquefois des chapeaux d'une couleur foncée.

Les pattes à pointes très-aigües font souvent partie des garnitures. Comme les rubans sont très-larges, on les plie ordinairement par le milieu avant de les plisser. Nous avons parlé des rubans bordés ou rayés dans le milieu en duvet, il faut annoncer ceux qui, au lieu d'un duvet court, ont de longues filoches ; on les appelle rubans-marabouts.

Les tailles de toutes les robes d'hiver et de tous les spencers sont pour le moins aussi basses que celles des robes d'été ; on ne porte pas les ceintures aussi longues, mais elles sont très-larges.

L'étoffe des gilets rayés est employée en biais ; mais au lieu de raies, la dernière mode est celle des pois coupés : les fonds sont paille, beurre frais, chamois. Les nouveaux pantalons sont couleur marron ; ils ont, en place de baguette, une gance plate sur les coutures, et sont beaucoup plus étroits à la cheville qu'au genou.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1853.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

(1853.)

Chapeau de gros de Naples, garni de gaze. Voile de tulle uni. Robe de gros de Naples, garnie en gaze de laine.

N°. 60. (Vingt-troisième Année.) 31 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Deux journalistes ont vivement critiqué *les Vêpres Siciliennes*, ce qui ne prouve rien contre cette tragédie.

En changeant de nom, *la Vénus-Vierge* a été moins malheureuse aux Variétés qu'au Vaudeville.

Albert de Gênes, qui avoit gagné son procès au palais, l'a perdu devant le public.

Quoiqu'encore en répétition, *les Petites Danaïdes* font déjà un bruit d'enfer. Il y a, dit-on, huit à dix changemens à vue. On prétend qu'on en compte quinze à vingt dans *Bouton de Rose*. Il n'est pas jusqu'à la *féerie des arts* qui ne promette un brillant spectacle. Ainsi voilà le Vaudeville en rivalité avec les spectacles du boulevard !

*

On annonce pour aujourd'hui dimanche 31 octobre, l'ouverture du Salon des Redoutes, situé rue de Grenelle-St.-Honoré, n°. 45.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

L'entrepreneur n'a rien négligé pour mériter les suffrages du public. L'orchestre se fera remarquer par sa bonne composition et sera conduit par M. Marchand, élève du Conservatoire.

LEÇONS DE FLORE.

Quatorze livraisons, contenant chacune un texte de 20 ou 30 pages d'impression et 4 planches couvertes de 10 ou 12 figures, voilà ce que publie M. Charles Panckouke, déjà éditeur du *Dictionnaire des Sciences Médicales*, des *Victoires-Conquêtes*, etc.

Chaque cahier (planches et texte) des *Leçons de Flore* se vend 2 francs, à Paris, et 2 francs 50 centimes pour les départemens. Il paroît un cahier tous les mois, ensorte que d'ici au 31 décembre 1820, on peut avoir pour 28 ou 35 fr., selon qu'on habite la capitale ou les provinces, un petit ouvrage qui vous initie complettement aux secrets de la science des Tournefort, des Linnée, des de Jussieu.

M. Poiret est l'auteur du texte et M. Turpin a fait les dessins. Ce sont des hommes habiles, et les leçons qu'ils offrent au public et particulièrement aux Dames, nous semblent tout-à-fait dignes d'elles et de lui.

Quelqu'un nous dira : *nous sommes en hiver et ce n'est pas le temps de penser à Flore.*

Nous répondrons que c'est précisément le temps où il faut s'occuper d'elle et des leçons qui apprennent à la connoître. On étudie au coin du feu toutes les merveilles de la nature, on en écoute les récits avec un double intérêt : celui de la lecture même et celui de l'espérance et des désirs qu'elle fait naître. C'est ainsi qu'un prisonnier rêve dans ses fers aux charmes de la liberté, ou qu'un mari tendre lit avec délices les lettres d'une femme chérie qui est absente et qu'au printems il doit rejoindre et revoir !

Le printems est la saison des femmes et des fleurs. Le printems sera le répétiteur des leçons que vous aurez prises durant l'hiver. Si vous arriviez au temps des roses et des lilas sans avoir aucune notion de botanique, vous ne jouiriez de ces bouquets et de ces dons que comme les enfans et les filles du village. Mais quand vous aurez pris ces leçons simples, quand vous aurez lu ces pages aimables, ces définitions claires, et que vous connoîtrez les genres divers qui

peuplent nos jardins et nos champs, vous ferez vous-même alors vos observations et vos classifications, et sans vous être donné la plus légère peine vous aurez de beaucoup accru vos plaisirs.

Voilà, sans doute, des *Leçons de Flore* bien recommandées, et l'éditeur pourra nous savoir gré de cet article; mais en vérité, pourtant, c'est bien moins son intérêt ici qui nous guide que celui de nos abonnées.

L'étude des fleurs peut devenir pour elles une passion, mais celle-là du moins ne laissera après elle ni regrets, ni amertume, ni douleurs, ni remords.

Edouard DE B**.

P. S. On souscrit chez tous les libraires des départemens, et, à Paris, rue des Poitevins, n°. 14.

VOYAGE EN PERSE, A LA SUITE DE L'AMBASSADE RUSSE EN 1817; *par Maurice de Kotzbuë, traduit de l'allemand par M. Breton* (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Le Schah fit tirer devant l'ambassade un feu d'artifice. « Les préparatifs, dit M. de Kotzbuë, occupoient un quart de lieue en quarré. On remarquoit au milieu l'énorme figure du géant Roustan, deux éléphans, diverses pyramides, des arbres chargés de fruits, avec une multitude immense de cascades, de feux du Bengale et de fusées volantes. Aux quatre angles du quarré étoient de petits canons; et, pour faire encore plus de bruit, on avoit placé en réserve une batterie de grosses pièces. Le centre étoit occupé par un immense bouquet de fusées volantes..... Deux danseurs de corde marchèrent avec assez d'adresse sur un cable tendu depuis le sol de la cour jusqu'au toit du château. Parvenus au faîte de l'édifice, ils descendirent sur la même corde. On fit exécuter des tours d'adresse à des éléphans, qui s'agenouillè-

(1) Un volume in-8°. de 225 pages, orné de 8 gravures coloriées. Prix: 6 francs, et, port franc, 7 francs; à Paris, chez A. Nepveu, braire, passage des Panoramas, n°. 26.

rent, à plusieurs reprises, au commandement de leurs cornacs. »

Pendant toute la durée du séjour de l'ambassade à Sultanieh, le tems resta le même. Un vent, d'une violence extrême souffloit régulièrement depuis le matin jusqu'au soir ; les nuits étoient très-froides, et pendant le jour on éprouvoit dix-neuf dégrés de chaleur.

Les cadeaux que l'ambassade reçut n'avoient rien de merveilleux. « Je voudrois bien, dit M. de Kotzbuë, que Sa Majesté Persane fût avertie de la fourberie des gens de sa maison, qui font passer un schall par quatre ou cinq mains peut-être avant qu'il arrive à l'heureux mortel qui doit conserver un si précieux souvenir. »

Le Schah remit de sa propre main au général Iermolof une lettre d'amitié pour l'empereur Alexandre ; il étoit fort ému. Deux soldats s'étoient pris de querelle et venoient de tourner leur poignard l'un contre l'autre. Une telle faute contre la discipline est punie de mort par les loix du pays ; mais le Schah fit amener les coupables devant lui et leur dit : *Rendez grace à l'ambassadeur russe ; je ne veux pas souiller par l'effusion du sang une journée consacrée à la joie.* » Cet acte de clémence, dit M. de Kotzbuë, ne sauroit être trop loué de la part d'un despote qui, pour le moindre délit, fait infliger sur-le-champ en sa présence, la mort ou les tourmens les plus barbares..... Dans ma conviction intime, le Roi de Perse est l'homme le plus aimable et le plus modéré de sa nation. Je ne m'étonne plus qu'après tant de troubles qui ont désolé son pays, il soit depuis vingt ans en possession paisible du trône. »

LA FONTAINE D'AMOUR.

Je ne puis vous quitter, aimables solitudes,
Sujets toujours féconds de plaisirs et d'études.
Près de vous, oubliant le trouble de mon cœur,
Le calme de mes sens me fait croire au bonheur.
La mer des passions, si fertile en naufrages,
Ne vient pas dans son flux désoler vos rivages ;
Le sage auprès de vous se sent toujours plus fort,
Et, sous votre ombre assis, je me crois dans le port.

C'est en pensant ainsi qu'au fond de la vallée,
De jeunes peupliers je suivois une allée,

Qui mêloit sa fraîcheur à celle d'un canal
Dont ses rameaux mouvans ombrageoient le cristal.
Là, près d'un large roc, les longs bras d'un vieux chêne,
Sous leur sauvage abri, cachent une fontaine :
Ce petit monument, par son antiquité,
Eveille des passans la curiosité.
Un paladin fameux, au retour des croisades.
De ces rians côteaux y logea les Nayades.
Des mirthes, des lauriers sont sculptés à l'entour,
Et sur la base on lit : la Fontaine d'Amour.
On dit que deux lions, cachés sous cette roche,
Aux cœurs qui n'aimoient point en défendoient l'approche,
Et que les habitans de ce joli hameau
Y pouvoient sans danger venir puiser de l'eau.
Souvent, les Troubadours, charmés de cet ombrage,
Y chantoient les plaisirs de l'amoureux servage ;
Et, sur la pierre usée, on lit encor leurs noms,
Et les vers oubliés de leurs douces chansons.

Ils sont passés les temps de la chevalerie,
Des Troubadours guerriers, de l'aimable féerie ;
Cependant, les bergers pensent que dans ces eaux
Le cœur le mieux épris puise des feux nouveaux ;
Et qu'au déclin du jour, la bergère ingénue
En ces lieux arrivée, est à demi vaincue.
Aussi, plus d'une fois, sur ces gazons fleuris,
La cruche aux flancs d'argile a semé ses débris.

J. P. BRÈS.

Peu de préceptes et beaucoup d'usage, telle est la maxime qui sert de base à un ouvrage (1) que vient de publier M. de Bigault-d'Harcourt, ancien directeur des études de l'Ecole royale Militaire de la Flèche.

L'auteur a principalement en vue l'étude des langues mortes, non qu'il croye possible de les apprendre comme les langues vivantes, avec le seul secours de la conversation ; mais il voudroit que l'on comptât beaucoup moins sur les règles de la

(1) *De la manière d'enseigner les humanités, d'après les auteurs les plus graves.* Un volume in-8° de 346 pages. Prix : 5 fr., et, port franc, 6 fr. ; à Paris, chez Henri Grand, éditeur, rue de la Monnaie, n°. 1, près le Pont-Neuf.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

grammaire que sur l'explication des auteurs qui ont écrit purement. A une époque où la connoissance de la langue latine étoit presque vulgaire en Europe, on ne faisoit dans les écoles autre chose que lire et expliquer les auteurs; et de là vient que le mot *lecteur* a été long-tems synonyme de *professeur*. Le célèbre Le Fèvre, père de Mme Dacier, n'employa pas d'autre méthode pour faire apprendre le latin à sa fille, que celle qui est recommandée par M. de Bigault.

Mais à la connoissance des langues dans lesquelles sont écrits les chefs-d'œuvre de la littérature, il faut ajouter l'étude des chefs-d'œuvre de notre propre langue. Ici M. de Bigault indique les *Principes de Littérature* rédigés par Batteux, et les met en parallèle avec le *Cours* de Laharpe, qu'il trouve trop long pour les élèves. « M. l'abbé Batteux, ajoute-t-il, est exempt de l'esprit de parti, et ne présente d'ailleurs aux élèves que ce qu'il y a de plus exquis dans notre littérature; il n'entroit point dans son plan, comme dans celui de Laharpe, de faire l'examen critique du médiocre, et quelquefois du mauvais. »

LA FIN DES VACANCES.

Vivent les diligences pour aller vîte, quand elles ne versent pas! Aussi depuis qu'elles ont été embellies, allégées et perfectionnées, je me garde bien de prendre une autre voiture pour me rendre dans ma petite propriété du Gâtinais. Soit que j'y aille, soit que j'en revienne, je suis toujours sûr de trouver la diligence d'Orléans au grand complet, parce que c'est le commencement des vendanges ou la fin des vacances. Mais la société, quoique bien composée aux deux époques, est loin d'offrir le même aspect. Quand je pars de Paris, je ne vois que des visages joyeux, je n'entends parler que de projets agréables, de divertissemens et de fêtes: lorsque j'y rentre, c'est toute autre chose; je deviens, sans le vouloir, le confident de mille peines et de mille soucis; tantôt c'est un propriétaire qui comptoit sur une bonne récolte, et qui s'en revient à demi ruiné par une inondation ou par la grêle, tantôt c'est un négociant qui croyoit faire de gros bénéfices sur la vente de ses marchandises, et qui ne rapporte que des billets protestés. Le beau sexe n'est pas plus que le nôtre à l'abri de ces vicissitudes; telle s'échappe en riant de son pensionnat pour aller passer les vacances chez une sœur ou chez une amie, qui pleure en revoyant de loin le dôme du Panthéon; telle au-

tre, après avoir espéré un riche établissement en province, revient tristement en ville pour y être esclave auprès d'une vieille tante ou dans un comptoir! Aujourd'hui, je ne veux peindre que la rencontre des deux diligences à la dînée d'Etampes. Celle qui venoit de Paris, outre plusieurs manufacturiers encore enthousiasmés de l'exposition du Louvre, où ils avoient honorablement figuré, renfermoit deux jeunes officiers qui alloient rejoindre leur régiment. — Parbleu! Messieurs, nous dit l'un d'eux en se mettant à table, il faut que vous connoissiez bien peu Paris, pour ne pas quitter votre voiture et monter dans la nôtre! Il n'est pas de plus sotte ville, de plus ennuyeuse, de plus détestable. — Votre ami ne partage sûrement pas votre opinion. — Si vraiment, ajouta celui-ci: je soutiens que c'est un endroit pernicieux, où l'on est trompé par les femmes, dépouillé par les hommes...., où il faut enfin posséder la sagesse de Caton ou la fortune de Crésus! — Ces Messieurs espèrent acquérir l'une et l'autre en province? — Sans doute; P***, où nous nous rendons, est une ville estimable, dépourvue de spectacles et de restaurateurs, de jolies femmes et de maisons de jeu; notre vertu y sera en sûreté: quant à notre fortune, elle ne peut manquer d'y prospérer, car on s'y bat souvent; au moins c'est une chance d'avancement. — Quel aveuglement! et quel langage! reprit un jeune élégant qui se rendoit avec moi dans la capitale: quoi! nous sommes ici douze voyageurs, nous comptons parmi nous deux femmes charmantes, et l'on ne crie pas au blasphème! on laisse paisiblement insulter la ville par excellence, et vanter la triste province! aucun de vous ne sent donc le sang parisien couler dans ses veines? Pour moi qui suis un enfant de la chaussée d'Antin (l'enfant avoit bien près de 40 ans), je veux vous prouver..... — Vous ne nous prouverez rien, répondit un vieux juge qui devoit dans huit jours faire sa rentrée au Palais; j'arrive du Maine, où j'ai, pendant six semaines, fait une chère délicieuse et acquis la réputation d'un d'Aguesseau; Paris est pour moi sans attraits.... — Et pour moi aussi, ajouta une des deux dames, que nous reconnûmes pour une artiste dramatique; pendant que l'on me croyoit malade, j'étois à m'amuser dans mon joli domaine situé sur les bords du Cher; j'y bravois les envieuses, les sifflets et les journalistes; les unes et les autres m'attendent au débarqué: pourquoi faut-il que les congés finissent! — Oui, vraiment, reprit un jeune lauréat; j'ai obtenu trois premiers prix cette année, j'ai montré,

dans ma petite ville, mon front couronné de lauriers, j'y ai reçu les félicitations de mes anciens camarades, les embrassemens de ma mère; je retourne à Paris pour y exercer maintenant un état ennuyeux et vulgaire, peut-être pour y être oublié et malheureux: pourquoi les vacances ne sont-elles pas éternelles!

****

MODES.

On fait maintenant bien peu de chapeaux qui ayent une autre garniture que des bandes de duvet de soie ou d'étoffe chenillée. Les chapeaux couleur de rose se garnissent pour l'ordinaire en rose; mais on met du gris sur du gris, du bleu de ciel sur du bleu de ciel, du vert pomme sur du vert pomme. La garniture des chapeaux blancs est presque aussi variée que celle des chapeaux couleur de rose. Nous avons vu du brun massaca (couleur de mauve) sur quelques chapeaux citron.

Le fond des chapeaux est plus souvent plat que bombé. On met quelquefois une blonde sous la passe. Sur la passe, c'est une torsade, ou bien une rangée de coques, quelquefois une garniture de festons. L'année dernière, on festonnoit les passes: cette année, les festons sont formés par une bande d'étoffe ou par un ruban.

Les chapeaux à bord large tout autour ne diffèrent que par l'étoffe de ceux qu'on portoit l'été dernier: il y en a de blancs entièrement chenillés et de noirs en velours plein.

Presque toutes les manches sont étroites depuis le haut du bras jusqu'au poignet, et ont un parement au lieu de garniture bouffante.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1854.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1854.)

Chapeau de satin, orné de quenouilles de roseau. Robe de Mérinos, garnie de ganses de soie. Ceinture et Bas de Robe en rubans de satin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 61. (Vingt-troisième Année.) 5 Novembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroit, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Aucune comédie nouvelle n'a été jouée en octobre. Ce mois a vu naître une tragédie, quatre vaudevilles, trois mélodrames, et *renaître* un petit opéra. *Les Bains à la Papa* ont coulé à fond, *Philémon et Beaucis* ont paru trop vieux, *la Vierge du Soleil,* luronne aguerrie, a tenu tête à l'orage ; mais *Albert* y a succombé. On ne s'occupe, on ne parle que des *Vêpres Siciliennes ;* les émules de Brunet disent que l'auteur des *Vêpres* est assuré de son *salut*, qu'il ne doit pas craindre de *sermon* et trouvent que les acteurs sont *accomplis.* Voilà de bien mauvais jeux de mots pour un bel ouvrage, mais cela fait rire, même nos gens d'esprit.

*

La Naissance de la Mode, *par Maurice Séguier.* Tel est le titre d'un petit poëme qui sort des presses de M. Firmin Didot.

L'auteur dit du Temple de la Mode :

Ses murs d'appui sont un simple réseau,
Tissu fragile, éphémère édifice,
Qu'à chaque instant reconstruit le caprice ;
C'est tous les jours un bâtiment nouveau.

Nos dames qui avoient remarqué à l'exposition du Louvre une foule de jolies étoffes, telles que la plume de soie, le

chinchilla, le granit, ont voulu en jouir tout de suite : de là l'immense quantité de chapeaux d'hiver, tandis qu'à peine l'on trouvoit quelques robes de mérinos ; heureusement que la Toussaint est arrivée. Le mérinos, le velours et même les fourrures reparaissent ; on a déjà vu plusieurs manchons au Muséum des Tableaux.

Les fonds de lits et les fauteuils en métal élastique, commencent à prendre faveur. Si les meubles de cette espèce sont un peu plus chers que les autres, ils auront l'avantage de durer plus long-tems et de conserver leurs formes jusqu'à la fin.

La deuxième édition des VOYAGES DE MIRZA ABOUL TALEB KHAN, EN ASIE, EN AFRIQUE, EN EUROPE ; *écrits par lui-même, et publiés par M. Charles Malo*, vient de paroître.

C'est un volume in-8° de 432 pages. Prix : 5 francs, à Paris, chez l'éditeur, rue de Seine-Saint-Germain, n. 85.

Nous apprenons par les ANNALES D'ARCHITECTURE, journal dont le bureau est rue Neuve de Seine, n. 9, que M. Belloni, directeur de la manufacture royale de mosaïque, à Paris, vient de restaurer un *pavé antique*, découvert à Lyon.

Ce pavé représente une course de chars dans un cirque. A l'entrée du cirque, dans une loge élevée et ornée de draperies, sont les juges des courses. Un grand nombre de chars à quatre chevaux (quadriges), roulent déjà, ou plutôt volent dans l'arène ; leurs conducteurs sont vêtus d'étoffes vertes, bleues, blanches et rouges ; couleurs qui indiquent les factions auxquelles ils appartiennent. « Le travail de cette mosaïque, dit le rédacteur des Annales, n'est point parfait ; il s'en faut beaucoup ; il n'y a presque aucune dégradation dans les teintes ; mais le dessin est assez correct, les chevaux ont du mouvement, de la vie ; les attitudes de divers personnages sont justes et vraies. »

HUIT JOURS A PARIS.

Je suis un élégant de province, j'ai trente ans et je n'avois pas vu Paris. Je n'osais presque plus l'avouer, il n'y avoit pas

de petite-maîtresse de notre ville qui n'eût fait le voyage, et je me trouvois dix fois le jour embarrassé, par mon ignorance, dans mes conversations avec elles.

Il fallut se résoudre à faire cette dépense, et quoique je sois assez casanier de mon naturel, j'allai cependant demander un passeport à notre mairie; et je priai ma mère et ma sœur de faire mon porte-manteau. Elles y mirent trois pantalons, deux habits, ma culotte de soie, douze chemises, toutes à jabot, sept gilets dont un à manches, dix cravattes, mon col de velours et trois foulards avec un paquet de mouchoirs de poche, de bas de soie et de coton, une demi-douzaine de caleçons et de petits linges pour essuyer le rasoir.

J'ajoutai à cela des bottes, des souliers, mon carrick et mon chapeau neuf; puis, coiffé de ma casquette de renard, j'attendis le passage du courrier.

Une des causes qui m'avoient empêché de voir Paris, c'étoit la répugnance que j'avois pour les diligences. J'étois allé une fois à une noce à dix lieues de chez moi, par les grandes voitures pleines de toutes sortes de gens, et cela m'avoit inspiré un dégoût insurmontable. Les uns avoient une transpiration forcée qui me soulevoit le cœur, les autres ouvroient à chaque instant des flacons d'essences qui me portoient à la tête et me donnoient des vertiges, je faillis en être malade et je renonçai pour toujours aux expéditions lointaines que je serois contraint de faire par cette voie.

L'établissement des Malles-Postes est venu lever pour moi toutes les difficultés. Propreté, rapidité, c'étoit là ce qu'il falloit pour un voyageur de mon espèce. Je m'embarquai à huit heures du matin après avoir versé quelques larmes sur les joues de ma bonne sœur et sur les mains de ma tendre mère. J'avois pris une tasse énorme de thé au caramel, et je n'eus plus besoin que de faire un repas le long de la route. Il n'y avoit dans la Malle avec moi qu'une marchande de modes de mon pays qui alloit en emplettes dans la capitale. Les modistes sont presque toutes jolies, celle-ci l'étoit d'une manière extraordinaire, et elle avoit avec cela un esprit charmant et des façons très-distinguées.

Ce que c'est! dans notre endroit au milieu de nos connoissances, il ne m'eût été possible de voir cette beauté qu'à la dérobée, le soir en secret; et c'eût été m'afficher aussi bien qu'elle que de passer une heure dans son magasin ou de lui offrir le bras pour aller à la comédie et à la promenade. Mais en route et quand on est loin de son clocher, tous ces vastes

préjugés disparaissent, chacun reprend le rang que lui méritent ses talens acquis ou les dons de la nature. Indépendamment de ce que nos chevaux alloient véritablement un *train de poste*, notre entretien fut si bien nourri et si galant que le chemin loin de nous paroître trop long nous parut trop court !....

On se quitta en descendant rue Plâtrière, la belle marchande prit un fiacre, je me jettai dans un cabriolet, on me conduisit à l'hôtel de mon beau-frère, sur le boulevard. La première chose que je fis en arrivant, ce fut d'aller prendre un bain rue Chantereine, dans un bâtiment qu'on me dit avoir été un théâtre, et qui me parut ressembler à l'un des caravensérails décrits dans le Voyage en Perse de Chardin.

Je déjeûnai chez Tortoni et je fus bien surpris de voir l'exiguité de ces salons dont il est si souvent question dans notre département. Le café m'y parut d'ailleurs assez fort, et je pris du goût particulièrement pour les petits pains ronds et les brioches que l'on me servit à profusion.

A dix heures, j'étois chez le conservateur des monumens de Paris, qui me donna des billets pour voir *l'éléphant de plâtre*, *les statues qui arrivent de Rome*, *les colosses du Gros-Caillou*, et *la colonne de la place Vendôme*. Je montai à midi même sur le haut de ce monument, et je me fis de là une idée de l'ensemble de Paris. J'avois l'air comme suspendu dans les nuages au bout d'un bâton, et j'eus un moment de réflexion qui me fit regretter de m'être lancé dans cet escalier tortu et obscur.

S'il venoit un tremblement de terre, me disais-je ; si quelque voleur s'introduisoit dans le fût et venoit à ma rencontre, il faut convenir que je serois pris ici comme dans un étui. Toutes ces idées se dissipèrent quand je me retrouvai sur la place, et mon admiration fut grande lorsque j'entrai dans les Tuileries.

Mais je ne veux pas tout vous dire en un jour. Je coupe mon récit en deux ; je vous en présente la première moitié, et je vous donnerai l'autre au prochain numéro. J'ai vu Mars, Talma, Joanny, *les Danaïdes*, *les Vêpres Siciliennes*, et je vous ferai part des impressions que j'ai reçues. Dans ce moment je cours au Salon pour voir la *Galathée* de M. Girodet-Trioson.

EVARISTE.

LE CHARME DE LA VIE.

*Romance dédiée à Mademoiselle Fany A***.*

Depuis longtems de la mélancolie
Je ressentois le funeste pouvoir :
Je m'affligeois, et mon cœur sans espoir
Ne goûtoit plus *le charme de la vie.*

Souvent trompé, j'ai vu la perfidie
De mes beaux jours altérer la moitié :
Dupe en amour, trahi par l'amitié,
Où donc est-il, *le charme de la vie?*

Ainsi mon âme, abattue et flétrie,
De son destin déploroit la rigueur,
Quand un regard d'un objet enchanteur,
M'a fait renaître *au charme de la vie.*

Jeune beauté que j'aime à la folie,
Ton cœur naïf m'a payé de retour :
Ah! désormais heureux par ton amour,
Je l'ai retrouvé, *le charme de la vie.*

TÉZÉNAS, *de Montbrison.*

La musique de cette romance, avec accompagnement de forte-piano ou harpe, par M. Félix Dupiege, artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique, se vend 1 franc 50 centimes, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28.

PÉTRARQUE ET LAURE, *par Madame la comtesse de Genlis* (1).

Les historiens ont fait de Pétrarque le portrait suivant : « Il avoit le visage agréable, les yeux animés, des couleurs vives, la physionomie fine et spirituelle, une belle taille, et l'air le plus noble. »

(1) Un volume in-8° de 330 pages. Prix : 6 francs, et port franc, 7 fr. 50 cent. A Paris, chez l'éditeur, rue Neuve des Petits-Champs, n° 26.

Voici le portrait de Laure par Pétrarque : « Ses cheveux étoient blonds, ses sourcils bruns, ses yeux bleux et d'une beauté incomparable ; son teint parfait, ses mains charmantes, sa taille swelte et ses dents admirables. »

Pétrarque naquit à Arezzo, en 1304. Il étoit fort jeune lorsque son père, chassé de la Toscane par les troubles politiques, l'amena à Avignon. Madame de Genlis dit de la Toscane, à cette époque : « Chaque faction rassembloit dan son sein les hommes les plus opposés les uns aux autres par leur éducation, leurs mœurs et leurs caractères; l'estime n'étoit plus la base des engagemens les plus sacrés; le mépris n'étoit plus un obstacle aux liaisons les plus intimes. Un seul dessein occupoit tous ces esprits turbulens, il n'existoit pour eux qu'une seule vertu : l'enthousiasme de la cause qu'ils soutenoient. »

Pétrarque reçut une première éducation parfaite. Plusieurs personnes s'attachèrent particulièrement à lui. L'art de l'imprimerie étoit encore inconnu ; on ne pouvoit se procurer que des manuscrits rares et chers : Pétrarque eut le bonheur de trouver des ressources dans l'amitié d'un vieux docteur. « Personne, dit Madame de Genlis, n'avoit dans la conversation plus de douceur et de vivacité, ses talens faisoient le charme de la société : car malgré ses occupations et ses études, il n'avoit rien de sauvage. »

Pétrarque acquit un nouveau protecteur, Jacques Colonne, qui le présenta lui-même à la cour pontificale, « la plus brillante de l'Europe, dit Madame de Genlis, par sa magnificence, les richesses des cardinaux, et par le prix qu'on y attachoit à la culture de l'esprit et des arts. »

La première fois que Pétrarque apperçut Laure, elle étoit à dix pas de lui dans une église : il ne pouvoit la voir que par derrière ; « mais, dit Madame de Genlis, il admira avec une vive émotion la beauté parfaite de sa taille, de son cou, de ses cheveux blonds, et l'élégance de son habillement. Elle avoit une robe verte (sa couleur favorite), parsemée de violettes, la plus humble des fleurs devenue la plus célèbre et la plus à la mode depuis l'institution toute récente des Jeux Floraux. Son cou étoit orné d'un collier de perles et de grenats; ses belles tresses blondes étoient relevées sous une couronne de filigrane d'or et de pierreries.... Lorsque l'inconnue se leva, et qu'elle s'avança vers lui pour sortir de l'église, il sentit qu'il est des impressions dont l'imagination la plus poétique et la plus ardente ne sauroit donner l'idée.... C'est dans le sein de sa muse qu'il va déposer ses craintes, ses espérances, son enthousiasme.

Tous les dieux du Pinde vont accourir à sa voix ; il sent que son talent est doublé, une soudaine inspiration l'élève au-dessus de lui-même, le voilà poète enfin, il va chanter Laure ! »

Pétrarque revit Laure dans une assemblée, et lui découvrit encore de nouveaux charmes ; il entendit sa voix, et ne chercha point à dissimuler des sentimens que tout le monde connoissoit déjà.

Dans le roman, une amie de Laure protège l'amour de Pétrarque : mais c'est principalement à la partie historique que nous croyons devoir nous attacher.

Laure étoit mariée. Pétrarque craignoit et desiroit également de la revoir ; enfin il la rencontra ; leur trouble peut-être fut mutuel, cependant celui de Pétrarque fut le seul visible. « La nature, dit Madame de Genlis, a voulu que la véritable gloire d'un sexe qui n'est fait ni pour régir, ni pour commander, fût dans la vertu, et dans le charme intéressant de la douceur et de la sensibilité ; elle a mis la puissance d'une femme dans la grâce, et sa dignité, ainsi que sa force et sa défense, dans la craintive pudeur, qui ne se montre jamais que sous les traits ingénus de la timidité. »

Laure, toujours aussi belle, n'avoit plus néanmoins cette éblouissante fraîcheur qu'enlève si promptement un violent chagrin.

Après son couronnement à Rome, Pétrarque de retour à Avignon, s'arrêta devant l'église de Sainte-Claire, dont le portail étoit tendu de noir, et se rappela que jadis il avoit vu Laure dans cette même église ; il entre. « Le deuil profond qui l'environne de tous côtés, dit Madame de Genlis, les chants lugubres d'une pombe funèbre, répandent dans son âme un sentiment inexprimable de tristesse et d'inquiétude vague.... Il avance, et il voit dans le chœur une bière entourée de cierges allumés ; il s'approche, il n'ose jeter les yeux sur la figure inanimée couchée dans le cercueil, et dont, suivant l'usage du pays, le visage est découvert..... Il se dit, en frissonnant, qu'il va peut-être reconnoître un ami ! Il veut en vain repousser une idée plus terrible..... Tremblant, éperdu, il lève avec horreur un œil égaré sur cette figure.... Infortuné Pétrarque ! ses cheveux se dressent sur sa tête, son sang se glace dans ses veines ; il a reconnu Laure !.... Il ne verse pas une larme ; il regarde fixement ce funeste objet ! ces yeux éteints et fermés pour jamais, dont il a si souvent célébré l'éclat et la douceur enchanteresse ; ce visage si parfait couvert des ombres éternelles de la mort !.... Il reste quelques instans immobile ; et tout-à-coup,

saisissant sous son manteau sa couronne de lauriers, il la jette dans le cercueil, en s'écriant : Vain fantôme de la gloire, descendez dans sa tombe, et disparoissez avec elle. »

MODES.

On a commencé par orner des chapeaux avec des bandes d'étoffe imitant le duvet ou le granit; aujourd'hui l'on en fait des chapeaux entiers. Le granit est un composé de petits morceaux de chenille implantés dans un tissu; de là vient que le tissu porte les deux noms de granit et d'étoffe chenillée. Presque tous les rubans ont, ou des raies, ou des rebords en duvet.

Les garnitures les plus remarquables sont celles de granit gris sur du rose, et de duvet violet sur du vert-olive. En place de torsades ou de coques, on voit des losanges sur le bord de quelques chapeaux à passe.

Quelques chapeaux à bord large (voyez la gravure 1855), au lieu d'avoir le dessus plat, l'ont bombé. Ces chapeaux sont en velours noir. D'autres chapeaux à bord large, également en velours noir, mais à dessus plat, se font remarquer par une large bande de velours plissée en biais tout autour.

Les corsages à la Sévigné (voyez la gravure 1855), sont une mode presque exclusive pour les robes parées et demi-parées : le bas se garnit en crevés ou en volans. Nous avons vu dans le magasin de M. Kreisler, rue Neuve des Petits-Champs, n° 83, plusieurs robes de barèges, garnies de volans brodés en soie avec une perfection rare. Dans le même magasin, une robe de tulle, destinée à S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, avoit une broderie bien remarquable; c'étoit un feuillage en soie blanche, sur lequel brilloient des ailes d'un Scarabée des Grandes-Indes.

Pour les gilets, on est revenu aux rayures larges coupées par de petits filets de diverses couleurs. Les cravattes de mousseline ont pour encadrement une bordure qui produit l'effet d'un ruban boiteux : lilas et puce, ponceau et chamois, violet et bleu, etc.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1855.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1855)

Chapeau de satin, orné de marabouts. Robe de gros d'été, garnie de gaze. Echarpe en filet de soie et chenille.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 63. (Vingt-troisième Année.) 15 Novembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

TIMBRE ROYAL 5c. SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Louis IX n'a pas eu moins de succès que les *Vêpres Siciliennes*; aussi a-t-on ajouté des scènes aux nouvelles parodies qu'on répète au Vaudeville et aux Variétés. *Cadet Roussel Procida*, qu'on avoit refusé à ce dernier théâtre, a été reçu à celui de la Porte St-Martin, et y sera joué immédiatement après *le Tailleur de Jean-Jacques.*

M. Furet ne précédera que de huit jours, aux Variétés, *les Vêpres Odéoniennes.*

Bouton de Rose a été bien long-tems à éclore à la Gaîté; mais, à en croire les amateurs, on n'a rien perdu pour attendre.

Le Chien de Terre-Neuve, qu'on vient d'offrir au Cirque, est une pantomime anglaise, dont le héros est effectivement un chien qui sauve la vie à ses maîtres et à leur enfant.

*

L'ANSE DU PANIER.

« Pour moi, dit Anaïs, je m'inquiète peu de tirer le diable » par la queue, pourvu que je vive dans l'abondance et la » joie. »

Anaïs, en effet, ruine son amant, et ne sait jamais où

trouver de quoi payer ses dettes ; mais rien ne lui manque, et chez elle tout annonce un goût plein de recherche et un luxe effréné.

L'amant voudroit avoir de l'ordre ; il fait le compte de ses revenus ; il détermine la somme que l'on doit tous les mois dépenser pour le ménage, pour les spectacles, pour la toilette. La belle ne le contrarie point, mais elle le pille et le vole à grand bien faire ; elle le trompe de la meilleure grâce du monde.

J'ai connu un général qui, de peur que sa femme (qui étoit bien d'ailleurs la personne la plus honnête) ne lui jouât quelque tour, étiquettoit ses sacs dans son secrétaire, et à chaque fois qu'il en tiroit une pièce d'or ou d'argent, changeoit le chiffre, et rendoit ainsi la fraude assez mal aisée.

Mais l'amant d'Anaïs ne pousse pas jusques-là, Dieu merci, la prévoyance. Il prend sa clef dans sa poche quand il sort, et dès-lors il se croit bien sûr, et se promène dans Paris bien tranquille. Mais il y a un passe-partout qui joue un grand rôle en son absence, et il est inconcevable qu'il ne s'apperçoive jamais de rien à son retour.

Peut-être voit-il bien qu'on le trompe, mais il n'ose s'en plaindre ; il tolère des abus qui, s'il vouloit les détruire, amèneroient de dures explications et une rupture. Il aime mieux être rançonné et caressé, que de se voir froidement ménagé. O foiblesse des gens pour leur maîtresse ! ils auroient moins de pitié, moins de bonté pour leur femme ! cela est pourtant vrai !

Quoi qu'il en soit, Anaïs, non contente des contributions qu'elle lève sur le coffre fort et sur le portefeuille, veut encore glaner sur ce qui, de bonne foi, appartiendroit au chef de la cuisine et à la femme de charge de l'hôtel. Anaïs va elle-même à la halle, et son amant en est ravi ; il s'imagine par là qu'on lui fait et qu'on obtient des marchés d'or. Mais voici ce qui arrive : on parcourt en calèche ou on cabriolet la place des Innocens, on achète des fruits magnifiques et des volailles superbes, on a du beurre le plus fin et des poissons de la mine la plus appétissante : les prix bien débattus, on rentre au logis ; mais avant de présenter le mémoire au maître de la maison, on lui fait subir toutes sortes de métamorphoses ; on arrange les articles, on enfle les additions, et l'on fait enfin, chaque mercredi ou samedi, des profits aussi considérables qu'ils sont illicites et inhumains.

Non, certes, il n'y a pas de conscience et d'humanité à

traiter de turc à maure un homme loyal qui se livre pieds et poings liés.

Quand il est malade et qu'il reste au lit tout le jour, on s'approche de lui sous le prétexte de le dorloter, et pendant qu'on lui donne d'une main de la tisane, on saisit de l'autre le paquet de petites clefs qui est dans son gilet, et Dieu sait l'usage que l'on en fait ensuite, Dieu sait le parti que l'on en tire et les ravages que l'on exerce!

Les domestiques en sont scandalisés; et c'est de l'un d'eux (que l'on a eu l'imprudence de renvoyer, et que j'ai pris à mon service) que j'ai su tout ce qui se passoit chez mon voisin, et comment sa gentille compagne faisoit ce qu'on appelle danser l'anse du panier!....

EDMON ***.

SUR LES DENTS.

Les bonnes dents sont ordinairement l'heureux indice d'une constitution robuste; mais il en est à cet égard comme de la beauté, qu'il est rare de rencontrer régulièrement parfaite. Il est, peut-être, plus rare encore que les dents soient aussi belles que bonnes ou aussi bonnes que belles. Pour réunir ces deux qualités, il faut qu'elles ne soient ni trop grandes ni trop petites, ni trop blanches ni trop brunes, qu'on n'y apperçoive aucune érosion, aucune tubérosité, enfin, que l'émail en soit lisse et poli. Est-il étonnant, d'après cela, qu'il y ait si peu de dents complètement bonnes?

De toutes les causes qui produisent le mal de dents, la plus redoutable est la carie. On tâche, en pareil cas, de boucher avec une substance plus ou moins inaltérable, les cavités dont les dents sont atteintes. L'art emploie pour cet effet la cire, divers mastics et plusieurs métaux. Ces derniers, qui offrent le plus d'avantages, sont employés sous forme laminaire, et insérés dans la cavité avec un instrument qui les foule et les applique contre ses parois. Mais les dentistes connoissent toutes les difficultés qui accompagnent l'insertion de ces lames métalliques; il est même fort rare qu'on puisse les appliquer avec une telle exactitude, qu'il n'existe après l'opération quelque vide qui permette aux alimens de s'y loger et de continuer la carie. Ces diverses considérations ont engagé le docteur *Regnart* à rechercher un procédé qui, en présentant les avantages des métaux laminés, seroit en même tems exempt

de leurs inconvéniens. Après plusieurs essais, cet habile dentiste a trouvé la composition d'un ciment métallique au moyen duquel il *obture* parfaitement, et sans causer la moindre douleur, toute sorte de dent cariée. Une découverte aussi intéressante mérite d'être propagée, et l'auteur a fait connoître publiquement son procédé, dans un mémoire fort curieux, qu'il a lu à la Société Médico-Pratique, dont il est membre, et qu'il distribue chez lui, rue Dauphine, n° 32.

A. D. M.

A LA POÉSIE.

Romance.

O douce poésie !
Couvre de quelques fleurs
La triste fantaisie
Qui fait couler mes pleurs.
Trompe mon âme tendre,
Que l'on blessa toujours !
Je ne veux plus attendre
Mes plaisirs des amours.

Donne aux vers de ma lyre
Une aimable couleur,
Ta grâce à mon délire,
Ton charme à ma douleur.
Que le nuage sombre
Qui voile mes destins,
S'échappe comme une ombre,
A tes accens divins !

Sois toujours attentive
Sur mes chants douloureux.
D'une pudeur craintive
Enveloppe mes vœux.
Cache l'erreur brûlante
Qui trouble mon bonheur....
Mais, oh Dieu ! qu'elle est lente
A sortir de mon cœur !

Mme Marceline Desbordes.

(1856.)

Chapeau de gros de Naples, garni de pluche-Chinchilla.
Spencer de Velours plein, orné de Blonde. Ceinture de satin.
Robe de perkale, garnie de crevés en mousseline.

Deux moralités terminent le Roman (1) que vient de publier M. Pigault-Lebrun. La première n'est pas de notre ressort ; elle s'adresse aux grands de la terre. Voici la seconde :

Jeunes filles, sachez que vous n'aimerez véritablement que ce qui est jeune comme vous.

Vieillards, apprenez à vous rendre justice.

M. d'Alaire, homme de qualité, avoit sauvé de la corruption une jeune personne sans fortune : « Julie, lui dit-il un jour, j'atteste l'honneur que, lorsque je vous ai reçue chez moi, je n'ai cédé qu'à l'intérêt que m'a toujours inspiré le malheur. Je n'ai rien prévu, par conséquent, je n'ai rien redouté. Plus tard, l'Orgueil, fils de l'Egoïsme, m'a persuadé que jamais vous ne seriez dangereuse pour moi, et, pendant des mois entiers, l'amour s'est caché sous le voile de l'amitié. La main de l'inexorable vérité l'a déchiré enfin. Vous lisez comme moi dans mon cœur, et, à cet égard, je n'ai rien à ajouter. Mais, Julie, avez-vous bien lu dans le vôtre ? Je suis l'homme que vous préférez ; je n'en saurois douter sans vous faire outrage, sans vous ôter vos droits à mon estime. Mais regardez-moi. Dans quelques années, les rides sillonneront mon front ; ces yeux qui vous disent amour aujourd'hui s'éteindront ; ce cœur lui-même se glacera, et vous serez encore au printems de la vie. »

« La vertu ne vieillit jamais » fut la réponse de Julie.

Bientôt la médisance fit cesser l'irrésolution de d'Alaire. « Julie est perdue de réputation, dit-il, si je n'adopte le seul moyen qui peut rappeler sur elle la considération des honnêtes gens.... On ne nous tient aucun compte des combats multipliés que nous avons soutenus ; on ne croit pas que Julie ait conservé sa vertu ; on insinue enfin qu'elle est ma maîtresse ; le mariage seul peut faire remonter Julie au rang des femmes considérées. »

---

(1) *Nous le sommes tous*, ou *l'Egoïsme* ; 2 volumes in-12. Prix : 5 fr., et, port franc, 6 fr. A Paris, chez Barba, libraire, Palais Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Julie regretta que le comte fît tout pour elle ; elle auroit voulu avoir un trône à partager avec lui.

La cérémonie du mariage se fit de grand matin, et sans éclat. Julie ne craignoit pas les plaisanteries qui auroient porté sur elle ; mais elle vouloit épargner à son ami des saillies dont il eût été difficile qu'il ne se fît pas l'application.

« Qu'ils sont beaux, dit l'auteur du roman, les premiers jours qui suivent une union que deux cœurs avoient formée d'avance ! On n'est plus soi ; on s'est identifié avec l'objet qu'on adore ; on ne pense, on ne respire, on ne vit qu'en lui et par lui. Tout est sensation, ivresse, délire. Le sommeil ne ferme des yeux humides de volupté, que pour préparer le réveil de l'amour. Etat délicieux, divin, pourquoi n'êtes-vous pas éternel ? »

Point de visites ; on craignoit de perdre des heures qu'embellissoit l'amour. Après le second mois, on n'étoit pas très-fâché que des tiers se présentassent. A la fin du troisième, on les désiroit quelquefois. On n'en convenoit pas, même avec son cœur ; mais les prétextes, bien innocens sans doute, paroissoient naître d'eux-mêmes, et on ne croyoit pas les avoir cherchés. Plus tard Julie commença à ouvrir ses tiroirs.

Un jour elle appelle sa femme-de-chambre : « Thérèse, M. le comte m'a comblée de présens, et j'ai négligé de m'en parer. Thérèse, habillez-moi. » Julie paroît au dîner dans la plus éclatante parure. D'Alaire s'enivre du plaisir de la contempler. « Ah ! mon ami, ce n'est que pour vous que je veux être belle. »

Un journal parloit avec éloge de Jeanne d'Arc. Julie ne dissimule pas le plaisir qu'elle auroit à voir une pièce patriotique. Voici le comte et la comtesse dans une loge grillée.

« Cacher derrière une grille, dit l'auteur du roman, une toilette recherchée, une figure qu'on sait être séduisante, est au-dessus, peut-être, de ce que peut une femme. Julie, sans doute, ne vouloit être belle que pour son mari ; mais n'est-il pas doux d'entendre autour de soi un murmure d'admiration ? en jouir n'est-il pas un plaisir innocent ? Je ne sais comment la chose arriva ; mais le store partit, la grille tomba. »

Au même spectacle se trouvoit un jeune officier, nommé Charles, qui avoit offert sa main à Julie, et que celle-ci auroit acceptée, si elle n'eût été toute au comte. Il reconnut

et salua les deux époux. Le lendemain, une visite est hazardée, et les bienséances le font accueillir.

« Il est tems, se dit d'Alaire, de prévenir des désordres que j'ai prévus et dont l'idée n'a pu m'arrêter. Malheureuse faiblesse ! les jours d'illusion sont écoulés » ; et il fait faire en secret des préparatifs de départ.

D'Alaire oublioit que, pendant un séjour qu'il avoit fait en Bretagne, dans son château peu éloigné du domicile du père de Charles, le jeune homme ayant marqué de l'inclination pour Julie, lui d'Alaire s'étoit dit : « Je verrai l'amour de Charles, le tendre retour dont il sera payé tôt ou tard, et je me tairai. C'est moi qui dois faire le sacrifice de mon cœur ; seul je dois être puni de mon imprudence. « Madame Bernard, attachez ce miroir au pied de mon lit. « Quand mon cœur se soulèvera contre ma raison, je me regarderai, et sentirai combien il est ridicule d'aimer à mon âge. »

Quand Julie s'éveille, elle apprend que tous ses effets sont emballés, à l'exception de ce qui se trouve dans sa chambre à coucher. Elle voit, dans la cour, une berline attelée. « Madame, nous allons voyager. — Voyager, M. le comte ! où me conduisez-vous ? — Sous le plus beau ciel de l'univers. Nous commencerons par visiter l'Italie. Soyez prête à monter en voiture dans une heure. » Malheureux d'Alaire, il y a des Charles partout.

BOUTS RIMÉS

A remplir pour le 15 décembre.

joyeuse
vaurien
fâcheuse
bien
irrite
rien
petite
mien.

J. B. Stephan, marchand tailleur, rue Neuve-Saint-Roch, n°. 41, vient de perdre tout ce qu'il possédoit. Un

vol l'a réduit à la plus affreuse misère, avec sa femme qui est enceinte, et quatre enfans en bas âge. Les personnes qui seroient disposées à le secourir, sont priées de s'adresser à M. Viault, notaire, rue d'Antin, n. 9; il est dépositaire des pièces qui constatent le fâcheux événement.

MODES.

La passe de presque tous les chapeaux est unie : sur le bord, il n'y a pour l'ordinaire qu'un rouleau, ou une bande d'étoffe cousue à plat : mais, autour de la forme, les ornemens sont plus variés, bien qu'ils ne consistent qu'en étoffe. Tantôt vous voyez une draperie, tantôt une espèce de fichu (Gravure 1857), souvent des pattes bordées, quelquefois un bouillon qui passe dans des anneaux, anneaux d'étoffe, mais d'une espèce différente. Gris sur rose, bleu de ciel sur blanc, rose sur olive, voilà des assortimens fréquens : il ne faut pas, toutefois, oublier que la mode admet des chapeaux, non-seulement d'une seule couleur, mais d'une seule étoffe.

Pour les soirées, on commence à faire, en velours noir, des toques dont le bandeau est orné d'une tresse d'or. Il n'est pas encore temps de parler des coëffures en cheveux.

Quelques couturières ont fait, en drap, des redingotes dont elles ont garni le corsage avec des brandebourgs et des olives. On voit au bas de quelques robes de mérinos, quatre volans bordés d'une comète assortie et froncés : ces volans se touchent.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1857 et 1858.

Le 20 de ce mois, paroîtront, au bureau du Journal des Dames, les Gravures de *Meubles* 489 et 490.

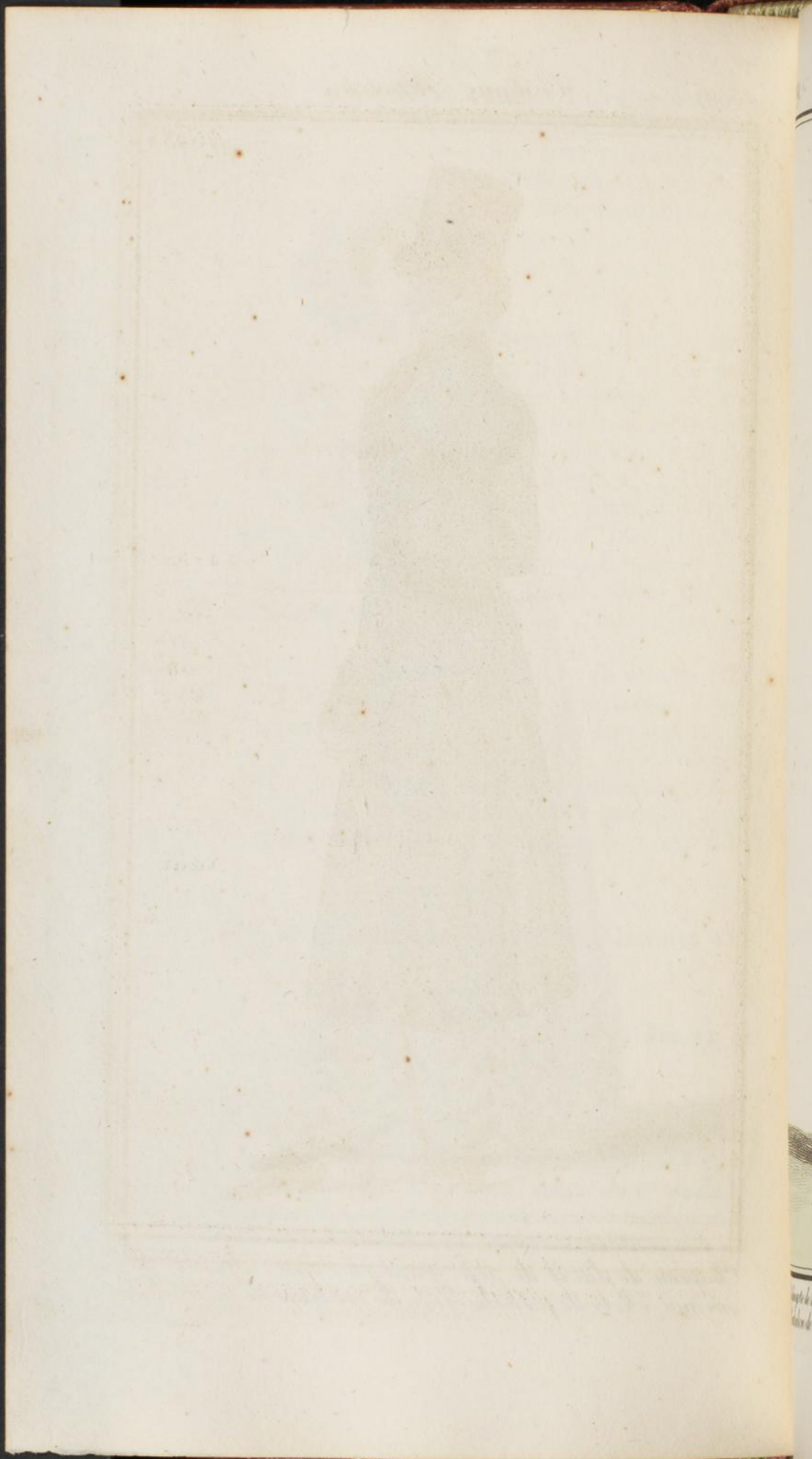
Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1857.)

Chapeau de duvet de soie, garni en satin. Spencer de mérinos. Robe de perkale, ornée de rouleaux de mousseline.

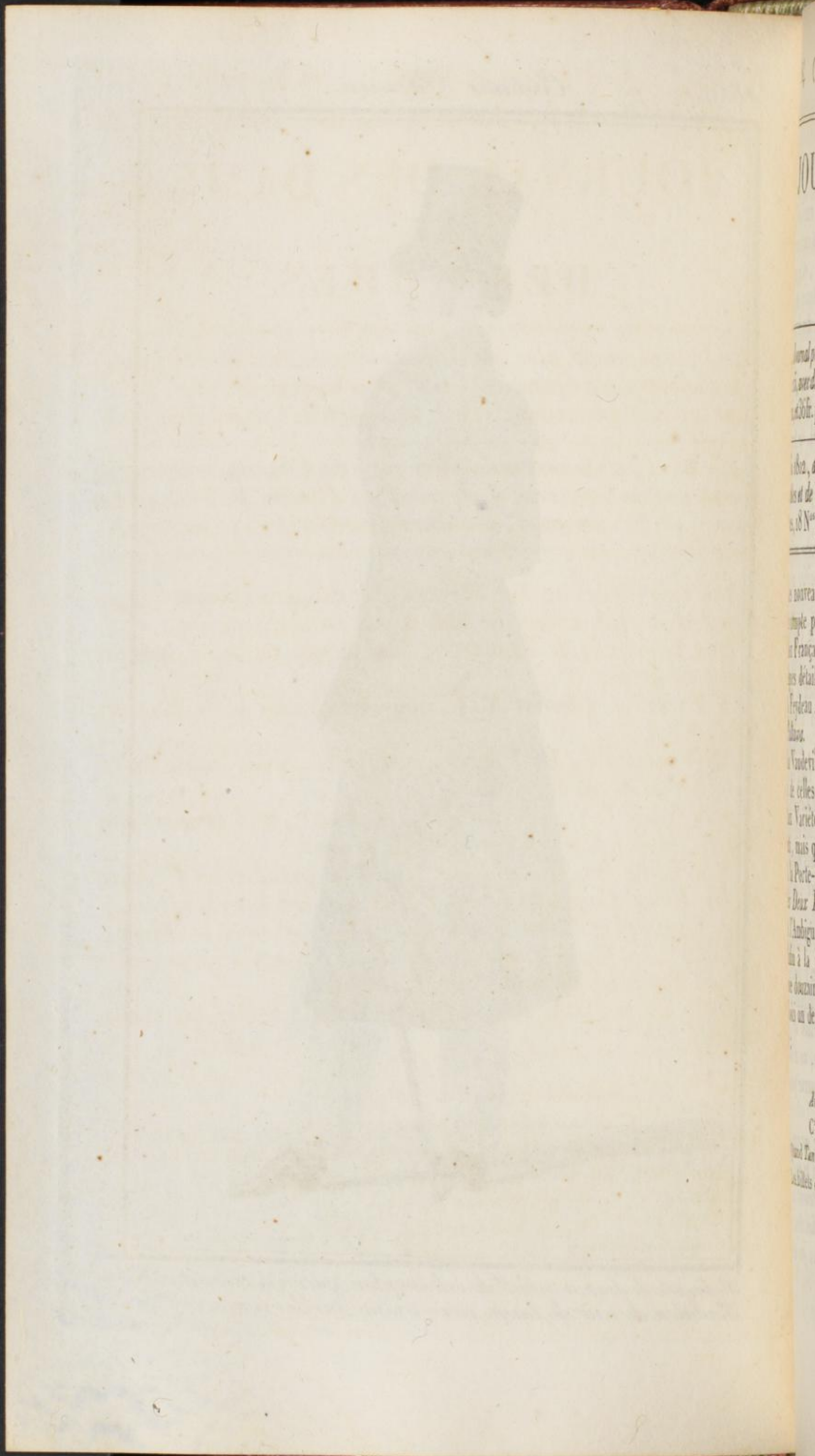
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



(1858.)

Redingote de drap, à schall de velours plein, garnie de tresses et olives.
Pantalon de cuir de laine, avec tresses sur les coutures.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



N°. 64. (Vingt-troisième Année.) 20 Novembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Les nouveautés se succèdent d'une manière *effrayante ;* on n'en compte pas moins de huit à dix en une semaine :

Aux Français, *le Frondeur*, bluette qui ne brille que par quelques détails.

A Feydeau, *Charles XII*, nouvelle édition de la *Bataille de Pultawa.*

Au Vaudeville, *les Vêpres*, spirituelle, mais froide imitation de celles de l'Odéon.

Aux Variétés, autre parodie, et *Furet*, ou *l'Homme aux secrets*, mais qui n'a pas eu celui de réussir.

A la Porte-St.-Martin, une troisième parodie des *Vêpres*, et *les Deux Rousseau*, dont Potier seul fait tous les frais.

A l'Ambigu, *Calas*, qui doit attendrir tout le Marais.

Enfin à la Gaîté, *Bouton de Rose*, qui n'a guère coûté qu'une douzaine de mille francs à établir.

Voici un des trois couplets qu'on a fait répéter au vaudeville :

AIR : *Le Luth galant.*

Amánaïde écrivoit un billet,
C'est un billet que *Zaïre* lisoit ;
Quand *Tancrède*, *Orosmane* ont surpris leurs maîtresses ;
Les billets ont toujours fait mourir les princesses ;
Et qui fait aux Français
Vivre toutes les pièces ?
Ah ! ce sont les billets !
Oui, ce sont les billets.

HUIT JOURS A PARIS.

(Suite et fin).

A 6 heures levé, couché à minuit, j'ai bien employé mon temps, et j'ai vu une immensité de choses. J'étois curieux surtout de ce que tout le monde ne peut approcher, et je ne me souciois pas de n'avoir à mon retour à entretenir les gens que des tours de Notre-Dame, du Panthéon, des Invalides et du Pont-Neuf.

J'ai vu le cabinet de M. Denon et un petit souvenir que lady Morgan y a laissé. J'ai vu la galerie de M. Dufourny et toutes ses antiquités ; j'ai vu les tableaux de M. de Sommariva, et même aussi la collection de coquilles de M. Castelain : on ne vend pas le catalogue de ces raretés et j'ai là-dessus des notes que personne ne possède!

J'ai fait la connoissance du professeur d'arabe vulgaire, M. Ellious Boethor qui m'a étonné par la facilité avec laquelle il parle notre langue et par sa vaste instruction dans toutes les littératures de l'Orient. J'etois tenté d'apprendre l'idiôme poëtique dans lequel Bidpaï nous a laissé de si charmantes fables, mais d'autres objets m'ont bientôt enlevé à ces idées, et une soirée chez Mme. Gay m'a détourné de tous mes projets d'études : femmes délicieuses, musique divine, des gens d'esprit dans tous les coins, voilà ce qu'on trouve dans ses salons. De là j'ai fait un tour *au Cercle* où j'ai gagné quelques pièces d'or, bien enchanté d'avoir été abordé au milieu de la partie par un colonel de mes amis qui m'a entraîné loin des tables vertes où j'aurois peut-être fini par me ruiner : ce qui eût encore abrégé mon voyage.

En province, un homme qui a fait faillite est honteux et vilipendé. Ici il n'y pense pas et personne n'y pense non plus. Ses créanciers le laissent aller, ils l'engagent à leurs bals, à leurs fêtes et s'ils lui font faire parfois de petits voyages à Sainte-Pélagie, cette honnête prison, ce n'est que pour la forme, et de part et d'autre on n'en conserve point de rancune.

A table on est presque toujours certain que sur une douzaine de convives il y en a deux ou trois qui le soir dans leurs rapports avec les puissances iront indiscrètement répéter vos discours et vos propos légers ; mais cela ne fait rien, c'est sans conséquence, on s'en amuse, on en fait un jeu et cela

n'a jamais gêné que les enfans. La plus aimable liberté et le plus grand laissé aller règnent partout, on babille, on calcule, on chante, on fait bonne chère et il y a sur tous les visages un air de contentement qui fait vraiment plaisir à voir.

O la merveilleuse ville ! qu'elle me plaît ! qu'elle me convient !

Il n'y a que les bones et les odeurs des rues que je ne puis supporter. Sans cela je crois que j'y serois resté toute ma vie.

J'ai réglé mes comptes avec ma gentille blanchisseuse, qui avoit toujours dans son panier des romans avec mes cravattes ; je suis allé verser quelques larmes sur la tombe d'un de mes parens qui est enterré au *Pere Lachaise* ; j'ai fait provision de musique chez Boieldieu pour nos concerts de l'hiver ; et après avoir fait encaisser des chapeaux pour nos dames, je me suis emballé moi-même dans la voiture qui m'avait amené.

EVARISTE.

PORTRAIT DE MADAME LA COMTESSE ***.

Madame *** est jeune et aimable, un air boudeur et un peu minaudier ne lui messied pas ; elle a des grâces dans la tournure, dans le maintien ; et sa voix seroit pleine de charme si elle pouvoit être tendre.

Mariée très-jeune, elle a ressenti toute l'ardeur d'une première passion pour son mari ; mais cet attachement n'a pas duré : pendant que la femme soupirait, l'époux faisoit trophée de ses écarts.

Il est dangereux de se jouer du cœur et de la sensibilité d'une femme ! l'amour fuit, l'attachement disparoît, et l'indifférence seule les remplace.

Malheureuse, Madame *** n'en étoit que plus séduisante. Son mari comprit le danger de cette position et voulut en faire perdre l'avantage à sa femme ; il lui inspira les goûts les plus frivoles, les plus dissipés, et pour sécher le cœur qu'il n'étoit pas digne de posséder, il fit naître une passion qui pouvoit devenir un vice affreux ; il précipita son épouse dans le jeu, la livra à ces femmes qui dans une soirée réduisent quelquefois à l'indigence toute une famille, et la laissa seule dans cet antre de Cacus : la raison l'en tira, et M.me *** retrouva ce qu'elle appelle plaisamment *sa vieille conscience*.

Etrangère au défaut capital de son sexe, Mme. *** redoute la louange ; elle préféreroit peut-être le blâme. Sa légéreté a souvent été le motif d'indiscrets propos, que des hommes reçus avec trop de facilité et éloignés sans assez de précautions, se sont cru permis pour dédommagemens d'espérances trompées.

Mme. *** attire par ses grâces, séduit par une apparente disposition à la tendresse, surprend par sa légéreté, et éloigne par son indifférence. Douée des sentimens les plus opposés, elle réunit tous les contrastes ; mais la raison prédomine toujours.... On diroit qu'elle ne veut pas plaire parce qu'elle ne peut plus aimer.

Par un Abonné.

LES SOIRÉES.

L'hiver tout nous unit, l'été tout nous sépare.
(DELILLE.)

Les dernières feuilles des arbres tombent ; les parterres n'ont point d'autres fleurs que les *chrisamthemum*, et les vergers d'autres fruits que les baies du *sorbier*, de l'*aubépine* et du *buisson ardent*. Celles de nos dames qui avoient été jouir du *riant exil des bois*, rentrent bien vîte dans Paris, où elles songent d'abord au plus pressé, c'est-à-dire à faire venir leurs couturières et à renouveler leur abonnement aux théâtres. Deux jours après, on fait les visites ; et lorsqu'on a vaqué aux choses les plus importantes, on fait accorder son piano, on songe à ce qu'on doit aux cercles, aux soirées, aux concerts, aux thés et aux athénées.

Nouvel embarras. Quel jour de la semaine choisira-t-on pour recevoir ? Qui recevra-t-on ? A qui faudra-t-il faire un accueil distingué ? Aura-t-on les mêmes amis que l'hiver dernier ? N'est-il point arrivé quelque changement dans les fortunes, dans les emplois ?

Toutes ces idées tourmentent beaucoup Mme de S**. Elle auroit vivement desiré prendre pour son jour le mardi ; mais elle apprend que c'est le jour que Mme de T** a choisi : elle ne veut pas faire *scission* : cela seroit dangereux. Mme de T** est femme à ne lui pardonner de la vie ; et puis, qui sait de quel côté se porteroit la *majorité* ?

Le vendredi lui conviendroit assez ; mais le jeune Monerif, l'âme de ses concerts, va à l'Opéra ce jour-là, et Mme de S**

ne veut imposer aucun sacrifice à personne, ni rendre ses concerts moins attrayans.

Elle a lu quelque part que Christine, reine de Suède, qui réunissoit chez elle ses amis, le jeudi, écrivoit à Mlle de Rambouillet, qui avoit choisi le mercredi pour le jour de ses réunions : *Ma* JOVIALE *est la très-humble servante de votre* MERCURIALE. Ce nom de *Mercuriale* engage Mme de S** à ne point prendre le mercredi; elle ne veut point que les gens qui sortent de chez elle, puissent dire qu'ils viennent de la *Mercuriale*.

Aura-t-elle une *Joviale*, comme la reine de Suède? Non, parce que Mme M* a choisi le jeudi pour les séances de son athénée, qui sont loin de mériter le nom de *joviales*. Mais on y va; et il est du bon ton de ne point bâiller, même en écoutant, de suite, trois chants d'un poëme didactique. D'ailleurs, Mme de S** y fait déclamer ses élégies et ses romances avant qu'on en ait fait la musique.

Quant au lundi, c'est le jour du *thé* de sa cousine, et le samedi le jour de *reversis* de sa tante du Marais.

Reste donc le dimanche: mais c'est le jour des enfans. Tous les collèges, toutes les pensions sont ouverts ce jour-là. Il ne faut songer qu'à fêter des écoliers un peu sauvages, ou de jeunes demoiselles déjà ennuyées du pensionnat, qui examinent, avec une curiosité fatigante, tous les détails de la toilette des dames, et qui souvent font des questions qui laissent voir combien il seroit dangereux de ne pas mettre la plus grande réserve dans la conversation. A peine pourroit-on se permettre de médire ou de parler d'un bal masqué. Il faut faire semblant de s'abandonner à une gaîté vive et enfantine, établir des tables de *vingt-un*, *d'as qui court*, permettre le colin-maillard, et applaudir de tout son cœur aux élans de la joie de ces jeunes têtes, qui mettent à ces petits jeux la même importance qu'un cercle de dames met à un chapeau d'une nouvelle mode ou au succès du dernier opéra-comique.

Que fera donc Mme de S**? Quoi! ne pouvoir trouver un jour de la semaine convenable à ses réunions! Dans cet excès de perplexité, que fera-t-elle? Qui le croiroit?.... Elle se décide à consulter son mari.

J.

PRÉCIS HISTORIQUE, STATISTIQUE ET MINÉRALOGIQUE SUR GUÉRANDE, LE CROISIC ET LEURS ENVIRONS, *précédé d'un abrégé de l'histoire de Bretagne, jusqu'à la réunion de*

cette contrée au royaume de France, avec une carte de l'ancien territoire de Guérande, par J. Morlent (1).

M. Morlent compare l'aspect des fossés que l'on nomme salines, à un camp. « Je voyois, dit-il, des milliers de tentes de toutes les formes, de toutes les dimensions; les unes d'une blancheur éblouissante (c'étoit le sel nouvellement recueilli), les autres, d'une teinte grisâtre. Dans le lointain, des feux placés à des distances inégales, ajoutoient à l'illusion. »

Autrefois ces marais faisoient partie du continent. « La mer, dit M. Morlent, effectua sa retraite avec lenteur, laissant chaque année à découvert une portion de terrein plus ou moins considérable. L'industrie a fait le reste. »

Les premiers cultivateurs des marais décrits par M. Morlent, étoient des Saxons. Leur race se trouve presque sans mélange dans la paroisse de Batz, où les habitations contrastent avec celles des paroisses voisines. Au lieu d'étroits soupiraux, ce sont des fenêtres larges, vitrées et quelquefois peintes; et en place de couvertures de chaume, on y voit des toits en ardoise. Voici le costume des femmes, les jours de fête: une coëffe à fond étroit et plissé, dont les barbes s'attachent sous le menton et pendent sur la poitrine; un collet en dentelle; un fichu plissé; une robe blanche à manches larges, violettes ou rouges, et dont le corset se lace avec un ruban croisé, à quatre ou cinq rangs; un jupon noir ou violet, bordé en velours; une ceinture de ruban à fleurs, large de trois ou quatre doigts, et des bas rouges à fourchettes de couleur. Ajoutez, pour l'hiver, une demi-mante en laine, revêtue d'une toison très-longue et très-fournie.

L'auteur parle de la beauté du teint des femmes de *Guérande*, et regarde comme fort gênantes des manches étroites dans toute leur longueur. Quant aux femmes du *Croisic*, silence absolu.

Le Croisic est la patrie de *Desforges Maillard*, qui dut à une singulière ruse une sorte de célébrité. Le chevalier de la Roque, rédacteur du Mercure de France, en 1730, refusoit avec obstination d'imprimer les vers du poëte croisiquois: celui-ci prit pour copiste une dame de ses amies, et se donna le nom de Mlle *Malcrais de la Vigne*, parce qu'il possédoit une vigne nommée Malcrais. On adressa les pièces à M. de

(1) Un volume grand in-8°. de 388 pages. Prix: 3 francs, à Paris, chez Foucault, libraire, rue des Noyers, n°. 33.

la Roque, qui en fut enchanté : il se prit même de belle passion pour la Minerve du Croisic, et dans une de ses lettres, il s'émancipa jusqu'à lui dire : « Je vous aime, ma chère Bretonne, pardonnez-moi cet aveu ; mais le mot est lâché. » Le journaliste ne fut pas la seule dupe de cette supercherie. Mlle Malcrais de la Vigne devint la nouvelle Deshoulières, la dixième Muse ; il n'y eut pas un poëte qui ne lui rendît ses hommages par l'entremise du Mercure. On feroit un volume de tous les vers publiés à sa louange. Destouches se signala et se rendit garant de la beauté de Mlle Malcrais.

De ses beaux yeux le feu charmant
Pénètre jusqu'au fond de l'âme !
Qui la voit, l'entend un moment,
Ressent la plus ardente flamme,
Et fait en soi-même serment
De l'aimer éternellement.

Voltaire du moins borna ses éloges aux talens de la demoiselle ; il lui envoya l'Histoire de Charles XII et la Henriade, avec une épître en vers, qui commençoit ainsi :

Toi, dont la voix brillante a volé sur nos rives ;
Toi, qui tiens dans Paris nos Muses attentives ;
Qui sais si bien associer
Et la science et l'art de plaire,
Et les talens de Deshoulière,
Et les études de Dacier ;
J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine
Quelques faibles écrits, enfans de mon repos.
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri Quatre fut mon héros,
Et tu seras mon héroïne.

On conçoit aisément quelle dut être la surprise des soupirans, lorsque Desforges vint à Paris. Son retour à son sexe, loin de trouver de l'indulgence, lui fit éprouver beaucoup de mortifications. Rousseau seul fit à sa louange une quatrain que la postérité n'a pas ratifié.

Si sous un nom d'emprunt, autrefois si charmant,
Maillard brilla sur le Parnasse ;
Aujourd'hui, sous le sien, encor plus dignement,
Il sait y conserver sa place.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES.

Entre les étoffes qui servent à garnir les chapeaux à passe et celles qui en composent le fond, la différence est si grande, que la plupart des modistes se dispensent d'employer des rubans et des fleurs. Nous avons vu quelques bottes de marguerites de satin gris sur des chapeaux de pluche grise, et quelques lis à six pointes, en velours ponceau, sur des chapeaux de velours simulé blanc. Quelques chapeaux couleur de rose à bord macassar, sont ornés de roses moitié brunes, moitié couleur de rose. Le devant de la forme de quelques chapeaux gris, doublés de rose, est ombragé de six ou huit têtes de plumes, les unes grises, les autres couleur de rose.

Les chapeaux couleur olive, en chenille, se portent sans mêlange; on en voit aussi d'entièrement gris et d'entièrement blancs.

Quelques chapeaux parés, en velours noir, ont le bord garni d'une rangée de très-petites perles d'acier: sur le devant est couchée une très-longue plume d'autruche, blanche, parfaitement lisse et très-large. On met sur le côté gauche de quelques toques de velours noir, un esprit monté en oiseau de paradis.

Beaucoup de chapeaux à passe en velours noir, se portent sans plumes; on met près du bord de la passe des chapeaux de paille noire, un large ruban de couleur.

Nous attendons les costumes parés et les costumes de bal, pour indiquer l'emploi du crêpe français-natté, et du satin Jeanne d'Arc.

Quelques couturières garnissent les robes avec des nattes composées de rouleaux de laine recouverts de satin; il y en a à trois et à quatre rouleaux.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1859.

On demande, pour une capitale étrangère, une Demoiselle qui sache parfaitement travailler en modes. S'adresser à MM. Payet et Deport frères, rue St.-Denis, n°. 277, à Paris.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

1, Chapeau garni en pluche. 2, Chapeaux garnis en granit. 3, Chapeaux garnis en duvet.

N°. 65 (Vingt-troisième Année.) 25 Novembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Un plaisant disoit hier à MM. X, Y et Z, qui font en ce moment des spéculations très-considérables et très-hasardeuses : vous devriez attacher à votre entreprise un chien de Terre-Neuve. — Pourquoi donc? — Pour ne point vous noyer.

Qu'offre aux yeux le tableau si vanté de M. Girodet? — Un chef-d'œuvre de peinture. — Un composé de tout ce qu'il y a de plus horrible, répond un faiseur de calembourgs : pig (en anglais, cochon) mal, lion, gale, athée.

Les tailles basses, du temps de Montaigne, succédèrent aux tailles hautes, comme cela est arrivé de nos jours. « Quand il (le petit-maître) portoit le busc de son pourpoinct entre les mammelles, dit le moraliste, il maintenoit par vifves raisons qu'il estoit en son vray lieu : quelques années après le voilà avalé entre les cuisses, et il se mocque de son usage, le trouvant inepte et insupportable. » (Liv. 1, chap. 49).

La *Lythographie*, déjà fort préjudiciable aux graveurs en taille douce, donne dans ce moment de vives inquiétudes aux graveurs de musique.

Un papetier, dit-on, va faire lythographier toute sorte de musique, et la feuille coûtera tout au plus le quart de ce qu'on la vend aujourd'hui.

Autrefois, lorsqu'on achetait une gravure montée, il suffisoit d'examiner la qualité de l'épreuve et la fraîcheur de la bordure; aujourd'hui il faut encore faire attention au verre: quelques marchands d'estampes le fournissent beaucoup moins blanc qu'à l'ordinaire et plus mince. Dans leurs magasins, tous les verres étant d'une qualité inférieure, la fraude ne se fait pas même soupçonner; mais dans le cabinet de l'amateur ces cadres forment de choquantes disparates avec les gravures achetées précédemment.

Un proverbe italien, pour démontrer le danger de l'exercice du cheval, dit que l'homme qui a un pied à l'étrier, a l'autre dans la tombe; M***, sifflé dernièrement au boulevard, se faisoit l'application de ce proverbe, et s'écrioit: l'homme qui a un pied sur les planches est mort.

Parmi les *Brevets d'invention ou de perfectionnement*, qui ont été délivrés le 13 octobre, on remarque celui qu'ont obtenu MM. Colladon, rue Bourbon-Villeneuve, n. 34, et Haraneder, rue Neuve-Saint-Eustache, n. 32, pour importation et perfectionnement de la fabrication de chapeaux en tresses de bois.

Ce sont ces chapeaux que, dans le commerce, l'on appelle chapeaux de *paille blanche*.

L'histoire de Cendrillon vient de se renouveler à Paris. Voici comme on raconte le fait. A l'une des dernières représentations *des Vêpres Siciliennes*, une jeune personne perdit dans la foule, qui étoit très-considérable, l'un de ses souliers; il fut trouvé par un étranger, non moins amateur des jolis pieds que M. de L*** peut l'être des beaux ongles. En examinant le petit chef-d'œuvre que le hasard lui avoit livré, son imagination s'enflamma, et il résolut de connoître, à tout prix, celle à qui il appartenoit. Pendant plusieurs jours, ses recherches furent inutiles, mais à la fin ayant réfléchi que la dame au petit pied n'avoit pu retourner chez elle sans voiture, et que peut-être elle avoit pris un carrosse de place, il s'adressa tour-à-tour à tous les cochers de fiacre du quartier; l'un d'eux lui apprit qu'effectivement à la sortie de l'Odéon, on avoit porté dans sa voiture une personne qui ne pouvoit marcher, mais

qu'il ignoroit si elle étoit blessée ou simplement déchaussée. Il n'en fallut pas davantage pour mettre notre étranger sur les traces de Mlle D***, qui se trouva être une jeune, jolie et honnête mercière de la rue de L***. Son petit pied, vu de près, produisit sur lui un effet si électrique, que malgré la disproportion de rang et de fortune, il n'hésita pas à la demander en mariage à ses parens. Comme on peut le croire l'offre a été accueillie ; la boutique est déjà fermée et le temple de l'hymen doit s'ouvrir dans huit jours pour la jeune baronne de B***, dont les parens disent naïvement : « *Oh! que notre fille a donc bien fait d'aller aux Vêpres!* »

Idées sur les deux Théatres Français.

Ce titre d'une petite brochure qui vient de paroître chez Ponthieu, au Palais-Royal, n'est pas si modeste que l'auteur a pu le penser.

Idées! Heureux qui en a, glorieux qui en donne! Nous voyons tous les jours publier de gros ouvrages dans lesquels nous cherchons mais en vain, *des idées!*

Au reste, l'auteur ici a tenu parole, et ses trente pages en disent, à notre avis, plus qu'elles ne sont grosses. C'est évidemment un homme du métier qui écrit. Il est plein de son sujet, il voit tous les abus des affaires de coulisse, et il nous semble indiquer fort bien les moyens de relever cet art théâtral auquel on mit dans tous les tems une si grande importance.

Tous les peuples aiment à s'amuser, et quoi de plus amusant que le théâtre? On s'y instruit en se divertissant. Je ne dis pas précisément qu'on y réforme sa vie, et qu'on en sort et meilleur et plus sage; mais on n'en est ni plus mauvais ni plus fou, et du moins on a passé quelques heures fort agréablement.

Si c'est un des plaisirs les plus vifs, c'est aussi un des moins coûteux. Il ne cause aucun embarras, il n'exige que peu de toilette, et il sert fort bien la bourse et la paresse de ces couples de huit à dix ans de mariage, qui ne se soucient plus des bals et des concerts, et qui n'en sont pourtant pas encore à rester constamment enfoncés dans leur bergère et à tisonner avec leurs pincettes.

On part après le dîner, on va s'asseoir dans une loge commode, sur des chaises bien rembourrées, et là on entend dé-

biter par des gens d'esprit, des tirades piquantes ou pathétiques....

A parler franchement, ce ne sont pas toujours des *gens d'esprit* qui jouent et qui écoutent. On gémit des quiproquos que l'on voit faire de la part des acteurs et des spectateurs, et cet état de choses est signalé avec raison dans la brochure que nous annonçons.

« La manière dont aujourd'hui les acteurs sont jugés par la » masse du public peut-elle permettre de voir refleurir le » théâtre? On applaudit encore avec assez de justesse le jeu » d'un acteur, dans ses détails; mais sait-on en apprécier l'en- » semble? Ce qui tient de l'âme est assez généralement senti; » mais conçoit-on toujours ce qui est du ressort de l'esprit? » Une faute de mémoire, un éclat de voix malheureux, sont » impitoyablement sifflés; mais les contresens les plus grossiers » sont tolérés, si toutefois ils ne sont pas applaudis. Ce qu'on » admire dans un vieil acteur, on le condamne dans un jeune. » Les défauts de celui-ci sont des qualités dans celui-là; parois- » sez précédé d'une grande réputation et d'une longue habi- » tude du théâtre, cette foule de gens qui n'ont de jugement » que celui de leur gazette, vous trouveront sublime. La *ma-* » *nière* sera prise pour de la profondeur, le charlatanisme pour » de l'art, des effets de mélodrame pour des inspirations tra- » giques. Frappez l'oreille de vos auditeurs d'une opposition » de voix inattendue, les bravos retentiront de toutes parts. » On n'examinera pas si cette opposition est naturelle, con- » forme au goût, appropriée au caractère et à la situation du » personnage. Que l'on soit ému, peu importe comment; on » ne se rend pas compte de ses émotions, et dès que les sens » sont agités, le cœur se croit satisfait. Il est sans doute des » connoisseurs qui raisonnent leurs plaisirs et qui pourroient » diriger l'acteur; mais ils se taisent et c'est le vulgaire qui » fait la loi. »

Cet échantillon du style et des opinions de l'auteur peut faire juger du reste. Il y a une foule de passages que les artistes et les amateurs feront fort bien de consulter. La matière est importante, le beau sexe y prend surtout un intérêt particulier.

L'épigraphe de la petite brochure est prise dans Voltaire :

« Le théâtre, disoit le vieillard de Ferney, est ce que » l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus » utile pour former les mœurs et pour les polir : c'est le » chef-d'œuvre de la société. »

On a vu, au commencement de cet article, que nous n'adoptions pas tout-à-fait ces sentimens. On reconnoît dans ces lignes l'auteur tragique qui veut, à toute force, relever le mérite de l'art qu'il professe et qui ne croit jamais pouvoir le porter assez haut. C'est fort bien fait à lui, et cette fois l'apologiste seroit de ceux qui devroient nous entraîner dans son parti, s'il n'y avoit dans l'autre côté de la balance, les anathêmes qu'un *philosophe* non moins fameux, un avocat non moins éloquent, que Rousseau enfin a lancés contre les spectacles, que lui-même, avec un ouvrage charmant mais par une contradiction manifeste, il avoit contribué à soutenir et à faire aimer.

O Sages! Quand serez-vous d'accord avec vos propres discours? Quand nous enseignerez-vous une route unique et que nous puissions suivre avec sécurité? Quand cesserez-vous de vous jouer de notre foible raison et de nous pousser tantôt en un sens, tantôt en un autre, selon votre caprice et votre humeur, selon l'intérêt et la passion du moment? O Sages, quand serez-vous sages!

Charles P**.

MÉMOIRE SUR LA CORSE; *par M. Réalier-Dumas, ancien conseiller à la cour royale de Corse, actuellement conseiller à la cour royale de Riom* (1).

Excepté les hautes montagnes qui sont constamment couvertes de neige, toute la Corse, suivant M. Réalier-Dumas, est susceptible d'être mise en culture réglée. « La seule plaine d'Aléria, dit-il, pourroit fournir du blé à une population de trois cent mille âmes. Comme elle est cultivée aujourd'hui, la Corse n'en produit pas pour ses cent soixante-cinq mille habitans.... Non - seulement l'agriculteur n'est pas toujours sûr de recueillir le grain qu'il a semé; mais il n'a pas la certitude de pouvoir aller à son champ sans être tué.... On ne compte plus, il est vrai, comme du tems des Génois, neuf cents assassinats par an; mais le nombre des crimes est encore effrayant. »

Avant d'encourager l'agriculture en Corse, il faut pourvoir à la sûreté des habitans. Le Code de procédure est

---

(1) In-8°. de 64 pages. Prix : 2 fr. A Paris, chez Plancher, libraire, rue Poupée, n°. 7.

ruineux. « Qu'en arrive-t-il, dit M. Réalier-Dumas? Que ne pouvant faire les frais d'une action judiciaire, on se fait justice soi-même. »

M. Réalier-Dumas voudroit que dans la cour les conseillers Français fussent en majorité et qu'aucun Corse ne pût être membre du parquet. « La cour ainsi composée, dit-il, on sera sûr au moins de son impartialité, et tous les crimes seront poursuivis. » M. Réalier-Dumas pense qu'en général les places qui donnent du pouvoir devroient être occupées par des étrangers. « Lorsque l'état des choses aura changé, dit-il, lorsqu'un Corse en place pourra être aussi impartial au milieu des siens, qu'il le seroit partout ailleurs, on fera fort bien d'employer les Corses dans leur pays. Jusque-là, qu'on y envoye des Français; mais en même tems aussi que les Corses soient placés en France. »

Quant au préfet, M. Réalier-Dumas ne voudroit point que ce fût un général. « Rien, dit-il, ne convient moins au Corse que le ton et les habitudes militaires. Les Corses se soumettent à la loi; mais l'arbitraire les révolte. Il n'est pas un arrêt des tribunaux, pas un acte de l'administration qui ne soit examiné, contrôlé, jugé par eux. S'ils se croyent lésés, ils vont droit à l'autorité, et ils ne craignent pas d'entrer en discussion avec elle. De pareilles gens méprisent un général qui ne sait point administrer; ils estiment l'administrateur, quel qu'il soit, qui entend et qui fait les affaires. »

M. Réalier-Dumas suppose qu'un bon préfet est trouvé et qu'entr'autres avis, le ministre, avant son départ, lui donne le suivant: « On vous enverra des députations de tous les points de votre département. Une ville pourra, lors de votre passage, aller toute entière à votre rencontre. On illuminera toutes les maisons; on vous élévera jusqu'à des arcs de triomphe. N'allez pas vous enorgueillir. On en avoit fait tout autant à votre prédécesseur, qui est parti sans qu'on ait fait semblant de s'en apercevoir.... Soyez modéré, mais aussi soyez ferme. La moindre foiblesse vous perdroit sans retour. Parlez peu; n'agissez qu'après avoir réfléchi; surtout ne consultez aucun Corse: ces gens-là sont trop passionnés. »

Dans un autre endroit M. Réalier-Dumas dit du Corse: « Rarement il oublie le bien qu'il a reçu, jamais le mal.... Que l'injure lui soit personnelle, ou qu'elle ait été faite à quelqu'un de ses parens jusqu'au quatrième degré, ou même jusqu'au cinquième, il faut également qu'il la venge..... Un homme meurt de *cattiva morte*, c'est-à-dire assassiné: dans

quelques cantons, la femme trempe une chemise dans le sang de son mari, et la montre religieusement à ses enfans jusqu'à ce qu'ils ayent vengé la mort de leur père. Leurs coups doivent, s'il se peut, tomber sur l'assassin; mais s'il échappe, il faut qu'un de ses parens soit immolé à leur implacable ressentiment. Alors seulement ils se coupent la barbe qu'ils avoient laissé croître en signe d'affliction ; la joie renaît dans la famille, et chacun retourne à ses affaires. »

Les Corses se battent rarement en duel. « Ce n'est point lâcheté de leur part, dit M. Réalier-Dumas. Ils ne se battent pas, parce qu'il leur paroît ridicule de s'exposer à être tué par son ennemi, lorsqu'on peut le tuer sans risque. En quoi seulement ils croiroient manquer à l'honneur, ce seroit de vous attaquer sans vous avoir prévenu. J'étois un soir à Ventisserri, chez M. Batesti; nous allions nous mettre à table, lorsqu'un homme entre, armé de pied en cap, et lui dit : A dater d'aujourd'hui notre famille est en inimitié avec la vôtre. Vous avez huit jours pour avertir vos parens. Après quoi soyez sur vos gardes; nous serons sur les nôtres. Le neuvième jour on enleva quelques bestiaux appartenant à M. Batesti. Car la *vendetta* s'exerce aussi sur les propriétés; elle n'épargne que les enfans et les femmes. »

Les hostilités une fois commencées entre deux familles, elles durent jusqu'à ce qu'il intervienne un traité de paix. « Ces traités, dit M. Réalier-Dumas, se font avec toute la solennité possible. Ils sont débattus, dressés, signés avec toutes les formes usitées en pareil cas entre les nations. Mais pour qu'ils soient fidèlement observés, il faut qu'il y ait eu autant de morts d'un côté que de l'autre. Tout traité définitif, sans cela, est réputé honteux pour le côté qui en a le plus.... Quelquefois, au lieu de faire la paix, on convient seulement d'un armistice. »

Entre hommes qui courent souvent risque de leurs jours, l'amitié ne peut pas être ce qu'elle est parmi nous. « Le Corse qui est une fois votre ami, dit M. Réalier-Dumas, l'est pour toujours; il l'est à la vie et à la mort. Mais aussi il faut l'aimer comme il vous aime. Il faut entrer dans tous ses démêlés; il faut le soutenir dans toutes ses prétentions. En vain vous objecteriez la raison, la justice. Il ne vous pardonnera pas ce qu'il appelle un déni d'amitié. »

Les Corses pratiquent les devoirs de l'hospitalité avec toute la simplicité et la générosité des peuples barbares. « Un habitant de la campagne, dit M. Réalier-Dumas, retournoit de

Bastia à son village. Il est surpris par le mauvais tems; la nuit survient; il s'égare. Enfin, à la lueur des éclairs, il croit apercevoir une maison: il y court, il frappe. C'étoit celle de son plus mortel ennemi. Entre, lui dit cet homme, et partage mon souper et mon lit. Demain, si le tems le permet, tu continueras ta route. Le repas fait, ils couchent ensemble; et le lendemain le voyageur retourne tranquillement à sa maison. Quelques jours après, il fut assassiné par le même homme qui lui avoit si généreusement donné l'hospitalité. »

Dans un pays où, pour quelques assiduités auprès d'une jeune personne, il faut l'épouser, ou s'exposer à être tué, les mœurs ne peuvent manquer d'être très-pures. « Mais, dit M. Réalier-Dumas, la condition des femmes est assez triste. Elles sont comptées pour peu de chose : dans quelques endroits, elles ne se mettent jamais à table. La naissance d'une fille est considérée presque comme un malheur. Celle d'un garçon au contraire est un jour de fête. On s'empresse de féliciter le père, on accourt de tous côtés pour prendre part à sa joie; et pendant plusieurs jours, ce sont des réjouissances et des festins. »

MODES.

La passe des deux tiers des chapeaux est droite, au-dessus du front. On pose des plumes beaucoup plus souvent qu'à l'ordinaire. Outre les longues plumes et les têtes de plumes, il y a des rouleaux de plumes : nous avons vu de ces rouleaux en vert olive, en bleu de ciel et blanc, en macassar et rose, etc. Les écharpes de tulle de soie et chenille sont employées par quelques modistes pour former une draperie. On se sert quelquefois des rangées de perles d'acier pour border des nœuds de velours noir.

Beaucoup de redingotes et de spencers sont à dos plat. Outre le violet, on porte, en mérinos, du ponceau, du brun marron, du vert olive, et du vert pomme. La taille très-basse, beaucoup de plis par-derrière et point du tout sur les hanches; voilà la mode générale.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1860.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1.er ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1860)

Chapeau caillouté, garni de têtes de plumes. Robe de mérinos, à corsage à la Sévigné, avec garnitures de petits velours assortis.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 66. (Vingt-troisième Année.) 30 Novembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Cadet Roussel Procida, sur lequel on ne comptoit point, a obtenu beaucoup de succès au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Rien de plus burlesque que cette folie.

La Visite du Prince a réussi au Vaudeville. Cette pièce, dont le dialogue est spirituel, offre une jolie scène, mais l'effet de l'ouvrage est un peu froid. Voici deux couplets qu'on a distingués :

AIR : *Un lien triste et bourgeois.*

Souvent des premiers venus
D'une origine commune,
Arrivent à la fortune
Par vingt sentiers inconnus.
Tout remplis de suffisance,
Ils traitent sans conséquence
Le rang, l'état, la naissance ;
Qui les séparent de nous ;
Ils ont leur esprit en caisses
Et leur esprit en espèces....
Je ne dis pas çà pour vous. (*bis*)

Tous les jours on voit des gens
Dont les airs sont des grimaces,
Exercer les moindres places
Avec des tons importans.

On diroit à les entendre,
Que notre sort va dépendre
De l'intérêt vif et tendre
Qu'ils daigneront prendre à nous.
Le moindre adjoint de village
Se croit un grand personnage.....
Je ne dis pas çà pour vous. (*bis*)

*

En l'absence des autres fleurs, on vient de planter dans le jardin du Palais-Royal, de grandes touffes de *Chrisanthemum*, qui produisent un effet fort agréable. Cette plante reste longtems fleurie; son feuillage ressemble par ses découpures, à celui du chêne; ce qui a fait appeler la plante *chêne d'Egypte* : les touffes, de couleurs variées, sont quelquefois couvertes de neige, sans perdre de leur éclat, et semblent destinées à prouver qu'il y a des fleurs pour chaque saison.

M. Alphonse Giroux, papetier, rue du Coq-St.-Honoré, a inventé des pains à cacheter transparens, qui ont sur les anciens plusieurs avantages. Au moyen de leur transparence, l'écriture n'est jamais cachée; et leur composition est telle, que la lettre sur laquelle ils sont appliqués, ne peut être ouverte sans qu'on s'en aperçoive.

LA BONNE FOLIE.

Oui vraiment, je m'en vais, comme dans le petit opéra de Feydeau, chantant par les rues :

Oh! la bonne folie!
Tout comble mes souhaits. (*bis*)

Mon sort ne fut pas toujours aussi doux et j'ai, dans ma vie, éprouvé bien des peines.

Né d'un père titré et riche, je devois faire un mariage magnifique, et dès le berceau on me destina le parti le plus brillant de la province. C'étoit une jeune fille qui en se développant fit voir au monde les traits les plus gracieux, joints à l'intelligence la plus rapide. Mais la tête étoit romanesque au-

delà de toute expression et cela nous jeta dans mille aventures.

Les femmes exercent sur nous un empire singulier et sur moi surtout. J'aurois rougi de paroître raisonnable ayant une maîtresse si extravagante, et comme j'avois les nerfs plus vigoureux que les siens, j'outrai tous ses défauts, préparant ainsi moi-même l'amer calice que je devois boire jusqu'à la lie.

J'ose dire à peine qu'après bien des esclandres et des scandales dans la province, nous résolûmes de partir pour Paris afin d'y vivre à notre mode sans l'aveu de nos nobles parens. Nous n'étions point mariés et nous n'avions pas voulu l'être, trouvant plus piquant de n'avoir de liens que ceux que nous nous étions donnés nous-mêmes! Enfin nous professions les principes les plus subversifs, ou plutôt nous n'avions pas de principes et nous marchions dans la vie comme des gens égarés et sans guides.

On peut prévoir ce qui arriva : l'ennui, le dégoût, la satiété nous atteignirent. Nous voulûmes nous dissiper et nous distraire par toutes sortes d'écarts et de jeux, mais j'y perdis le repos et ma belle la santé. Nos parens périssoient de douleur et la foudre étoit de tous côtés prête à frapper nos têtes.

On découvrit enfin notre retraite et l'on voulut m'arracher celle qu'on appeloit ma victime! Hélas! c'étoit moi qui étois la sienne! Pendant qu'assis auprès de son lit, je la soignois comme auroit fait une bonne sœur hospitalière, l'ingrate méditoit sa fuite et en effet à quelques jours de là, s'étant levée pendant un moment de sommeil que je prenois dans sa chambre même, elle disparut dans une chaise-de-poste qui l'emmena par-delà les Alpes, me laissant dans un désespoir difficile à concevoir et à décrire.

J'errai dans Paris, dans la France, je voulois aller en Suisse demander ma perfide aux rochers, aux échos. Mais l'argent commençant à me manquer, je fus contraint de rentrer dans la capitale où l'on peut mieux cacher sa gêne et se faire des moyens d'existence.

Un peintre qui avoit fait mon portrait et que j'avois bien payé, m'introduisit auprès d'une jeune personne charmante à laquelle il donnoit des leçons de dessin. Cette demoiselle qui n'avoit que treize ans n'auroit pas compris les mots tendres que j'aurois pu lui adresser ; mais elle s'intéressa à mes malheurs que je lui racontai en déguisant tout ce qu'il n'étoit

pas bon qu'elle sût. Elle me présenta à son père et celui-ci ayant accès nuit et jour près des grands, me fit placer dans une administration publique. Moi, qui n'avois jamais rien fait d'utile, je devins un bourreau de travail. Je me fis remarquer par mon zèle et j'avançai en grade fort promptement. Cela me mit à même de rétablir mes affaires et mes finances. Je m'habillai toujours comme un prince, et mon tailleur qui m'avoit si longtems fait crédit, voyant l'exactitude avec laquelle je réglois et payois désormais les mémoires qu'il me présentoit, se prit pour moi d'une passion telle qu'il songea à me donner sa fille en mariage.

La belle chûte pour un gentilhomme! C'est là le cri que vont jetter bien des gens. Mais j'y ai réfléchi et tout calcul fait j'ai pris la résolution d'accepter l'offre obligeante d'une femme qui au fond a mille qualités. Elle est belle et grande, sa taille est svelte et souple, son teint uni et frais; elle a reçu une excellente éducation, elle est sage et sédentaire, elle joue du piano à merveille et sa voix vaut pour le moins celle de Mlle. Cinti ou de Mme. Boulanger. Sur ma parole j'ignore quels seroient ici les motifs de répugnance. Je serai heureux avec cette douce et chère compagne, tandis que j'ai été si à plaindre avec cette vagabonde demoiselle! J'ai eu au reste de ses nouvelles récentes: elle est en Italie, mariée avec un vieux seigneur qui lui a promis tout son bien, mais qui le lui fait acheter bien cher!

Devenu entièrement libre par son infidélité et rassuré sur ses destins, je pense aux miens sérieusement. Les marquis d'autrefois épousoient les filles de fermiers-généraux qui souvent avoient débuté par être des valets-de-chambre. Mon beau-père est un homme d'honneur, de fort bon goût, fort généreux. Je lui connois trois bons hôtels à la ville et deux jolies terres, l'une à quatre et l'autre à trente lieues de Paris. Son commerce est florissant, il a calèche et chevaux de main, enfin il donne cent mille écus de dot à sa fille, il ne m'en faut pas davantage, les noces me paroissent supportables à ce prix, décidément j'épouse dans huit jours, et je m'en vais chantant aux censeurs le refrain de mon opéra favori:

Oh! la bonne folie!
Tout comble mes souhaits!

Eugène DE VALBRANCHE.

LE VIEILLARD D'AUJOURD'HUI.

Fragmens d'une satyre qui se trouve dans L'ALMANACH DES DAMES, POUR L'ANNÉE 1820. (1)

« .....De nos jours, à la mode nouvelle
Jeunes et vieux sont asservis.
L'élégant septuagénaire
Veut embellir la fin de sa carrière ;
De fête en fête on le voit voltiger,
Et courir tout Paris, vêtu d'un frac léger.
Sa figure est riante, et n'offre rien d'austère.
Pour mieux y voir, nos chers ayeux
Armoient leur nez de gothiques lunettes ;
Mais à présent, de brillantes lorgnettes,
A nos vieillards font de bons yeux.
. . . . . .
. . . . . .
Leur dos n'est plus voûté, ni leur marche pesante ;
Ils ont perdu cette toux si bruyante
Qui de nos antiques châteaux
Étourdissoit tous les échos.
Vous ne leur voyez point cet air sombre et sévère,
Si redoutable aux jeunes gens ;
Le plus vénérable grand'père
Est tutoyé par un fat de vingt ans.

Parmi les huit gravures, qui se trouvent dans ce joli recueil, on distingue les *Portraits de Mesdames de La Suze et de La Vallière*. Les sujets des autres gravures sont : *Vénus désarmant l'Amour*, d'après le Corrège ; *le Moulin*, d'après J. Wynants ; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Raphaël ; *un Concert de chats*, d'après P. Breughel ; *une Hollandaise sur son stoëb*, d'après Gérard Dow ; et *la Tour*, d'après Breenberg. (On appelle Stoëb, en hollandais, le perron d'entrée d'une maison.) Ces huit planches, ainsi que la vignette, qui orne le frontispice, ont été gravées au burin.

---

(1) Un volume petit in-16 de 224 pages, imprimé par P. Didot l'aîné, sur papier vélin. Prix : 5 francs, broché ; et, suivant la différence des reliures, 7, 9, 10, 15, 18, 20, 24, et 30 francs ; à Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17.

De la Corse et des Mœurs de ses Habitans ; *par M. F. P. Agostini.* (1).

Ce que M. Réalier-Dumas a dit du caractère vindicatif des Corses, M. Agostini le confirme. « Il est des Corses, dit-il, qui font jusqu'à quarante milles dans un jour, pour arriver et se poster à l'endroit par où doit passer leur ennemi. Là, ils restent quatre et cinq jours sans dormir, exposés à la rigueur de la saison, et quelquefois sans prendre de nourriture. Malheur à ceux qu'ils attendent s'ils viennent à les apercevoir ! Les coups qu'ils leur portent, rapides comme l'éclair, manquent rarement de les blesser, ou de les étendre morts sur le terrain. »

Le penchant que le climat donne aux Corses pour les plaisirs de l'amour, est extrêmement contenu par la rigidité de leurs mœurs. « Il est rare, dit M. Agostini, qu'une femme trahisse son mari ; mais il est plus rare encore qu'un mari ait une femme infidèle et qu'il la laisse survivre à son crime. Une jeune personne qui perd son honneur, perd en même tems tout espoir de se marier, à moins qu'elle n'épouse l'auteur de sa foiblesse. Malheur à celui-ci, s'il la trouve indigne d'être sa compagne ! Les parens de la demoiselle s'arment, et ne cessent de le poursuivre qu'ils ne l'ayent fait périr, ou forcé de s'expatrier. »

On ne trouve en Corse aucune inconvenance à ce que les femmes soient proposées pour épouses à ceux qu'elles doivent prendre pour maris. « Les Corses, dit M. Agostini, voyent dans l'iniative que les femmes prennent dans le contrat de mariage, une promesse tacite que, si-tôt qu'elles entreront dans leurs maisons, elles seront entièrement soumises à leur volonté, pour le bien de la famille commune. »

Par suite de la prédilection des Corses pour les enfans mâles, beaucoup de filles restent célibataires et vivent en commun avec leurs frères et belles sœurs. « Tel est, dit M. Agostini, l'affection qui règne dans ces familles, que les individus semblent s'oublier, et n'exister que pour l'intérêt des autres membres qui les composent. »

Des écrivains qui ont vu le grand nombre de terres incultes qui se trouvent en Corse, ont dit que ses habitans étoient paresseux. « Pour moi, dit M. Agostini, je suis persuadé que ces auteurs eussent été moins prompts à énoncer une pareille

(1) In-8°. de 78 pages. Prix : 2 francs, à Paris, chez Dufart, libraire, quai Voltaire, n°. 19.

opinion, s'ils avoient fait attention à l'état de population où se trouve l'île. Un petit nombre de bras ne suffit pas pour cultiver une vaste étendue de terrain ; et si l'on ajoute à cela que les Corses n'ont jamais été assez tranquilles pour s'occuper d'agriculture, on verra que cette source de richesses, parmi les hommes, peut se trouver en mauvais état chez eux, sans qu'on puisse les accuser de fainéantise. »

En Corse les châtaignes sont abondantes et d'un goût excellent. « Les Corses, dit M. Agostini, savent en tirer un grand parti pour leur nourriture : une fois qu'ils les ont réduites en farine, ils les mangent, 1°. en pain qu'ils appellent *pisticcine ;* 2°. en *pulenta ;* 3°. en *brilloli* au lait et à l'eau ; 4°. en *fritelle* qui sont des espèces de beignets ; 5°. en *frandoline ;* 6°. en *tourte*. Dans presque toutes les villes d'Italie, on fait une grande consommation de châtaignes, et je m'étonne qu'à Paris, on ne connoisse que les marrons rôtis et les marrons bouillis. »

Quand il se trouve une année abondante, et que la mort de quelque personnage de considération n'a pas mis les Corses en deuil, ils célèbrent le carnaval, d'abord en dansant sur la place publique, puis en se travestissant. « Le dernier jour, dit M. Agostini, ils allument un grand feu. Un homme soutenu par plusieurs personnes et travesti d'une manière tout-à-fait originale, paroît au milieu d'eux. Alors plusieurs commencent à chanter, et offrent en mariage à la *Zalambrina* (c'est le nom qu'ils donnent au personnage travesti) toutes les jeunes filles de l'endroit, en âge d'être pourvues. La Zalambrina accepte celles qui ont des mœurs et de la jeunesse, et rejette les autres par une pantomime qui ne manque jamais de faire rire les assistans. »

Aux funérailles, les femmes remplissent une fonction bien extraordinaire. « Le jour de l'inhumation, vers les neuf heures du matin, dit M. Agostini, tous les habitans du lieu, hommes et femmes, se rendent chez le mort, qui se trouve placé sur un lit de parade, le visage tourné vers le ciel, et tenant une croix dans les mains. Les femmes l'entourent dans l'ordre de la parenté et de l'amitié qu'elles ont pour lui. Celle d'entre elles qui a le plus d'esprit, se place à sa tête, et improvise des chants à sa louange. Qu'on se figure souvent une jeune et belle femme, habile à saisir tout ce qui peut être dit en l'honneur du défunt, prononçant d'une belle voix et avec l'accent de la douleur, des strophes pleines de sentiment, et l'on comprendra l'effet qu'elle produit sur les assistans. »

M. Agostini a passé plusieurs années en Corse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ouvrage intitulé : IDÉE SUR LES DEUX THÉATRES FRANÇAIS, dont nous avons parlé dans le dernier numéro, et qui se vend, comme nous l'avons dit, chez Ponthieu, libraire, galerie de bois, n. 201, au Palais-Royal, se trouve aussi chez J. Brianchon, libraire, quai des Augustins, n°. 11.

Prix : 1 franc 25 centimes, et, port franc, 1 franc 50 centimes.

Le peu de ressemblance qu'ont les blondes de soie blanchies avec les blondes neuves, empêche beaucoup de dames d'en faire usage. Mlle. Lendy a trouvé le moyen de conserver aux blondes qu'elle nettoye, la blancheur, le brillant et la fermeté des blondes neuves ; elle demeure rue d'Anjou-Saint-Honoré, n°. 46, à Paris.

MODES.

Le chapeau *à la Sicilienne*, que Mme. Mure, (rue Vivienne, hôtel Boston) fait tantôt en velours violet, tantôt en satin blanc, et qu'elle borde d'une tresse d'or, est de toutes les nouveautés en modes la plus remarquable. Une espèce de fichu à trois pointes et à trois glands, en recouvre la forme : une de ces pointes retombe par devant ; et les deux autres se trouvent au niveau des oreilles. Ce chapeau est orné de cinq plumes.

Les chapeaux de velours noir plein se multiplient. Nous avons vu aussi plus de chapeaux en velours natté qu'à l'ordinaire. Gris cendré, vert olive, gros bleu ; voilà les couleurs de ces derniers chapeaux.

Le mouvement que fait la blonde sur le bord des chapeaux à passe, n'est pas ordinaire : ses sinuosités sont celles d'une fraise.

Beaucoup de chapeaux parés, en velours noir plein, sont ornés de marabouts et posés sur une cornette de tulle. Sur le devant de quelques autres chapeaux parés en velours noir, on voit quatre ou cinq roses du Japon.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1861.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

(1861.)

Chapeau de velours simulé, orné de rubans de satin. Redingote de drap, garnie de tresses et olives de soie. Guêtres de drap.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

N°. 67. (Vingt-troisième Année.) 5 Décembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Un galant spéculateur, bien convaincu qu'une fête sans jolies femmes est comme un parterre sans roses, a adopté un usage qui doit attirer à ses bals beaucoup de beautés que la simplicité de leur toilette empêcheroit d'y paroître. Il a rangé les habituées de son salon en trois classes, qui sont traitées suivant leur beauté, leur jeunesse et leurs talens. *La veille* de chaque bal, il leur envoie une parure complète en tulle lamé, en crêpe ou en soierie; les gants et les bouquets ne sont pas même oubliés; et s'il arrive, ce qui est rare, que ces brillantes odalisques ne trouvent ni sultans, ni diplomates qui leur offrent leur voiture, elles sont sûres d'avoir à leurs ordres un élégant équipage appartenant à M. ***.

— Où vas-tu, Edmond, avec ta grosse liasse?

— Chez mon avoué, qui m'attend.

— Quoi! malheureux, tu plaides!

— Et avec ma femme, rien que cela. Depuis que les tribunaux ont donné gain de cause à Mme Perrin, la tête lui tourne; elle prétend que je l'opprime, que je la dépouille, que je la ruine!

— Comment prouveras-tu le contraire?

— En montrant mon contrat de mariage, et ses mémoires de couturières, de marchandes de modes, de parfumeur, etc., etc.

— Quel pauvre moyen! ne sait-on pas qu'un mari doit toujours donner sans compter?

— Sans compter, c'est bien aisé à dire ; ma femme ne m'a apporté que ses appas pour dot.

— Elle a des appas! ah! crois-moi, retourne chez toi avec ton dossier.

— Pourquoi donc? elle est aussi vertueuse que belle.

— N'importe, souviens-toi que la justice est femme. Elle nous juge, nous autres, avec un bandeau sur les yeux ; mais par esprit de corps, elle le soulève quand il s'agit de condamner une personne de son sexe.

****.

ODÉON.

Je laisse dire les gens, et ne fonde point mon opinion sur la leur ; je veux en avoir une à moi. Ce n'est pas présomption de ma part, je ne demanderais pas mieux que de suivre des idées toutes prêtes, et d'adopter des jugemens tout faits ; mais je veux que ces idées soient justes, et que ces jugemens soient sains. Or, il n'y a rien de plus rare dans le monde.

Ce n'est pas qu'une foule de gens n'aient de l'esprit et de la raison, mais ils ne les appliquent pas selon leur conscience : malheureusement c'est presque toujours selon leurs passions. Les intérêts, positifs ou indirects jouent un grand rôle dans nos cercles comme ils sont formés, et dans nos gazettes comme elles sont rédigées. Ce sont eux qui décident des éloges ou des censures, de la chute ou du succès, du bien ou du mal en toutes choses.

Pour connoître donc la vérité, il faut, quelque modestie que l'on ait, ne s'en rapporter qu'à soi-même, voir par ses yeux, entendre par ses oreilles, et ne se laisser jamais influencer par les discours et les rapports d'autrui.

L'Odéon me tenoit au cœur. Je voyais mille avis se former (conformes ou contradictoires), sur la salle ou sur les acteurs. Selon ceux-ci, c'étoit détestable, selon ceux-là, c'étoit divin. J'ai pris une voiture avec ma femme pour aller résoudre le problême, et trancher le nœud gordien.

La salle d'abord nous a convenu. Ces n'est plus cette ancienne distribution de loges tout ouvertes, et dans lesquelles on étoit comme dans des diligences, dix ou douze personnes, tant qu'il en pouvoit tenir, et assis sur des bancs, perchés les uns au-dessus des autres, de telle sorte qu'on ne pouvoit ni se voir, ni se parler.

A présent il y a des *galeries* pour les gens sans façon, des *loges* pour les bourgeois et les financiers, des loges *grillées* pour les amans et les petites maîtresses, des *balcons* pour les gens de cour, les *avant-scènes* pour les diplomates, l'*orchestre* pour les habitués, les *baignoires* pour les paresseuses et le *parterre* pour les étudians.

Tout cela est classé et arrangé de la manière la plus commode. On voit en grosses lettres sous les ceintres, les mots : *réservoir*, *réservoir !* Et cela n'est pas mal imaginé pour rassurer les cerveaux faibles.

L'hiver ne pénètre point à l'Odéon, et la salle est si bien chauffée, que le feu monte au visage à toute les belles, leur devant épargner ainsi les frais du rouge végétal.

Les foyers ne sont plus encloîtrés, les vitrages ont disparu, et les péristyles peuvent s'admirer dans tout leur développement. Du rez-de-chaussée aux premières, les escaliers sont magnifiques ; mais au-dessus, je les trouve mesquins.

Il y a des demi-foyers pour les troisièmes qui font un joli effet. Mais les vêtemens et les bras des cariatides qui supportent le voûte, sont en carton, et quand on frappe dessus avec les doigts, ils résonnent comme des tambours. La pendule, quoique de bon goût, est trop petite, mais d'un autre côté les banquettes sont si bien rembourrées, qu'on croiroit s'asseoir sur des lits de mousse ou de gazon.

L'or domine dans la salle, mais l'or ne blesse pas les yeux ! La loge du Roi est un peu massive, il semble qu'on ait voulu imiter la tribune de la salle des fleuves au musée du Louvre ; l'aspect ne laisse pas que d'en être imposant, mais on auroit pu, peut-être, mettre ici moins de gravité et plus d'élégance. Le lustre ne jette point assez d'éclat sur les toilettes, disoit ma femme ; et en louant les médaillons qui offrent les portraits des auteurs tragiques et comiques, je critiquerai la peinture des dieux de l'Olympe qui sont représentés sur le plafond. Les formes de la plupart d'entr'eux sont communes et grêles, et les divinités d'Homère ont l'air d'être là travesties.

On donnoit les *Vêpres siciliennes* et *Pygmalion ;* deux ouvrages d'un genre bien différent. Passez les invraissemblances dans les *Vêpres* et vous aurez des tableaux intéressans, des tirades bien écrites, des caractères heureusement tracés, et une scène au quatrième acte, qui me paroît la plus belle qu'il y ait au théâtre, c'est-à-dire des plus belles qu'il y ait : car il ne faut pas se laisser emporter trop loin.

Mais, si l'on veut que je le dise, l'ensemble de la représen-

tation ne cause point cette émotion profonde qu'on éprouve au théâtre de la rue de Richelieu, quand l'élite de la troupe est réunie.

A l'Odéon, c'est une école; c'est un excellent théâtre de province, mais il n'y a point (à mon avis) cette majesté qui règne au premier théâtre de la nation.

J'aime la nouvelle salle, et je desire que son entreprise se soutienne et fleurisse, mais elle est loin encore d'atteindre l'autre, et il ne faut pas le regretter; il faut souhaiter, au contraire, qu'il y ait des rangs, des degrés dans les arts. Ici, on s'excitera pour s'élever, là on se donnera des soins pour se maintenir, et il en résultera que les plaisirs du public seront assurés de deux manières, par la variété et par le talent.

Joanni est fort bien, il a de la chaleur, mais quelquefois, trahi par ses moyens physiques, il suit tantôt Talma, tantôt Saint-Prix; mais il les suit et ne les devance pas.

Victor a de la grâce et de la mesure, il a de l'âme et de l'étude; on voit qu'il n'ose encore se livrer à toutes ses inspirations, mais toutes ces inspirations sont heureuses, et nous prédisons qu'un jour ce sera un grand acteur, s'il ne s'endort pas sur les louanges, ou ne se laisse pas décourager par les ennemis que son mérite lui attirera.

Eric Bernard est taillé en force, c'est un bel acteur, mais son débit saccadé n'a pas fait cette fois ma conquête, et j'attendrai pour le juger.

Lafargue a de l'habitude des planches, et son intelligence le rend utile à ce théâtre, aussi bien que Thénard (Pastoureau).

Mlle Guérin imite toujours Duchesnois ou Volnais: l'un de ces modèles vaut mieux que l'autre. Son rôle étoit assez désavantageux, et pour en dire notre pensée, nous attendrons de meilleurs jours.

Sur tous ces apperçus, ma femme étoit d'accord avec moi, et cela me consolidoit dans mon sentiment. Les femmes qui ont du tact l'ont fin et sûr, et l'on peut s'en rapporter à elles.

Toutes les loges sont louées d'avance quand on joue la tragédie; mais quand c'est la comédie, il y a des banquettes à revendre. Je veux aller voir la salle quand elle est ainsi presque vide; car les théâtres sont comme les hommes, pour être justement appréciés, il faut qu'ils soient examinés tour-à-tour avec la foule et dans la solitude.

Charles P*.

LES JEUNES FEMMES, *par J. N. Bouilly, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires* (1).

C'est dans la classe moyenne que M. Bouilly a puisé la plupart des sujets de ces contes: tous les personnages sont nos contemporains.

Dans le premier conte, qui est intitulé : *les Visites de Noce*, et en tête duquel se trouve une gravure en taille-douce, on voit l'intérieur de plusieurs ménages.

Le sujet du second conte, intitulé : *Première Sortie*, est un exemple du danger auquel s'exposent les jeunes mariées en profitant de l'usage qui les affranchit de l'obligation de marcher, comme les demoiselles, avec un guide.

La gravure qui orne le troisième conte, intitulé : *le Premier Soupçon*, représente une femme à genoux, à côté du sopha où son époux vient de s'endormir. Tremblante et respirant à peine, elle soulève le bras où elle a entrevu une mèche de cheveux. « C'est, dit M. Bouilly, chez les femmes surtout, dont l'imagination est si vive, que ce malheur (le soupçon d'infidélité) est fréquent, et qu'il cause plus de ravages. Elles croient toujours qu'on envie le trésor qu'elles possèdent; elles s'inquiètent sans cesse et sans motif. Malgré la confiance établie et l'expérience fondée sur des épreuves réitérées, elles sont ingénieuses à se créer des fantômes d'infidélité, à se tourmenter pour des chimères. Elles cachent, sous l'apparence du calme, le trouble affreux qui les dévore; elles répriment par un sourire le murmure prêt à s'échapper de leur bouche : leur tête s'exalte, leur sang bouillonne, la fièvre d'amour les consume, et leur souffle brûlant flétrit les fleurs encore fraîches dont l'hymen avoit formé sa chaîne. »

Le Dîner d'Hommes; voilà le quatrième conte. Il s'agit d'hommes mariés, de bons époux, qui « néanmoins aiment à reprendre quelquefois leurs anciennes habitudes, leurs chères illusions, à se voir, pour quelques instans, libres, dégagés de tous ces petits liens qui enchaînent au sein même du plus heureux ménage. »

Le cinquième conte, en tête duquel se trouve une gravure, a pour titre : *l'Ecrin ;* c'est le résultat du dépit d'une jeune femme qui n'a point trouvé d'écrin dans sa corbeille.

(1) Deux volumes in-12, l'un de 405, l'autre de 421 pages. Prix, 10 francs; papier satiné, 12 francs; papier vélin, 20 francs. A Paris, chez Louis Janet, éditeur des *OEuvres choisies de Vertot*, rue Saint-Jacques, n°. 59.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Dans le sixième conte, *Négligence de soi-même*, M. Bouilly s'adresse aux femmes trop crédules ou trop confiantes, qui se persuadent qu'un cœur soumis à leur empire ne peut jamais changer.

Le septième conte fait voir combien est dangereuse pour la fille d'un roturier *l'Ambition d'un nom*. Un honnête marchand de bois court à l'appartement de sa fille, qu'il trouve seule, triste, éplorée. Elle avoit apporté cent mille francs de dot à un comte qui, après l'avoir forcée de consentir à la vente de sa légitime, demande une dissolution de mariage. « La jeune comtesse Dartignac, dit M. Bouilly, redevenue Simonne Bertrand, ne put effacer de son souvenir l'ingrat qui l'avoit humiliée : mais sa fierté naturelle lui fit renfermer dans son âme et ses regrets et son amour. Ne pouvant, quoique séparée juridiquement, former aucun nœud légitime, elle fut privée du bonheur d'être mère : isolée dans sa jeunesse, elle le fut plus encore dans un âge avancé; le monde fut pour elle un néant perpétuel; et l'ambition d'un nom lui coûta le bonheur du reste de sa vie. »

La gravure du huitième conte, *l'Etrangère chez elle*, représente une Parisienne qui éprouve l'humiliation de se voir préférer la nourrice de ses enfans.

Distance d'âge; voilà le sujet du neuvième conte; il est orné d'une fort belle gravure. « Si la célébrité, le rang et la fortune, dit M. Bouilly, établissent dans la société des distances qu'il est difficile de rapprocher, celle de l'âge, à laquelle l'hymen s'expose par intérêt, par orgueil, ou même par reconnoissance, offre encore plus de dangers et de tourmens. Jamais l'amour n'est satisfait, sans ce délicieux échange de sensations et d'abandon : plus de sympathie entre deux époux, plus de bonheur pour eux, sitôt que le baiser reçu ne vaut pas le baiser donné. »

Excès de prévenance. Il y a encore ici une gravure fort jolie. « Si la froideur et la sotte vanité, dit M. Bouilly, nuisent au bonheur de deux époux, l'excès de soins, une condescendance trop aveugle produisent souvent un effet dangereux, et dénaturent insensiblement l'union la mieux assortie. Le véritable amour s'affoiblit dès que l'objet qui l'inspire se dégrade : on veut être fier de ce qu'on aime; on se lasse d'un attachement qui rassasie le cœur; et l'on finit par traiter en esclave l'être le plus intéressant qui modèle tous ses goûts sur les nôtres, flatte jusqu'à nos caprices, et nous sacrifie cette dignité de caractère qui seule maintient l'égalité des droits. »

M. Bouilly ne dissimule pas que c'est chez les hommes surtout que s'établit cette tyrannie domestique, contre laquelle il est important de prémunir les femmes, « qui, dit-il, plus aimantes, plus foibles et plus timides, laissent usurper, sans qu'elles s'en apperçoivent, leur quote-part conjugale. »

L'ouvrage entier contient douze autres contes; neuf de ces contes sont ornés de gravures.

Le dernier conte a pour titre : *Une seule faute.* « Si les jeunes femmes qui trahissent la foi conjugale, dit M. Bouilly, pouvoient prévoir tout ce qu'il leur en coûtera de soins et d'humiliations, de craintes et de tourmens, elles renonceroient plus difficilement à ce calme de l'âme qu'elles ne retrouveront jamais, à cette considération publique, sans laquelle il n'est plus d'existence sociale, et qu'elles vont perdre par une seule faute. Oh! que la femme sans frein est cruelle à elle-même! elle avilit son sexe, qui se venge en la méprisant..... Celui pour lequel elle trompa son époux, la trompe à son tour. L'indifférence, les dédains et l'abandon, sont le prix de tous ses sacrifices; et le feu dont elle brûle encore, ne s'éteindra que par des larmes.... Dégoûtée du présent, effrayée de l'avenir, elle voit s'avancer lentement une vieillesse malheureuse, et reconnoît, mais trop tard, que le plus grand mal que l'on puisse éprouver, c'est de se mépriser soi-même. »

Toutes les personnes qui sont musiciennes par état ou par goût, sauront gré à M. *César Gardeton* des peines qu'il s'est données pour rendre plus précis les renseignemens que contenoient les ANNALES DE LA MUSIQUE, ou ALMANACH MUSICAL de l'année dernière.

La seconde année (1820) forme un volume in-18 de 319 pages (1).

Non seulement l'auteur parle des musiciens professeurs et compositeurs, des amateurs, marchands, luthiers, graveurs de musique de Paris, des départemens et de l'étranger, mais il fait connoître la musique vocale et instrumentale publiée en 1819. Il donne en outre des notices sur Pasiello et Nicolo, sur le violoncelle Duport le jeune, enlevé aux arts le 8 septembre 1819; sur Richer, professeur du Conservatoire,

---

(1) Prix, 5 francs, et port franc, 5 francs 50 centimes. A Paris, chez l'éditeur, rue Montorgueil, n°. 96.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

mort le 6 juillet 1819, et sur la veuve du compositeur d'Alayrac, morte le 2 juillet 1819.

Dans son ouvrage se trouve un chapitre sur les inventions; un autre sur les journaux de musique de Paris, des départemens et de l'étranger.

L'auteur a consacré 18 pages à l'examen de *l'état présent de la musique à Londres.*

Chez Pesche, libraire, rue Neuve de Seine, n. 36, vient de paroître une brochure qui a pour titre DE LA RÉGÉNÉRATION DU THÉATRE, OU AVIS AU PUBLIC, AUX AUTEURS, AUX ACTEURS ET AUX JOURNALISTES; *par S. M.* Prix: 75 centimes, et port franc, 85 centimes.

L'auteur voudroit rendre notre théâtre patriotique comme l'étoit celui d'Athènes. « Nos vingt-cinq ans de gloire, dit-il, doivent être pour nous ce qu'étoit le siège de Troie pour les poëtes grecs..... Ce n'est plus de l'amour qu'il nous faut au théâtre; Racine, Voltaire, ont tout dit et bien dit là-dessus. »

MODES.

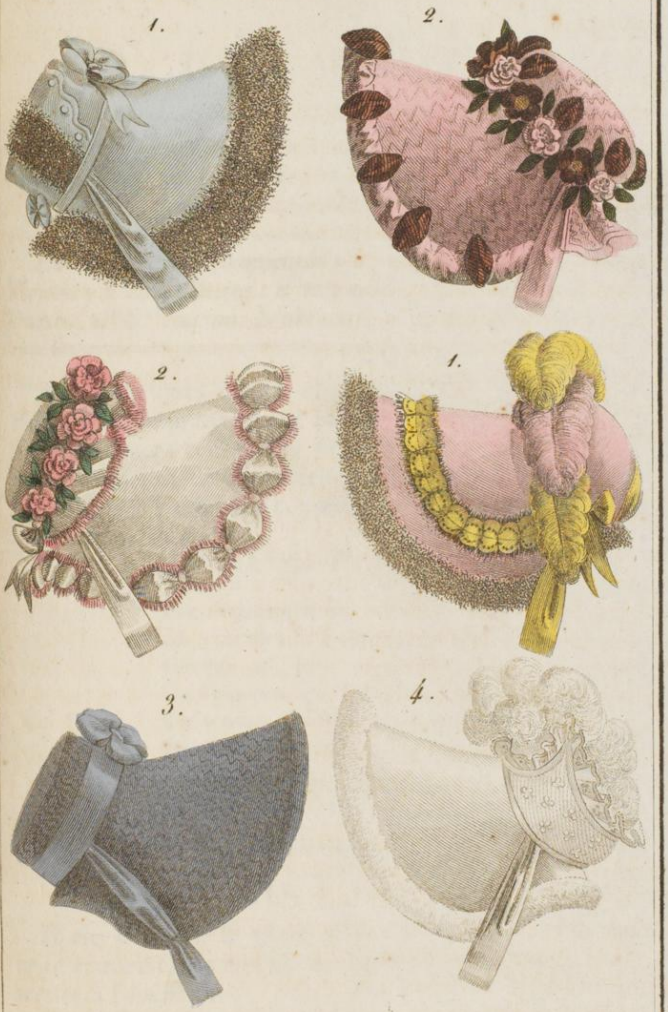
Les bals n'ont encore offert aucune coëffure vraiment remarquable; mais à celui du 6, chez l'ambassadeur d'Espagne, nous savons qu'il doit paroître des coëffures en étoffe lamée, tresses de cheveux et fleurs, qui joindront au mérite de l'exécution celui de la nouveauté. Pour les robes de bal, les couturières imitent les corsages qui étoient à la mode vers le milieu du règne de Louis XIV, et garnissent à la moderne, c'est-à-dire en bouillons d'étoffe, ou en fleurs, le bas de la robe. Assez souvent, il y a une ceinture pareille au corset, et les bouts, larges et de moyenne longueur, pendent par derrière.

Le costume de l'actrice qui joue la Fille d'honneur, a fourni le modèle de la garniture de beaucoup de robes parées. Cette garniture, haute de dix à douze pouces, consiste en tuyaux de ruban façonné, disposés en biais.

Nous avons vu, en soie plate et points à jour, deux rangs d'une broderie blanche, qui produisoient un joli effet sur la passe droite d'un chapeau de satin blanc, garni de blonde.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1862.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



1, Chapeaux de satin garnis en duvet de soie. 2, Chapeaux de velours simulé. 3, Chapeau d'étoffe caillouteé. 4, Chapeau de satin, garni de duvet de Cygne.

N°. 68. (Vingt-troisième Année.) 10 Décembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Après quelques chûtes et quelques demi-succès, le Vaudeville vient de prendre une brillante revanche : *la Somnambule* a complètement réussi. Les bravos nombreux qu'elle a obtenus sont dûs à des détails spirituels et gais, ainsi qu'au jeu de Mme Perrin. Parmi les couplets qu'on a fait répéter, on distingue le suivant :

AIR : *du Petit Courrier.*

Par dépit nous fuir sans retour.
Ah ! certes ! la folie est grande.
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour,
Un tendre guerrier qui se flatte
De fixer de jeunes beautés,
Enfin, un amant diplomate,
Qui croit à la foi des traités ?

LIT A VENDRE.

Il me faudroit le génie d'Homère ou de Virgile pour décrire exactement le meuble merveilleux que je veux aujourd'hui mettre à l'enchère.

Si c'étoit un lit qu'un parent ou une simple connoissance m'eût prié de placer pour en avoir le prix, dans un cas urgent, je ferois comme tous les amis et les parens du monde, j'appellerois un revendeur et un homme des piliers de la halle,

je m'en rapporterois à son estimation, et traiterois facilement avec le premier venu.

Mais c'est un objet qui m'appartient, et dont je veux tirer le meilleur parti possible. Je vais donc faire l'expert ébéniste, et vanter ce bois d'acajou magnifique, bien veiné, tacheté, roncé et d'une couleur brillante, comme celle des cheveux d'Apollon, l'un des plus puissans dieux de l'Olympe.

Puis, voyez ces couronnes et ces gerbes d'or qui ornent les doubles colonnes et semblent avoir été tressées par la blonde Cérès, mère de Proserpine.

Plus bas, sont des figures en relief qui représentent Thétis sortant du sein des mers, et courant éplorée, avec les Néréïdes, aux funérailles de son fils Achille, noble chef des Grecs, guerrier bouillant, héros formidable, vainqueur d'Hector et des Troyens.

Voici maintenant le sommier élastique, les matelas soyeux et la plume moëlleuse, et enfin ce léger édredon, qui fut sans doute destiné dans le principe à la divine Cythérée! Je pourrois dire que ce fut cette déesse qui m'en fit le cadeau. Personne, que je sache, n'oseroit me démentir, car il n'y a plus de faits incroyables et d'événemens impossibles, quand les immortels et surtout les immortelles veulent bien intervenir quelque part.

Quelle superbe estrade pour monter à ce lit enchanteur! Deux flèches d'airain, croisées avec des tyrses, sont suspendues dans les airs, et des voiles transparens (de mousseline brodée), jetés par-dessus, retombent mollement jusqu'à terre, liés à une certaine hauteur par des lacs et des glands d'or, d'argent et de soie!

Tel est le *Berceau d'Amour*, le *Temple du Plaisir*, ou (suivant les goûts) l'*Asile du Repos*, dont je veux me défaire au profit de quelque généreux amateur.

Il est des stoïciens qui dorment sur des planches revêtues seulement d'un tapis grossier; il est des malheureux qui n'ont pas toujours le moyen de se procurer de la paille fraîche pour couvrir le carreau humide de leur retraite ouverte à tous les vents. Ce n'est pas sur ceux-là que je compte pour l'opération que je médite; si cet univers n'avoit que de semblables habitans, les lits de l'espèce du mien ne trouveroient pas aisément d'acquéreurs.

Mais il est d'autre êtres, d'autres fortunes, d'autres ressources. Je fonde mon espérance sur ces jolis minois d'Opéra, qui ruinent tous les ans deux ou trois seigneurs étrangers; je

porte encore mes regards vers ces petits-maîtres du jour, qui se parfument d'essences, et qui, modernes Sybarites, vont du lit au bain, du bain à la table, et de la table au lit, tournant ainsi sans cesse dans un cercle justement appelé *vicieux*.

Mon lit appartint d'abord à un jeune couple qui, après avoir donné l'exemple de l'union la plus douce, finit par une séparation scandaleuse. Il passa dans l'appartement d'une Egyptienne, mystérieuse comme un hyérogliphe, et qui, veuve d'un général français, disparut avec un banquier espagnol, au moment où ses créanciers impitoyables s'apprêtoient à saisir jusqu'à sa dernière douillette. Un brave commerçant qui avoit prêté quelques fonds à la belle, se fit adjuger le lit en question, et, comme nous étions liés d'affaires ensemble, il m'en accommoda aussitôt à un fort bon prix.

J'en ai joui pendant six mois, mais je ne l'ai pas payé, et c'est pour m'ôter de dessus le corps cette dette ennuyeuse, que je me résous à l'annonce qui fait l'objet de cet article.

Si je rends le lit à mon marchand, je vas perdre moitié et plus; tandis que si je le place d'une autre façon, je dois peut-être y gagner.

J'ai donné des détails que je crois propres à intéresser les âmes sensibles: j'attends des offres; mais je préviens que je n'accepterai en paiement que de l'or ou des billets de banque, et qu'il seroit inutile de venir me présenter des montres guillochées ou des colliers de perles, des bracelets ou des boucles d'oreilles, comme je l'ai mainte fois vu faire en pareille occasion.

Je suis pressé, embarrassé, voici le jour des étrennes, et je prévois, je crains, hélas! que le prix de ma céleste couche n'aille, au lieu de me libérer, se fondre en bonbons, en hochets, en polichinelles et en confitures!

*Edouard S**.*

ŒUVRES COMPLÈTES DE MADAME LA BARONNE DE STAËL, CONTENANT UN GRAND NOMBRE DE MORCEAUX INÉDITS ET DES ADDITIONS IMPORTANTES FAITES PAR L'AUTEUR A QUELQUES-UNS DES OUVRAGES QUI ONT PARU DE SON VIVANT; *Edition publiée par les soins de M. le baron de Staël son fils, précédée d'une Notice sur les écrits et le ca-*

ractère de Madame de Staël, par Madame Necker de Saussure, 18 vol. in-8°. (1).

PREMIER ARTICLE.

Madame Necker de Saussure, amie et proche parente de Mme de Staël, présume qu'on se défiera d'un portrait tracé par l'amitié. « Assurément, dit-elle, je ne voudrois pas nuire, mais je n'ai pas l'intention de flater. J'ai été, il est vrai, sous le charme. Le rôle de juge impassible ne sauroit être le mien : mais ma tendre prévention n'a pourtant pas été aveugle.... Quiconque a vu Mme de Staël d'assez près pour la peindre, a dû nécessairement l'aimer.... Son attrait étoit irrésistible ; elle étonnoit d'abord, mais bientôt elle captivoit. Le genre de force qui peut déplaire n'étoit point le sien, et elle offroit un séduisant mélange d'énergie dans les impressions et de flexibilité dans le caractère. Il y avoit en elle tant de vérité, tant d'amour, tant de grandeur ; la flamme divine étoit si ardente dans son âme, si lumineuse dans son esprit, qu'on croyoit obéir à ses plus nobles penchans en s'attachant à elle ; on la contemploit comme un spectacle unique par son intérêt, par son effet entraînant et dramatique. Le génie et la femme étoient unis intimement en elle ; si l'un dominoit par son ascendant, l'autre sembloit s'assujétir par sa susceptibilité de souffrance, et la plus vive admiration n'étoit jamais envers elle sans mélange de tendre pitié. Son talent la pénétroit de toutes parts ; il étinceloit dans ses yeux, il coloroit ses moindres paroles, il donnoit à sa bonté, à sa pitié une éloquence pathétique et victorieuse. ».

Mme Necker fit faire de fortes études à sa fille et ne lui défendit point d'écouter des conversations au-dessus de la portée de son âge. « Des facultés intellectuelles très-prononcées, dit Mme Necker de Saussure, prirent par ce moyen un accroissement prodigieux.... Mademoiselle Necker étoit un enfant plein de gaîté, de vivacité, de franchise. Son teint étoit un peu brun, mais animé, et ses grands yeux noirs brilloient déjà d'esprit et

---

(1) Prix : 6 francs, et, port franc, 7 francs 50 centimes le volume. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17, et même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers ; et à Londres, 30 Soho-Square.

La première livraison, composée de 4 volumes, vient de paroître.

de bonté.... Elle répondoit à tout avec aisance et avec grâce. Les hommes les plus marquans par leur esprit étoient ceux qui s'attachoient davantage à la faire parler.... Dès sa plus tendre jeunesse elle a composé ; elle écrivoit des portraits, des éloges. Elle a fait à quinze ans des extraits de l'esprit des lois avec des réflexions. L'abbé Raynal vouloit l'engager à écrire pour son grand ouvrage, un morceau sur la révocation de l'édit de Nantes ».

Mme Necker de Saussure cherche Mme de Staël dans tous ses écrits, et fait ensuite un examen général de son talent. « Elle n'a point, dit-elle, de vaine subtilité et ne force point ses lecteurs à discerner l'imperceptible, mais tout grandit entre ses mains.... Souvent un aperçu très-lumineux et plus important que l'objet traité, interrompt un discours léger par son ton et sa matière ; plus souvent encore une discussion abstraite est ranimée par un trait inattendu, et la femme aimable vient chasser le philosophe. »

Mme Necker de Saussure, passant à la vie domestique et sociale de Mme de Staël, dit : « Assez de gens sont portés à croire que chez une femme aussi célèbre, l'amour-propre devoit être en première ligne. Mais s'il en eût été ainsi, sa destinée eût été plus heureuse, car ses succès pouvoient suffire à un bonheur fondé sur la vanité. Il faut avoir vu Mme de Staël dévorée par ses peines, il faut l'avoir vu étrangère à sa gloire, et prête mille fois à sacrifier le fruit de ses travaux aux objets de ses affections, pour rester certain que l'être aimant étoit en elle au centre, et que sa véritable vie étoit celle du cœur.... Jamais elle n'a pu rompre avec personne, jamais elle n'a pu cesser d'aimer. Elle étoit indulgente par sa nature, et aussi par un effet de sa supériorité ; elle voyoit toutes choses de haut, et après un premier moment, souvent bien douloureux, elle ne s'étonnoit d'aucune imperfection. »

Pour donner une idée de la manière dont Mme de Staël sentoit les peines des autres, Mme Necker de Saussure rapporte un trait qui la concerne. « Dans l'année 1816, dit-elle, l'âme encore ébranlée par le plus affreux malheur, la perte d'une fille angélique, j'étais à Nice avec mon autre fille, fort malade elle-même. Il survint une crise violente dans son état ; et durant ces heures décisives, ce que j'éprouvai fut si cruel, que ne voulant pas épouvanter ma famille par mes lettres, il n'y avoit que Mme de Staël au monde à qui j'osasse ouvrir mon cœur. Elle ne me répondit point sur ce sujet, et notre correspondance ordinaire ayant continué, je crus que ma lettre s'étoit

perdue, et je n'y avois nul regret; car je craignois, même après avoir été rassurée, que la réponse ne renouvelât mon émotion. Quelques mois après, je fus entièrement confirmée dans cette idée. Nous nous étions déjà revues plusieurs fois sans qu'elle m'eût parlé de ma lettre, quand un jour à Coppet, comme nous causions depuis long-temps ensemble, elle cesse tout-à-coup de me répondre : je la regarde, et la voyant pâle et troublée. *Qu'avez-vous?* lui dis-je avec effroi ; *c'est*, reprit-elle, *que je n'ai jamais pu vous écrire.... vous dire....* Elle hésitoit tellement qu'il m'étoit impossible de la comprendre. *Votre lettre*, s'écria-t-elle enfin, *n'en parlons plus, n'en parlons jamais....* Et elle sortit de la chambre tout en larmes. »

Il étoit désagréable à Mme de Staël qu'on eût peur d'elle. La gaîté, dit Mme Necker de Saussure, étoit son moyen de communication avec tous. Elle établissoit l'égalité par une douce moquerie dont elle ne demandait pas mieux que de devenir l'objet ; elle avouoit qu'après ses amis, ce qui lui avoit le plus manqué dans les pays étangers, c'étoient des gens qui entendissent la plaisanterie.... Elle ne faisoit aucun cas des calembourgs, cependant elle en a dit quelquefois avec sa promptitude ordinaire. Dans une dispute sur la traite des nègres, avec une grande dame de France, celle-ci lui dit : *Eh quoi, Madame, vous vous intéressez donc beaucoup au comte de Limonade et au marquis de Marmelade?* — *Pourquoi pas autant qu'au duc de Bouillon?* répondit-elle. »

ALMANACH DES SPECTACLES, *par K. Y. Z., troisième année* (1).

Le premier chapitre est consacré aux théâtres étrangers ; le second, aux théâtres des départemens ; le troisième traite de l'Opéra ; le quatrième, du théâtre Français : c'est celui qui a le plus d'étendue.

Après avoir parlé, dans chaque chapitre, de tous les *acteurs* en bien ou en mal, l'auteur passe en revue le *Répertoire ;* vient ensuite la *Chronique*.

Le chapitre du Vaudeville et celui des Variétés offrent de

(1) Un volume in-18. Prix : broché, 4 francs ; cartonné, avec étui, 5 francs 50 centimes ; relié en maroquin, 9 francs ; avec paysage, 17 francs. A Paris, chez Louis Janet, rue St-Jacques, n°. 59.

forts jolis couplets. Dans celui que nous allons citer, M. Toussaint dit :

AIR : *Voulant par ses Œuvres complètes.*

La circonstance dans le monde
Me réussit depuis trente ans :
Sur elle mon espoir se fonde,
Comme celui de tant de gens ;
Et je réponds quand on me tance,
Pour avoir l'esprit trop léger :
La circonstance a beau changer,
C'est toujours une circonstance.

Douze gravures ornent ce Recueil ; on y trouve six portraits d'actrices en pied et cinq portraits d'acteurs. Parmi les actrices, on distingue Mlles Clotilde, Volnais, More et Délia. Les portraits d'acteurs les mieux dessinés, sont ceux de Baptiste et d'Henri. Toutes ces gravures sont en taille-douce ; elles ont été imprimées sur de très-beau papier, et coloriées avec soin. Le texte sort des presses de M. Richomme. Le tirage entier a été fait sur papier vélin.

ANNONCE.

A ZULMÉ, ROMANCE PAR M. LEPELLETIER Sre. DULARY ; *mise en musique avec accompagnement de piano ou harpe*, par M. *Félix Dupierge*, *artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique*. Prix : 1 franc 50 centimes, à Paris, chez Corbeaux, éditeur et marchand de musique, rue Dauphine, à la Lyre-d'Or, n. 28.

MODES.

Les chapeaux de satin, brodés en point de tulle et soie plate, ont le plus grand succès. D'abord on n'avoit brodé que la passe ; il y a maintenant sur le dessus de la forme une couronne en broderie ; on en porte en blanc et en rose ; la broderie est toujours de la couleur du chapeau.

Nous avons vu plusieurs chapeaux *à la Sicilienne*, en ve-

lours noir plein ; les uns étoient bordés d'une tresse d'or, les autres d'un cordonnet formé de grains d'acier : au lieu de coudre la pièce quarrée qui forme fichu, et dont les pointes sont ornées de glands, quelques modistes la drapent et l'assujettissent avec une longue épingle dont la tête s'appareille aux tresses, c'est-à-dire, est d'or ou d'acier.

On a remarqué, plusieurs jours de suite, aux grands théâtres, que la coëffure dominante étoit une toque de velours noir plein, à bandeau, surmonté d'une draperie à plis creux, en biais.

Quelques modistes font des chapeaux parés en crêpe rose ; d'autres, des chapeaux à passe en velours plein, couleur cerise.

Il n'a encore paru que deux ou trois chapeaux ornés de plumes à jour. De larges feuilles dont toutes les fibres seroient à découvert, peuvent donner l'idée de ces plumes découpées.

C'est la largeur qui distingue les nouvelles coëffures en cheveux, ou plutôt en étoffe et cheveux ; la plupart sont peu elevées.

Les witzchouras neufs n'ont point de pélerine ; la garniture du bas prend naissance aux genoux. Comme l'année dernière, c'est le chinchilla, ou gris volant, qui l'emporte sur la martre.

Deux changemens sont assez notables dans le costume des hommes : la taille haute, comme à l'ordinaire, est un peu plus large, et le collet moins étroit. Il faut ajouter qu'aux boutons cannelés et pointus, succèdent des boutons bombés, des boules coupées par la moitié.

On porte beaucoup de gilets noirs, avec un dessous en reps ponceau, ou gros vert, quelquefois amaranthe.

M. Labruyer, tailleur, ne demeure plus dans la galerie Delorme, mais rue Saint-Honoré, au coin de cette galerie.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1863.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

(1863.)

Chapeau d'étoffe grunit, orné de plumes d'autruche. Redingote de gros de Naples, avec une large bande de satin du haut en bas, garnie de torsades et olives.

N°. 69. (Vingt-troisième Année.) 15 Décembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On vient de restaurer les fontaines de Paris, et l'on a rétabli leurs anciennes inscriptions latines. Une jolie dame, qui ne sait pas le latin, comparoit ces fontaines aux vases des pharmaciens remplis de drogues dont le nom est inintelligible. Elle avoit raison. Plusieurs dames veulent adresser à l'Institut une réclamation sur ce vieil abus. En effet, les deux vers suivans ne seroient-ils pas aussi bien placés sur la fontaine de *la Charité* que les vers latins dont ils sont la traduction ?

Cette eau, qui se répand pour tant de malheureux,
Te dit : répands ainsi tes largesses pour eux.

C'est à tort que l'on reproche aux comédiens d'être exigeans et intéressés. Lors de la représentation à bénéfice, qui fut donnée à l'Opéra, en faveur de D...., cet artiste envoya à Mme *** une loge pour elle et sa famille. Les billets étoient plus que doublés, et Mme *** insista beaucoup pour ne pas priver son camarade d'une somme assez considérable ; elle fut forcée de céder ; mais le lendemain de la représentation, elle lui écrivit ce billet :

Mon cher camarade,

J'ai trouvé dans la loge que vous avez eu la bonté de m'offrir, un *cachet à musique*, auquel il est possible que vous attachiez quelque prix. Je m'empresse de vous le renvoyer ; comme c'est vous qui m'avez donné la main, et que mon mari

ne porte aucun bijou de cette espèce, il vous appartient certainement ; dans tous les cas, ne voulant point m'en charger, je vous prie de le garder jusqu'à ce qu'on le réclame.

Votre dévoué camarade ***.

LE CHOIX D'UNE ÉPOUSE.

« .... Alcinoüs donne des ordres à ses serviteurs, ils » s'empressent d'obéir : les uns sortent le char, les autres » conduisent les mules et les mettent sous le joug. La jeune » vierge arrive du palais, en portant les riches habits qu'elle » arrange elle-même sur le char. Sa mère dépose dans une » corbeille des alimens de tout espèce, verse le vin dans » une outre, et quand sa fille est montée, elle lui donne une » fiole d'or pour se parfumer après le bain avec ses com- » pagnes. Nausicaa saisit alors le fouet et les rênes, et » frappe les mules qui partent avec un grand bruit, traînant » à-la-fois et les vêtemens et la princesse : elle n'est point » seule, à ses côtés sont les femmes destinées à la ser- » vir. »

Voilà les mœurs que j'aime et je suis Grec jusques dans le bout des ongles. Montrez-moi une fille de bonne maison qui sache ainsi à propos faire le métier de blanchisseuse, et vîte je l'adore et l'épouse : car Nausicaa s'en va droit au fleuve laver les vêtemens de ses frères, d'après les conseils de Minerve.

En vain aujourd'hui la sagesse conseilleroit à nos Parisiennes de faire quelque chose d'utile, elles n'en tiendroient compte ; elles ne lisent guères les poëmes d'Homère, et quand elles y jettent les yeux, c'est pour en rire à chaque page. Cette princesse qui fait la lessive est selon elles d'un exemple funeste, et quand on la leur offre pour modèle, elles crient à l'inconvenance et au mauvais goût.

Hélas ! croyez-moi, il y a pourtant plus d'une beauté qui en secret fait son savonnage, et qui pour paroître brillante à quelque bal, blanchit elle-même et repasse ses dentelles et ses falbalas. Mais pendant qu'elle se livre à ces occupations, sa porte est hermétiquement close et ses meilleures amies frappent ou sonnent en vain. On cache l'état où l'on se voit reduite, et le lendemain on fait mille mensonges pour colorer sa résistance et son mystère.

Quant à la fiole d'or, on l'a transformée en flacon de cristal et l'on se parfume dans son bain à *trois francs* comme

autrefois les filles des rois dans le courant du fleuve où elles alloient se baigner par troupes.

La femme d'Alcinoüs, la vénérable Arété filoit du matin au soir de la laine couleur de pourpre, dans ses appartemens intérieurs. Elle faisoit elle-même le lit de son auguste époux et veilloit avec soin à tous les détails du ménage. Cela n'empêchoit pas qu'elle ne fût bénie de ses sujets et qu'elle ne contribuât merveilleusement au bonheur des Phéaciens dont elle étoit reine.

Je ne m'écrie pas cependant : *ô que ne suis-je né dans ces siècles !* Si j'avois vu le jour à cette époque antique, il y auroit longtemps que j'en aurois perdu le souvenir. Ce sont plutôt les antiques usages que je voudrois qui se fussent perpétués jusqu'à nous. Mais quelle différence ! et seulement qu'il y a loin de nos idées d'aujourd'hui à celles que l'on avoit il y a trente ans. Les femmes les plus huppées, les dames du plus haut parage présidoient à tout le service de la maison. N'ai-je pas vu des femmes très-opulentes compter le linge ? et les servantes n'étoient-elles pas toujours réveillées par la petite clochette pour faire, avant l'aube, la soupe aux vendangeurs ou aux moissonneurs, suivant le temps et la saison ?

Où trouver maintenant une épouse de ce tempérament ? rien que la pensée d'une cuisine et du coup-d'œil à y porter révolte nos petites-maîtresses, trouble leurs sens et leur donne des attaques de nerfs. Il faut avoir une femme-de-charge qui les pille, une femme-de-chambre qui flatte leurs caprices : sans doute ces femmes, je ne les refuserai point à celle qui unira son sort au mien, mais que, du moins, elle les surveille, qu'elle les conduise et ne se laisse pas au contraire diriger et trahir par elles.

Je ne suis pas exigeant pour la fortune. Douze ou quinze mille livres de rentes me suffiront. J'en ai autant, à peu-près, et avec cela et de l'économie, nous pourrons vivre honorablement. Mais si par malheur, malgré mes précautions je tombe sur une femme sans ordre, sur une femme qui paye ses domestiques avec ses robes et ses spencers; sur une imprudente qui veuille avoir sa loge à toutes les premières représentations, loge aux *premières* et quelquefois à deux théâtres, vous concevez que je serai ruiné en dix ans, si ce n'est plus vîte encore, à moins qu'on ne m'apporte donc en dot un revenu égal au capital auquel je borne d'abord mes prétentions.

Quelle que soit la richesse qu'on possède, on en voit bientôt la fin quand on en use sans règle et sans mesure. Il n'y a que l'eau des Danaïdes qui ne s'épuise point. Mais l'or ne pousse pas comme le bled quand on le sème, et quels sont les ennuis de deux époux qui, après avoir été dans l'opulence, tombent avec l'âge dans la détresse et le mépris !

Puisse le ciel me soustraire à un pareil destin et me faire rencontrer de par le monde une compagne de l'étoffe et du caractère de cette bonne Nausicaa !

***

FLEUR D'ESPÉRANCE.

Toi, du printems aimable messagère,
O Marguerite! objet de mes amours!
J'aime à te voir, sur la molle fougère,
Me présager la saison des beaux jours.
Ton seul aspect, au bord d'une onde pure,
Quand l'univers semble se ranimer,
Dit à l'oiseau : j'annonce la verdure;
Dit à l'amant : voici l'heure d'aimer.

Timide fleur, emblême d'innocence,
J'aime l'éclat de ta blanche couleur;
Sur le gazon tu nous peins l'espérance;
Quand je te vois, amour entre en mon cœur.
Zéphir léger, que folle ardeur agite,
Aime la rose et la quitte soudain;
Mais la constance auprès de Marguerite,
Plaisir d'abord, est bientôt un lien.

Sincère ardeur doit embellir ta vie.
Ah! tous les deux, goûtons ce vrai bonheur!
S'il est bien doux de chérir noble amie,
Il est plus doux de parler à son cœur!
Sois toujours bonne, et plus encor modeste;
Sans les vertus, que fait-on des appas?
Quand amour passe, au moins l'estime reste;
Si meurt l'estime, amour n'y survit pas.

Baron DE LAMOTHE LANGON.

Cette romance est tirée de l'HOMMAGE AUX DAMES, volume in-18 de 156 pages, orné des gravures suivantes : *les*

Joueuses de Cartes, d'après John Burnet; — *Vue d'un Parc*, d'après Wouvermans; — *les Amours*, d'après l'Albane; — *les Joueurs de Dames*, d'après John Burnet; — *l'Oiseau privé*, d'après John Burnet; — *le Joueur de Guimbarde*, d'après David Wilke. Prix: broché, 4 francs; cartonné avec étui, 5 francs 50 centimes; relié en maroquin, 9 francs; avec paysage sur la couverture, 17 francs. A Paris, chez Louis Janet, successeur de son père, rue St-Jacques, n°. 59.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MADAME LA BARONNE DE STAEL, CONTENANT UN GRAND NOMBRE DE MORCEAUX INÉDITS ET DES ADDITIONS IMPORTANTES FAITES PAR L'AUTEUR A QUELQUES-UNS DES OUVRAGES QUI ONT PARU DE SON VIVANT; *Edition publiée par les soins de M. le baron de Staël son fils, précédée d'une Notice sur les écrits et le caractère de Madame de Staël, par Madame Necker de Saussure*, 18 vol. in-8°. (1).

SECOND ARTICLE.

Sans cesse les amis de Mme. Staël avoient le tort de la détourner de ses occupations. Cependant Mme. Necker assure qu'ils étoient toujours bien venus auprès d'elle. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit contracté l'habitude de prendre en gaîté les interruptions. « Elle retrouvoit à volonté, dit Mme. Necker de Saussure, le cours et le mouvement de ses idées. »

Dans sa jeunesse, Mme. de Staël ne pouvoit supporter la solitude; et pendant une grande partie de sa vie, elle redouta extrêmement l'ennui. « Il ne lui suffisoit pas, dit Mme. Necker de Saussure, qu'on fût spirituel, il falloit qu'on fût animé, et peut-être les gens d'esprit qui ne se mettent nullement en frais pour la société lui donnoient-ils un peu plus d'humeur que les hommes médiocres.... Un bon mot, une histoire comique, étoient pour elle un petit bienfait dont elle parloit avec effusion; et à chaque nouveau survenant, elle vouloit qu'on répétât les traits qui l'avoient divertie. Le piquant, l'originalité, l'imagination, voilà ce qui lui plaisoit avant tout; voilà ce qui

(1) Prix: 6 francs, et, port franc, 7 francs 50 centimes le volume. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17, et même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers; et à Londres, 30 Soho-Square.

La première livraison, composée de 4 volumes, vient de paroître.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

donnoit de l'élan à son esprit et des aîles à son génie. *Ma fille a besoin d'un premier mot*, disoit M. Necker, et peut-être avoit-il raison; mais ce premier mot eût été nul ou absurde pour tout autre. C'étoit le panier près de la feuille d'acanthe, qui a fait inventer le chapiteau corinthien; c'étoit la muraille inegalement noircie par l'humidité qui fournissoit des sujets de tableau à un grand peintre. »

Mme. de Staël consacroit la matinée aux affaires, c'est-à-dire au soin de sa fortune et à l'étude, et le soir, à la société ou à sa correspondance. Mme. Necker de Saussure dit, qu'il y avoit un grand ordre dans l'administration de sa maison et de ses biens. Les dépenses superflues lui déplaisoient. « On voulut un jour lui faire honte de ce que sa chambre à Coppet n'étoit pas plafonnée, et de ce qu'on y voyoit les poutres. *Voit-on les poutres?* dit-elle; *je n'y avois jamais pris garde. Permettez que cette année, où il y a tant de misérables, je ne me passe que les fantaisies dont je m'aperçois.* »

A mesure que Mme. de Staël avançoit en âge, elle savoit mieux jouir des beautés de la nature et de l'exercice de la pensée. Elle disoit à son fils, en l'excitant à l'étude : *lorsqu'il n'y a pas de malheurs extraordinaires, je ne sens aucune peine jusqu'à cinq heures après midi, que finit pour moi le moment du travail.*

Les lettres de Mme. de Staël à M. Necker ont été brûlées pour la plupart; « et jamais peut-être, dit Mme. Necker de Saussure, on ne verra rien de pareil.... Dans le cours d'une vie agitée, elle a pu causer quelques inquiétudes à son père; mais que de plaisirs ne lui a-t-elle pas donnés! que de grâces n'a-t-elle pas déployées dans cette sainte intimité! que d'abandon! que de dévouement! que d'amour! Il y avoit de tout en elle pour lui, goût involontaire, confiance filiale la plus aveugle, sollicitude en quelque sorte maternelle, personnalité même, âpre égoïsme dans l'association à ses intérêts et à sa gloire. Elle ne croyoit pas matériellement pouvoir exister sans son père. Incertaine et irrésolue dans les petites choses, elle avoit besoin de lui à tout instant, elle le consultoit sur chaque détail, sur sa dépense, sur sa parure, sur ses arrangemens domestiques, sur le gouvernement de ses enfans; et dans la persuasion où elle étoit que l'esprit sert à tout, elle vouloit qu'il lût les romans qui paroissoient, pour les comparer avec les siens. Dans une de ses lettres, elle plaisante elle même d'une pareille commission donnée à un homme d'état. »

La circonstance de la vie de Mme. de Staël qui a excité le plus

d'étonnement, a été son second mariage. Voici comment Mme. Necker de Saussure le raconte. « Un jeune homme bien né, inspiroit beaucoup d'intérêt dans Genève par ce qu'on racontoit de son brillant courage, et par le contraste de son âge avec sa démarche chancelante, sa pâleur et l'état de foiblesse auquel il étoit réduit. Des blessures reçues en Espagne, des blessures dont les dernières suites ont été funestes, l'avoient mis aux portes de la mort, et il étoit resté malade et souffrant. Deux mots de pitié adressés par Mme. de Staël à cet infortuné, produisirent sur lui un effet prodigieux ; sa tête et son cœur s'enflammèrent. De son côté Mme. de Staël étoit excessivement malheureuse et lasse de malheur ; son âme pleine de ressort tendoit à se relever, et ne demandoit qu'une espérance. Lors donc qu'un nouveau jour vint à luire pour elle, le rêve de toute sa vie, l'amour dans le mariage, lui sembla pouvoir se réaliser. On sait ce qu'une telle union étoit à ses yeux. Cette plaisanterie d'elle qu'on a citée : *je forcerais ma fille à faire un mariage d'inclination ;* cette plaisanterie renfermoit une opinion sérieuse. Jamais la pensée de former elle-même de pareils nœuds, ne lui avoit été complètement étrangère..... Faut-il dire que Mme. de Staël ne doit pas en tous points servir d'exemple ?.... Toutefois il est certain que cette union l'a rendue heureuse. Elle avoit bien jugé M. Rocca. »

A côté du portrait moral, il n'est aucun lecteur qui ne soit flatté de voir une belle gravure au burin : en confiant à M. Muller le portrait peint par M. Gérard, MM. Treuttel et Wurtz l'ont obtenue. Le public doit aussi leur savoir gré d'avoir employé les presses de M. Crapelet : l'édition des *Œuvres complettes de Madame de Staël* est belle et très-correcte. Nous trouvons pour les éditeurs un autre motif d'éloge, dans le tirage séparé qu'ils ont fait faire de la *Notice sur le caractère et les œuvres de Madame de Staël*, en faveur des personnes qui ne seroient pas assez riches pour acheter 19 volumes.

Cette notice qui forme un volume de près de 400 pages, coûte 5 francs, et sur papier vélin, 10 francs.

MODES.

Il y a presque autant de chapeaux à passe, à fond bombé qu'à fond plat : rien sur cette passe, pour l'ordinaire, si ce n'est le large rebord ; mais, sur le devant de la forme, on met presque toujours des garnitures en étoffe, ou en

plumes. L'étoffe chenillée sert toujours à faire des rebords : elle imite, par son éclat, des tubes de jais, lorsqu'elle est de la première qualité.

Dans les promenades, environ un tiers des chapeaux est noir : quant à ceux de couleur, il seroit difficile de dire laquelle des couleurs : caroline, reséda, olive, ou massaka, domine.

La forme des chapeaux à demi-parés (voyez la Gravure 1864) n'a pas changé ; mais il faut observer que, noirs, ils ont aujourd'hui le bord plat, tandis que, blancs ou couleur de rose, ils sont, pardevant et parderrière, abaissés comme ci-devant.

Au bal donné par l'ambassadeur d'Espagne, les toques étoient blanches, lamées et, presque toutes, ornées de deux esprits, l'un droit, l'autre oblique. Grand nombre de coëffures, à ce même bal, étoient en perles et cheveux : les cheveux du derrière relevés en mèches lisses et réunis en nœud. Quelques coëffures à deux guirlandes de roses blanches, tubéreuses ou jasmin, entremêlés de jacintes et de lilas : l'une de ces guirlandes formoit bandeau ; l'autre étoit placée autour du nœud de cheveux. Plusieurs coëffures en gaze bouillonnée, et agraffée avec des perles, avoient pour ornement une touffe de sept à huit marabouts. Sur le front les cheveux étaient plus séparés que de coutume, et formoient un amas considérable de boucles. Les coëffeurs, pour ne pas sacrifier les longs cheveux en trop grande quantité, crêpent, comme jadis, ceux du devant, afin d'en augmenter le volume.

La gravure du numéro prochain, représentera un costume de bal. Comme l'année dernière, nous donnerons des coëffures de l'invention de M. Hyppolite jeune, coëffeur de S. A. R. Mme. la duchesse de Berri ; elles seront précédées de celles de MM. Plaisir, coëffeur, rue de Richelieu, n°. 108 ; Guillaume, coëffeur, boulevart Italien, n.° 27 ; et Albin, coëffeur, rue Saint-Honoré, n°. 352.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1864 et 1865.

Le 20, paroîtront les Gravures de *Meubles* 491 et 492.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUGLUSE.

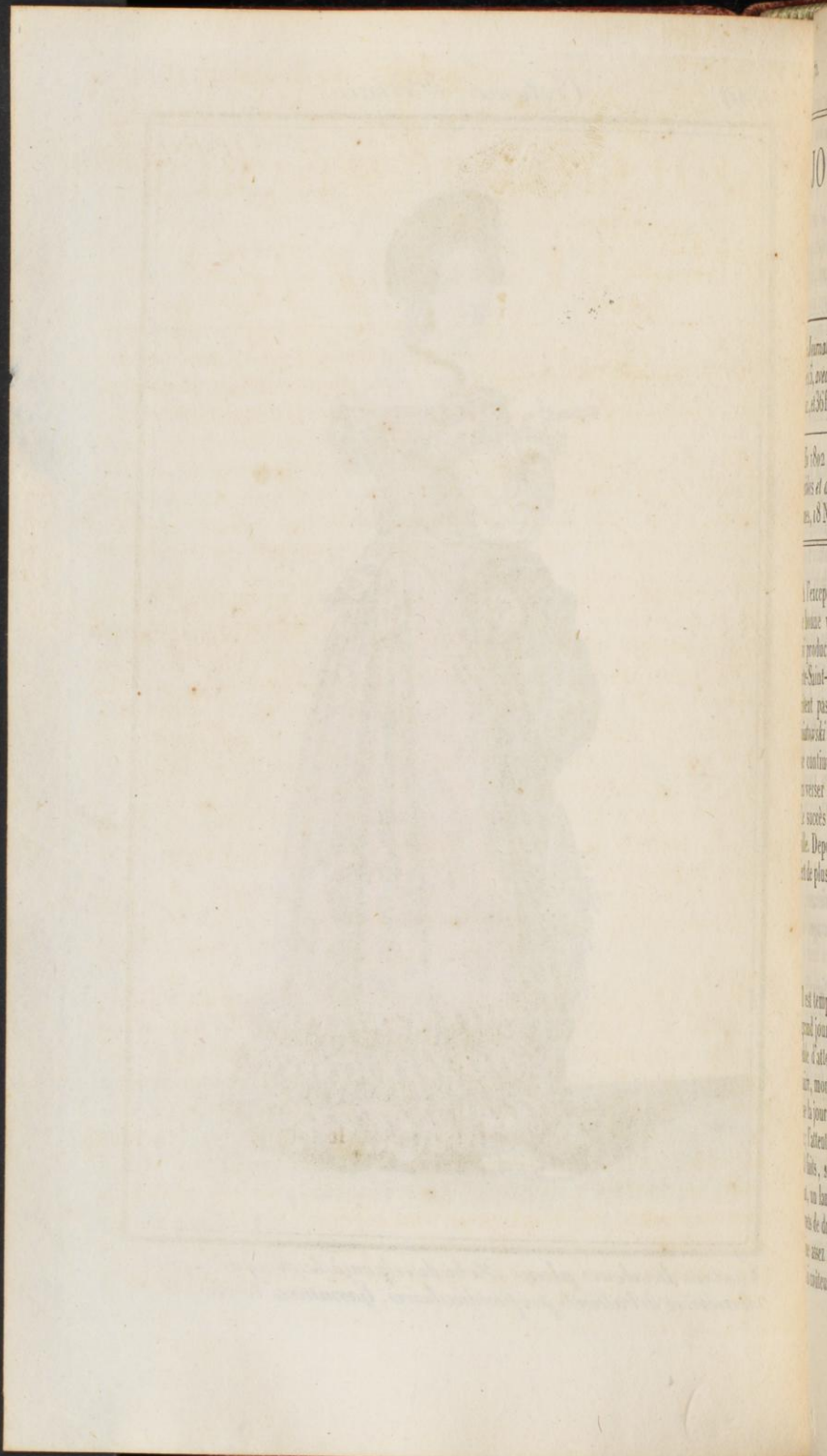
(1864.)

Chapeau de velours simulé, orné de pivoines. Cornette de tulle. Redingote de gros de Naples avec liserés et ceinture de satin. Brodéquins de gros de Naples.

(1865.)

Turban de velours plein. Robe de crépon, à la sévigné, agrafée derrière et à baleines perpendiculaires. Garnitures bordées en satin.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



N°. 70. (Vingt-troisième Année.) 20 Décembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroit, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

A l'exception des Variétés, les théâtres des boulevards ont une bonne veine, et jamais le mois de décembre n'avoit été aussi productif pour eux. La foule se porte au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour voir les *Petites Danaïdes*, qui ne méritent pas moins que leurs aînées d'exciter la curiosité. *Poniatowski* a aussi ses admirateurs au Cirque. *Le Bouton de Rose* continue à être en faveur à la Gaîté. Et *Calas* fait toujours verser des torrens de larmes à l'Ambigu.

Le succès de la *Somnambule* se soutient également au Vaudeville. Depuis la *Visite à Bedlam*, ce théâtre n'avoit rien offert de plus piquant.

*

IL EST TEMPS.

Il est temps de commencer ses courses et de faire ses achats ; le grand jour approche, je le vois ; car ma vieille bonne redouble d'attentions, mon portier est moins brusque qu'à l'ordinaire, mon barbier me rase sans m'écorcher, et ma femme passe la journée entière avec moi sans me faire mettre en colère ; l'attente des étrennes opère sur les caractères les plus mal faits, son charme accoutumé ; chacun prend un visage riant, un langage poli, et si tous les journaux étoient roulés en cornets de dragées, nous pourrions espérer de passer une semaine assez tranquille ; elle seroit même agréable si elle n'étoit pas si coûteuse ; n'est-ce pas un plaisir en effet de s'entendre

dire par sa femme, après 15 ans de mariage, qu'on est aimé comme le premier jour? Par son neveu, qu'on est encore frais et dispos? Par sa nièce qu'on est le meilleur des oncles? Et par ses amis, qu'on est le plus généreux des hommes? N'est-ce pas une grande satisfaction que d'embrasser une quantité de bons parens et de jolies parentes, dont on soupçonneroit à peine l'existence sans cette époque solennelle? Pour ma part, j'aime beaucoup le jour de l'an, il règne alors dans Paris un mouvement, une agitation, qui contraste admirablement, à mes yeux, avec la monotonie habituelle de la saison; les rues sont pleines de monde, les boutiques les plus mesquines prennent un certain air d'élégance, et la ville toute entière ne semble renfermer que des citoyens riches et contens.

Comme j'ai passé dernièrement devant un magasin où l'on *faisoit queue* pour être servi, j'ai pris de bonne heure mes précautions; suivi de deux porteurs, j'ai parcouru les boulevards, le passage du Panorama, la rue Vivienne, le Palais-Royal, la rue Saint-Honoré, et j'ai entassé sur leurs crochets ce que j'ai cru propre à satisfaire les petits et les grands enfans de ma connoissance. Je n'ose croire, que malgré mes soins ils seront tous contens de leur lot, mais ils ne pourront s'en prendre qu'au hasard, car c'est lui qui distribuera les parts. L'année dernière, je me suis fait deux ennemis irréconciliables pour avoir offert des dragées à une dame que je croyais jeune, et de la crême de gérofle à un Monsieur que je croyois vieux; je ne retomberai pas dans la même faute; je partagerai mes étrennes:

1°. En sucreries, qui sont de rigueur;

2°. En verroteries, ou si l'on veut en cristaux, qui plaisent presque autant aux Parisiens qu'aux sauvages de la mer du Sud;

3°. En menus bijoux, qui sont tellement perfectionnés, que bientôt il faudra consulter M. Haüy, pour distinguer un peigne de 30 francs, d'un peigne de dix mille écus;

4°. En modes et nouveautés, délices d'un sexe frivole;

5°. En liqueurs, en pâtés, et en dindes truffées, objets chéris par les esprits profonds.

Les billets de ma loterie seront tirés du sac par une main enfantine; le sort fera le reste; il pourra bien arriver qu'un chapeau de Mme. Mure tombe en partage à un grave docteur; mais l'ordre se rétablira au moyen des échanges. Mes parens et amis sont bien prévenus; mais je dois encore leur dire, que

comme certaines gens que nous connoissons, je ne donne pas un *pois* pour recevoir une *fève*.

****

Il y a long-tems que les planches d'ardoise sont en usage dans les écoles; mais, pour en former des portefeuilles, il falloit soumettre cette matière à des travaux qui en rendissent l'usage commode. C'est ce qu'a fait avec succès Mme Le Comte Dubroca, marchande papetière, rue de la Michaudière, n°. 10. Outre un assortiment de douze dimensions d'ardoises, on trouve chez elle des *carnets* de tout format, à deux ou plusieurs planches, ainsi que des *livres de composition* pour les dessinateurs et les maîtres de musique. Elle a, en outre, fait encadrer des *tablettes de toilette* et des *ardoises de billard*.

On fabrique à force, dans ce moment, des bonbons *à la Galatée*, et des *Pigmalions* en chocolat.

Beaucoup de dames portent des *sacs* que l'on nomme *à la Jeanne d'Arc;* ils sont en velours blanc, semé de pointes d'acier, et se vendent chez M. Renaud, rue Bourg-l'Abbé, n°. 38, au premier.

LES FEMMES ET LES FLEURS.

L'almanach qui porte ce titre, offre douze vases, dont chacun contient trois fleurs : douze colonnes leur servent de support; elles sont ornées d'emblêmes, qui se rapportent au genre d'illustration des femmes inscrites sur les colonnes, à la date de leur mort, alternativement avec des plantes, qui fleurissent dans le mois.

Collé sur carton, avec une bordure en papier glacé, cet almanach se vend 1 franc, et 1 franc 50 centimes avec une dentelle en or sur la bordure; à Paris, chez Alphonse Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MADAME LA BARONNE DE STAEL, CONTENANT UN GRAND NOMBRE DE MORCEAUX INÉDITS ET DES ADDITIONS IMPORTANTES FAITES PAR L'AUTEUR A QUELQUES-UNS DES OUVRAGES QUI ONT PARU DE SON VIVANT; *Edition publiée par les soins de M. le baron de*

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Staël son fils, précédée d'une Notice sur les écrits et le caractère de Madame de Staël, par Madame Necker de Saussure, 18 vol. in-8°. (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Outre la *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, par Madame Necker de Saussure, le premier volume contient les *Lettres* de Madame de Staël *sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau*. Cet ouvrage fut composé en 1788; Madame de Staël n'avoit alors que dix-huit ans, et vivoit au milieu d'une société brillante : l'esprit de conversation a communiqué de la clarté, de la brièveté, du trait et de l'éclat à son style.

Dans l'*influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, qui porte la date de 1796, et qui se trouve dans un des volumes suivans, tout porte l'empreinte des méditations solitaires. « O femmes ! s'écrie l'auteur, vous, les victimes du temple où l'on vous dit adorées, écoutez-moi. La nature et la société ont deshérité la moitié de l'espèce humaine; force, courage, génie, indépendance, tout appartient aux hommes, et s'ils environnent d'hommages les années de notre jeunesse, c'est pour se donner l'amusement de renverser un trône; c'est comme on permet aux enfans de commander, certains qu'ils ne peuvent forcer d'obéir..... L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un épisode dans celle des hommes..... Une sorte de trouble sans fin, sans but, sans repos, s'empare de l'existence des femmes lorsque leur guide les a trahies, et pendant ce temps les hommes commandent les armées, dirigent les empires, et se rappellent à peine le nom de celles dont ils ont fait la destinée..... Selon l'opinion d'un monde injuste, les loix de la moralité même semblent suspendues dans les rapports des hommes avec les femmes; ils peuvent passer pour bons, et leur avoir causé la plus affreuse douleur qu'il soit donné à l'être mortel de produire dans l'âme d'un autre; ils peuvent passer pour vrais et les avoir trompées. »

(1) Prix : 6 francs, et, port franc, 7 francs 50 centimes le volume. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17, et même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers; et à Londres, 30 Soho-Square.

La première livraison, composée de 4 volumes, vient de paroître.

Mme. de Staël convient qu'il est des hommes dont l'énergie n'a point effacé la sensibilité, des hommes qui ne peuvent supporter la pensée du malheur d'un autre, et qui mettent l'honneur aussi dans la bonté, ce qui ne l'empêche pas de conclure qu'à peine la moitié de la vie pouvant être intéressée par l'amour, les femmes, après l'époque des passions doivent s'applaudir de s'être écartées de leur route. « Qui pourroit, dit-elle, comparer le calme qui suit le sacrifice, et le regret des espérances trompées ? »

Dans un des chapitres *de la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, ouvrage qui remplit tout un volume, Mme. de Staël parle des femmes qui cultivent les lettres. « Les hommes, dit-elle, peuvent toujours cacher leur amour-propre et le désir qu'ils ont d'être applaudis sous l'apparence ou la réalité de passions plus fortes et plus nobles ; mais quand les femmes écrivent, comme on leur suppose en général pour premier motif le désir de montrer de l'esprit, le public leur accorde difficilement son suffrage. Il sent qu'elles ne peuvent s'en passer, et cette idée fait naître en lui la tentation de le refuser.... La gloire même peut être reprochée à une femme, parce qu'il y a contraste entre la gloire et sa destinée naturelle. L'austère vertu condamne jusqu'à la célébrité de ce qui est bien en soi, comme portant une sorte d'atteinte à la perfection de la modestie..... Un homme peut, même dans ses ouvrages, réfuter les calomnies dont il est devenu l'objet ; mais pour les femmes, se défendre est un désavantage de plus ; se justifier, un bruit nouveau. »

PARTERRE DE FLORE (1).

Cet ouvrage est le complément de la GUIRLANDE DE FLORE ; et l'auteur a travaillé sur le même plan que *M. Charles Malo.*

Parmi les plantes qu'il a fait graver, on distingue le *dahlia*, qui nous vient du Mexique, et dont les fleurs, variées à l'infini, sont deux fois plus grandes que celles de la reine marguerite. Dans le chapitre de la pivoine, l'auteur

(1) Un volume in-18 de 176 pages, imprimé sur papier vélin, avec 12 gravures coloriées. Prix : broché, 6 francs ; cartonné à la Bradel, en papier de couleur, 8 francs ; relié en maroquin, étui idem, 12 fr. ; idem avec arabesques, sujet ou paysage au milieu, 18 francs ; à Paris, chez Louis Janet, rue St-Jacques, n° 59.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

dit avoir vu dans le jardin de M. Noisette, à Paris, des *pivoines en arbre*, dont le prix varioit depuis quinze cents francs jusqu'à cent louis. Aucune particularité curieuse n'a été omise.

L'auteur donne l'origine de chaque plante, décrit ses variétés, ses propriétés; indique le genre de culture, l'époque de la floraison; fait connoître les emblèmes, les traits d'histoire, et cite souvent de fort jolis vers.

Voici ceux que la tubéreuse inspira à Mlle. de Scudéry:

Des bords de l'Orient je suis originaire;
L'astre brillant du jour se peut dire mon père.
Le printemps ne m'est rien; je ne le connois pas;
Et ce n'est point à lui que je dois mes appas.
Je l'appelle, en raillant, le père des fleurettes,
Du fragile muguet, des simples violettes,
Et de cent autres fleurs qui naissent tour-à-tour,
Mais de qui les beautés durent à peine un jour.
Voyez-moi seulement: ma fraîcheur est exquise,
J'ai le teint très-uni, ma taille est fort bien prise,
Des roses et des lis j'ai le brillant éclat,
Et du plus beau jasmin le lustre délicat;
Je surpasse, en odeur, et la jonquille et l'ambre,
Et le plus grand des Rois me souffre dans sa chambre.

Ce dernier vers fait allusion à la passion de Louis XIV pour les tubéreuses.

M. Bessa, qui a peint les cartons destinés à servir de modèles au graveur, est au dessus de nos éloges; mais nous féliciterons ce dernier artiste d'avoir toujours réglé ses travaux sur la destination des planches. Point de couleurs fausses, parce que nulle part les traits de la gravure n'ont été un obstacle à la pureté de l'enluminure.

BOUTS-RIMÉS

Proposés le 15 *novembre.*

Joindre à santé robuste humeur franche et . . *joyeuse*;
Ne mériter jamais le renom d'un . . . . . *vaurien*;
Eviter des méchans la rencontre . . . . . *fâcheuse*;
Savoir se contenter d'un médiocre . . . . . *bien*,
Pour calmer un ami que l'injustice . . . . . *irrite*
Prodiguer soins, conseils, secours, n'épargner *rien*;
N'aimer, époux constant, que sa chère . . . . *petite*:
N'est-ce pas le bonheur? du moins voilà le . . *mien*.

F. A. P.....,
Sous-chef aux Postes de Paris.

Menez-vous une vie agréable et . . . . . *joyeuse*,
Vous êtes traité de . . . . * . . . *vaurien*;
Du monde on peut braver l'opinion . . . . *fâcheuse*,
Quand on sait qu'on se conduit . . *bien*.
La calomnie envain s'. . . . . *irrite*,
Sur moi ses traits ne feront jamais . . . *rien*.
Ma fortune est un peu . . . . . *petite*,
Mais je ne mange que le . . . . . *mien*.

J. B. Delcros, *du Puy*.

BOUTADE.

A vingt ans, la vie est . . . *joyeuse*;
On se pique d'être . . . . . *vaurien*;
Vient l'expérience . . . . . *fâcheuse*;
On trouve tout un peu moins *bien*.
Plus tard, le moindre abus . *irrite*,
Le cœur est blessé par un . . *rien*;
La philosophie est . . . . . *petite*.....
Voilà votre sort, et le . . . *mien*.

ANNONCES.

Le Départ, *romance par M. Henri Simon*; musique avec accompagnement de piano ou harpe, par *J. J. Dreuilh*. Prix: 1 franc 50 centimes; à Paris, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28.

Le Sourire, *romance par M.....*; musique de *J. J. de Momigny*. Prix: 1 franc 50 centimes; à Paris, au magasin de musique et d'instrumens de l'auteur, boulevart Poissonnière, n°. 20.

MODES.

Les modistes ont, ces jours derniers, vendu beaucoup de toques blanches pour le spectacle de la cour. La plupart de ces toques avoient un bandeau large, surmonté d'une torsade d'étoffe. Le devant des autres toques consistoit en un diadême de plis creux formé avec de l'étoffe: sur le côté figuroit, pour l'ordinaire une touffe de marabouts montés en oiseau de paradis.

Parmi les coëffures qui sont sorties de la main des coëf-

fleurs, on a remarqué celle qui étoit ornée de groseilles d'argent montées en touffes. Plusieurs rangs de diamans, légèrement espacés, passoient sur le front, et venoient attacher les barbes qui font partie du costume des Dames présentées.

Une autre coëffure offroit un heureux mêlange de plumes blanches, de cheveux et d'épis en diamans.

Une troisième coëffure étoit composée de tulle ponceau, dentelé en or, de cheveux et de perles d'or.

De toutes les coëffures en diamans, celle qui a le plus fixé l'attention, étoit ornée de papillons en diamans, posés au-dessus du front, sur le sommet de la tête, et sur le côté; il y avoit en outre deux larges bandeaux de diamans, et par derrière, un beau peigne en forme d'équerre.

Nous avons vu chez M. Kreisler, rue Neuve des Petits Champs, en face de la rue d'Antin, plusieurs robes de bal, aussi riches qu'élégantes. Au bas d'une de ces robes, qui étoit de tulle, trois rangs de bouffans de satin bleu de ciel, en cœur, étoient entourés de coquilles de crêpe bleu, bordées de chenille bleue.

Une autre robe de tulle étoit garnie de trois volans sur le bord desquels étoient fixées de petites coquilles de crêpe rose. Pour servir de tête au premier volant, c'étoit une double rangée de coquilles posées en biais. Les entredeux se composoient aussi d'une double rangée de coquilles.

Lorsque nous avons parlé du bal donné le 6 décembre par l'embassadeur d'Espagne, nous n'avons pu, faute d'espace, faire mention d'une coëffure de blonde blanche, élégamment drapée entre de légères nattes de cheveux, et fixée par intervalles avec des agrafes de diamans.

Dans la même réunion, une coëffure en velours noir, enrichie de diamans et d'épis, étoit ornée d'un oiseau de paradis.

Enfin, à ce même bal, sur des cheveux d'un noir de jais, étoient posées de petites marguerites blanches, qui formoient bandeau, en alternant avec des touffes de diamans: sur le sommet de la coëffure figuroit une aigrette de diamans.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1866.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUGLUSE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

(1866)

Coeffure en gaze lamée, Camélia et Cheveux, éxécutée par M.r Plaisir. Corsage de velours. Robe de crêpe. Plisse de satin.

N°. 71. (Vingt-troisième Année.) 25 Décembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

TIMBRE ROYAL 5c. SEINE

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures: *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On fait la moue à celui qui demande; on sourit à celui qui donne. Tel est un proverbe persan qui semble fait pour la circonstance, et que j'inscrirois en lettres d'un pied de hauteur, au-dessus de ma boutique, si j'étois marchand.

C'est lorsque Cérès semble exilée de la terre, que nos élégantes aiment à se parer de ses dons; on a remarqué dans les dernières réunions de la cour et chez les ambassadeurs, que les coëffures les plus distinguées se composoient d'épis en diamans, ou en argent.

Il est également du bon ton de porter dans les bals, des guirlandes et des bouquets de côté, de la couleur de la robe.

Nous avons vu au théâtre, et même quelquefois à la ville, des coins de bas brodés à paillettes; aujourd'hui des dames qui ont la prétention de faire remarquer leurs *pas*, ou leurs *pieds*, lorsqu'elles dansent, ont adopté une mode analogue; elles mettent des souliers sur lesquels on a brodé en paillettes, des boucles, dites *à la batelière.*

Il y a toujours eu dans les salons de M. Alphonse Giroux, rue du Coq-St-Honoré, n.° 7, une grande quantité de nou-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

veautés, à l'approche du jour de l'an ; mais les objets n'étoient point classés comme dans l'exposition actuelle. Une salle a été affectée à chaque genre d'industrie ; nous en avons compté neuf.

Parmi les ouvrages en cartonnage, l'on distingue le *polymorphoscope*, instrument à l'aide duquel on peut se voir sous plusieurs formes ; et l'*écran du trèfle* qui, sur chaque feuille de la plante dont il porte le nom, présente une devise. On peut arranger de soixante manières les trois devises, par le moyen de trois viroles qui se trouvent derrière l'écran.

La *Promenade Parisienne*, gravure oblongue, qui se déroule comme un store, et dont l'étui a la forme d'un obélisque, donne une idée juste des boulevarts, depuis la porte St.-Antoine jusqu'à la Magdeleine. Dans l'orient, ce sont encore des rouleaux qui composent les bibliothèques ; chez nous, il en étoit de même dans le moyen âge ; et d'un mot latin, qui signifie *rouler*, vient notre mot *volume*.

Les *poupées* ont été comprises dans les spéculations de M. Giroux ; elles ont trente pouces de hauteur, et offrent aux personnes qui veulent imiter un costume de présentation ou de bal, l'avantage d'être habillées de manière que chaque partie du vêtement puisse se détacher ; elles coûtent 60 francs.

Dans la salle des gravures, la nouveauté qui nous a fait le plus de plaisir, est le *Carnaval de Venise*. Par amitié pour M. Giroux, un peintre très-habile a dessiné les principales scènes de ce tableau mouvant. Rien de plus gracieux que la paysanne coquette Walsant avec Pierrot.

Les instrumens propres à faire des *expériences de physique amusante*, ne se trouvoient que chez des particuliers ; M. Giroux en a fait faire une grande quantité ; et nous ne croyons pas qu'il ait à se plaindre de s'être attaché à une mauvaise branche d'industrie.

Revenons au polymorphoscope : une dame peut s'y voir en Piémontaise, en Écossaise, en Cauchoise, en grisette de Paris ; et la grisette, en habit de cour et en grand costume de bal.

OLYMPIE.

Corneille avoit échoué dans le sujet d'*Œdipe* : Voltaire, jeune encore, le traita de nouveau et son audace fut couronnée du succès.

Voltaire à son tour fit naufrage avec son *Olympie*. Un

téméraire ose rentrer dans la même lice, se lancer sur la même mer : souhaitons que le ciel le seconde et le favorise !

Nous avons vu (en attendant) la *répétition générale* de cet opéra. Il y avoit autant de monde que l'on peut espérer d'en voir à la première représentation. Les voitures encombroient toutes les rues adjacentes, et c'étoit vraiment toutes les élégantes et tous les petits-maîtres de Paris *en déshabillé*.

Rien n'est plus drôle que ces dernières répétitions où tout est mis à découvert à l'exception des costumes. Les acteurs sont en habit de bal bourgeois, les actrices sont en fourrures, toujours coquettes, mais en robe de ville, et les danseuses pirouettent en tenant leur queue et leur schall.

Dans les entr'actes les pripcipaux sujets, assis sur l'avant-scène, font la conversation d'un air dégagé. Ils sont là comme dans leur salon, et le public qui ce jour-là ne paye pas, a la permission d'applaudir, mais non point celle de siffler !

Seulement, dans les endroits trop foibles, il y a des murmures sourds, et des signes désapprobateurs, qui quoique comprimés et étouffés, n'en avertissent pas moins suffisamment les auteurs de ce qu'ils ont à attendre et à craindre, des retranchemens ou des aditions qu'il leur faut bien vîte opérer.

Dans *Olympie*, certain éléphant joue un rôle obligé. A la répétition, on n'en voyoit que le squelette, la carcasse. Il n'étoit pas non plus *en costume*. On appercevoit à travers les barreaux et les cercles les hommes qui font les quatre jambes, et l'on ne pouvoit s'empêcher de rire de pitié, à l'aspect décharné de ces hochets et de ces machines avec lesquels on amuse ces bons spectateurs entassés.

On a déployé dans cet ouvrage une pompe tout-à-fait asiatique. Il y a eu près de cent cinquante répétitions ! Acteurs, actrices, danseurs, danseuses, machinistes, musiciens, toute la troupe étoit sur les dents, et pourtant elle alloit toujours ! Il faut que les habitués de ce théâtre lui sachent bien gré de ce courage. Se fait-on une idée de ce qu'il faut de patience pour redire sérieusement cent cinquante fois de suite des vers d'opéra ! sans compter le nombre de fois qu'il a fallu les lire pour les apprendre par cœur, puis les écrire, les copier, etc. etc. C'est vraiment un rude métier !

J'avois avec moi deux dames fort alertes ; mais dans la foule et pendant que je faisois avancer mon cabriolet, elles ont disparu comme des ombres, et je ne les ai plus retrouvées. Ces

un accident assez commun, mais je déclare pourtant que jamais jusqu'a ce jour rien de pareil ne m'étoit arrivé : voilà ce que c'est que de vieillir ; on apprend de tristes choses.

EDMOND **.

Nous avons déjà parlé du COSTUMOMÈTRE et du LONGIMÈTRE, *instrumens régulateurs pour le tracé des vêtemens.* Le but de M. Christian Beck, qui en est l'inventeur, étoit alors de faire savoir au public qu'il y avoit, pour les tailleurs, d'autres guides que le coup-d'œil et l'habitude. Il a reçu beaucoup de lettres, quantité de tailleurs sont allés chez lui, et des propositions lui ont été faites. Mais l'un et l'autre instrument étant susceptible d'être calqué, M. Beck ne pouvoit, sans préjudice, traiter partiellement de sa découverte.

On souscrit, moyennant cent vingt-cinq francs, chez M. Batardy, notaire, rue de la Chaussée-d'Antin, n°. 5, ou chez l'inventeur, rue de Richelieu, n°. 35.

Le Costumomètre et le Longimètre seront, par ordre d'inscription, délivrés aux souscripteurs, dès que le nombre s'élèvera à deux cents.

Si, dans l'espace de trois mois, à partir du premier janvier 1820, le nombre étoit moindre, l'argent seroit rendu aux souscripteurs qui ne voudroient pas attendre que la souscription fut complète.

Il faut affranchir les paquets et les lettres.

L'ÉLOGE ET LA CENSURE.

Du fruit de son travail voulant juger l'effet,
Un peintre, à l'œil public, l'expose et le soumet.
Artistes, connoisseurs accourent, examinent;
Et malheureusement, de concert, tous opinent
Que l'ouvrage présente un ensemble imparfait,
Et que, sur les beautés, les défauts prédominent.
L'amour-propre du peintre, à part soi, résistoit :
Il trouvoit, comme on croit, les jugemens sévères,
Et se disoit, tout bas, que messieurs ses confrères
Parfois légèrement prononçoient un arrêt;
Mais il survient un sot, tel qu'il s'en trouve au monde,
Causant, tant bien que mal, quelques termes de l'art,
Et sur un faux savoir prononçant au hazard,

Mais surtout bien tranchant dans leur sotte faconde.
Celui-ci, tout d'abord, extasié, surpris,
Parle de l'ordonnance, et puis du coloris,
Trouve tout admirable, et proclame, à la ronde,
Que les arts n'ont jamais rien produit de plus beau.
« Voici l'arrêt de mort porté sur mon tableau,
» Dit le peintre affligé; dès ce soir je l'efface :
» De lutter plus longtems, je n'aurai pas le front;
» L'avis des connoisseurs préparoit sa disgrace;
» Le suffrage d'un sot est son dernier affront. »
Artistes! écrivains! des traits de la censure
Ne redoutez pas trop l'utile austérité;
Redoutez bien plutôt l'éloge sans mesure :
L'une blesse l'orgueil; l'autre, la vérité;
L'une sert d'aiguillon; l'autre est presque une injure.

DE LA CHABAUSSIÈRE.

Cette heureuse imitation de *Gellert* se trouve dans l'ALMANACH DES DEMOISELLES, POUR L'ANNÉE 1820 (1).

Une autre pièce qui prouve l'excellent goût de l'éditeur, est l'idylle de Mme la princesse de Salm, intitulée: *le Bon Fils*. Mme Joliveau a fourni une fable au même recueil; Mme Desbordes, plusieurs romances; Mlle Martelet, une romance. A côté de l'ingénieuse *Réponse à une promesse de mariage*, par le chevalier Vigée, se trouve *la main de Fanchette*, par M. Durouceray. *Le Verre d'eau sucrée*, par M. Brès; *la Perle sans tache*, par M. Théaulon, enrichissent encore cet ouvrage, qui, de plus, contient trois pièces de M. de Talairat; deux fables de M. de Stassart, et où figurent les noms de MM. Béranger, Bouilly, Desprez, Vieillard et Vitalis.

Ce volume a été imprimé sur papier vélin par P. Didot l'aîné; il est orné de six gravures: trois représentent des paysages d'un bon choix; deux, des intérieurs de fermes anglaises; et la sixième, *l'Innocence*, d'après le tableau de Mérimée. Une jeune fille, pleine de grâces et de beauté, s'amuse à cueillir des fleurs; tout-à-coup un serpent montre sa tête au travers d'un rosier. L'innocence, qui ne suppose jamais qu'il

(1) Un volume in-18 de 148 pages. Prix: 4 francs, broché; cartonné, avec étui, 5 francs 50 centimes; relié en maroquin, 9 francs; avec paysage sur la couverture, 17 francs; à Paris, chez Louis Janet, rue St.-Jacques, n°. 59.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

existe des méchans, loin d'être effrayée à sa vue, lui présente à manger : la confiance de cette jeune fille semble adoucir ce serpent, qui ne songe qu'à profiter de sa bonté.

ÉNIGME.

Si je n'ai jamais de figure,
J'ai ma forme, dieu merci,
Qui, couvrant ta coiffure,
Ombrage ton sourcil.
Si, dans la rue,
A ton ami,
D'un air poli,
Tu dis bonjour, c'est moi qui le salue.

L'AGE D'OR.

Dans le langage allégorique de l'antiquité, c'étoit la première des quatre saisons ; les Perses et les Romains célébroient la naissance du dieu Soleil au solstice d'hiver, le 25 décembre. Le même jour, les Egyptiens célébroient la naissance d'Horus et les couches d'Isis. En effet, c'est à cette époque que la force et la chaleur du soleil semblent renaître, et que les jours commencent à croître.

M. Eloi Johanneau, qui vient de traduire en vers français la *quatrième églogue de Virgile*, explique d'une manière claire l'allégorie des quatre âges, empruntée par le prince des poëtes latins à la sybille de Cumes. A la suite de l'églogue, M. Eloi Johanneau a placé la traduction d'un hymne au Soleil qu'il a imité de l'antique. Cet hymne a cinq strophes ; voici la seconde :

Enfant divin, tu viens de naître ;
Nouveau dieu, tu vas tout changer :
Les longues nuits vont disparoître ;
Les jours s'embellir, s'allonger.

Avec toi renaît l'espérance ;
L'abondance avec toi renaît ;
Une nouvelle ère commence ;
Au nouvel an, nouveau bienfait.

Cette petite brochure est la clef de la mythologie. Cinq pages de notes se trouvent à la suite des deux pièces de vers. Prix : 75 centimes, et, port franc, 80 centimes ; à Paris, chez Alexandre Johanneau, libraire, rue du Coq St-Honoré, n° 8. On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin, quelques autres sur papiers grand raisin de diverses couleurs.

ANNONCES.

CHANSONNIER FRANÇAIS, ou ETRENNES AUX DAMES. Un volume in-18 de 252 pages, précédé d'une gravure allégorique. Prix : 1 franc 50 centimes, et, port franc, 2 francs ; à Paris, chez Caillot, libraire, rue St-André des Arcs, n° 57.

A la même adresse se trouve le CHANSONNIER DES DEMOISELLES, rédigé, comme le *Chansonnier Français*, par des convives du *Caveau Moderne* et des *Soupers de Momus*.

Ce second volume est orné d'une gravure représentant *Jeanne d'Arc ;* il coûte 1 franc, et 1 franc 25 centimes, port franc.

MODES.

Il n'est pas d'usage de doubler le satin avec du velours ; cependant nous avons vu, dans un bon magasin, un chapeau de satin blanc, doublé avec du velours couleur amaranthe, orné de liserés amaranthe et d'une douzaine d'œillets de poipe, faits avec du velours amaranthe. Dans le même magasin, se trouvoient plusieurs chapeaux couleur de rose, dont la garniture consistoit en marabouts pareils ; il y avoit un rebord de marabouts sur la passe, et un bouquet de marabouts sur le devant de la forme.

Réséda est la couleur de beaucoup de robes de mérinos ;

on les fait toutes à taille basse. Pour le bal, la mode des tailles basses n'est pas générale.

Les enfans ont de petites tuniques en mérinos par dessus des pantalons pareils. Le pantalon et la tunique sont ornés, par le bas, de trois rangs de ruban de velours, ou d'une large bande de chinchilla.

Tandis que la plupart des dames quittent leur pélerine de poil, on en voit quelques autres faire faire des palatines, qui descendent jusqu'aux genoux, et qui, par derrière, forment pélerine. Il y en a aussi qui portent des bottines dites *polonaises*, en étoffe de soie, ou en maroquin de couleur, fourrées en pluche, ou garnies d'astracan, avec des brandebourgs de soie. Ces bottines se trouvent chez F. Michiels, cordonnier pour dames, bréveté de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, boulevart des Italiens, n° 26, vis-à-vis les Bains Chinois.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1867.

Les gravures de la suite de *Meubles et objets de goût*, qui ont été envoyées, le 20 décembre, aux souscripteurs, formoient la dernière livraison de l'année 1819. Dans cette souscription, ont été compris quatre lits, douze draperies de croisée, deux canapés, quatre fauteuils, deux chaises garnies, deux secrétaires, une commode, un bonheur du jour, une toilette d'homme, un vide-poche, et six voitures.

La souscription, pour l'année 1820, sera, comme pour les années précédentes, de 10 francs 50 centimes, port franc, et de 11 francs pour l'étranger. On ne peut souscrire qu'à la date de janvier.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1867.)

Coeffure inventée et exécutée par Mlle. Plaisir. Corsage de satin, à la Ninon, lacé par derrière. Robe de tulle, garnie en rouleaux de satin.

N°. 72. (Vingt-troisième Année.) 31 Décembre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures,* (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

Point de bonbons sans sucre est un axiôme d'office.

Avant la découverte de l'Amérique, le sucre se tiroit de l'Orient par la voie d'Alexandrie, et nous étoit ensuite apporté par les Italiens, mais en trop petite quantité pour que l'on en fît des bonbons.

Ce furent les Italiens qui les premiers imitèrent les fruits avec des pâtes sucrées.

Notre pain d'épice a conservé les formes que l'on donna en France aux premières sucreries; elles représentoient des lions, des cerfs, etc.

Le plus ancien confiseur qui ait moulé des fruits en sucre, à Paris, se nommoit Travers : Duval et Berthellemot furent ses successeurs immédiats.

Aujourd'hui on parle de M. Auger, Marché St-Honoré, n° 33, pour les mûres et les châtaignes; de M. Pommerel, rue Montesquieu, n° 5, pour les grappes de raisin; de M. Genessaux, rue du Bac, n° 31, pour les chouxfleurs; de M. Laurent, carré de la Porte St-Martin, pour les pommes de terre, et de M. Terrier, rue St-Honoré, n° 254, pour les omelettes et les œufs sur le plat. Leurs bonbons en tablette sont curieux à cause de l'enveloppe. Cette année, l'on remarque le bonbon *à la Galatée;* l'année dernière, c'étoient les bonbons *au Kaléidoscope;* la précedente, les bonbons *aux Montagnes*, les bonbons *aux Braves*, etc. etc.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

On a fait l'histoire par les monumens, par les médailles, l'histoire en vaudevilles, etc. Pourquoi ne feroit-on pas l'histoire par les bonbons ? Eux aussi, marquent les époques; ils les gravent dans la mémoire des jeunes et des vieux, des grands et des petits. Messieurs les historiens ne sont pas toujours aussi habiles.

M. Guillot, passage Feydeau, n° 5, vient de faire imprimer un catalogue d'*objets de fantaisie :* presque tous sont à l'usage des dames.

On y voit d'abord des valises à ouvrage; des paniers en maroquin, d'autres en ébène; des pelotes et des boëtes à aiguilles; des charivaris pour parure de col; des étuis de cartes de visite; des flacons de col, et des flacons à lorgnette; des portefeuilles à serrure et à portrait caché, etc. etc.

M. Guillot est aussi fort bien assorti en écrans. Ceux qui se déroulent, et qu'on appelle *Panoramas*, représentent, les uns, des marines; les autres, les saisons; d'autres, des scènes de fantasmagorie.

Une couronne de fleurs, qui n'est ni tissue dans l'étoffe, ni brodée, ni imprimée, ni peinte, se voit, depuis quelques jours, sur des sacs de velours plein. Le dépôt de cette étoffe est chez M. Grattepain-Bizet, au coin des rues St-Severin et du Petit-Pont, n° 26.

Fanny, invitée à un dîner de Jour de l'An, ne vouloit pas absolument y aller, sous le prétexte qu'elle avoit des maux de dents, des maux d'estomac, des maux de nerfs, des maux de toutes sortes. Mais son père qui la dorlotte, et qui connoît le fond des choses, sortit un moment, et revint suivi d'une demoiselle de magasin qui apportoit un spencer rose, garni de cygne, et d'un goût charmant. Fanny l'essaya, le trouva fait à ravir, consentit à aller au dîner de famille, et prouva bien qu'avec de certains procédés, il n'y a point, pour les jeunes et belles personnes, de maux vraiment incurables.

Nous recommandons aux amateurs de musique trois romances de M. Gilbert-Rouget, avec accompagnement de piano, qui viennent de paroître chez Paccini, boulevart des Italiens, n° 11. Elles se vendent séparément 1 franc 50 centimes.

La peur et le caprice font inventer parfois de singuliers remèdes. J'entrois hier chez une petite-maîtresse qu'on m'avoit dit être légèrement indisposée ; je voulois savoir d'elle-même des nouvelles de sa santé. Elle avoit les pieds dans un bain d'une couleur qui me fit croire d'abord que c'étoit de la moutarde ; mais quelle fut ma surprise d'apprendre que c'étoit un bain de chocolat !

Je riois un peu de ce *régime* ; mais un jeune homme en pantalon collant entra dans ce moment, et applaudit *de toute son âme* à cette merveilleuse invention, soutenant que cela en effet devoit ranimer les forces, rétablir l'équilibre des humeurs, chasser les idées funestes, fortifier pour les bals qui se préparent, etc. etc.

Pendant l'année 1818, les théâtres avoient donné 150 pièces nouvelles ; nous n'en avons eu que 134 en 1819.

La *Somnambule*.... Ce n'est pas de celle du Vaudeville que nous voulons parler : c'est d'une jeune mère, tendre et jolie, qui dernièrement, en donnant le sein à son bel enfant durant la nuit, s'est un moment endormie, et tout-à-coup, ayant rêvé qu'elle laissoit tomber son nourrisson par terre, s'est réveillée en s'écriant : il est mort ! il est mort !

On accourt, la femme de chambre saute de son lit, le mari passe son carrick et apparoît effrayé, la grand'maman pleure en arrivant sans trop savoir de quoi il s'agit. On trouve la *nourrice* tremblante, et c'est tout ce qu'on a pu faire que de la dissuader d'une chose qui, quoique toute imaginaire, lui a fait une si vive impression.

Ces craintes viennent d'une trop grande contention d'esprit, de soins trop assidus, trop minutieux, et d'une vie trop sédentaire. Il faut aux jeunes femmes des distractions ; il faut un peu de dissipation, surtout aux nourrices, et nous sommes bien aises d'avoir cet exemple à citer pour donner une leçon à messieurs les maris. Nous espérons que ces dames ne nous en sauront pas mauvais gré.

LA GUIRLANDE DES DAMES POUR L'ANNÉE 1820 (1).

Le mot *Dames* figure sur le titre de beaucoup d'alma-

(1) Un volume in-18 de 151 pages, imprimé par Eberhart, sur papier vélin. Prix : 5 fr., et, port franc, 6 fr.. A Paris, chez Marcilly, rue St-Jacques, n° 21.

nachs, parce qu'ils ont été composés pour les dames; celui-ci leur appartient plus particulièrement, parce que toutes les pièces qu'il renferme, sont leur ouvrage.

L'éditeur a admis des pièces légères de tous les genres : les auteurs qui lui en ont fourni le plus grand nombre, sont : Mmes. Babois, de Bourdic-Viot, Dufrénoy, de Genlis, d'Haupoult, d'Houdetot, Joliveau, de Mandelot, de Montanclos, et de Salm.

Parmi les auteurs anciens, on distingue Marguerite de Navarre, Mlle. Des Roches de Poitiers, et Mme. De la Suze.

Mlle. Des Roches écrivoit à la fin du 16me. siècle; voici des stances qui feroient honneur à un poëte moderne.

LE SOMMEIL ET LA MORT.

Rien n'est plus différent que le somme et la mort,
Combien qu'ils soient issus de même parentage,
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage:
De l'un on veut l'effet, de l'autre on craint l'effort.

Le sommeil respirant mille petits zéphirs,
Caresse doucement le dormeur en sa couche;
Et la mort, ternissant une vermeille bouche,
Etouffe pour jamais ses gracieux soupirs.

Ne m'abandonne point, ô bienheureux sommeil!
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière
De ma mère et de moi; fais que la nuit entière
Ne nous paroisse longue au retour du soleil.

Qu'ainsi soit pour jamais le silence sacré,
Fidèle avant coureur de ta douce présence;
Qu'ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance,
Qu'ainsi les beaux pavots fleurissent à ton gré.

Au commencement du volume on trouve six gravures, et à la fin dix airs notés.

ÉTRENNES AUX DAMES, POUR L'ANNÉE 1820 (1).

Voici un recueil tout en prose; il contient un choix d'anec-

(1) Un volume in-18 de 176 pages, imprimé par Eberhart, sur papier vélin. Prix : 5 francs, et, port franc, 6 fr. A Paris, chez Marcilly, rue St-Jacques, n° 21.

dotes historiques et de nouvelles ; la décence n'y est jamais blessée, et l'auteur n'a point perdu son titre de vue.

Les gravures, qui sont au nombre de six, se rapportent toutes à des sujets traités dans le livre.

Les anecdotes sont écossaises, péruviennes, canadiennes, algériennes, prussiennes ; en un mot, ce recueil est très-varié.

LES AVANTAGES DE LA TIMIDITÉ.

Chanson.

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Doux attribut de la beauté,
Aimable sœur de l'innocence,
Sur les cœurs, ô timidité !
Tu ne connois pas ta puissance ;
En toi les grâces, la pudeur
Ont une amie inséparable ;
Serois-tu, pour moi, sans faveur,
Près du sexe le plus aimable ?

Ah ! rien n'égale nos concerts,
Quand une voix douce et timide
S'unit aux instrumens divers
Qui flattent mon oreille avide.
J'admire ces accords charmans ;
Cette voix m'en paroît plus belle :
Je trouve, en répétant ses chants,
Ma mémoire toujours fidelle.

Aperçoit-on vive rougeur
Sur le front de fille jolie ?
Chacun se dit : « C'est une fleur
« Qui doit bientôt être cueillie. »
OEil baissé, timide maintien,
Daphné ! voilà ton éloquence ;
Que la timidité sied bien
A Vénus dans l'adolescence !

DURONCERAY.

Cette chanson, que nous regrettons de ne pouvoir imprimer à l'entier, se trouve dans les ETRENNES LYRIQUES

dédiées aux Dames; recueil de chansons inédites de MM. Armand-Gouffé, Béranger, Bouilly, Brazier, Campenon, Coupart, Darlois, Désaugiers, Francis, feu Philipon de la Madelaine, Raboteau, Rougemont, Théaulon, etc.

Prix : 1 franc 80 centimes; à Paris, chez Louis Janet, rue St-Jacques, n° 59.

LE LANGAGE DES FLEURS, *par Madame Charlotte de Latour* (1).

Un dictionnaire du langage des fleurs eût été insuffisant; Mme. de Latour l'a fait précéder de quelques principes. » L'amour et l'amitié, dit-elle, doivent y joindre leurs découvertes; ces sentimens les plus doux de la nature peuvent seuls perfectionner ce qu'eux seuls ont inventé. »

Les fleurs, dans l'ouvrage de Mme. de Latour sont distribuées suivant l'ordre des saisons. Le premier chapitre est celui du printems; il se compose de 24 articles; l'ouvrage entier en contient 87.

Mme. de Latour termine ainsi l'article de la *Primevère* : « Pauvre fille, tu les connoîtras, ces plaisirs toujours mêlés d'amertume et de pleurs, le retour de la primevère te les annonce aujourd'hui, mais cette fleur te dit aussi que l'heureux temps de l'enfance ne peut plus revenir pour toi. Hélas! dans quelques années elle reviendra te dire encore que l'amour et la jeunesse ont fui sans retour. »

Mme. de Latour a fait un heureux emploi de plusieurs anecdotes; nous en trouvons une dans l'article du *Jasmin blanc*, symbole de l'amabilité. « On raconte, dit-elle, qu'avant d'arriver en France, le jasmin séjourna en Italie : un duc de Toscane en fut le premier possesseur; mais il défendit à son jardinier d'en donner une seule tige, une seule fleur. Le jardinier auroit été fidèle s'il n'avoit connu l'amour; mais, le jour de la fête de sa maîtresse, il lui présenta un bouquet; et, pour rendre ce bouquet plus précieux, il l'orna d'une branche de jasmin. La jeune fille, pour conserver la fraîcheur de cette fleur étrangère, la mit dans la terre fraîche; la branche resta verte toute l'année, et, le printems suivant,

(1) Un volume in-18 de 299 pages, imprimé par Fain, sur papier vélin, et orné de 15 gravures. Prix : 6 francs; figures coloriées, 12 fr. A Paris, chez Audot, libraire, rue des Mathurins St-Jacques, n° 18. Pour le port par la poste, 75 centimes de plus.

on la vit croître et se couvrir de fleurs. La jeune fille avoit reçu des leçons de son amant; elle cultiva son jasmin; il se multiplia sous ses mains habiles. Elle étoit pauvre, son amant n'étoit pas riche : une mère prévoyante refusoit d'unir leur misère; mais l'amour venoit de faire un miracle pour eux, la jeune fille sut en profiter : elle vendit ses jasmins, et les vendit si bien, qu'elle amassa un petit trésor, dont elle enrichit son amant. Les filles de la Toscane, pour conserver le souvenir de cette aventure, portent toutes, le jour de leurs noces, un bouquet de jasmin; et elles ont un proverbe qui dit, qu'une fille, digne de porter ce bouquet, est assez riche pour faire la fortune de son mari. »

Mme. de Latour, après avoir passé en revue tous les peuples qui ont tiré des emblêmes des fleurs, parle du temps où, chez nous, la couleur de la cotte d'armes et celle de l'écharpe avoient une signification; et elle emprunte à un livre gothique la description d'un habit moral pour un homme et pour une dame. Voici celui de la dame : « Et, tout premièrement, dame ou damoiselle doit avoir ses pantoufles de couleur noire, qui dénote simplicité; la cotte de damas blanc, qui démontre l'honnêteté; et la pièce de devant soi de couleur cramoisi, qui sera appelée la pièce de bonnes pensées ardentes envers Dieu. Enfin, la robe pour une grande dame, doit être de drap d'or, qui représente beau maintien. »

Mme. de Latour se demande si jamais la mode osera présenter à nos belles des habits qui les environneroient de vertus sévères.

Les arbustes et les plantes que Mme. de Latour a fait peindre, sont : le saule pleureur, la primevère, l'aubépine, la valériane, le muguet, le chèvre-feuille, la giroflée rouge, le jasmin blanc, la tubéreuse, la reine-marguerite, le réseda, l'héliotrope, l'œillet rouge, la bruyère, le cyprès, le buis, le bois gentil, l'épine noire et le houx. Elle a, de plus, donné sur une seule feuille, 16 fleurs dont la signification forme un petit billet. Il est essentiel d'ajouter que c'est M. Bessa qui a peint toutes ces fleurs.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *chapeau*.

Page 581 du dernier numéro, ligne première, au lieu de *leur*, lisez *sa*.

MODES.

Il y a plus d'un mois que les chapeaux brodés en soie plate, au passé, ont paru; et ils ne se trouvent encore que

dans les premiers magasins de modes. On ne voit point non plus de chapeaux *à la Sicilienne* dans les magasins du second ordre.

L'année dernière, on fit, pendant l'hiver, beaucoup de toques qui avoient trois pointes: en étoffe, les toques, cette année, n'ont qu'une pointe; mais en tulle, on voit quelques bonnets à trois pointes, faits par des marchandes de modes: les pointes latérales sont très-courtes, et viennent se coller sur les joues.

Le fond des toques à pointe, est communément de satin blanc; et la draperie, de crêpe ponceau, ou bleu de ciel.

Quelques toques de velours noir ont le bord découpé tout autour; mais, au lieu de former des festons, les dents de cette découpure sont en biais.

On voit sur beaucoup de chapeaux à passe longue, un ruban uni, qui part du fond, et vient se nouer sur le devant de la passe. (Voyez le n°. 1, sur la planche 1868).

A la ceinture nouée, qui se trouve sur la planche 1865, substituez une ceinture agrafée par derriere, et supposez la taille de deux doigts plus longue, la robe sera parfaitement à la mode.

Quelques robes et presque tous les spencers ont de petits basques comme un habit d'amazône. Sur la planche 1867, les basques fuient trop; la mode actuelle les voudroit moins courtes.

On brode, au bas de quelques robes de bal, en soie ponceau, sur du tulle, plusieurs rangées de festons, dont la disposition imite des écailles de poisson.

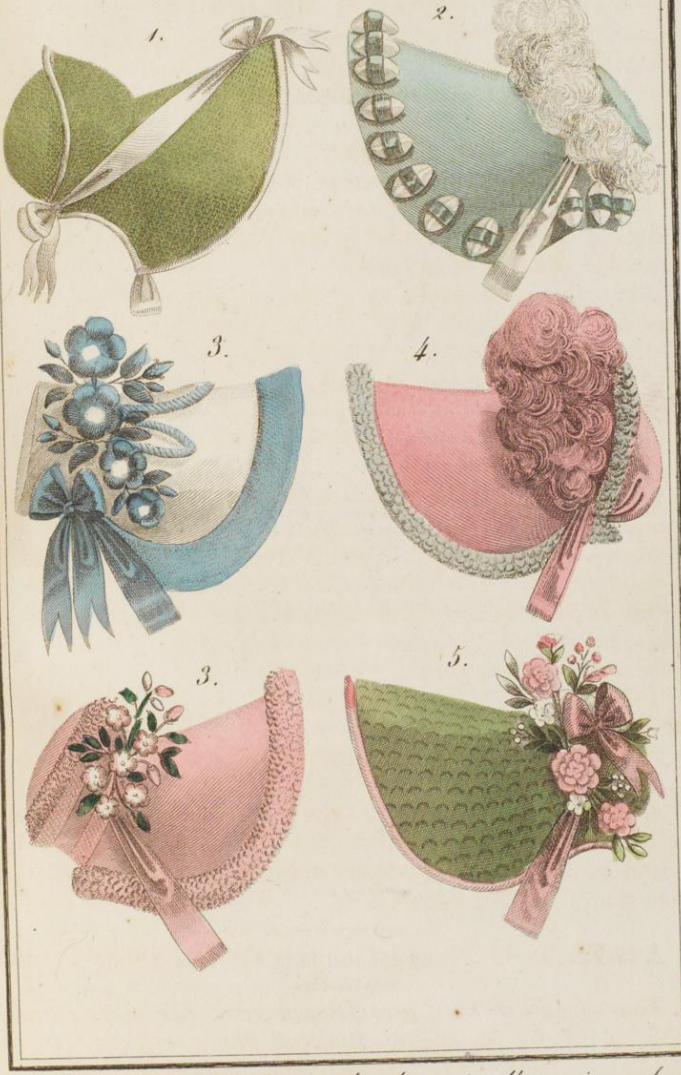
Pour les dames qui vont au bal, et qui ne dansent point, on fait des robes de blonde, dont la broderie en fleurs et feuillage, par exemple en roses et feuilles de roses, fait partie de la blonde.

Quelques élégans mettent, pour aller au bal, un gilet de velours noir plein, avec un dessous blanc, en poil de chèvre. Les dessous, pour le costume ordinaire, sont ponceau, ou bleu clair, en crêpe de la Chine.

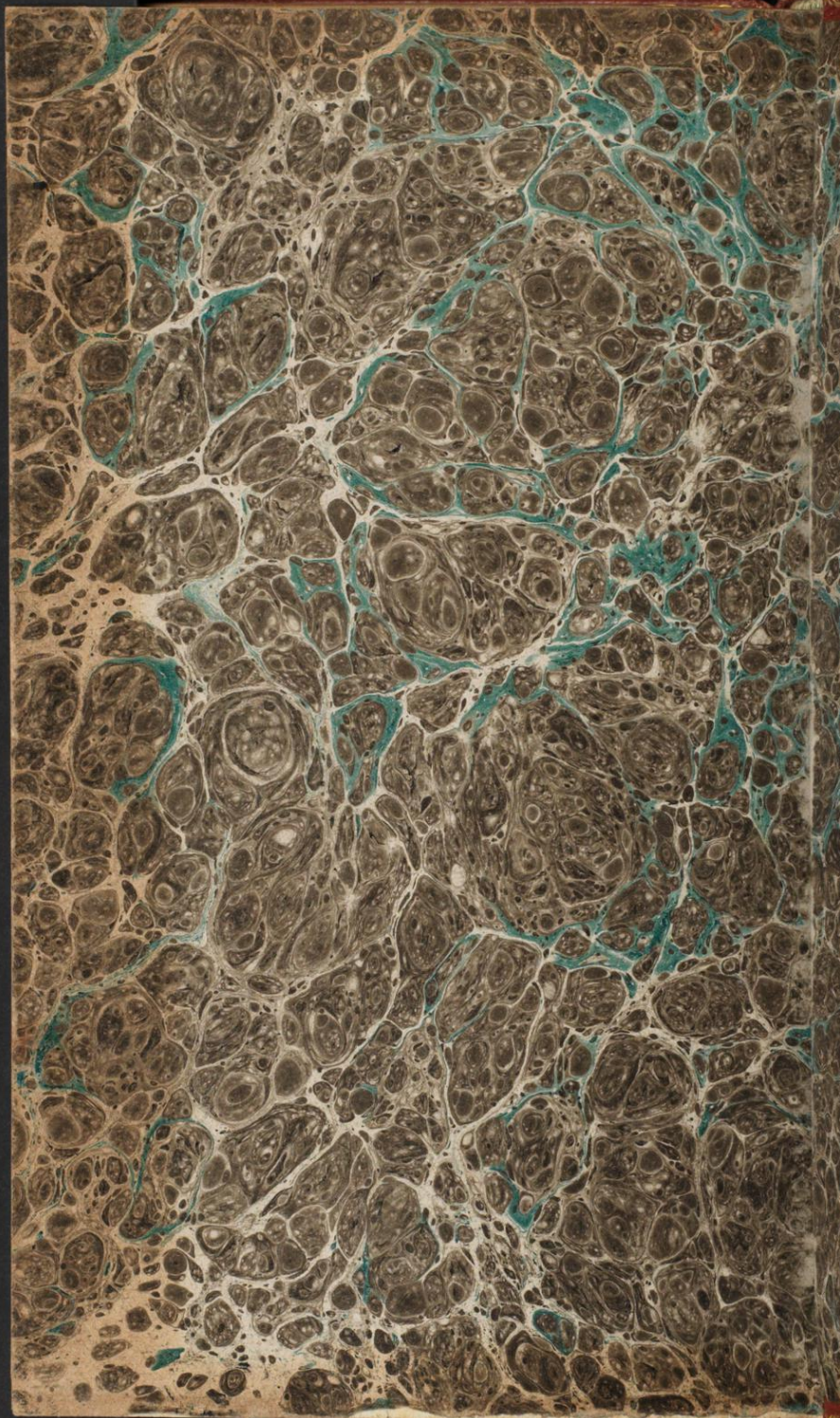
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1868.

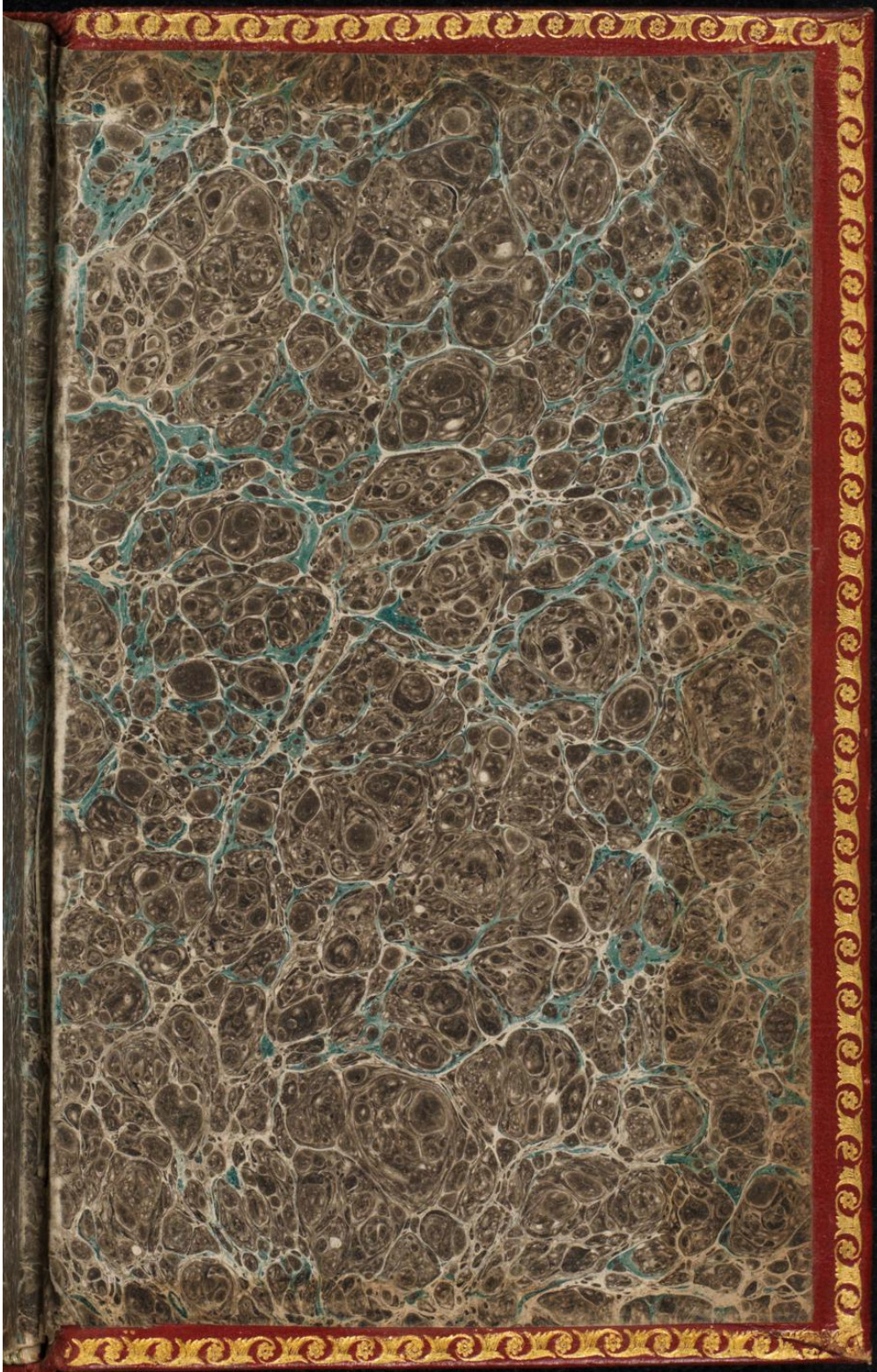
Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



1, Chapeau de pluche. 2, Chapeau de velours simulé, garni en rubans de satin. 3, Chapeaux de satin, garnis en duvet. 4, Chapeau de velours simulé, garni en étoffe chenillée. 5, Chapeau de velours natté.


Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf


Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf